

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1929

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXX

JUILLET-DÉCEMBRE 1929

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1929

Tous droits réservés.

LE PAYSAGE DE LA VIERGE AU DONATEUR, DE VAN EYCK, AU MUSÉE DU LOUVRE (N° 1986)

Parmi les historiens de l'art qui ont émis une opinion au sujet de l'identification du paysage formant le fond du tableau de Van Eyck au Louvre, M. F. de Mély est le premier qui ait apporté à l'appui de la sienne des arguments qui ne sont pas de pur sentiment (*Rev. arch.*, 1916, I, p. 272-294). Il a successivement étudié les villes dont les noms ont été mis en avant par la critique: Bruges, Londres, Liège, Maëstricht, Marmande, la Réole, Bazas, pour ne retenir que celle de Lyon.

Les éliminations auxquelles il a procédé — on peut y ajouter Tarbes — sont topographiquement indiscutables.

Je me suis proposé de reprendre l'examen de l'hypothèse *Lyon* en m'affranchissant de toute idée préconçue concernant le sujet principal du tableau et le nom du donateur.

Les questions qui se posent se résument ainsi :

1° Quels sont les moyens géométriques permettant d'identifier un paysage?

2° En l'absence d'une vérification complète, quelle est la valeur des arguments présentés?

3° Peut-on en obtenir d'autres?

Avant d'aborder cette discussion, il me paraît opportun d'exposer la manière que les artistes du moyen âge employaient quand ils voulaient dessiner avec une certaine exactitude.

La scénographie des primitifs.

La doctrine s'est continuée au cours des siècles suivants; on la trouve aussi bien exposée dans les écrits que traduite

par les gravures. Mes recherches m'ont confirmé dans l'idée que je m'étais toujours faite ¹ de la représentation du paysage sous les trois incidences visuelles possibles : *horizontale*, *verticale*, *oblique* ².

1^o *Incidence horizontale*. — Ce sont les vues de villes (ou profils), généralement prises d'un point réel à terre, le point de vue étant agrémenté aux premiers plans de quelques motifs de fantaisie, arbres et personnages, dessins faits soit sur un tableau plan, soit sur le cylindre perspectif développé, d'une manière réflexe si l'on opère à vue, d'une manière régulière si l'on opère avec un des instruments décrits par Laus-sadat.

Les restitutions se pratiquent, dans le premier cas, au moyen du problème dit des *cinq points* ; dans le second, au moyen des constructions qui ont fait l'objet de ma communication au Congrès des Sociétés savantes, le 19 avril 1927 (*Journal officiel*, 20 avril 1927, p. 4396).

Certains profils sont d'une exactitude mathématique ; d'autres présentent des écarts notables, mais souvent acceptables.

2^o *Incidence verticale*. — Elle nous donne le géométral ou plan par terre, qui peut tout aussi bien être considéré comme une projection orthogonale, sur le sol supposé horizontal, que comme une projection conique. C'est, en somme, notre planimétrie actuelle.

Il est souvent nécessaire de comparer un ancien plan à échelle en toises à un plan moderne à échelle métrique. On fait alors de l'homothétie dans l'espace en considérant ces deux plans comme les sections du faisceau conique de projection. Mais, autrefois, on ignorait le système des plans cotés et du relief figuré ; le nivellement se représentait par un artifice très ingénieux que l'on appelait l'*orthographie* et que l'on qualifie maintenant communément de *vue cavalière* (parce

1. Colonel Andrieu, *les Révélations du dessin et de la photographie à la guerre*, Paris, Gauthier-Villars, 1920.

2. Pierre Lavedan admet cinq modes (*Introduction à une histoire de l'Architecture urbaine*, Paris, H. Laurens, 1926).

que c'était un type de perspective militaire), quoiqu'elle ne soit qu'un cas tout à fait particulier de notre perspective moderne dite cavalière.

C'est une projection à 45° sur le plan horizontal des arêtes verticales, y compris les arbres isolés, parallèlement au plan principal optique, pratiquement à la ligne médiane du dessin.

En raison de la multiplicité des constructions à représenter dans une ville, l'artiste se borne aux principaux monuments et escamote ou altère notablement les autres. Mais il résulte de ce dernier système que, en vertu de la propriété du triangle rectangle isocèle, les verticales sont projetées sur le géométral en vraie grandeur et à l'échelle de ce dernier. Quand il s'agit du paysage proprement dit, la fantaisie s'en donne à cœur joie dans la représentation du relief du sol et des mouvements du terrain. Dans les plans de ville, l'emploi d'une échelle est logique; celle-ci est généralement donnée et elle s'applique assez souvent à l'orthographie tracée sur ces plans.

3° *Incidence oblique.* — Ce n'est autre chose que celle correspondant aux vues dites à *vol d'oiseau*, appelées improprement vues cavalières, car ce sont de véritables perspectives coniques planes issues d'un point de vue virtuel, plus ou moins élevé, mais inexistant. Le mode de construction est indiqué par Samuel Marolois dans ses *Opera mathematica* (1614), où il a même envisagé le problème de la restitution, ce qui permet de se rendre compte de la hauteur fictive du point de vue au-dessus du géométral, c'est-à-dire de son altitude à l'échelle de ce dernier et de sa distance au tableau ou distance principale. Dans ce cas, la perspective est toujours plane. C'est, sous réserve de l'inclinaison du plan du tableau, l'analogue d'une vue photographique oblique prise en aéronef.

L'altitude et la distance principale sont les paramètres ou bases d'appréciation métrique du dessin, car, ici, le principe d'échelle ne s'applique pas (*les Révélations*, p. 11), puisque le tableau représente des objets situés dans des plans différents, et, par conséquent, donnant des images de dimensions différentes suivant l'éloignement des plans de front correspondant.

La vue de Lyon au xvii^e siècle par Drevet¹ en est un exemple.

Cette perspective se fait au moyen d'un géométral théorique ou pratique, mais les détails sont dessinés à vue et adaptés aux plans de front successifs.

Les documents de référence.

Dans les études graphiques d'identification, il est de beaucoup préférable d'employer la mesure des angles en milliradians ou plutôt en millièmes ($180^\circ = 200\text{ G} = 3.200$ millièmes, c'est π en millimètres arrondis), parce que l'ouverture de l'angle optique de cent millièmes sur le tableau correspond au 1/10 de la distance de l'œil à ce dernier.

C'est cette unité spéciale que j'ai appelée *module*.

On a ainsi immédiatement un rapport entre l'angle visuel et le rayon, dont l'exploitation est commode et féconde en résultats.

On se sert également d'une sorte d'échelle spéciale appelée *ponctuelle des repères*; c'est l'ensemble des points d'intersection de la ligne d'horizon ou d'une horizontale du dessin avec les verticales des points remarquables, clochers, pinacles, etc., que l'on marque sur une bande de papier pour la faire glisser dans le plan, sur le faisceau des rayons visuels.

Tout d'abord, il est nécessaire d'avoir un certain nombre de termes de comparaison connus pour les comparer un à un aux points correspondants en litige et arriver ensuite à l'identification générale :

1^o Dans le tome III de la *Topographia Galliae* de Zeiller, dite de Mérian, qui donne plusieurs aspects de Lyon (1656), la vue à vol d'oiseau offre la silhouette de tous les monuments et points remarquables au nombre de 70; j'ai relevé, pour la vérification en question, ceux qui se trouvent entre Saône et Rhône; ils correspondent bien comme nombre à ceux du

1. Voir l'étude de M. de Mély signalée ci-dessus.

tableau, mais il y a quelques différences d'aspect, d'orientation et même de situation. Il est vrai qu'en deux siècles il a pu se produire des changements ; s'il y a identité, l'artiste a pu être conduit à apporter des modifications de gisement qu'il faudra justifier. C'est ainsi que la tour des Jacobins n'est pas terminée par un clocher et que Saint-Paul présente son abside en avant du sien, que les Carmélites n'ont pas de clocheton. En laissant de côté les constructions nouvelles, on ne peut que trouver de grandes analogies, un effet d'ensemble, mais pas encore de certitude, parce que l'orientation n'est pas la même.

Deux profils, l'un, vue de Lyon du *costé de meridies* prise d'après nature au pied des Chartreux, l'autre, du *costé de septentrion* prise en barque au confluent de la Saône et du Rhône, s'apparentent très bien à l'estampe de Drevet ; elles donnent des indications précieuses sur la nature des escarpements des deux rives. Ce sont des copies anonymes de deux dessins d'Israël Silvestre, qui, eux, sont mathématiquement exacts.

2° Une vue antérieure : *Pourtraict de la ville et ancienne cité de Lyon* par Belleforest, datant de 1575. Elle est fort intéressante et assez exacte en tant que perspective du type Marolois. Elle a été étudiée sur l'épreuve de la *Cosmographie de tout le monde*. Les Jacobins n'ont pas de clocher, mais quelques traits sur un côté de la tour pourraient être considérés comme les traces d'une démolition. Quoique Saint-Jean soit vu dans la longueur, il semble bien que le bâtiment s'arrête à la tour du clocher. A remarquer que le pont sur la Saône a huit arches visibles et que le pont sur le Rhône en a douze.

3° On vend à Fourvière un petit album reproduisant au 1/10, en 16 planches, les 16 panneaux de la table d'orientation. Ceux-ci sont gradués en demi-degrés sexagésimaux de 0 à 180 du sud au nord et de part et d'autre de ce méridien. J'ai préféré graduer le dessin en millièmes en prenant la même origine, mais en faisant le tour complet de 0 à 6.400 dans le sens direct. L'altitude de l'observatoire est de 340 mètres environ.

La planche n° 1 de cet album représente le mont Cindre et ses abords. Le cours de la Saône, révélé par la végétation, n'est pas visible, mais on se rend bien compte qu'en s'élevant de quelques dizaines de mètres on verrait la rivière, de même que Rochetaillée qui est dans la direction de Fleurieu-sur-Saône dont on aperçoit le clocher, et enfin la fameuse île Barbe qui se trouve juste dans l'azimut 3.000, sur le bord droit du dessin; elle aussi serait visible en s'élevant, comme une coupe du terrain permet de le constater. A remarquer qu'à Saint-Cyr-au Mont-d'Or existait autrefois un château des archevêques de Lyon et que le sommet est couronné par un ermitage qui date de 1341.

4° La planche n° 5 du même album représente la vue de la région Est avec la silhouette du massif du mont Blanc donnant de gauche à droite : le Tacul, le mont Maudit, le mont Blanc, le Cormayeur (appelé maintenant, en Italie, le Benito Mussolini) et enfin les aiguilles de Tré-la-Tête et du Glacier, le tout occupant un front vu de Lyon sous l'angle de 60 millièmes.

5° Pour des raisons de raccord et de déformations perspectives, l'album précédent ne donne pas les abords immédiats de la ville, mais il existe un document important pour la présente étude : c'est la carte postale n° 412 Lyon (Lévy-Neurdein), offrant une vue prise du sommet de la Tour métallique et présentant le contour apparent du plateau de la Croix-Rousse. Altitude du point de vue : 376 mètres.

6° Géométral, réduit au strict nécessaire, établi d'après la carte du Génie au 1/20.000, au moyen des coordonnées géographiques centésimales. Les vues panoramiques de Fourvière s'y adaptent exactement.

C'est le champ d'étude destiné à recevoir la restitution des monuments disparus et le report de ceux qui existent encore d'après les indications relevées sur le document suivant :

7° Plan scénographique de la ville de Lyon (B. N., cartes et plans), dont un exemplaire existe aux Archives municipales de cette ville. Il a été établi sous les règnes de François I^{er} et de Henri II, gravé en 25 feuilles et publié sous le règne de

ce dernier, puis réduit, dessiné et gravé par Moithey au XVIII^e siècle. Enfin, la Société de topographie historique de Lyon l'a édité de 1872 à 1876 chez Mongin-Rusand.

Il constitue un exemple remarquable de mon § 2 relatif à la scénographie, car il est à la fois plan par terre pour le tracé général de la ville et orthographie pour la représentation des constructions. La succession des monuments répond à l'ordre du tableau.

8^o Vues de l'île Barbe : série de gravures existant à la Bibliothèque Nationale, département des estampes, topographie de Lyon (Va 176). Quoique ces vues soient modernes, elles donnent suffisamment l'impression d'ensemble que pouvait provoquer cette île célèbre au moyen âge : celle du grand vaisseau décrit par dom Claude Lelaboureur.

Analyse du tableau.

L'étude a été faite sur l'épreuve n^o 17285, cliché Giraudon, donnant le paysage amplifié aux dimensions : hauteur 194 millimètres, largeur 263 millimètres.

Il est manifeste que le point de vue est conventionnel, virtuel, du moins par sa position élevée au-dessus de la rivière; mais on peut déterminer sa projection horizontale sur le plan. L'indécision relative aux gisements exacts des édifices rend illusoire l'emploi de la ponctuelle des repères; dans ces conditions, la restitution géométrique n'est pas possible, à priori. Mais l'apparence offerte par l'ensemble des églises se confirme pas les observations suivantes :

1^o Le massif montagneux situé dans la moitié droite de l'entre-colonnement donne la silhouette exacte du massif du Mont-Blanc avec la succession des pics indiquée dans la planche n^o 5 de l'observatoire de Fourvière; c'est donc une certitude qui va aller en s'affirmant de plus en plus.

2^o La petite montagne aplatie située dans la moitié gauche avec son château fort répond bien à l'aspect du mont Cindre, se prolongeant à gauche par le mont Houx à moitié caché

par une colonne et le mont Verdun. Ces trois hauteurs constituent les Monts d'Or lyonnais. Les constructions que l'on y aperçoit à la loupe correspondent aux ruines que l'on retrouve de nos jours et dont l'histoire fait remonter l'origine au ^{xiv}^e siècle.

L'écart angulaire anormal qui sépare ces deux ensembles sera expliqué plus loin.

3^o Le contour apparent du plateau qui domine immédiatement la ville à droite est semblable à celui de la Croix-Rousse que donne la photographie 412 (document n^o 5).

Le point de fuite principal obtenu géométriquement, au moyen du seul dallage de la *loggia*, se trouve sur la ligne des yeux du donateur et de la Vierge, déterminant ainsi l'horizon du peintre. Cet horizon traversant le plateau de droite, si on lui donne la cote de la Croix-Rousse, on a la vérification des angles de site (ou de dépression) du mont Cindre et du mont Blanc; l'horizon est le même pour la *loggia* et le paysage.

5^o Ces résultats acquis, nous pouvons faire d'autres confrontations qui conduisent à des vérifications en accord avec le géométral, telles que celles de l'ancienne muraille aux voûtes en berceau avec tours de distance en distance, et la porte fortifiée à l'extrémité d'une rue droite conduisant à Saint-Nizier. Cette muraille sera reportée plus tard au delà de Saint-Sébastien, comme le montre le dessin de Belleforest, quand on passera au 3^e système de fortification : 1^o castrum, que les vues à vol d'oiseau montrent autour de Fourvière; 2^o enceinte continue; 3^o tracé raisonné (bastions et organes de flanquement) dont M. de Mély a parlé.

6^o Données métriques :

Images.	Dimensions en mm.		Champ en mm.	Module en cm.
Tableau original.	660	620	313	7,4
Épreuve Giraudon du tableau complet.	200	188	85	2
Du paysage agrandi.	194	263	256	6

La distance de l'œil au tableau est 10 fois le module. Le

champ optique se traduit en un angle de 25 degrés ou 28 grades ou 440 millièmes, en nombres arrondis.

Le champ de 400 millièmes est l'angle optique de vision distincte, celui que l'on embrasse d'un seul coup d'œil sans tourner la tête; c'est le quart de l'angle droit, c'est aussi celui du paysagiste et celui des planches du petit album de Fourvière.

Les licences perspectives de l'artiste.

Il reste maintenant à expliquer les anomalies et invraisemblances de perspective que le tableau présente. Il n'y a rien d'étonnant qu'un peintre, même doué d'une grande culture géométrique, eût négligé un peu l'ossature du fond de son tableau, d'autant plus qu'il se heurtait là à un problème assez compliqué, la délimitation des parties vues et des parties cachées d'un point virtuel très élevé.

Néanmoins, il a très bien compris que Saint-Jean était dans la zone d'angle mort. Toutefois, comme la verticale de sa plate-forme tombe à l'aplomb d'Ainay, il a fait glisser en avant les tours de l'arsenal pour les montrer dans un créneau et trois églises cachées ont été poussées dans son champ de vision.

Il ressort de là que l'artiste a voulu grouper dans son tableau, forcément restreint, toutes les caractéristiques topographiques de la ville et en constituer en quelque sorte une synthèse conventionnelle : d'abord, la cité, telle qu'elle était à l'époque, entre Rhône et Saône, mais en faisant prédominer cette dernière rivière, en raison de la tradition qui s'y rattache; ensuite, le sujet principal du tableau ne permettant pas une vue circulaire complète, il a fait exécuter une rotation au motif le plus important de l'horizon, le massif du mont Blanc. Chose extrêmement curieuse, la montagne est vue sous l'angle que l'on a de Fourvière; son contour apparent correspond exactement au module du tableau. C'est de là que le peintre a dû en faire un dessin de détail pour l'intercaler dans l'ensemble. D'ailleurs, en matérialisant son poste d'observation

dans l'espace (avion), la vue du mont Blanc que l'on prendrait de là serait sensiblement la même, la parallaxe par rapport à Fourvière est insignifiante à l'échelle du dessin; par contre, le mont Cindre n'est pas au module nécessaire, il est plus petit qu'il ne convient, quoique se trouvant à son angle de site comme altitude, probablement pour pouvoir être relié aux montagnes situées plus à gauche, par le mont Houx et le mont Verdun. Il est très regrettable que la chaîne d'extrême gauche n'ait pas de pics caractéristiques comme le géant des Alpes, mais un vague profil les ferait volontiers identifier avec le massif du Pilat, de sorte que tout le tour d'horizon serait ainsi représenté en ses trois masses typiques équidistantes, mais réduit au fond du tableau.

Une invraisemblance notable ressort du cours de la rivière. Dans la réalité, elle n'est vue qu'en deux tronçons, dans la ville et aux alentours de l'île Barbe. L'artiste les a reliés directement à l'intérieur de son champ visuel en atténuant considérablement le grand coude en amont de Lyon.

Cette rectification d'arc (au sens mathématique du mot) est fréquente depuis la table de Peutinger : elle se voit encore de nos jours dans ce que M. Pierre Lavedan appelle avec un juste mépris la littérature « touristique ». Les Allemands excellent dans ce genre (voir le *Guide des bords du Rhin* de G. Hölscher et le *Relief-Panorama der Vogesen*, publié avant la guerre).

Il est évident qu'en raison de cette rectification graphique du cours de la Saône et de la présence de zones non vues déterminées par les colonnes de la *loggia* et par le plan de son sol prolongé, on ne peut tabler partout sur des azimuts ou écarts angulaires exacts; mais il est facile de se rendre compte que les clochers se succèdent sur le tableau dans un ordre rationnel et que la fantaisie de l'artiste a été guidée par la vraisemblance, répondant aux deux points de vue, à savoir le réel : Fourvière — le virtuel : Ainay, ce dernier servant en fait au tracé de la perspective, après une rotation du champ visuel de 120 millièmes à l'ouest, pour l'avoir à cheval sur la Saône avec l'île Barbe très rapprochée au milieu. Cette ro-

tation est indépendante de celle donnée au croquis partiel représentant le mont Blanc.

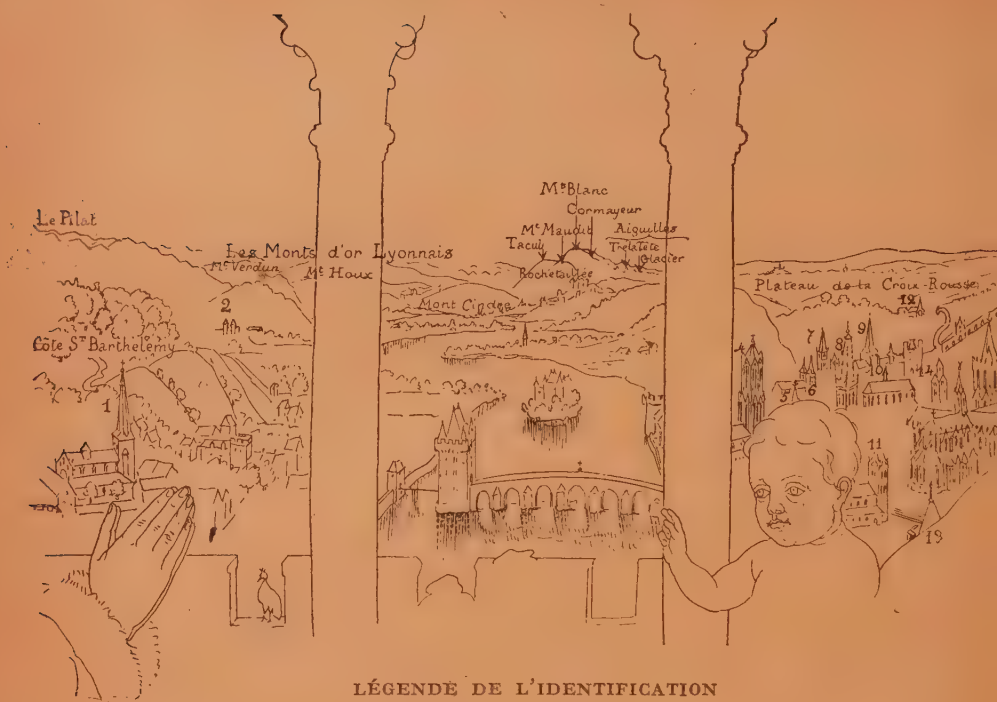
Il y a encore une autre faute de perspective : c'est la grandeur des deux petits personnages du chemin de ronde qui tournent le dos en regardant à travers le créneau central. Elle ne répond pas à leur éloignement relatif, à tel point qu'on pourrait les prendre pour des lutins, tant leur attitude est singulière.

En somme, nous avons obtenu un certain nombre de références métrographiques exactes, facilement contrôlables, qui donnent cette très grande probabilité que nous avons là un paysage composé de croquis de détails dessinés de Fourvière et arrangés de manière à correspondre à un point de vue fictif, élevé d'environ 300 mètres sur la verticale d'Ainay, face au nord et présentant dans son fond le massif du mont Blanc décalé de 1.524 millièmes, correspondant précisément au changement d'orientation des deux séries de dessins.

J'ai cru devoir laisser de côté l'identification du pont, en raison de l'incertitude que laisse le dessin de Belleforest dans ce cas particulier. Enfin, il faut signaler les deux points suivants constatés sur le tableau : l'église des Jacobins n'a pas de clocher (ce qui vérifie la comparaison avec les dessins du ^{xvii}^e siècle); les Carmélites, établies à Vannes en 1452, n'auraient eu une maison à Lyon qu'au ^{xvii}^e siècle, après la réforme de Sainte Thérèse. L'établissement ne peut donc figurer sur le tableau. Le petit cloître est celui des Carmes avec clocheton au ^{xv}^e siècle, sans clocheton au ^{xvii}^e.

Il se peut que d'autres artistes se soient inspirés partiellement de l'une ou l'autre partie du tableau du Louvre, mais il n'y a pas identité. Toutefois, la miniature des Heures de Jean de Dunois, chez Mme Yates Thompson, donne comme fond une image d'une similitude géométrique très approchée, comme si, sortant en avant de la *loggia*, l'artiste avait transformé le chemin de ronde en un terre-plein.

Lieutenant-colonel ANDRIEU.



LÉGENDE DE L'IDENTIFICATION

N ^o d'ordre	Monuments	Fondation (siècle)	
1	Saint-Paul	VI	Décalé de 120° à l'ouest.
2	Château de Pierre-Scize		C'est là que mourut en 1375 Charles d'Alençon, 96 ^e archevêque de Lyon.
3	L'île Barbe	IV	Clocher identique à celui d'Ainay (Steyert); intersection des diagonales du paysage.
4	Les Augustins	XIII	
5	Les Cordeliers	XIII	
6	Saint-Vincent	VIII	Déplacé vers l'est pour être vu.
7	La Déserte	XIII	
8	La Platière	XI	
9	Saint-Pierre l'ancien	X	
10	Les Carmes	XIV	Petit cloître modifié au xv ^e siècle.

N° d'ordre	Monuments	Fondation (siècle)	
11	Les Jacobins	XIII	Déplacés vers le nord.
12	Saint-Sébastien		Hors les murs.
13	Les Célestins	XIV	Poussés au nord dans le champ visuel.
14	Monument à pinacle		Cet emplacement semble avoir été occupé au xiv ^e siècle par un beffroi, devenu ensuite au xvii ^e la Maison de Ville.
15	Saint-Nizier	XIV	Situation à la fin du xiv ^e , d'après Monfalcon : le chœur, le sanctuaire, deux chapelles collatérales, une partie des transepts; fini au xv ^e , repris au xvi ^e , regarde à l'ouest par sa grande et magnifique rosace, plus tard aura deux clochers; le dessin de Mérian représente cette orientation retournée à 180°, car on voit la rosace à l'est; il n'y a qu'un seul clocher. Il est situé à droite; or la vue est prise justement de l'est; donc en regardant du sud, face au nord, le clocher est derrière la nef et le tableau correspond bien à l'orientation donnée par l'estampe. On voit à droite, dans le fond de la ville, la muraille continue aux voûtes en berceau, avec les tours de distance en distance et la porte Saint-Sébastien fortifiée.

NANTOSVELTA (?) CHEZ LES LINGONS ¹

La déesse Nantosvelta nous est connue par une inscription découverte en 1895 à Sarrebourg ² : *Deo Sucello, Nantosvelt(a)e...* (C. I. L., XIII, n° 4542 = Esp. n° 4566). Sur la face antérieure de l'autel, la déesse est représentée en compagnie du Sucellus, le dieu au maillet. Sur un second autel découvert au même endroit et à la même époque, elle est figurée seule (E. 4568). Elle n'est pas mentionnée dans l'inscription (C. I. L., 4543), mais l'identification ne fait aucun doute : dans les deux cas, la déesse, drapée, tient un long manche surmonté d'un édicule. En 1912, H. Hubert ³ avait proposé de reconnaître dans l'édicule une ruche; mais les arguments réunis récemment par M. Linckenheld ⁴ me paraissent convaincants: avec lui, il faut y voir tout simplement une hutte ou maisonnette.

Les attributs de la déesse parèdre du dieu au maillet ne sont pas constants. Chez les Lingons ⁵ en particulier, comme chez leurs voisins immédiats, Éduens, Sénons..., l'attribut normal est la corne d'abondance; la maisonnette n'apparaît que chez les Médiomatrices ou en des localités soumises originellement à leur influence. Aussi bien, à défaut du témoi-

1. Note présentée au Congrès des Soc. savantes. Paris, 1929.

2. Michaelis, *Das Felsrelief am «pompösen Bronn» bei Lemberg*, in *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, VII (1895), p. 154 sq. Cf. S. Reinach, *Sucellus et Nantosvelta*, in *Cultes, Mythes et Religions*, I, p. 217 sq.

3. *Nantosvelta, déesse à la ruche*, in *Mélanges Cagnat*, p. 281 sq.

4. *Un monument nouveau de Nantosvelta*, in *Rev. arch.*, 1926, II, p. 212 sq.

5. Cf. E. 3382 (Vertault), 3384 (*ibid.*), 3441 (Dijon), 3567 (Mâlain), 3603 (Mirebeau). Sur ce groupe de divinités domestiques, voir Espérandieu, *Groupe éduen du dieu et de la déesse assis*, in *Bull. des fouilles d'Alésia*, I (1914), p. 37 sq., et Toutain, *Les divinités domestiques du pays des Éduens*, in *Bull. arch. Com.*, 1914, p. 408 sq.

gnage de l'épigraphie, convient-il de réserver jusqu'à nouvel ordre à la *déesse à la hutte* le nom de Nantosvelta, et ce, sans perdre de vue le caractère souvent purement « local » des « désignations et des types » du panthéon gallo-romain ¹.

Sensu stricto, Nantosvelta n'est représentée que sur cinq monuments, une fois en compagnie de Sucellus, quatre fois seule ².

1. Sarrebourg = E. 4566.

2. Ibid. = E. 4568.

3. Spire = E. 6000.

4. Kirchnaumen (Moselle)? = E. 4429, avec l'inscription *Diana* (C. I. L., 1469) sur l'édicule.

5. Teting : *R. arch., loc. laud.* = E. 7534.

Cette même *déesse à la hutte*, je propose de la reconnaître sur un bas-relief du territoire lingon qu'il me reste à étudier. Il a été décrit et publié pour la première fois en 1914 par le regretté archiviste de la Haute-Marne, M. Pierre Gautier, dans les *Annales de la Soc. d'hist. et d'arch. de Chaumont* ³. La pierre était alors, depuis de longues années, conservée dans le jardin du presbytère de Villiers-le-Sec ⁴ : elle est passée depuis, avec la collection de l'abbé Dodin, au Musée de Chaumont. Elle provenait certainement de la région, peut-être de la station voisine de Montsaon ⁵.

La sculpture occupe la face antérieure (0 m. 78 × 0 m. 58) d'une sorte de cadre rectangulaire ou d'auge sans fond (épaisseur 0 m. 05), énorme moellon (0 m. 78 × 0 m. 68 × 0 m. 58) que l'on aurait évidé et posé de champ. Pourquoi ce cadre? De quand date l'évidement? Je ne saurais le dire : le tout est très usé et semble avoir servi à une époque quelconque de margelle de puits.

1. Ce sont les termes mêmes employés par M. S. Reinach à propos de Sucellus, *loc. laud.*, p. 231.

2. Cf. Linckenheld, *loc. laud.*, p. 217.

3. *Stèle gauloise de Villiers-le-Sec*, in *Annales...*, IV, p. 381.

4. Canton de Chaumont.

5. *Ibid.*; sur les antiquités de Montsaon, voir en dernier lieu Dodin, *Au Mont-Saon*, in *Ann. Soc. hist. Chaumont*, I 1896, p. 173 sq.

Voici d'abord la description que Gautier donne de la face sculptée : « (Une) divinité féminine apparaît dans une sorte de niche ; elle est vêtue d'une longue robe serrée à la taille et porte les cheveux partagés en deux lourdes masses



Fig. 1. — Bas-relief conservé à Villiers-le-Sec.

de chaque côté de la tête. De la main droite, elle tient une sorte de bâton recourbé ou de sceptre, et de la gauche, un vase; à ses pieds est déposé un objet de forme ronde difficile à déterminer. »

En réalité, la pierre est très fruste et les reliefs sont fort mutilés. De la tête on n'a guère que la silhouette; la chevelure devait en effet descendre, en deux masses latérales, jusqu'au-dessous

des oreilles, comme sur la stèle de Téting. De l'objet de la main gauche, il ne reste plus que des traces : ce doit être l'*olla*. Au bas et à la gauche du personnage, on distingue nettement la queue enroulée d'un serpent; on suit un instant le modelé du corps qui passerait sous les pieds de la déesse et la tête en serait sans doute, à sa gauche, cet « objet de forme ronde et difficile à déterminer » : la photographie est ici plus précise que l'original, saillie informe qui ne se laisse guère identifier.

Reste le sceptre ou bâton recourbé. C'est l'attribut le plus énigmatique. Je ne connais aucune « crosse » de ce genre aux mains de divinités gallo-romaines. La photographie d'ailleurs est trompeuse. A examiner de très près l'original, la pierre n'est pas sculptée comme le serait un bâton recourbé. Le sceptre apparaît bien plutôt surmonté d'une masse dont la base serait horizontale et le sommet arrondi. La masse est percée d'une ouverture à peu près centrale, mais tout de même plus rapprochée de la base que du sommet. Ne serait-ce pas un édicule analogue à ceux que nous offrent les bas-reliefs précités? Les édicules de Sarrebourg, de Spire, de Kirchnaumen sont, il est vrai, recouverts d'un toit à fronton triangulaire; mais la toiture de celui de Téting — qui, ne surmontant point une hampe, est déposé aux pieds de la déesse — est arrondi, en forme de coupole; les murs n'y sont pas dessinés, pas plus que sur celui de Villiers; l'entrée de la hutte de Téting est très petite, un simple trou vers la base, — dans la nôtre, au contraire, l'entrée, de même forme, est disproportionnée et trop grande par rapport à l'ensemble : manque de place peut-être, ou inhabileté du sculpteur.

Cette interprétation n'est qu'une conjecture : c'est la seule toutefois qui m'ait semblé rendre compte de toutes les particularités de l'original; la photographie, je le répète, est trompeuse.

Avec la stèle de Villiers, nous posséderions la *sixième* représentation de Nantosvelta. Et ainsi s'élargirait le domaine de la « déesse à la hutte », domaine qui, débordant la cité des Médiomatrices, se serait étendu plus au sud, par delà

les Leuques, jusqu'à la cité des Lingons, dont Villiers occupe l'angle nord-ouest ¹.

Le corbeau, qui figure sur trois, peut-être sur quatre, des monuments connus, est absent de la stèle de Villiers; par contre, nous avons noté la présence du serpent, symbole de la fécondité chtonienne. Sur un autel de Nîmes, E. 435, le serpent est enroulé autour de la hampe du maillet que tient le dieu; rien d'étonnant qu'on le retrouve aux pieds d'une déesse parèdre. Pourtant, à propos du serpent, se pose ou peut se poser cette même question que suggérait à M. Linckenheld l'image du corbeau, celle « de l'existence et de la nature de certaines relations entre Sucellus et Nantosvelta, d'un côté, et le culte de Mithra, de l'autre ² ». « Notre matériel, remarquait-il, ne nous permet pas encore de répondre »; le nôtre, encore bien moins, ajouterons-nous, d'autant plus qu'on ne connaît pas de traces certaines du culte mithriaque sur le territoire lingon ³.

G. DRIoux.

1. Maranville, d'où provient le dieu au maillet que j'ai décrit dans le *Bull. arch.*, 1921, p. 67, est à une quinzaine de kilomètres de Villiers-le-Sec.

2. *Loc. laud.*, p. 223. Les deux autels de Sarrebourg ont été, comme on sait, trouvés près d'un Mithreum; cf. Fisenne, *Das Mithräum zu Saarburg in Lóthringen*, in *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte...*, VIII (1896), p. 168 sq.

3. Cf. les inscriptions suspectes de Dijon. *C. I. L. Inscr. falsæ*. 1047 et 1048 = Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 247 et 248, X* et XI*.

UN ÉPISODE INÉDIT

DE LA GUERRE CIVILE DE 69 AP. J.-C. ¹

Dans l'ouvrage de Josèphe intitulé d'abord *De la ruine de Jérusalem*, puis *De la guerre judaïque*, on lit le résumé rapide et quelque peu inexact des événements de l'an 69, relatifs à la guerre civile qui mit aux prises, dans l'Italie du Nord, Vitellius, prétendant à l'Empire, et l'empereur Othon ² :

A la bataille de Bedriac ³ en Gaule, contre Valens et Caecina, les généraux de Vitellius, Othon eut l'avantage le premier jour, mais le second, la victoire appartient aux troupes de Vitellius. Tel fut le carnage, qu'Othon se tua à Brixellum.

Ce passage est un peu plus développé dans le texte slave ou vieux-russe de la *Guerre*, déjà connu des chroniqueurs russes de la fin du moyen âge, représenté aujourd'hui par 16 manuscrits dont les plus anciens sont du x^e siècle, et révélé en partie aux savants de l'Europe occidentale en 1906 ⁴. On sait que M. Robert Eisler en a repris l'étude en 1925; il vient de publier à ce sujet un ouvrage considérable ⁵. Le texte russe a été imprimé intégralement, et il existe une traduction allemande des quatre premiers livres (Dorpat, 1924-1927, par Berendts et Grass). En outre, avec l'aide de M. Eisler, M. Thackeray, éditeur et traducteur de Josèphe

1. Voir *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 15 février 1929.

2. Josèphe, *Guerre*, IV, 9.

3. *Bebriac* suivant L. Herr, *Rev. de philol.*, 1893, p. 208.

4. Berendts, *Texte und Untersuchungen*, t. XIV.

5. Eisler, *Christos basileus ou basileusas*, 2 volumes, Heidelberg, 1929. J'ai donné une longue analyse (tirage à part à 100 ex. chez Leroux) de cet ouvrage dans la *Revue des Études juives* de 1929.

dans la *Loeb Classical Library*, a donné, comme appendice au tome III de son ouvrage, la traduction anglaise des textes de la *Guerre slave* qui manquent aux manuscrits grecs, suivie de la liste des nombreux passages grecs qui ne sont pas représentés dans le texte slave ¹.

Les différences sont telles qu'on ne peut admettre que la traduction slave ait été faite sur l'un de nos manuscrits grecs ou d'un manuscrit de même famille. D'autre part, l'emploi de termes grecs à peine slavisés dans cette version prouve que l'original était bien en grec, non en hébreu ou en araméen. M. Eisler a supposé, et M. Thackeray est disposé à admettre que le texte slave dérive d'une première édition grecque de la *Guerre*, traduite par des secrétaires grecs sur l'original araméen de Josèphe pour être offerte à Titus en 72, au moment de son triomphe. Mais il y a là une question très complexe sur laquelle ce n'est pas le lieu d'insister.

Voici la traduction du texte slave; il fait suite à la phrase commune au slave et au grec : « Le second jour, la victoire appartient aux troupes de Vitellius ². »

Car, pendant la nuit, Vitellius avait semé le sol de fers à trois cornes ³. Le matin, après que les troupes se furent rangées en bataille, Vitellius feignit la fuite et Othon le poursuivit. Arrivés à l'endroit où étaient semées les pointes de fer, les chevaux (de; pour-suivants) tombèrent boiteux; ni eux ni leurs cavaliers ne purent s'en tirer. Les soldats de Vitellius, revenus à la charge, tuèrent tous ceux qui étaient restés là. Othon, voyant ce qui s'était passé, se donna la mort.

Voilà donc la mention très nette d'un emploi de *tribuli* par les généraux de Vitellius pour paralyser la cavalerie othonienne et transformer en défaite ce qui s'annonçait comme une victoire. L'information est tout à fait nouvelle :

1. Thackeray, *Josephus*, Londres, t. III, p. 635-658, 659-660.

2. *Ibid.*, t. III, p. 656.

3. Sur ces moyens de défense, analogues aux chausse-trapes du moyen âge, tout le nécessaire a été dit par Ad.-J. Reinach dans le *Dict. des Antiquités*, art. *Tribulus*, complétant et corrigeant les articles *Stimuli* et *Stilus* du même recueil.

ni Tacite, ni Plutarque, qui entrent dans des détails sur cette journée, ni aucun des historiens anciens qui l'ont racontée sommairement ne mentionnent ce stratagème des Vitelliens. Pourtant, ce ne peut être une invention, tout d'abord parce que Tacite et Plutarque disent l'un et l'autre que plusieurs historiens avant eux avaient traité ce sujet¹, ce qui implique des variantes dans le récit; puis, parce que Tacite et Plutarque parlent l'un et l'autre d'un piège tendu par les Vitelliens à la cavalerie d'Othon, mais dans des conditions différentes :

1^o Tacite (*Hist.*, II, 24) raconte qu'à 12 milles de Crémone, au lieu dit *Castorum*², Cécina cacha ses auxiliaires dans un bois et ordonna à sa cavalerie de se porter en avant, d'engager l'action, puis de prendre la fuite et d'attirer l'ennemi dans l'embuscade. Mais, suivant Tacite, les Othoniens déjouèrent le stratagème en arrêtant à temps leurs cavaliers et, dès que les Vitelliens embusqués se levèrent, en firent un tel carnage qu'ils auraient pu, en poursuivant leur avance, anéantir l'armée de Cécina.

2^o Plutarque (*Othon*, 10), d'accord avec Tacite, dit que Cécina cacha dans les bois un corps d'infanterie, puis fit avancer la cavalerie avec ordre de tourner bride, afin d'attirer les Othoniens dans une embuscade. Mais ceux-ci, avertis par des transfuges, poursuivirent la cavalerie vitellienne avec prudence et remportèrent une victoire qui, par suite de diverses circonstances, resta stérile.

Dans Tacite et Plutarque, cet engagement se place avant la bataille décisive et tourne au désavantage des Vitelliens; dans le Josèphe slave, il se place le jour même et, grâce à l'emploi des chausse-trapes, cause la défaite des Othoniens. Il y a donc une contradiction très nette; mais, dans les trois textes, il est question d'un stratagème consistant à attirer la cavalerie othonienne sur un terrain préparé. Cela ne peut être un hasard. Josèphe, écrivant peu après les événe-

1. Tac., *Hist.*, II, 37; Plut., *Othon*, 12, 13

2. Identifié par L. Herr, *art. cité*, à Bebriac (de *biber*, castor).

ments, a dû disposer d'une relation, peut-être orale, qui racontait la première embuscade, favorable aux Othoniens, et la faisait suivre d'une seconde tentative du même genre où les *tribuli* jouèrent un rôle à l'avantage des Vitelliens. Si, dans la seconde et plus ample édition de la *Guerre*, publiée vers 93, il a supprimé ces détails, c'est qu'alors il savait sans doute, par les documents officiels dont il disposait, que son informateur de 72 l'avait égaré et que la première embuscade, la seule, avait mal tourné pour les Vitelliens qui l'avaient ourdie.

Rappelons que la première révélation du texte slave par le professeur Berendts de Dorpat, en 1906, consista dans la traduction allemande et l'ample commentaire des pages relatives à Saint Jean-Baptiste et à Jésus. Ces textes, séparés du contexte, semblèrent si extraordinaires, si invraisemblables qu'on refusa très généralement de les prendre au sérieux¹. Malgré l'intérêt qu'ils éveillèrent dans la suite chez un petit nombre de savants, notamment le Belge Goethals et l'Italien Ussani, on peut dire que la grande découverte de Berendts resta ensevelie pendant près de vingt ans. Hier encore, des critiques bien connus, sans vouloir s'expliquer sur l'origine d'une version slave pleine de nouveautés, lui ont obstinément refusé tout crédit. Depuis 1925, en France, j'ai été seul à soutenir la thèse de M. Eisler², qui reconnaît les interpolations subies par le texte slave, mais affirme hautement que le fonds remonte à Josèphe lui-même.

J'ose croire que j'apporte aujourd'hui la démonstration décisive de la valeur indépendante du texte slave et la preuve qu'il ne peut être ni une traduction de notre texte grec, ni une version tardive défigurée par des interpolations ecclésiastiques³. Si l'on a le droit de soupçonner des interpo-

1. Il faut faire une exception honorable pour l'abbé Lejay (*Revue critique*, 1906, II, p. 147).

2. Voir *Revue critique*, 1925, II, p. 434; *Rev. arch.*, 1926, I, p. 322; 1926, II, p. 93, 310; 1927, I, p. 243, 277; 1928, I, p. 379; II, p. 338; 1929, I, p. 213, 215; *Congrès d'hist. du christianisme*, 1928, t. I, p. 114; *Orpheus*, 38^e éd., 1928, p. 615.

3. M. Thackeray, traduisant le passage sur les *tribuli*, a déjà fait observer

lations dans des passages intéressant au plus haut point la chronologie de l'histoire évangélique et les fondements mêmes du christianisme, cette attitude sceptique devient inconcevable, on pourrait dire inexcusable, là où il s'agit, comme dans l'exemple cité, d'un détail secondaire, confirmé par ce que l'on sait sur la stratégie défensive des anciens. Peut-être Berendts, qui mourut méconnu en 1912, aurait-il dû commencer par publier les passages nouveaux du texte slave qui ne soulèvent pas de questions litigieuses, établir ainsi fortement la valeur de cette version et ne publier qu'ensuite les passages vraiment interpolés, mais *nettoyables*, dont le fonds constitue une des trouvailles capitales de notre époque. Mais Berendts ne reconnut pas les interpolations des passages christologiques, mises en pleine lumière par M. Eisler (1925), et son désir de faire accepter le tout *en bloc* explique les résistances qu'il a d'abord rencontrées.

De 1925 à 1929, l'aspect de la question a changé, mais non l'attitude des sceptiques et le silence de presque tous les théologiens. D'ici quelques années, ce singulier refus de s'incliner devant l'évidence ou même de discuter semblera l'un des épisodes les moins édifiants de l'histoire de la philologie au *xx^e* siècle, en même temps que l'histoire de l'archéologie fera une place à un autre scandale du même genre, encore bien moins justifié ¹.

S. REINACH.

Juin 1929.

qu'il n'avait pas d'équivalent dans les auteurs qui ont parlé de la campagne de 69; ce que j'ajoute ici, c'est de tirer argument de ce fait.

1. Je fais naturellement allusion à l'affaire de Glozel, où presque toutes les Universités du monde — sauf celles de Lyon, Clermont-Ferrand, Porto, Oslo et Jassy — ont manqué si gravement à leurs devoirs de s'enquérir des faits et de proclamer la vérité. Quant aux sociétés d'anthropologie et d'études préhistoriques, le moins qu'on puisse dire, sans en excepter une, c'est qu'elles se sont déconsidérées.

ΠΥΚΤΕΥΕΙΝ

Au cours de recherches sur les inscriptions agonistiques de l'époque impériale, j'ai été frappé de la rédaction insolite d'une inscription de Gortyne qui, a-t-on dit, nous donnerait des indications sur les concours athlétiques célébrés dans cette ville¹. C'est un fragment publié par S. Ricci, *Monumenti Antichi*, II (1893), 301, n. 8. L'écriture, d'après l'éditeur, ne permet pas de le placer avant le III^e siècle de notre ère; on peut l'attribuer au III^e, au IV^e ou au V^e siècle.

τοῦ Ἡρα ?] κλείτω ²

? εἰς Ἑφε]σον πυκ(τεύων) Παρθενοπαίη	νεικῶ
εἰς] Τράλλεις πυκ. Ναρκίσσω	νεικῶ λαμ(πρῶς)
εἰ]ς Ἑφεσον σχολάζω	
ος εἰς Λαδικίαν πυκ. Πακτωλῶ	νεικῶ
ης εἰς Ἀφροδισιάδα πυκ. Τρυφέρῳ	νεικῶ
εἰ]ς Ἑφεσον πυκ. Ἰακλάτορι	νεικῶ
εἰς Γόρτυνα πυκ. Ἡλίῳ	νεικῶ
εἰς Γόρτυνα πυκ. Κέροπι	στασ(ιάζω)
εἰ]ς Γόρτυνα πυκ...ρ...ῳ	[ν]ε[ικ]ῶ λαμ(πρῶς)
εἰς Γόρτυνα πυκ.....	.CEI...TA

C E N

A en croire l'éditeur, l'inscription commémore les victoires d'un pugiliste (πύκτης); le verbe σχολάζω, à la ligne 4, signifie que l'athlète s'est abstenu de concourir, et στασιάζω, à la ligne 9, que le résultat de la lutte a été incertain. Mais je ne saurais accepter cette interprétation. Tout d'abord, l'explication de σχολάζειν et de στασιάζειν n'est pas défendable :

1. Cette interprétation se retrouve dans A. Maiuri, *Ausonia*, VI (1911), p. 9, note.

2. Gravé en caractères plus grands.

que *στασιάζειν* signifie « faire match nul », c'est ce qui aurait besoin d'être démontré; et l'intérêt de la mention *εἰς Ἐφεσον σχολάζω* n'apparaît vraiment pas, si ce mot signifie que l'athlète est allé se reposer à Éphèse. De plus, la mention d'un seul adversaire vaincu (à Éphèse, à Tralles, à Laodicee, à Aphrodisias) ne se comprend guère dans l'hypothèse d'un pugiliste, le combat ne se livrant pas entre un couple d'adversaires, mais entre plusieurs couples successivement; aussi, les inscriptions qui nous déroulent la carrière d'un pugiliste, comme d'un pancratiaste ou d'un lutteur, notamment-elles les concours où ils ont remporté la couronne ou le prix, non les adversaires successifs qu'ils ont eu à terrasser. Enfin, les noms cités dans l'inscription sont — l'éditeur l'a remarqué — des noms d'esclaves; chacun sait que les luttes athlétiques en Grèce ne comportaient pour concurrents que des hommes libres, dont on indique la qualité par le patronymique et l'ethnique. Il ne s'agit donc pas d'un pugiliste.

En réalité, il s'agit d'un gladiateur. La chose admise, toutes les particularités relevées trouvent leur explication. Le nom au datif, après *πυκ.*, est celui du *σύνζυγος*¹ du gladiateur, celui avec lequel il forme un *ζεῦγος*, une paire. Les noms *Παρθενοπαῖος*, *Νάρκισσος*, etc., s'expliquent alors le mieux du monde : noms de gladiateurs esclaves ou surnoms de gladiateurs libres².

Le verbe *πυκτεύειν* ne contredit pas cette interprétation; il la confirme. En effet, il ne s'applique pas seulement aux exercices du pugiliste, mais il est devenu un terme tech-

1. Pour le terme, voir Herzog, *Koische Funde und Forsch.*, 133 : *νικήσας καὶ ἀποκτείνας τὸν σύνζυγον ἀπέθανε*; *JHS*, 1914, 18, n. 26 : *Βίκτορα τὸν στενάρων με σεκούτορα νῦ[ν] ἐσορᾶτε, ὃν πάντες τρώμεον σύνζυγοι ἐν σταδίοις*.

2. Cf. le secutor *Νεικηφόρος Συνέτου* de Lacédémone qui porte ce surnom de Narcisse (Mendel, *Cat. Sculpt. Mus. Constantinople*, III, 1064). Le nom Pactolos est porté par un secutor sur une mosaïque de Kos (*ibid.*, 1304). Pour *Jaclator*, cf. ce nom de gladiateur sur une mosaïque reproduite dans le *Dict. des Antiq.*, IV, fig. 3598 et S. Reinach, *RPGR*, 286, 1. Voir les exemples du nom *Ἡλῖος* que j'ai réunis dans *BCH*, 1927, p. 503; ajouter, par ex., *JHS*, 1912 (Antioche de Pisidie), *AM*, 1900, 440, n. 66 (Pessinonte), *ABS*, XVIII, 153, n. 14 (Beroia); *AEMO*, XIX, 223, I, 9 (Tomi).

nique désignant le combat de gladiateurs, de même que πυγμή. Une série de textes est là pour l'attester. Ce sont en premier lieu des épitaphes de gladiateurs : celle du rétiaire Pinna à Amasia : ἐνθάδε κεῖμαι Πίννας ῥητιάρης πέντε πυκτεύσας ἀλ[η]πτος¹ ; — celle du Thrace Danaos à Cyzique : Ἐόρτη ἡ γυνὴ αὐτοῦ καὶ Ἀσκληπιάδης ὁ υἱὸς αὐτοῦ Δανάω, δευτέρω πάλλω Θρακῶν, μνείας χάριν. Ἐννεάκις πυκτεύσας ὤχετο εἰς Αἶδην² ; — celle de Χρυσόπτερος, près de Tripolis de Lydie :

Δώδεκα νεικήσας Χρυσόπτερος ἐν σταδίοισι[ν]
 πυκτεύων τρισκαιδέχ[α]τον σθεναρῶ Ἐτεροκλ[εῖ]
 μοῖραν ἔχων θανάτου κεῖμαι νέχυς ἐνθ[άδε] οἶμοι³.

Le terme se lit encore sur la stèle funéraire d'un secutor, à Tralles : πυκτεύσας πολλάκις ἐν σ[ταδίοις]⁴ ; — d'un autre gladiateur, près d'Édesse⁵ ; — d'un myrmillon, en Thrace : θανὼν πυγμῇ προδοκῆτορος Ὑακίνθου, ἔνδεκα πυκτεύσας⁶. Enfin⁷, deux passages d'Artémidore de Daldis sont tout à fait probants ; expliquant la signification des rêves où l'on se croit gladiateur, il écrit⁸ : εἰ μὲν Θρακὶ πυκτεύει τις, λήψεται γυναῖκα πλουσίαν καὶ πανούργον καὶ φιλόπρωτον ; εἰ δέ τις μετ' ἀργυρέων ὅπλων πυκτεύει⁹, λήψεται γυναῖκα εὐμοργον. Racontant ailleurs l'histoire

1. F. Cumont, *Studia Pontica*, III, n. 110.

2. Le Bas-Waddington, III, 1757 = *IGRR*, IV, 165.

3. Keil-von Premerstein, *Bericht über eine dritte Reise in Lydien*, p. 54, n. 60 et fig. 26. Sur la stèle est figuré un gladiateur et sont gravées plusieurs couronnes.

4. Le Bas-Waddington, III, 614 ; Kaibel, *Epigr. gr.*, 291 ; Mendel, *Cat. Sculpt. Const.*, III, 1060.

5. Duchesne-Bayet, *Mission au mont Athos*, p. 107, n. 147 ; Dimitzas, *Μακεδονία*, n. 16 ; cf. *Ath. Mitt.*, VI, 131, où Mordtmann a reconnu un gladiateur dans cet « homme tenant une lance à la main » ; il s'agit peut-être, comme sur beaucoup d'autres stèles, d'un gladiateur tenant une palme ; de même aussi peut-être sur la stèle de Thrace où le gladiateur porte, d'après *AM*, IX, 213, un bâton ou une lance ; on voit par la stèle d'Euprèpès à Cyzique (*Cat. Sculpt. Const.*, III, 1062) comme la confusion peut être facile.

6. *IGRR*, I, 773.

7. Voir aussi les deux textes de Philadelphie et d'Alabanda étudiés plus loin.

8. *Oneirocr.*, II, 32.

9. Sur les combats avec armes d'argent, cf. Friellender, *Darstellungen aus der Sittengesichte Roms*¹⁰, II, 52, n. 9. La conjecture de P.-I. Meier,

d'un jeune homme qui avait fait un rêve horifique¹ — il se nourrissait de sang humain coagulé — et qui s'engagea ensuite dans le dégradant métier de l'amphithéâtre², il dit : ἀπεγράψατο εἰς μονομάχους καὶ πολλοῖς ἔτεσιν ἐπύκτευεν ἀπότομον³ πυγμὴν⁴. Le substantif πύκτης a pris aussi le sens de gladiateur ; ainsi, dans cette épitaphe de Smyrne⁵ :

Πύκτην ΑΑΣΚΕΠΙΟΝ λεύσσεις ἐμέ, τὸν κατέπεφεν
Πάρδος⁶, ὁμοιεῖου τευξ(ά)μενος θανάτου.

Une fois établi le sens de πυκτεύειν et, par là, la véritable signification de l'inscription de Gortyne, il est possible d'expliquer les deux mots restés obscurs : ΣΤΑΣ et σχολάζω. ΣΤΑΣ, placé entre les deux séries de νεικῶ, indique bien que le combat est resté indécis ; mais ce n'est pas une abréviation ; c'est le participe de ἰστάναι ; la langue technique de la gladiature en rend compte : στάς traduit le latin « stans » ; le gladiateur et son σύνζυγος Cécrops sont tous deux sortis de l'arène, sans qu'il y ait eu ni vainqueur ni vaincu, sans qu'aucun d'eux ait été terrassé ; notre gladiateur, comme Cécrops, a été « stans missus⁷ ».

De gladiatura romana, Diss. Bonn, 1881, 42-43 : μετὰ μορμίλλονος ὅπλων, est manquée.

1. *Ibid.*, V, 58.

2. Ὡτὴν τε καὶ ἀνόσιον τροφὴν, — τὴν ἀτιμίαν τοῦ βίου, dit Artémidore. On joindra ce texte à ceux qu'a réunis Friedlaender, *loc. cit.*, II, 106, sur l'aversion des écrivains grecs pour les gladiateurs.

3. Pour ἀπότομος, voir plus loin, p. 31.

4. Le mot πυγμὴ se lit dans une inscription de Mylasa (*BCH*, 1888, p. 11, n. 2), où il est question de combats de gladiateurs. Il semble revenir aussi dans un texte de Telmessos (*TAM*, II, 1, 114), qui est, je crois, l'épitaphe d'un gladiateur (l'épithète σθεναρός, de même que θρασύς, est de style pour les gladiateurs ; dans *IGRR*, III, 215, l. 26, où on a lu : — θεν αρωσα —, je supplée [σ]θεναρῶ σα —, ou [σ]θεναρῶς α —) ; j'y suppléerais, l. 1 : [τὸν σ]θεναρὸν [████ νῦν ἔσορᾶ]τε, ὃ παροδεῖται ; l. 5-6, peut-être, οὐ γὰρ [ρ █████] ἐπὶ [ὕψσει █████] ; (cf. *ibid.*, 356, expliqué plus loin).

5. *CIG*, 3284, Kaibel, *Ep. gr.*, 307. Connue par une copie de Sherard.

6. Pardos, comme nom de gladiateur, dans Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 5084 et 5122.

7. Voir Dessau, *ibid.*, 5088 : M. Antonius Exochus, cum Araxe, st. miss. ; 5135. Cf. Lafaye, dans le *Dictionnaire des Antiq.*, IV, 1595-1596 ; P.-I. Meier, *De gladiatura romana*, 49-50.

Quant à la mention εἰς Ἐφεσον, σχολάζω, elle n'a pas pour objet de signaler un séjour de vacances du gladiateur, mais une étape de sa carrière. Il a enseigné son art; il a été *doctor*¹ au *ludus* d'Éphèse.

Cette inscription vient s'ajouter aux documents, stèles funéraires, *tituli* de la sépulture commune d'une *familia* de gladiateurs², bases de statues d'asiarques et d'archiereis, qui montrent la vogue de ces spectacles dans les villes d'Asie³. Elle est la seule, je crois, qui nous fasse suivre la carrière d'un gladiateur, homme libre⁴, qui se louait pour des combats dans les villes de la province d'Asie ou à Gortyne. Il paraît dans l'amphithéâtre à Éphèse⁵, à Tralles⁶; puis il passe quelque temps comme *doctor* à Éphèse; on le retrouve dans l'amphithéâtre à Laodicée⁷, à Aphrodisias⁸, à Éphèse encore. Il semble s'être enfin fixé à Gortyne.

1. Cf. Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 68, note 21.

2. Sur cette catégorie de textes, voir O. Liermann, *Analecta epigraphica et agonistica*, Diss. Phil. Hal., X, 36-37.

3. Certains ont « peine à croire que ces spectacles, si étrangers aux goûts et aux habitudes helléniques, aient jamais obtenu grand succès dans les pays grecs de l'Empire » (A. Boulanger, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle*, 29). Les textes que je réunis ci-dessous peuvent donner une impression différente. Sur l'adaptation des théâtres d'Asie Mineure à ces spectacles, voir, en dernier lieu, le résumé de P. Collart, *BCH*, 1928, 115 sqq.

4. Sur le recrutement des gladiateurs, voir Lafaye, *loc. cit.*; Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 54 sqq.; Th. Mommsen, *Gesammelte Schriften*, VIII, 521 sqq.

5. Pour les combats de gladiateurs à Éphèse, cf. *IGBM*, 620 : Φαμιλίας μονομάχων ΤΙ. ΚΛ. Τατιανοῦ Ἰουλιανοῦ ἀσιάρχου; 621 : Φαμιλία μονομάχων ΤΙ.Β. Ἰουλίου Πηγείνου ἀσιάρχου et les bases de statues *Ephesos*, III, 55; 70; 71. Deux reliefs du Musée de Berlin viennent sans doute d'Éphèse : l'un représente un Samnite (*Beschr. ant. Skulpt. Berl.*, n. 794); l'autre figure le combat de deux Thraces, *Asteropaïos* et *Dracon* (*ib.*, 964).

6. Cf. Le Bas-Waddington, III, 615 : Μονομάχαι Ποπλίου Λουκιλίου Πεισιωνίου; et les deux reliefs avec épigrammes *AM*, 1900, 99 sqq. (Mendel, *Catal. Sculpt. Const.*, 1060 et 1061) (voir la fin de la note 8).

7. Cf. *IGRR*, IV, 857; Μνήμα μονομάχων τῶν δοθέντων ὑπὸ ἀρχιερέως καὶ στεφανηφόρου Διοκλέους τοῦ Μητροφίλου; *ibid.*, 865 : épitaphe avec relief.

8. Cf. *CIG*, 2759 b : Φαμιλία Ζήνωνος ἀρχιερέως μονομάχων καὶ καταδίκων καὶ ταυροκα[θαρτῶν] (cf. Liermann, *op. cit.*, 24 sqq.). Stèle de gladiateur dans *BCH*, 1890, 613, n. 12. R. Vagts, *Aphrodisias in Karien* (Diss. Hamburg, 1920), p. 47, signale, d'après Kubitschek, *Wien. Anz.*, 1893, de nombreux reliefs représentant des gladiateurs. Peut-être la stèle du gladiateur

Ces combats de gladiateurs donnés dans l'amphithéâtre de Gortyne nous sont connus par un autre document, une inscription datant sans doute du IV^e siècle ¹, gravée sur une base cylindrique ²:

- T(ίτον) Φλ(άουιον) 'Ιούλιον Βολούμκον
 Σαθεΐνον, τὸν ἀρχιερέα τοῦ
 κοινοῦ τῶν Κρητῶν τὸ β',
 μόνον Κρητῶν ἔχοντα κατὰ θεῖαν
 5 μεγαλοδωρίαν θεατροκυνηγεσιῶν
 ἡμέρας τρεῖς ἐν αἷς ἀποσφίξει θηρία
 ὅσα αὐτὸς ἐβούλετο, σιδηροκόντρων δὲ
 ἡμέρας κατὰ τὸ ἐξῆς τρεῖς ὧν ἐν ἐκάστη
 ζεύγη ἀπότομα δύο καὶ θηρία σφακτά,
 10 τὰς δὲ τῶν μονομαχιῶν ἡμέρας τέσσαρας
 ὧν ἐν ἐκάστη ζεύγη ἀπότομα τέσσαρα,
 τὰ δὲ ὑπόλοιπα ζεύγη τῷ ὀξεῖ σιδή[ρ]ῳ,
 τὸν οὕτω φιλοτειμησάμενον μόνον Κρητῶν,
 Αὐρ. 'Ιουλιανός, Κλ. Νείκανδρος, Κλ. Πτολεμαῖος,
 15 Αὐρ. Ἑρμῆς τὸν ἀσύγκριτον φίλον καὶ εὐεργέτην.

L'archiereus a donné des spectacles de trois sortes : trois jours θεατροκυνηγεσιῶν, de chasses à l'amphithéâtre ³ — trois jours σιδηροκόντρων — quatre jours μονομαχιῶν, de combats de gladiateurs. L'éditeur a noté que le terme σιδηροκόντρων était nouveau. Pas tout à fait ; il apparaît dans une inscription de Sagalassos en Pisidie, qu'il faut rapprocher de celle de Gortyne, parce qu'elle en reçoit quelque lumière ⁴ :

Ἴστρος, à Smyrne, provient-elle d'Aphrodisias (ou de Tralles) ; cf. E. Preuner, *AM*, 49 (1926), p. 147.

1. La date de l'inscription étudiée ci-dessus est antérieure à la fin du IV^e siècle (disparition des combats de gladiateurs ; cf. *Dict. des Antig. s. v. Gladiator*, 1599 ; Friedlaender, *loc. cit.*, II^o, 100-101).

2. A. Maiuri, *Ausonia*, VI (1911), p. 10, et fig. 1 et 2.

3. Des lignes 5-7 rapprocher le texte d'Éphèse, *Jahreshefte*, XXIII, *Beiblatt*, 269, l. 14 sqq. ; ἀρχιερέα Ἀσίας ναῶν τῶν ἐν Ἐφέσῳ κατὰ τὸ ἐξῆς ἡμερῶν πέντε, ἐν αἷς καὶ ἀνεΐλε ζωᾷ λιθυκὰ εἰκοσιπέντε, et *Ephesos*, III, 70, 10-11 ; ἀποσφάξαντα δὲ καὶ λιθυκὰ ζωᾷ (pour la mention de bêtes exotiques, cf. ce texte de Beroïa pour un ἀρχιερεὺς τῶν Σεβαστῶν καὶ ἀγωνοθέτης τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων, *Ἀρχ. Δελτίον*, II (1916), 148, n. 4, l. 14-16 : δόντα θηριομαχίας διὰ παντοίων ζώων ἐντοπίων καὶ ξενικῶν). A Mitylène, on fait venir des animaux de Mysie, *IGRR*, IV, 32.

4. *IGRR*, III, 360.

Π. Αἴλιος Κουίντος Κλ.
 Φιλιππιανὸν Οὐᾶρον,
 ἀγωνοθέτην διὰ βίου
 ἀγώνων Κλαρείων καὶ
 5 Οὐαρείων, ἀρχιερέα
 τοῦ Σεβαστοῦ καὶ φιλόδο-
 ξον ἡμερῶν δ' ὀλο-
 κλήρων ¹ ὀξέσι σιδη-
 ροῖς ἐπὶ ἀποτόμοις
 10 ἐκάστης ἡμέρας ε'
 καὶ σιδηροκόντρα,
 συντεχνία βαφέων κτλ.

R. Cagnat l'a commenté ainsi : « munera edidit per quatuor dies plenos in quibus gladiatores exacutis sive, ut dicebant, pugnatoriis armis certabant, additis (ut monet Haus-soullier) quoque die prolusionibus quinque virorum hebetes gladios gerentium et praeterea ludo uno per quem hastis hamatis — si ita σιδηροκόντρα interpretari decet — utebantur ». Je ne crois pas qu'il ait vu juste. Pour σιδηροκ., on voit, par le texte de Gortyne, qu'il s'agit d'une chasse à l'épieu, κοντροκυντῆσιον, comme dit une inscription de Philadelphie ² ; il semble qu'il y intervenait des gladiateurs (ζεύγη ἀπότομα δύο καὶ θηρία σφακτά, à Gortyne, κ. ἐνόζυγον ἀπότομον, à Philadelphie ³). Quant aux mots ὀξέσι σιδηροῖς ἐπὶ ἀποτόμοις ἐκάστης ἡμέρας ε', le terme ἐπὶ ἀποτόμοις, loin d'y désigner des combats avec

1. Le premier éditeur, Petersen, lisait δολοκλήρων, et pensait qu'il s'agissait peut-être d'un cadran solaire. Ad. Wilhelm (*AEMO*, 1897, 86) a coupé les mots comme il convient, indiqué qu'il s'agissait de combats de gladiateurs et rapproché, pour ἀπότομος, deux textes : *AM*, 1894, p. 20 (*I. von Magnesia*, 163) : ποιήσαντα μονομαχιῶν ἡμέρας τρεῖς ἀποτόμους (Magnésie du Méandre) et *CIG*, 2880 : ποιήσαντων μονομαχίας ἀποτόμους ἐπὶ ἡμέρας δεκαδύο (Milet).

2. *IGRR*, IV, 1632.

3. Pour les combats de gladiateurs et les chasses à Sagalassos, voir l'épigramme *IGRR*, III, 362 :

Πάντη μὲν κῦδος Τερτύλλου [πρὶν ποτ' ἀγαστόν]
 ἔκ τε σοφῶν ἔργων ἔκ τε ἀγαθῶν πατέρων·
 νῦν δ' ἔτι που καὶ μᾶλλον, ἀρηιφύλων ὅτε φωτῶν
 τόσσην ἐν σταδίοις ἐστόρεσεν στρατιήν,
 ἄρκτους παρδάλιάς τε κατέκτανεν ἡδὲ λῆ[οντας].

armes mousses, comme ceux que donnait Marc-Aurèle, indique des combats où la paire de gladiateurs lutte jusqu'à la mort d'un des adversaires ¹. Les deux inscriptions de Gortyne et de Sagalassos expriment la même chose sous deux formes : Volumnius, à Gortyne, a, pendant chacun des quatre jours, fait lutter sans merci 4 couples de gladiateurs, les autres combattant ὀξεῖ σιδήρῳ, c'est-à-dire d'une façon qui ne comportait pas nécessairement la mort d'un des adversaires, mais pouvait l'entraîner; Varus, à Sagalassos, a, pendant quatre jours entiers, fait combattre des gladiateurs ὀξέσι σιδηροῖς, parmi lesquels 4 couples, chaque jour, luttaient sans merci. Tous deux sont loués précisément de ce qu'ils n'ont pas donné de combats avec des armes mousses; ils n'ont pas lésiné sur la dépense.

Un ἀρχιερεὺς τῆς Ἀσίας ναὼν τῶν ἐν Περγάμῳ καὶ ἀρχιερεὺς κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν τῆς πατρίδος a été, d'après une inscription de Thyatire (IGRR, IV, 1230), τιμηθέντα ὑπὸ τοῦ θειοτάτου Αὐτοκράτορος Μ. Αὐρ. Σευήρου Ἀλεξάνδρου Σεβαστοῦ, συνάψαι τὰς ἀρχιερευσίνας τοῖς ὀξέσιν ἐν ἑκατέραις ταῖς πόλεσιν, φιλοτιμησάμενον ἐνδόξως καὶ μεγαλοφρόνως. Les mots τοῖς ὀξέσιν ont causé du tourment aux éditeurs. Boeckh entendait : « honoratum ab imperatore hac re ut imperator strenuis acribusque viris pontificatus utriusque urbis conferret ». R. Cagnat a jugé la construction de la phrase, ainsi entendue, dure et recherchée, et il a supposé quelque faute de transcription. L'inscription étant connue par deux copies, c'est une hypothèse qui me semble peu recommandable. On peut comprendre la phrase sans y rien changer ². L'expression τοῖς ὀξέσι est une abréviation de τοῖς ὀξέσι σιδηροῖς, qui se lit dans l'inscription de Sagalassos. Le personnage dont

1. Cf. Keil, *Ephesos*, III, 70, 8 sqq. ; 71, 1 sqq. : φιλοτιμησάμενον δι' ἡμερῶν δεκατριῶν ζυγοῖς ἀποτόμοις τριακόντα ἑννέα. Dans son commentaire (p. 153), l'éditeur a rapproché les inscriptions de Magnésie, de Milet et de Sagalassos citées plus haut (p. 30, n. 1 et 3), et un bas-relief du Musée de Smyrne, représentant des combats de gladiateurs et portant l'inscription ἀπότομα δ'. Il faut y ajouter l'inscription de Gortyne et le texte d'Artémidore cité plus haut, p. 27.

2. Il ne faut pas de virgule après Σεβαστοῦ.

il s'agit a reçu de l'empereur Sévère-Alexandre cet honneur : réunir (συνάψαι) en sa personne, dans le même temps (κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν), les deux charges d'archiereus, comportant la célébration de *munera* de gladiateurs combattant ὀξέσι σιδηροῖς, à Pergame¹ et à Thyatire².

L'inscription de Gortyne et celle de Thyatire ne sont pas les seules où l'on n'a pas reconnu qu'il s'agissait de gladiateurs. J'en réunis ici quelques-unes, où l'on a méconnu des termes de la langue des gladiateurs³, et d'abord πυκτεύειν⁴.

1. Pour les combats de gladiateurs à Pergame, cf. l'épithaphe du gladiateur Χρηστεινός (I. von Perg., II, 577; IGRR, IV, 511); il y avait un *ludus* impérial à Pergame (cf. Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 66, n. 1) et un *emph* théâtre.

2. Cf. les bas-reliefs publiés ou cités par Keil et von Premerstein, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, II, p. 40 et la stèle funéraire d'un Thrace publiée par Buckler, *Rev. Phil.*, 1913, 239, n. 21 (pl. I).

3. On sait que, dans les épigrammes, on appelle fréquemment l'amphithéâtre Ἄρεως στάδια (par ex., dans l'épigramme de Brousse BCH, 1909, 417, n. 424, restituée par J. Zingerle, *Jahreshefte*, XXIII, Beiblatt, 403-404 : [Πολλάκις α]ἰχμάσας Ἄρεως στα[δίοις]ιν Ἀχιλλεύς κτλ.), les combats de gladiateurs Ἄρεως ἄθλα. De telles expressions sont souvent mal comprises. Ainsi, pour une épigramme de Tomoi (IGRR, I, 636), où un Pontarque dit : Ἀρχίως ἄθλα ἐτελεσα (cf. v. 11, Ἄρεως ἀθλητῆρες οἱ ἐμοὶ σταδίοις δαμέντες). F. Bilabel, *Die ion. Kolonisation*, 108-109, rappelle le texte d'Hérodote qui fait d'Arès le dieu thrace le plus important, et croit que c'est en son honneur qu'on célébrait des jeux à Tomoi : il y a longtemps que F. Cumont, *Festschrift für O. Hirschfeld*, a indiqué la juste interprétation. D'après cette inscription de Cyzique : Ὑπόμνημα Νυμφέρωτος ὁ καὶ Νεικάνωρ Νεικοπολείτης νεικήσας Ἄρεως νεικας ἐ' ὧδε ἀποκεῖμαι κτλ., Hasluck, *Cyzicus*, 303, se pose la question de l'existence de concours Ἄρεα à Nikopolis : Th. Reinach a vu (cf. IGRR, IV, 133) que Nympheros était un gladiateur. La plus curieuse de ces erreurs est celle de J. Sundwall, qui, lisant dans une inscription de Mylasa (*Sitz. Ak. Wien*, 132, p. 17, n. 12) : Λούκιος Βετώνιος Ἀλέξανδρος Σουμμαρούδης ἀνέθηκεν, a vu dans Σουμμαρούδης un nom carien qu'il a décomposé en smm(a) + ara-da, en prévenant que ces éléments n'étaient pas assurés (*Die einheimische Namen der Lykier*, p. 55 et 194). Huelsen (*Röm. Mitt.*, XII, 1897, 87-88) avait reconnu dans ce mot, attesté aussi par une inscription d'Ancyre (IGRR, III, 215; cf. Poland, *Gr. Vereinsw.*, 155), la transcription grecque du titre *summa rudis*, qui désigne un gladiateur licencié, devenu maître dans un *ludus*. Dans une épithaphe de Hierapolis (Judeich, *Alt. von Hierapolis*, 336; IGRR, IV, 831), P. Wolters a reconnu le mot σεκουνδαρούδης, *secunda rudis* (*Ath. Mitt.*, XXIII, 1898, 154), qui s'est retrouvé depuis dans T.A.M., II, 1, 117.

4. Hasluck, *loc. cit.*, 280, 493, fait de Danaos, ἐννεαίχις πυκτεύσας (Le

Sur une stèle mutilée de Philadelphie de Lydie, J. Keil et A. von Premenstein, *Bericht über eine Reise in Lydien*, p. 35, n. 57, ont lu cette inscription :

ὀλίγων ἐπάκουσον, παροδίτα,
 οὐ γὰρ ἀντίπαλος ἔδα[μ]έν με τὸν ἄθλιον οὐδ' ἐδύνατο
 [ε]ἰ δὲ νόσῳ προδοθεὶς ὑπὸ μύρης ὥδε ἐφονεύθη,
 ὄγδον πυκτεύσας ἔσχα τέλος θανάτου,
 τοῦτ' ἔφερεν Στεφάνῳ πρὸς Φιλαδελεφῶν ἄστῳ κατελθεῖν.
 Συνφέρουσα Στεφάνῳ τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ μνείας χρεῖν.

Au-dessous de l'inscription sont gravées huit couronnes. Les éditeurs ont reconnu ici l'építaphe d'un pugiliste de Philadelphie, tombé mortellement malade dans une ville étrangère où il était sans doute allé prendre part à un concours. Tout condamne cette interprétation : le simple nom Στέφανος, sans patronymique, — les huit couronnes, à l'intérieur desquelles ne sont pas gravés, comme il serait d'usage pour un athlète, des noms de concours, mais qui sont disposées comme c'est l'habitude sur les stèles de gladiateurs, — le ton même de l'épigramme ¹. L'építaphe d'un pugiliste n'aurait pas spécifié qu'il n'avait pas été tué par un adversaire, cas extraordinaire ²; tandis que le gladiateur mis à mort reporte sa défaite, non pas sur son adversaire ³, mais sur le destin; ce lui est une consolation; par exemple, à Beroia ⁴, l'építaphe d'un rétiaire rabâche : *βυήσκῳ οὐχ ὑπὸ ἀντιπάλου, ἀλλὰ ὑπὸ βία[ς]*· ἐπτά στεφανωθείς, ἥττωμε οὐχ ὑπὸ ἀντιδόκου ἀλλὰ ὑπὸ βίας; le gladiateur Victor à Philippopolis ⁵ déclare : *ἔκτεινέ με δαίμων, οὐκ ὁ ἐπίρρκος Πέννας*; « fato deceptus, non ab

Bas-Waddington, III, 1757), un pugiliste, bien qu'il soit qualifié de δεύτερος πάλος Θρακῶν.

1. Pour le vers 2, rapprocher l'építaphe de gladiateur TAM, II, 1, 356 : οὐδ' ἐπιλυπήσει (l'adversaire; voir plus loin, page 38 et n. 1) με τὸν ἄθλιον οὐδὲ δύ(ν)ατε, et, pour le vers 5, *ibid.* : εἰ δέ(μ)ε καὶ Μοῖρας μίτος ἤγαγεν ἰς χάος ἔλθεῖν, τοῦτ' ἔφερεν Ἀχιλλεῖ πρὸς Εἰνυθιον ἄστῳ (x)ατε(λ)θεῖν.

2. Voir l'épigramme de Metropolis, Μουσείον, II, p. 88.

3. Pour ἀντίπαλος cf. *Studia Pontica*, III, 7 (Amisos), et l'inscription de Beroia citée ci-dessous.

4. ABS, XVIII, 158, n. 30

5. Kaibel, *Epigr. gr.*, 529.

homine », dit un autre ¹; et cela nous donne le sens de l'épigramme de Stephanos. On n'a pas voulu dire, je crois, que Stephanos était mort, non de la main d'un adversaire, mais de maladie; il a succombé dans l'arène ², dompté par la maladie qui l'a livré aux coups de son adversaire ³.

Dans une épigramme d'Alabanda ⁴, un gladiateur rejette sa défaite, non plus sur la maladie, mais sur l'âge. Le relief représente, a-t-on dit, un athlète nu, tenant une palme; près de lui, un mouton. On reconnaît un type fréquent de stèles de gladiateurs: l'homme tient une palme; près de lui, un chien ⁵. L'épigramme, où l'on a vu « de mauvais vers sur un athlète ⁶ », est une fière épitaphe de gladiateur, qui sort de la banalité :

Πολυνείκης ὁ θρασὺς δόξαν ἔχων ἔνοπλον
παῖσιν ἐπαρχεῖαν ἐν σταδίοις ἔσχον ἄλειπτος·
εἰκιστὸν πυκτεύσας, οὐχὶ τέχνη λειψθεῖς,
ἀλλὰ νέος γεραρόν σῶμα κατεργάσατο.

Ce gladiateur ⁷ invincible, qui a eu toute la province pour spectateurs, a succombé à son vingtième combat, non qu'il ait été inférieur dans la science de son métier, mais un jeune adversaire a eu raison de ce corps déjà vieux ⁸.

1. Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 5111. Pour le sens de *deceptus*, cf. *ibid.*, 5122: d. m. Pardon Dertone sis, pugnator. XI, XI (undecima pugna) *deceptus*.

2. Ἐφονεύθην indique bien une mort violente. Rapprocher Kaibel, *Epigr. gr.*, 290 : ἔσχα τέλος (τότου) χειρὶν φονίαις Ἀμαράντου; BCH, 1909, 417, n. 424 : καὶ πολλοὺς δαμάσας γερεσι ταῖς φονίαις.

3. Sur les gladiateurs à Philadelphie, cf. le bas-relief publié par Buckler, *JHS*, 1917, 94, n. 7, représentant trois gladiateurs, Αὐτόλυκος, Χρυσάμπελος et Καλλίμορφος; le bas-relief Keil-von Premerstein, *loc. cit.*, I, p. 36, n. 58; et *IGRR*, IV, 1632, cité plus haut, p. 30.

4. *AM*, XXV, 1900, 125.

5. Voir, par ex., la stèle d'Euprèpès à Cyzique ou celle de Philadelphie, Keil-von Premerstein, *loc. cit.*

6. *Rev. Ét. gr.*, 1902, 89.

7. Tous les termes de l'inscription ne s'expliquent qu'ainsi : δόξαν ἔχων ἔνοπλον, θρασὺς (cf. Kaibel, *Epigr. gr.*, 350 et 351 : Τὸν θρασὺν ἐν σταδίοις ἱσσοῦς με νέκυν, παροδεῖται; *IG*, IX, 2, 644 : Ὀλυμπόν με καθοῦς θρασύν, ὦ παροδεῖται). Ἐν σταδίοις, πυκτεύσας sont de style, comme on l'a vu plus haut. Pour ἄλειπτος, voir plus loin, p. 35.

8. Il n'est pas étonnant que Polynice n'ait plus été jeune, étant donné le nombre particulièrement élevé de ses victoires.

L'épithète ἀλείπτορ, qui apparaît dans cette inscription, désigne, dans les inscriptions agonistiques, un athlète invincible ¹. Elle caractérise aussi le gladiateur invincible : ainsi le rétiaire Zosimos à Beroia ², le rétiaire Pinnas à Amasia ³, le rétiaire Stephanos à Halikarnasse ⁴. Je crois qu'il faut la restituer dans une inscription de Thrace où on a lu ⁵ :

[πρ]ὶν φίλοπλος
[ἐν]θαδε κε[ί]με ἀλι-
τος, ἀλλὰ φιλη-
[θε]ς ὑπὸ πάντων.

J'y reconnais un gladiateur ἀλι[π]-τορ. Car le terme φίλοπλος le désigne de façon non équivoque, comme tel. Effectivement, les mots φίλοπλοι et φιλοπλία s'appliquent, dans les inscriptions d'Éphèse, à des troupes de gladiateurs ⁶.

C'est pareillement une épitaphe de gladiateur qu'il faut reconnaître dans ce texte de Cyzique ⁷ :

1. Cf. Dio Chr., ed. von Arnim, II, p. 293; la liste des Olympioniques de Julius Africanus, 118^e Ol. : Anténor, vainqueur παγκράτιον ἀκονιτί, περιοδονίκης ἀλείπτορ ἐν ταῖς τρίσιν ἡλικίαις; *CIG*, 2935 (*REG*, 1901, 305, n. 5) : παγκρατιαστής πλειστονείκης ἀλείπτορ; *IG*, XIV, 1105, 11; *I. von Magnesia*, 199, 7 sqq. : παγκρατιάστου περιοδονείχου ἀλείπτου; Preisigke, *Sammelbuch*, 5725; *Ephesos*, II, 72, 19 (un πένταθλος); *IGBM*, IV, 2, 1046, 11; 1047, 5 (ὁ ἀλείπτορ ἀθλητής); *IG*, V, 1, 666 (la pierre porte ἀλείπτορ, que Kolbe a tort de corriger en ἀλείπτ(η)ς). On voit aussi se parer de ce titre des héros (*I. von Olympia*, 243, 5) ou des joueurs de flûte (*IG*, XIV, 737, 6).

2. *ABS*, XVIII, 158, n. 30 : Φλαμμεάτης ὁ τὸ πρὶν Ζώσιμος, πρῶτος πάλος ῥητιαρίων Πχ. ἐκ παιδὸς ἀλίπτορ ἐνθαδὲ κεῖμε παροδεῖτα.

3. F. Cumont, *Studia Pontica*, III, 120 : 'Ενθαδὲ κεῖμαι Πίννας ῥητιάρις πέντε πυκτεύσας ἀλ[η]πτορ.

4. *CIG*, 2663, avec le supplément de F. Cumont, *Festschrift für O. Hirschfeld*, 272, n. 6 : Στέφανος ῥητιάρις [ἄ]λι[π]ι[τ]ο[ς], πρῶτος πάλος, εὐχαριστῶν κυρίαις Νεμέσεσιν εὐχάν, κτλ. (le commentaire de Boeckh est erroné). Pour cette dédicace à Néméis, cf. von Premierstein, *Philologus*, LIII (1894), 411 (cf. une dédicace de Mysie, Θεῶ Νεμέσει, où il est question d'un μονομάχη[ς], *Ath. Mitt.*, 1904).

5. *AEMO.*, XVII (1894), p. 55, n. 2; *IGRR*, I, 774, l. 8-10.

6. *Ephesos*, III, 55 et 70, avec les deux textes cités dans le commentaire. Dans une inscription de Milet le terme φίλοπλος ne désigne pas des gladiateurs (voir E. Ziebarth, *Aus dem gr. Schulwesen*, ², 98).

7. *BCH*, 1893, p. 534, n. 39.

Ἰπόμνημα
Πασινείκου. Παρθενοπαῖος
Πραίικων ἐποίησε τὸ μνη-
μεῖον αὐ[τ]ῷ ἐκ τῶν ὑπα-
ρχόντων αὐτοῦ. Ἀλειπ-
τος ἀπέθανε.

Le tombeau de Πασινείκης — c'est bien un nom de gladiateur, comme Πολυνείκης ou Βίκτωρ — mort vaincu ¹, a été élevé par son camarade Παρθενοπαῖος ². Celui-ci semble porter un double nom, qui me semble suspect; je ne crois pas que Πραίικων soit attesté, et il vaut mieux y voir, selon une suggestion que je dois à mon ami Henri Seyrig, la transcription du latin *praeco* : Parthenopaios exerçait les fonctions de héraut dans une *familia gladiatoria*, comme, ailleurs ³, Ti. Claudius Celer *praeco ex lacinia* Cl. Saturnini. Il n'est pas surprenant que ce mot-là aussi soit passé du latin dans la langue des gladiateurs en pays grec.

Építaphe de gladiateur aussi, je pense, cette épigramme de Smyrne publiée par Böeckh ⁴ et par Kaibel ⁵, d'après une ancienne copie :

συνζύγο[υ]
παλαμα[ῖ]ς [κ][ῖ]μ]-
5 [η]θίς ἐνθάδε κί[μ]ε],
πολλὰ καμῶν νεί-
κης δὲ βραβῖον ἔχο[ν]-
τα μῦρα κατήγαγεν ὧδε.
Ἀσκληπιόδοτη ἄν —

1. Pour la place de cette indication, cf. l'építaphe de Kos (Herzog, *loc. cit.*, n. 133) : Ἡ γυνή ~~████~~ καὶ τὸ τέκνον Ζεύξει τῷ καὶ Κινύρχ μνείας χάριν. Νεικήσας καὶ ἀποκτείνας τὸν σύνζυγον ἀπέθανεν. Ἡρώς χρηστός. Χαίρετε πάροδοι.

2. Pour le nom, voir plus haut, page 25. — Pour des monuments élevés à des gladiateurs par leurs camarades, cf., par ex., Kaibel, *Epigr. gr.*, 351; sans doute *Studia Pontica*, III, 7; et les textes latins cités par Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 68.

3. Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 5128.

4. *CIG*, 3399.

5. *Epigr. gr.*, 318.

ὅρτ' ἰδίῳ μν[ί]ας χάριν
ταῦτα
ἐποίησεν· χρῆσ[τ]ὲ χαίρει¹.

Il faut d'abord corriger le texte adopté par les éditeurs pour les deux dernières lignes. Il faut ponctuer après *μνίας χάριν*. Ταῦτα n'est pas le complément d'un verbe ayant pour sujet Ἀσκληπιωδότῃ; c'est une exclamation, « voilà », indépendante du contexte, — et c'est pourquoi elle se détache seule au milieu de la ligne, — assez fréquente sur les épitaphes où elle fait penser à la vanité de la vie². A la ligne suivante, il a fallu une série de corrections pour tirer ἐποίησεν χρῆσ[τ]ὲ³ du texte transmis : Εἴτις ΒΙΧΙΡΗC. J'y retrouve la formule d'interdiction courante dans les funéraires : εἰ [δ]έ τις [ἐ]δixήρησ[ει κτλ.]; quant à la graphie ἐδιχειρεῖν pour ἐπιχειρεῖν, voir des exemples analogues dans Ad. Wilhelm, *Beiträge*, 27-28⁴.

L'expression νεῖκης δὲ βραβῖον ἔχοντα μῦρα κατήγαγεν ὧδε⁵ ne peut s'entendre que d'un gladiateur, mort après avoir mérité le prix de la victoire. Peut-être a-t-on voulu dire qu'il n'était pas mort à son premier combat, mais après avoir mérité une victoire. Il s'agit plutôt d'un gladiateur vainqueur, ayant succombé à ses blessures. Ainsi, à Kos, un gladiateur νεικήσας καὶ ἀποκτείνσας τὸν σύνζυγον ἀπέθανεν⁶. Un *dimachaerus* d'Amisos⁷ est mort lui aussi après sa victoire, tué par un adversaire

1. La première ligne indique que le personnage est mort à 20 ans.

2. Elle est parfois développée sous la forme ὁ βίος ταῦτα. Elle a été expliquée par Loch, *Festschrift Ludwig Friedlaender dargebracht* (Leipzig, 1895), pp. 289-295, qui en a réuni près d'une trentaine d'exemples; y ajouter maintenant *AM*, 1905, 325, l. 22 (Temenothyrai); Keil et von Premerstein, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, p. 45.

3. D'ailleurs, on attendrait le nom du défunt avant χρῆστέ. Et, une fois donnée l'explication de ταῦτα, il n'y a plus de raison de rétablir ἐποίησεν.

4. Cf., par ex., *I. von Priene*, 310 : Πολλά Πλωτ' αἰ ἐδεσχεύασεν.

5. Pour la fin, cf., par ex., la stèle d'un gladiateur à Philadelphie, Keil-von Premerstein, *loc. cit.*, I, p. 36, n. 56 : [οἰκτροτάτ?]η δέ με Μοῖρα κατήγαγεν ἔνθα βιαίως.

6. Herzog, *loc. cit.*, n. 133. Cf. Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 5118 : pariter cum adversario decedit; 5123 : Decorato retiaro, qui peremit Caeruleum et peremptus decedit; ambos extinxit rudis, utrosque protegit rogos.

7. F. Cumont, *Stud. Pont.*, III, 7 = *Catal. sculpt. et inscr. Mus. Brux.*, n. 80.

déloyal, qui lui a porté un coup mortel après s'être déclaré vaincu :

Ἐνθάδε νεικήσας κείμει Διόδωρος ὁ τλήμων,
ἀντίπαλον ῥῆξας Δημήτριον οὐκ ἔκτανον εὐθύς,
ἀλλά με Μοῖρ' ὀλοή καὶ σουμμάχου δολὸς αἰνὸς
ἔκτανον, ἐκ δὲ φάτους ἤλυθον εἰς Αἴδην.

Une semblable destinée a dû inspirer ce conseil d'un gladiateur de Milan ¹ : « Te moneo ut quis quem vicerit occidat ». Tel a peut-être aussi été le sort du gladiateur de Smyrne. Aux lignes 4 et 5, où l'on a tiré *κικηβίς* de *ΛΙΝ|ΠΤΟΙΣ*, il se peut qu'il en faille tirer un mot de même sens que *δμκθείς* : le gladiateur n'aurait pas été enterré par les mains de sa femme (*συνζύγου παλάμαις*), mais tué par les mains de son adversaire ².

L'építaphe d'un gladiateur nomme fréquemment l'adversaire qui l'a tué : ἔκτεινεν δέ με Ὑ[λ]εύς ³ ; — ἔκτεινε δ' Ἀχιλλεύς ⁴ ; — *θανὼν πυρρῇ προδοκάτορος Ὑακίνθου* ⁵ ; — *πυκτεύων σθεναρόν Ἐπιοκλεῖ* ⁶ ; — *ἔσχα τέλος βίτου χειρσὶν φονίαις Ἀμαρόντου* ⁷ ; — *Δεκούρατον ὄρας ὃν ἀνείλε Σαγ[]* ⁸ ; — *τὸν κατέπεφνε Πάροδος* ⁹. Un cas semblable a été méconnu dans l'épigramme d'un gladiateur à Xanthos¹⁰, où on a lu :

οὐ γὰρ
καυχίσεται εὐ-
πρεπὴς κατ' ἔμο-
10 ὤ, οὐδ' ἐπιλυπήσει με
τὸν ἄθλιον, οὐδὲ δύ-
[ν]ατε.

1. Dessau, 5115.

2. Pour ce sens de *σύνζυγος*, voir plus haut, p. 25, n. 1.

3. Kaibel, *Epigr. gr.*, 351.

4. I. von Pergamon, II, 577.

5. *IGRR*, I, 773.

6. Keil-von Premerstein, *Bericht über eine dritte Reise in Lydien*, 54, n. 60.

7. Kaibel, *Epigr. gr.*, 290.

8. *Ibid.*, 307 a.

9. *Ibid.*, 307.

10. *TAM*, II, 1, 356.

Εὐπρέπης est un nom ¹, qui, comme Decoratus ², Καλλίμορος ³, a dû être adopté par plus d'un gladiateur ⁴ avantageux, « *susprium puellarum* », comme le Celadus de Pompei ⁵. On comprend mieux le sens de cette phrase et ce ton de vengeance assouvie, en la rapprochant de cette farouche épigramme ⁶ :

Βίκτηρ Σκευᾶς ⁷ ἐνθάδε κείμει, πατὴρ δέ μου Θεσσαλονείκη·
ἔκτεινέ με δαίμων, οὐκ ὁ ἐπίορκος Πίννας·
μηκέτι καυχᾶσθω ἔσθ' ὅν ἐγὼ σύνοπ' ἀπ' Ἀλυνείκην,
ὅς κτείνας Πίνναν ἐξεδίχασεν ἐμέ.

Sur une stèle de gladiateur d'Édesse, on lit ces mots ⁸ :

νός
'Εγὼ Μείλῃσις ἐκλήθην Παγχα-
δῆ Μεστριάδης ΠΕ ⁹ πυκτεύσας
καὶ μηδὲνα λύ πησας.

Je crois que *παγχνός* est ici un terme, transcrit du latin, désignant une sorte de gladiateur ¹⁰. En effet, dans une inscription latine trouvée près de Rome, qui nous donne le tableau d'une *familia* de gladiateurs, et où le nom de chacun est suivi de la mention de sa spécialité (thrace, secutor, pégnaire ¹¹, etc.), on lit : « Zoilus pagan., Diodorus pagan. ».

1. Cf., par ex., Sterrett, *Wolfe Expedition*, n. 161; Dimitsas, *Μακεδονία*, n. 82; un auge de ce nom dans S. Reinach, *RPGR*, 294, 3.

2. Dessau, 5123; Kaibel, 307 a.

3. *JHS*, 1917, 94, n. 7; S. Reinach, *RPGR*, 286, 3.

4. Cf. Εὐπρέπης προβοκάτωρ à Cyzique, *Cat. Sculpt. Const.*, III, 1062.

5. Dessau, 5142 a-e. Cf. Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 62.

6. Kaibel, *Epigr. gr.*, 529. Mieux dans Kazarow, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, IV (1926-1927), p. 92-93, avec photographie.

7. Pour le nom Scaeva et les gladiateurs combattant de la main gauche, cf. Friedlaender, *loc. cit.*, II¹⁰, 69, note 8.

8. Duchesne-Bayet, *Mission au mont Athos*, p. 107, n. 147; *AEMO*, 1888, 194, n. 19; Dimitsas, *loc. cit.*, n. 16.

9. Mordtmann, *AM*, VI, 131, supplée π[υκτεύσας], qui semble trop long. A rapprocher peut-être de l'inscription de Beroia *ABS*, XVIII, 158, n. 30 : Ζώσιμος πρῶτος πῖλος ῥητιαρίων Πχ ἐκ παιδὸς ἀλμπας.

10. L'ajouter à la liste de Lafaye, dans le *Dictionnaire des Antiq. s. v. Gladiator*.

11. Sur les pégnaires, voir Déchelette, *Rev. arch.*, 1904, 308-316.

Dessau¹ a pensé que peut-être les *pagani* étaient opposés aux gladiateurs, comme ailleurs aux soldats, et qu'ils pouvaient être les « civils » de la *familia*, comme l'unctor ou le manicarius nommés dans cette inscription. Le texte d'Édesse, d'où il ressort qu'un *paganus* a combattu dans l'arène (πυκτεύσας), montre que les *pagani* sont une catégorie de gladiateurs².

Dans la publication des inscriptions d'Aphrodisias, on a classé parmi les « incertaines » le fragment suivant³, en remarquant que le nom propre Ποδένεμος paraissait nouveau, et que Πάλος s'était rencontré à Thessalonique.

Ποδ[η]νέ[μ]ος Πάλου γ' ὑπ[ε]ρ
Ἐρμῆ Πάλου δ'

Il faut reconnaître là le fragment d'une inscription donnant les noms de gladiateurs compris dans la *familia* de quelque ἀρχιερέυς, comme celles de Milet (CIG, 2889) et de Thasos (IG, XII, 8, 547-551). Au nom était jointe une mention : troisième palos, quatrième palos.

Ce fragment, si mince soit-il, ne manque pas d'intérêt. En effet, si on connaissait jusqu'ici un certain nombre de gladiateurs portant le titre de πρώτος πάλος⁴ ou de δεύτερος πάλος⁵, on contestait l'existence d'un τρίτος πάλος et d'un τέταρτος πάλος⁶. Aussi, trouvant sur une stèle de Saïttai en Lydie,

Ἀμφιάρτος σεκ(ούτωρ) ΠΑΓ, ν(ικῶν) ια'

1. *Loc. cit.*, 5084, not. 17.

2. D'après les éditeurs, sur le relief, l'homme porte une lance, mais voir ci-dessus, p. 26, n. 5.

3. *Rev. Et. gr.*, 1906, 289, n. 190.

4. Par ex. : TAM, II, 1, 356, l. 18 : Ἀχιλλεῖ π[ά]λω] α' μυρμ[ι]λώνων ; CIG, 2663 ; Στέφανος ῥητιάρης πρώτος πάλος ; ABS, XVIII, 158, n. 30 : Φλαμμεάτης πρώτος πάλος ῥητιαρίων.

5. Par ex., IGRR, IV, 165 : Δανάω δευτέρω πάλω Θρακῶν ; Kaibel, *Epigr. gr.*, 350 : ῥητιάρην δεύτερον πάλον. Le numéro a disparu dans JHS, 1914, 18, n. 26 : Βίκτορα πάλο[ν] σεκούτορα. Voir les inscriptions latines dans le recueil de Dessau.

6. P. I. Meyer, *De gladiatura romana*, 53, et Friedlaender-Wissowa, *loc. cit.*, II¹⁰, 69, ne connaissent que le *primus* et le *secundus palus*.

les éditeurs¹ n'osaient écrire $\pi\alpha(\lambda\omicron\varsigma) \gamma'$ (= $\tau\rho\acute{\iota}\tau\omicron\varsigma$), et pensaient plutôt à $\pi\alpha(\lambda\mu\omega\omicron\nu) \gamma'^2$. Le texte d'Aphrodisias une fois expliqué, il n'y a plus à hésiter pour le texte de Saïttai, ni à discuter sur l'interprétation des bas-reliefs de Tralles, où sont gravées sur le bouclier des gladiateurs les lettres $\overline{\text{A}}\overline{\text{B}}$ et $\overline{\text{A}}\overline{\Delta}$ ³.

Appendice. — Un autel funéraire, mutilé, d'Apollonia d'Illyrie porte ces mots :

ων $\chi\alpha[\rho\iota\nu \mu]-$
 $\nu\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma \epsilon\pi\omicron\acute{\iota}\epsilon\iota$
 $\Pi\upsilon\gamma\mu\omega\omicron\nu \epsilon\beta'.$

1. Keil et von Premerstein, *loc. cit.*, II, 110, n. 213.

2. Restitution adoptée par Cagnat et Lafaye, *IGRR*, IV, 1369, car, disent-ils : « de tertio palo non constat ». — Sur la stèle de Maternos à Saïttai (*ibid.*, n. 214 = *IGRR*, IV, 1370), il vaut mieux compléter $[\pi\acute{\alpha}]\lambda(\omicron\varsigma) \alpha'$ que $[\pi\alpha]\lambda(\mu\eta\varsigma ?) \alpha'$.

3. *AM*, 1900, 99 sqq. ; Keil et von Premerstein, *loc. cit.*, p. 111 ; Mendel, *Cat. Sculpt. Mus. Const.*, III, 1060 et 1061. Il faut laisser aussi toute sa valeur au $\pi\acute{\alpha}\chi\upsilon\lambda\omicron\varsigma \tau\rho\acute{\iota}\tau\omicron\varsigma$ de Thessalie, *IG*, IX, 2, 982. — Lafaye, dans le bon article *Gladiator* du *Dictionnaire des Antiq.*, III, 1590, pense qu'il y avait dans chaque école et dans chaque arme un *palus primus* et un *palus secundus*. Les *pali* seraient des instructeurs, en activité de service, sous les ordres du *doctor*. Le nom de *palus*, qui désigne d'abord le poteau sur lequel on s'exerçait à l'escrime, leur avait été donné parce que, de temps en temps, ils auraient rempli l'office de ce poteau en faisant tirer les conscrits sur leur poitrine. Cette explication ne me satisfait pas beaucoup, et je me risque à en imaginer une autre : le mot *palus*, désignant d'abord le poteau d'escrime, aurait désigné ensuite la salle d'armes, et, par suite, ceux qui vivent dans cette salle ; dans chaque *ludus*, les gladiateurs auraient été groupés en sections, composées d'hommes de même force, s'exerçant ensemble autour d'un même poteau ; il y aurait ainsi une hiérarchie de gladiateurs de 1^{re} classe, de 2^e classe, de 3^e classe, de 4^e classe ; on aurait pu passer de l'une à l'autre, à mesure qu'on se perfectionnait ; peut-être chaque *ludus* a-t-il pu en comporter un plus ou moins grand nombre, suivant son importance. Il me semble trouver trace d'un tel rapport entre le titre de *primus palus* et la résidence du gladiateur, dans le passage où Dion Cassius parle des goûts de l'empereur Commode pour les exercices de l'amphithéâtre (72, 22) : ὁ γὰρ Κόμμοδος — ἐβούλετο — ὑπατός τε ἄμα καὶ σεκούτωρ ἐν τῇ νομηνίᾳ ἐκ τοῦ χωρίου ἐν ᾧ οἱ μονομάχῃ τρέφονται προελθεῖν· καὶ γὰρ τὸν οἶκον τὸν πρῶτον παρ' αὐτοῖς, ὡς καὶ εἰς ἐξ αὐτῶν ὄν, εἶχε· καὶ μηδεὶς ἀπιστήσῃ· καὶ γὰρ τοῦ κολοσσοῦ τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν καὶ ἐτέραν ἐαυτοῦ ἀντιθεῖς, καὶ ῥόπαλον δοὺς λέοντά τέ τινα χαλκοῦν ὑποθεῖς ὡς Ἡρακλεῖ ἑοικέναι, ἐπέγραψε πρὸς τοῖς δηλωθεῖσιν αὐτοῦ ἐπωνύμοις

D'après l'éditeur, C. Patsch ¹, la dernière ligne nous apprendrait que le défunt était un pugiliste, qui, j'imagine, aurait combattu douze fois. Il n'en est rien; il ne s'agit pas d'un pugiliste, non plus que d'un gladiateur. La *πυγμαί* est une mesure de longueur; les douze *πυγμαί* doivent marquer la superficie de l'espace réservé autour de l'autel². C'est ce qu'a expliqué P. Jacobsthal pour une inscription trouvée près de Pergame, à laquelle il ne connaissait pas de parallèle³:

Ἀριάδνῃ Στεφάνῳ ἀνδρὶ
 ἰδίῳ ἐκ τῶν ἰδίων αὐτοῦ
 μνείας χάριν.
 Πυγμῶν δεκαοκτώ.
 Χαίρετε παροδεῖτ[αι]⁴.

LOUIS ROBERT.

καὶ τοῦτο· « πρωτοπάλος σεκουτόρων, ἀριστερός, μόνος νικήσας δωδεκάκις », ὅμαι, « γιγίους ».

1. *Der Sandchak Berat* (*Schriften der Balkankommission*, IV), p. 184, fig. 163.

2. Pour des indications analogues, voir B. Keil, *Hermes*, 1908, 538, note 1.

3. *AM*, 1908, 415, 56.

4. Une autre épitaphe d'Apollonia, du type le plus banal celle-là, vient d'être bien mal comprise. L'éditeur, Eudore Derenne, a lu (*Albania*, III, (1928), 43, n. 9) : [N] : κηφόρος τῇ διασυνβίῳ Ἀρωματίῳ ζήσισι ἐτὶ ν' μνήμης χάριν (« en vue de sa mémoire »). Il y a découvert « un nouveau mot » : διασύνβιος. Les lexiques connaissent σύνβιος (compagnon, époux) et διαβίω (passer sa vie). Le sens de διασύνβιος est donc clair. Nicéphore, qui voulait rappeler le grand attachement que sa femme avait pour lui, trouvait sans doute le mot γυνή trop incolore. Il faut couper : τῇ ἰδίᾳ συνβίῳ. — L'éditeur a tancé Kaibel qui, dans ces mots d'une épitaphe d'Arles : Ἀρωματί ταῦτα, avait reconnu le vocatif du nom Ἀρωμάτι(ο)ν; selon lui, « cette suggestion ne se justifie nullement; il faut comprendre Ἀρωμασι », qui serait au datif. Ce qui « ne se justifie nullement », c'est le ton tranchant de l'éditeur; mais il faut reconnaître que ses ignorances ingénues le rendent singulièrement savoureux.

INSCRIPTIONS D'ARMÉNIE EN CARACTÈRES INCONNUS

Pendant les trois dernières années, au cours des travaux du Comité d'archéologie de l'Arménie, j'ai eu la bonne fortune de découvrir sur les rochers plusieurs *inscriptions en caractères archaïques, jusqu'à présent inconnus*.

En même temps on a découvert un grand nombre de signes symboliques, gravés sur des roches, de signification vraisemblablement culturelle.

Le nombre de textes recueillis s'élève déjà à 500. Ce sont des *péroglyphes* et des *inscriptions* écrites en *signes figuratifs et linéaires*.

Ces inscriptions sont répandues dans presque toutes les parties de l'Arménie ; dans certains endroits elles forment de grandes accumulations. Les écritures de diverses localités diffèrent nettement au point de vue de l'élément fondamental et de la date ; elles offrent des exemples de différents stades de développement.

Ces vestiges précieux de préhistoire révèlent une culture qui existait en Arménie avant l'arrivée des Ourartiens ; c'est par un malentendu que la science a attribué jusqu'à présent cette culture aux Ourartiens eux-mêmes.

Je distingue rigoureusement la culture préourartienne, représentée par des milliers de témoignages, de celle des Ourartiens ¹.

Parmi les matériaux que j'ai recueillis, je veux signaler

1. Voir mon article *L'âge de la pierre en Arménie*, publié dans la revue arménienne *Nork* (nos 5-6, 1925), dont une traduction française est donnée par M. H. Berbérien dans la *Revue des Études arméniennes* (1927, II, p. 271-290). Voir aussi mon étude *Deux Inscriptions cunéiformes*, dans la publication arménienne *Oraguir* (*Journal du Comité d'archéologie de l'Arménie*, Ériwan, n° 3, 1927, p. 50-55).

une inscription découverte tout dernièrement sur une roche, à l'ancien *Armavir* sur l'Araxe. Armavir, célèbre comme un centre politique et culturel d'Ourartou, a conservé de riches matériaux concernant la culture préourartienne.

Il me semble important de mettre dès à présent à la portée de tous l'inscription découverte à Armavir (fig. 1)¹, avant la publication des autres matériaux que j'ai recueillis, vu l'analogie de quelques-uns de ses caractères avec ceux de

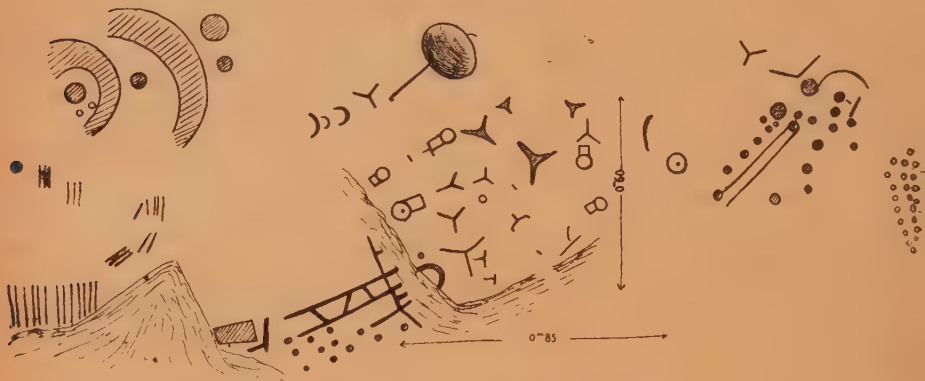


Fig. 1. — Inscription d'Armavir (Arménie).

Glozel, qui ont provoqué un si vif intérêt dans les cercles scientifiques pendant les dernières années.

La pierre inscrite d'Armavir est un simple bloc de roche (longueur, 2 m. 75 bout à bout; largeur, 1 m. 75; hauteur, 1 m. 30), couvert de tous les côtés par des signes gravés, des traits parallèles en rainure, des fosses et des groupes de fossettes. L'inscription occupe le coin nord-ouest.

L'écriture de l'Arménie, comme je l'ai dit plus haut, a parcouru plusieurs étapes; les plus anciennes inscriptions remontent incontestablement à l'époque néolithique. Elles ont été gravées avec des instruments de pierre; je l'ai reconnu

1. La Rédaction a reçu en même temps une photographie qui démontre l'exactitude parfaite du dessin. — S. R.

dès 1926, quand, pour la première fois, je remarquai ces écritures dans la région du lac de Séwan. L'inscription d'Armavir appartient à la forme perfectionnée du développement de cette écriture à l'une de ces dernières étapes.

Il me suffit d'indiquer les rapports possibles de cette civilisation ourartienne avec celle de la France néolithique.

AŠKHARBĒK KALANTAR,

Professeur d'Archéologie à l'Université
d'Érivan.

LE PALLADIUM DE ROME

I

Lorsque le Sénat romain allait au-devant de Varron, le vaincu de Cannes, pour le remercier de n'avoir pas douté de la patrie, ce n'était pas, croyons-le, avec l'intention de consommer une héroïque et inutile bravade, de se consoler par une phraséologie amère et vide. C'est que, si le retour de Varron affirmait qu'il n'avait pas perdu toute confiance dans l'avenir de Rome, il y avait quelque mérite à cela, et le désespoir qui étreignait alors les Romains était dû moins à leur défaite qu'à une autre cause bien plus effrayante. Rome agonisait, mais ce n'était pas sous les coups d'Hannibal, et Carthage n'était que l'auxiliaire de la puissance souveraine et impitoyable du Destin ¹. Ceux qui étaient familiers avec les oracles sibyllins savaient bien de quel mal périssait la République; ils remontaient jusqu'à ses lointaines origines et restaient pleins de terreur devant l'avenir. Leur seul espoir était en la Sibylle; ayant su prévoir le désastre prochain, elle donnerait peut-être quelque conseil propre à le prévenir.

Car la Sibylle avait annoncé la fin de Rome.

Les traditions les plus respectables, systématisées par Timée en une version définitive quelques lustres auparavant, affirmaient la parenté de Rome et de Troie. Or Cassandre, la Sibylle troyenne qui avait annoncé la chute de sa patrie et la lointaine migration, avait, selon Héraclite ², proféré un oracle décisif assurant mille années d'existence à la ville

1. On retrouve un souvenir de cette conception de Carthage instrument du Destin dans l'épisode des malédictions de Didon contre Énée.

2. Plut., *De Pyth. or.*, VI. Voyez Th. Zielinski, *la Sibylle*, Rieder, 1924.

issue de Troie. Dans le temps où Timée fixait ces traditions, l'alexandrin Ératosthène réussissait, par de savants calculs, à déterminer la date de la chute de Troie survenue en 1184 avant Jésus-Christ.

Dans quelques années, donc, écherrait la date fatale. Déjà Hannibal était aux portes; Rome allait subir, comme Troie, le long siège qui précéderait sa chute. Les Romains n'émettaient pas le plus petit doute à l'endroit de la parole sibylline. N'y avait-il pas là de quoi désespérer de la patrie?

L'angoisse était grande à Rome; elle avait produit chez le peuple une sorte d'exaspération du sentiment religieux. Pendant quelques années, la ville fut livrée sans contrôle à l'affolement des interprètes sibyllins, les *decemviri sacris faciundis*. Jamais, sans doute, on ne lut avec autant d'avidité ces livres que la Sibylle cuméenne, fille spirituelle de Cassandre, avait jadis vendus à Tarquin le Superbe. Les tentatives les plus désespérées furent faites sous leur inspiration afin de conjurer, s'il se pouvait, le destin contraire.

Le Sénat commença par décréter un *ver sacrum*, qui est le sacrifice de toute une génération d'êtres vivants; les animaux seuls furent immolés; quant aux enfants, on décida d'attendre leur âge adulte pour les expulser de la cité¹. Par contre, on mettait à mort deux vestales soupçonnées d'infidélité, tandis que l'on ensevelissait vivants, au *forum boarium*, un Gaulois et une Gauloise, une Grecque et un Grec, afin d'obéir à telle allusion de la Sibylle².

D'autre part, toute une faction de citoyens illustres, désespérant ceux-là de leur patrie, préconisait son abandon et se proposait d'aller, sous la conduite de L. Caecilius Metellus, fonder hors d'Italie une Rome nouvelle.

Et le terme fatal se rapprochait sans que rien eût été fait qui pût rendre espoir à la cité.

La solution apparut enfin en 205 avant Jésus-Christ, lorsque quelqu'un des exégètes sibyllins eut l'idée d'envoyer

1. Liv., XXII, 10.

2. *Ibid.*, XXII, 57.

chercher en Asie Mineure la statue de la Grande Mère Idéenne ¹.

Alors le destin sembla conjuré et les Romains virent sans frémir venir l'année 184. Lorsqu'on célébra les funérailles de Crassus, on organisa un festin populaire au forum sous des tentes; « et alors les Romains se crurent libres : c'est que les devins avaient prédit, comme un arrêt du destin, que les tentes seraient dressées sur le forum ² ». Ce n'étaient pas les tentes ennemies! Rome pouvait partir sans crainte vers de nouvelles destinées.

II

On ne conçoit pas clairement en quoi le fait de s'approprier la statue de Cybèle pouvait redonner à Rome la force de vaincre le destin et de recouvrer une vie compromise. Il y a là un rapport très complexe dont il nous faut aller chercher loin l'origine.

Une œuvre comme l'*Énéide*, qui ne fait que romancer une tradition très précise et chère à tous les cœurs romains, n'est pas seulement l'histoire plus ou moins merveilleuse du fils d'Anchise; le véritable héros en est moins Énée que les pénates troyens qui lui avaient été confiés par l'ombre d'Hector au milieu de Troie croulante. C'est pour donner une patrie nouvelle à ces pénates qu'Énée parcourait les mers et conquerrait le Latium; et ses lointains descendants auront oublié le nom même de Troie que ses pénates continueront à recevoir un culte pieux. Rome, fille de Troie, sera l'héritière de ses dieux domestiques et la continuatrice de leur culte familial.

C'est en échange de ce culte que les dieux d'Énée vont accorder aux Romains une protection efficace. De ce point de vue on perçoit toute l'importance de la tradition en ce qu'elle affirmait que les fétiches troyens constituaient pour

1. Appien, *Hannib.*, 56.

2. Liv., XXXIX, 46.

Rome un gage et une garantie de grandeur particulièrement effectifs.

Entre ces fétiches : des baguettes de héraut en fer et en cuivre, une tête d'argile de fabrication orientale, etc., le principal, l'essentiel était le Palladium. C'était une statue de bois figurant Pallas armée¹ ; elle passait pour être tombée du ciel alors qu'Ilus bâtissait la forteresse d'Ilion sur les pentes de l'Ida. L'oracle avait ordonné de lui élever un temple, déclarant imprenable la ville qui la posséderait.

Aussi bien le nom de Palladium est-il synonyme de gage de la sûreté d'une cité ; en possédant cet objet, Rome prenait à son compte les vertus dont il était revêtu.

Vertus efficaces seulement jusqu'à un certain point ; la prophétie qui les avait affirmées restait limitée par celle de Cassandre, la sibylle de l'Ida. Rome était fille de Troie par la possession du Palladium ; le Palladium était le gage de l'existence de la fille de Troie ; mais cette garantie expirait au terme des mille années qui suivraient la chute de Troie, c'est-à-dire qu'à ce moment Rome, ayant épuisé le pouvoir tutélaire du Palladium, serait livrée à ses ennemis.

III

Tout ceci est légende, mais peu importe ; il n'en reste pas moins que, dans l'esprit des contemporains de Varron, ces faits eurent une réalité morale absolue : la peur de l'an mil. Cependant il ne peut être indifférent de savoir quel fait historique motivait l'association légendaire entre Rome d'une part, la légende troyenne et la Sibylle de l'autre.

L'*Iliade* est une épopée éolienne née en Troade ; elle nous rapporte les luttes qui mirent aux prises Grecs et indigènes

1. Pallas était la divinité poliade de Troie. Les palladia étaient des aérolithes qui figuraient, croyait-on, Pallas. Comme ils servaient de trophées, ils prirent bientôt un aspect anthropomorphique et les armes qui les décoraient firent naître la conception d'une divinité protectrice des acro-poles, descendue tout armée du ciel qui est le front de Jupiter.

aux temps héroïques. La première Sibylle, qui hantait le mont Ida, n'est autre que Cassandre, fille de Priam et aimée d'Apollon; elle prophétisait à Gergis, près de Cymé en Troade. C'est elle qui prédit la ruine de Troie et son renouvellement.

Fille spirituelle de Cassandre, la Sibylle de Cumes en Campanie passe pour être elle-même née sur le mont Ida¹. Or ce sont les Éoliens de Cymé qui, touchant les premiers les côtes italiennes, y fondèrent Cumes, capitale des Échelles d'Occident qu'étaient pour les Éoliens les comptoirs de la terre campanienne. Cumes fut aussi la métropole religieuse du culte apollinien de la Sibylle; elle fut encore le foyer civilisateur de toute l'Italie centrale qui accepta unanimement, avec l'alphabet cuméen, les usages et légendes de l'Éolide.

C'est ainsi que, toujours en liaison avec la prophétie sibylline, l'épopée éolienne émigra sur les rives de Campanie, s'enrichissant des aventures des héros troyens à la recherche d'une patrie.

Au transfert à Rome du culte sibyllin se rattache le nom de Tarquin le Superbe qui acheta, dit-on, les livres de la prophétesse. La vérité est que ce transfert se relie plutôt à l'alliance de Rome avec Capoue et les villes campaniennes dont Cumes était la principale, alliance qui en vint peut-être à une fédération au cours de la première moitié du iv^e siècle². On possède des monnaies de cette époque communes à Rome et à Capoue, où sont figurés la Louve et les deux Jumeaux. A cette alliance romano-campanienne, on peut attacher le transfert de la tradition sibylline de Cumes à la Rome primitive.

C'est dans l'ancre du Lupercal, sur le Germal, qu'atterrissent les deux Jumeaux fondateurs de Rome. Dans cette grotte aux eaux jaillissantes demeurait Lupa, la louve qui hantait le bois voisin appelé bois de Faunus³. Sous le nom de Carmenta (*carmen*, oracle poétique), Lupa était la Sibylle romaine.

1. Lycoph., *Alex.*, 1964.

2. Soltau, *Entstehung der Romuluslegende*.

3. Denys-Halic., I, 70, 8; Carcopino, *la Louve du Capitole*, p. 25.

On lui doit la prédiction de la victoire d'Hercule sur Cacus et celle du mariage d'Énée, ce qui nous ramène déjà à l'épopée troyenne. Mais ce qui démontre la localisation précoce de la mantique sibylline dans l'ancre du Germal, ce qui démontre que Carmenta prit à son compte la prophétie de Cassandre touchant la fin de la nouvelle Troie, c'est la légende qui nous rapporte la prédiction qui s'exhala du bois du Lupercal pour annoncer la prise de Rome par les Gaulois. Le souvenir en est perpétué encore dans l'autel érigé en ce lieu en l'honneur de l'inconnu, dieu ou déesse, dit la dédicace, qui proféra la prophétie et que l'on appelle Aius Locutius (celui qui parla). Premier prophète de la chute de Rome, Aius Locutius, ou, dirons-nous, Carmenta, s'était trompé de deux siècles. Mais sa prédiction prématurée nous révèle le souvenir non équivoque de l'oracle de Cassandre au Germal.

IV

Ainsi nous avons renoué la chaîne qui unissait Rome à Troie, chaîne que suivit la prédiction sibylline et la légende troyenne. Est-ce à dire que le Palladium la suivit aussi et qu'il était authentiquement troyen? Ce serait excessif, car, d'autre part, une tradition appuyée sur des rites précis le faisait venir de Lavinium. Peu nous importe ici de connaître exactement son origine; tenons-nous-en à ce que les Romains croyaient à son sujet. Pour eux, le Palladium était la statue tombée du ciel de la déesse de l'Ida.

De ce point de vue, nous comprenons parfaitement ce qu'il y eut de génial dans la décision des interprètes sibyllins lorsqu'ils virent que la bénédiction latente répandue par le Palladium était épuisée. Aller en Asie chercher la statue de la Grande Mère Idéenne, c'était renouveler la protection de la déesse du Palladium, puisque la Pierre noire figurant Cybèle, et qui avait la même origine astrale que le Palladium, n'était autre qu'un second Palladium, plus jeune, plus vigoureux et plein de la même force divine.

Troie n'existait plus alors et la ville de l'Ida était Pergame, grande cité hellénistique dont le roi, Attale I^{er}, était l'un des plus loyaux alliés de Rome. Attale était en quelque sorte l'héritier de Priam dans la fonction de gardien du Palladium, de l'image de la déesse idéenne. Il ne fit pas de difficultés pour confier aux ambassadeurs de Rome la Pierre noire conservée au Mégalésion, sous les murs de Pergame¹, et qui figurait la Mèter Basiles, divinité poliaide de la ville².

La déesse fut reçue triomphalement à Rome au début d'avril 204 par Quinta Claudia, la plus vénérable des matrones, et par le plus pieux des quirites, P. Scipio Nasica. On la déposa d'abord dans le temple de la Victoire au-dessus du forum, en attendant que fût construit, sur le Germal, à côté du Lupercal, le temple particulier qui lui fut consacré le 10 avril. Là on put adorer, enchâssée dans une statue d'argent dont elle constituait la face, la pierre noire en qui Servius n'hésite pas à voir l'un des gages sacrés de la perpétuité de Rome.

V

Le Germal, où fut installée la pierre noire de Pergame, était la plus vénérable des collines romaines. Au temps de la République, il constituait un modeste tertre de 40 mètres de hauteur et de 100 mètres de côté environ, dont les pentes tombaient à pic, au sud sur la vallée de l'Aqua Cabra, à l'ouest sur celle du Spinon, au nord sur le forum, tandis qu'à l'est un vallon, comblé plus tard par les constructions impériales, le rattachait par des lignes douces à la colline du Palatin.

1. Varr., *de ling. lat.*, VI, 15. — Graillot a fort bien démontré (*Le culte de Cybèle*, p. 46-50) que cette pierre noire ne pouvait provenir de Pessinonte et que la mention de cette ville est une addition très tardive à l'histoire de la déesse.

2. Les monnaies de Pergame et de la nouvelle Ilion figuraient un Palladium tout pareil à celui de Rome (*Dict. de Saglio, Minerva*, fig. 5058).

Les plus anciens vestiges de la Rome primitive étaient groupés en ce lieu que ceignaient sur deux côtés les vieilles murailles; du côté du Palatin et du forum les constructions des Césars débordant et rognant sur la modestie primitive de ce lieu saint en ont rendu la topographie incertaine. Au centre se dressait le temple de la Grande Mère Idéenne; c'était un milieu particulièrement propre au culte de cette déesse; tout y parlait de la légende troyenne, de l'Ida et de la Sibylle; la déesse de Pergame s'y trouva tout de suite en famille. Là était le Lupercal et son bois sacré où prophétisait Lupa, la prêtresse inspirée par la déesse idéenne; là était l'autel d'Aius Locutius qui atteste que la prophétie de Cassandre prit pied sur le Germal et y fut adaptée à la cité romaine; là était l'escalier de Cacus que gravirent Évandree et Énée venant consulter l'oracle de Carmenta.

A ces souvenirs troyens se juxtaposent ceux de la légende des Jumeaux. Le nom même du Germal passe pour rappeler les frères germain Romulus et Rémus, dont le berceau vint s'y échouer sous le figuier Ruminal qui se dressait à la lisière du bois de Faunus. Mais où les différentes versions de cette légende semblent se contredire, c'est en rapportant de qui les frères étaient issus. Pour les uns, Lupa, la louve du Lupercal, les avait recueillis dans son antre; pour les autres, ils auraient été découverts par Faustulus dont la demeure, dite aussi maison de Romulus, est voisine de l'escalier de Cacus, et c'est son épouse, Acca Larentia, qui les aurait nourris. Selon d'autres, les Jumeaux étaient les fils de l'Albaine Rhéa-Silvia; une quatrième version les disait issus d'Ilia, fille d'Énée¹. Ainsi la légende des Jumeaux se rattache encore à l'émigration troyenne.

La critique n'a pas de peine à démontrer que ces quatre mères n'en font qu'une; M. Pais a définitivement établi que Acca Larentia, Ilia et Rhéa-Silvia sont autant d'hypostases d'un seul personnage² qui est Rhéa, la déesse mère, connue

1. Lycophr., *Alex.*, 1235, prétend que Romulus et Rémus sont les propres fils d'Énée.

2. Pais, *Ancient legends*, p. 47 et 55; Plut., *Romul.*, 3, 4, etc..

au Germal sous le nom de Silvia, c'est-à-dire la forestière ou la louve et dont un autre avatar se retrouve sous celui de Fauna, parèdre de Faunus. Tandis que les grands oracles orientaux étaient inspirés par Apollon, les oracles rustiques d'Italie l'étaient par Faunus, fils de Picus ¹, l'oiseau prophète, et de Carmenta, la cantatrice. Identique à Apollon, Faunus, appelé aussi Fatuus et Fatidius ², était l'animateur de l'oracle de l'Albunée en Latium ³ et aussi, sous le nom de Faunus Lupercus, de l'oracle du Lupercal où vaticinait Lupa, qui est Carmenta.

A noter encore, pour en finir avec ces assimilations, que Faunus semble bien devoir être confondu avec Faustulus ; les noms de ces deux personnages dériveraient de *favens*, le favorable.

Ainsi Rhéa-Cybèle fut l'héroïne primordiale de toutes les légendes du Germal où sera plus tard installée la Cybèle de Pergame. Ce ne sera point par une merveilleuse prédestination, par un providentiel hasard que celle-ci retrouvera et recouvrira les traces de celle-là. Concluons plutôt que Rhéa-Cybèle, incarnée dans le Palladium, avait déjà, avant la déesse de Pergame, pris possession de la colline inspirée.

VI

L'archéologie confirme-t-elle, ou non, la localisation du culte de Rhéa-Pallas sur la colline du Germal ? A vrai dire, elle ne nous fournit guère que des traces, non des arguments décisifs.

La tradition nous enseigne que, Rome ne devant être fondée que plus tard, Énée déposa le Palladium à Lavinium ⁴ où il était conservé dans le sanctuaire situé au sommet de l'acro-

1. Plutarque fait de Picus et de Faunus des personnages identiques aux dactyles idéens.

2. Horace, *LI*, 17.

3. Virgile, *Aen.*, VII, 83-85, et ses commentateurs Servius et Probus.

4. Lycophr., *Cass.*, 1261-1262 ; Strab., VI, 1, 14.

pole et dédié à Pallas, qui est identique à Vesta, comme en témoigne le fait que le culte en était entretenu par les vestales laviniennes¹. De même, lorsque nous retrouvons plus tard le Palladium à Rome, est-ce bien toujours entre les mains des vestales qui le conservaient dans leur temple du forum avec les autres fétiches romains. Mais de l'acropole lavinien au forum romain, il paraît bien que le Palladium fût une étape intermédiaire sur la colline du Germal.

C'est là, sur l'acropole de la cité naissante, que semble s'être d'abord fixé le culte de Vesta. Auguste, qui était parfaitement au fait des antiquités romaines, sut s'en souvenir lorsqu'il fonda sur la colline un sanctuaire à Vesta en relation avec Apollon, le gardien de l'édition impériale des livres sibyllins. De fait, nous retrouvons la trace de Vesta sur le Germal. Aux temps historiques, les vestales, outre leur sanctuaire du forum, avaient la charge d'entretenir le *sacellum Caciae* dont l'emplacement est inconnu, mais qui ne pouvait être fort éloigné des *scalae Caci* unissant le Germal au port du Tibre. Ne se peut-il que ce soit là le premier sanctuaire romain de Vesta, celui où les prêtresses recueillirent d'abord le Palladium troyen?

La continuité du culte du Palladium, qui se renouvela en celui de la Pierre noire, permet de supposer que le temple de Cybèle fut édifié sur l'emplacement de celui où était entretenu le fétiche périmé et que le premier temple, le *sacellum Caciae*, avait été édifié au centre du Germal, à portée de l'escalier de Cacus, de la demeure de Romulus et du Lupercal. Évidemment, ce ne peut être là qu'une hypothèse, mais à qui l'identification préalable du Palladium avec la Pierre noire confère une vraisemblance indéniable.

VII

Ainsi le Germal fut le lieu de deux paysages historiques

1. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, LII, ch. III, § II.

et mystiques successifs dont tous les éléments se balancent et se correspondent de l'un à l'autre.

Le premier eut pour motif essentiel le Palladium, gage de l'existence de Rome. Conservé par les vierges consacrées dans le sanctuaire appelé *sacellum Caciae*, sa réalité mystique était déterminée par la prédiction de la sibylle Lupa dont la demeure était proche de celle du Palladium. Pallas, symbolisée dans ce fétiche, régnait sur la colline, et sa divinité y revêtait cent aspects dont le souvenir s'est conservé en autant de noms dont on ne sait plus bien quels personnages ils recouvraient. Rhéa, Lupa, Carmentis, Fauna, Silvia, Acca Larentia, etc., toutes ces femmes ne sont autres que la Grande Mère Idéenne présente sur le Germal par la vertu du Palladium venu du ciel.

Le second paysage répond en tous points au premier : il est tout entier composé autour du nouveau fétiche romain, la Pierre noire que l'on conserve dans le temple de Cybèle. Et cette Pierre noire est là, toujours par le fait de la prédiction sibylline. Si elle n'incarne plus Pallas ou Rhéa, elle est Cybèle, mais elle est surtout la Grande Mère Idéenne présente sur le Germal par la vertu de la Pierre noire venue du ciel.

VIII

Ne terminons pas cette étude qui nous a conduit à établir un parallélisme entre Rhéa-Silvia, la déesse du Palladium, et Cybèle, la déesse de la Pierre noire, sans souligner une similitude des plus frappantes, celle-là d'ordre liturgique.

Le rite fondamental du culte de la déesse asiatique était le *lavatio* qu'importa à Rome le clergé phrygien. Ce rite, manifestation de l'hiérogamie de Cybèle avec Attis, avait lieu le 27 mars, peu après l'équinoxe de printemps. Sur son char consacré, au son des cymbales, la statue où était enchâssée la Pierre noire était conduite processionnellement par les prêtres vêtus de pourpre depuis le Germal jusqu'au confluent de l'Almo avec le Tibre où l'archigalle

baignait char et statue ¹. Sans doute, comme en Phrygie, le dieu du fleuve était-il alors considéré comme un avatar d'Attis, l'époux de Cybèle ².

Si l'hiérogamie par *lavatio* de Cybèle avec le Tibre était à Rome d'importation tardive, sachons que jadis Rhéa avait connu semblable rite. C'est cela que marque la légende où l'on nous montre Rhéa-Silvia jetée dans le Tibre dont, par ce geste qui la divinise, elle devient l'épouse ³. *Lavatio* étant la manifestation mystique de l'hiérogamie de la déesse avec le dieu fluvial, le rite est égal pour la Cybèle phrygienne et pour la mère des jumeaux romuléens.

A. AUDIN.

1. Graillot, *loc. cit.*, p. 132-133.

2. En Orient, c'est dans le fleuve Gallos qu'avait lieu la *lavatio*, et Gallo était l'un des noms secondaires d'Attis (Graillot, *loc. cit.*, p. 289).

3. Preller-Jordan, *Röm. Mythol.*, I, 95. — G. Costa, *Rivista di storia antica*, XI, 1907, fasc. 2.

NOTES SUR L'ÉGLISE DE SAINT-LOUP-DE-NAUD (SEINE-ET-MARNE)

En étudiant (1913) l'église de Saint-Loup-de-Naud ¹, j'avais montré que c'était la seule église romane importante de la Champagne méridionale et que, malgré sa proximité de la Bourgogne, elle ne relevait pas de cette célèbre école d'architecture, mais gardait son originalité propre. J'avais même dû insister sur certains caractères orientaux de sa construction. Je n'ai pas aujourd'hui à modifier ces conclusions. Mais si le plan de ce prieuré bénédictin, dépendant de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif ², ne dérive ni d'un modèle champenois, ni d'un modèle bourguignon, sous quelle influence a-t-il été conçu? La réponse à cette question semble désormais possible grâce à l'étude plus approfondie des sources historiques, aux progrès de la science archéologique dans l'Orient chrétien et à la comparaison entre des groupes d'églises relevant d'un même centre abbatial.

Le caractère de simplicité de Saint-Loup-de-Naud avait abusé les archéologues du siècle dernier sur sa date de construction, car, sous cette simplicité voulue, se dissimule une science architecturale avancée. Je n'ai pas à reprendre ici la description de cet édifice, mais je dois néanmoins insister sur quelques points qui accusent un mode de construction utilisé précédemment en Orient et qui me permettront d'établir quelques rapprochements avec certaines églises du Périgord. Les larges voûtes en berceau qui recouvrent

1. Roblot-Delondre, *Saint-Loup-de-Naud*, in *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions. Fondation Eugène Piot, t. XXI, 1913, p. 111-144.

2. Près Sens.

le chœur, la nef et les bras du transept sont contre-butées par des bas côtés à voûtes d'arêtes. Nef et bas côtés sont terminés par des absides. La croisée du transept apparent, formé par quatre grands arcs en plein cintre légèrement outrepassé, ornés d'un simple ressaut, est couverte par une coupole reposant sur des doubles trompes, coupole qui forme d'abord un octogone peu prononcé, puis une calotte sphérique terminée par un œil central. Cette coupole est la seule connue dans la contrée. L'important clocher carré qui recouvre toute la croisée du transept forme *tas de charge*, ce qui a permis au maître d'œuvre de monter des arcs qui conservent toute leur légèreté. Ce clocher est unique et recouvert seulement en bâti. L'absence de toute figure sculptée, de décoration florale même, est caractéristique ; seuls les chapiteaux du bas de la nef, un peu postérieurs aux travées principales, sont décorés de motifs stylisés dans lesquels l'influence sassanide est manifeste. Aucune trace d'architecture dite lombarde ne se remarque dans la construction.

Seule église romane construite en Champagne à la fin du premier quart du ^{xiii}^e siècle, cette église, comme je l'ai fait remarquer ¹, a servi de modèle à l'église de Bussy-le-Grand. Or, si mes observations m'ont permis de relever une influence orientale dans les procédés constructifs de Saint-Loup-de-Naud, M. de Truchis, de son côté, classe l'église de Bussy-le-Grand dans un groupe d'églises dont le plan original se constate aux ^v^e et ^{vi}^e siècles dans l'Orient chrétien, principalement dans la région du Taurus ²; mais c'est l'église de Saint-Loup-de-Naud qui doit fixer les origines des plans constructifs du groupe d'églises cité par M. de Truchis. Elle semble avoir été le prototype d'églises rurales élevées dans un territoire comprenant une partie de la Champagne et de la Bourgogne. Ces observations doivent être

1. Roblot-Delondre, *ibid.*, p. 122.

2. M. de Truchis, *les Influences orientales dans l'architecture romane de la Bourgogne*, in *Congr. archéol. de France*, Avallon, 1907, p. 459, et *l'Église romane de Bussy-le-Grand*, p. 501.

complétées à Saint-Loup, par l'étude des fresques qui décoraient entièrement l'église¹.

M. Marcel Aubert, dans son étude sur les églises romanes du Périgord², cite un groupe spécial d'églises, « par exemple Cadouin, Bussière-Badil, Saint-Privat-des-Prés » (auxquelles on pourra adjoindre Agonac et même Obazine) comme des églises périgourdines d'un type nettement caractérisé par l'emploi simultané de bas côtés, d'absides, d'une coupole unique sur une croisée d'un transept apparent avec un seul clocher carré formant *tas de charge* recouvert en bâti; on y constate l'absence de toute décoration à figure humaine. Ces édifices, selon lui, relèveraient à la fois de l'architecture dite périgourdine et d'une influence cistercienne primitive³. Leur plan serait aussi, à vrai dire, celui des églises cappado-ciennes du VI^e siècle.

Nous nous trouvons donc ici en présence de deux groupes définis d'églises, construites les unes et les autres à la même époque, sur le même plan, caractérisées par l'emploi de la coupole dite en calotte sphérique. Mais, si ce genre de coupole est d'un emploi courant au début du XI^e siècle dans les églises du Sud-Ouest de la France, celle de Saint-Loup-de-Naud est unique en Champagne.

Comment l'influence orientale dont dérive la coupole a-t-elle pu pénétrer jusqu'à Saint-Loup? S'est-elle fait sentir directement? Nous savons que les comtes de Brie et Champagne étaient en contact direct avec l'Orient et que, de plus, les célèbres foires de Provins y attiraient, par la vente des produits d'Orient, de nombreux acheteurs; mais Saint-Loup étant la seule église romane des environs de Provins, il semble qu'il faille chercher autre part l'origine de son plan. La similitude entre les églises de Cadouin, Bussière-Badil et Saint-Privat-des-Prés m'incite à admettre un point de contact entre ces édifices et Saint-Loup-de-Naud. L'analogie

1. Roblot-Delondre, *ibid.*, pl. X et suivantes.

2. Marcel Aubert, *les Églises romanes du Périgord*, in *Congr. archéol. de France*, Périgueux, 1927, p. 392.

3. Les absides relèvent pourtant du plan bénédictin.

est frappante entre le plan des églises de Naud ¹ et de Cadouin ². La seule différence (je ne parle pas de certains détails d'exécution) consiste dans l'aveuglement à Saint-Loup de deux des cinq fenêtres de l'abside, causé par l'importance des absidioles où les fenêtres sont remplacées par des fresques représentant saint Pierre et saint Paul, ce qui a permis d'ouvrir une baie entre le chœur et les bas côtés. Saint-Privat-des-Prés se rapproche aussi singulièrement de Saint-Loup par son aspect général. Lorsqu'on entre dans l'église de Bussière-Badil, on est frappé de la ressemblance entre sa nef et celle de Naud. Cette singulière impression d'analogie, qui ne peut être considérée comme l'effet d'un simple hasard, est encore renforcée par la comparaison entre les motifs sculpturaux de certains chapiteaux, motifs stylisés semblant, si ce n'est dériver d'un motif unique, du moins impliquer une même influence.

Doit-on voir dans le constructeur de Saint-Loup un maître d'œuvre ayant travaillé en Périgord et qui, sur son trajet du sud-ouest à l'est de la France, aurait étudié le support des coupoles angevines, la calotte de Saint-Loup reposant non plus sur pendentifs, à la manière périgourdine, mais sur doubles trompes à la manière angevine ? Dans son itinéraire, aurait-il séjourné à Saint-Savin, placé sur sa route, aurait-il été frappé de la décoration picturale de cette église et aurait-il établi le plan de Saint-Loup en vue d'une décoration analogue ³ ? Doit-on, au contraire, admettre, au sujet de l'admirable décoration du prieuré champe-

1. Roblot-Delondre, *ibid.*, p. 112. Le plan que j'ai relevé étant un plan général d'ensemble du prieuré de Naud et du fief de la Haute-Maison, il y aura lieu d'ajouter au plan de l'église celui d'une petite chapelle située au bout du bras du transept méridional. Cette chapelle (actuellement la sacristie) date de la même époque que l'église; creusée dans la muraille, on y voit encore l'armoire destinée au dépôt des vases sacrés. Je n'ai pu me rendre compte si elle était terminée par une absidiole comme à Cadouin.

2. Marcel Aubert, *ibid.*, p. 177.

3. M. Émile Mâle dit que les fresques de Saint-Loup-de-Naud sont les seules de leur genre qui existent dans l'Est de la France. M. Plat m'a écrit que les fresques des églises de la contrée du Loir sont postérieures à celles de Saint-Loup.

nois¹ en partie disparue, un contact avec la colonie bénédictine que M. L. Bréhier nous montre² quittant Saint-Savin en 870 pour venir fonder l'abbaye, aujourd'hui détruite, de Saint-Martin d'Autun, restée peut-être elle-même en relations avec Saint-Savin? Si l'église Saint-Martin n'existe plus, celle de son prieuré d'Anzy-le-Duc, construite sur un plan voisin de celui de Naud³, subsiste encore décorée de ses fresques; mais leur composition s'éloigne des motifs de Saint-Savin. Il semble donc que nous devions accepter pour Saint-Loup-de-Naud la première hypothèse.

Bien que nous soyons assuré que l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-le-Vif et son prieuré de Naud n'ont jamais adhéré à la réforme de saint Bernard, nous savons qu'au moyen âge le village de Naud et le prieuré entretenaient d'étroites relations économiques avec l'extrême sud de la Champagne et la contrée arrosée par l'Yonne, la Cure et le Serain; c'est la forêt d'Othe qui a fourni les bois de construction nécessaires aux échafaudages des bâtiments claustraux. Les relations, peut-être dues à la voie romaine encore utilisée, étaient courantes entre Naud et Sens, Joigny, Avallon et Autun; les bœufs de transport et leur nourriture étaient tirés des prés morvandiaux. A son tour, la Brie fournissait ses blés à la Bourgogne par la voie fluviale de l'Yonne. C'est Thibaut le Grand, héritier d'Henri le Libéral, comte de Brie et de Champagne, résidant à Provins, principal donateur du prieuré de Naud, qui procurera les fonds nécessaires à l'élévation de l'église de Pontigny⁴. Il semble

1. On a retrouvé dernièrement, sous deux couches successives de peinture, les fresques originales du second quart du XII^e siècle qui décoraient les bâtiments claustraux.

2. L. Bréhier, *Questions d'art roman bourguignon*, in *Rev. arch.*, 1929, I, p. 306-307.

3. L. Serbat, *Saint-Amant-de-Boixe*, in *Congr. archéol.*, Angoulême, 1912, p. 61 et suiv. Saint-Amant-de-Boixe, dans son plan primitif, est bâti sur le même plan qu'Anzy-le-Duc. Le corps de saint Amantius aurait été transporté vraisemblablement dans la nouvelle église en 1125. Des oiseaux affrontés de même style se retrouvent à Saint-Porchaire de Poitiers et au portail de Saint-Loup.

4. André Philippe, *Pontigny*, in *Congr. arch.*, Avallon, 1907, p. 199.

donc qu'on puisse admettre un point de contact quelconque entre les fondateurs de Pontigny, une colonie de religieux, dont des maîtres d'œuvre envoyés par eux à Cadouin, filiale de ce monastère cistercien dès sa fondation, et les prieurs de Naud. Les dates de construction des deux églises se placent entre 1120 et 1150-1155; les croix de consécration impliquent aussi des dates analogues, sculptées à Cadouin, peintes à fresques à Saint-Loup.

Mais si le prieuré de Saint-Loup-de-Naud fut élevé sous l'influence de maîtres d'œuvre ayant travaillé au contact de constructeurs périgourdins, les ouvriers qui exécutèrent ces travaux avec la merveilleuse pierre des carrières de Courton étaient originaires de la Brie même; c'est ce qui explique la beauté et la stabilité des édifices. Plus les progrès des remarquables constructeurs champenois s'affirmèrent, plus leur influence prit de prépondérance dans la construction de l'église, où les admirables sculptures du portail échappent absolument à l'influence périgourdine. Je laisse à des confrères plus autorisés le soin de résoudre la question d'antériorité entre les grandes statues des portails de Saint-Loup-de-Naud, de Saint-Ayoul de Provins, des cathédrales de Chartres et du Mans, de l'abbaye de Saint-Denis; je les prierai seulement de se souvenir que le prieuré de Saint-Loup-de-Naud était, au milieu du ^{xii}^e siècle, un fort important monastère, visité par de nombreux pèlerins, de ce fait fort riche et situé au centre d'une région qui s'est couverte d'une multitude de belles églises rurales construites au début de la période ogivale et présentant déjà tous les caractères de la perfection.

ROBLLOT-DELONDRE.

UN CAMÉE COMMÉMORATIF DE LA BATAILLE D'ACTIUM

Le petit camée que nous publions ici, et que nous croyons avoir quelque intérêt historique, se trouve au Musée de l'Ermitage depuis le commencement du XIX^e siècle¹. De



forme presque carrée, mais avec les coins arrondis, il a été taillé dans un sardonyx à deux couches, le fond étant brun translucide, les figures bleuâtres et opaques. Le camée est percé horizontalement de part en part, ce qui indique clairement sa destination première comme boucle ou autre ornement personnel. La mon-

ture en or est moderne.

La surface du camée est parsemée d'emblèmes, accompagnés d'inscriptions, le tout renfermé dans un cadre pointillé. Au milieu se trouvent un capricorne et une tête d'homme. Devant les pieds du capricorne on distingue un caducée, sur sa queue un trident, sous son corps un globe. A droite se voit un dauphin; à gauche, sous le caducée, une main tenant un aplustre; en bas, un objet dont l'explication présente quelques difficultés et que nous croyons être un autel, ou bien le haut d'un trépied avec feu allumé. Les inscriptions, qui sont gravées assez négligemment, comprennent des mots abrégés, les abréviations étant indiquées par des points. Les hastes des lettres se terminent aussi par des points.

1. Inventaire des camées, n° 1392. Longueur 0,023; hauteur 0,024. Le revers du camée a été coupé dans les temps modernes, de sorte que le perçement antique apparaît sur quelques points de la surface. Sa provenance directe n'est pas connue.

On lit en haut : CCT. CAES. AVG. *Octavianus Caesar Augustus*; sur les côtés : TER. MARQ., *terra marique*; en bas : VOT. PVB, *vota publica*. Les emblèmes et les inscriptions se complètent mutuellement; les uns et les autres sont associés à Auguste et à sa victoire d'Actium.

La tête d'homme est certainement le portrait du vainqueur lui-même; le capricorne, le globe et le caducée sont bien connus comme attributs d'Auguste, le premier symbolisant le mois de sa naissance, le second l'univers, l'*orbis terrarum* dont il est le souverain, le troisième la richesse répandue dans tout son empire. Les trois autres emblèmes, le trident, le dauphin et la main tenant l'aplustre, désignent une victoire navale, les deux premiers comme attributs de Neptune, dont Auguste prend parfois les traits, précisément dans les représentations allégoriques de la bataille d'Actium, l'aplustre comme trophée de bataille navale. Ces trois derniers emblèmes sont connus à Rome par les monnaies des temps précédant le principat d'Auguste. Ainsi le dauphin et le trident se trouvent sur les monnaies de Quintus Nasidius avec l'effigie de Pompée le Grand¹; quant à l'aplustre, utilisé dans ce sens sur les monnaies grecques², il reparait de même à Rome sur les monnaies de Faustus Cornelius Sulla³, de C. Cassius Longinus et Marcus Servilius⁴ et sur les monnaies d'Auguste frappées immédiatement après la bataille d'Actium, où se trouve à l'avvers le buste de la Victoire, sur le revers Auguste sous les traits de Neptune, posant le pied sur l'*orbis terrarum* et tenant l'aplustre dans la main⁵. La plupart des emblèmes du camée sont donc des emblèmes courants, bien familiers au public romain. Mais le graveur y a tout de même ajouté des inscriptions explicatives — le nom du vainqueur *Octavianus Caesar Augustus* et la formule habituelle — *terra marique* — pour désigner

1. Grueber, *Coins of the Roman republic in the British Museum*, pl. CXX, 16.

2. Monnaies de Tarente, de Himère, Corinthe, Byzance, etc.

3. Grueber, *Coins*, pl. XLVIII, 23.

4. *Ibid.*, pl. CXII, 6, 7.

5. *Ibid.*, pl. LIX, 14.

une victoire décisive et retentissante, *per totum imperium populi Romani*¹.

Il reste à expliquer le dernier emblème et l'inscription qui le concerne : *vota publica*. Cette dernière, qui est assez fréquente sur les monnaies, se rapporte à un acte politique et religieux de la vie publique de Rome².

Les vœux du peuple romain présentés aux dieux, par l'intermédiaire des consuls et des prêtres, furent *décrétés* par le Sénat à propos d'événements extraordinaires, tantôt comme un acte unique, tantôt périodiquement, tous les cinq, dix, quinze ou vingt ans. On promettait aux dieux, en signe de gratitude pour l'accomplissement de prières, de remplir tel ou tel acte religieux, par exemple de consacrer des temples et des autels, de célébrer des jeux, etc. Cet usage, qui date de l'époque de la République, fut repris sous Auguste dans la forme de vœux périodiques pour son salut tous les cinq ans.

Dans le *Monumentum Ancyranum* (II, 15-18), on lit³ : « Εὐχὰς ὑπὲρ τῆς ἐμῆς σωτηρίας ἀναλαμβάνειν διὰ τῶν ὑπάτων καὶ ἱερέων καθ' ἑκάστην πεντητηρίδα ἐψηφίσατο ἡ σύγκλητος. Ἐκ τούτων τῶν εὐχῶν πλείσταίς ἐγένοντο θέαι, τοτὲ μὲν ἐκ τῆς συναρχίας τῶν τέσσαρων ἱερέων, τότε δὲ ὑπὸ τῶν ὑπάτων. » Pour la première fois, des jeux votifs pour la santé d'Auguste furent célébrés en l'an 28 et ensuite tous les cinq ans, c'est-à-dire en 24, 20, 16 et ainsi de suite⁴.

Indépendamment de ces vœux périodiques, on connaît, sous Auguste, des vœux acceptés une fois pour quelque événement exceptionnel. Ces derniers vœux se rapportaient à Jupiter, tandis que les vœux périodiques étaient adressés à Apollon, spécialement à Apollon Actius. C'est Dion qui parle du rapport des vœux périodiques à la bataille d'Actium,

1. Mommsen, *Monumentum Ancyranum*, I, 25; Suétone, *Augustus*, 22; Cicéron, *Ad famil.*, 5, 9, 2.

2. Voir Mommsen, *ibid.*, p. 40 et suiv.; Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, III, p. 264 s.; M. Bernhardt, *Handbuch zur Münzkunde der römischen Kaiserzeit*, p. 79.

3. Le texte latin de ce passage est mal conservé.

4. Dion Cassius, 53, 1; Mommsen, *Monumentum Ancyranum*, p. 41 s.

mais c'est surtout les monnaies de C. Ancestius Vetera (16 av. J.-C.) qui l'attestent d'une manière décisive¹. Sur certaines de ces monnaies² on voit à l'avvers un buste de la Victoire, au revers un prêtre sacrifiant devant un autel et un serviteur amenant un bœuf au sacrifice. L'inscription se lit : *Pro valetudine Caesaris S.P.Q.R.* Sur une autre monnaie³ on voit une tête d'Auguste et, au revers, Apollon sur un *podium* faisant une libation auprès d'un autel. Là se trouve l'inscription : *Apolloni Actio*. Comme ces monnaies datent de l'année même de la célébration des jeux votifs périodiques, on peut en conclure que ceux-ci furent institués en commémoration de la bataille d'Actium et adressés à Apollon Actius. Comme notre camée se rapporte au même événement, l'inscription *Vota Publica* qu'on y lit doit concerner des vœux périodiques pour le salut d'Auguste.

L'emblème qu'accompagne l'inscription *Vota publica* sur le camée est difficile à interpréter. On est tenté d'y voir un autel; les lignes courtes qui se trouvent sur le haut de l'objet seraient alors la représentation d'un feu allumé; mais la forme de cet autel serait bizarre et, ce me semble, unique. C'est pourquoi on pourrait peut-être penser à la partie supérieure du trépied, à peu près de la forme des trépieds sur quelques monnaies romaines⁴. Ces monnaies sont, il est vrai, de date postérieure, mais elles se rapportent aussi à des sacrifices célébrés à cause de *Vota publica*. Un trépied serait bien à sa place comme symbole de fête en honneur d'Apollon Actius.

On peut donc considérer comme démontré que tous les emblèmes de notre camée se rapportent à la bataille d'Actium : le portrait et le capricorne au vainqueur lui-même, le trident, le dauphin et la main tenant l'aplustre à la victoire navale d'Auguste, nouveau Neptune; le globe et le caducée aux résultats de la bataille — la suprématie poli-

1. Dion Cassius, *ibid.*; Mommsen, *ibid.*, p. 42.

2. Grueber, *Coins*, II, p. 54.

3. *Ibid.*, pl. LXIV, 16.

4. M. Bernhardt, *Handbuch*, taf. 57, n. 1, 2, 8, 11.

tique et la prospérité économique; enfin, l'autel ou le trépied symboliserait le peuple reconnaissant, faisant des vœux pour la santé de César, maître du monde pacifié.

Comme nous l'avons vu plus haut, les jeux votifs furent célébrés pour la première fois en 28; mais notre camée ne peut être daté de cette année, car Octavius y porte le nom d'Auguste, nom qui lui fut décrété par le Sénat en 27 seulement. Cette année est donc le *terminus post quem* pour le camée. Quoique, d'autre part, des camées semblables auraient pu être fabriqués pendant tout le principat d'Auguste, il semble plus vraisemblable d'accepter pour celui de l'Ermitage une date assez voisine de la bataille d'Actium, d'abord parce que cette victoire était alors encore fraîche dans toutes les mémoires, ensuite parce que le portrait d'Auguste semble le représenter dans sa jeunesse, enfin parce que le symbolisme y est encore très restreint : on n'y trouve encore aucun signe direct de la déification d'Auguste, ni de son association avec la déesse Roma. Quant au style du camée et à la technique, il est intéressant de noter que le relief très précis, et en même temps doux et discret, n'est pas sans affinité avec le style des reliefs décoratifs en marbre de la même époque. On y remarque aussi un procédé technique assez curieux, de petits points ronds et nets qui accentuent les détails, par exemple l'oreille d'Auguste et le centre de la queue enroulée du capricorne. C'est là un procédé qui n'est pas très commun sur les camées antiques et qu'on retrouve sur les reliefs en marbre du temps d'Auguste ¹.

Notre camée commémoratif de la bataille d'Actium n'est pas le seul que nous connaissions. M. Eichler a récemment énuméré les pierres gravées et autres monuments qui célèbrent le même événement ². Quelques-uns d'entre eux,

1. Par exemple, sur le sarcophage Caffarelli et une plaque décorative du Musée de l'Ermitage. Voir Rodenwaldt, *Der Sarkophag Caffarelli*, 83^e *Winkelmannsprogramm*.

2. F. Eichler und E. Kris, *Die Kameen im kunsthistorischen Museum in Wien*, 1927, n° 5. On pourrait ajouter à cette liste la coupe de bronze des Fins d'Annecy à cause de sa dédicace à Apollon Actius (*Revue archéologique*, 1920, p. 112 s.; *Römische Mitteilungen*, 1923-1924. Beilage, 4b, p. 288.)

comme la pierre gravée de la *Lewes house Collection* ¹, sont allégoriques et présentent une composition unitaire du point de vue artistique. Le camée de Vienne (n. 5) ajoute à la composition allégorique des emblèmes. Nous possédons encore deux camées de la même époque ² qui, sans avoir la même signification commémorative de la bataille d'Actium, se rapportent à des événements du commencement du principat d'Auguste et qui expriment leurs idées dans un langage purement symbolique, emprunté au symbolisme sec, mais expressif, des monnaies. C'est à ce petit groupe de monuments qu'appartient le camée de l'Ermitage, groupe qu'on pourrait nommer *symbolique* et qui, joint aux pierres gravées allégoriques citées plus haut, forme une catégorie de monuments où se manifeste pour la première fois, dans l'art de la glyptique, l'esprit historique romain. Ce sont comme les prédécesseurs des grands camées célèbres de Vienne et de Paris ³.

La destination de notre camée comme ornement personnel montre une fois de plus la popularité dont jouissait dans la société romaine le vainqueur d'Actium.

M. MAXIMOWA.

Léningrad.

1. Beazley, *The Lewes house Collection of ancient gems*, n° 105.

2. Eichler und Kris, *Die Kameen...*, n° 4. Voir aussi Eichler, *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen*, N. F., I, p. 1 s.; Furtwängler, *Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium in Berlin*, 11074.

3. Eichler und Kris, *Die Kameen...*, 7; E. Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque Nationale*, 264.

STATUES ET STATUETTES

NON FIGURÉES OU MAL FIGURÉES

DANS LES CINQ VOLUMES DU RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE
(Suite) ¹

NIKÉ



1



2



3



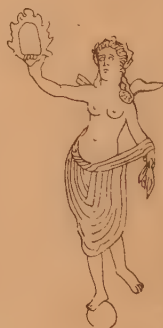
4



5



6



7

1. Brigetio. Coll. Milet à Budapest. *Mél. Klebelsberg*, p. 103. — 2. Louvre. Restitution, par Cordonnier, de la Niké de Samothrace, approuvée par Studniczka. *Gazette*, 1891, I, p. 99; *Jahrb. d. Inst.*, 1924, p. 125. — 3. B. Madrid Thouvenot, pl. 4. — 4. B. Coll. Giov. Pansa. Vacuna? *Rendic. d. Lincei*, 1920, p. 76. — 5. Mayence. Espérandieu 7342. — 6. Tralles. Smyrne (?). *Ephém.*, 1929, p. 71. — 7. B. Bulgarie. *Inst. arch. bulg.*, 1924, p. 227.

1. Voir *Revue archéologique*, 1929, I, p. 1-50.



1



2



3



4



5



6

1. Limbourg. Espérandieu 6661. — 2. B. Sparte. *Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 259. — 3. Acropole d'Athènes, statue complétée. *Anz.* 1920, p. 104. — 4. S. Bertrand de Comminges. *Illustration*, 25 sept. 1926, p. 304. — 5. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, janv. 1927, p. 21. — 6. Burlington House à Londres. Walston, *Notes on Greek Sculpture*, 1927, pl. 3. Néréide de Xanthos ?



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Coll. Lazaro à Madrid (I, 171 de la publication). — 2. B. Berlin. *Führer*, p. 20 (d'un vase). — 3. B. Gorgone ou Sirène. Filow, *Trebenilche*, pl. 8. — 4. Leptis. Ornement de pilier. *Africa ital.*, I, p. 71. Agavé ? — 5. Tegel. Statuette restaurée. Arndt 2979. — 6. Rome, Borghèse. *Ibid.*, 2763. — 7. Pierre. Théâtre de Syracuse. *Anz.*, 1926, p. 170.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Leptis. *Africa ital.*, I, p. 70. Ornement de pilier. — 2. Vente Sivad-jian, 1^{er} juin 1927, n° 94. — 3. Francfort-Johnson, *Lysippus*, pl. 61. — 4. B. Poulsen, *Etruskenstadt*, fig. 68. — 5. B. Rennes. *Rev. arch.*, 1924, I, p. 206. — 6. B. Comacchio. *Not. Sc.*, 1924, pl. 15. — 7. Tivoli. Mus. nat. des Thermes à Rome. Analogue à Berlin. *Anz.*, 1926, p. 446. — 8. B. Cortone. Leyde. A. Neppi, *Coriona*, pl. 22 c. — 9. B. Brescia. *Not. Sc.*, 1925, p. 105.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Anc. coll. Denon (t. I de la public. d'Amaury Daval). Pygmée. — 2. B. Berlin. *Führer*, pl. 52. — 3. B. Berlin. Mendiant. *Ans.*, 1922, p. 39. — 4. B. Décor de ciste. Poulsen, *Etruskenstad*, fig. 79. Acrobat. — 5. Mandeure. Manche de couteau. *Bull. arch. du Comité*, 1925, pl. 9. — 6. B. Corneto. Spink, *Gr. an. Rom. Antiq.*, n. 31. Acrobat. — 7. B. Pompéi. Parasite grotesque ayant avalé un trop gros morceau? *Ans.*, 1927, p. 18 (cf. S. R., *Bronzes figurés*, p. 17).



1



2



3



4



5



6



7

1-3. B. Florence, Mus. arch. *Inst. néerl. de Rome*, 1925, p. 30. —
 4. B. Berlin, *Führer*, pl. 58. *Mal, Rép.*, II, p. 140, 4. — 5. Rome,
 Borghèse. Arndt 2754. Autre aspect de *Rép.* II, p. 405, 1. — 6. Te-
 gel. Arndt 2980. — 7. Carthagène. Nympe ou Ariane. *Anz.*, 1927,
 p. 82.



1



2



3



4



5



6



7

1. Sparte. *Éphém.*, 1923, p. 83. — 2. Tralles. Smyrne (?) *Éphém.*, 1923, p. 80. Pendant de *Rép.*, III, p. 122, 3. — 3. Sparte. *Éphém.*, 1923, p. 83. — 4. Tivoli. *Not. Sc.*, 1926, p. 415. — 5. Eleusis. D'un fronton représentant le rapt de Perséphone: *Rev. ét. gr.*, 1926, p. 136. — 6. Rome. Ny Carlsberg. D'un fronton? *Jahrb. d. Inst.*, 1926, p. 140. — 7. Pompéi. *Not. Sc.*, 1927, p. 70.



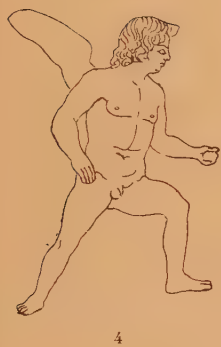
1



2



3



4



5

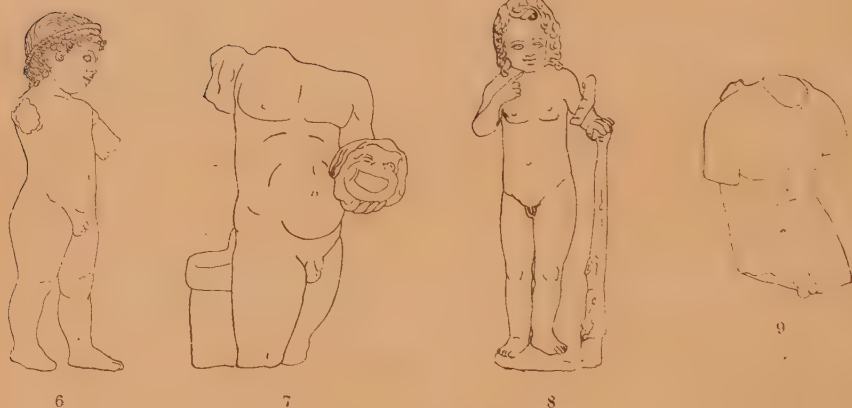


6



7

1, 2, B. Spink. *Gr. and Rom. antiq.*, n. 23, 37. — 3. B. *Ibid.*, n. 26. — 4, 5. B. *Ibid.*, n. 33, 38. — 6. B. *Inst. archéol. bulgare*, 1924, p. 228. — 7. Canope. Enfant en Harpocrate? Breccia, *Mon. de l'Égypte*, I, pl. 33, 4.



10

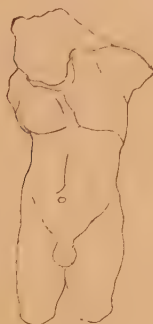
1. B. Oslo. Eitrem, n. 39. — 2. Poros. Athènes, puis en Angleterre. *Ann. Br. Sch. Athens*, 1923-5, pl. 13. — 3. B. Vente Lehmann, 1925, pl. 13. — 4. Trèves. Espérandieu 7604. — 5. B. Naples. *Bull. d'art*, 1922, p. 443. — 6. Gr. br. Fayoum. S. Louis (Missouri). *Gazette*, 1927, II, p. 301. — 7. Coll. H. W. Law. *Ann. Br. Sch. Ath.*, 1925-6, p. 150. — 8. B. *Bull. Inst. bulgare*, 1924, p. 226. — 9. Hillyer Art Gallery. Fr. P. Johnson, *Lysippus*, pl. 19. — 10. Bourges. Espérandieu 6979.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

1. B. *The antiq. Quarterly*, 1925, p. 20. — 2. Narbonne. Espérandieu 6884. — 3. Este. *Not. Sc.*, 1928, p. 7. — 4. Mitau. Traces d'ailes au dos. Arndt 2997. — 5. New-York. Traces d'ailes. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 104. — 6. Trèves. Espérandieu 7604 a. — 7. Clermont-Ferrand ; Saint-Germain. *Ibid.*, 7037. — 8. Canope. Breccia, *Mon. de l'Égypte*, pl. 32, 7. — 9. Tivoli, *Not. Sc.*, 1926, p. 416. — 10. Sidon. *Syria*, 1924, pl. 17.



1



2



3



4



5



7



6



8

1. Bostan ech Cheikh. *Syria*, 1926, pl. 3. — 2. Este. *Not. Sc.*, 1928, p. 7. — 3. Sidon. *Syria*, 1924, pl. 17. — 4. Comme le n° 1. *Syria*, 1926, p. 7. — 5. Smyrne. *Éphéméris*, 1923, p. 84. — 6. Durry. *Mus. de Cherchell*, pl. VIII, 2. — 7. Trèves. Funéraire. *Espér.* 7601. — 8. Albâtre. Babylonie. Funéraire. *Mus. Journal*, 1928, p. 207.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. OEscus. Filow, *Art. ant. de Bulgarie*, p. 47. — 2. Rome, Borghèse. Arndt 2157. — 3. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, n. 20. — 4. Rome, Borghèse. Arndt 2783. — 5. *Ibid.*, 2756. — 6. *Ibid.*, 2923. — 7. *Ibid.*, 2923. — 8. B. Madrid. Thouvenot, pl. 14. Ailes. — 9. Tiriolo. *N. Sc.*, 1927, p. 317.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B. Madrid. Thouvenot, pl. 6. — 2. B. Augst. Stähelin, *Schweiz*, p. 385. — 3. Bois. Théadelphie. Breccia, *Mon. de l'Égypte*, I, pl. 74, I. — 4. B. Comme le n° 1, pl. 3. — 5, 6. B. Anc. coll. Denon (t. I. de la public. d'Amaury Duval). — 7. Bourges. Espér. 6930. — 8. B. Naples. Bienkowski, II, p. 56. Enfant captif ?



1



2



3



4

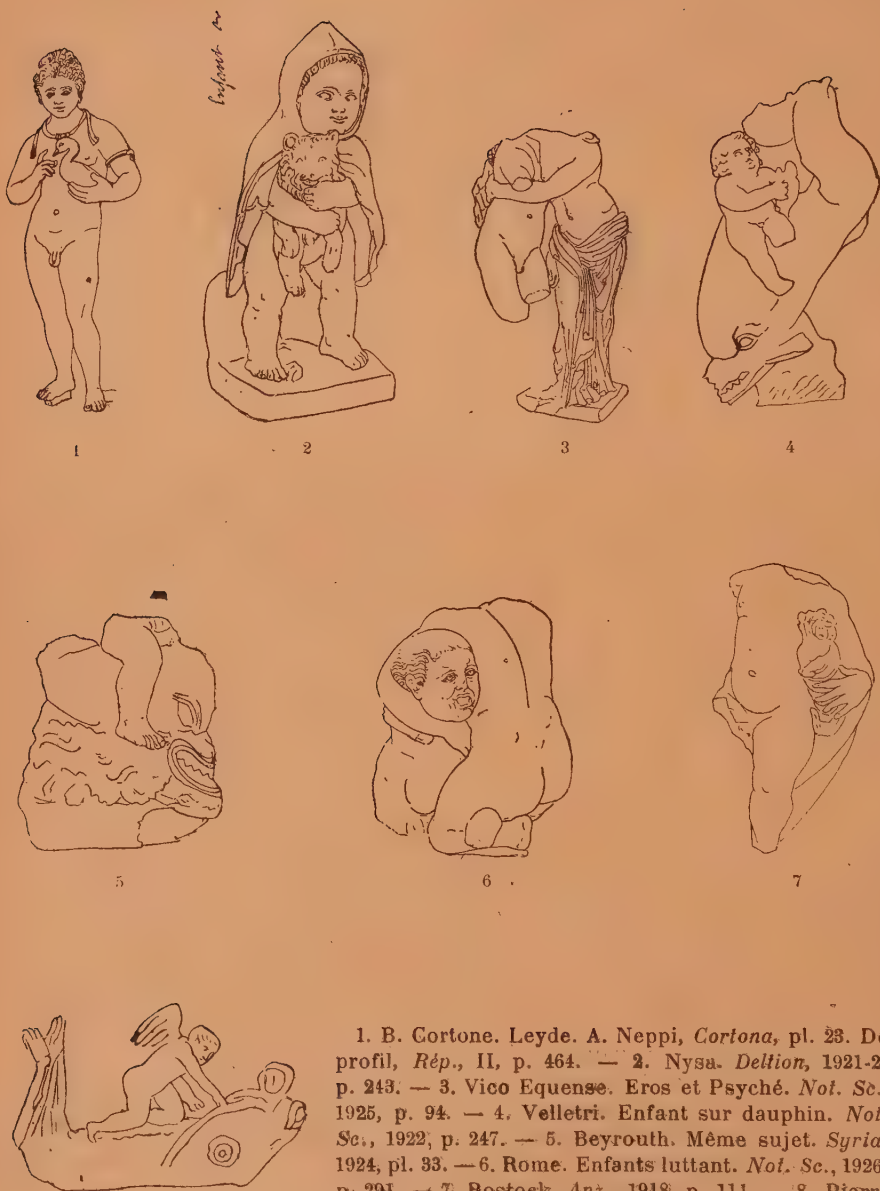


5



6

1. Tanagra. Berlin. Fillette. Bieber, *Kleidung*, pl. 12, 2. —
 2. B. Bonn. Coll. Weissbrodt à Braunsberg. *Ibid.*, pl. 12, 3. —
 3. B. Diakovitch, *Char de Moguilov*, 1925, p. 32. — 4. Ste Sabine ; S. Germain. Ex-voto. Espérandieu 7080. — 5. B. St-Genix d'Aoste. Fivel, *L'Alesia de César*, 1866, pl. 4. — 6. Sofia. *Rev. arch.*, 1925, II, p. 33.





1



2



3



4



5



6



7



8

1. Leptis (thermes). Amphitrite. *Riv. Tripol.*, 1924, p. 311; *Dedalo*, V, p. 674. — 2, 3. Nyon. Haut-relief. Attis. *Indic. antiq. suisses*, 1924, p. 268. — 4. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 104. — 5. Nimègue. *Espér.* 6625. — 6. Rome. Grüneisen, *Tableaux d'art*, pl. 95. — 7. Lecture. *Espér.* 6918. — 8. Restitution, par Studniczka, de la belle tête de la pente sud de l'Acropole (*Têtes antiques*, p. 114) comme une Ariané groupée avec Dionysos. *Jahrb. d. Inst.*, 1919, p. 107; *Rev. Ét. gr.*, 1922, p. 363.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Merida. Europe sur le taureau. Coll. Lazaro à Madrid (t. II, n. 482). — 2. Tivoli. Fleuve. *Not. Sc.*, 1926, p. 414. — 3. Rome. Ganyède. *Not. Sc.*, 1923, p. 175. — 4. B. Madrid. Thouvenot, pl. 15. — 5. Corinthe. Géant. Haut-relief de frise. *Amer. Journ.*, 1926, p. 459. — 6. B. Berlin. Harpocrate. *Führer*, p. 66. — 7. B. Sofia. Ganyède, *Rev. arch.*, 1925, II, p. 25.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Hypnos. Vente à Lyon, 21 juin 1927. — 2. B. Ny Carlsberg. Décor de casque. Kaineus et deux Centaures. Poulsen, *Etruskenstadt*, 1927, fig. 55. — 3. Coll. Borghèse, puis Bardini, puis en Allemagne. Hypnos (tête étrangère au corps). *Investigacion y progreso*, Madrid, 1927, p. 30. — 4. Égypte. Autrefois chez Daninos, puis vendue à Paris. Thanatos ? Breccia, *Mon. de l'Égypte*, I, pl. 27, 2. — 5. B. Berlin, Lare. *Führer*, n. 67. — 6. B. Cacabalos. Lare. Gomez Moreno, *Prov. de Leon*, pl. 14. — 7. B. Stobi, 1927. Phot. env. par Petkovitch.



1



2



3



4



5



6

1. B. Lare. Donnadiou, *Fréjus*, 1927, p. 132. — 2. B. Madrid. Lare. Thouvenot, pl. 14. — 3. B. *The Antiq. quarterly*, 1925, p. 20. — 4. Rome, Borghèse. Leda. Arndt 2745. — 5. B. Madrid. Leda. Thouvenot, pl. 5. — 6. Rome, Borghèse. Marsyas. Arndt 2857.



1



2



3



4



5



6



7

1. Coll. privée non désignée. Omphale. Très beau style. Lechat, *Rev. de l'Art*, 1912, II, p. 5. — 2. Leptis. Marsyas. *Riv. tripolitana*, 1924, p. 311. — 3. Essai de restitution d'un Philoctète de Pythagore d'après le torse Valentini. *Anz.*, 1926, p. 329. — 4. Rome. Borghèse. Pâris. Arndt, *Einzelaufl.*, n° 2764. — 5. Arles. Marsyas. Espérandieu, 6720. — 6. Vienne (Isère), puis Princeton. Groupe restauré de Mithra tauroctone. *Art and archaeology*, 1925, p. 118. — 7. B. Berlin. Ulysse ? *Führer*, pl. 69.



1



2



3



4



5



6



7

1. Sorrente. Séléné. *Not. Sc.*, 1924, pl. 19. — 2. B. Naples. Bès. *Ath. Mitth.*, 1925, pl. 4. — 3. B. Diakovitch, *Char de Moguilou*, 1925, p. 29. Prét. Léda (?). — 4. Ivoire. Smyrne, Coll. Karo. Déesse asiatique. *Ath. Mitth.*, 1925, pl. 7. — 5. Ermitage, haut-relief. *Sirène Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 53. — 6. Pastoucha. Triton. *Bull. corr. hell.*, 1926, p. 426. — 7. Niobide mort, restitué par Buschor, *Jahrb. d. Inst.*, 1927, p. 93, d'après quatre répliques partielles, par ex. Munich 269.



1. Rome, Barberini. Arndt 2895. — 2. B. Spink. *Gr. and Rom. Antiq.*, 24. — 3. B. Anc. coll. Denon (t. I de la publ. d'Amaury Duval). Anubis. — 4. B. incrusté d'argent. Vente Lehmann, 1925, pl. 15, 124. — 5. Cyrène: *Anz.*, 1927, p. 416. — 6. Leptis: *Riv. tri-pol.*, 1924, p. 311. — 7. Gortyne: *Afric. ital.*, 1927, p. 124. — 8. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 83. — 9. Cherchell. Durry, pl. V, 3. — 10. Rome. Décasse orientale non identifiée. *Not. Sc.*, 1925, p. 393. — 11. B. Bulgarie. *Anz.* 1927, p. 322.



1



2



3



4



5



6



7

1. Munich. Têlesphore. Arnâdt 2949. — 2. Nîmes. Têlesphore. Espérandieu 6806. — 3. Cleveland. Vent ? Art gréco-bouddhique. *Beaux-Arts*, 1925, p. 77. — 4. Plomb. Veles-tino. Vent ? *Art and archaeology*, 1925, p. 181. Cf. p. suiv., n. 3. — 5. B. Comacchio, groupe étrusque. *Not. degli Scavi*, 1924, pl. 14. — 6. B. Comacchio. Groupe étrusque. *Ibid.*, pl. 15. — 7. Sofia. Zeus et Héra, très fruste. *Rev. arch.*, 1925, II, p. 26.



1



2



3



4



5

1. Restitution, par Bendinelli, du groupe central du fronton de l'ancien Hékatompédon d'Athènes. *Rev. Ét. gr.*, 1923, p. 431. — 2. Ambre. Falconara; New-York. Aphrodite et Anchise ? *Jahrb. d. Inst.*, 1923-4, pl. 4. — 3. Plomb. Velestino. Princeton. *Art and archaeology*, 1921, p. 130. Suspect (cf. *Aréthuse*, 1929, p. 32). — 4. D'après un dessin italien, sans légende, chez Lemonnier, de l'Acad. des B.-Arts. — 5. Restitution, par Buschor, du fronton archaïque de Corfou. *Cambridge anc. hist.*, planches, I, pl. 196 b.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Discobole. Grüneisen, *Tableaux, Supplém.*, pl. 4. — 2. B. Ny Carlsberg. Poulsen, *Etruskensladl*, p. 69. — 3. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, janv. 1927, p. 18. — 4. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 82. — 5. B. Madrid. Thouvenot, pl. 6. — 6. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 99. Athlète ? — 7. Dresde. *Jahrb. d. Inst.*, 1928, p. 277.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Cleveland (Ohio). *Jahrb. d. Inst.*, 1926, pl. 6 ; *Beaux-Arts*, 1925, p. 76. — 2. B. Madrid. Thouvenot, pl. 5. — 3, 4. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, nov. 1923, p. 257. Chef-d'œuvre. — 5. B. Madrid. Thouvenot, pl. 14. — 6. Type dit de Westmacott. *Expos. Sambon*, pl. 11, n. 43 (était chez Feuاردent). — 7. Rome, Borghèse. Arndt 2881. — 8. Restitution, par Amelung, d'un athlète de Myron. *Jahrb. d. Inst.*, 1927, pl. 3.



1



2



3



4



5



6

1. Benghazi. *Bull. d'arte*, 1924, p. 37. — 2. B. Toronto. *Amer. Journ.*, 1925, p. 282. — 3. B. Majorque. Madrid. Thouvenot, pl. 5. — 4. B. Madrid. Coureur. *Ibid.*, pl. 6. — 5. Restitution, par Gisela Richter, de la statue d'Harmodios, d'après une réplique de la tête avec traces du bras droit. *Amer. Journ.*, 1928, p. 7. — 6. Gr. br. Pompéi. *Didalo*, 1926, p. 75; *Gazette*, 1926, I, p. 194. D'après le Pantarkès de Phidias?



1



2



3



4



5

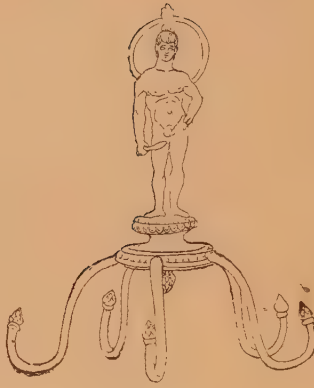


6

1. B. Berlin, *Führer*, pl. 12. — 2. Leptis. Diadumène, *Riv. tripolit.*, 1924, p. 214. —
 3. Benghazi, *Bull. d'arte*, 1924, p. 40. — 4. B. Andros. Spink, *Gr. and Rom. Antiq.*, n° 43.
 — 5. Rome. *Bull. d'arte*, 1923, p. 549. — 6. B. Berlin, *Führer*, pl. 72.



1



2



3



4



5

1. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 67. — 2. B. Berlin. Athlète avec strigile. *Führer*, pl. 31. — 3. B. Berlin, *Anz.*, 1922, p. 66. — 4. B. Madrid. Coureur. Thouvenot, pl. 8. — 5. B. Poids d'agoranome, avec inscription, imitant une tête d'athlète de Polyclète. *Vente Lehmann*, 11 juin 1925, pl. 6. —



1



2



3



4



5



6

1. Palmyre. Echanson ? *Syria*, 1926, pl. 34. — 2. Autrefois chez Bardini. Bon Pasteur. *Exposition Sambon*, 1928, pl. 17. — 3. B. Madrid. Paysan. Thouvenot, pl. 7. — 4. B. Madrid. Homme portant des branches et des épis (?). Thouvenot, pl. 15. — 5. B. Madrid. Acteur comique. *Ibid.*, pl. 6. — 6. B. Jeanton, *Mâconnais Gallo-Romain*, 1927, p. 21.



1



2



3



4



5



6



7

1. Alexandrie. Brit. Mus. Statuette de Socrate. *Gazette*, 1927, II, p. 300. Suspectée à tort. — 2. B. Berlin. Poète ? *Anz.*, 1922, p. 86. — 3. B. Dans le commerce à Constantinople. Démosthène. *Bull. Corr. hell.*, 1924, p. 505. Justement suspect. — 4. New-York. Philosophe. *Amer. Journ.*, 1925, p. 153. — 5. Projet de restitution de la statue d'Ésope. *Ibid.*, 1926, p. 287. — 6. Autre vue du n° 4 (p. 104). — 7. B. Prétendu Diogène. *Vente Alph. Kann*, New-York, 1927, n° 87.



1



2



3



4



5



6

1. Tivoli. Empereur. *Not. Sc.*, 1925, pl. 16. — 2. Rome, Borghèse. Auguste (tête étrangère au corps). Arndt 2715. — 3. Duc d'Hamilton, puis chez Spink. Hadrien. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, n. 9. — 4. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. 10. — 5. B. Madrid. Thouvenot, pl. 18. — 6. Salerne. *Not. Sc.*, 1925, p. 419.



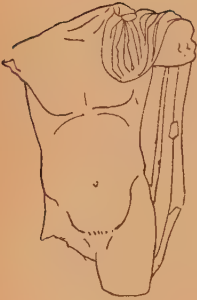
1



2



3



4



5



6



7

1. Sousse. Julia Domna. *Bull. arch. du Comité*, 1923, pl. 2. —
 2. Albano. Empereur en Apollon. *Not. Sc.*, 1925, p. 84. —
 3. Autre vue du n° 3 de la page précédente. *Burl. Mag.*, janv. 1927, p. xxxiv. — 4. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. VII, 3. —
 5. Rome, Borghèse. Arndt 2713. — 6. Nysa. Lucius Verus (inscr.). *Dellion*, 1921-2 (1924), p. 74. — 7. B. Madrid. Thouvenot, pl. 13.



1



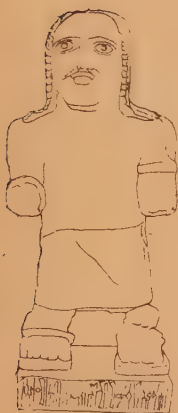
2



3



4



5



6



7



8

1. Nysa. Marc-Aurèle (inscr.), *Deltion*, 1921-2, p. 73. — 2. Aden. Maadil roi d'Ansan. Inscr. hymiaritique. *Proc. Brit. Acad.*, 1925. — 3. Aden. Jasdugil roi d'Ansan. *Ibid.* — 4. Rome. *Not. Sc.*, 1926, p. 303. — 5. Aden. Yasdukil fils d'Antar. *Proc. Brit. Acad.*, 1925. — 6. B. Berlin. Trophée. *Führer*, pl. 60. — 7. Aden. Saïtan, fils de Maadil. Comme le n° 5. — 8. Sparte. Cuirasse avec dédicace archaïque à Athéna. *Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 259.



1



2



3



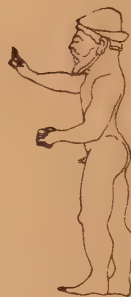
4



5



6



7



8

1. B. Candie. Prêtre minoen (?). *Dedalo*, 1926, p. 619. — 2. B. Lykeion. Berlin. Fidèle portant bélier. *Anz.*, 1922, p. 69. — 3. B. Populonia. *Not. Sc.*, 1925, p. 347. — 4. Berlin. Style samien archaïque. *Berl. Mus. Ber.*, 1927, p. 63. — 5. B. Sardaigne. *Not. Sc.*, 1922, p. 324. — 6. Statuette de marbre achetée à Paris par le Fitzw. Mus. de Cambridge comme prov. de Crète, crue authentique par Wace et Evans, condamnée par d'autres. A. J. B. Wace, *A Cretan statuette*, 1927 (cf. *Rev. arch.*, 1928, I, p. 368). — 7. B. Arcadie. Berlin. Adorant ? *Führer*, pl. 16. — 8. B. Hittite (?). Berlin. *Anz.*, 1922, p. 61.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Leptis. Prêtresse isiaque. *Riv. tripol.*, 1924, p. 311. — 2. B. Étrurie. *Vente Lehmann*, 1925, pl. 13, 118. — 3. Leptis. *Riv. tripol.*, 1924, p. 311. — 4. Oslo. Prêtresse isiaque. *Eitrem, Oslo*, n. 1. — 5. Eleusis. Prêtre ou myste. *Dellian*, 1925, p. 166. — 6. B. Crotone. Leyde. A. Neppi, *Cortona*, pl. 21. — 7. B. Lac. de Nemi. Spink, *Gr. and Roman Antiq.*, n. 30. — 8. Comme le n° 5 (p. 163). — 9. B. Sardaigne. *Nol. Se.*, 1922, p. 309; *Bull. paleon. ital.*, 1923, p. 199.



1



2



3



4



5



6



7

1. Memphis. Le Caire. *C. R. Acad. Inscr.*, 1926, p. 83. — 2-4. Coll. P. Guicciardini. Koré? Le torse seul est antique. *Dedalo*, 1921, p. 231-3. — 5. Acropole d'Athènes, *Éphéméris*, 1923, p. 81. — 6. Ivoire. Tombe Barberini, Villa Giulia. Plusieurs ex. avec variantes. *Amer. Acad. in Rome*, V, pl. 12. — 7. B. Madrid. Thouvenot, pl. 7.



1



2



3



4



5



6

1. Boston. Caskey, *Catal.*, p. 125. — 2. Albâtre. Rome. Athéna. *Nol. Sc.*, 1926, p. 58. — 3. Grüneisen, *Tableaux*, n. 82 (cf. Le Bas-Reinach, pl. V, 2). — 4. B. Madrid. Type fréquent (il y a des ex. modernes). Thouvenot, pl. 2. — 5. B. Brollo. Coll. Ancona. *Dedalo II* (1921), p. 497. — 6. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 65.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Athènes, écuries royales. Statue funéraire. *Deltion*, 1924-5, p. 72. — 2-3. Rome, Borghèse, Arndt 2840, 2803. — 4. *Ibid.* Type de l'Electre de Naples. Arndt 2853. — 5. Rome, Barberini. Arndt 2906. — 6. Rome, Borghèse. *Ibid.*, 2861. — 7, 8. Rome, Barberini. *Ibid.*, 2896, 2907.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Rome, Borghèse. Arndt 2716. — 2. Restitution d'une statue de Thasos à Constantinople, avec une tête donnée par un collectionneur de Budapest. *Anz.*, 1921, p. 307. — 3. Rome, Barberini. Arndt 2911. — 4, 5. Rome, Borghèse. *Ibid.*, 2724, 2725. — 6. Baiae. *Times*, 9 déc. 1924, p. 18. — 7. B. Anc. coll. Denon (t. I de la public. d'Amaury Duval) — 8. Rome. Statue funéraire. *Not. Sc.*, 1926, pl. 7.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B. Coll. Rich. Westmacott, puis dans le commerce (cf. 3 p. plus haut n° 4). Spink, *Greek and Rom. Antiques*, n. 29. — 2. Statuette. *Ibid.*, n. 22. — 3. B. Cortone, Leyde. A. Neppi, *Corlona*, pl. 22. — 4. B. Madrid. Thouvenot, pl. 12. — 5. Rome, Barberini. Arndt 2910. — 6. Coll. Arndt, puis Mus. de Budapest. Bieber, *Kleidung*, pl. 10, 3. Moins bien. *Rép.*, III, 191, 5. — 7. Rome, Borghèse. Arndt 2795. — 8. Ephèse. Caryatide. *Bull. corr. hell.*, 1925, p. 330.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B Albanie. Louvre, *Albania*, 1928, p. 35. — 2. Cyrène. *Africa ital.*, 1928, p. 207. —
 3. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1928, p. 79. — 4. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, n. 22.
 — 5. Apollonie. *Albania*, 1928, p. 21. — 6. Berlin. *Jahrb. d. Inst.*, 1926, p. 153. — 7.
 Mayence. Espérandieu 7359. — 8. Cyrène. *Africa ital.*, 1923, p. 313.



1

2

3

4

5



6

7

8

9

10

1. Coll. privée à Bourges. Espérandieu 6990. — 2. Cos, Asklépieion. *Jahrb. d. Inst.*, 1923, pl. 7. — 3. Rome. *Not. Sc.*, 1925, p. 162. — 4. Rome, Barberini. Arndt 2898. — 5. Apollonie. *Albania*, 1928, p. 24 (p. préc., n° 5). — 6. Narbonne. Espérandieu 6689. — 7. Notion. *Bull. corr. hell.*, 1925, pl. 15. — 8. Rome. *Not. Sc.*, 1923, p. 381. — 9. Gioiosa Ionica. *Not. Sc.*, 1923, p. 337. — 10. Comme le n° 5. *Albania*, 1928, p. 23.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Valona. Carte postale. — 2. Sparte. Snijder, *Rom. Kunstgeschiedniss*, 1925, pl. 3. — 3. Philippopoli. Filow, *Art ant. en Bulgarie*, p. 52. — 4. Comme le n° 2. — 5. Gerace Marina. *Not. Sc.*, 1926, p. 339. — 6. Notion. *Bull. corr. hell.*, 1925, p. 326. — 7. Syrie. Phot. — 8. Pouzzoles. *Not. Sc.*, 1927, p. 121. — 9. Cyrène. *Afric. ital.*, 1927, p. 143.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Athènes. *Times*, 21 août 1926, p. 12. — 2. Montegarchio (Apulie). *Not. Sc.*, 1924, p. 514. — 3. Vente Sivadjan, 1927, n. 95. — 4. Rome, Borghèse. Arndt 2805. — 5. Pirée. Bieber, *Kleidung*, pl. 2. — 6, 7. Figures d'un fronton de Samothrace. *Jahrb. d. Inst.*, 1924, p. 124. — 8. Expos. Sambon, pl. 8, 40. Beau style. Caryatide ?



1



2



3



4



5



6



7

1. Rome. *Not. Sc.*, 1923, p. 38. — 2, 3. D'après un dessin italien chez Lemonnier, de l'Acad. des B.-Arts. — 4. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 196. — 5. Notion. *Bull. corr. hell.*, 1923, p. 326. — 6. Rhamnus. Athènes. Fragment de la base de la Némésis. *Éphém.*, 1923, p. 93. — 7. Szarmigetusa. Parvan, *Dacia*, I, p. 253.



1



2



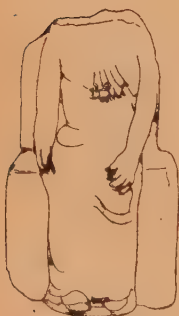
3



4



5



6



7



8

1. Athènes, groupe funéraire. *Deltion*, 1924-5, p. 29. — 2. Italica. Amador de Los Rios, *Museo Manjon* (à Séville). — 3. Fidènes, *Ephem. daco-romana*, t. II, p. 440. — 4. Sources de la Seine (1926). Probablement viril. — 5. Orbe. *Rev. hist. vaudoise*, oct. 1924. — 6. Délos. Statuette. *Athen. Milth.*, 1916, pl. 8. — 7. Sidon. *Syria*, 1924, p. 280. — 8. Rhamnus. Athènes. Statuette. *Athen. Milth.*, 1916, pl. 13.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Les Romains au Maroc.

Au Maroc, les Romains ont été les précurseurs, mais non pas les initiateurs, de la politique africaine moderne. On leur doit le premier essai de colonisation, et aussi le premier établissement d'un protectorat. Ils ont abouti assez vite à l'annexion : solution radicale et définitive où nos contemporains auraient tort de voir « une leçon de l'histoire ».

Aussi bien, les termes actuels dont nous usons pour définir les faits antiques nous induisent-ils en des comparaisons qui, comme dit le proverbe, ne sont pas des raisons. Gardons-nous de placer, sans avertir, des étiquettes uniformes sur des événements dissemblables. Mais ne nous interdisons pas non plus de mettre en relief quelques curieuses analogies. Il existe des points sur lesquels on pourrait comparer, en Afrique du Nord, l'œuvre d'Auguste à celle de la République française : on serait même tenté, si l'on ne craignait de paraître trop spécieux, et pas assez flatteur pour le second nommé, de confronter au Maroc le règne de Juba et celui du maréchal Lyautey.

La comparaison, en tout cas, est devenue désormais facile et attrayante, grâce au dernier volume paru de la magistrale *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*¹. Un récit clair, vivant, impeccablement documenté quand il s'agit des événements, finement nuancé et même ironique quand il s'agit des personnages, permet de suivre et d'apprécier la marche et les effets de la politique romaine, la conduite et le talent de ses réalisateurs. Après lecture faite, chacun reste libre d'en utiliser à son gré les fruits, et, songeant à des contrées dont nous avons aujourd'hui tant de motifs de nous préoccuper, d'en tirer des renseignements pour le présent, ou même des pronostics pour l'avenir.

*
* *

Le pays que les Anciens dénommaient Maurétanie ne coïncidait pas dans ses limites avec les actuels territoires marocains. S'il comprenait Tanger avec toute une côte méditerranéenne commerçant activement avec l'Espagne ; si, passant par Salé, il descendait le long de la côte atlantique jusqu'à Mogador, où Juba avait établi des pêcheries de pourpre ; si probablement même il avait comme aujourd'hui, vers l'intérieur, pour frontière pratique, les premiers contreforts du grand Atlas, impénétrable et infesté de nomades dissidents, il s'étendait, en outre, sur une notable partie de notre Algérie actuelle. Nos départements d'Oran et d'Alger lui appartenaient presque en entier, et sa

1. Par M. Stéphane Gsell, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. T. VIII (Hachette, 1928) : *Jules César et l'Afrique ; Fin des royaumes indigènes.*

capitale Césarée (notre Cherchell) était prudemment située à proximité de la province romaine, c'est-à-dire au cœur du pays algérien.

M. Gsell montre que ce port jouait, par rapport à l'Italie, le rôle géographique, économique, politique, qui est aujourd'hui celui d'Alger par rapport à la France. Au reste, la ville romaine n'était que l'agrandissement et l'embellissement soudains d'une vieille cité indigène bien située pour des rapports faciles avec l'arrière-pays et avec l'étranger. Pomponius Méla, le géographe, indique qu'elle fut choisie pour les avantages de sa position, et surtout pour la facilité de ses communications avec le continent européen et avec les pays limitrophes, soumis à la domination de Rome. Ce sont des considérations du même ordre, commerciales et politiques, qui ont amené de nos jours la prospérité de Rabbat et de Casablanca.

Pas plus par sa population que par sa géographie, la Maurétanie n'était un territoire rigoureusement délimité. Elle n'avait pas l'apparence d'unité que le Maroc contemporain doit à une dynastie stable, à une religion prépondérante et à une longue occupation des lieux. Créée par l'imagination utilitaire des Romains, elle constituait le groupement artificiel des pays occidentaux extérieurs à la province d'Afrique. C'était la Marche océane.

Voilà pourquoi la création du royaume maurétanien de Juba ne put être envisagée qu'après la constitution des deux provinces d'Afrique, l'ancienne et la nouvelle, bientôt confondues définitivement en une seule. Un pareil royaume est le résultat lointain, mais nécessaire, de la défaite des Pompéiens, de la mort de Caton d'Utique, de la victoire de Thapsus : il est aussi le résultat plus immédiat de la disparition des rois indigènes Bogud et Bocchus, souverains de ces régions. César, par la guerre, avait préparé le nouveau régime africain ; Auguste, dans la paix, le réalisa.

La façon dont fut accomplie cette réalisation est caractéristique de la mentalité de l'Empereur. C'est le dernier exemple en date de l'application dans la politique étrangère d'un système qui avait fait ses preuves dans la vie intérieure de la cité : celui de la *clientèle*. Mais cette fois le client du peuple romain n'est pas, comme Prusias, Attale, ou tant d'autres, un souverain que l'ambition ou la nécessité ont contraint d'attacher au service de Rome, pour le conserver, un royaume qu'il sentait près de périr. C'est, au contraire, un jeune vaincu de noble lignage que Rome a élevé, a façonné, afin de le pourvoir un jour d'un royaume destiné à soutenir, à raffermir l'Empire. L'idée géniale d'Auguste est d'avoir confié pareille mission à un prince africain dépossédé, et de lui avoir assigné pour l'accomplir un pays qui n'appartenait pas à Rome : « Taille toi-même, sous la protection de Rome et le long de ses frontières, le royaume où tu régneras. » Conception curieuse du protectorat qui, en somme, a fort bien réussi.

*
* * *

Juba fut le bon jardinier qui soigna et fit mûrir le fruit que Rome n'eut plus qu'à cueillir quand il fut à point.

La vie de ce prince, descendant de l'illustre Massinissa, ne manque pas d'intérêt, ni son caractère de grandeur. M. Gsell est parfois agacé, non sans

raison, de ses petits travers, et il lui dit son fait avec cette spontanéité d'expression et cette forme piquante qui sont un des charmes de son livre. Cela n'empêche pas que, lorsqu'il l'appelle « un royal touche à tout », l'épithète, qui vise uniquement le prétendu savant, ne porte pas préjudice à l'activité gouvernementale du souverain.

Évidemment, il est un peu ridicule d'avoir rédigé une enquête sur l'enlèvement des Sabines, afin d'établir, notamment, « qu'elles étaient au nombre de 683, ni plus ni moins »; il est futile de s'être attaché à démontrer, dans une dissertation érudite, que les pommes d'or du Jardin des Hespérides étaient tout simplement des citrons. Mais n'est-ce pas aller trop loin que de reprocher à Juba, sous prétexte qu'il fut amateur de sciences, de n'avoir pas résolu le problème de savoir si on pouvait faire par mer le tour de l'Afrique? N'est-il pas déjà à sa louange qu'il ait envoyé une expédition aux îles Fortunées, c'est-à-dire jusqu'aux Canaries?

En tout cas, comme roi, il n'a pas si mal manœuvré, et il a bien réussi. Je n'en veux pour preuves que les souvenirs affectueux que lui dédièrent si souvent les populations hétéroclites réunies par un caprice impérial sous son sceptre inattendu. La part du protocole une fois faite, les nombreuses statues et inscriptions honorifiques à la louange de Juba — mieux encore, le culte divin qui lui fut rendu après sa mort, sont un témoignage flatteur de sa popularité. Or, il n'a jamais été indifférent, ni facile, de se rendre populaire en de semblables pays; et, à toute époque, ceux qui ont pu y réussir se sont révélés des hommes de haute intelligence et de grand talent.

Les premières années de Juba n'avaient pas été heureuses. Tout petit, âgé de trois ou quatre ans peut-être, il avait marché devant le char de César, triomphant à Rome pour ses victoires en Afrique. Octave prit soin de lui pour des motifs qui restent obscurs si on les attribue à quelque sentiment affectueux, mais qui s'éclairent si l'on voit en cet enfant royal un otage et un auxiliaire mis en réserve pour l'avenir. Sa formation civique romaine fut excellente, et, comme roi vassal, il se montra certainement impeccable. Mais comme souverain indigène, il risquait d'avoir, aux yeux de ses sujets, la tare d'être imprégné de culture hellénique au point que la langue officielle dans son entourage était le grec. Ce n'est pas, d'ordinaire, une bonne recommandation pour un chef d'État de parler une langue différente de celle de son peuple : de nos jours, des roitelets balkaniques en ont fait la fâcheuse expérience. Il en eût sans doute été de même pour Juba, s'il n'avait eu deux chances en sa faveur. La première, c'est que sa langue maternelle était tout de même le numide, je veux dire un dialecte africain compris de quelques-unes au moins des tribus à lui soumises : pareille aptitude suffisait pour affirmer favorablement sa qualité et ses droits d'autochtone. La seconde, c'est que la majorité des peuplades rangées théoriquement sous son sceptre parlaient des langages divers, et se souciaient peu de s'entendre, soit entre elles, soit avec leur roi du moment. Tout cela, assurément, ne donnait pas beaucoup de cohésion au royaume. Mais un État tampon a-t-il besoin d'unité ou de souplesse?

« La Cour de Juba, écrit M. Gsell, offrait un aspect très cosmopolite. Lui-même était l'héritier ou le disciple des civilisations les plus diverses : Numide par sa naissance; Punique par la force d'attraction que, pendant des siècles, Carthage avait exercée sur sa race; Romain par ses années d'enfance

et de jeunesse passées dans la capitale du monde, par les attaches d'intérêt et de reconnaissance qui le liaient à Auguste; Grec par son éducation et ses goûts artistiques et littéraires; Égyptien grécisé par son mariage. »

Car le protégé impérial avait épousé, par ordre, la fille d'Antoine et de Cléopâtre, la Princesse-Lune, Cléopâtre-Séléné, que le triumvir avait reconnue pour son enfant légitime lors de son mariage avec la reine d'Égypte. Elle aussi avait mal débuté dans la vie, et ses souvenirs d'adolescence lui rappelaient le jour où, fillette de onze ans, elle avait figuré en vaincue dans la pompe triomphale d'Octave. Élevée, elle aussi, à Rome, elle avait grandi dans une position analogue à celle de Juba. Mais Juba n'était que citoyen romain adoptif, tandis que Cléopâtre était Romaine de naissance, et fille d'un père illustre. Elle le savait et dut le faire sentir à son mari, car elle devait être assez désagréable, dit M. Gsell, qui la juge d'après les traits durs et revêches et le peu de beauté qu'elle paraît avoir sur ses monnaies.

En effet, elle possédait le privilège de battre monnaie à son effigie; elle avait le titre et les prérogatives de reine; et il est probable que Juba, homme d'étude et travailleur de bibliothèque, aurait été réduit au rang de prince-consort par une épouse fière de sa race et de l'antique civilisation de ses ancêtres, si Cléopâtre n'avait pas fait à son mari la faveur de mourir assez vite, après lui avoir donné comme fils un petit Ptolémée, et si Rome n'avait pas été intéressée à maintenir le pouvoir royal effectif entre les mains du souverain qu'elle avait constitué pour son garde-frontières.

Cette tâche de défense, et aussi d'assimilation, ce protectorat, comment Juba a-t-il su, en somme, l'effectuer? Il semble qu'il s'en soit tiré avec plus d'honnêteté que de brillant, et son mérite a peut-être consisté surtout à n'avoir « pas d'affaires ». C'est, dans un pays de protectorat et même ailleurs, un savoir-faire qui a sa valeur. Aussi les Romains le récompensèrent-ils de toutes les décorations en usage chez eux; un siège d'ivoire, un sceptre d'ivoire, une couronne d'or. Motif : avoir repoussé les Gétules, nomades du Sud, dont les djichs parcouraient les steppes de la Tunisie méridionale, et razziaient inopinément les postes avancés du territoire romain.

Cependant, il paraît bien que, dans la coulisse et en sourdine, les légions régulières de Rome aidèrent sérieusement les forces supplétives de l'armée maurétanienne. Il est avéré, en tout cas, que, malgré ce concours renouvelé, Juba ne put aboutir à un résultat définitif dès que la résistance barbare se montra réfléchie et têtue : telle la révolte de Tacfarinas, qu'il ne sut pas réduire, même en s'associant son fils Ptolémée. Lorsque ce dernier, grâce à l'appui militaire du proconsul Dolabella, connut un meilleur succès, la preuve se trouva faite, par les circonstances elles-mêmes, que Rome réussirait désormais aussi bien, et plus vite, à pacifier le pays par ses propres moyens et non plus par personne interposée.

L'annexion se fit donc, quelques années après, par un coup de poignard de Caligula, qui rendit le trône vacant. L'impérial fou laissa courir, ou répandit, le bruit que ce geste un peu vif avait eu pour cause une rivalité vestimentaire, et que Ptolémée, souverain des îles Purpuraires, que nous appelons Mogador, avait commis le crime de lèse-majesté en paraissant auprès de l'Empereur avec une trop belle toge de pourpre. Mais il avait peut-être surtout un trop beau royaume, si grand qu'il fallut le partager en deux provinces, et qu'avec les Maurétanies Césarienne et Tingitane, ainsi que le re-

marque M. Gsell en terminant, « Rome étendit enfin sa domination jusqu'aux rivages de l'Océan, au delà des colonnes d'Hercule ».

Georges SEURE.

(Débats, 9 avril 1929.)

Autour du Panthéon.

Une fois de plus au cours de sa longue existence, toute d'avatars et de vicissitudes, le monument qui est peut-être le plus beau, en tout cas le plus intact de tous ceux que nous a légués la Rome impériale, le Panthéon, vient de changer de statut et de condition. Le Concordat entre l'Italie et le Saint-Siège le reconnaît en effet définitivement comme basilique militaire et royale. Son histoire continue de la sorte à se modeler sur celle de la ville. Temple païen d'abord, abandonné par les premiers empereurs chrétiens, saccagé par les barbares, le Panthéon fut sauvé par les papes du ^{vi}e siècle qui, selon le mot de Chateaubriand, le couvrirent finalement du « manteau de la religion ».

Dès cette époque, la Vierge en chasse Vénus et les martyrs y triomphent des dieux. Consacrée à Sainte-Marie *ad martyres*, la nouvelle église ne s'en mue pas moins en une forteresse lors des luttes sanglantes entre les Orsini et les Colonna. La Renaissance cependant, frappée d'admiration devant la majesté de cette architecture sacrée, l'isole, le restaure, y ensevelit même le plus grand des peintres. *Ille hic est Raphael...* Le baroque survient, inspirant au Bernin une de ses conceptions les plus saugrenues. Au-dessus du portique, à colonnade, au fronton classique des temples grecs, notre « chevalier » fit édifier deux campaniles courts et pointus que la malice populaire s'empressa de baptiser « oreilles d'âne » et qu'on fit démolir fort heureusement au début du siècle. Mais un pape, un Barberini, Urbain VIII, fit pis encore en ordonnant d'arracher, pour la fonte de canons laissés au castel Saint-Ange; les derniers bronzes laissés par les Goths. *Quod non fecerunt Barbari, fecerunt Barberini...* Le malheureux permettait ainsi à un latiniste d'esprit de flageller à jamais le nom de sa famille. D'autres souverains pontifes, cependant, protègent le Panthéon, le dégagent, le maintiennent en état. Et finalement, à la mort de Victor-Emmanuel II, en 1878, l'antique monument est choisi comme mausolée des rois d'Italie. Mais cette affectation, en raison même du conflit de la question romaine, plaça le Panthéon, toujours dédié comme église à Sainte-Marie-des-Martyrs, dans des conditions complètement anormales au point de vue ecclésiastique. C'est ainsi que le saint Sacrement n'y pouvait être conservé en permanence. Le Concordat, comme nous l'avons vu, vient de régler cette fausse situation. Désormais le Panthéon dépendra de l'administration royale et ses chanoines auront à leur tête le *vescovo cas-trense*, soit le grand aumônier de l'armée italienne.

Cependant, à l'heure même où son statut vient de se régulariser, le monument disparaît en maints endroits derrière de hauts échafaudages. A première vue, le cas paraît des plus graves. A l'intérieur de l'édifice, planches et poutres s'amoncellent même jusqu'au sommet de la voûte. Mais, hâtons-nous de le dire, la robuste constitution du temple, malgré quelques fissures, n'est

en rien affectée. Les architectes italiens n'ont pas encore, à son égard, à se muer en médecins. Cette charpente n'a nullement un but orthopédique. Elle n'est là que pour permettre une étude approfondie et définitive de l'anatomie du Panthéon. Car nul monument au monde n'a soulevé et ne soulève encore autant de controverses et de problèmes. On connaît sa disposition : une vaste et solide rotonde de 43 mètres de diamètre supporte une coupole hardie d'égale hauteur. Aucune fenêtre. La lumière descend d'une ouverture circulaire, d'un œil situé au centre de la voûte, c'est-à-dire au sommet même de l'édifice. Mais, tombant d'une telle hauteur dans l'immense vaisseau, la clarté du jour se tamise, devient languide, diffuse, religieuse en quelque sorte, et invitant dès l'abord au recueillement. Stendhal avouait lui-même n'avoir jamais pénétré sans émotion dans un pareil lieu et se demandait si vraiment ce n'était pas là le sublime... Enfin, adapté à la rotonde, un magnifique portique à colonnes, qui est à lui seul un chef-d'œuvre, sert à la fois de façade et de vestibule du temple. Bref, toutes ces dispositions constituent un type à part dans l'architecture romaine. A tel point que, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, des centaines de monographies lui ont été consacrées. Chaque examen n'a causé que des surprises à l'archéologie. Et cela continue. Car tout en ce temple est énigmatique. Son nom d'abord, que d'aucuns expliquent par la disposition de la coupole rappelant la voûte céleste, d'autres par une consécration de l'édifice à plusieurs divinités. Son constructeur ensuite. Qui fut-il ? Le gendre d'Auguste, Agrippa, comme le dit une inscription sur l'architrave du portique ? On le croyait jusqu'il y a une trentaine d'années, lorsqu'un jeune Français, élève de la villa Médicis, G. Chedanne, étudiant la voûte, en rapporta quelques briques timbrées de l'époque d'Hadrien. Enfin, de multiples particularités de construction posent tout autant de questions. Or, les recherches que l'on vient de commencer sous la haute direction d'un spécialiste connu des travaux d'art romain, G. Gozzo, ont déjà abouti à des constatations des plus curieuses. C'est ainsi que jusqu'à ce jour on croyait que le portique et la rotonde, étroitement soudés, formaient un seul et même corps. Les fouilles, par contre, ont prouvé d'indiscutable façon que les fondations de ces deux parties sont complètement indépendantes et qu'en somme le temple et son portique ne sont simplement qu'adosés l'un à l'autre. Mais quelles pouvaient bien être les raisons de cette singulière dualité ? Une autre série d'investigations viennent d'éclaircir ce mystère. Elles démontrent en effet que l'accès du Panthéon se trouvait à l'origine du côté opposé à l'entrée actuelle. Le portique qui s'élevait primitivement au sud de l'édifice aurait été transféré avec tous ses éléments, ses colonnes, son entablement, son fronton, au nord, sur le front actuel. Cette inversion du *pronaos* aurait été due à la rupture de l'anneau de fondation, à proximité même de l'ancienne porte ; une grande lésion se serait produite à cet endroit, nécessitant des travaux de renforcement, condamnant l'entrée primitive et la recouvrant même d'un nouveau mur extérieur. Un examen attentif de la rotonde, côté sud, révèle d'ailleurs des restes manifestes d'avant-corps, liés à la structure originelle du temple. Bref, le Panthéon aurait subi à un certain moment une véritable crise de stabilité, nécessitant, pour son assiette, cette modification radicale du plan primitif. Les fouilles effectuées ont d'ailleurs mis au jour cet ancien travail de désagrégation. Tout un secteur de la rotonde a été menacé jadis dans ses œuvres vives. Et

ce fait s'explique des plus naturellement si l'on songe que le Panthéon a été construit dans la zone la plus basse et par conséquent la plus fréquemment inondée de Rome.

Cette curieuse découverte, qui fait défiler dans la nouvelle basilique royale une foule d'archéologues et d'historiens de l'art, fait naturellement bouillonner maintes imaginations. Et déjà on nous annonce que les recherches faites sur la structure de la coupole auraient donné des résultats pleins d'intérêt. Dans une étude, G. Gozzo annonce même que le schéma constructif de la coupole du Panthéon aurait servi de prototype à celle de Sainte-Sophie de Constantinople et ose en déduire « la directe dérivation de l'art byzantin de l'art romain... ». Conclusion discutable : car toute hardie que soit la voûte hémisphérique du Panthéon, assise sur une rotonde, elle ne peut guère être comparée à celle du temple que Justinien éleva à la divine Sagesse, et qui, par des pendentifs, s'appuie sur quatre grands arcs, eux-mêmes reposant sur quatre piliers colossaux. La voûte d'ailleurs est vieille comme le monde et se retrouve jusqu'en Babylonie. Tout au plus Agrippa ou Hadrien, si ce n'est Septime-Sévère, l'ont en ce temple employée pour la première fois dans des proportions monumentales. Comme le Colisée, les grandes basiliques du Forum, le bazar de Trajan et les Thermes de Caracalla, le Panthéon par sa masse imposante et sa réelle beauté, plus que par l'originalité même de sa conception, demeure cependant une œuvre des plus expressives de la grandeur impériale. Les Romains vraiment dominaient la matière comme ils dominaient le monde.

P. GENTIZON.

(*Le Temps*, 12 mai 1929.)

Les monuments des Croisés en Syrie et en Palestine.

L'étude vraiment scientifique de ces monuments date de près de soixante-dix ans. La science archéologique française s'honore des premiers travaux que le marquis de Vogüé leur consacrait dès 1860 (*les Églises de Terre sainte*), affirmant le caractère nettement français qu'il leur reconnaissait. Mais, déjà, lui aussi s'était préoccupé, au cours de ses enquêtes, des influences orientales qu'avait subies l'art roman occidental, et il avait cherché (1866-1877) ces origines dans les monuments de la Syrie centrale, du ^{1er} au ^{vi}^e siècle, à l'étude desquels contribuèrent ensuite H. Crossby Butler et surtout Max van Berchem (1913-1915).

Depuis lors, les travaux qui ont confirmé et éclairé ces influences abondent, avec les études de Strzygowski sur les églises arméniennes, du P. de Jerphanion des églises de Cappadoce, et les beaux livres de G. Millet, de Bréhier, de Lasteyrie, d'Ebersolt, de Dalton, que dominent ceux d'Émile Mâle.

Au moment où les premiers Croisés mirent le pied sur le continent asiatique, l'art roman comptait déjà en Occident cent ans d'existence et quelques-uns de ses monuments les plus caractéristiques, à Tours, à Clermont, à Tournus, à Caen, à Jumièges, en Catalogne ; Saint-Sernin de Toulouse fut consacré l'année qui suivit la prise de Jérusalem, tandis que les Croisés

demeurés dans le saint royaume de Jérusalem durent se contenter assez longtemps des édifices qu'ils y avaient trouvés, en les réparant; et l'on peut dire que les modèles orientaux furent adoptés en Occident avant de l'être en Syrie, où les Français les avaient sous les yeux. En général, les monuments qui nous restent des Croisés ne sont guère antérieurs à 1120, et la plupart très postérieurs, et il est curieux de constater qu'ils ne diffèrent pour ainsi dire pas de nos églises romanes d'Occident, où les motifs orientaux sont même peut-être plus nombreux, grâce à l'apport de l'Espagne musulmane, dont le royaume de Jérusalem n'a pas bénéficié.

Déjà, il y a trente ans, Camille Enlart avait vu juste, en étudiant les monuments gothiques de l'île de Chypre (1899), où, dans les nefs de Nicosie et de Famagouste, il reconnaissait la main de maîtres d'œuvre de la Champagne et de l'Ile-de-France. Cette expansion de l'art français du moyen âge à l'étranger, il n'a cessé d'en poursuivre l'étude, grâce à sa dernière mission en Orient d'octobre 1921 à mars 1922, à laquelle il n'a survécu que de peu d'années, pour aboutir à ces conclusions que l'architecture des Croisés est de toutes pièces importée d'Europe, mais parfaitement acclimatée. Ces conclusions, appuyées par la plus riche documentation de preuves écrites ou figurées, ressortent du magnifique ouvrage *Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem* (2 volumes de texte, 3 albums de 196 planches, in-4°, édités par G. Geuthner, 1925-1928). Une étude attentive a ramené C. Enlart aux édifices déjà publiés de Palestine et de Syrie; les églises de Tortose et de Ramleh n'avaient été étudiées que sommairement. Mais la cathédrale de Beyrouth et le château de Margat lui doivent leurs premiers relevés, de même que l'abbaye de Belmont, de l'ordre de Cîteaux, qui, de son sommet abrupt, domine toute la région de Tripoli. Sur les églises du Saint-Sépulcre et d'Hébron, Enlart revient en les complétant sur les beaux travaux des savants Pères Vincent, et Abel de l'École biblique de Jérusalem, et les extraordinaires chapiteaux, deuxième moitié du XII^e siècle, de Nazareth, peuvent être étudiés sur de parfaites reproductions. Sur la forteresse du « Crac des Chevaliers de l'Hospital », il a laissé beaucoup à faire à son successeur, Paul Deschamps, qui y a consacré sa mission (1927-1928), dont les intéressants résultats apparaissent déjà dans *Syria* et la *Gazette des Beaux-Arts*.

Mais, en même temps que cette enquête enrichit nos connaissances, elle nous apporte sur l'état des monuments les plus graves révélations. Comme le dit M. Paul Léon en son introduction, « l'inventaire de M. Enlart est la préface nécessaire aux mesures de conservation. Puisse cette nouvelle croisade trouver parmi nous des apôtres et susciter des chevaliers »!

Gaston MIGEON.

(Débats, 12 mai 1919.)

La bibliothèque sur film.

On sait qu'il y a quelques jours un incendie a brutalement détruit la Bibliothèque municipale de Dunkerque. Les flammes ont dévoré 70.000 volumes, dont beaucoup étaient rares, dont plusieurs étaient précieux : incunables ou Aldes. Mais aussi dans la catastrophe ont été anéantis des manuscrits

dont la perte sera longuement regrettée. Nombre d'entre eux étaient utiles ou même indispensables pour l'histoire des Flandres, et l'un, qui datait du règne de Charles-Quint, était en quelque sorte la charte de la commune d'un-kerquoise.

Une heureuse circonstance permet que certaines pièces aient été utilisées tout récemment par M. Herni Malo pour le livre qu'il va donner sur Jean Bart; mais, de tout le reste, rien ne subsiste, et rien ne pourra être reconstitué.

Cette catastrophe ne suscitera-t-elle que de vains regrets? Sans prendre aucune initiative, continuera-t-on à gémir stérilement sur ces incendies de bibliothèques, de chartriers, d'archives que les journaux enregistrent en ce moment presque chaque semaine? N'y a-t-il donc rien à faire?

Le feu est un adversaire sournois qu'il ne faut pas espérer vaincre définitivement et dont on ne pourra jamais éviter les attaques brusquées. Mais on peut apporter un correctif à ses méfaits : il suffit pour cela de tirer parti du perfectionnement des procédés photographiques.

On demeure confondu lorsque l'on constate avec quelle lenteur et quelle maladresse parfois sont mises à profit les inventions des hommes de génie. Plus d'un siècle après que Niepce a eu ses merveilleuses intuitions, nous ne demandons pas encore à la photographie tout ce qu'elle peut nous donner, et d'une découverte féconde entre toutes nous négligeons de nous servir autant qu'il le faudrait.

Pourquoi ne pas prendre des négatifs sur film de *toutes les pièces uniques* — imprimés ou manuscrits — conservées dans les bibliothèques nationales ou municipales?

De ces films naturellement de multiples copies positives seraient tirées. S'il arrivait malheur à l'original, du moins subsisterait indéfiniment de lui une fidèle image que les travailleurs du monde entier pourraient utiliser.

Ces copies positives seraient soit des films en ruban, soit des épreuves sur papier. Les gélatino-bromures, s'ils ont été fixés avec soin dans de l'hypo-sulfite frais et bisulfite, puis convenablement lavés, sont maintenant très stables. Ils offriraient la ressource de la réduction ou de l'agrandissement.

Quant aux films positifs en ruban, leur volume restreint, leur légèreté, la facilité avec lesquels on peut les classer et les loger, plaideraient en leur faveur. Toutefois ils ne sont pas aisés à manier sans instruments spéciaux, et leur lecture un peu pénible offre quelques difficultés.

Néanmoins, si je suis bien informé, ce sont les films en ruban que les Allemands ont songé à utiliser lorsqu'ils ont, en ces derniers mois, commencé à étudier la question dont j'expose les données. L'idée première de cet emploi particulier des films appartient d'ailleurs, je crois, à un Belge, qui, avant la guerre, avait imaginé ce moyen d'obtenir, sous une forme portative, la reproduction de textes imprimés d'une longueur considérable; il avait rêvé de faire ainsi tenir tout le Larousse dans une boîte à cigares!

En dépit des avantages des épreuves proprement dites sur papier ou sur film, il semble qu'il serait encore préférable d'utiliser des méthodes très récentes de typographie photographique, lesquelles permettent d'établir à très bon compte des fac-similés parfaits qu'on peut publier en brochures ou en recueils.

En tout cas, cela n'est qu'une question d'organisation. Les difficultés matérielles n'existent pas. La mise de fonds serait vite récupérée par la vente

des copies aux municipalités, aux écoles, aux particuliers, et surtout aux bibliothèques de tout l'univers civilisé. L'Institut de coopération intellectuelle de la Société des Nations, tout désigné pour régler cessions et échanges, aurait là une belle occasion de prouver son activité et d'accomplir une œuvre durable.

Raymond LÉCUYER.

(*Ami du Peuple*, éd. du soir, 3 mai 1929.)

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ISABELLA ERRERA

Au mois de juin 1929 est morte à Bruxelles, après une cruelle maladie supportée avec courage, la créatrice de la belle bibliothèque d'art de la rue Royale, Isabella Errera. Elle était née à Florence vers 1870, sœur cadette d'Helena, aujourd'hui Mme Droin, qui, sous le nom de Jean Dornis, a beaucoup contribué à répandre chez nous la connaissance de la littérature italienne. Mariée en 1891 à Paul Errera, historien et jurisconsulte, qui fut longtemps recteur de l'Université de Bruxelles — déjà honorée par son frère Leo Errera, le savant botaniste — elle se trouva introduite, sans préparation suffisante, dans un milieu où dominaient les préoccupations intellectuelles. Une heureuse inspiration la tourna vers un ordre d'études un peu délaissées, où de longs voyages, facilités par une situation matérielle avantageuse, lui permirent d'acquérir,



ISABELLA ERRERA, d'après le buste de Vinçotte.

en peu d'années, une incontestable compétence : elle forma une collection d'anciennes étoffes et, sur mon conseil, publia en 1901 son premier ouvrage : *Collection d'anciennes étoffes, réunies et décrites, avec 420 photographures d'après les clichés de l'auteur*. Quatre ans après (1905), elle donna un second volume : *Collection de broderies anciennes, avec 104 photogravures*. La même année elle déposa sa collection, devenue très riche, aux Musées

royaux des arts décoratifs. Le Gouvernement belge la chargea alors de publier un catalogue général des étoffes anciennes et modernes du Musée, ouvrage considérable dont la troisième édition, avec 1.000 photographies, parut en 1927. Entre temps, de l'étude des étoffes et broderies, elle avait passé à celle des peintures et s'était créé un excellent instrument de travail sous forme d'une ample bibliothèque d'art qu'elle installa dans sa maison de Bruxelles et ouvrit aux travailleurs. En 1913, elle publia chez Hachette le très utile *Dictionnaire répertoire des peintres* (avec supplément en 1924), qui est entre les mains de tous les historiens de la peinture. Pendant la guerre, restée à Bruxelles, elle seconda les desseins patriotiques des hommes valides qui voulaient rejoindre l'armée belge et, quoique aussi prudente qu'adroite, fut soupçonnée et fit huit jours de prison. Mais ces tristes années ne furent pas perdues pour son travail. Secondée par des auxiliaires qu'elle savait choisir et diriger, elle donna en 1920 son énorme *Répertoire des peintures datées* (920 p. in-4°), ouvrage où on relève sans doute des erreurs, comme dans le *Dictionnaire*, mais qui ne cessera jamais de rendre service. Cette besogne formidable devait être suivie d'une autre, plus écrasante encore, dont elle n'a pu publier que le premier fascicule (lettre A) : *Répertoire abrégé d'iconographie*, 1929. Je crois que la suite de ce travail de bénédictin existe à l'état de fiches. Et je n'ai pas parlé de ses nombreux articles dans le *Bulletin des Musées de Bruxelles*, l'*Arte*, le *Burlington Magazine*, la *Gazette des Beaux-Arts*, etc.; je n'ai pas dit que cette très belle femme trouvait le temps, entre de nombreux voyages, d'élever deux enfants, de recevoir, dans sa belle demeure, les Belges et étrangers de passage à Bruxelles qui s'occupaient d'art ou de littérature. Les multiples faces de sa gracieuse énergie ont toujours fait mon admiration, et je n'ai pas été le seul à m'en étonner, comme je ne suis pas le seul à regretter profondément celle qui sut si bien rehausser les dons de la nature et de la fortune par des mérites plus durables¹.

S. REINACH.

RIDOLFO AMEDEO LANCIANI

Né à Montecelio le 1^{er} janvier 1846, cet illustre archéologue est mort à Rome le 21 mars 1929, à l'âge de 83 ans. Il avait été professeur de topographie romaine à l'Université de Rome (1878-1927); il était sénateur du royaume.

Son premier travail (1867) concerne les ports de Claude et de Trajan aux bouches du Tibre; il n'a cessé depuis de s'appliquer aux problèmes de topographie, en particulier de topographie urbaine, activité couronnée par la publication de la grande carte en 46 feuilles qui marqua une date dans ces études (1893-1898). On lui doit, outre de nombreux mémoires, plusieurs ouvrages très appréciés, la plupart en anglais, sur les antiquités romaines, dont il suivait les découvertes, d'abord comme secrétaire de la Commission archéologique (1876), puis comme préposé aux fouilles (1877-1890) : *Frontino intorno le acque e gli aquedotti* (1880); *Ancient Rome* (1888); *Pagan and*

1. Voir aussi dans l'*Horizon* (Bruxelles, 29 juin 1929) un article de Mlle Marguerite Devigne où Isabella Errera est comparée à Isabella d'Este, parce qu'elle fit revivre en elle « les types d'autrefois ».

Christian Rome (1892); *Ruins and excavations* (1898); *New tales of old Rome* (1901); *Storia degli Scavi di Roma* (1902-1907). C'était un homme d'un physique attrayant, guide aimable des patriciens de tous pays et conférencier très écouté. Marié une première fois à une Américaine (1875), il épousa, après la mort de celle-ci, la duchesse de San Teodoro, née Palmer (de Reading), veuve du prince Marc-Antoine Colonna. Les Mémoires de cette femme distinguée ont paru en 1929 chez Elkin Mathews à Londres.

S. R.

CHARLES DEPÉRET

Au mois de mars 1929 est mort, à l'âge de soixante-quinze ans, des suites d'un accident au cours d'une excursion géologique, le doyen de la Faculté des sciences de Lyon, membre de l'Académie des sciences depuis 1913, Charles-Jean-Julien Depéret.

Cet illustre géologue appartient à notre science par la part importante qu'il prit aux fouilles préhistoriques de Solutré et de Glozel. Il fut parmi les plus ardents défenseurs de l'authenticité des trouvailles glozéliennes, se rendit plusieurs fois sur les lieux, fouilla lui-même avec grand succès aux environs et fit ainsi honneur à l'Université de Lyon, tandis que toutes les autres, sauf celle de Clermont, s'exposaient, par leur hostilité ou leur indifférence, au jugement sévère que leur réserve la postérité.

S. R.

Ch.-V. LANGLOIS

Mort le 24 juin 1929, à l'âge de 66 ans, Charles-Victor Langlois — dans l'intimité, *Charles V* — laisse la réputation méritée d'un connaisseur éminent tant de l'histoire que de la littérature du moyen âge.

Ancien élève de l'École des Chartes, reçu agrégé d'histoire, puis docteur ès lettres, il enseigna d'abord à Montpellier et à Douai, puis à la Sorbonne, de 1888 à 1913. Un an avant la guerre il fut nommé directeur des Archives, situation dans laquelle il a rendu de grands services. L'Académie des Inscriptions l'élut en 1917; il la présida en 1925.

Ses deux manuels, *Introduction aux études historiques* (avec Seignobos) et *Archives de l'Histoire de France* (avec Stein), suffiraient à la réputation d'un savant. L'historien américain Lea disait que s'il avait connu plus tôt ces livres cela lui aurait épargné des années de travail. Mais le principal titre scientifique de Langlois, rapidement devenu classique, est son ouvrage considérable, *la Vie française aux XII^e et XIII^e siècles*. Il y a là le produit, admirablement digéré, de lectures immenses; le style, aussi élégant que sobre, est à la mesure de l'érudition. On lui doit encore divers travaux importants sur Philippe le Bel, Philippe le Hardi, Pierre Dubois, l'Inquisition, etc.

Langlois était le gendre de l'illustre chimiste Marcelin Berthelot. La mort récente d'une femme digne de lui contribua au dérangement de sa santé, après une vie partagée entre les affections familiales et le travail. Il a succombé presque subitement à une faiblesse du cœur.

S. R.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1836. Saint Louis. — 1887. Philippe le Hardi. — 1888. Histoire du Parlement jusqu'en 1314. — 1889. Docum. relat. à l'hist. de France au *Public Record Of-*

fiée à Londres. — 1890. Lectures historiques, moyen âge; Origines du Parlement de Paris; Formulaires des lettres du xiii^e-xiv^e siècle (1890-7). — 1891. Histoire (élémentaire) de Bretagne; Le procès des Templiers (R.D.M., 15 janv.); Pierre Dubois, *de recuperatione Terrae Sanctae*. — 1893. Archives de l'histoire de France (avec H. Stein). L'éloquence sacrée au M.A. (R.D.M., 1^{er} janvier). — 1896. Manuel de bibliographie historique. — 1898. Introd. aux études historiques (avec Seignobos). — 1899. Inventaire des comptes royaux dressés par Rob. Mignon sous Philippe de Valois; Mémoires de la Chambre des Comptes (préface). — 1901. S. Louis, Philippe le Bel et les derniers Capétiens (dans l'*Histoire de Lavoisier*). — 1902. L'Inquisition; Questions d'histoire et d'enseignement. — 1904. La société française au xiii^e siècle d'après dix romans. — 1905. L'éducation aux États-Unis; Histoire (élémentaire) de l'écriture en France. — 1908. Les papiers de Guillaume de Nogaret; Gilles de Corbeil (préface); La Vie en France au M.A. d'après quelques moralistes. — 1911. Connaissance du monde et de la nature au M.A. — 1915. Les études historiques (dans la *Science française*, 1915). — 1916. Registres perdus de la Chambre des Comptes. — 1918. Notice sur Noël Valois. — 1920. L'Esprit de Gui. — 1921. Les impôts il y a 600 ans; Sources de l'histoire du territoire rhénan (préface); Notice sur P. Meyer (avec A. Thomas). — 1922. Les hôtels de Clisson, Guise, Rohan-Soubise. — 1923. Notice sur R. Delachenal. — 1924. Un diplomate du xvi^e siècle (préface). — La vie en France au M.A. (4 vol., 1924-5). — 1925. Notices sur A. Cordier, P. Durrieu, Elie Berger, Th. Homolle. — Langlois a publié de nombreux articles dans la *Revue historique*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, la *Société historique de Paris*, etc. Avec Herr, Stein et S. Reinach il a dirigé, de 1895 à 1896, la *Revue internationale des Archives, Musées et Bibliothèques*; cette publication utile n'a eu qu'un volume (chez Welter).

S. R.

ALFREDO TROMBETTI

Mort au mois de juillet 1929, à l'âge de 63 ans, en prenant un bain au Lido, cet étruscologue se fit connaître en 1908 par une étude sur l'unité originaire du langage qui fut couronnée par les Lincei. Au premier Congrès international de linguistes (août 1928), il annonça que, depuis 1891, il étudiait le problème étrusque et croyait en avoir avancé la solution; l'étrusque, suivant lui, appartenait aux groupes caucasiens et indo-européens. Le texte de la momie d'Agram serait le récit d'un lectisterne, avec une litanie, une liste de prêtres, un calendrier de fêtes et de sacrifices. Bien que pensionné à cet effet par le *Duce*, Trombetti ne paraît pas avoir allégué de preuves solides à l'appui de ses retentissantes déclarations (cf. *Times*, 8 juillet 1929).

S. R.

R. H. BENSON

Au mois d'avril 1929 l'Angleterre a perdu un de ses collectionneurs les plus connus dans le monde des arts. Robert Benson, né en 1850, était financier de son état et, dit-on, financier de premier ordre. Beau-frère, depuis 1887, du colonel Holford, qui possédait lui-même la merveilleuse collection, aujourd'hui dispersée, de Dorchester House, il se mit de bonne heure à collectionner des tableaux italiens, tant dans sa maison de Londres que dans sa belle campagne de Buckhurst (Sussex). Ce fut bientôt un vrai musée, objet d'incessantes visites que le propriétaire était heureux de recevoir. Il publia cette réunion de chefs-d'œuvre en 1927, puis la vendit pour soixante millions de notre monnaie à la maison Duveen, qui l'a détaillée pour une somme bien supérieure. Depuis 1912, Benson était *trustee* de la National Gallery et s'occupait aussi avec zèle de la Tate Gallery; le Burlington Fine Arts Club,

le National art-collections Fund lui doivent également beaucoup. C'était un homme d'un commerce très agréable et qui laisse le meilleur souvenir à ceux qui ont eu le plaisir de le fréquenter.

S. R.

LADY HERRINGHAM

Christiana Jane Powell, devenue Lady Herringham par son mariage, est morte au mois de février 1929 à l'âge de 76 ans. A cette femme douée et courageuse appartient l'honneur d'avoir exécuté, avec quelques auxiliaires, les seules copies dignes de confiance des peintures bouddhiques qui ornent les grottes d'Ajanta en Inde (État du Nizam d'Hyderabad). Ces copies, faites de 1909 à 1911, ont été publiées par l'*India Society* et par les soins de A. H. Fox Strangways, aux frais du maharajah de Mysore, de Sir Wilmot et de Lady Herringham elle-même (*Times*, 28 février 1929).

X.

Mme THÉODORE BENT

Veuve de l'explorateur Théodore Bent, mort en 1897, et sa collaboratrice dans tous ses voyages, Mme Th. Bent est morte au mois de juillet 1929, à l'âge de 83 ans. Le couple avait commencé par visiter les Cyclades, Carpathos, Samos, Thasos, également curieux d'archéologie et de folklore (1883-1887); puis il passa en Carie, en Galicie, dans le golfe Persique (îles Bahrein) et, en 1891, dans l'Afrique du Sud (Zimbabwe dans le Mashonaland). Enfin, M. et Mme Bent recueillirent des inscriptions et des documents de tout genre en Abyssinie, dans le Sud de l'Arabie, à Socotra (1897). L'ouvrage sur l'Arabie du Sud (1900) a été écrit par Mme Bent à l'aide des notes qu'elle avait prises avec son mari (voir *Times*, 5 juillet 1929).

S. R.

LE CARDINAL GASQUET

Président, depuis 1907, de la Commission pour la revision de la Vulgate et préfet des Archives du Vatican depuis 1918, le cardinal Gasquet est mort presque subitement à Rome au mois d'avril 1929, à l'âge de 82 ans. Il était le seul cardinal de curie de nationalité anglaise. A l'âge de 19 ans il était devenu bénédictin. Le cardinal Manning l'engagea à se vouer aux recherches historiques, auxquelles il se consacra avec ardeur jusqu'à sa mort. On a de lui bien des ouvrages estimés : *Henri VIII et la suppression des monastères anglais*; *la Grande Peste de 1349*; *la Vie monastique en Angleterre*; *Henry III et l'Église*; *Édouard VI et son livre de prières* (avec Edm. Bishop), etc. Le pape Pie X l'avait nommé cardinal en 1914. Pendant la guerre, à Rome, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour balancer l'influence austro-allemande dans l'entourage pontifical¹.

S. R.

A. DAROUSSE

Chargé d'organiser le Musée d'Alep et de veiller sur les ruines du temple de Balbeck, Darousse, fonctionnaire du Haut-Commissariat de Syrie, a été

1. Voir *The Times*, 6 avril 1929.

assassiné à Tell-A'biad au mois de juin 1929. Depuis plusieurs années, il avait montré beaucoup de zèle et rendu des services précieux à l'archéologie syrienne. On suppose qu'il a été victime des marchands d'antiquités dont il gênait les dépredations.

S. R.

Hommage à Barracco.

Homme politique du *Risorgimento*, mécène et collectionneur éclairé, Giovanni Barracco (1829-1914) a inscrit son nom dans les fastes romains par la création de l'admirable Musée de sculpture antique qui porte son nom. La belle biographie illustrée — malheureusement non dans le commerce — que M. Ludwig Pollak a consacrée à sa mémoire (Rome, *A cura del governatorato*, 1929) est le récit d'une vie très bien employée. Le biographe n'a pas omis de remémorer le petit cercle d'acheteurs d'antiques auquel Barracco, influencé par Helbig, appartenait dans le dernier quart du xix^e siècle : Michel Tyskiewicz, Aug. Dutuit, Pauvert de la Chapelle (appelé à tort *M. de la Chapelle*), Bonav. Chigi Zondadari, Grég. Stroganoff, le sculpteur d'Épinay, Marcello Massarenti, Aug. Castellani, Léon Somzée, etc. Nous connaissons un peu ce cénacle par les mémoires de Tyskiewicz, publiés ici même ; M. Pollak, qui a fréquenté tous ces *conoscenti*, a donné à leur sujet des détails qui intéressent l'histoire de notre science.

S. R.

Le Centenaire de l'Institut de correspondance archéologique.

Le Centenaire de cette belle institution, due, en partie, au duc de Luynes, et devenue allemande en 1871, a été célébré, au mois d'avril 1929, à Berlin. La science française y était représentée par MM. Lantier et Roussel, qui ont lu différentes communications ; les savants de tous pays, même la Russie et la Palestine, ont pris part aux conférences. On peut lire à ce sujet, en recitifiant d'amusantes coquilles, un article de M. Grenier (*Débats*, 30 avril 1929).

X.

L'Hellenic Society

Le 24 juin 1929, l'*Hellenic Society* a célébré le cinquantième anniversaire de sa création. Quelques-uns des fondateurs — Sayce, Ramsay, Percy Gardner — vivent encore, ainsi que le dévoué éditeur du *Journal*, George A. Macmillan. « Avoir favorisé l'étude de l'hellénisme, qui est celle des origines de l'Europe moderne, pour en faire une vraie science, n'est pas un médiocre résultat ; c'est celui qu'a réalisé la Société hellénique et par là même elle a élevé l'hellénisme à une hauteur d'où il ne pourrait être délogé que par un cataclysme, marquant un retour à la barbarie. » Ainsi s'exprime un *leader* du *Times* de ce jour, et l'on ne peut que s'associer à ces paroles, tout en regrettant que d'autres publications périodiques anglaises, comme l'*Annual* de l'École anglaise d'Athènes, viennent faire une concurrence, ruineuse pour les bibliothèques et les lecteurs, au très estimable *Journal* dit JHS.

S. R.

L'Alchimi.

Comme complément à l'article portant ce titre dans un volume déjà ancien de Pauly-Wissowa, il faut signaler un long essai anonyme dans le *Times Literary Supplement* du 21 mars 1929, où est analysée la bibliographie la plus récente, qui est considérable, ce sujet, longtemps négligé, ayant de nouveau, depuis Berthelot, retrouvé quelque faveur. X.

Une histoire du Costume.

La *Gazette des Beaux-Arts* a entrepris la publication d'une histoire illustrée du Costume en quatre volumes : I. Les modes antiques. II. Byzance et le Moyen Age. III. De la Renaissance à la Révolution. IV. De la Révolution à nos jours. Le tome IV, par Mme Raymonde Sée, a paru le premier, au mois de juillet 1929, et fait bien augurer des suivants. Une jolie préface de Gérard d'Houville a le tort de faire état de la *Thaïs* du Musée Guimet, vieille mystification d'un savant téméraire (voir *Rev. arch.*, 1903, II, p. 368).

S. R.

L'hypothèse des Atlantes et les arts primitifs des deux Amériques et de l'Égypte.

Sous ce titre, M. Louis Germain, du Museum, a publié une étude intéressante (*les Études atlantiennes*, février-mars 1929). Il conclut nettement que l'Atlantide disparut durant l'époque tertiaire, alors que les plus anciens monuments précolombiens seraient seulement de 300 avant J.-C.; il ne saurait donc être question de l'influence d'une ancienne population atlante sur les civilisations de l'Amérique centrale et du Pérou. Mais là où M. Germain va beaucoup trop loin, ou plutôt s'égare, c'est quand il déclare « impossible de nier l'influence de l'Égypte, de la Babylonie, de l'Inde, sur la civilisation mexicaine en général et sur la civilisation maya en particulier ». Les analogies qu'il allègue — pratiques funéraires, méthodes d'embaumement, décorations sculpturales similaires, représentations d'éléphants (?) à Palenqué et Copan — n'ont, à mes yeux, aucune valeur et M. Germain écrit lui-même (p. 101) : « En général, les rapprochements tentés entre les civilisations précolombiennes et celles du Vieux Monde ne sont pas heureux. » Il eût bien fait de s'en tenir à cette formule et de ne pas faire de concessions aux rêveurs.

S. R.

Au Mas d'Azil.

Cette grotte célèbre, objet de déprédations depuis la mort de Piette, a été « classée » au mois de mai 1929. Il appartient maintenant à l'*Institut de paléontologie humaine* (fondation Albert de Monaco) d'en reprendre l'exploration. Ce sera un long et coûteux travail, car les déblais à effectuer sont considérables. Mais l'étude de la civilisation azilienne, encore si mal connue, mérite des sacrifices et des efforts ¹.

X.

1. Un article des *Débats* (2 juin 1929) assure qu'on a vendu des objets faux attribués au Mas d'Azil : « On fabriqua, là aussi, des faux. » Ce « là aussi »

Chronologie préhistorique.

Dans l'article *Civilization* imprimé à part (1929) pour les souscripteurs à la nouvelle édition de l'*Encyclopedia Britannica*, M. James Harvey Robinson écrit que la race de Cro-Magnon et les peintures qu'elle nous a laissées dans les grottes remontent à 25 ou 30.000 ans. « Divisant par deux cette période, nous trouvons des traces d'outils en pierre polie, coïncidant avec l'abandon de la chasse comme occupation exclusive de l'homme. Divisant de nouveau par deux, nous trouvons l'usage du cuivre, précurseur des métaux sur lesquels repose surtout notre civilisation. »

L'auteur avoue que ces chiffres sont sujets à révision. Espérons-le, car ils sont extravagants. Au moment où M. Robinson écrivait, la preuve était déjà faite que la fin du paléolithique touchait au début du néolithique et que le premier néolithique ne pouvait être antérieur à 40 ou 50 siècles avant notre ère. Mais comme Sir Arthur Evans a parlé une fois d'une période néolithique de plus de cent siècles à Cnossos, bien des Anglais ont pris cela pour parole d'Évangile. Ils ont beaucoup à apprendre, beaucoup à oublier. Je me demande si la nouvelle *Britannica* a réservé un article à Glozel?

S. R.

Le mirage des invasions.

M. Van Gennep a protesté à son tour contre l'« abus de la théorie des diffusions de civilisations par invasions de peuples » (*Mercur de France*, 1^{er} juin 1929, p. 454). En effet, « des éléments de civilisation — un certain type de poterie, par exemple — peuvent se diffuser par des essais de quelques personnes connaissant la technique voulue et qui restent nomades; cette technique est enseignée par eux aux sédentaires... En Polynésie, il a suffi parfois d'un seul homme tressant des fibres d'une certaine manière pour diffuser au loin un certain élément d'une civilisation ».

Lors donc qu'on parle des migrations des tribus dites acheuléennes, moustériennes, solutréennes, etc., comme aussi de la grande invasion des constructeurs de dolmens, des fabricants de gobelets campaniformes, etc., on bâtit sur le sable des châteaux de cartes.

S. R.

Les stations lacustres.

Comme le niveau des lacs suisses a changé au cours de la préhistoire, on a pu se demander, depuis Keller, si les palafittes étaient des stations lacustres ou littorales. Keller avait adopté, non sans quelque hésitation, l'opinion qui a prévalu; d'autres archéologues, notamment Reinerth, y ont contredit. La question a été reprise par trois savants compétents dans différentes branches, qui se sont prononcés en faveur de la doctrine de Keller¹.

S. R.

qui vise Glozel, doit être précisé; il n'a jamais existé à Glozel d'autres faux que ceux dont l'introduction, dans la grange des Fradin, fut l'œuvre de la méchanceté et de l'envie. L'auteur de l'article des *Débats* n'a pas la parole à ce sujet.

1. O. Tschumi, W. Rytz et J. Favre, dans le 18^e rapport de la *Commission romano-germanique*, 1928 et à part (24 p.).

Anciens outils agricoles.

Des faucilles de bois avec dents de silex furent en usage, suivant M. Flinders Petrie, de 1350 à 1100. Concurrément avec elles, les faucilles de fer paraissent vers 1250 et deviennent usuelles après l'an 1000 avant J.-C. Les premiers couteaux de fer remontent à 1300, les lourds outils agricole à 1150 seulement ¹.

X.

La collection Bernays.

Les Musées du Cinquantenaire de Bruxelles publient un catalogue illustré de la collection préhistorique et protohistorique de Bernays, formée surtout au cours des dragages de l'Escaut. Il y a là des pièces fort importantes : très grande pointe de lance (la plus grande connue) ; bracelet en or massif ; casque de bronze ; fibule en argent de Tournai (même type que celle de Childéric) ; mobilier d'une tombe d'enfant découverte à Trèves. M. le baron de Loë, dans une courte préface, nous apprend qu'il a paru utile à la Direction des Musées de « présenter au grand public la collection Bernays ». Elle est, me dit M. Capart, déposée au Musée.

S. R.

Eurasia septentrionalis antiqua.

Le quatrième volume de ce recueil (Helsingfors ; en dépôt chez Geuthner à Paris) a été publié en 1929, sous la direction de MM. Sirelius et Tallgren. Il contient 30 mémoires amplement illustrés, tous relatifs à l'archéologie du Nord-Est et de l'Est européens. Je citerai, sans prétendre juger de leur importance relative : 1^o Tolmatchov, *le Paléolithique de la Mandchourie* ; 2^o Tallgren, *Études sur le Caucase du Nord* ; Krivtsov-Grakov, *Trouaille d'objets de l'âge du bronze dans la région du haut Tobol* ; Antoniecsicz, *Une cachette de bronzes en Volhynie* ; A. Potapov, *la Céramique incrustée de Belsk* ; Passek et Latynine, *la Question des « Kamennye baby »* ; Goriounova, *Nécropoles maryennes (tchéremisses)*. Les articles sont en français ou en allemand. Grâce à cette publication, tout un domaine archéologique devient enfin accessible aux savants occidentaux.

S. R.

Découvertes dans un îlot irlandais.

Au cours de travaux dans le port de l'île de Lambay, non loin de Dublin, on a trouvé quantité d'objets curieux que leur propriétaire, Lord Revelstoke, a prêtés au Musée de Dublin. 1^o Un collier de bronze orné de 8 perles de verre, semblable à un autre découvert en Écosse, qui est au British Museum ; 2^o un bracelet de bronze avec traces d'émail rouge ; 3^o des broches de bronze ; 4^o auprès d'un squelette, les restes d'une épée de fer, avec la monture du fourreau disparu ; 5^o beaucoup de petits bronzes près de cette épée, entre autres des disques avec restes de cuir, provenant, croit-on, d'un bouclier ; 6^o une bague de schiste (*shale*, pouvant aussi signifier coquille) ; 7^o un miroir

1. *The Times*, 28 mai 1929.

auquel adhéraient un bâton de fard rouge(?), avec manche en ivoire et en fer; 8° un anneau de bronze passé autour d'un doigt; 9° des instruments taillés dans le porphyre local, d'autres en des pierres inconnues dans l'île; 10° des fragments de poteries analogues à ceux qu'on a trouvés dans l'île de Man¹. S. R.

Peintures rupestres en Rhodésie.

On connaît déjà plus de 450 peintures attribuées aux Boshimans africains. M. Lido Cipriani, professeur d'ethnologie à Florence, en a découvert une dans le district de Marandellas (Rhodésie méridionale), remarquable par la superposition de deux peintures d'époques différentes. On sait, depuis 1920, par la découverte du crâne de Broken Hill (Rhodésie septentrionale), que le pays était déjà habité à l'époque préhistorique; M. Cipriani a découvert des outils en silex préhistoriques près des Victoria Falls. Mais la chronologie des peintures et gravures rupestres reste aussi incertaine que celle des mystérieuses ruines de Zimbabwe, attribuées tantôt à des navigateurs sémitiques, tantôt aux Bantous des XIII^e et XIV^e siècles².

S. R.

A propos d'Hermann Wirth.

J'ai donné plus haut (*Revue*, 1928, II, p. 341) une idée de l'énorme ouvrage de M. H. Wirth sur l'origine des civilisations. Les idées plausibles qu'on trouve dans ce livre ne sont pas de M. Wirth : berceau septentrional (Quatrefoies, Saporta); origine quaternaire de l'écriture (Piette, Wilke, Morlet); origine occidentale de la civilisation méditerranéenne la plus ancienne (S. Reinach). Le reste — Atlantide, déchiffrement des gravures symboliques sur rochers, langue primitive, etc. — sont des extravagances de demi-lettré délirant. Mais voici que M. Hans Mühlestein, dans deux longs articles (*Gazette de Francfort*, 8 juin 1929), où pas un des noms ci-dessus, sauf celui de Wilke, n'est prononcé, ose écrire que les découvertes de M. Wirth sont comparables à celles de Champollion, qu'il a résolu les problèmes des races, des migrations, des écritures, qu'il a prouvé que la patrie originaire de l'humanité s'appelait *Mouru*, signifiant « pays maternel », nom que l'on retrouve dans celui des Maures d'Afrique, des Amurru de Syrie, des Maori de la Nouvelle-Zélande (*sic*). Si de pareilles folies étaient prises au sérieux dans le pays de Bopp, de Virchow et de Mommsen, c'en serait fait de la science historique, philologique et ethnographique en Allemagne. Après l'article de M. Mühlestein — j'en ai reçu un certain nombre de cet acabit, quoique moins longs — il est vraiment temps de crier : Holà!

S. R.

Les fouilles d'Ur.

A la fin d'un excellent article illustré (*Gazette des Beaux-Arts*, juin 1929, p. 321-340), le docteur Contenau conclut que les trésors exhumés à Ur datent de 3100 à 2850 et qu'ils n'apportent rien de « spécifiquement nouveau ».

1. *Times*, 31 mai 1929.

2. *Ibid.*, 21 juin 1929.

les découvertes de Tello nous ayant déjà renseignés sur l'art de cette époque. Pas sur l'orfèvrerie, répondra-t-on à bon droit. Les publications de la *Revue archéologique* sur les fouilles d'Ur semblent être restées inconnues de l'auteur. Rien pour expliquer l'extrême abondance de l'or dans un pays qui n'en produit pas, ni l'importance, évidemment religieuse, attribuée à l'âne (cf. *Rev. arch.*, 1928, II, p. 323). Cela, joint à la pratique des sacrifices humains en très grand, n'a rien de mésopotamien et atteste, je crois, une barbarie étrangère, superposée à une civilisation naissante — à mon avis, une invasion de ces *pré-lydiens* dont parlait un jour M. Dusaud.

S. R.

Du nouveau sur le Déluge.

M. Langdon a constaté à Kish et M. Woolley à Ur l'existence d'une couche alluviale d'une profondeur considérable, qui témoigne évidemment d'une inondation ayant couvert une partie de la Mésopotamie vers 3400-3200. La couche inférieure à celle-là contient aussi deux couches alluviales moins importantes, résultant d'une ou plusieurs autres inondations vers 4000. Or, la légende du Déluge est d'origine sumérienne et fut transmise par les Sumériens aux Babyloniens. Le Noé sumérien s'appelle *Ziudzudra*, dont les Grecs ont fait *Xisouthros*. La tradition hébraïque dérive de la babylonienne. Le Musée d'Oxford possède une tablette sumérienne avec liste de dix rois qui régnèrent pendant 456.000 ans avant le Déluge; cet événement, antérieur à la fondation de Kish, daterait de 34685. Ces chiffres sont naturellement de fantaisie; M. Langdon, qui a fouillé Kish jusqu'au sol vierge, ne pense pas que l'existence de l'homme néolithique remonte à plus de 5000. La chronologie de la Genèse permet de placer le Déluge vers 3400, ce qui concorde avec les observations de M. Langdon. Ainsi cette date serait celle d'une grande inondation, peut-être accompagnée d'un raz de marée, dans le sud de la Babylonie, comme l'avait supposé le géologue Süss. On possède de nombreux objets, plus anciens, donc antédiluviens — en particulier de la poterie peinte — d'Al Ubaid près d'Ur et d'Abu Shahrain (Éridu); entre eux et les trouvailles plus récentes, il n'y a pas discontinuité, malgré quelques différences. Donc, la conception d'une destruction complète du genre humain, moins les huit personnes de l'arche, est du domaine de la légende et les *intégristes* ne se feraient pas honneur en prétendant conclure des découvertes de Kish que la *saga* de la Genèse est de l'histoire ¹.

S. R.

Égypte ou Chaldée ?

Conclusion d'un lumineux article de M. Moret sur le grand ouvrage de J. de Morgan (*Revue crit.*, 1929, p. 146). « Nous admettons qu'il a existé, de l'époque néolithique jusqu'à la période voisine de 2500, une grande civilisation orientale dont la Mésopotamie et l'Égypte représentent les formes les plus évoluées, mais dont l'existence est attestée aussi en Iran, en Anatolie, en Syrie et en Palestine, pour ne pas parler de la mystérieuse Arabie. Dire que la source primordiale de la civilisation orientale est en Mésopo-

1. Voir les articles du *Times*, 16 et 18 mars 1929.

tamie ou en Égypte, et là seulement, nous paraît dépasser nos moyens d'information actuelle. » *Optime*, et d'autant plus qu'à méconnaître le courant occidental, comme l'ont fait à la fois J. de Morgan et son critique, on s'expose soit à abaisser indûment la date du néolithique et de l'énéolithique européen, soit à reléguer parmi les fraudes des documents irrécusables qui attestent l'existence d'une civilisation digne de ce nom dès le début du néolithique européen. N'oublions pas le troisième larron!

S. R.

Les statues de la reine Hatshepsut.

A la mort de cette reine, vers 1480, Thutmosis III ordonna la destruction de toutes ses images conservées dans son temple à Deir-el-Bahari. Elles furent, en effet, brisées et jetées dans une carrière qu'une expédition américaine vient d'explorer. On a retrouvé les fragments d'une foule de statues et de sphinx en granit rouge qu'il a été très difficile de recomposer. Pourtant, à force de patience, on a restitué une grande statue debout, deux statues agenouillées et deux sphinx. En outre, on a retiré de la carrière un sphinx en calcaire, couvert d'une éclatante polychromie, qui, par un archaïsme voulu de la reine, dit-on, rappelle les sphinx bien antérieurs de Tanis. Le visage est celui d'Hatshepsut (*Times*, 22 mars 1929). Ce te sculpture a été exposée au Musée d'Égypte à Caire (*ibid.*, 29 avril 1929).

X.

Amon aniconique.

On connaît des stèles égyptiennes où Min est représenté devant Amon, figuré comme une masse solide non modelée, c'est-à-dire aniconique. Cette masse est un météorite, une pierre tombée du ciel; elle est apparentée à l'*omphalos* delphique, à la pierre noire d'Émèse, au type aniconique d'Artémis à Éphèse et ailleurs. L'*omphalos* est une première transformation par l'art de la pierre informe, d'origine céleste, souvent assimilée à la foudre, comme sur les monnaies de Séleucie de Piérie. On peut lire à ce sujet un très instructif mémoire de G.-A. Wainwright, *The aniconic form of Amon in the New Kingdom*, dans les *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, t. XXVIII, p. 175-189.

S. R.

Les rois pasteurs en Égypte.

Au nord-est du Caire, à Tell el Yehudieh, M. Flinders Petrie a découvert autrefois le premier fort des Hycsos avec scarabées et poteries; un autre fut signalé à Héliopolis; un troisième vient d'être exhumé par le même archéologue au sud de la Palestine, à Beth Pelet, dernier point d'eau permanent sur la route d'Égypte, avec quelques douzaines de tombes contenant plus de 500 scarabées et une quantité de poterie fine. Une d'elles (pré-ramesside) contenait de la poterie égéenne. De nouveaux noms de rois hycsos portent le nombre de ceux qu'on connaît à 34. L'exploration a fait reparaitre une partie d'une grande construction juive du temps de la monarchie; M. Petrie suppose que c'est la caserne des Péléthites ou garde du corps de David. L'œuvre d'art la plus remarquable a été découverte dans une couche in-

cendrée (par Josué ?) : c'est une boîte de bois ornée de plaques d'ivoire où l'on voit un roi sur son trône, des oiseaux et des poissons. Les travaux vont être repris à l'hiver ¹.

S. R.

Le sort de Philae.

Le nouvel exhaussement du barrage d'Assouan, entraînant une hausse de 9 mètres du niveau du réservoir, aura pour conséquence la submersion complète des monuments de l'île de Philae et étendra de 200 kilomètres vers le sud la limite de la région inondée. Ainsi se trouve complètement réalisé le projet des ingénieurs qui, en 1883, souleva une tempête de protestations, car il faisait prévoir « la mort de Philae ». L'Administration ne put, en 1901, que consolider les fondations des temples, de sorte que vingt-sept ans d'inondations les ont laissées intactes. Désormais, pendant plusieurs mois de l'année, les murs des temples seront tout à fait sous l'eau. En somme, l'Égypte a dépensé £ 30.000 à Philae et £ 100.000 à l'exploration complète de la région nubienne qui doit, à l'avenir, être submergée ².

X.

Anciennes églises à Jerash.

Les fouilles anglo-américaines, poursuivies dans cette localité, ont déblayé plusieurs églises construites du iv^e au vi^e siècle, avec inscriptions et mosaïques intéressantes. Parmi ces dernières, il y a des scènes de chasse et de pêche, des paysages, des vues de villes, l'une inscrite *Alexandrie*, l'autre *Pharos*. Les résultats de ces travaux sont particulièrement importants au point de vue de l'histoire de l'architecture, mais on ne pourra y insister que lors de la publication des plans ³.

X.

La synagogue de Beth Alpha.

Le docteur Eléazar Suknik, qui dirige la section archéologique de l'Université de Jérusalem, prépare une monographie de cette synagogue. Il décrira notamment les mosaïques qui représentent les 12 signes du Zodiaque, différentes figures d'oiseaux et d'animaux, ainsi que la scène du sacrifice d'Isaac. Dans cette synagogue du vi^e siècle, on a découvert des vases, des *chofars* et d'autres objets du culte ⁴.

X.

1. *The Times*, 21 mai et 6 juillet 1929.

2. *The Times*, 13 juin 1929. — Revenant sur la question le 14, M. Flinders Petrie rappelle qu'en présence du danger pour la coloration du temple — aujourd'hui disparue — il avait été question de rebâtir les édifices sur une île plus élevée et que le projet de sir John Aird avait été soutenu par lui. « Je plaidai auprès de Sir William Garstin en faveur de cet expédient de préservation ; il répondit que l'offre en avait déjà été faite aux archéologues, qui l'avaient repoussée. Ainsi cet unique exemple d'architecture peinte a été sacrifié à la pique personnelle d'un ingénieur. »

3. *The Times*, 8 juin 1929, p. 10.

4. *Univers Israélite*, 14 juin 1929.

Les Juifs dans l'Empire d'Orient.

En 1908, au Congrès des Orientalistes à Copenhague, Spyridon Lambros signala le besoin d'un ouvrage sur les Juifs de l'Empire byzantin. Cette tâche a été entreprise depuis par Samuel Krauss, auteur d'un ouvrage *Zur byzantinisch-jüdischer Geschichte* (Leipzig, 1914), et de nombreux articles, par exemple celui sur Byzance dans la *Jewish Encyclopaedia*. Restait surtout à dépouiller des vies de saints et à étudier les inscriptions hébraïques trouvées en Grèce, travail auxquels s'est appliqué M. A.-M. Andréadès et dont il espère publier les résultats dans les *Mélanges Diehl*. En attendant, il a donné un tableau d'ensemble du sujet dans l'*Annuaire de la Société des Études byzantines à Athènes* (Athènes, Hestia, 1929; in-8°, 23 pages), avec une bibliographie intéressante dans les notes.

S. R.

Un dictionnaire copte.

Le 28 février 1929 a paru la première livraison du grand *Coptic Dictionary*, commencé, il y a de longues années, par M. W. E. Crum et en vue duquel il a, dit-on, réuni 211.000 fiches, en grande partie d'après des textes inédits dans les cinq différents dialectes. Les ouvrages de ce genre que l'on possédait jusqu'à présent (Tatham, Peyron, Parthey) perdent, désormais, leur importance ¹.

X.

La résurrection de Pamprepios.

Encore imparfaitement connu, malgré un savant mémoire d'Asmus (*Byz. Zeitschrift* de 1913) ², le sophiste païen Pamprepios, né en 440 à Panopolis, tué en 484 au cours du siège d'Antioche, parce qu'on le soupçonnait d'intelligence avec l'armée gothique de Zénon, se révèle à nous, grâce à deux découvertes récentes, comme hiérophante et comme poète. Tout ce qui le concerne a été exposé avec beaucoup de charme et d'esprit par M. H. Grégoire (*Le Flambeau*, Bruxelles, 1^{er} juin 1929, p. 217-232). La première découverte est due à M. Delatte qui, dans l'horoscope d'un anonyme publié par M. Cumont (*Catal. des mss. astrol.*, t. VIII, fasc. 4), a reconnu celui de Pamprepios « magicien, initiateur, questeur, puis consul, puis patrice... égorgé dans une forteresse pour crime de trahison ». La seconde découverte est celle de fragments de poèmes de Pamprepios, publiés par H. Gerstinger à Vienne d'après un papyrus (1929). Ils comprennent un poème, dans la manière de Nonnus, sur les *Heures et les Travaux* de la campagne, dont M. Grégoire a traduit quelques morceaux précieux (au double sens du mot), et un panégyrique ampoulé de l'archonte Théagène, qui avait été le protecteur de Pamprepios quand il étudiait à l'Université d'Athènes; enfin quelques bribes du poème épique *Isaurika* dont parle Suidas. Ces lignes bien sèches ne donnent pas une idée adéquate de ce que M. Grégoire a raison d'appeler « la résurrection de Pamprepios ».

S. R.

1. Cf. *Times Lit. Suppl.*, 1929, p. 336.

2. Il y a un court article sur lui dans le vieux Pauly.

La statuette crétoise du Fitzwilliam Museum.

M. Ch. Picard (*Journal des Savants*, mars 1929, p. 108) nous apprend, avec toute apparence d'être bien informé, que, suivant feu Xanthoudidis, la statuette en question, objet de soupçons trop fondés, est « l'œuvre avouée du faussaire Zographakis », également décédé. Il avait signalé à Xanthoudidis le prix infime de la première vente de son chef-d'œuvre. Mais M. Picard ne nous dit pas — ce qui a été imprimé ailleurs — qu'il en existe plusieurs exemplaires.

X.

Une nouvelle théorie sur l'Odyssée.

M. Farrington (*Samuel Butler and the Odyssey*, 1929) a été convaincu par la théorie suivante, due au dit S. Butler. Le poème a été écrit à Drepanum près d'Eryx, sur la côte ouest de la Sicile; il est l'œuvre d'une jeune femme domiciliée à Drepanum, qui s'est décrite elle-même sous le nom de Nausicaa. A preuve de l'origine féminine, on allègue le prix exagéré attaché à l'honneur du sexe (Pénélope), les excuses admises à la conduite de Clytemnestre (?), la réhabilitation d'Hélène, la punition sommaire des servantes coupables. Nausicaa est à la fois chaste et (en pensée) le contraire; elle n'est ni ange ni bête, mais une jeune fille bien élevée, etc. Ceux qui voudront en savoir plus long liront l'article du *Times Lit. Suppl.*, 1929, p. 493.

X.

Le Démosthène de Knowle.

La plus belle statue antique de Démosthène, celle de Knowle (Sevenoaks), achetée £ 700 en Italie par le duc de Dorset au XVIII^e siècle, vient d'être acquise par la glyptothèque de Ny Carlsberg (on ne dit pas à quel prix.) Cette copie hellénistique d'un original attique de bronze est, comme on sait, admirablement conservée et l'un des meilleurs portraits grecs que l'on connaisse (*Times*, 3 juillet 1929).

X.

L'Aphrodite crétoise de Spratt.

Une jolie statuette d'Aphrodite nue debout sur une jambe, autrefois dans la collection de l'explorateur Spratt à Tunbridge Wells (Spratt, *Trav. in Crete*, I, p. 72; *Rép. stat.*, II, p. 348, 5), a paru sur le marché de Londres chez Sotheby, le 27 mai 1929, et a été payée 19.240 francs, en même temps qu'un sarcophage et un vase funéraire qui ont été poussés à 20.460 et 35.960 francs. Une bonne photographie de la statuette, connue jusqu'à présent par des dessins seulement, a été donnée dans *Beaux-Arts* (15 juin 1929, p. 15). Ce supplément de la *Gazette* apporte maintenant de très nombreuses illustrations; l'antiquité n'y est pas négligée ¹.

S. R.

1. Dans le même numéro, scène de la vie de saint André, peintures d'Avignon acquises par le Louvre (p. 5); ange du XII^e siècle acquis par le Victoria and Albert Museum (p. 6); les tableaux de Filippo Lippi et de Piero dei Franceschi qui ont donné lieu à des enchères sans précédent (p. 15, 16; plus bas, p. 149); deux statues gothiques du XII^e et du XV^e siècle (Auvergne et Bourgogne, p. 27); un

Réplique d'un groupe de Niobides.

On mande d'Athènes au *Times* (5 avril 1929) qu'un paysan a découvert, près de Priansos en Crète, deux statues, dont l'une représente Niobé et sa fille, l'autre Artémis décochant une flèche.

X.

Le vase de Portland.

Ce fameux objet, déposé au British Museum depuis de longues années par son propriétaire, a été mis en vente chez Christie à Londres le 3 mars 1929. Les enchères ont commencé à £ 10.000. Au prix de £ 29.000 il fut retiré de la vente, le chiffre fixé par le vendeur n'ayant pas été atteint.

X.

La civilisation étrusque.

Dans le tome I d'un ouvrage sur l'art étrusque (*Die Kunst der Etrusker*, Berlin, 1929; cf. *Times Lit. Suppl.*, 2 mai 1929, p. 359), M. Mühlenstein revient à la conception d'un monde pélasgique ou méditerranéen, englobant ce qu'on appela plus tard l'Orient et l'Occident. Sur ce fonds pélasgique en Italie vinrent se greffer des Indo-Européens; les Étrusques, qui ne sont ni indo-européens, ni sémites, sont des Vikings tyrrhéniens qui, chassés de Lydie par les conquêtes assyriennes du IX^e siècle, s'établirent de vive force dans l'Italie centrale, où ils retrouvèrent un fonds de population de même origine méditerranéenne. A ces Pélasges où les prêtres étaient rois, où le matriarcat était une institution générale, appartient la civilisation créto-mycénienne, qui se fonde dans celle des Grecs, comme celle des Sumériens dans la civilisation babylonienne. La lutte des Romains contre les Étrusques, dont ils devaient aussi absorber la civilisation, est le dernier épisode du long transfert de pouvoir politique des pré-Indo-Européens aux Indo-Européens venus du nord. Ainsi s'expliquent, entre autres, les analogies évidentes entre l'art étrusque et l'art égéen ou créto-mycénien. L'époque créto-mycénienne marque la floraison de la culture méditerranéenne autochtone à l'est de la Méditerranée; l'époque étrusque en marque la floraison à l'ouest.

Si l'on veut bien se reporter à *Rev. arch.*, 1893, I, p. 367 (= *Cultes*, III, p. 432), ou encore à *Rev. arch.*, 1893, I, p. 105 (= *Chron. d'Orient*, II, p. 555), on verra, au prix d'un peu de bonne foi, où a d'abord été énoncée une thèse que je serais bien mal venu ici à contester¹.

S. R.

La religion étrusque.

Sept travaux à ce sujet, qui avaient été présentés au Congrès de Florence, ont paru dans les *Studi e materiali di Storia delle religioni* (1928, vol. IV,

morceau de la frise du Parthénon photographié dans son état actuel (ruiné) alors que le moulage de 1801 le montre presque intact (p. 29).

1. *Rev. arch.*, 1893, I, p. 105 : « La question se résout très simplement. Des Pélasges étaient restés sur le sol de l'Italie; d'autres avaient poussé vers l'Asie; ces derniers se civilisèrent, s'orientalisèrent et, un beau jour, revinrent s'établir en Ombrie au milieu de leurs frères arriérés, etc. »

fasc. 3 et 4). Ce sont : H.-J. Rose, *Relations entre les religions étrusque et romaine* ; Th. Zielinski, *L'Élément éthique dans l'eschatologie étrusque* ; O. Weinreich, *la Trigémation comme forme de style religieux* ; R. Pettazoni, *la Divinité étrusque suprême* ; C. Clément, *le Calcul séculaire étrusque* ; G. Furlani, *Hépatoscopie babylonienne et étrusque* ; C. C. van Essen, *Observations sur une étude historique de la religion étrusque*.

Un gros mémoire, qui n'aurait sans doute pas été admis au Congrès, est celui-ci : Hilaire de Barenton, *le Texte étrusque de la momie d'Agram, rituel funéraire ou livres achéroniques des anciens Étrusques* (Paris, Leroux, 1929, 101 pages, avec 16 gravures). L'auteur ne doute de rien ; son essai de traduction est proprement effarant. Ainsi, colonne 5 : *In zec fasle hemsinc(e)* est rendu par : « Prêtresse de la consécration, porte à ton fils l'aliment pour la résurrection. » — « L'étrusque, écrit l'auteur, est un dialecte de l'ancien égyptien. La présente traduction et celles que nous avons déjà données suffisent pour mettre cette vérité hors de doute. » Elles mettent hors de doute une tout autre vérité, qu'il y aurait désobéissance à formuler clairement.

S. R.

La découverte du temple de Bellone.

Rome, 29 avril. — Les archéologues ont identifié, dans un des quatre temples récemment découverts à Rome et inaugurés le 21 avril par M. Mussolini, le temple fameux de Bellone.

Ce temple fut construit sous les rois de Rome et fut rebâti par Claude l'Aveugle, au ^v^e siècle avant J.-C.

Un autre de ces quatre temples a été aussi identifié. Il a été construit sous le grand Pompée, après la guerre de trente ans contre les Parthes et les pirates. Une inscription rappelle que, dans ces opérations, 1.170.000 ennemis furent tués ou capturés, que 846 navires furent pris ou coulés et que 1.538 villes furent soumises.

Le troisième temple était consacré à Hercule.

Pour le quatrième on en est encore aux recherches.

On a remis au jour aussi des fragments de la statue en marbre de Bellone, haute de 27 mètres.

Y.

Découvertes à Herculaneum.

Au mois d'avril 1929, l'exploration de trois maisons a donné, outre une mosaïque et des peintures, une statue en marbre de Pâris, sept petits bronzes, des lits, des tables, etc. On signale encore un buste de bronze de grandeur naturelle, représentant le *genius familiae* (*Times*, 27 avril 1929).

X.

En Albanie.

A côté de la mission française qui fouille à Apollonie et publie un périodique spécial (*Albania*), les Italiens travaillent dans ce petit pays sous la direction de M. Ugolini, auteur d'*Albania antica*. Les recherches, nous dit M. Th. Ashby (*Times Lit. Suppl.*, 11 avril 1929, p. 293) ont d'abord porté sur l'acropole de Feniki, sept fois plus grande que celle d'Athènes, ceinte d'énormes blocs de pierre. On y a trouvé un petit trésor d'objets grecs du ^v^e siècle et une grande

citerne romaine. En 1928, les travaux commencèrent à Buthrotum, aujourd'hui Butrinto, où Énée, suivant Virgile, aurait rencontré Helenus, fils de Priam, qui avait épousé Andromaque et bâti une nouvelle Troie. Les murs sont d'une force imposante; on y a déblayé une porte haute de 5 mètres; sur l'acropole même, on a trouvé un puits sacré, une grande basilique romaine et un nymphée. Des sculptures de l'époque grecque ont été recueillies là, entre autres une belle tête intacte d'Artémis ou de nymphe qu'on offrit en cadeau à M. Mussolini. L'époque byzantine est représentée par un baptistère du v^e siècle de notre ère; il y a 16 colonnes et un pavé en mosaïque bien conservé. Les restes de la préhistoire, néolithiques et de l'âge du bronze, ne manquent pas non plus à Buthrotum.

S. R.

Le limes dacique.

Les recherches entreprises depuis plusieurs années par M. Em. Panaitescu (*le Limes dacique*, Bucarest, 1929) ont surtout porté sur le *castrum* de Casei, à 6 kilomètres au nord de Dej, où l'on a trouvé, entre autres, une dédicace à Julia-Augusta, mère de Caracalla (212-217), qui avait fait reconstruire le camp de la cohorte I britannique. Le règne de Caracalla fut marqué par de grands travaux ayant pour but de substituer, en Dacie, les camps construits en pierre aux camps de terre, ce qui resta d'ailleurs le programme de défense de l'Empire au temps des Sévères. Outre Casei, on connaît deux autres postes fortifiés du *limes dacicus* au nord de la Dacie. L'Université de Cluj se propose d'en continuer l'exploration.

S. R.

Faux monnayeurs en Pannonie.

M. André Alföldi, directeur du Cabinet des médailles de Budapest, a établi que la Pannonie (Hongrie) avait été, vers 320, le siège d'une vaste entreprise de faux monnayage. Or et bronze ont également été employés. Ce qu'on a pris autrefois pour une *Monnaie* officielle en Pannonie n'était qu'une officine de faussaires; ceux-ci ont parfois poussé l'étourderie jusqu'à associer le moulage d'un avers du II^e siècle à celui d'un revers du III^e. Peut-être l'inflation de 325, avec la hausse résultante du prix des denrées, doit-elle être attribuée à cette pratique: tout l'Empire fut inondé de fausse monnaie, et cela par des gens qui semblent avoir eu pour complices des Romains de la plus haute condition. Ainsi l'histoire se répète, *mutatis mutandis* ¹.

X.

Un éperon de coq.

Un éperon en argent de coq de combat, tel est le très rare objet dont M. S. E. Winbolt annonce la découverte dans la fouille d'un milieu de Latène III à Saxonbury. La station était un camp de mineurs travaillant des minerais de fer ².

S. R.

1. *Gazette de Francfort*, 19 mars 1929.

2. *The Times*, 23 avril 1929, p. 21.

La vision de Constantin.

Un curieux phénomène s'est produit en Angleterre le vendredi saint de 1929. Une croix de lumière rose s'est dessinée sur un fond sombre et nuageux, vers l'heure du coucher du soleil. L'archéologue bien connu, M. Ernest Gardner, s'est demandé (*Times* du 3 avril) si ce n'était pas là l'équivalent du signe céleste vu par Constantin une après-midi en plein jour; on sait que les mots *In hoc signo vinces* lui furent révélés en songe la nuit qui suivit.

S. R.

Antiquités romaines de la Creuse.

Avec le concours de M. Ad. Blanchet, le docteur Janicaud, conservateur du Musée de Guéret, a publié deux intéressantes notices dans les *Mémoires de la Soc. des Sc. nat. et archéol. de la Creuse* (XXIV, 1928): 1^o Les statuettes gallo-romaines en terre cuite de la Creuse, utile relevé, avec quatre bonnes figures; 2^o Mélanges archéologiques, inscriptions latines inédites ou mieux déchiffrées (milliaires, autels, cippes). — A la page 7 de la première brochure, l'auteur fait encore état du dieu *Risus* de Tudot, ignorant que j'ai proposé d'y voir un dérivé de l'Horus ou Harpocrate alexandrin, ce qui est du moins plus raisonnable (*Bronzes figurés*, 1894, p. 14).

S. R.

Noviodunum Biturigum.

A l'encontre de l'identification de cette station avec Pierrefitte, M. Léon Bellessort (*Bull. Soc. arch. de l'Orléanais*, 1928, t. XXI, p. 101) approuve l'opinion de M. Soyer, qui place Noviodunum à Neung-sur-Beuvron et montre la fragilité des arguments opposés à cette thèse par divers savants locaux depuis 1843.

S. R.

Les portefeuilles de Clérisseau.

On sait le goût de cet excellent artiste (1722-1820) pour les monuments de l'art antique, qu'il dessina longtemps en Italie, en Dalmatie et dans le Midi de la France. Aux renseignements réunis à son sujet par Fr. Noack dans le *Lexikon* de Thieme-Becker, on peut ajouter celui-ci, que je glane dans un récent volume de M. Réau¹: « Ermitage, portefeuilles de Clérisseau, plus de 1.000 dessins. » Il serait utile d'en posséder un catalogue, car Clérisseau a pu dessiner bien des restes aujourd'hui disparus ou plus dégradés.

S. R.

Les monuments anciens de la Grande-Bretagne.

La *Commission of Works* a publié une huitième liste (la première date de 1921) de 2.500 monuments anciens de la Grande-Bretagne qui sont, sinon classés, du moins recommandés à la sollicitude patriotique des autorités locales ou de leurs possesseurs. La plupart de ceux qu'énumère la nouvelle

1. L. Réau, *Catalogue de l'Art français dans les Musées russes*, Paris, Colin, 1929, p. 69.

édition et qui manquaient aux précédentes sont préhistoriques : 61 cromlechs ou menhirs, 96 tumulus, 77 camps. L'addition la plus importante est celle du mur romain depuis Newcastle jusqu'à Carlyle, appartenant à plus de 400 propriétaires ¹.

X.

Londres romain.

Conclusions d'une intéressante étude de MM. Price et Oswald sur Londres romain d'après les tessons sigillés (*Archaeologia*, vol. LXXVIII, 1928, p. 73 et suiv.) :

1. Londres est probablement une colonie de marchands italiens et autres avant la conquête.

2. Pendant la période Claudienne, Londinium fut florissant.

3. Dès les débuts de la domination romaine, Londres est le centre de l'administration financière et civile de la province.

Il y a une bonne carte de Londres, marquant les trouvailles de tessons sigillés italiques et gallo-romains.

S. R.

Découverte d'antiquités romaines à Caistor.

A Caistor près de Norwich, au printemps de 1929, des fouilles ont fait apparaître les fondations de deux petits temples jumeaux et la base d'une statue impériale. On a recueilli des monnaies de Faustine, de Caracalla et de Valens, une épingle de bronze, un peson de fuseau, deux vases de bronze, une clef et surtout une tête d'aigle en bronze. Les tessons de poterie noirâtre sont très nombreux et voisinent avec des tessons samiens; l'un de ces derniers offre l'image d'un gladiateur (*Times*, 4 avril 1929).

X.

Jésus historique.

Cette question si discutée a été spirituellement exposée une fois de plus par M. Guignebert, en tête d'un volume intitulé *Jésus et la conscience moderne*, par divers auteurs (Paris, Fischbacher, 1928). M. Guignebert reconnaît que les lettres pauliniennes sont antérieures à nos Évangiles, mais que la tradition évangélique est antérieure aux Épîtres, « exploitation majorante de l'apostolisme en fonction de l'esprit des mystères ». Il y a des traces évidentes de la tradition synoptique dans les quatre grandes Épîtres. La mythisation de la tradition synoptique s'est faite en deux étapes : 1° en exploitant l'idée du Messie, sur le terrain juif, par l'afflux des textes messianiques ; 2° en s'attachant à l'idée de *Sôter* sur le terrain grec. « Pour moi, dit M. Guignebert, il est démontré que Jésus a existé. Mais que savons-nous de lui, j'entends de science positive? Je réponds sans hésiter : rien ou à peu près rien. Jésus a été dévoré par sa légende » (p. 24).

La part de l'éloge faite à ce brillant exposé, on se prend à en vérifier la date — c'est bien 15 janvier 1928 — et, ne trouvant même pas une allusion au témoignage décisif, celui du texte slave de Josèphe, révélé en 1906,

1. *The Times*, 20 mars 1929.

expliqué en 1925, on sort attristé d'une lecture qui aurait dû apporter une satisfaction sans mélange. Car il n'y a pas là ignorance; M. Guignebert n'ignore rien; il y a parti pris d'ignorer. Si, comme le pense M. Guignebert, le texte slave de Josèphe est une interpolation sans autorité, il n'en reste pas moins que ce texte existe et que l'écarter par le silence, non par la discussion, est un procédé intolérable. Deux grandes découvertes de notre temps, l'une intéressant l'histoire, l'autre l'archéologie, ont été traitées de même par des professeurs qui, en l'espèce, se sont montrés, malgré leurs talents et leurs mérites, « mauvais bergers ».

S. R.

Le diptyque de Wilton (Coll. Pembroke).

Cette œuvre célèbre, jusqu'à présent chez Lord Pembroke (*Rép. peint.*, II, 357), figurant Richard II présenté à la Vierge par des saints, attribuée à l'école française ou à l'école anglaise du ^{xiv}^e siècle, vient d'être acquise par la National Gallery au prix de £ 90.000 (11.250.000 francs), en même temps que le Titien dit de la famille Cornaro du duc de Northumberland¹, payé £ 122.000 (15.250.000 francs). Pour l'une et l'autre de ces acquisitions, sans précédents dans l'histoire des Musées européens, le Gouvernement anglais a donné des subsides considérables, mais le reste a été couvert par des souscriptions particulières, entre autres celle de M. S. Courtauld (£ 40.000)².

L'acquisition du diptyque par la National Gallery a réveillé des controverses relatives à sa date et à son origine. M. W. A. Shaw, du *Record Office*, le considère comme l'œuvre de l'*East Anglian School* dont le maître le plus éminent était Thomas de Ocle ou Okell, maire de Norwich. Après avoir décoré le Guildhall de cette ville, il fut employé à la cathédrale et on a tout lieu de lui attribuer le rétable de Norwich. Le patron de feuilles de chêne (*oak*) sur le fond d'or du rétable est une allusion à son nom; les panneaux aux armes de Henry Despencer, évêque de Norwich, qui se trouvent dans le cadre du rétable, indiquent la connexion de l'évêque avec cet ouvrage. En 1382, l'évêque avait dompté une révolte de paysans; le rétable commémore cet événement. Par son ancêtre, Geoffroi Despen. er, il était allié aux Spencer, à la famille desquels appartenait Lady Jennings, de qui Charles I^{er} acquit le diptyque. On peut donc supposer que l'évêque de Norwich commanda le diptyque à Thomas de Ocle en 1377, pour commémorer le couronnement de Richard II, et le rétable en 1382 pour commémorer l'apaisement d'une révolte. Le rétable resta dans la cathédrale de Norwich; le diptyque resta aux mains de l'évêque et fut transmis par héritage à Alice Spencer et à Lady Jennings (*Times*, 22 juin 1929).

Le *Times* ayant imprimé, à deux reprises, que l'influence de Fra Angelico est visible dans le diptyque, j'ai écrit à ce journal (22 juin) que, lorsque Fra Angelico vint au monde (1387), le diptyque était déjà peint. « Non seulement je ne puis croire, les dates étant choses obstinées, que Fra An-

1. D'abord chez Van Dyck, puis chez le 10^e Earl de Northumberland; en 1652 à Suffolk House, en 1671 à Petworth, à Northumberland House de 1750 à 1877, puis à Alnwick. — Phot. *Burlington Mag.*, t. X, p. 108 (pas dans le Titien de Fischel, ni dans mon *Répertoire*, ni dans Berenson).

2. *The Times*, 12 juin 1929.

gelico ait influencé l'ancien art français, mais je crois le contraire. L'école parisienne des miniaturistes, avant la fatale journée d'Azincourt, produisit quelques-unes des grandes merveilles de l'art, dont peu ont survécu, assez pourtant pour me convaincre que le jeune Fra Angelico, dont le maître est inconnu, peut avoir subi le contact immédiat de peintures françaises de Malouel et de son groupe, soit au cours d'un voyage en France, soit en étudiant des Livres d'Heures de l'école de Paris. Cette école avait certainement subi l'influence de Sienne, mais, ayant progressé, influa à son tour sur les Florentins. »

A la suite de cette lettre, la critique d'art (anonyme) du *Times* exposa l'opinion que le diptyque de Wilton n'avait pas été peint avant l'extrême fin du xiv^e siècle, que l'âge apparent de Richard II n'implique pas une haute date, que le diptyque pouvait même avoir été peint après sa mort (?). Il ajoutait : « Considérant ce que dit M. Reinach, il serait plus sûr de parler d'une *affinité* avec Fra Angelico que de l'*influence* de ce dernier. » Assurément, mais l'évidence de l'affinité, si elle n'est pas un jeu du hasard, implique la priorité des maîtres parisiens auxquels nous devons la *Pietà* de Malouel et l'incomparable Livre d'Heures du duc de Berry.

La discussion sur le diptyque a continué, dans le *Times*, pendant des semaines. Lord Spencer écrivit que sa famille n'avait aucun lien avec les Despencer. Sir Martin Conway data la peinture de 1377 et voulut y reconnaître la même main *anglaise* que dans le Richard II de Westminster. Enfin, dans un article excellent (6 août), M. Cockerell remit en lumière les titres de Beauneveu (ou d'un peintre de son atelier) qui, au témoignage de Froissart, travailla aussi pour l'Angleterre. C'est à lui que M. Cockerell a autrefois attribué le portrait de Westminster. Le diptyque peut avoir été un présent du duc de Berry; les saints protecteurs Jean-Baptiste et Edmond sont les patrons des oncles de Richard II, Jean de Gand et Edmond *earl of Cambridge*, plus tard duc d'York, qui furent les tuteurs du roi. Les onze anges signifieraient les onze ans qu'il avait lors de son couronnement. Toute attribution à un artiste anglais ou tchèque (N.-R. Wilkinson) doit donc être abandonnée; l'œuvre est française.

S. R.

Les Heures de sainte Hedwige, duchesse de Silésie.

La bibliothèque Pierpont Morgan vient d'acquérir ce précieux manuscrit de 179 pages in-folio, écrit en Bavière entre 1189 et 1202. Ce qui en fait surtout l'intérêt, c'est une Bible en images comprenant 150 sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec court texte en allemand. On signale une image singulière de la Crucifixion, où les pieds du Sauveur ne sont pas croisés et où les deux larrons qui l'entourent ne sont pas crucifiés, mais pendus (*Times Lit. Suppl.*, 11 avril 1929, p. 300).

X.

La vente Spiridon.

La collection de tableaux formée à Paris par M. Spiridon, offerte au Louvre il y a quelques années au prix global de 30 millions, a été acquise en bloc par la maison Cassirer de Berlin et vendue en détail dans cette ville le 31 mars 1929. L'extravagance des prix a atteint ce jour son apogée. Trois

célèbres Botticellis — l'histoire de Nastagio degli Onesti — ont fait 9.357.000 fr. (Thyssen); deux saints de Cossa ont été poussés à 6.750.000 francs (Duveen); un portrait de femme par Domenico Ghirlandajo à 4.500.000, etc. Ces monstrueuses enchères font écho à la prospérité matérielle vraiment inouïe des États-Unis d'Amérique, dont le revenu global s'est élevé, en 1928, à 2.225 milliards de francs ¹.

S. R.

Peintures de Piero della Francesca et de Filippo Lippi.

Deux tableaux, provenant de la collection de Carl W. Hamilton, qui, après avoir débuté comme cireur de bottes, fit une grande fortune aux Philippiques, ont été vendus aux enchères le 9 mai 1929 aux Anderson Galleries à New-York. Le premier, une *Crucifixion* de Piero della Francesca (14 pouces sur 16), fut adjugé pour 375.000 dollars à un représentant du banquier Jules S. Bache; le second, une *Vierge et Enfant* de Filippo Lippi, passa au prix de 125.000 dollars dans la collection de Léon Schinasi, fabricant de cigares. Les deux prix réunis (près de 14 millions de notre monnaie) sont les plus élevés qu'on ait encore obtenus dans une vente publique.

X.

Nouvelle vente d'œuvres d'art de Russie.

Le 4 juin 1929 a commencé à Berlin la deuxième vente des œuvres d'art aliénées par le Gouvernement soviétique. Un chef-d'œuvre de l'Ermitage, double portrait par Lorenzo Lotto, a été vendu 1.860.000 francs. D'autres gros prix ont été atteints par une tête de Christ de Rembrandt (780.000 fr.), un portrait de vieillard par Joos van Cleve (600.000 fr.), un portrait de Frédéric le Sage par Cranach, jadis acquis par Catherine II (171.000 fr.). Cette vente a été jugée sévèrement, à cause de la haute qualité de certains objets aliénés ².

S. R.

Une Lédà crue de Léonard.

Une partie de la collection Spiridon, vendue à Amsterdam le 19 juin 1928, contenait une des répliques ou copies anciennes de la *Lédà* de Léonard, dont le meilleur exemplaire figurait autrefois dans la collection de M. de Ruble à Paris ³. M. Lionello Venturi, dans le catalogue de la vente, a cru pouvoir identifier la *Lédà* de Spiridon (ex. de Ruble?) à celle que Cassiano del Pozzo vit à Fontainebleau. Les enchères se sont élevées à 2.200.000 francs, faible prix pour un grand tableau — fût-il très endommagé — qui serait de la main même de Léonard ⁴.

S. R.

1. *Times*, 1^{er} juin 1929, p. 11.

2. *Ibid.*, 5 juin 1929.

3. Voir *Rép. de peintures*, t. III, p. 762 sq.; t. IV, p. 643.

4. Photographie dans *Beaux-Arts*, 1928, p. 304.

A propos d'un « Léonard ».

Il y a neuf ans, Mme Andrée Hahn, de Kansas City, était sur le point de vendre au Musée de cette ville, pour une somme énorme, le prétendu original de la « *Lucrezia Crivelli* » du Louvre, lorsque Sir J. Duveen, sans avoir vu le tableau, déclara qu'il devait s'agir d'une copie. Mme A. Hahn attaqua alors Sir Joseph devant la justice américaine, réclamant 500.000 dollars de dommages-intérêts. Une première réunion d'experts à Paris donna des résultats peu favorables aux prétentions de la plaideuse; mais il a fallu attendre des années pour le jugement et, alors qu'il devait être rendu par le jury de New-York, celui-ci, après quatorze heures de discussion, a renoncé à se mettre d'accord. Il va donc falloir recommencer (*Times*, 4 mars 1929).

S. R.

Les rayons X et les repeints.

Le Musée de Bruxelles possède une guirlande de fleurs de Seghers au milieu de laquelle était un médiocre portrait d'Hélène Fourmont. L'examen aux rayons X a révélé que le portrait était moderne; l'opération qui l'enleva a fait paraître, à sa place, une jolie peinture de l'Annonciation. Le tableau tel qu'il est et celui qu'on voit aujourd'hui ont été reproduits en photographie par le *Times* (12 janvier 1920), avec une lettre du directeur du Musée de Bruxelles relatant cette intéressante découverte, grosse de promesses pour le nettoyage futur de nos galeries.

X.

Fondation Bernat Metge.

Saluons la publication de trois nouveaux volumes de cette précieuse série : Sénèque, *Lettres à Lucilius*, vol. II; Varron; Plutarque, *Vies parallèles*, vol. V. Le volume contenant l'œuvre de Varron, relativement peu lue, sera particulièrement apprécié.

X.

L'histoire ecclésiastique de l'Irlande.

L'archéologie irlandaise touche de si près à son ancienne littérature qu'une connaissance générale des sources de celle-ci n'est pas inutile aux antiquaires. Les Conférences de Dom Louis Gougaud, O. S. B., destinées au grand public¹, méritent d'être signalées à ceux qui veulent savoir, de l'Irlande médiévale, ce qu'on ne peut décemment ignorer.

S. R.

Hommages aux donateurs du Louvre.

Les archéologues et amateurs dont les dons ou legs ont tant enrichi le Louvre et le Musée annexe des Arts décoratifs appartiennent à l'histoire de nos Musées et méritent mieux qu'un éphémère souvenir. Chaque année,

1. L. Gougaud, *Modern Research, with special reference to early ecclesiastical history*, Dublin, Hodges, 1929; in-8°, 58 p.

depuis 1902, aux assemblées générales de la Société des Amis du Louvre, un conférencier compétent consacre une notice à l'un ou l'autre de ces mécènes : Louis Lacaze (1902), His de la Salle (1903), Charles Sauvageot (1904), Davillier (1905), le marquis de Rivière (1906), Thomy Thiéry (1907), Eug. Piot (1908), différents Rothschild (1909), Courajod (1910), Chauchard (1911), Maciet (1912), Isaac de Camondo (1913), Grandidier (1914), Thiers (1921), Bonnat (1923), la marquise Arconati (1924), Étienne Moreau-Nélaton (1928), Gustave Dreyfus (1929). A la même série appartiennent des brochures sur le Louvre pendant la guerre et les donations qu'il reçut à cette époque (1919, 1920), sur la collection italienne du Louvre (1925), la formation des collections de peintures françaises, flamandes, hollandaises et allemandes (1926, 1927). On n'aurait qu'à applaudir si ces brochures portaient un nom d'éditeur et si l'acquisition en était plus aisée. Le mieux serait, si l'on en trouve les moyens, de réimprimer en un volume ce qui a paru jusqu'à présent de cette intéressante série.

S. R.

L'archéologie et la Société des Nations.

M. Flinders Petrie a écrit au *Times* qu'il a cinq fois, avec l'appui de l'Académie britannique, demandé le droit de fouiller la principale ville des Hycsos en Égypte, et que cinq fois l'Administration a repoussé sa requête. Là-dessus, M. S. de Madariaga, écrivant d'Oxford, demande que des questions de cet ordre soient soumises à la Société des Nations et notamment à l'Institut de Coopération intellectuelle, dont la France a si généreusement assumé la charge et dont le président actuel est Sir Gilbert Murray (*Times*, 25 mai 1929). Cette proposition paraît raisonnable; mais que de délais en seraient la conséquence si l'on demandait des rapports à des commissions!

S. R.

Fausseurs et mystificateurs.

Des documents relatifs à Stradivarius, sur lesquels on a fait récemment beaucoup de bruit, ont été reconnus comme des *forgeries*, bien que l'intérêt pécuniaire en fût assez mince. Consacrant un *premier-Londres* à cette affaire, le *Times* du 3 mars 1929 rappelle à ce propos l'histoire de la découverte des livres perdus de Tite-Live et s'exprime ainsi : « L'explication donnée fut que le découvreur, avec une légèreté inexplicable, avait affirmé avoir trouvé les livres manquants et qu'il n'eut pas le courage de contredire le bruit public qui en résulta. Cela mérite d'être recueilli par l'histoire comme un exemple classique de *meiosis* apologétique. » Autant dire que la vérité sur cette fraude a été systématiquement dissimulée et que l'avenir éprouvera quelque embarras à en préciser la cause et les conditions.

S. R.

Un prétendu profil américain.

La note suivante a paru dans plusieurs journaux :

A la séance du 22 octobre 1928 de l'Académie des sciences, M. Richet a présenté une note de Marcel Baudouin qui a découvert dans l'estuaire de la Vie (Vendée),

sur une grosse pierre sous-marine à sculptures néolithiques, un bas-relief en forme de médaillon reproduisant un profil humain et mesurant 0 m. 20 de diamètre. La physionomie de l'homme représenté ne peut être comparée qu'à celle d'un Américain précolombien et aux hiéroglyphes mayas du Yucatan.

Les secrétaires perpétuels d'une des premières Académies du monde devraient s'opposer à la publication de notes qui ne peuvent que la rendre ridicule. Le profil dont il est question est un *lusus naturae* sans le moindre intérêt, ne signifiant absolument rien.

S. R.

Opinion téméraire.

« La psychologie téléologique de la Renaissance a interprété les facultés psychologiques dans un seul sens : on a fabriqué une psychologie statique à partir d'un contenu objectif, et non à partir des processus psychologiques. Il s'agit d'une époque qui ignore le drame. »

Cela est signé *Carl Einstein* et se lit avant un article du même sur Pablo Picasso, écrit dans le même langage de mystificateur, dans le même triple galimatias.

Circonstance aggravante, cela se lit dans le n° 1 d'une Revue illustrée, intitulée *Documents*, auquel ont collaboré MM. Contenau, Pelliot et Strzygowski.

S. R.

BIBLIOGRAPHIE

Sir Fr. Kenyon et autres. *How to observe in archæology. Suggestions for travellers in the near and middle East*. Second edition. Londres, British Museum, 1929; in-12, 120 pages, avec 46 gravures. — Charmant petit livre d'initiation à l'archéologie sur le terrain, modestement, mais très intelligemment illustré. A la différence de bien d'autres ouvrages, il donne plus que le titre n'annonce, par exemple des tableaux composés d'alphabets, difficiles à trouver aussi complets ailleurs, des types de poteries, de fibules, etc. A bien des égards, cela constitue un véritable manuel. Les noms des collaborateurs (G. F. Hill, Flinders Petrie, Woolley, O. Davies, Reg. A. Smith, Forsdyke, Anderson, J. L. Myres, Hall, etc.) garantissent assez l'excellence de la rédaction et des conseils pratiques donnés par des explorateurs expérimentés. Je suis un peu surpris de ne pas trouver mention de la *camera lucida*, à laquelle j'ai fait autrefois une place, que je crois justifiée, dans mes *Conseils aux voyageurs archéologues* (1886, p. 79). J'ajoute, puisque l'occasion s'en présente, qu'ayant dessiné à la chambre claire toutes les statuettes et autres objets découverts de mon temps à Myrina, dont une partie seulement a été photographiée, j'ai déposé tous ces croquis, *ne pereant*, à la Bibliothèque du Musée national de Saint-Germain.

S. R.

Bibliothek Warburg. *Vorträge*, 1925-1926. Leipzig, Teubner, 1928; in-8, 200 pages, avec 47 planches. — Ce cinquième volume des conférences et mémoires publiés, depuis 1921, grâce à la libéralité de M. Warburg, sous la direction de M. Fritz Saxl, contient les travaux suivants, dont plusieurs, notamment le dernier, sont très richement illustrés : Otto Francke, *l'Idée cosmique dans la philosophie et l'État chinois* ; H. Lietzmann, *l'Origine de la liturgie chrétienne d'après les plus anciennes sources* ; P. Hensel, *Montaigne et l'antiquité* ; K. Brandi, *Cola di Rienzo et ses rapports avec la Renaissance et l'humanisme* ; J. Mesnil, *la Doctrine artistique de la première Renaissance dans l'œuvre de Masaccio* (perspective) ; F. Noack, *Triomphe et arc de triomphe*. On lira avec intérêt ce travail concurremment avec celui d'E. Lœwy, simultané et indépendant. L'espace me manque ici pour discuter l'opinion de l'auteur qui, au mépris d'un texte formel, veut placer sous Tibère la construction, et pas seulement l'usurpation épigraphique, de l'arc d'Orange.

S. R.

B. Wipper. *Die Alterstufen der Kunst*. Riga, Mellin, 1929; in-8 carré, 68 pages, 23 figures. — « Tout style artistique repose sur un rapport déterminé des valeurs de mouvement et de vision, qui, entre les limites du style donné, se transforment d'hypothèses en axiomes. Nous sommes donc autorisé

à conclure que le critérium qualitatif d'une œuvre d'art ne repose ni sur la « justesse » de la représentation, ni sur sa « force expressive », mais exclusivement sur l'unité intime et logique de toutes les valeurs dans leur totalité. Ainsi, par exemple, on considère comme un axiome de l'art égyptien la valeur de l'espace comme extension; de là résultent naturellement toutes les particularités du traitement des masses, du coloris, du mouvement, qui constituent l'unité du style égyptien. » J'ai traduit littéralement; à d'autres de juger. J'ajoute qu'il y a trois *degrés* dans l'art : celui de la perception du mouvement (Égypte, Babylonie, Égée); celui de la perception *motorisch-optisch* (Grèce, Chine); celui de la perception optique simple (Grèce hellénistique, Europe occidentale).

S. R.

Agostino da Silva. *Sentido histórico das Civilizações clássicas.* Porto, 1929; in-12, 123 pages. — Cette thèse de doctorat, agréée par l'Université de Porto, a pour objet de réfuter l'opinion d'Oswald Spengler (*Niedergang des Westens*), suivant lequel la civilisation gréco-latine a toujours manqué du sentiment historique, parce que vivant dans le présent, sans préoccupation du passé ni de l'avenir. Parlez-moi des Égyptiens! Voilà des hommes moins superficiels que les *Graeculi*. La discussion de ce paradoxe a conduit l'auteur dans beaucoup de domaines où la pensée antique a laissé l'empreinte de sa puissance; il a montré, chemin faisant, qu'il puisait son savoir dans de bons ouvrages, principalement français, sans négliger la lecture directe des anciens eux-mêmes. A plusieurs reprises, il a convaincu Spengler d'avoir parlé à la légère de choses qu'il entendait mal. C'est là, d'ailleurs, le sort commun des auteurs de grandes synthèses; il est bon qu'il y en ait, puisque le public a besoin d'en lire; mais il est bon aussi qu'ils trouvent des critiques mieux renseignées pour mettre en garde de trop confiants lecteurs.

S. R.

J. Penoyre. *Ante oculos. Pictures useful for classical teaching in schools.* Londres, Milford, 1929; in-12, 60 pages. — Listes bien disposées d'ouvrages illustrés relatifs à l'archéologie classique, avec indication des prix et quelques discrètes appréciations. Cela sera très utile; même les cartes postales, en vente aux Musées, ne sont pas omises, par exemple (p. 51) la riche série du Musée de Saint-Germain. Dans la même notice, il est dit que chacun des deux volumes de mon catalogue illustré coûte 4 s. 2 d., alors que c'est le prix des deux volumes ensemble (20 fr.); le prix du *Guide illustré* (2 fr. = 4 d.) n'est pas indiqué. Un appendice concerne les clichés de projection.

S. R.

American Academy in Rome. Tome VII, 1929; in-4°, 223 pages, avec 22 planches et nombreuses gravures. — Cette publication se maintient à un niveau scientifique élevé. Le travail le plus important, par Inez G. Scott, a pour sujet les traditions romaines les plus anciennes dans leurs relations avec l'archéologie; c'est un plaidoyer très savant en faveur de la « crédibilité » (*exceptis excipiendis*) de l'histoire primitive du Latium. Le problème des trois dimensions dans la sculpture grecque, sur lequel les Allemands ont

versé beaucoup d'encre, est expliqué et discuté par Florence Heaton Robinson. L'étude de la Colonne aurélienne a occupé Lillian M. Wilson, ainsi que le sarcophage avec scène de mariage au Musée des Thermes. C. Dale Badgeley a publié un mémoire remarquable, avec essai de restauration, sur le Capitole d'Ostie. Enfin, H. Comfort a donné un article en latin sur la collection de fragments de vases d'Arezzo, avec estampilles et graffites, qui appartient à l'Académie américaine. Je n'ai pas fait précéder les noms des auteurs de *M.*, *Mme* ou *Mlle*, suivant les habitudes de la courtoisie française, parce que les signatures ne me renseignent ni sur l'état social, ni même toujours sur le sexe de ces savants écrivains.

S. R.

Mededeelingen, *van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome*. Tome VIII; in-8, LXXX-211 pages, avec 37 planches. La Haye, Martin Nijhoff, 1928. — Imprimé sur papier beaucoup trop lourd, ce volume est encore encombré de documents administratifs qui auraient dû être reproduits en plus petits caractères. J'ai déjà déploré l'absence d'analyses dans une langue plus répandue que le hollandais. Voici les travaux qui peuvent intéresser nos lecteurs : H. M. R. Léopold, *Culte des divinités étrusques* ; C. C. Van Essen, *Chronologie de la sculpture romaine au temps de la République* ; A. W. Byvanck, *les Mosaïques de Ravenne et le livre pontifical de l'église de Ravenne* ; Gérard Brom, *Sur quelques tableaux italiens* ; W. Martin, *Exposition d'anciens tableaux hollandais à la galerie Borghèse* ; G. J. Hoogewerff, *Anciens tableaux hollandais en Italie*. L'illustration est intéressante et reproduit quelques œuvres peu connues.

S. R.

Académie des Sciences d'Amsterdam. *Science in the Netherlands East Indies*; gr. in-8, 432 pages, avec de nombreuses gravures. — Ce qui nous concerne, dans ce beau volume, est l'article de M. N. J. Krom sur l'archéologie (p. 276), où l'on trouvera un exposé général de ce que la science néerlandaise a fait, depuis 1733, pour les merveilleux monuments de Java, en particulier pour Boroboudour, dont la restauration — très discrète, d'ailleurs — a été conduite à bonne fin. L'organisation définitive du service des antiquités a été complétée en 1910 et n'a pas cessé de produire de bons effets. Neuf ans après, une chaire d'archéologie et histoire ancienne des Indes néerlandaises était créée à l'Université de Leyde. L'auteur du mémoire que nous annonçons en est le titulaire.

S. R.

Bibliothèque Nationale. *Cabinet des Médailles et Antiques*. **Les Monnaies**. Guide du visiteur. Paris, Leroux, 1929; in-8, 159 pages avec 32 planches. Prix : 25 francs. — Cet excellent *Guide*, supérieurement illustré, paraît sans nom d'auteur; mais la préface nous apprend que les monnaies gauloises ont été décrites par A. Dieudonné, les monnaies grecques par J. Babelon, les monnaies romaines par D. Le Suffleur, les monnaies orientales par G. Bataille. Elle nous apprend aussi que ce *Guide*, fait pour être lu

devant les vitrines et qui ne prétend être ni un traité ni un manuel¹, doit être suivi de plusieurs volumes analogues concernant les médailles, les pierres gravées, les bijoux, les bronzes. On a plaisir à constater que, malgré la mort prématurée et à jamais déplorable d'Ernest Babelon, qui avait tiré le Cabinet de France de la torpeur où l'avait plongé Chabouillet, la vigoureuse impulsion donnée par lui produit encore des résultats dont le grand public et les savants ont également lieu de se réjouir.

S. R.

A. Mentz. *Antike Stenographie*, 29 pages. — **H.-E. Sigeriot**, *Antike Heilkunde*, 48 pages. — **Fr. Bilabel.** *Antike Küche*, 53 pages in-12. Munich, Heimeran, 1927. — Quelques mots doivent suffire pour signaler ces tout petits livres, qui font partie de la collection dite *Tusculum*. Écrits par des auteurs qui savent ce dont ils parlent, ils peuvent, malgré leur brièveté, rendre service.

X.

P. Constantinescu. *Archeologia prehistorica*. Jassy, 1929; in-8, 51 pages, avec 21 figures. — Résumé de l'archéologie jusqu'à la fin du néolithique, avec bibliographie un peu capricieuse, mais abondante. L'importance justement assignée aux gisements roumains fait l'originalité de ce travail; un autre caractère qui le distingue est la place faite aux découvertes de Glozel, dont l'auteur s'est déjà fait l'avocat dans une brochure. Je comprends trop peu le roumain pour critiquer en détail des assertions qui me semblent risquées; une traduction dans une langue généralement mieux connue rendrait service.

S. R.

G. Poisson. *Les Civilisations néolithiques et énéolithiques en France*. Paris, Nourry, 1928 (extr. de la *Rev. anthrop.*, 1928-1929); in-8, 61 pages. — Exposé clair et fort bien informé de questions très confuses. « Il semble permis d'identifier les envahisseurs qui ont mis fin à la civilisation magdalénienne avec les Méditerranéens que nous trouvons aujourd'hui dans tout le Sud de l'Europe... » Ces Méditerranéens paraissent originaires de l'Afrique : « Une influence africaine s'est exercée sur l'Europe dès le paléolithique et a continué, au début du néolithique, à faire monter vers le Nord des populations du type dit méditerranéen auxquelles on peut attribuer la civilisation capsiennne de l'Espagne et les civilisations azilienne et tardenoisienne de la France. » Il y a moins de conclusions précises pour les civilisations ultérieures, mais M. Poisson fait la part assez belle aux nordiques. Le seul fait certain, à l'époque du cuivre, est l'origine ibérique du vase caliciforme, qui n'a pas été établie d'abord, comme le dit l'auteur, par Hubert Schmidt (1913), mais par Sir Arthur Evans, lors des premières publications des frères Siret.

Écrivant en 1928 — dans une Revue, il est vrai, aux mains d'une certaine cabale — M. Poisson affecte d'ignorer Alvao et Glozel. Son travail

1. C'est pourtant, à mon avis, le meilleur manuel élémentaire auquel on puisse actuellement recourir.

aurait donc eu plus de valeur s'il avait été publié en 1925. Tel qu'il est, il montrera à la postérité amusée, un peu scandalisée même, ce que peut contre la vérité et l'évidence, dans l'ordre scientifique, une coalition d'intérêts et d'amours-propres en émoi.

S. R.

E. Rahir. *Vingt-cinq années de recherches, de restaurations et de reconstitutions.* Bruxelles, Musée du Cinquantenaire, 1928; in-8, xxi-267 pages, avec 122 gravures et une carte. — Complément indispensable de tout ouvrage relatif aux âges anciens de la Belgique — en particulier du *Dictionnaire archéologique de la Gaule* et du *Manuel* de Déchelette — ce livre bien illustré, accompagné d'une carte et d'index, forme un véritable répertoire des fouilles et découvertes belges depuis vingt-cinq ans¹. L'auteur, qui s'est fait connaître surtout par ses fouilles de la Panne (p. 243 et suiv.), a tenu le registre de toutes les trouvailles, dues au hasard ou à des recherches méthodiques, depuis la création du Service; il a également présidé aux restaurations indispensables. Son chef, le baron de Loë, fut, comme le dit M. Capart dans sa préface, l'« âme du Service » jusqu'en 1925; on attend de lui, après beaucoup d'autres travaux utiles, un *Catalogue descriptif et raisonné de la Belgique ancienne*. Jadis limitées à quelques vitrines, dans un coin du Musée du Cinquantenaire, les collections occupent aujourd'hui de vastes galeries dans un des Musées les mieux organisés et dirigés qui existent en Europe. L'ayant revu récemment, je suis heureux d'exprimer mon admiration à ceux dont le zèle intelligent porte de si bons fruits.

S. R.

Th. Ischer. *Die Pfahlbauten des Bielersees. Heimatkunde des Seelandes*, n° 4; in-8 de 240 pages, avec 21 planches et 184 figures. Bienne, Heimatkundekommission Seeland, 1928. — Ce petit volume, illustré avec soin, complète heureusement le livre excellent, mais déjà ancien de R. Munro et P. Rodet, *les Stations lacustres d'Europe*. On n'y trouvera guère de nouveautés, mais l'auteur s'est attaché à mettre en ordre les documents nombreux et importants recueillis, il y a déjà de longues années, dans les palafittes du lac de Bienne, villages lacustres, de rivières et de marais, dont la disposition générale est, aussi bien que le plan des habitations, assez irrégulière. Après avoir étudié en détail la vie matérielle des habitants, l'auteur donne une description sommaire de ces établissements, dont les plus récents disparaissent au début du premier âge du fer. Il faut savoir gré à M. Ischer d'avoir dressé une bonne bibliographie et des tables méthodiques.

R. L.

A.-E. Remouchamps. *Griechische Dolch- und Schwertformen. Ein Beitrag zur Chronologie der Europäischen Bronzezeit.* In-4° de 50 pages, avec 72 figures et 2 tables de formes. Leyde, E.-J. Brill, 1926. — La thèse que M. Remouchamps consacre à la chronologie des poignards et épées du monde grec à l'âge du bronze est une contribution intéressante à la typologie

1. Voir, en particulier, *Remouchamps*, p. 18-23; *Spiennes*, p. 172-184; *Spy*, p. 58-63; *Vaucelles*, p. 27-36, etc.

d'un type d'arme déterminé. Le type le plus ancien est le poignard à soie longue et recourbée de Chypre; puis vient le poignard à rudiment de soie et à deux rivets (Amorgos) que l'auteur se refuse à croire aussi ancien que le voudrait M. Flianders Petrie. Parmi les épées, les plus anciennes se rapprochent du poignard chypriote. Cette classification conduit à conclure qu'une même localité peut fournir des types assez différents et cela dans le même temps.

R. L.

Vladimir Dimitrescu. *L'età del ferro nel Piceno fino all' invasione dei Galli-Senoni.* Bucharest, Univers 1, 1929; in-4°, 215 pages, avec 9 planches et nombreuses figures. — Ce travail très sérieux, entrepris sur les conseils du regretté Parvan, est fondé sur la connaissance d'une « littérature » très dispersée et sur l'étude des riches séries conservées (mais mal exposées, faute de place) au Musée d'Ancône. L'auteur aboutit à une classification des nécropoles picéniennes du x^e au iv^e siècle avant J.-C.; celle de Novilara, la mieux connue, s'échelonne du x^e siècle au vi^e. Les Picéniens seraient les descendants de la population néolithique ligure, immigrés par petits groupes et par voie maritime avant l'an 1000; les éléments pélasgiques (?) et illyriens entrent à peine en compte. Il est vrai que Strabon et Pline disent les Picéniens d'origine sabellienne; mais cela n'est vrai que pour des immigrés sabins venus, en nombre restreint, au début de l'âge du fer, qui se sont perdus dans la masse ligure, comme le prouverait, entre autres, la cranio-logie (crânes méditerranéens et non nordiques). Ainsi se comprend aussi la généralité du rite de l'inhumation dans le Picenum pendant l'âge du fer. Les deux tombes à crémation de Novilara-Servici ont déjà été expliquées par Brizio comme celles d'Ombriens villanoviens que le commerce avait attirés là et qui ont voulu être ensevelis suivant leurs rites ancestraux. Le fait que les nécropoles picéniennes sont généralement voisines de la mer (seule région facilement habitable) ne permet pas de conclure à une invasion. L'illustration, très copieuse, est aussi instructive que le texte, qui mérite d'être lu de près¹.

S. R.

Birger Nerman. *Die Verbindungen zwischen Skandinavien und dem Ostbaltikum in der jüngeren Eisenzeit.* Stockholm, 1929; in-8, 185 figures, avec 195 gravures dans le texte. — Les rapports de la Scandinavie avec les pays à l'est de la Baltique (Esthonie et Lettonie) sont attestés par des trouvailles tant à l'époque des grandes invasions qu'à celle des Vikings, où leur nombre est particulièrement considérable. Ces trouvailles, très dispersées, publiées dans des recueils d'accès difficile, sont réunies ici, avec d'autres inédites, sous forme d'excellentes gravures, et la distribution en est rendue sensible par des cartes². Il est remarquable qu'avant le v^e siècle de l'Empire, les relations entre la Scandinavie et l'est de la Baltique avaient été faibles;

1. Pourquoi discuter (p. 204 et suiv.) les fantaisies linguistiques de M. Cavallozzi? Le désir d'être complet doit avoir des bornes.

2. Je signale, en particulier, ce qui concerne la diffusion de la fibule scandinave en dos de tortue (*Schildkrötenfibel*), p. 133 et suiv.; on en a rencontré même en Normandie.

comme l'a montré Tallgren, cette région, aux âges de la pierre, du bronze et du fer (ancien), était orientée presque exclusivement vers l'Allemagne du Nord. Avec l'âge du fer récent, cela change rapidement; l'orientation vers le sud est remplacée par d'autres dirigées vers l'est et l'ouest, et les textes littéraires, qui font alors leur apparition, accusent les changements constatés par l'archéologie. C'est seulement au milieu du xiv^e siècle que la prépondérance de Gotland, dans ses relations commerciales avec l'Est, subit une éclipse presque complète, après avoir pris une subite extension vers l'an 1000.

S. R.

M. Besson. *Le Totémisme*. Paris, Rieder, 1929; in-8, 80 pages, avec 60 planches (*Biblioth. générale illustrée*). — Comme il arrive souvent en nos jours de vulgarisation un peu hâtive, les planches de ce petit volume valent mieux que le texte ¹. Assurément, celui-ci contient des informations de bon aloi prises dans les ouvrages de Frazer, de Spencer et Gillen, de Van Gennep, etc., mais l'auteur n'a pas lu des livres essentiels, comme ceux de Lang ², et témoigné d'un singulier sans-gêne en puisant dans d'autres sans les citer à propos. J'ajoute qu'il estropie volontiers les noms propres et écrit incorrectement. Si cela en valait la peine, je dresserais une longue liste de ses peccadilles; j'aime mieux répéter que les planches sont bonnes et que la conclusion, sur la diversité des totémismes, est raisonnable.

S. R.

Raoul Montandon. *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques (époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine)*. France, 1^{er} Supplément du tome II. Paris, Leroux; gr. in-8, 85 pages; 1^{er} Supplément du tome III, 67 pages. — Que dire en présence de tels cadeaux, venus après le grand don et qui doivent être suivis d'autres? Que dire sinon MERCI en capitales? Chaque fascicule est pourvu de son index, autre bienfait. Nos livres passeront tous; ceci restera.

S. R.

Du Mesnil du Buisson. *Les Ruines d'El-Mishrifé*. Paris, Geuthner, 1927; in-4^o, 59 pages, avec planches et dessins (extr. de *Syria*). — Relation détaillée et bien illustrée des fouilles exécutées en 1924 à Mishrifé, à mi-chemin entre Damas et Alep, dans un site qui promet de plus amples trouvailles, vu l'importance de l'enceinte et de la nécropole, dont on a commencé l'exploration. Le nom de la ville hittite ensevelie à Mishrifé est encore inconnu et les œuvres d'art recueillies (ivoire et basalte) très mutilées; mais la céramique tirée des tombes est abondante.

S. R.

1. Mais elles n'ont souvent aucun rapport avec le texte.

2. Il ne paraît en connaître qu'un, mais probablement pas de première main (p. 71).

R. Campbell Thompson et R. W. Hutchinson. *A Century of exploration at Nineveh.* In-8, 146 pages, avec 7 illustrations et 9 cartes et plans. Londres, Luzac, 1929. — Il y aura bientôt un siècle que l'exploration de Ninive a commencé à Kouyunjik. Elle a donné les magnifiques résultats que l'on sait, surtout au profit du Musée Britannique, mais est encore très incomplète. On a calculé qu'il reste 14.500.000 tonnes de terre à enlever à Kouyunjik, 6.500.000 à Nebi Yunus, ce qui comporterait, pour 1.000 ouvriers, plus d'un siècle de travail. Mais ces monceaux de ruines ne cachent pas que des palais et des temples; il y a des places, des cours, de vastes parcs. Le travail vraiment utile à faire est bien plus restreint. Ce qu'il faudrait tout d'abord, c'est débarrasser complètement les palais de Sennacherib et d'Assurbanipal, les temples d'Istar et de Kidmuri, puis le palais du ix^e siècle que les auteurs ont découvert, mais non exploré, dans leur campagne de 1927-1928. Comme tous ces travaux demandent beaucoup d'argent et qu'il y a bien des gens, dans les deux hémisphères, qui ont trop de ce viatique, il a semblé utile, pour susciter des concours généreux, de rappeler ce qui a été fait et d'indiquer le mieux possible ce qui reste à faire. Tel est l'objet de ce livre, dont une série de bonnes cartes et de plans vient accroître encore l'intérêt. Les explorations françaises (Botta, Place) ne semblent pas avoir été traitées suivant leur importance; la bonne étude que M. Pillet a consacrée à celle-là ici même (*Rev. arch.*, 1916-1918) est ignorée.

S. R.

R. Campbell Thompson. *The Epic of Gilgamesh.* Londres, Luzac, 1928; in-4°, 60 pages. — L'épopée de Gilgamesh, la plus ancienne œuvre de ce genre que nous connaissions du moins en partie, remonte peut-être, sous sa forme primitive, au quatrième millénaire avant notre ère. Il en existe trois tablettes en accadien (sémitique) qui ne peuvent guère être postérieures à 2000; cinq siècles après, nous avons les restes d'éditions faites à Boghaz-Keui, la capitale hittite, écrits non seulement en accadien, mais en hittite et dans un autre dialecte. Plus tard vient la tablette trouvée à Ashur, l'ancienne capitale assyrienne, qui est antérieure en date aux grandes éditions du vi^e siècle, conservées au Musée britannique, qui furent faites pour la Bibliothèque royale de Ninive. Enfin, il y a de menus fragments néo-babyloniens qui représentent des éditions postérieures. Celle du vii^e siècle est à la base de notre savoir; elle comprend 12 tablettes, chacune d'environ 300 lignes. M. Campbell Thompson mérite la gratitude des savants pour avoir traduit en hexamètres anglais tout ce qu'on possède du Gilgamesh. D'autres, sans doute, discuteront le détail de ses traductions; pour moi, je me contente de le remercier.

S. R.

W.-L. Horowitz. *La plus ancienne race du monde.* Bourg-la-Reine (123, Grande-Rue), 1929; in-8, 64 pages (Introduction). — La plus ancienne race, ce sont les Hébérites ou *migrateurs* (Hébreux); la langue h'braïque est « la source indirecte de toutes les autres langues ». Ainsi *tyrannos* n'est pas un mot grec, mais hébreu, signifiant *tour, place forte*. L'homme a vécu d'abord dans le Paradis terrestre, d'où il fut délogé par les grandes inondations et l'effondrement de l'Atlantide. Les hommes dits tertiaires ont été des pithé-

canthropes, non des hommes; l'origine de l'homme est dans le Proche-Orient, et la dispersion des instruments amygdaloïdes raconte les migrations des groupes humains. L'auteur a beaucoup lu, avec plus d'application que de critique. Page 51, il est question des inscriptions de Rochebertier et de Glozel. L'écriture, née chez les Hébérites, se répandit dans les pays méditerranéens et même beaucoup plus loin, car le tumulus de Grave-Creek, près d'Ohio (*sic*), porte des inscriptions analogues à celles de Glozel. La mauvaise plaisanterie de Paul Schliemann, sur le vase troyen au nom du roi Chronos d'Atlantide, ne pouvait manquer de trouver place ici (p. 56).

S. R.

H. J. D. Astley. *Biblical Anthropology*, compared with and illustrated by the folklore of Europe and the customs of primitive peoples. Oxford, Univ. Press, et Londres, Mitford, 1927; in-8, 262 pages. — Sous un titre qui ne répond pas tout à fait au contenu et paraît avoir été imaginé pour assurer la diffusion du volume, nous avons ici un recueil de 21 petits mémoires publiés, à diverses époques, dans des périodiques : *Animism in the Old Testament*; *Animism in magic and ritual*; *Totemism in the Old Testament*; *Primitive Cults in the Old Testament*; *Mythology in the Psalms*, etc. L'auteur, élève dissident de Cheyne, ignore, à peu d'exceptions près, ce qui n'est pas imprimé en anglais et se répète souvent sans raison apparente; mais il a du savoir et de l'originalité. Il avait déjà publié en 1908 un volume intitulé : *Prehistoric archaeology and the Old Testament*, que je ne connais pas. Celui que j'annonce ne donne pas toujours une haute idée de son sens critique; mais, entre autres mérites, je lui reconnais celui de ne pas s'être laissé séduire par les rêveries de M. Elliot Smith¹.

S. R.

Brunetto Quilici. *L'Evoluzione finanziaria del popolo ebraico*. Bologna, Capelli, 1927; in-8, 146 pages. — Travail superficiel et de seconde main, mais assez bien composé et clair. Les lecteurs de Schürer et de Juster s'étonneront de voir expédier en quelques pages l'économie politique des Hasmonéens. La bibliographie, d'ailleurs inexacte, énumère nombre d'ouvrages inutiles ou périmés.

X.

Flavius Josèphe. *Œuvres complètes*, traduites sous la direction de TH. REINACH. Tome IV. Antiquités judaïques, livres XVI-XX. Traduction de G. MATHIEU et L. HERRMANN, avec le concours de S. REINACH et J. WEILL. Paris, Leroux, 1929; in-8, 301 pages. — La mort subite de Th. Reinach ayant arrêté l'impression de ce volume, j'en ai assumé la charge avec M. J. Weill, auquel on doit déjà les deux premiers volumes de la traduction annotée, entreprise sous les auspices de la Société des Études juives. Il reste à publier la seconde partie de la *Guerre* (tome VI) et la *Vie* (tome VII, 2^e fascicule), travaux qui existent en manuscrit, mais doivent naturellement être révisés.

1. Il l'appelle, d'ailleurs, *great Egyptologist* (p. 33); *Egyptomaniac* serait plus juste.

L'excellente édition anglaise, publiée dans la *Collection Loeb* par M. Thackeray, qui approche également de sa fin, facilitera le travail qui reste à fournir pour l'édition française.

S. R.

A. Grabar. *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique.* Paris, Les Belles-Lettres, 1928; in-8, 151 pages, avec 16 planches et 28 figures dans le texte. — En 1909 des paysans bulgares, travaillant à Patleina près de l'ancienne capitale de Preslav, mirent au jour les ruines d'un monastère de la fin du ix^e siècle qui possédait une décoration très rare en céramique lustrée et des icônes de la même technique. Ces fragments, étudiés par l'auteur, sont l'objet du chapitre 1^{er} de son ouvrage; les deux autres concernent les miniatures de deux tétra-évangiles, l'un serbe, l'autre bulgare, et le manuscrit illustré du roman d'Alexandre à la Bibliothèque de Sofia. « Les revêtements de Patleina et les images des tétra-évangiles introduisent les techniques essentiellement orientales de la céramique lustrée et de l'ornementation incrustée. Patleina présente, en outre, une série de motifs de décoration sassanide. Le tétra-évangile serbe apporte le système oriental de l'illustration marginale, des sujets, des types iconographiques qui sont propres à l'Égypte chrétienne, tandis que d'autres traits rattachent cette illustration aux œuvres palestiniennes. Dans les illustrations du roman d'Alexandre, des particularités curieuses nous font deviner une copie d'une œuvre de l'art des Sémites hellénisés, probablement une création juive d'Alexandrie. »

Ces ouvrages illustrés — tout d'abord la Bible — que produisirent ou commandèrent les Juifs d'Alexandrie, sont destinés, comme l'ont vu Strzygowski et Eisler, à prendre une grande importance dans l'histoire des origines de l'art chrétien.

S. R.

René Grousset. *Histoire de l'Extrême-Orient.* Paris. Geuthner, 1929; gr. in-8 en 2 tomes, 770 pages, avec 32 planches, 7 cartes et un frontispice en couleurs. — On se rappelle la tentative audacieuse (et heureuse) de l'auteur, qui compila, tout jeune, une *Histoire de l'Asie* en trois volumes (1922) et le fit avec tant d'habileté et de goût que cet ouvrage, à peine mis dans le commerce, fut salué avec reconnaissance par la critique et bientôt épuisé. Nommé depuis conservateur adjoint au Musée Guimet, où il dispose d'une belle bibliothèque orientale, M. Grousset n'a pas voulu rééditer son œuvre; instruit par les conseils de MM. Pelliot, Silvain Lévi et beaucoup d'autres connaisseurs, il a préféré faire mieux et autrement. De là cette *Histoire de l'Extrême-Orient* (le Japon sera l'objet d'un volume à part) qui, intelligemment illustrée, pourvue de cartes, d'une énorme bibliographie et d'un copieux index, connaîtra sans doute le succès de son aînée. Les arts et les religions tiennent une grande place dans l'exposé et en sont la partie la plus attrayante, car l'histoire politique et militaire de ces grands Empires orientaux, avec leurs interminables avalanches de noms rébarbatifs, n'est pas, tant s'en faut, d'une lecture divertissante. Et voilà déjà que les étonnantes découvertes de M. Barthoux en Afghanistan ajoutent à cette *Histoire* un nouveau chapitre, dont une édition ultérieure, ou un supplément à ces deux

tomes, devra tenir compte (cf. *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1929, p. 121 et suiv.).

S. R.

Harald Ingholt. *Studier over Palmyrensk Skulptur*. Copenhague, Reitzels, 1928; in-4°, 160 pages, avec 16 planches. — L'auteur, au prix de longs voyages et de nombreuses enquêtes, a réuni, sur seize planches, cinquante spécimens de bas-reliefs palmyrémiens, pour la plupart des bustes; il en a étudié le style, les ornements, les types, et a essayé de les classer chronologiquement. Un résumé en français ou en anglais n'aurait pas été inutile.

S. R.

Arménag Bey Sakisian. *La Miniature persane du XII^e au XVII^e siècle*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929; gr. in-4°, 175 pages avec 106 planches. — Œuvre d'érudition non moins qu'œuvre d'art, ce beau livre est le fruit de longues études dans un domaine qui n'a guère été défriché qu'à partir de 1910, bien que Rembrandt déjà, comme on le sait par quelques-uns de ses dessins, ait déjà apprécié les miniatures persanes. Malgré les recherches des spécialistes et les importations massives des antiquaires, c'est d'hier seulement que l'on commence à distinguer les écoles, à classer et à dater les artistes. On a pensé que la miniature persane était d'origine sassanide ou byzantine; nous savons aujourd'hui — en partie par M. Sakisian, qui a pu photographier et a publié les miniatures de l'album de Yildiz, les plus anciennes — que l'influence chinoise a été, au début, la plus considérable. « Quand tu sors de ton sommeil, dit Firdoussi, regarde le monde qui est comme une soie ornée de peintures qu'y fit Mani en Chine. » Ce Mani n'est autre que le célèbre fondateur du manichéisme (216-275), dont Éphrem d'Édesse rapporte qu'il peignait en couleurs, sur rouleau, des démons et des anges (cf. Cumont, *Rev. arch.*, 1913, II, p. 85). « Des deux principales civilisations étrangères que la Perse musulmane a connues, la chinoise et la byzantine, c'est la première qui a laissé dans le domaine de l'art des marques indélébiles, tandis que la seconde ne semble avoir exercé qu'une influence localisée dans le temps et l'espace, représentée par l'école de Bagdad. Les canons de la peinture chinoise sont ceux de la miniature persane jusqu'au jour de la déchéance complète de cette dernière, marquée par l'adoption de la technique européenne » (p. 10). J'arrête ici à regret cette citation, car l'auteur est à la fois bien informé et si sobre d'affirmations qu'on le suit sans fatigue ni inquiétude. Son livre, avec une illustration variée et abondante, n'est pas seulement destiné à plaire aux yeux.

S. R.

Arthur Evans. *The shaft graves and bee-hive tombs of Mycenae*. Londres, Macmillan, 1929; gr. in-8, 93 pages, avec 68 figures. — Cette brochure de première importance est le développement d'une lecture faite par l'auteur, le 9 novembre 1926, à la *Hellenic Society*. Elle tend à établir — je dirais volontiers qu'elle établit — une thèse nouvelle : à savoir qu'il ne peut plus être question (avec Wace) d'une dynastie des tombes à tholos succédant à celles des tombes à puits de Mycènes. Les sépultures de l'acropole résultent

d'un déplacement du contenu d'un groupe de *tholoi*, théorie qui avait été entrevue dès 1877 par Percy Gardner, frappé de la hâte et du désordre dont témoignaient les sépultures découvertes par Schliemann. Il n'est pas vrai, comme l'ont cru Schliemann et Doerpfeld, que les Mycéniens aient incinéré; le charbon de bois trouvé dans les tombes à puits provient d'une simple fumigation rituelle, et Staïs a prouvé (1907) que la plupart des ornements d'or, notamment les masques, avaient été fixés à des cercueils en bois. La civilisation matérielle révélée par les tombes de l'agora de Mycènes n'est autre que celle du Minoen III, avec des influences venues des Cyclades et d'au-delà. Une hallebarde tourne nos regards vers l'ouest de l'Europe (cf. *Palace of Minos*, II, 1, p. 170 sq.). J'aurais fort à dire sur cette hallebarde, mais dois ici, comme toujours, être bref.

S. R.

Jean Babelon. *Choix de bronzes et de terres cuites des collections Oppermann et de Janzé.* Paris, Van Oest, 1928; in-4°, 41 pages et 24 planches. — Le capitaine Isidore-Hippolyte de Janzé et le commandant Oppermann ont été parmi les bienfaiteurs éminents du Cabinet des Médailles, le premier en léguant sa collection (1863), legs complété par sa veuve, le second en cédant la sienne pour une rente viagère dérisoire, qui lui fut payée pendant trois ans seulement († 1877). On voudrait plus de détails sur ces deux amateurs; il faudra attendre pour cela la publication des mémoires de Froehner; je regrette de n'avoir pas interrogé à leur sujet Chabouillet et Alex. Bertrand. Sur le Cabinet pendant le Second Empire, M. J. Babelon a écrit quelques pages amusantes; on y bayardait fort, mais on y travaillait aussi. — P. 10, Saulcy, qui s'appelait *Caignart*, ne fut jamais « comte », non plus que J. de Witte, qui était un baron belge. — P. 13 et ailleurs, ce n'est pas *Friedrichs*, mais *Friederichs*. — P. 20, le Diadumène Farnèse n'est pas une copie de celui de Polyclète. — Pour les terres cuites, il manque des renvois au recueil général de Winter. Mais ce sont là des *quisquilæ*¹. Les planches sont presque toutes excellentes et les notices avec bibliographies dignes d'éloges.

S. R.

The Cambridge Ancient History. Vol. VII. *The Hellenistic monarchies and the rise of Rome.* Edited by S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth. Cambridge, University Press, 1928; gr. in-8, xxxi-988 pages. — Ce n'est pas en quelques lignes qu'il faudrait annoncer la suite de ce grand ouvrage, où beaucoup de savoir solide, au courant des recherches les plus récentes et parfois en avance de celles-ci, est mis à la disposition des étudiants et du public sous une forme sévère, mais non dénuée d'agrément. Quatorze excellentes cartes, en attendant le volume complémentaire de planches, facilitent la lecture d'une histoire qui embrasse, dans ses divers épisodes, tout le bassin de la Méditerranée. Les chapitres sont d'un mérite inégal. Outre des savants anglais et américains, on trouve, parmi les auteurs, MM. Rostovtseff (Égypte ptolémaïque et Syrie), Homo (guerres entre Romains et Gaulois), Schulten (les

1. « Helbig, *Philostrate l'Ancien*, p. 462 », est, pour moi, une référence inintelligible (p. 38).

Carthaginois en Espagne), Holleaux (les Romains en Illyrie). Il y a des bibliographies très complètes afférentes à chaque chapitre, un index général, un index des cartes, enfin une liste précieuse des textes anciens (littéraires, papyrologiques et épigraphiques) dont il est fait état dans le récit.

S. R.

Pierre Roussel, Paul Cloché et René Grousset. *La Grèce et l'Orient, des guerres médiques à la conquête romaine*. Paris, Alcan, 1928; gr. in-8, 556 pages, avec deux cartes. — Cet important volume est le tome II du vaste ouvrage d'ensemble, *Peuples et Civilisations*, qui doit en comprendre 20 et dont le premier, œuvre de G. Fougères et de plusieurs collaborateurs, a paru en 1926. Le but de cette collection est de supprimer le plus possible les détails qui répondent seulement à la curiosité des érudits, pour mettre en lumière les faits, essentiels et leurs conséquences, non sans répondre aux intérêts des spécialistes par des bibliographies bien informées. L'avenir dira si, parmi plusieurs entreprises similaires qui se réalisent simultanément, celle-ci n'est pas destinée à recevoir le meilleur accueil. Elle le devra non seulement à la compétence des auteurs, mais à leur double souci d'être lisibles et d'envisager l'histoire sous tous ses aspects, politique, économique, scientifique, artistique et littéraire. C'est ainsi que nous trouvons ici des chapitres sur la civilisation de la Grèce au iv^e siècle, les nouvelles tendances de la littérature et de l'art, les changements survenus dans la société, l'économie politique, la science et l'art au iv^e siècle, le transfert vers l'Orient, après Alexandrie, du centre de gravité de l'hellénisme qui n'était pas destiné à donner toutes les satisfactions attendues à sa conquête. Dans tout cela, presque à chaque page, il y a beaucoup de savoir et de talent.

S. R.

D. S. Robertson. *A Handbook of Greek and Roman architecture*. Cambridge, University Press, 1929; in-8, xxiv-406 pages, avec 24 planches et 135 figures. — Presque en même temps que ce très sérieux ouvrage, dédié à la *Society of Hellenic Studies* qui va célébrer son cinquantenaire, a paru la troisième édition en deux volumes, révisée par W. B. Dinsmoor et Th. Ashby, du bon livre de W. J. Anderson and P. Spiers, *The architecture of Greece and Rome*. Les Anglais disposent donc aujourd'hui de deux manuels très complets et commodes, auxquels nous ne pouvons opposer que l'*Architecture* de Benoist (1911), qui a ses qualités particulières, et les Allemands les deux volumes du *Handbuch der Architektur* de Durm (car celui de Lübke a vieilli au point que la bibliographie de M. Robertson ne le tonnaît plus) ¹. Une information très complète et un excellent choix d'illustrations, quelques-unes inédites, caractérisent le présent ouvrage et en

1. Mais il aurait fallu citer Perrot et Chipiez, dont les chapitres sur l'architecture restent très utiles, et il eût été bon (p. 357) de prémunir d'un mot contre l'inexactitude de Texier. A la même page, je n'ai pas donné un *modified reprint* de Le Bas et Landron, mais la première édition complète et pourvue d'un texte de planches toutes gravées, non toutes publiées. — Je ne vois pas qu'il soit fait état des restaurations, souvent si intéressantes, exécutées par les pensionnaires de la villa Médicis. — Au mot *Hypæthral*, on est renvoyé à la page 385, où il y a seulement une définition; il fallait un renvoi à la page 51, d'ailleurs insuffisante.

assurent pour longtemps l'utilité. Il y a trois appendices qui, sans prétendre épuiser les questions qu'ils traitent, seront consultés avec le plus grand fruit : 1^o Liste chronologique d'édifices grecs, étrusques et romains, avec les renseignements essentiels sur 8 colonnes (entre autres des renvois aux pages et aux figures du livre); 2^o Bibliographie de l'architecture antique, classée par sujets et aussi par ordre alphabétique des localités; 3^o Glossaire de termes architecturaux avec brèves définitions ou renvois au texte. Soit un index général, soigné comme le reste.

S. R.

Gisela Richter. *The sculpture and sculptors of the Greeks.* New Haven, Yale Univ. Press, et Londres, Milford; in-4^o, xxxi-242 pages, avec 767 gravures. Prix: £ 7, 17, 6 (980 francs!). — Né d'une série de leçons faites par la savante autrice en 1925-1926, ce luxueux ouvrage, d'un prix malheureusement prohibitif, est à la fois savant et original. L'originalité ne se révèle pas seulement par des vues personnelles et la publication de monuments inédits ou peu connus, mais surtout par le plan, qui n'a rien de commun avec celui des autres histoires de l'art grec. Il faut lire avec soin la préface pour s'en convaincre et ne pas reprocher injustement à Miss Richter des omissions surprenantes ou des développements excessifs. « Il sembla désirable, dit-elle, de ne pas troubler l'étude de la sculpture grecque, qui importe par-dessus tout, par des digressions constantes sur des attributions: il était aussi plus facile de donner un tableau continu des grandes personnalités qui déterminèrent le développement de la sculpture grecque que d'interrompre le récit par la considération d'autres sujets. L'occasion ainsi offerte de concentrer notre attention sur la sculpture comme manifestation purement artistique a suggéré l'étude de nombre d'aspects nouveaux, généralement laissés de côté dans les histoires de l'art grec: développement de la draperie, de la composition, du traitement du relief, de celui des animaux. » Cette première partie se termine par un essai sur les faux, sujet à l'ordre du jour aux États-Unis plus qu'ailleurs, à cause des prix très élevés qu'on y donne couramment pour des antiques. La seconde partie est relative aux sculpteurs eux-mêmes, dégagés le plus possible de tout le fatras des controverses et des « baptêmes », nécessairement téméraires. Chose plus nouvelle, l'autrice ne s'occupe pas des différentes écoles, car elle trouve partout (notamment dans les monnaies) plus de caractères communs que de différences. Il suffit d'admettre trois grandes divisions géographiques: Péloponnèse, Attique, Ionie. L'ouvrage est complété par une table chronologique très détaillée (p. 27 et suiv.), qui soulèvera naturellement bien des controverses, mais témoigne d'un courageux effort. Les statues qui ne sont que des copies romaines sont marquées d'un astérisque. Je vois avec plaisir que la Vénus de Milo est placée entre 300 et 250, et non, *more germanico*, plus d'un siècle plus tard; je vois aussi que l'Athéna Parthénos est datée de 442-439, le Zeus d'Olympie de 430, contrairement à une mode récente qui intervertit ces dates. Mlle Richter réagit contre les modes éphémères comme contre les scepticismes mal fondés: ainsi elle admet sans hésiter, après examen, l'authenticité du « trône » de Boston et du *Vulneratus* de Saint-Germain; elle accepte la restitution de la *Lemnia* de Furtwaengler à l'encontre de l'horrible image qu'a proposée Amelung. J'aurais voulu savoir ce qu'elle pense

du style de la Vénus de Milo, mais elle ne l'a mentionnée qu'en passant. P. 112, elle allègue Ravaissou comme ayant dit que la tête est d'un marbre plus fin que le reste; à la page citée, je ne trouve pas trace de cette erreur.

S. R.

A. W. Lawrence. *Classical sculpture.* Londres, Jonathan Cape, 1929; in-8, 419 pages, avec 160 planches. — « Les ouvrages en terre cuite, même de grandeur naturelle, ont été exclus, ainsi que la totalité de l'art étrusque. Les discussions esthétiques, sur les mérites ou les défauts de l'art antique, ne trouvent également aucune place dans mon dessein. » Voilà de singulières atténuations au titre engageant, placé en tête de ce volume; mais l'auteur s'est pourtant permis des appréciations, et j'en traduis une qui est singulière (p. 307) : « La Vénus de Milo est fondée sur un prototype d'époque praxitélienne, mais le visage a été taillé avec une sévérité du ^v^e siècle, tandis que le corps a été placé (*placed*) dans une attitude plus tardive et plus complexe. L'enthousiasme dont cette statue a été chargée (*laden*) sonne comme absurdément exagéré à ceux qui étudient l'ancienne sculpture. C'est, sans doute, un habile morceau et il est possible d'y introduire (*to read into it*) une moralité sentimentale; sa popularité peut d'ailleurs être due à la pose souple et contournée, qui fait appel à ceux auxquels répugnent les règles fixes du ^v^e siècle... Il n'existe pas d'objections stylistiques à la théorie que cette statue était originellement sur une base inscrite en caractères d'environ 100 avant J.-C. qui fut découverte dans la même grotte... La base originale est perdue, mais on en avait pris un moulage (*sic*) auquel la Vénus s'adapte aussi bien qu'il est ordinaire dans un travail antique; une jointure exacte n'était pas requise, puisque le bloc dans lequel étaient taillés les pieds était fixé en sa position avec du plomb. »

Voilà bien des énormités. Dire que l'ouvrage est richement illustré, c'est faire seulement l'éloge de la libéralité de l'éditeur. Le texte répond trop souvent à un titre qui n'a pas encore servi : *Histoire de la sculpture classique pour les Philistins, par l'un d'eux.*

S. R.

École française d'Athènes. *Fouilles de Delphes*, t. IV (2). *Monuments figurés. Sculptures*, par **Ch. Picard** et **P. de la Coste-Messelière**. Paris, E. de Boccard; in-4^o, 196 pages, avec 81 figures. — Après les travaux de MM. Bourguet et Dinsmoor, Th. Homolle en était revenu à son opinion de 1894 : les Caryatides sont celles du trésor de Cnide; la Caryatide, le fronton et les frises, attribués au trésor de Cnide (pl. 1-20), appartiennent à celui de Siphnos. Cette manière de voir est aujourd'hui généralement admise. Les auteurs du présent fascicule ont repris la description commencée par Th. Homolle, à partir de la page 60, annulant et remplaçant les pages 60-65. Pour établir le texte nouveau et pour la suite de ce fascicule II, ils ont utilisé leurs recherches communes à Delphes (1921-1924), la documentation recueillie sur place par M. P. de la Coste-Messelière au cours de deux missions (1926, 1928) et les notes manuscrites d'Homolle, aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut. Voici les divisions et subdivisions : le Trésor de Cnide (Caryatides); le Trésor dit de Massalia; le Trésor de Siphnos (Caryatides; frises de la Gigantomachie, de l'*Illiade*, des Leucippides, du Jugement de

Pâris (?), de la Dispute du Trépied; acrotères); fragments divers de reliefs archaïques (frise d'un Trésor anonyme; fragments attribuables aux divers Trésors); petite sculpture archaïque. — Tout cela est décrit, analysé, figuré avec un soin extrême; la minutie de l'inventaire est rachetée par des appréciations d'ensemble du plus grand prix, dont l'histoire de l'art grec archaïque ne fera pas abstraction. En somme, fascicule admirable, qui fait honneur aux érudits qui l'ont préparé et à la science française.

S. R.

H. Bulle. *Untersuchungen an griechischen Theatern. Aufnahmen und Zeichnungen von H. Wirsing.* Munich, (Oldenbourg, 1928; in-4°, 351 pages, avec 47 planches et 31 figures (*Abh. der bay. Akad.*, t. XXXIII). — Ce grand ouvrage, d'une lecture difficile, repose à la fois sur une analyse minutieuse des pièces de théâtre et sur celle de monuments conservés, souvent imparfaitement connus et dont le déblaiement a eu lieu à une époque où l'on se préoccupait trop peu des détails d'architecture. M. Bulle et l'architecte H. Wirsing, son collaborateur, ont visité bon nombre de ruines de théâtres et ont suppléé, par des observations directes, à l'insuffisance des plans publiés. Mais le caractère essentiel de l'enquête instituée par eux est le souci constant de concilier l'architecture — celle de la pierre ou des tréteaux — avec le texte des drames, ce qui conduit à des conclusions nouvelles, par exemple dans l'analyse du *Prométhée* d'Eschyle. Un pareil livre ne se résume pas; je préfère à une vaine tentative d'abrégier le plaisir de signaler l'interprétation ingénieuse du relief de l'*Apothéose d'Homère* par Archélaos. C'est la figuration en marbre d'un *agôn* institué vers 210 dans un théâtre d'Alexandrie pour inaugurer en cette ville le culte d'Homère, institué par Ptolémée IV Philopator. Le vainqueur de ce concours théâtral, avec accompagnement d'hymnes, n'est autre que le poète debout sur un piédestal à la droite du second registre, qui a commandé le bas-relief au sculpteur (p. 336). Il tient à la main le rouleau sur lequel était transcrit l'hymne chanté, en l'honneur d'Homère, par le personnage principal, qui est Apollon. M. Bulle se plaît à reconnaître que le premier pas vers cette explication a été fait par M. Vallois (*Rev. des Études anciennes*, 1926, p. 178); l'étude de la scène du théâtre de Ségeste (pl. 19, 23, 25) a permis de préciser cette hypothèse, qui doit être signalée comme très vraisemblable aux historiens de l'art. Le disque des Niobides au Musée britannique serait également un ex-voto scénique, rappelant une représentation théâtrale, comme la plaque de marbre de Pompéi sur laquelle est peint un épisode du même sujet. — Les planches sont presque toutes originales, reproduisant des plans rectifiés, des détails nouveaux ou des restitutions dues à M. Wirsing, ces dernières d'un grand intérêt et qui devraient être exécutées en maquettes pour quelque musée de l'histoire du théâtre, par exemple pour le *Deutsches Museum* de Munich.

S. R.

Eduard Neuffer. *Das Kostüm Alexanders des Grossen.* Giessen, 1929 (doct. diss.); in-8, 67 pages. — Dans les textes et les monuments, Alexandre le Grand, suivant les vicissitudes de sa courte carrière, les buts politiques qu'il poursuivait et les honneurs qui lui furent rendus après sa mort, se montre à nous sous des aspects différents : roi macédonien, successeur des grands

rois de Perse, dieu identifié à Zeus, à Dionysos, à Hélios, à Héraklès, à Ammon. Bien qu'il ne manque pas de bons livres sur l'iconographie d'Alexandre, ce mémoire ne fait double emploi avec aucun, car il donne des listes critiques de monuments, y compris les monnaies, et entre dans des détails circonstanciés sur toutes les particularités de costume, d'armement, de parure et d'attitude, grand compte étant tenu des textes qui sont souvent plus explicites que les documents graphiques. Je constate en passant que l'auteur accepte sans discussion le témoignage des médaillons d'or d'Aboukir; je crois qu'il a raison ¹.

S. R.

R.-J. Walker. *Les Fragments d'Épicharme traduits en français et illustrés par Albert A. Benoîs.* Nice, L'Éclaireur de Nice, 1929; in-8, 78 pages, avec gravures. — Amusant travail d'un amateur qui sait du grec et qui a trouvé un dessinateur humoriste pour le seconder. On nous promet une suite (sur le texte grec adopté, sur l'art d'Épicharme). Le frontispice montre un Épicharme de fantaisie, alors que je crois avoir retrouvé son portrait (le prétendu Sénèque). Les traductions en vers des quelques fragments qui sont autre chose que poussière ne manquent pas, dans leur style un peu étrange, de saveur. On pourrait bien plus mal employer ses loisirs.

S. R.

E. Loewy. *Orazio ed Ara Pacis. Estr. dagli Atti del I Congresso nazion. di Studi Romani.* Rome, 1928; in-8, 6 pages, avec figures. — Les reliefs de Rome (à Florence, *Rép. rel.*, I, 236) et de Carthage (au Louvre, *Rép.* II, 260) sont généralement rapportés à l'*Ara Pacis*; ce ne sont pas, à proprement parler, des réplique, mais des variantes d'un même original comprenant un plus grand nombre de figures. La scène a été mise en rapport par Petersen avec la *Carmen saeculare* d'Horace, où paraissent Tellus, Cérès, des animaux, des eaux et des vents (*Jovis aerae*), alors que Van Buren (*Journ. Rom. Stud.*, III, 1913, p. 134) pensait plutôt à l'éloge de l'Italie dans *Georg.*, II, 136. Du reste il est évident qu'Horace, composant un poème pour la célébration de l'an 737 de Rome, n'a pu s'inspirer directement de l'*Ara Pacis*, qui est de 741 seulement.

S. R.

J. Carcopino. *Ostie.* Paris, Laurens, 1929 (Collection des *Memoranda*); in-12, 32 pages, avec 30 planches. — La création du port d'Ostie, sous Claude et Néron, a été un véritable triomphe des ingénieurs du temps sur des difficultés, nées de causes naturelles, qui n'ont cessé de modifier la ligne du littoral. Ostie fut véritablement une ville moderne, tant par l'étendue et l'activité de ses docks que par ses hautes maisons, complètement différentes de celles de Pompéi. Tout cela n'était plus guère qu'un souvenir dès le début du ^{ve} siècle. Mais les ruines, à travers tout le moyen âge, conserveront, avec

1. Si un de nos contemporains ne raconte pas un jour l'histoire de cette découverte et de la controverse — surtout orale — qu'elle suscita, ce sera tant pis pour l'histoire de la science. E. Babelon nia toujours l'authenticité, avec passion même, mais je ne crois pas qu'il ait rien écrit à ce sujet; Mowat l'admettait.

le souvenir d'une prospérité évanouie, ceux de la légende d'Énée qui, comme l'a démontré autrefois M. Carcopino, avait eu pour théâtre l'embouchure du Tibre; en 1190 encore, Richard Cœur de Lion traverse près de là un *nemus Selvedens*, ce qui ne signifie pas *Selvadi Decimo* : M. Carcopino y a reconnu la *Selva d'Enea*. — Ce mémoire original, illustré d'excellentes gravures, a été présenté à la réunion de la *Classical Association* à Londres, en janvier 1928. Il est tout à fait digne de l'auteur.

S. R.

H. de Gerin-Ricard. *Le Sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône). Son trophée, ses peintures, ses sculptures. Etude sur l'art gaulois avant les temps classiques.* Extrait d'*Études de Provence*, volume du *Centenaire de la Société de statistique, d'histoire et d'archéologie de Provence*. Un volume in-4° de 54 pages avec 10 planches. Marseille, 1927. — Le sanctuaire de Roquepertuse, fouillé avec beaucoup de soin par M. de Gerin-Ricard, est l'un des rares lieux de culte qui n'ait pas subi de modifications après la conquête. Fréquenté depuis le VI^e siècle jusqu'au milieu du II^e avant notre ère, il est également un exemple remarquable du mélange de la religion celtique avec l'art grec. C'est enfin peut-être le seul temple celtique élevé par la main de l'homme dont les ruines ont été en partie conservées. Le sanctuaire se compose d'une terrasse à laquelle on accédait par un escalier, précédé d'un portique porte-trophée dans les alvéoles duquel avaient été déposés des crânes humains dont les débris ont été recueillis au cours des fouilles. Parmi les sculptures qui l'ornaient, il y a lieu de signaler des fragments d'images de dieux accroupis semblables à celles découvertes en 1860, des têtes coupées et un oiseau fabuleux qui tient à la fois du rapace et du palmipède. Considérées du point de vue artistique, les découvertes de Roquepertuse sont d'une importance capitale, car elles nous font connaître l'existence d'ateliers gréco-celtiques travaillant dans la région de Marseille. Peintres et sculpteurs appartiennent certainement aux Celtes et témoignent d'une impuissance à reproduire la forme vivante et d'un goût du décor poussé jusqu'à l'extrême, ce qui est la caractéristique de l'art celtique. Le choix des sujets témoigne des mêmes origines. Les traces vraiment peu nombreuses d'une occupation permanente de Roquepertuse, quelques fonds de cabanes entaillés dans le roc, prouvent que Roquepertuse était un de ces sanctuaires saisonniers seulement fréquentés aux grandes fêtes.

R. L.

Émile Espérandieu. *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine.* Tome X, avec tables générales. Paris. Imprimerie nationale, 1928; in-4°, 291 pages. — Le voilà donc terminé, ce grand ouvrage *aere perennius*, qui, commencé en 1907, a pu, malgré la guerre, être achevé en vingt-deux ans. C'est la Commission des Musées, siégeant au Ministère de l'Instruction publique, qui en décida le 10 août 1905 la publication, à la suite de la proposition qui je lui en fis dans un rapport que je relis en souriant, car j'estimais alors le nombre des monuments à reproduire à 1.800 (au lieu de 7.646) et pensais que le tout formerait deux volumes (au lieu de 10), devant coûter, avec les voyages et photographies préliminaires, 40.000 francs! Là où j'eus raison, ce fut de soutenir qu'un travail si considérable ne devait pas être

confié à une commission, mais à un homme exceptionnellement doué, celui-là même qui en a accepté la charge. Tout le monde n'était pas de cet avis; le soutien que m'apporta Gaston Boissier fit pencher la balance en ma faveur. Ainsi fut écarté de l'entreprise ce fléau des séances au cours desquelles l'échange d'opinions ne fait qu'enrayer la marche de l'œuvre et causer de perpétuels attermolements. L'exemple de Bœckh et de Mommsen était là pour prouver qu'en pareille matière le εἰς κοῖρανός ἔστω d'Homère est le principe à suivre, à l'exclusion de la πολυκοιρανίη. Mais il faut alors trouver l'homme, et c'est affaire de chance. Bien qu'officier encore en service actif, le capitaine (aujourd'hui commandant) Espérandieu était prêt à sacrifier ses loisirs à la science et à rester sur la brèche jusqu'au bout; aucun choix ne pouvait être plus heureux.

Il est question d'un onzième volume, presque achevé en manuscrit, qui, servant de complément aux dix premiers, réunira les monuments romains de la rive droite du Rhin.

S. R.

E. Espérandieu. *La Maison Carrée à Nîmes*. Paris, La irens, 1929; in-12, 64 pages, avec 42 photogravures (Collection *Memoranda*). — A la fois description et guide illustré, cet opuscule témoigne du soin et de la compétence qui marquent toutes les publications de l'auteur. Le monument lui-même est très bien décrit et son histoire exposée avec détail. On ne peut qu'approuver le choix des illustrations. Le Musée de la Maison Carrée gagnerait certainement en qualité si l'on enlevait de plusieurs statues des têtes qui ne leur appartiennent pas et les défigurent. Parmi les têtes isolées, qu'on n'a heureusement pas rajustées à des torsos, il y a plusieurs morceaux de bon travail; la série des verreries est remarquable.

S. R.

Fritz Fremersdorf. *Die Denkmäler des römischen Köln*. B. I; in-8 de 13 pages avec 150 planches hors texte. Berlin, Walter de Gruyter, 1928. — Le département des antiquités romaines du Musée Wallraf-Richartz de Cologne poursuit depuis quelques années l'exploration méthodique de la ville romaine de Cologne. Aucun travail de voirie n'est négligé et les renseignements recueillis pour la topographie antique de la cité sont très importants. Le présent volume est destiné à faire connaître les pièces les plus remarquables recueillies au cours des fouilles depuis le 1^{er} mai 1923 jusqu'au 1^{er} avril 1928. Parmi les plus intéressantes, il y a lieu de signaler les coupes en verre du iv^e siècle après J.-C. avec représentation de scènes de chasse gravées ou ornement de mascarons en relief (pl. 41-43), le groupe des matrones en terre cuite avec l'inscription CCAA IPSE FABRICIVS F (pl. 46), les sandales de cuir (pl. 143-144). L'un des résultats principaux des fouilles a été de préciser la date d'un certain nombre de ces objets. A leur lumière, Cologne apparaît comme la ville la plus importante du nord de l'Empire pendant les trois premiers siècles de notre ère; elle doit cette prospérité à sa situation géographique et aussi à ses verreries, dont la fabrication atteint son apogée au cours du iii^e siècle.

R. L.

Raymond Lantier. *Musée des Antiquités nationales. La verrerie.* Un album petit in-4°, de 36 planches et 6 pages. Paris, A. Morancé (1929). — Ce premier album d'une série où seront publiés les monuments de la sculpture, de la céramique et de l'orfèvrerie conservés au Musée de Saint-Germain, est consacré à la verrerie. Si la collection de verres gallo-romains du Musée des Antiquités nationales n'est pas aussi riche que celle du Musée Wallraf-Richartz de Cologne, elle constitue cependant un ensemble de pièces choisies avec soin, source de documents précieux pour l'étude de la verrerie. Après une courte introduction résumant l'histoire de cette industrie, de ses fabriques et de ses techniques, on trouvera une notice détaillée avec bibliographie accompagnant les planches qui reproduisent les pièces les plus caractéristiques de la collection : urnes cinéraires, aiguïères, bouteilles à anse, diots, phiales, coupes, bols ornés de cabochons ou de réseaux de maille, à décor gravé, gobelets avec ou sans pied, etc. On s'est également attaché à dater avec autant de précision qu'il est possible certaines de ces formes en faisant appel aux renseignements nouveaux fournis par les fouilles de la vallée du Rhin au cours de ces dernières années.

A.

Steph. Gsell. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome VIII. *Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes.* Paris, Hachette, 1929; gr. in-8, 306 pages, avec cartes. — Le huitième volume d'un grand ouvrage qu'il est devenu tout à fait superflu de louer, a paru peu de semaines après le septième. Il comprend deux livres, divisés l'un en cinq, l'autre en quatre chapitres, suivis d'un index et d'une table des matières. Le premier traite d'abord des succès des Pompéiens en Afrique et du désastre subi par l'armée de Curion. Après la mort de Pompée, Scipion, nommé général en chef, organisa une armée redoutable. « En ce qui concerne les affaires d'Afrique, écrit Cicéron à Atticus, rien de plus solide, dit-on, rien de mieux préparé. » Alors César se décide à se rendre lui-même sur les lieux et ouvre la campagne dont un de ses lieutenants — peut-être de l'arme du génie — nous a laissé un récit froid, mais exact, que M. Gsell, à la suite de Ch. Tissot, analyse avec une parfaite connaissance des lieux. La victoire de Thapsus met fin à la guerre et disperse l'armée de Scipion; Caton, renfermé dans Utique, s'y donne la mort dès qu'il reconnaît l'impossibilité de toute résistance et César entre en vainqueur dans cette ville. Dès lors, il ne s'agit plus que d'organiser l'Afrique par la création de la province de l'*Africa nova*, la fondation de colonies, les récompenses données au roi maure Bocchus et au condottiere P. Sittius. Le second livre tout entier est l'histoire de l'Afrique de 44 à 27, jusqu'à la fin des royaumes indigènes, dont le plus florissant fut celui de Juba II, allié d'Octave, qui reçut d'Auguste le royaume de Maurétanie. Par reconnaissance, il appela sa capitale *Caesarea*, aujourd'hui Cherchell, où l'on a découvert un véritable musée de copies de statues célèbres dans les ruines de magnifiques édifices. Comme savant et écrivain, Juba paraît avoir été plutôt un compilateur crédule, mais extraordinairement curieux, ambitieux de tout savoir. Son fils Ptolémée, paresseux et insouciant, fut mis à mort par Caligula, qui confisqua ses biens et supprima son royaume. La Maurétanie fut annexée à l'Empire, rendant ainsi plus facile la défense du Sud-Ouest de l'Europe contre les pirates africains; ce fut peut-être un

des motifs qu'alléguèrent les conseillers de Caligula lorsqu'il se décida, après soixante-cinq ans, à substituer, au prix d'un meurtre, la domination directe au protectorat.

S. R.

T. R. S. Broughton. *The Romanization of Africa proconsularis*. Baltimore, John Hopkins, 1929; in-8, 233 pages. — Sur un sujet déjà bien des fois traité, l'auteur a trouvé moyen de dire des choses nouvelles, ou du moins de mettre en meilleure lumière des vérités déjà dites. Il s'en tient à la province proconsulaire parce que la fusion des éléments indigènes, puniques et romains s'y laisse le mieux discerner, et il conduit son étude jusqu'à l'époque des Sévères, qui fut celle de la plus grande prospérité de ce pays. Ses conclusions, appuyées sur des études de détail très soignées, sont loin de celles qui exagèrent la prédominance de l'élément romain, car il s'est toujours appliqué à montrer la survivance des autres. « La formation de grands domaines privés ou impériaux créa une société qui n'était que superficiellement romanisée et faiblement urbanisée, où même les travailleurs romains se trouvaient assimilés à leurs voisins indigènes. L'exploitation capitaliste qui, dès le début, caractérisa le régime romain en Afrique, rendit ce pays fameux pour ses magnifiques récoltes, mais aboutit à la formation d'une société de serfs... Les Romains s'adaptèrent à l'Afrique et lui assurèrent la paix, ils la firent prospérer; mais ils ne firent pas qu'elle devint romaine. » M. Broughton a du savoir et de l'esprit.

S. R.

José Ramon Mélida. *Arqueología española*. Colección Labor, 4^e série, nos 189-190; in-12 de 418 pages, avec 32 planches, 210 figures, 5 planches en couleurs hors série. Barcelone, Editorial Labor, 1929. — Les découvertes archéologiques qui depuis une vingtaine d'années se succèdent sans interruption en Espagne ont clairement prouvé le rôle de premier plan joué par la Péninsule ibérique dès la plus haute antiquité. Si nous possédions quelques bons résumés déjà anciens de ces découvertes et des conclusions qu'on en peut tirer, il n'existait pas encore de manuel général qui permit d'embrasser d'un seul coup d'œil l'archéologie de l'Espagne préromaine et romaine. Le livre de M. Mélida, écrit d'une plume alerte et fort bien illustré, comble cette lacune. Époque par époque, l'auteur passe en revue brièvement établissements humains et cimetières, décrit l'outillage et l'armement. C'est l'œuvre d'un savant qui connaît aussi bien les ruines et les musées que les livres. La troisième partie, qui traite des antiquités romaines, est le meilleur tableau qui nous ait été tracé de la civilisation matérielle de l'Espagne au début de l'ère chrétienne. Remercions également M. Mélida de nous avoir donné l'essentiel d'une bibliographie dressée par périodes et d'avoir pris le soin d'établir un index général qui facilitera la consultation de ce manuel; tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'antiquité devront le lire.

R. L.

Julio Cejador y Franca. *Alphabet et inscriptions ibériques*. Trad. de M. le docteur **J. Brouta**. Tome I, Paris, Catin; in-8, 159 pages, avec figures.

Prix : 16 francs. — L'auteur (1864-1927) appartient pendant vingt ans à la Société de Jésus, puis la quitta et professa le latin. Il est l'auteur d'un grand nombre de volumes que je n'ai pas lus; celui-ci est le premier que l'on traduise en français. On y trouve des fac-similés d'inscriptions ibériques, très difficiles à réunir en dehors de l'Espagne, et des tableaux de signes graphiques qui peuvent être utiles. Mais le texte est une longue suite d'extravagances. Cejador voyait partout le basque, la mère des langues, la seule qui n'ait jamais varié; il traduisait tout par le basque, même les inscriptions de Glozel, dont il reconnut avec raison les affinités ibériques, mais dont il proposa des interprétations ridicules. Pour ne citer qu'un court exemple, voici comment il interprète une monnaie ibérique, portant en caractères latins ILDITVR ESNEG. « C'est incompréhensible », ont dit tous les numismates. Mais Cjador voit là « du basque tout pur » et traduit; « Source de lait morte ». Sur une autre monnaie, DET YMO SISIR signifierait : « J'ai (de la) lentille mûre. » La préface du traducteur exalte le génie méconnu de Cjador!

S. R.

Marcel Clouet. *En suivant deux voies préromaines de la Saintonge* (extr. de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 29 pages). — Intéressante contribution à la connaissance des routes gauloises, qui, au témoignage même de César, étaient autre chose que des sentiers et des pistes, suivie d'un chapitre de toponymie où l'auteur, sans risquer d'étymologies celtiques, a rapproché les noms similaires de la région. Les routes étudiées sont celles de Jarnac à Melle-sur-Béronne et de Pons-aux-Loges, dite *Chemin de Bougneau*.

X.

Georgina Buckler. *Anna Comnena*. Oxford et Londres, Humphrey Milford, 1929; in-8, ix-558 pages 25 sh. — Cette ample monographie, entreprise sur l'avis de Sir W. Ramsay, est plus qu'estimable. Bien que l'*Alexiade* soit aujourd'hui accessible dans la traduction anglaise de Miss Eliz. Daves (1928), elle oppose toujours un mur d'ennui à celui qui doit la lire en grec pour en parler congrument. D'autre part, bien que les programmes d'Oster (Rastat, 1868-1871) soient écrits avec beaucoup de conscience et de savoir, il a fallu attendre Chalandon (1900) pour posséder une étude critique sur Alexis 1^{er}. L'autrice, dont l'érudition est très grande, paraît au fait de tout ce qui concerne son héroïne et de ce qui touche de près ou de loin à son grand ouvrage; j'ai noté seulement qu'elle ignore Gfrörer; dont, faute de mieux, l'étude sur la marine byzantine était à lire. Les divisions de l'ouvrage, qui pourront paraître un peu factices à quelques-uns, sont le résultat de mûres réflexions et méritent d'être louées : la personnalité d'Anne, son caractère (classement suivant les vertus théologiques et cardinales), son éducation (lectures), ses qualités et ses défauts d'historien (affaires intérieures, ecclésiastiques, militaires, étrangères), son langage. Il y a quelque faiblesse dans cette dernière partie, pour laquelle le troisième programme d'Oster reste utile. En somme, Chalandon est allé un peu loin quand il concédait à Anne « verve et chaleur ». Il n'en reste pas moins qu'ayant appris bien des choses importantes de première main, elle a rendu à l'histoire le grand service de les raconter et que, s'il est ridicule de la traiter de dixième Muse, avec ce gueux de Prodrôme, elle tiendra toujours un rang distingué parmi les

princesses qu nous ont instruits, fût-ce dans un langage affecté et hyperbolique, des événements de leur temps.

S. R.

H. Wagenvoort. *Vergil's vierte Ekloge und das Sidus Julium*. Amsterdam, Acad. des Sciences, 1929; in-8, 37 pages. — Brochure très remarquable, fondée sur l'apparition de la comète (*Sidus Julium*) en juillet 44, à trois ans et demi d'intervalle (cf. Daniel, 7-7; *Apoc.*, 12, 11) du consulat de Pollion, date de la quatrième églogue¹. Le *Sidus Julium*, qu'on ne voulait pas interpréter comme un signe funeste, fit fouiller les oracles sibyllins; on trouva une prophétie juive annonçant une comète, après quoi il y aurait encore trois ans et demi de désordres, suivis d'une renaissance du monde et d'un âge d'or. Les couleurs dont le poète peint cet âge d'or sont empruntées en partie aux prophètes d'Israël, en partie à la mystique gréco-égyptienne, en partie à l'orphisme; mais, suivant l'auteur, tout en reconnaissant cette dernière source de la fameuse églogue, je l'aurais fort exagérée. C'est bien possible. Ce qui est sûr, c'est qu'en insistant sur les *Sibyllina* et les prédictions venues d'Égypte, M. Wagenvoort, qui est un habile homme, n'aurait pas dû oublier le beau mémoire de Sabatier (*Études de critique et d'histoire*, 1896).

S. R.

Prosper Alfarié. *L'Évangile selon Marc*. Paris, Rieder, 1929; in-12, 212 pages (Collection *Christianisme*). — « Au lieu de voir en lui, contrairement à toute vraisemblance, un ancien compagnon de Pierre, qui tiendrait à fixer les souvenirs de ce témoin hors pair, on est bien plutôt forcé de reconnaître un paulinien convaincu, qui a longuement médité sur les écrits de l'Apôtre et qui veut mettre en valeur ses principales thèses en leur donnant une forme historique. » Tel est le sentiment de M. Alfarié. Marc (qui s'appelait peut-être autrement) était un chrétien établi à Rome, écrivant le grec avec force latinismes, dont l'œuvre, postérieure à la ruine du Temple, manque d'art, mais non d'artifice. M. Alfarié a bien montré, par exemple, quel rôle y joue, d'un bout à l'autre, le rythme ternaire. Le proto-Marc est une illusion; l'œuvre, malgré des modifications assez graves, est homogène. Quelles étaient les sources de Marc? Certainement pas les *Logia* au sens de discours, mais quelque recueil de ces témoignages prophétiques *adversus Judaeos* dont Rendel Harris a établi l'importance et qui constituent comme un protévangile. Marc sait peu de géographie et commet des erreurs d'histoire; mais, sur ce chapitre, il me semble que son éditeur va trop loin. L'évangéliste a dû connaître tout au moins un *c nevas* servant à la prédication des événements qui se sont déroulés en Judée du temps du Baptiste et de Jésus. Aucun recueil de prophéties ne pouvait lui fournir les éléments d'une trame historique. — Traduction littérale, annotée brièvement d'après le texte de Soden, mieux divisée qu'elles ne sont à l'ordinaire, avec références au Marc africain dont l'intérêt a été mis en lumière par M. Couchoud.

S. R.

1. On n'avait pas encore fait intervenir dans le débat ces 44 mois (= 3 ans et demi) des prophéties juives; aucun commentaire du Pollion ne pourra plus les négliger.

R. Reitzenstein. *Die Hellenistischen Mysterienreligionen*. Dritte erweiterte und umgearbeitete Auflage. Leipzig, Teubner, 1927; in-8, 438 pages avec 2 planches. 14 mark. — Ce livre est savant, mais extraordinairement mal fait; à vrai dire, ce n'est pas un livre, mais un *Notizenkram* qui échappe à l'analyse. Très informé des découvertes faites dans certaines régions : Égypte, Perse, Turkestan — l'auteur est incroyablement en retard sur d'autres. Ainsi il prend pour argent comptant le récit quasi officiel de Tite-Live sur la condamnation des Bacchanales, sans se douter que ce récit invraisemblable suit littéralement le parti pris et la fraude. Et que dire de ceci (p. 105; il s'agit de la villa Item à Pompéi) : « Sur ces peintures je ne suis renseigné que par des informations orales de mes amis et ne puis encore me rendre compte de la mesure dans laquelle elles confirment le récit de Tite-Live. » Et cela, dans un livre qui porte le millésime de 1927! Je pourrais sans peine, *stans pede in uno*, énumérer douze publications* de ces peintures, dont au moins trois sont des monographies considérables.

S. R.

R. Reitzenstein. *Die Vorgeschichte der christlichen Taufe*. Leipzig, Teubner, 1929; in-8, 399 pages, avec 1 planche. — A une œuvre déjà considérable¹ l'auteur ajoute ce volume de recherches sur le baptême préchrétien, complètement de celui qui concerne les religions de mystères. Son point de départ est la liturgie mandéenne du baptême, dont il s'étonne qu'on n'ait point encore tiré parti, alors qu'on en possède maintenant une bonne traduction. Voici les titres des cinq chapitres, dont la lecture est plus profitable qu'aisée, car l'auteur écrit, je crois, fort mal et abuse des digressions : I. La liturgie baptismale du mandéisme; II. Le sacrement des Cathares; III. La Doctrine de Philon sur la Renaissance; IV. La nature divine dans Philon; V. Le baptême mandéen et le baptême chrétien. — M. Reitzenstein nous avertit que, sur la question de la religion mandéenne, aujourd'hui à l'ordre du jour, il est, en général, d'accord avec Joh. Behm : *Die mandäische Religion und das Christentum*, 1927, livre que je regrette d'ignorer.

S. R.

A. Dufourcq. *Histoire ancienne de l'Église*. III. *Le christianisme primitif*. Sixième édition. Paris, Plon, 1929; in-8, III-352 pages. — L'orthodoxie un peu affichée de l'auteur ne nuit pas à son érudition, qui est considérable et fondée sur des lectures directes; il suffit, pour s'en faire une idée, de prendre connaissance, par exemple, des six pages qu'il a consacrées, dans les *Notes additionnelles*², aux *Odes de Salomon*. Il conclut que l'auteur était un Oriental hellénisé, auquel la lecture de Philon avait fait connaître Israël et qui, dans des circonstances inconnues, découvrit un Évangile, peut-être celui de Luc.

1. *Hellenistische Wundererzählungen*, 1906; *Poimandres*, 1904; *Das Iranische Erlösungsmysterium*, 1921; *Hellenistische Mysterienreligionen*, 3^e éd., 1927; *Aus Iran und Griechenland*, 1926; *Das Märchen von Amor und Psyche*, 1912; *Plato und Zarathustra*, 1925; *Altgriechische Theologie und ihre Quellen*, 1925, etc.

2. Ces notes seules donnent l'état de la science en 1928. L'ouvrage paraît sans millésime; le texte en caractères ordinaires a vingt ou trente ans de date. Ces critiques ne visent pas l'auteur.

Mais pourquoi alors, dans 42 odes, le nom de Jésus n'est-il pas prononcé? M. Dufourcq n'a pas prétendu résoudre le problème, mais il en a correctement exposé les éléments. — D'autres pages sur les origines du docétisme et de la gnose sont fort intéressantes : « Le parti pris de saint Jean qui jamais, au rebours de saint Paul, n'écrit le mot *Sophia*, autorise à penser que le mythe circulait dès lors dans les cercles gnostiques » (p. 191). Les Mandéens et les écrits les plus récents qui les concernent n'ont pas été oubliés, non plus que les derniers développements, assez imprévus, de la littérature johannique. Rien, pourtant, ni sur M. Delafosse, ni sur M. Eisler.

S. R.

Mario Meunier. *Récits sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Librairie de France, 1929; in-8, 297 pages. — « C'est notre mythologie », disait un jour Renan, sans y mettre de malice voltairienne. Cela signifie qu'il est scandaleux de connaître, par exemple, la légende d'Énée et d'ignorer celle de Joseph qui est plus belle. Darmesteter avait rêvé d'une traduction des livres saints, écrite, disait-il, en « vrai français », sans hébraïsmes ni hellénismes transparents. Les traductions littérales sont faites pour les savants; les *belles infidèles* et les paraphrases lisibles suffisent au public instruit. M. Meunier s'est tiré à son honneur d'une tâche délicate. Une édition illustrée de son livre, d'après les chefs-d'œuvre de l'art, répondrait à un besoin¹.

S. R.

Dom Henri Leclercq. *La Vie chrétienne primitive*. Paris, Rieder, 1928; in-8, 87 pages, avec 60 planches. — Sous cette réserve qu'il paraît avec l'*imprimatur*, d'où certaines timidités d'exégèse, ce volume est un des meilleurs qu'on puisse recommander pour donner une idée de la conquête du monde romain par le christianisme. La rapidité de cette conquête tiendrait du miracle si l'on ne faisait observer — ce que n'a pas fait assez clairement l'auteur — qu'il avait été partout préparé par la *diaspora*. Le légalisme juif était sans doute hostile au christianisme, mais les Juifs légalistes étaient en minorité et les prosélytes, si nombreux, n'étaient pas des légalistes. Le « besoin impérieux de vie fraternelle » avait déjà trouvé sa satisfaction dans toutes les religions de salut et de mystère; mais il y avait, dans ces religions, quelques éléments impurs qui ne se conciliaient pas avec les livres de l'ancienne et de la nouvelle foi. Ce qui est plus difficile à expliquer, vu la tolérance religieuse des Romains, ce sont les persécutions; mais, là-dessus, nous n'entendons qu'un seul son de cloche et ne savons pas au juste à quel point la civilisation gréco-romaine tout entière, avec sa ploutocratie et sa bureaucratie, s'est sentie menacée par le christianisme à ses débuts. — Illustration copieuse et peu banale, avec notices détaillées.

S. R.

Otto Weinreich. *Gebet und Wunder*. Stuttgart, Kohlhammer, 1929; in-8, 298 pages. — Deux dissertations de premier ordre, où l'on ne sait ce

1. Une préface aurait dû indiquer le caractère et le but de cet ouvrage. Il n'y a rien qui empêche le lecteur non averti de prendre ces récits pour de l'histoire. On pourrait insinuer le nécessaire avec discrétion et en peu de mots.

que l'on doit admirer davantage : l'immensité (le mot n'est pas trop fort) de l'érudition, ou la vigilance du sens critique. — I. Commentant Tércence, *Andria*, 232 sq. (avec la conclusion que la prière formulée est romaine, non traduite du grec), M. Weinreich étudie ce qu'il appelle l'*égoïsme de la prière*, l'envoi du mal qui menace et qu'on conjure n'importe où ailleurs, en particulier chez l'ennemi. *Pestem... a populo et... Caesare in Persas atque Britannos*, chante Horace, et la même idée se rencontre déjà dans les Védas. Partout où elle paraît, même dans le folklore, elle est suivie ici à travers ses variantes, où se reflète moins le désir de nuire que celui d'échapper aux dépens d'autrui à l'adversité¹. — II. L'ouverture spontanée des portes, dans les croyances superstitieuses, les récits miraculeux ou magiques des païens, des Juifs et des chrétiens (Rabelais compris) font le sujet de la seconde dissertation, de beaucoup la plus longue. *L'Énéide* (*ostia... patuere... sponte sua*) y voisine avec *Pantagruel* (les deux portes de soy mêmes s'ouvrirent... sans l'impulsion de personne). On a beau avoir beaucoup lu et se croire la mémoire bien meublée, on s'instruit ici à chaque page, car M. Weinreich, lui, semble avoir tout lu et n'oublier rien. Les textes chrétiens, tant canoniques qu'apocryphes et hagiographiques, fournissent une foule de parallèles d'un haut intérêt. Il y a un excellent index des auteurs et des passages cités, ainsi qu'un index général.

S. R.

G. Rouchès. *L'Architecture italienne*. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1928; gr. in-8, 63 pages et 64 planches (Bibliothèque d'Histoire de l'Art). — Résumé intelligent, sans discussions ni références, suivi d'une série de planches excellentes, comme elles le sont dans tous les volumes de la *Bibliothèque d'Histoire de l'Art*. Le *borrominisme*, jadis objet de toutes les injures des historiens de l'art, est traité ici avec équité, sinon avec sympathie, et hommage est rendu au génie inventif de l'architecte Francesco Borromini. « On dirait qu'une main de formidable géant a tordu les façades de Borromini, tantôt enfoncées, tantôt avançantes. Mais, au prix de quelques fautes, le créateur a partout introduit le relief et la vie. » Nous voilà loin des vitupérations de Courajod, pour ne citer que lui; mais, après tout, c'est affaire de tempérament, et pour apprécier également, en ce qu'ils ont de meilleur, Bramante et Borromini, il faut peut-être avoir le tempérament éclectique, c'est-à-dire peu de tempérament.

S. R.

F. Chapouthier et Jean Charbonneaux. *Fouilles exécutées à Mallia*. Paris, Geuthner, 1928; in-4°, 63 pages, avec 36 planches. — Nous possédons à Mallia, « intact dans son plan et non recouvert par des constructions plus récentes », un palais construit au début du minoen moyen et incendié au début du minoen récent. Indépendamment même des trouvailles d'objets divers et de tablettes inscrites qui y ont été faites, cela rend très précieux pour l'archéologie l'édifice, non encore complètement déblayé par l'École

1. J'ajoute le dernier vers de la prière d'*Esther*, à bon droit classique chez nous (I, 4) : « Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis. »

française d'Athènes, que l'ancien éphore Hatzidakis avait découvert et commencé d'explorer en 1915. Les fouilles françaises ont été poursuivies depuis 1924 et leurs résultats ont été l'objet de divers articles et notices; on entreprend aujourd'hui, sous la direction de MM. Picard et Roussel, de nous les faire connaître avec le détail nécessaire. Ce premier fascicule, dû à MM. Chapouthier et Charbonneaux, avec une belle planche en couleurs reproduisant l'épée de bronze trouvée au palais et 35 autres, font bien augurer de la suite d'une publication que nous attendons avec impatience.

S. R.

Louis Carré. *Les Poinçons de l'orfèvrerie française du XIV^e siècle au début du XIX^e.* Paris, chez l'auteur, 219, faubourg Saint-Honoré; in-4^o, 355 pages, avec planches et nombreuses gravures. — La vaisselle d'argent, très répandue en France, a disparu en grande partie au cours des désastres de la fin du règne de Louis XIV et de la Révolution. Ce qui reste est pourtant considérable et mérite qu'on en écrive l'histoire. Mais, pour cela, il faut tout d'abord étudier les poinçons, qui permettent de restituer à chaque pièce son état civil, de connaître son auteur et la date de fabrication. Plus qu'ébauché pour Paris, ce travail restait à faire presque entièrement pour les provinces (sauf l'Alsace). Au xvi^e siècle, toute ville un peu importante possédait ses orfèvres ciseleurs, bien plus négligés jusqu'à présent que les faïenciers. L'auteur, qui s'occupe du présent travail depuis de longues années, n'a rien omis pour qu'il fût au point, en ce qui touche surtout la condition économique et juridique des orfèvres de l'ancienne France et l'étude théorique des poinçons; celle-ci forme comme la grammaire et le dictionnaire d'une science qu'il aura contribué, plus que tout autre en France, à asseoir sur de solides fondements.

S. R.

Deshoulières. *Au Début de l'Art roman.* Paris, La Renaissance du Livre, s. d.; in-8, 180 pages, avec 24 gravures hors texte. — Précieux recueil de notices illustrées sur les plus vieilles églises romanes de France, avec textes et descriptions à l'appui, suivi d'une étude sur les caractères des églises du xi^e siècle. La plus ancienne serait celle de Montiérender, antérieure à l'an 1000 (990). « Un examen superficiel n'est pas suffisant pour distinguer une église du xi^e siècle d'un édifice antérieur, ni même de celui qui aura été construit à une époque plus tardive de la période romane. » Les plans ne sont pas des critères, mais il n'en est pas de même des profils des moulures, de la forme et de la décoration des chapiteaux, de l'appareil des murs. « La modénature est, en archéologie, un des plus précieux éléments d'appréciation. » Les bases et tailloirs sont particulièrement utiles à étudier; d'autres indices encore sont significatifs. Ce petit livre ne devra pas être négligé des historiens de l'art roman, auxquels est d'ailleurs familier le nom de l'auteur.

S. R.

Marcel Aubert. *L'Église Saint-Front de Périgueux.* Paris, Soc. gén. d'impr., 1929; in-8, 22 pages, avec gravures (*Congrès archéologique de France*, 1927).

— Jusqu'en 1882, on crut, avec Verneilh (1851), que Saint-Front avait été construit sur le modèle de Saint-Marc de Venise et consacré en 1047. En 1882, Ramé prouva que Saint-Marc, commencé vers 1063, ne fut couvert de coupoles qu'à la fin du XI^e siècle et proposa de rejeter la construction de Saint-Front au XII^e. En 1920, Roux revint en partie à la thèse de Verneilh; Saint-Front, aurait été terminé en 1077. Malheureusement, la restauration radicale d'Abadie a transformé l'édifice au point que l'étude directe ne fournit que peu de lumières. Reprenant donc celle des textes et des fragments sculptés de l'ancienne église, M. Aubert conclut que la décoration de Saint-Front peut être datée de la première moitié et du milieu du XII^e siècle. L'église à coupoles, commencée vers 1120, sur le plan et l'élévation de Saint-Marc, était terminée vers 1160-1170; la basilique latine fut consacrée en 1047.

S. R.

W. Suida. *Leonardo und sein Kreis*. Munich, Bruckmann, 1929; in-4^o, 327 pages, avec 336 photogravures. — L'auteur dit avoir peiné vingt ans sur cet ouvrage, avec la conviction que toute une vie n'y suffirait pas. On reconnaît volontiers qu'il y a là le fruit d'un labeur considérable, mais on ne met pas longtemps à se rendre compte des lacunes et imperfections qui s'y rencontrent. Pourtant, il y a plusieurs découvertes de détail et l'abondance de l'illustration — loin de donner, pourtant, tout ce qu'attendraient les connaisseurs les mieux informés — fait de ce livre cher un instrument nécessaire de travail. Une exposition des peintures *léonardesques*, dans une des grandes villes de l'Europe occidentale, serait indispensable pour classer ce vaste héritage, si précieux parce qu'un tableau, même très médiocre, de cette série, peut nous apporter l'écho d'un beau dessin disparu du maître¹.

S. R.

Émile Gavelle. *L'École de peinture de Leyde et le romanisme hollandais au début de la Renaissance. Cornelis Engebrechtz*. Lille, Raoust, 1929; in-8, XLII-502 pages, avec 18 planches. — Par Venise, les types orientaux ont influé sur l'art des Pays-Bas; par la littérature apocryphe des meins de Terre sainte, des légendes orientales ont pénétré dans le Nord-Ouest de l'Europe. Je ne vois pas autre chose et ne comprends pas bien pourquoi M. Gavelle insiste tant sur l'origine orientale, et non septentrionale, de ce qu'on a appelé le *romantisme des Pays-Bas*. Ce romantisme fleurit, au tournant du XV^e siècle, à Anvers, « rue Saint-Sulpice de l'art religieux² », et à Leyde, où le grand Lucas a pour maître Cornelis Engebrechtz; il est ensuite remplacé, mais non sans mélange, par le classicisme (Gossaert, Scorel) et le réalisme où l'art hollandais trouve son apogée au XVII^e siècle. L'étude critique de l'œuvre d'Engebrechtz, encore très mal débrouillée, et les influences diverses, notamment italiennes, qu'elle a subies, tout en réagissant contre le classicisme, fait le fonds, avec un catalogue soigné (p. 271 et suiv.), de cet inté-

1. Puisque l'occasion s'en présente, je dirai que la *Madone Benois* a figuré, sous le premier Empire, dans la collection Denon et a été gravée alors sous le nom de Beltraffio, ce qui n'était pas mal jugé pour l'époque.

2. Quelques détails sur l'école d'Anvers, vers 1520, encore si obscure, auraient été bienvenus.

ressant volume, d'ailleurs inutilement grossi par endroits, notamment aux pages 205-239 (textes antiques sur les relations de l'Asie avec les rivages de l'Occident et du Nord). Les analyses détaillées des tableaux et les nombreuses illustrations recommandent ce livre assez confus, fruit d'une longue et difficile enquête, aux historiens de l'art hollandais et, en général, des pays du Nord.

S. R.

Ladislav Gal. *L'Architecture religieuse en Hongrie*. Paris, Leroux, 1929; in-4°, 287 pages, avec 161 gravures et 4 cartes. — Le premier de son genre en France, ce savant ouvrage remplit une lacune dans l'histoire de l'archéologie médiévale. L'architecture hongroise du moyen âge a toujours été soumise à des influences étrangères, plus ou moins modifiées par le tempérament national : la tâche de l'historien consiste à démêler ces influences et à en fixer la chronologie. La sculpture décorative ne pose pas moins de problèmes que la construction. Lombarde d'abord, puis française (dès le milieu du xii^e siècle), enfin allemande (premier tiers du xiii^e siècle), l'éducation artistique de la Hongrie aboutit à la formation d'un art national qu'interrompt brutalement la terrible invasion des Tatars. Quand le pays retrouva un peu de calme, l'architecture religieuse fut presque abandonnée au profit de l'architecture militaire; le plus pressé était de se mettre à l'abri de nouvelles dévastations. En somme, la thèse qui fait de l'architecture religieuse de la Hongrie un produit germanique (Dehio, Essenwein) n'est pas moins fausse que celle qui la place sous la dépendance exclusive de l'art français (Henszlmann, « le Quicherat hongrois »). Les analyses détaillées auxquelles a procédé l'auteur montrent la complexité du problème, la nécessité d'étudier séparément les régions et de ne jamais perdre de vue les événements politiques, indispensables à tout essai de datation.

S. R.

J. Guiffrey. *La Peinture du Musée du Louvre*. Livr. 10 et 13. Paris, L'Illustration, avec nombreuses gravures. — Ces deux livraisons, dues à MM. Gillet et Jamot, complètent l'ouvrage; elles concernent la peinture du xviii^e et du xix^e siècle. On ne les annonce ici que pour constater l'achèvement d'une œuvre remarquable, dont il n'existe pas, que je sache, d'équivalent ailleurs, du moins sous le rapport du texte, ici très développé. Mais : 1° c'est un ouvrage fort cher et beaucoup trop lourd pour guider le visiteur dans les salles; 2° il ne reproduit et ne commente qu'un choix — il est vrai, très libéral — d'œuvres d'art. Le catalogue complet en deux volumes, avec texte très réduit, mais indiquant les couleurs, comme ceux de Berlin et de Dresde, reste un *desideratum*, et ne ferait pas double emploi avec celui-ci.

S. R.

S. Rocheblave. *Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914*. Paris, Les Belles-Lettres, 1926; in-8, 410 pages. — Je signale ici ce « livre de piété » parce qu'il est une contribution à l'histoire des études d'art et d'archéologie en France, tombées si bas, vers 1870, par suite du manque de livres et d'un enseignement appropriés. Louis de Fourcaud (1851-1914) dut se former presque seul, car s'il fréquenta l'Université d'Iéna,

ce fut seulement pour s'y initier à la philosophie allemande. Journaliste très fécond, critique musical de premier ordre, il était dès 1884, date de son entrée à la *Gazette des Beaux-Arts*, bien au fait de ce qui concerne les arts plastiques. Aussi lui donna-t-on en 1893, au vif chagrin de Müntz qui avait depuis 1885 suppléé Taine, la chaire de ce dernier, qu'il occupa pendant vingt et un ans avec éclat. André Michel, qui l'estimait fort, lui demanda pour le vaste ouvrage qu'il dirigeait le chapitre sur la peinture flamande primitive et, bien que ces pages aient vieilli sur certains points, on les lit encore avec fruit et plaisir.

On aurait voulu trouver ici un tableau exact de la renaissance des études d'art en France vers 1872; ce qui en est dit est insuffisant et non sans erreurs. H. Brunn est appelé *Brünn* et mis sur le même pied qu'un Schliemann; parmi ceux qui « francisent à fond l'archéologie grecque » et établissent « l'histoire de l'art sur des bases qui sont nôtres », on lit des noms qui ne devraient pas figurer dans cette liste et d'autres dont les titres ne sont pas exactement rappelés : ainsi celui d'Homolle est inséparable des fouilles de Délos (il n'est question que de Delphes); je n'ai jamais fouillé à Tanagra; Pottier est omis, Perrot surfait. Pas un mot pour reconnaître la grande influence de Müntz et ses publications de textes inédits sur les artistes de la Renaissance¹. Pas un mot sur Albert Dumont. Le mérite du livre de M. Rochelblave est ailleurs; mais il n'a pas présenté sous son jour vrai le beau sujet qu'il a touché en passant.

S. R.

Etienne Souriau, chargé de cours de Philosophie à l'Université d'Aix-Marseille. *L'Avenir de l'esthétique*. Paris, Alcan, 1929. In-8 de VIII-403 pages. 40 francs. — Tout archéologue véritable, j'entends celui qui est autre chose et plus qu'un ramasseur de cailloux taillés et un collectionneur de tessons, est quelque peu philosophe; mais c'est pour lui un rare plaisir de rencontrer un philosophe qui est aussi archéologue. Tel se révèle M. Souriau dans un livre qui mérite d'être signalé ici.

Cet ouvrage n'est pas un traité d'esthétique, mais de philosophie des sciences, et son but est d'établir sur des bases positives le statut scientifique de l'esthétique, de déterminer quel est son objet *propre*, sa « chose », quels sont, par conséquent, ses rapports avec les sciences les plus voisines, notamment l'histoire de l'art et l'archéologie.

« L'histoire de l'art, dit M. Souriau, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut donner fondement à une esthétique scientifique » (p. 64); cette proposition est développée dans un chapitre XIII, où le jardin de M. Hourticq subit une lapidation serrée. La seule connaissance théorétique autonome que puisse impliquer l'étude de l'art, c'est précisément celle que contient substantiellement l'art lui-même dans son activité créatrice; l'art, en effet, est essentiellement *sténopoétique*, « créateur de choses » (p. 157); et cette création suppose, comme connaissance théorétique propre, la connaissance des formes, tant artificielles que naturelles. Cette science des formes est l'objet même de l'esthétique (p. 389).

1. Il est question de lui plus loin, p. 216, mais non de ses titres les plus sérieux.

L'auteur insiste longuement sur la nécessité de distinguer la forme en soi, de séparer le *fait esthétique* des autres faits scientifiques auxquels il se combine (et à ce propos il montre combien il serait utile à l'archéologue et au critique d'art de disposer et d'une classification théorique des catégories les plus simples et les plus abstraites de la forme, et d'un langage précis, technique, indépendant de toute préoccupation historique ou sociologique, fondé, en un mot, sur la seule *caractéristique des formes*). Les archéologues liront avec un intérêt spécial les chapitres xxxix et xl, où M. Souriau s'attache à discerner la part respective du *fait esthétique* et du *fait historique* ou *social* dans certaines rencontres iconographiques, par exemple la multiple présence, en des lieux et des temps différents, de la croix gammée (p. 215 sq., 238 sq.), et recherche pour quelles causes, « indépendamment les uns des autres », « toutes sortes de dessins, poulpe, soleil, cigogne, ont évolué vers la forme svastika » et s'y sont arrêtés.

A signaler encore, p. 289 sq., sur les rapports de la typologie et de la chronologie en archéologie et sur les limites respectives de l'esthétique d'une part, de l'archéologie et de l'histoire de l'autre, des idées riches de conséquences, fort justes d'ailleurs, mais qui ne contenteront pas tout le monde.

L'auteur procède à une telle étude critique de l'intervention de la notion de forme pour tous les principaux groupes de sciences, depuis la géométrie jusqu'à la biologie et la psychologie, et toutes ces études le conduisent à des constatations semblables touchant l'homogénéité, la positivité et la fécondité d'une esthétique instaurée sur ces bases. C'est dire quelles sont l'ampleur et la nouveauté de cette étude et sa portée philosophique générale, et aussi l'importance méthodique et pratique de ses conclusions, non seulement pour l'esthétique elle-même, qui, désormais, sortant du stade métaphysique, devient proprement *une science*, mais pour les sciences voisines et particulièrement l'archéologie.

Paul COUISSIN.

Le Gérant : NAILLARD.

QUESTIONS DE CÉRAMIQUE ITALIOTE .

LA FABRIQUE DE CEGLIE

Si, à travers les âges, les historiens locaux ont pieusement recueilli les souvenirs plus ou moins légendaires de leurs petites cités qui furent un jour la Grande-Grèce, l'exploration scientifique du pays ne date guère que d'un demi-siècle, et elle est due, pour une grande part, à l'initiative du Français Fr. Lenormant. Convaincu par les textes du rôle capital que jouèrent dans l'art et dans l'histoire les Hellènes italiotes, celui-ci en trouva la confirmation au cours de quatre voyages à travers l'Apulie et surtout à Tarente. Mais il y connut aussi l'abandon des ruines, la pauvreté des musées embryonnaires, la fausseté de certaines collections privées, l'absence de fouilles, hors à Rudiaë, jusqu'à 1880 et, depuis cette date, le danger des recherches purement spéculatives. Lancé sans trêve¹, son cri d'appel fut entendu, et, tandis que l'archéologie internationale commençait à tourner ses regards vers cet horizon nouveau², le Gouvernement italien, sur le rapport de M. F. Barnabei, ami et compagnon de François Lenormant, confiait la direction des antiquités tarentines à un savant de valeur, L. Viola. Les résultats ne se font pas attendre : dès 1881 paraît un long rapport documenté³, pendant quinze ans la ville occupe une place d'honneur dans les

1. *C. R. Ac. I.*, 1879, p. 290-2; *The Academy*, 10 janv. 1880; *Gaz. Arch.*, 1881-2, p. 148-90; 1883, p. 11-72; 191-213; 273-94; *la Grande-Grèce*, Paris, 1881-4, 3 vol.

2. Cf. Helbig, *Bull. d. Ist.*, 1881, p. 195-201; 1883, p. 155-6; Wolters, *Arch. Zeit.*, 1882, p. 284-332; Dümmler, *Ann. d. Ist.*, 1883, p. 192-207; Evans, *Journ. of Hell. St.*, 1886, p. 1-50.

3. *Not. d. Scavi*, 1881, p. 377-436.

Notizie degli Scavi, et peu à peu se forme un vrai musée. Viola comptait y recueillir les monuments de toute la Grande-Grèce, dont il projetait une histoire ¹, mais les collections de Lecce et de Bari avaient un droit d'ancienneté, et le Gouvernement favorisait celle de Naples. Le nouveau musée se développait toutefois, et, après quelques années d'inter-règne, l'arrivée de M. Q. Quagliati lui assura sans conteste le premier rang. Les deux étages et les quelque douze salles ne suffirent plus à abriter la masse des matériaux, qui apparaissent en ville au moindre trou pour s'ensevelir dans les caisses des magasins, et, depuis une vingtaine d'années, le Directeur, auquel on doit des études maîtresses en préhistoire ², se voit contraint de renoncer même au simple compte rendu des acquisitions. Certaines présentent un intérêt tel qu'il nous semble opportun de les révéler, comme fit jadis M. Ch. Dugas ³ pour les « coupes laconiennes », malgré les faibles moyens dont nous disposons, et en nous bornant ici à celles qui peuvent jeter quelques lueurs sur les ténèbres de la céramique italote.

On sait la complexité du problème : distinction entre les vases attiques et indigènes, établissement des fabriques locales, chronologie particulière et relative; de là le heurt de toutes les théories contradictoires et, par l'effet des passions humaines, la rivalité de celles qui s'accordent. Fr. Lenormant ⁴ avait posé surtout la question tarentine : s'il hésite à placer dans la ville une fabrique de vases à figures noires et y cherche vainement un spécimen de céramique à figures rouges antérieur au milieu du iv^e siècle, il propose de lui attribuer ensuite la création et la fabrication principale

1. Cf. deux notes posthumes publiées dans la *Rassegna Pugliese*, 1913, et *Taranto per il XXXI Congresso della « Dante Alighieri »*, Tarente, 1926.

2. *Not. d. Scavi*, 1900, p. 441-64; 1903, p. 205-16; 1906, p. 468-74; *Bull. di Paleon. it.*, 1900, p. 285-8; 1903, p. 108-20; 1906, p. 17-49; *Mon. Ant.*, XXVI, 1920, col. 433-98.

3. *Rev. arch.*, 1912, II, p. 88-105.

4. *C. R. Ac. I.*, 1879, p. 291; *The Academy*, 10 janv. 1880; *Gaz. Arch.*, 1881-2, p. 102; 184-6; *La Gr.-Grèce*, I, p. 93.

des poteries dites les unes apuliennes, les autres de Gnathia. En 1885, le *Catalogue de Berlin* offrait à Furtwängler l'occasion de jeter le premier regard d'ensemble sur la céramique de l'Italie méridionale, qu'il répartit en trois régions, Campanie, Lucanie, Apulie; puis, dans ses *Meisterwerke* comme dans un article de sa *Griechische Vasenmalerei*¹, il aborda le problème des fabriques locales : tout en acceptant l'équivalence posée par Lenormant et admise par Helbig² entre Tarente et l'Apulie, il crut pouvoir mettre en rapport avec la fondation de Thurii, puis celle d'Héraclée, l'établissement des premières fabriques italiotes dans la seconde moitié du v^e siècle. La division tripartite fut suivie dans les catalogues postérieurs³, et acceptée par tous les historiens, Rayet, Patroni, M. H.-B. Walters⁴, qui en exclut seulement l'atelier personnel d'Asstéas. La localisation des fabriques trouva moins facilement créance : si elle rallia les suffrages de Rayet et de M. Watzinger⁵, elle fut battue en brèche par Patroni⁶, qui soutint contre Tarente et Thurii-Héraclée les droits d'abord exclusifs de Ruvo et, pour la suite, ceux de Canosa. Furtwängler⁷ céda sur le premier point, tout en maintenant la céramique « apulienne » dans le domaine artistique de Tarente; il conserva intacte la seconde partie de sa théorie, que Hauser⁸, son successeur, crut renforcer par des arguments nouveaux, en partie réfutés d'avance⁹. M. Ducati¹⁰ cependant contestait la date des premiers vases apuliens qu'il

1. *Meisterwerke*, Berlin, 1893, p. 148 et suiv.; *Gr. Vasenmal.*, I, p. 47 et suiv., pl. 10.

2. *Loc. cit.*, p. 201.

3. Walters, *Catal. of... Vases in the Br. Mus.*, IV, Londres, 1896; Pellegrini, *Catalogo... Vasi...*, Bologne, 1912; Leroux, *Vases grecs du Musée de Madrid*, Paris, 1912.

4. Rayet-Collignon, *Hist. de la Céram. grecque*, Paris, 1888, p. 276; Patroni, *La Ceramica antica nell'Italia merid.*, Naples, 1897; Walters, *Hist. of anc. Pottery*, Londres, 1905, I, p. 467.

5. *De vasculis pictis Tarentinis*, Darmstadt, p. 33; 36, n. 3 et 4.

6. *Op. cit.*, p. 131 et suiv.

7. *Gr. Vasenm.*, I, p. 300; II, p. 139; 201 et suiv., pl. 60; 88-90; 98-9.

8. *Ibid.*, II, p. 264, pl. 10, 4.

9. Cf. Ducati, *Mem. d. Lincei*, 1915, p. 330-1.

10. *Oest. Jahresh.*, 1907, p. 251; 255.

montrait issus de l'art attique au début du iv^e siècle. La polémique reprit plus vive en 1911-2 par l'intervention de M. Macchioro ¹, qui prétendit fonder sur des critères scientifiques une histoire de la céramique italiote : le dépouillement des archives au musée de Naples, les données de l'histoire et l'application de deux canons stylistiques lui permettaient, disait-il, d'affirmer pour la première fois, et d'une manière définitive, le caractère propre des produits italiotes, l'antériorité des vases apuliens sur ceux de Lucanie et de Campanie, l'absence de tout atelier à Tarente comme à Thurii ou Héraclée, enfin l'établissement des premiers potiers vers 450 à Ruvo, d'où la fabrication aurait rayonné ensuite sur les cités des trois provinces, à Bari et Anzi d'abord, puis à Cumes et Armento, Canosa, Paestum et Saticula, Abella enfin. La riposte vint de toutes parts. Les uns nièrent la nouveauté de la découverte, et M. Patroni ², mis en cause personnellement, soutint qu'il avait déjà donné le coup de grâce à l'idée que la céramique italiote marque une décadence de l'attique comme à l'hypothèse d'ateliers tarentins ou thuriens; il rejeta celui de Bari auquel M. Macchioro lui-même attribuait, seulement quelques vases et un demi-siècle d'existence, et ne reconnut que celui d'Armento; mais cette fabrique subit à son tour des attaques violentes ³, qui en réduisirent l'importance. D'autres mirent en doute la valeur des critères choisis : le dernier rédacteur de la *Griechische Vasenmalerei*, et déjà Pagenstecher, M. Albizzati, M. Bendinelli, M. Ducati ⁴ qui, en 1907, avait lutté contre les excès

1. *Röm. Mitth.*, 1911, p. 187-213; 1912, p. 21-36; 163-88; *Jahrb.*, 1912, p. 265-316.

2. *Rendic. d. Lincei*, 1912, p. 549 et suiv.

3. Delbrück, *Arch. Anz.*, 1913, p. 173; Ducati, *Mem. d. Lincei*, 1915, p. 330-1; Tillyard, *The Hope Vases*, Cambridge, 1923, p. 14.

4. Buschor, *Gr. Vasenm.*, III, p. 161; 164; 169; 175, pl. 147-9; Pagenstecher, *Unterit. Grabdenkm.*, Strasbourg, 1912, p. 4; Albizzati, *Dissert. d. Pontif. Accad. Rom.*, II, XIV, 1920, p. 147 et suiv.; Bendinelli, *Neapolis*, 1913, p. 136 et suiv. (il est curieux de noter que cet article porte aussi le nom de M. Macchioro); *Ausonia*, 1919, p. 185; Ducati, *Mem. d. Lincei*, 1915, p. 331; *Storia della Ceram. gr.*, Florence, 1922, II, p. 486; *Classificat. des Céram. ant.*, Paris, 1927, IX, p. 25. Cf. aussi les réserves de M. Cultrera, *Ausonia*, 1912, p. 150.

de la théorie ancienne, osèrent encore parler de vases tarentins, et Thurii fut évoquée par les deux derniers, comme par M. Tillyard — qui rassembla en outre, avec M. Beazley, les œuvres d'un potier italiote proche de l'art attique. Rendus sceptiques et prudents par la tentative de M. Macchioro, les historiens renoncent aujourd'hui aux localisations précises, quitte à fonder à leur tour des hypothèses sur les divers produits d'un courant artistique ¹ ou même d'un seul céramiste ².

Nul n'a prêté attention à un article paru dans les *Notizie degli Scavi* de 1900 ³ : M. Quagliati y notait sans commentaire la découverte à Ceglie, près Bari, d'une tombe qui avait fourni au propriétaire, parmi d'autres fragments, cinq vases entiers du v^e siècle, et il les décrivait en quelques lignes dans la mesure où le lui permettaient des encroûtements de terre. Peu après, ce lot fut acquis par le Musée, nettoyé, reconstitué, exposé en vitrines où seuls MM. Tillyard ⁴ et Beazley ⁵ semblent avoir jeté un coup d'œil rapide. Nous aurions voulu nous-même pouvoir examiner de près les détails des tableaux, et surtout la technique, seul moyen d'établir, avec une probabilité suffisante, un certificat d'origine : ce sera le rôle de la publication officielle. Qu'il nous suffise de souligner l'intérêt des principaux vases, et de présenter modestement, avec toutes les réserves désirables, l'hypothèse qu'ils nous suggèrent : une fois faite la part probable de l'Attique, leur ensemble, auquel s'agrègent des éléments épars dans d'autres musées, permet, croyons-nous, de fixer à Ceglie, dès la seconde moitié du v^e siècle, une fabrique florissante, qu'on n'y soupçonnait pas avant le milieu du iv^e ⁶.

1. Pace, *Mon. Ant.*, XXVIII, 1922, col. 566.

2. Tillyard, *op. cit.* ; Beazley, *Gr. Vas. in Poland*, Oxford, 1928, p. 72 et n. 4.

3. P. 504-6.

4. *Op. cit.*, p. 9. L'auteur signale d'un mot le seul vase de Persée, sans mentionner l'inscription, ni la provenance.

5. *Op. cit.*, p. 73, n. Interprétation rapide de nos deux derniers cratères.

6. Cf. en dernier lieu, Ducati, *Classificat...*, p. 26.

A. — CÉRAMIQUE D'IMPORTATION ATTIQUE.

Coupes. La céramique à figures noires n'est représentée que par une demi-douzaine de coupes ¹ qui portent, sur les flancs à l'extérieur, et en médaillon interne, quelques figures athlétiques ou dionysiaques. La principale, munie d'un graffite sous le pied, offre en première place une scène de banquet, et en seconde Héraclès armé de l'arc et de la massue; une autre, plus petite, présente seulement sur chaque bord externe la silhouette de deux guerriers.

Le dessin peu soigné ne peut suffire à prouver une fabrication locale, qu'infirmé aussi la présence d'un graffite. D'ailleurs, les rares spécimens probables de céramique italote à figures noires recueillis jusqu'à présent à Tarente, Bari et Ceglie même ², diffèrent de ceux-ci par la forme et le style, tandis que l'on attribue à l'Attique, avec raison, une coupe analogue découverte à Tarente ³.

Lécythes à fig. r. Deux lécythes formant paire par les dimensions comme par le sujet. Hauts de 0 m. 32, ils portent une Nikè, qui tient une couronne sur le premier, et vole sur l'autre avec une couronne semblable et une bandelette entre les mains ⁴.

Des figures analogues décorent des vases semblables dès le début du ^v^e siècle : citons ceux de Géla et Nola, plus près de nous ceux de Tarente et Pisticci ⁵ : découverts à l'Arsenal de la ville, et inédits, les premiers de ceux-ci représentent l'un Athéna, accompagnée d'un petit personnage, et penchée vers trois gisants, l'autre une Nikè qui vient déposer une bandelette sur une stèle; la même figure décore l'un des

1. Cf. Quagliati, *loc. cit.*, p. 506, n° 9.

2. Mayer, *Breve Guida*, Bari, 1899, p. 14, n° 2901; *Not. d. Scavi*, 1896, p. 542; Jatta, *Mon. Ant.*, XVI, 1906, col. 725, fig. 9.

3. Blinkenberg-Johansen, *C. V. A.*, *Copenhagen*, p. 94, III H, pl. 113, 4 ab.

4. Cf. Quagliati, *loc. cit.*, p. 506.

5. Beazley, *C. V. A.*, *Oxford Ashmol. Mus.*, III, I, pl. XXXIII, 2-4; XXXIV; E. Pottier, *Vases antiques du Louvre*, Paris, 1922, III, G 444; Quagliati, *Not. d. Scavi*, 1903, p. 262-4 et fig.

seconds, publiés par M. Quagliati. Tous paraissent attiques, et les nôtres donnent la même impression.

Hydrie à fig. r. Haut. 0 m. 41. Cassure aux anses latérales. A la base du col, rang de palmettes obliques; sous le tableau, méandres coupés par des croix obliques de trois en trois. Un éphèbe, coiffé du *petasos*, vêtu de l'*ephaptis*, ceint d'une épée et portant deux lances, poursuit vers la droite une jeune femme qui, une bandelette dans les cheveux, un *chiton* et un *himation* sur le corps, lève les bras d'épouvante en cherchant à fuir. Une compagne la devance, pour avertir un homme barbu qui, vêtu d'un *himation*, appuyé sur un bâton, cause en levant le bras droit avec une autre femme accourue de la droite, la tête en arrière, un bras levé. Celle-ci est séparée, par l'anse verticale, d'une compagne qui fuit en sens inverse, dans une pose symétrique. Entre cette dernière et l'éphèbe se parlent deux jeunes femmes, dont l'une, celle de droite, retourne la tête et lève le bras gauche pour montrer la scène à l'autre.

M. Quagliati ¹ a reconnu là du premier coup les aventures de Thétis et Pélée, et il semble bien avoir raison, puisque, sur un couvercle de lékanè découvert à Panticapée ², les deux acteurs principaux d'une scène analogue portent les noms de Θέτις et Θησεύς que l'on corrige aussitôt en Πηλεὺς. Il est vrai que, sans même faire allusion à ce vase, M. Beazley propose de reconnaître sur des tableaux analogues les aventures amoureuses de Thésée, dont il croit distinguer le nom sur un cratère du Louvre ³; mais M. Pottier a bien voulu nous dire qu'il y déchiffre tout aussi bien celui de Pélée. Une autre considération invite toutefois à la prudence : parmi les nombreuses répliques du thème où Thétis est enlevée dans une lutte corps à corps, l'une s'oppose, sur le col d'un cratère attique ⁴, à la scène même qui décore notre vase; l'artiste a-t-il songé dans un des cas à quelque autre

1. *Loc. cit.*, p. 504.

2. S. Reinach, *R. V. P.*, 2^e édition, 1923-4, I, 51, 11. Le nom de Nérée figure sur une coupe de Vulci : *ibid.*, II, 89.

3. G 423 : cf. Beazley, *C. V. A.*, *Oxford Ashmol. Mus.*, p. 19; 23, III, I, pl. XXI, 2; XXVII, 3-4.

4. Heydemann, *Die Vasensamml. zu Neapel*, Berlin, 1872, 2421; S. Reinach, *op. cit.*, II, 277

épisode, indéterminé pour nous et peut-être pour lui, ou a-t-il voulu grouper, comme il l'a fait sur la panse, les deux thèmes d'une seule légende? Quoi qu'il en soit, le motif de la poursuite a inspiré les céramistes beaucoup moins que celui de l'enlèvement ¹. Outre le fragment de Panticapée, Graef ne signalait que quatre spécimens, parmi lesquels seule une kalpis de Florence ² le reproduit fidèlement; il aurait pu ajouter le cratère signalé plus haut, et deux autres ³, l'un où l'on se contente jusqu'ici de noter une « scène d'enlèvement ou de *deductio* nuptiale », l'autre où l'on croit reconnaître, avec moins de prudence, Oreste poursuivant sa mère. M. Beazley ⁴ vient de publier quelques exemplaires nouveaux, et les fouilles d'Italie en ont livré trois ⁵, une hydrie de Comacchio, une hydrie et un autre cratère de Pisticci. Thétis et Pélée gardent toujours même vêtement et même pose ⁶, et les Néréides s'enfuient vers le roi, à droite et à gauche, en faisant les mêmes gestes d'épouvante : la fixité du thème suppose l'existence d'un modèle commun. Tous ces vases remontent au v^e siècle et à des ateliers attiques. Seule l'hydrie de Pisticci est attribuée par certains ⁷ à un artiste italote, mais on ajoute que sa façon est toute proche de l'Attique, et on lui confie des œnochoés, qui semblent bien venir de Grèce. L'hydrie doit être dans ce cas, et la nôtre de même, d'autant qu'elle se rapproche plus encore des cratères attiques par l'adjonction de figures accessoires.

Tel nous apparaît le lot de l'Attique, à en juger par le sujet, le style et la technique. Les mêmes critères tendent

1. Cf. B. Graef, *Jahrb.*, 1886, p. 200, nr 204, iv.

2. S. Reinach, *op. cit.*, I, 372, 2-4.

3. *Ibid.*, I, 218; Musée de Genève, n° MF238.

4. Voir *supra*, p. 191, note.

5. Cf. Negrioli, *Not. d. Scavi*, 1927, p. 161; Quagliati, *ibid.*, 1902, p. 314, fig. 2 b; 1904, p. 196-7, fig. 1-2 — qui les croit attiques.

6. Seule diffère la position du *petasos*, tantôt sur, tantôt derrière la tête.

7. Tillyard, *op. cit.*, p. 10 — qui ômet le deuxième; cf. Buschor, *op. cit.*, III, p. 161, n. 1, pl. 147. L'autre thème se manifeste bien dans la céramique italote de Ruvo dès la seconde moitié du v^e siècle (cf. Beazley, *Gr. Vas. in Poland*, p. 72-4, pl. 31-2), mais avec une différence de style qui renforce notre impression.

inversement à rejeter le reste vers l'Italie. Cette rencontre d'éléments hétéroclites est plus instructive que surprenante : on a trouvé des sépulcres où les vases diffèrent d'un siècle, et la nécropole de Pisticci a livré dans des tombes voisines des vases d'importation certaine ou probable et un cratère italiote du ^v^e siècle ¹.

B. — CÉRAMIQUE DE FABRICATION LOCALE.

Amphore. Haut. 0 m. 51. Brisée dans le haut. Rang supérieur de palmettes droites encerclées de volutes; puis rang de godrons, qui entourent aussi l'attache des anses. Sous celles-ci, deux palmettes superposées enfermées dans des volutes. Au bas de la scène, méandres coupés de croix droites.

A/ Deux groupes de jeunes gens — de gauche à droite : un éphèbe (chlamyde passant sur l'épaule gauche et le dos pour être prise dans la ceinture) qui a déposé son bouclier près de lui, tient une lance dans la main gauche, et tend de la droite une coupe où une femme, tournée vers la gauche, les cheveux dénoués, vêtue d'un long chiton sans manches, verse le contenu d'une cenochoé; un guerrier, armé d'un casque corinthien, d'un bouclier et de deux lances, cause, assis vers la droite, les jambes croisées, avec un éphèbe (chlamyde sur l'épaule gauche), qui tient un bonnet pointu dans la main droite, une lance dans l'autre.

R/ Deux couples d'éphèbes en manteaux ².

Le départ pour la guerre est un des motifs qu'a traités de préférence la céramique à figures rouges du ^v^e siècle, notamment celle d'Italie, sous la forme d'une libation ou d'un entretien; mais les deux sujets ne sont pas souvent réunis en un même tableau d'une composition à la fois symétrique et variée, et la finesse du dessin assure à notre vase une place d'honneur parmi ceux de Londres, Paris, Berlin et Naples ³

1. Furtwängler, *op. cit.*, I, p. 300-1, pl. 60, 1.

2. Cf. Quagliati, *loc. cit.*, p. 506.

3. Walters, *op. cit.*, IV, F 174; Beazley, *Gr. Vas. in Poland*, p. 72, n. 4; Pottier, *op. cit.*, G 463; S. Reinach, *op. cit.*, I, 373, 3-5; Heydemann, *op. cit.*, 2918. Cf. aussi plusieurs cratères que M. Macchioro a rangés dans Anzi I — et, pour le style, les deux amphores étudiées par Patroni, *Studi e Materiali*, Florence, 1899-1901, I, p. 57; Heydemann, *op. cit.*, 2416 et 2418.

qui, trouvés et sans doute fabriqués eux-mêmes en Italie méridionale, s'en rapprochent le plus; le dernier, de Ruvo, partage aussi la forme et le décor du nôtre. Deux autres vases méritent encore une mention : le premier, du même musée et de la même époque¹, a beau affecter la forme d'un cratère-calice, et présenter une seule femme entre deux guerriers barbus, ceux-ci portent le bonnet pointu que tient l'un de nos éphèbes, et, si M. Macchioro y voit un produit de Ruvo, la provenance, Bari, invite à le rattacher au groupe présent. Ce dernier argument vaut aussi pour le deuxième, cratère à volutes où le tableau est plus proche du nôtre, et dont la forme comme les autres scènes rappelleront plusieurs fois notre attent on².

Amphore. Détériorations à la partie droite de A. Au col, guirlande de laurier vers la gauche, palmettes encerclées de volutes, godrons; en plus, sur R/, une chouette entre deux branches d'olivier. En bas, méandres continus. Sous les anses, deux palmettes superposées qu'encadrent des volutes.

A/ Vers la droite inférieure du tableau, dans un édicule à deux colonnes doriques cannelées et architrave, éphèbe nu, la chlamyde sur le dos, une branche de laurier à la main droite, regardant un daim vers la gauche. Autour, sur deux registres, de gauche à droite — dans le haut : arbuste, trépied, éphèbe (chlamyde sur le bras droit et le dos), assis vers la droite, deux lances à la main; second arbuste; daim analogue au précédent; au-dessus de l'édicule, jeune femme tournée vers la gauche, tenant une hydrie vide dans la main droite; nouvel arbuste, et vasque à pied cannelé où un Éros est assis vers la droite, la tête tournée vers la gauche; dernier arbuste. — Dans le bas : femme vers la droite, les jambes croisées, appuyée du bras gauche à une vasque, tenant une branche de laurier dans la main droite; Éros vers la gauche, prenant le bras droit d'un guerrier (chlamyde sur le dos), qui, armé d'un casque et de deux lances, se dirige vers l'édifice; à droite de celui-ci, un éphèbe nu jusqu'à mi-corps, un bâton dans la main droite, cause vers la droite avec une femme qui tient un rameau de laurier; nouveau daim entre eux deux.

R) Au centre, dans un édicule schématique, soutenu par deux pilastres, *xoanon* à *calathos* semble-t-il. Autour, de gauche à droite, — dans le haut : vasque à pied cannelé avec deux oiseaux sur

1. He demann, *op. cit.*, 2284; Beazley, *op. cit.*

2. Voir *infra*, p. 197, n. 5; p. 202, n. 4; 206.

les bords; arbuste; femme assise sur une base vers la gauche, tenant au-dessus de l'architrave une torche à croisillons; derrière celle-ci, autre femme tournée vers la droite, portant une torche ordinaire dans le bras droit, et tendant la gauche vers l'édifice; vis-à-vis d'elle, troisième femme, voilée, avec une autre torche et une patère; une dernière enfin, assise vers la droite et regardant à gauche un éphèbe debout près d'elle, la chlamyde sur le bras. Dans le bas : à l'extrémité gauche, un daim; à droite, un homme étendu sur sa chlamyde, dans la même position que la dernière femme, un thyrses à la main gauche ¹.

Les deux faces de cette amphore représentent deux scènes de culte qui se répondent l'une à l'autre. Si la vasque et même le trépied forment le décor habituel de tout sanctuaire ², le personnage qui se dresse dans le premier édicule, le daim vers lequel il se tourne, les rameaux de laurier que portent avec lui plusieurs des assistants, désignent sans conteste Apollon. On s'attend à trouver Artémis au revers; de fait, le *calathos* probable et les torches peuvent évoquer ses traits de déesse lunaire et infernale, qu'elle partage avec Hécate; ils conviendraient bien à l'Artémis Taurique ³ ou à ses proches parentes, l'*Orthia* de Laconie, la *Phacelitis* de Reggio et de Sicile ⁴. Elle accompagne trop souvent son frère pour qu'on ose préciser le nom de la fête qui se déroule ici; notons seulement que le dieu apparaît dans un sanctuaire caractérisé, tandis que la déesse se contente d'un décor champêtre, comme elle le faisait à Caryae en Laconie ⁵. Quoi qu'il en soit, cette union de deux cérémonies cultuelles ne se rencontre, croyons-nous, sur aucun autre vase. La céramique grecque et surtout italiote fournit toutefois quelques exemples analogues de l'une ou l'autre scène. Après le *palladium* qui apparaît aussi souvent que

1. Cette amphore n'est pas décrite par M. Quagliati, *loc. cit.*; elle devait être en fragments (p. 506, n° 6?).

2. Cf. Ducati, *Röm. Mitth.*, 1906, p. 101; — Macchioro, *Mem. d. Lincei*, 1909, p. 287.

3. Cf. *Dict. Ant.*, s. v., p. 136, fig. 2355.

4. Cf. Gruppe, *Griech. Myth. u. Religionsgesch.*, München, 1906, p. 161, n. 15; 367, n. 19 et 21.

5. Cf. *Dict. Ant.*, s. v., p. 135, n. 103.

le rapt de Cassandre, c'est l'idole d'Artémis qu'on représente le plus volontiers : elle porte le calathos sur un cratère de S. Agata où Cœnomaos lui offre un sacrifice et sur un autre d'Italie méridionale où des fidèles l'approchent munis de rameaux et de thyrses; et elle tient une torche sur une amphore de même provenance, où l'on voit dans le champ une vasque et un daim — et sur une hydrie d'Anzi le flambeau à croisillons, attribut de Perséphone, que lui présente ici l'une des femmes ¹. Plus rare, l'idole d'Apollon n'est pas moins intéressante à étudier : elle apparaît tout en or, devant son temple, sur un admirable fragment de la collection Lunsingh Scheurleer ² qui, de provenance tarentine, doit remonter au début du iv^e siècle — et on la retrouve encore sur un cratère à volutes du musée Jatta ³, blanche comme l'édifice qui l'abrite, appuyée sur un rameau de laurier, caressant une biche, tandis qu'un éphèbe lui offre une autre branche, et que, parmi les fidèles, une femme apporte des vases et une autre est assise avec un Éros près d'une vasque à fût cannelé : analogies d'autant plus curieuses que le col du cratère en présente d'autres avec le dernier que nous étudierons; mais l'abondance des rehauts blancs rejette ce vase bien après le nôtre qui n'en porte pas. Plus près de lui se placent les fragments d'un autre ⁴ qui, découverts à Ceglie même, forment avec raison pour M. Ducati la transition de la céramique attique à celle d'Italie : Apollon, une branche de laurier dans le bras droit, et Artémis, appuyée sur l'épaule de son frère, une nébride à la ceinture, un arc dans la main gauche, assistent au châtiment

1. Heydemann, *op. cit.*, 2200; S. Reinach, *op. cit.*, I, 379, 1; Heydemann, *op. cit.*, 1760; Millingen-S. Reinach, *Peintures ant. de vases grecs*, Paris, 1891, pl. 52; S. Reinach, *op. cit.*, I, 158; *Dict. Ant.*, s. v., fig. 2369. Cf. aussi l'idole d'Artémis Taurique : S. Reinach, *op. cit.*, I, 504, 2.

2. Signalé par M. Buschor, *op. cit.*, III, p. 161, pl. 147.

3. G. Jatta, *Catalogo...*, Naples, 1869, p. 540, n° 1097. L'avvers seul est publié : S. Reinach, *op. cit.*, I, 492.

4. M. Jatta, *Mon. Ant.*, IX, 1899, p. 193, pl. 15; Ducati, *Oest. Jahresh.*, 1907, p. 256, n° 5, n. 25. La statue du dieu avait été prise d'abord pour un fils de Laocoon.

de Laocoon qui se déroule près d'un trépied, devant la statue du dieu lui-même, porteur d'un arc et d'une coupe.

Relevons encore un dernier cratère à sujet cultuel qui, loin de descendre jusqu'à la seconde moitié du iv^e siècle¹, peut remonter à la fin du v^e; comme la provenance en est mal assurée, et qu'il tranche sur les vases de Ruvo, MM. Macchioro² et Spinazzola ont cru pouvoir l'attribuer à la fabrique d'Armento, et ceux qui ne les ont pas suivis cherchent en vain son véritable état-civil³. Le revers nous permettra de l'agréger à la fin de ce groupe nouveau; notons déjà l'analogie du sujet principal, et, bien qu'il s'agisse de Dionysos, la parenté de quelques figures, tel le dernier éphèbe. La chouette, enfin, de la seconde face, plus habituelle aux vases attiques qu'à ceux d'Italie, reparaît au col sur une hydrie de Ceglie⁴, et elle porte une couronne à Héraclès sur un cratère jumeau du précédent, que nous avons déjà signalé et que nous retrouverons bientôt⁵.

Cratère à volutes. Haut. 0 m. 71; diam. sup. 0 m. 42. Anses ornées de lierre, se terminant en tête de cygne. Oves au bord, palmettes encerclées de volutes, rameaux de lierre, enfin godrons qui cernent aussi l'attache des anses. Sous celles-ci, quatre palmettes entourées de volutes. Méandres dans le bas, coupés de croix droites.

A/ Deux tableaux séparés par un léger trait.

Registre supérieur : Persée de trois quarts vers la gauche, coiffé d'un *petasos* ailé, vêtu d'une chlamyde à fibule qui pend dans le dos, porte le bras gauche à la hanche, et tient du droit, tendu et levé, la tête de la Méduse. Autour de lui, cinq Satyres effarouchés, trois à gauche, deux à droite : le premier, une nébride au bras gauche, tend les deux mains vers le héros; le second, la chlamyde sur le dos et les épaules, en fait autant de la droite, mais il s'enfuit vers la gauche en portant l'autre bras à la tête après avoir jeté son thyrses; même geste du troisième, qui ne s'est pas encore retourné, et met la main droite à la hanche; de l'autre côté, l'un s'enfuit vers la droite en regardant

1. Spinazzola, *Le Arti decorat. in Pompei e nel Mus. Naz. di Napoli*, Naples, 1928, pl. 206.

2. *Jahrb.*, 1912, p. 280; *Röm. Mitth.*, 1912, p. 172; cf. O. Jahn, *Ann. d. Ist.*, 1860, p. 1.

3. Voir *supra*, p. 188, n. 3; *infra*, p. 202, n. 4; 205, n. 5.

4. M. Jatta, *Mon. Ant.*, XVI, 1906, col. 502; cf., toutefois, col. 512, n. 2.

5. Voir *supra*, p. 194, n. 2; *infra*, p. 202, n. 4; 206.

derrière et levant les deux bras; le second, agenouillé vers la gauche, s'appuie à terre du bras gauche, et porte l'autre devant ses yeux éblouis par l'apparition, dans l'attitude du Satyre ἀποσκοπεύων ¹.

Registre inférieur — de gauche à droite : stèle portant inscrit le mot Κερνείος; un éphèbe nu, une bandelette dans les cheveux, tient inclinée vers la droite une large corbeille à coussinet, rehaussée de blanc et de jaune, au-dessus d'une vasque à pilastre; un autre, coiffé d'une couronne radiée, le corps tourné dans le même sens, mais regardant la corbeille derrière lui, tient dans la main droite un objet rond peu distinct; en face, de profil vers la gauche, une femme richement vêtue (tunique, *himation*, bandelette) porte la φορβειά dans une main et deux flûtes dans l'autre; lui tournant le dos, un éphèbe, semblable au second, court vers la droite en levant à angle droit la jambe gauche en arrière et le bras gauche en avant; le cinquième personnage (femme, semble-t-il) ², vu de face, vêtu jusqu'aux genoux d'une jupe ballonnée et coiffé d'une corbeille analogue à l'autre, pirouette, la tête en arrière, les jambes croisées, les paumes horizontales à hauteur de la poitrine; un éphèbe demi-nu, appuyé sur un bâton, regarde vers la droite un dernier éphèbe nu, tourné vers lui, mais le corps presque de face, le nez proéminent, coiffé de la même corbeille qu'il soutient de la main droite, portant l'autre à la hanche.

R/ Un seul registre à cinq personnages qui occupe toute la face du vase. Au centre, Dionysos, imberbe, d'un type sémitique très prononcé, demi-nu, chaussé, une riche bandelette dans les cheveux, assis vers la gauche, tient dans la main droite un sceptre à cinq fleurs de pavot ³ et un canthare dans l'autre. A gauche, une Ménade, en tissu transparent, le sein gauche nu, danse, tournée vers la droite, la tête en arrière, avec un thyrsé à bandelette; une autre, coiffée d'une bandelette, joue de la double flûte dans la direction du dieu. A droite, une dernière femme, en chaussures et *chiton* jusqu'aux genoux, tend une torche sur la tête de Dionysos, et porte une situle de la main gauche abaissée; enfin, un Satyre barbu, les jambes croisées, appuyé à une colonne du bras gauche, un thyrsé dans l'autre, regarde aussi le dieu.

Otto Jahn, en 1868, et Knatz, en 1893 ⁴, ne connaissaient que deux cratères, tous deux d'Italie méridionale, qui met-

1. Cf. Nicole, *Dict. Ant.*, s. v. *Satyri*, p. 1099 et les référ. n. 18.

2. Omis dans la description sommaire de M. Quagliati, *loc cit.*, p. 504, n° 1.

3. M. Quagliati croit, à tort, semble-t-il, que les fleurs de pavot font partie du diadème.

4. O. Jahn, *Philologus*, 1868, p. 16, pl. I, 2-3; Knatz, *Quomodo Persei fabulam artifices... tractaverint*, Bonn, 1893, p. 27, O.

tent Persée en présence d'un ou de deux Satyres : notre vase offre donc l'exemple le plus complet de cette scène. L'analogie de certaines attitudes peut faire penser à un original commun; sans doute celle des Satyres est-elle inhérente à leur nature; mais le héros a toujours la même pose un peu sculpturale, comme dans une statue où l'on doit peut-être retrouver l'œuvre de Pythagoras de Reggio, si celle-ci ne se confond pas avec celle de Myron ¹. Mais les rapports de Persée avec les Satyres posent un problème délicat : devons-nous prendre leur lutte au sérieux ? On s'y refuse en général : de fait, la tête de Méduse ne donne pas plus l'impression d'un Gorgoneion menaçant sur le cratère présent que sur les deux anciens, et l'attitude des Satyres, dont on ne saurait de nouveau tirer argument, se retrouve sur trois vases de même provenance ², l'un où Persée s'enfuit, les autres où Athéna lui montre dans une fontaine le masque miraculeux. Par analogie avec le mythe d'Héraclès, O. Jahn songeait avec raison à l'influence du drame satyrique, et nous avons peut-être sous les yeux une image de celui qui devait accompagner la trilogie d'Eschyle relative à l'histoire de Persée ³. Il convient toutefois de noter que le combat entre le héros et le thiasse ne se fonde pas seulement sur les vers de Nonnus ⁴. Pausanias ⁵ le connaît, et ce sont les Argiens qui le lui ont conté en lui montrant la tombe de Dionysos tué par Persée; or ils célébraient aussi le culte d'Apollon Karneios ⁶, qu'évoque le tableau inférieur de notre cratère, séparé de l'autre par un simple trait : le rapprochement des textes empêche d'imputer au hasard la parenté des sujets, d'autant que Dionysos trône sur l'autre face, et, sans exclure l'idée du drame

1. Cf. Glotz, *Dict. Ant.*, s. v., p. 404 et les références.

2. Heydemann, *op. cit.*, 1767, 2562; Stephani, *Vasensamml. der Kais. Ermit.*, Saint-Petersbourg, 1869, 1609.

3. Cf. Séchan, *Études sur la trag. gr. dans ses rapp. avec la céram.*, Paris, 1926, p. 107.

4. *Dionys.*, XLVII, 559.

5. II, 20, 4; 22, 1; 23, 7. Cf. Gruppe, *op. cit.*, p. 169, n. 6.

6. Thuc., V, 54; Σ Théocr., V, 83; Kaibel, 465. Cf. *Dict. Ant.*, s. v., p. 802.

satyrique, il semble logique d'admettre à la base le souvenir de la tradition argienne, qui s'était peut-être répandue au dehors avec le culte de Karneios.

La scène qui le représente ici prend à la fois une importance et une difficulté exceptionnelles par l'absence de tout autre monument et l'état fragmentaire des textes qui décrivent la fête nationale des Doriens. Si l'artiste n'avait inscrit sur la stèle le nom de Karneios, nul n'aurait pu l'y reconnaître, et l'on aurait dit, non plus « offrande de dons », comme M. Quagliati qui n'avait pas lu le mot, mais, pour peu que l'on connaisse les études de Stephani, « danse du *calathos* ¹ » : les acteurs signalés par lui dans les *Comptes Rendus* de 1865 et 1869, et quelques autres qui lui ont échappé ², portent, en effet, à la main ou sur la tête, soit une couronne radiée soit un *calathos* plus ou moins semblables aux nôtres; signalons en particulier une joueuse de *collabos*, une Bacchante qui fait la pirouette avec le même geste des deux bras que notre danseuse, et une jeune fille, qui, vêtue comme celle-ci, incline le *calathos* au-dessus d'un support dans l'attitude de notre premier éphèbe ³. Ces monuments se rapportent au culte d'Apollon vainqueur de Marsyas, d'Artémis, d'Athéna, de Déméter, de Dionysos surtout, et les textes, qui classent la danse parmi celles du genre tragique, la signalent en Asie Mineure, aux mystères d'Éleusis, à Sparte surtout ⁴ : on ne la soupçonnait pas encore aux *Καρνεῖα*. Mais, d'une part,

1. Cf. *ibid.*, s. v., p. 814 et les références à Stephani.

2. L'un, conservé à Naples (Heydemann, *op. cit.*, 2331), a été publié dans l'*Arch. Zeit.*, 1869, pl. 17, où l'on parle à tort d'une corbeille pleine de fleurs (cf. S. Reinach, *op. cit.*, I, 405, 3); un autre, à Leyde, dans *Der Polos* de V. Müller; M. Beazley vient d'en signaler un troisième de la collection Ruesch (*Gr. Vas. in Pol.*, p. 72, n. 4), et il a bien voulu nous dire, avec une obligeance dont nous le remercions vivement, qu'il en existe un autre au musée d'Oxford (statuette de bronze) et que Mlle Oakeshott en a trouvé un dernier au South Kensington Museum, et traitera bientôt la question d'ensemble.

3. Stephani, *C. R. Ac... St-Pét.*, 1869, p. 236, pl. VI, 5; S. Reinach, *op. cit.*, I, 32, 7; Stephani, *ibid.*, 1865, p. 62, n° 26; Heydemann, *op. cit.*, 2331 (cf. note précédente). Le tournoiement de la danse est attesté par Athénée, XIV, p. 630 A... *καλαθίσκος στρόβιλος*.

4. *Id.*, p. 674 A; Aristoph., *Lysist.*, 1308; Hésych., s. v. *σάλια*.

aucun monument ne lui accorde l'ampleur qu'elle tient ici, au point que Stephani ¹ doutait de l'usage simultané du *calathos* et de la couronne, et, d'autre part, pour que l'artiste l'ait choisie pour symbole de la fête, il faut qu'elle y ait joué un rôle important : peut-être se cache-t-elle sous quelque texte peu explicite. Autant qu'on en peut juger par les bribes que nous possédons, les *Καρνεῖα* comprenaient, outre le sacrifice d'un bélier ², trois cérémonies principales : une course symbolique, un concours de musique et de chant, un banquet d'allure militaire. Il ne peut s'agir ici du dernier ³. Le deuxième ⁴, au contraire, qui aurait été introduit en souvenir de la victoire remportée à Thyrée en 547 par la ruse d'un Spartiate, mérite considération : nous savons, en effet, que des chœurs juvéniles entonnaient des péans dans une nudité complète, et que les prostates portaient des couronnes faites en feuilles de palmier. Plusieurs traits du tableau illustreraient cette scène, qui comprenaient peut-être des représentations, telles qu'en suppose le registre supérieur ; mais on s'explique mal encore la présence simultanée de couronnes et de *calathoi* et l'attitude du troisième personnage lancé en pleine course. Or, tel était précisément le rite fondamental des *Καρνεῖα* ⁵ : un homme, coiffé de bandellettes enroulées en diadème, était poursuivi par des jeunes gens qui devaient l'atteindre pour le bien de la cité, et qu'on appelait *σταφυλοδρόμοι* « car ils encourageaient les vendeurs » ; tout le monde ⁶ admet qu'ils tenaient un cep de vigne

1. *Loc. cit.*, 1865, p. 66.

2. Théoc., V, 82.

3. Ath., IV, p. 141 C.

4. *Id.*, XIV, p. 635 E; Eurip., *Alc.*, 455; Bekker, *Anecdota*, I, p. 234; cf. Ath., XIV, p. 678 B et *Etym. Magn.*, s. v. γυμνοπαῖδια.

5. Hésych., s. v. ἀγῆτης; καρνεῖται; σταφυλοδρόμοι· τινὲς τῶν Καρνεατῶν, παρορμῶντες τοὺς ἐπὶ τρύγῃ; Bekker, *op. cit.*, p. 305. Σταφυλοδρόμοι· κατὰ τὴν τῶν Καρνείων ἑορτὴν στέμματα τις περιθέμενος τρέχει ἐπευχόμενός τι τῇ πόλει χρήστον, ἐπιδιώκουσι δὲ αὐτὸν νέοι, σταφυλοδρόμοι καλούμενοι. Καὶ ἐὰν μὲν καταλάβωσιν αὐτὸν, ἀγαθόν τι προσδοκῶσιν· κατὰ τὰ ἐπιχώρια τῇ πόλει. εἰ δέ μὴ, τούναντιον; *C.I.G.*, 1387-8.

6. S. Wide, *Lakonische Kulte*, Leipzig, 1893, p. 76-7; *Dict. Ant.*, s. v., p. 803; Farnell, *The Cults of the Gr. St.*, Oxford, 1896-1909, IV, p. 262.

à la main; pourquoi n'auraient-ils pas porté plutôt sur la tête un *σταφυλοβολεῖν*, c'est-à-dire un *calathos* destiné à recueillir les grappes¹? Il reste que la présence de femmes et d'une *φορβεία* invite à admettre que l'artiste a fondu en un tableau deux scènes différentes bien qu'assez proches. Ajoutons qu'il n'a pas dû remonter à la fête même de Sparte, car un texte de Théocrite et des monnaies de Métaponte attestent la diffusion du culte en Italie méridionale² — ce que notre vase vient confirmer à une époque antérieure, et en l'illustrant pour la première fois.

Plus clair et moins curieux, le tableau de l'autre face vaut surtout par la perfection du dessin, la majesté des figures et la richesse des ornements; il se distingue par là de celui qui s'en rapproche le plus, au col d'un vase dont nous avons déjà comparé le sujet principal à l'un des nôtres³. Mais notons que des Bacchanales ornent aussi les deux cratères jumeaux qui se rattachent de plus en plus à la série présente⁴, et soulignons, pour y revenir, le type sémitique du dieu et du dernier éphèbe.

Cratère à volutes. Haut. 0 m. 80 environ, Anses (modernes?) sans ornement, qui se terminent par des têtes de cygne. Oves au bord, laurier vers la gauche, palmettes sur volutes, enfin godrons et oves. Au bas, palmettes en sens alterné, avec volutes intermédiaires.

A/ Col. Deux guerriers imberbes vers la droite (chlamydes en arrière), armés l'un d'une lance et d'un bouclier, l'autre d'une épée, aux prises avec des Centaures, dont l'un est armé d'une grosse branche et l'autre mord son adversaire; arbuste à gauche.

Panse. De gauche à droite — dans le haut : femme (Aphrodite?) assise vers la gauche, relevant ses voiles d'un bras plié au coude, regardant en arrière un Éros debout près d'elle; arbrisseau; buste

1. Pollux., X, 129; Bekker, *op. cit.*, I, p. 303, 15; cf. *Dict. Ant.*, s. v.

2. Théocr., V, 82; cf. Adler, in Pauly-Wissowa, *R. E.*, X, p. 1991; — Imhoof-Blumer, *Rev. suisse de numism.*, 1917, p. 5 et suiv.; cf. Babelon, *Rev. numism.*, 1917-18, p. 100; Giannelli, *Culti e Miti...* Florence, 1917, p. 63. La diffusion a pu se faire par Tarente, bien que les textes n'y signalent que le culte d'Apollon Hyakinthos.

3. Voir *supra*, p. 196, n. 3.

4. *Ibid.*, p. 194, n. 2; p. 197, 13, 1-3 et 5; *infra*, p. 205-6. Le même tableau figure au col des deux vases; celui de Bruxelles porte une seconde Bacchanale sur la panse.

de Pan qui tient une branche et une syrinx, et porte la main droite à la tête comme aveuglé, dans la même pose qu'un Satyre du cratère précédent; Apollon demi-nu, couronné, de trois quarts vers la droite, une branche de laurier à la main; sur son épaule gauche s'appuie le bras droit d'Artémis qui, assise près de lui, porte un arc et une peau de bête à la ceinture. — Au milieu : une femme, voilée et munie d'un sceptre, accueille vers la droite le jeune Dionysos ($\Delta\text{IONY-}\Sigma\text{O}\Sigma$ incisé) qui, couronné de pampres, se dresse sur la cuisse droite de Zeus ($\text{ZEY}\Sigma$ incisé)¹, lui-même couronné, assis vers la gauche, un vêtement sur l'autre jambe, des chaussures aux pieds, le sceptre à la main gauche. — Dans le bas : une femme, assise vers la droite, cause avec une autre debout qui lui donne un objet et répète le geste d'Aphrodite; autre femme étendue vers la droite et tournée en arrière; Hermès, vêtu d'une chlamyde à fibule, et porteur du caducée, le pied droit plus élevé que l'autre, la tête dressée en haut à gauche vers le jeune dieu; Satyre barbu, faisant de la droite un geste de surprise.

R/ Col. Héraclès étendu vers la gauche près d'un arbre, servi par trois Satyres qui lui apportent à manger.

Panse. Dans le haut : une Amazone armée d'un arc et une autre, à cheval, d'un épieu, en lutte vers la droite contre deux guerriers nus, l'un barbu, l'autre imberbe, qui brandissent une lance et portent un casque à panache et — le premier — à plume sur le côté, un bouclier rond, une ceinture et un baudrier où pend une épée au fourreau; à droite, un éphèbe à bonnet pointu, vêtement aux genoux et chlamyde, s'appuie sur deux lances de la main gauche, et souffle vers la droite dans une longue trompe. Dans le bas : une Amazone blessée jette sa lance et cherche à fuir vers la gauche, poursuivie par un guerrier imberbe, coiffé d'un casque à panache, l'épée tirée, le bras gauche passé dans la courroie d'un bouclier, qui porte en épisème un lion et une massue; un autre guerrier imberbe, armé d'un bouclier, lui tourne le dos pour lancer un javelot contre une troisième Amazone, qui se protège d'une *pelta* à tête de Méduse et brandit une hache vers la gauche; derrière elle, autre Amazone mortellement blessée au sein gauche, renversée sur son bouclier. Arbuste et pierres dans le champ².

Héraclès aimait assez la bonne chère pour s'associer à Dionysos dès l'époque archaïque; une coupe attribuée à Brygos les montre attablés tous deux et servis par des Silènes³;

1. Les inscriptions incisées sont rares à cette époque; notons la signature de Python sur le vase d'Alcmène (Hoppin, *A Handb. of Gr. bl.-fig. Vas.*, Paris, 1924, p. 452).

2. Le vase était en fragments lorsque M. Quagliati l'a vu, *loc. cit.*, p. 506, n° 7.

3. Walters, *op. cit.*, E 66, pl. IV. Cf. *Dict. Ant. s. v. Hercules*, p. 113.

mais, lorsque le héros est seul avec des Satyres, ceux-ci lui jouent plutôt de mauvais tours ¹; la scène figurée au col de R/ ne se retrouve guère dans la céramique grecque; elle doit sans doute être mise en relations avec le tableau de la face principale, lui-même assez rare.

Heydemann ² ne relevait, en 1885, la naissance de Dionysos que sur deux vases, une amphore à figures noires de Capoue et un oxybaphon tardif d'Italie méridionale, dont il ne subsiste qu'un mauvais dessin. Raoul-Rochette ³ l'avait signalée encore sur un vase corinthien, et on ⁴ l'a retrouvée depuis sur un lécythe au Musée de Boston et sur un fragment à celui de Bonn. Les fouilles de Comacchio ⁵ viennent enfin d'ajouter un cratère à la série. La plupart de ces vases n'associent aux personnages principaux qu'une ou deux figures. Seul, malgré la différence d'époque et autant qu'on en peut juger par un dessin, celui qui a disparu présentait avec le nôtre une certaine analogie de composition, d'autant plus curieuse qu'elle est exceptionnelle ⁶: Zeus y figurait dans la même attitude, avec ses enfants derrière lui, Artémis appuyée à l'épaule d'Apollon — comme sur le vase de Laocoon déjà signalé — et Dionysos, sortant de la cuisse droite, tendait de même les bras à une femme penchée vers lui; on l'appelle Ilithyie; le voile et le sceptre qu'elle porte sur notre vase suggèrent plutôt ici le nom d'Héra qui, désignée nommément sur l'amphore de Capoue, assiste aussi deux fois à la naissance d'Athéna ⁷. Mais, en dehors de ces figures, le

1. Voir *supra*, p. 199. Signalons toutefois le vase étudié par M. Pottier, *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 160, pl. XV.

2. *Winckelmannsprog.*, Halle, p. 1 et suiv. L'amphore est au Cabinet des Médailles (De Ridder, *Catal. de Vases peints de la Bibl. Nat.*, Paris, 1867, n° 219); le dessin a été publié par Lenormant, *Gaz. Arch.*, 1880, p. 72.

3. *Choix de peintures de Pompéi*, p. 77-86.

4. Paton, *Gener. Meet. of the Arch. hist. of America* = *Arch. Anz.*, 1907, col. 399; Beazley, *Attic red. fig. Vas. in Amer. Mus.*, Cambridge, 1918, p. 138, VI, n° 10, fig. 83.

5. Cf. Negrioli, *Not. d. Scavi*, 1927, p. 166, pl. XVI; Picard, *Bull. Corr. Hell.*, 1929, p. 88, fig. 5.

6. Ajoutons que les Satyres du revers évoquent ceux du vase précédent.

7. Schneider, *Die Geburt von Athena*, Vienne, 1880, p. 9, nos 2 et 11.

tableau n'en comprenait que trois, toutes groupées dans le bas, Athéna et deux femmes, l'une assise tournant le dos à l'autre debout, au lieu de lui parler comme ici. En multipliant les personnages, quitte à n'en dessiner que le buste¹, et en concentrant leurs regards vers l'événement miraculeux, le peintre a tracé autour de l'enfant une sorte d'auréole, et il a su opposer les masses avec un équilibre parfait, sans s'asservir à la symétrie. Les autres monuments relatifs au même sujet et les naissances d'Athéna sur les vases à figures rouges, presque aussi rares que celles de Dionysos, n'offrent aucun groupement semblable, tandis que les textes² ne signalent dans la grande peinture qu'une parodie de Ctésilochos; la comparaison avec l'oxybaphon tardif délimite peut-être la part de l'artiste. En tous cas, M. Beazley a eu raison de noter une réminiscence générale du Parthénon. Mais, tout en conservant la majesté phidiasque, les figures ont subi l'influence de Meidias; son Zeus est proche de celui-ci, le buste de Pan rappelle celui de son Héraclès, et deux femmes font de la main droite le geste familier à ses héroïnes³: nous terminons le ve siècle.

La même impression se dégage des deux autres tableaux, dont le rapport achève de former avec celui des précédents une sorte de chiasme. Les scènes de Centauromachie et d'Amazonomachie sont si proches, en effet, que l'école de Phidias les sculpta côte à côte sur le temple de Phigalie. Or, les mêmes motifs se retrouvent ici; avec ces deux groupes de combattants, le col de la face principale ajoute notre vase à ceux que signalait M. Watzinger⁴. Mais parmi ceux-ci figurent une coupe de Bari et le cratère à volutes relatif au culte de Dionysos⁵. Il y a plus: de l'aveu unanime, ce dernier vase est jumeau d'un autre, que M. Macchioro croyait perdu et

1. La présence de Pan doit s'expliquer par la tradition qui lui fait chanter la naissance de Dionysos: Philostr., *Imag.*, I, 44.

2. Plin., *H. N.*, XXXV, 140.

3. Cf. Nicole, *Meidias et le style fleuri*, Paris, 1909, pl. II, 2; VI, 1; *passim*.

4. *Oest. Jahresh.*, 1913, p. 155 et suiv.

5. *Vide supra*, p. 197, n. 1-3; 202, n. 4.

que possède le Musée de Bruxelles¹; or ce cratère, où nous avons déjà noté une chouette, une scène de libation et une Bacchanale, porte sur une des faces une Amazonomachie toute proche de la nôtre²: on y retrouve le même décor de pierres et d'arbustes, les deux femmes et le guerrier barbu du haut, le groupe médian du bas, le sonneur et la blessée. Celle-ci, et plus encore la morte, figurée sur notre vase avec un raccourci stupéfiant, entre, comme certaines figures de l'autre face, dans le cycle de Meidias: on les retrouve en particulier sur un cratère de S. Agata et une situle de Ruvo qui trahissent la même influence³. Mais MM. Watzinger et Ducati⁴ ont reconnu de même sur les deux vases apparentés au nôtre cette double influence de Phidias et Meidias. La chaîne se resserre de plus en plus, et les deux cratères, comme la coupe, semblent définitivement acquis au groupe nouveau.

Mais ils en attirent d'autres à leur suite. La femme qui offre une libation sur le cratère de Naples, dans le haut à gauche, reparait presque identique sous les traits d'Hélène sur un autre vase de Ceglie, une hydrie conservée au Musée de Bari⁵: c'est le même vêtement à voile et à plis, la même démarche, une jambe en avant, le pied de profil, l'autre de face en retrait, le même maintien de la tête légèrement inclinée, la même position d'un bras ramené vers la poitrine. D'autre part, la femme au tympanon de Naples et celle de

1. Mayence, *C. V. A., Bruxelles, Musée du Cinquantenaire*, IV Db, pl. 1, et la bibl. antér.; Beazley, *Journ. of Hell. St.*, 1926, p. 293. Voir *supra*, p. 194, n. 2; 197, n. 5; 202, n. 4. Il ne figure pas sur les listes de M. Mingazzini, parmi les vases relatifs à l'apothéose d'Héraclès. *Mem. d. Lincei*, 1925, p. 417 et suiv.

2. Une autre, acquise récemment par le Musée de Bari, sera publiée bientôt par M. Gervasio, et une dernière figure dans la Collection Stoddard (*Catal.*, Yale, New Haven, 1922, p. 189, n° 323, fig. 84, pl. XVI-XVII). Mais la parenté est beaucoup moins proche.

3. Heydemann, *op. cit.*, 2409, 2910.

4. *Memor. d. Lincei*, 1909, p. 169. Le cratère de Tarente nous paraît un peu antérieur aux autres. On sait que celui de Naples a un pied qui ne lui appartient pas (cf. Hauser, *op. cit.*, II, p. 330, n. 1, pl. 120, 2).

5. M. Jatta, *Mon. Ant.*, XII, 1906, col. 502, fig. 4, pl. 2.

Bari qui tient un miroir ont en commun le profil, la chevelure et la draperie. Il y a plus : la chouette que nous avons signalée sur la seconde amphore ¹ entre deux rameaux d'olivier se retrouve ici en se doublant d'une seconde. Cette hydrie enfin est toute proche d'un cratère à colonnettes de provenance identique ²; or les Amazones qu'il représente évoquent celles de Tarente, et l'Héraclès a les mêmes traits sémitiques que le Dionysos et l'éphèbe de notre autre cratère à volutes.

Toutes les analogies de détail que nous avons relevées peu à peu d'un vase à l'autre baignent dans une atmosphère commune, que M. Jatta a finement analysée sur les deux derniers; elle tient de l'Attique le fond du décor, la simplicité des lignes, la majesté des attitudes, l'harmonie des mouvements, et la grâce un peu mièvre qui imprègne la céramique dans la seconde moitié du ^{ve} siècle. Mais ces traits ont subi l'empreinte provinciale, et l'on sent parfois la négligence plus que la facilité, l'effort plus que la maîtrise; quelques éléments, d'autre part, comme la situle d'un personnage, ne peuvent venir que d'Italie; l'artiste, enfin, ne disposait trop souvent que d'une terre pâle et d'un vernis inégal. Il y a style, mais non pas fabrication attique : les potiers, non les vases ont pu franchir la mer pour s'installer en Grande-Grèce.

Cette dépendance générale de l'Attique semble réduire la force de nos rapprochements particuliers, d'autant que les plus chauds défenseurs de la céramique italiote ont relevé eux-mêmes ³ les « clichés » dont elle use et abuse. Mais l'hy-

1. Voir *supra*, p. 197, n. 4.

2. M. Jatta, *loc. cit.*, col. 493, fig. 1, pl. 1. Nous ne parlons pas de l'œnochoé que M. Ducati (*Memor. d. Lincei*, 1915, p. 140) juge attique, sans fournir toutefois d'arguments décisifs. En dépouillant les archives des musées et collections, on trouverait sans doute d'autres vases italiotes du ^{ve} siècle découverts à Ceglie ou dans les environs immédiats, à commencer par ceux que M. Macchioro attribuait à la fabrique de Bari (voir *supra*, p. 188; y ajouter, par exemple, *Catal... Stoddard Coll.*, p. 188, n° 322, fig. 83, pl. XVI); mais nous nous limitons ici aux spécimens nouveaux et importants.

3. Macchioro, *Mem. d. Lincei*, 1909, p. 280 et suiv. Heydemann (*Ann. d. Ist.*, 1885, p. 164) applique à tort l'hypothèse du modèle commun à deux cratères de Ruvo, qui sortent visiblement du même atelier.

pothèse d'un modèle commun ne saurait valoir ici : elle serait à la fois trop lâche pour fixer les liens fraternels qui unissent au moins trois des cratères, et trop rigide pour s'adapter aux similitudes complexes qui s'insinuent dans tout le groupe, comme une étude détaillée le montrerait mieux que nous n'avons pu le faire. Aucun de nos vases, en revanche, ne se laisse rattacher aussi étroitement à quelque produit du dehors : sans doute les auteurs de la *Griechische Vasenmalerei*¹ attribuent-ils au même artiste d'Héraclée le cratère de Naples, celui de Ruvo qui porte le nom de Σίσυφος et le cratère-cloche de même provenance, où Dionysos est assis sur un âne; mais le passage se fait d'un vase à l'autre par une seule figure, celle d'un Satyre, ou celle de la femme voilée que nous avons relevée nous-même sur l'hydrie de Bari : voilà des « clichés » puisés à la même source attique, ou dans quelque répertoire qui circulait de place en place²; ce ne sont pas des affinités naturelles, et M. Beazley³, si habile à faire des mariages entre les vases les plus éloignés, s'y refuse en la circonstance. Nous tomberions à notre tour dans un autre excès en cherchant à l'intérieur de tout le groupe la main d'un seul artiste ou même la marque d'une tendance uniforme : les cratères se placent aux environs de 400, tandis que les autres vases peuvent s'échelonner sur les décades antérieures. Mais cette évolution n'infirme pas les résultats de la preuve et de la contre-épreuve, qui encerclent une douzaine de vases découverts au même endroit. Ne seraient-ce pas les indices d'une fabrique locale? Or, un dernier argument vient en suggérer l'existence à Ceglie même. Alors que la céramique de Bari ne survivait pas à la première période que M. Macchioro lui assignait à grand'peine, celle de Ceglie a connu, selon l'opinion générale, un demi-siècle de production : elle a fourni au musée de Tarente un grand nombre

1. Hauser, *op. cit.*, II, p. 330, pl. 120, 2; Buschor, *ibid.*, III, p. 161, pl. 147.

2. Notons toutefois un trait commun à plusieurs vases de Ceglie et de Ruvo (cf. Furtwängler, *op. cit.*, I, p. 302 et suiv., pl. 60, 2), le caractère sémitique de certains personnages, qu'il faut peut-être attribuer à une influence phénicienne ou carthaginoise en Italie méridionale.

3. *Op. cit.*, p. 72, n.4.

de vases décadents, et à ceux de Bari, Boston, Berlin ¹, les plus beaux exemplaires du iv^e siècle; ces amphores et cratères à volutes trouvent leurs ancêtres directs dans ceux du v^e siècle que nous venons de signaler.

L'école allemande a eu raison de combattre la préférence exclusive de l'italienne en faveur de Ruvo; mais est-elle mieux fondée à soutenir les seuls droits de Thurii-Héraclée, qui n'ont fourni encore aucun vase italiote du v^e siècle, et de Tarente, qui s'en montre presque aussi pauvre? La marque HE inscrite sur un vase dans le champ d'un cratère trouvé à Ruvo est battue en brèche par les défenseurs mêmes d'Héraclée ². Il reste qu'Athènes a fondé Thurii, puis celle-ci Héraclée de concert avec Tarente, et que ces trois villes occupaient une situation politique et commerciale de premier ordre. Les arguments sont considérables : on ne saurait nier l'influence d'Athènes sur ses colons, et d'autre part une céramique de luxe ne peut prospérer qu'au milieu d'une société riche, sur une terre argileuse et productive, dans un réseau de communications faciles. Mais ces raisons ne justifient pas l'interdit que l'on prononce contre toute autre cité italiote, sans tenir compte des trouvailles, et en se laissant peut-être fourvoyer par l'exemple unique d'Athènes, dont la nature et Périclès avaient fait la capitale de l'Hellade. Le blé, la vigne et surtout l'olivier enrichissaient toute la péninsule apulo-lucanienne, et le plateau établissait des relations aisées d'un village à l'autre, en s'ouvrant sur la mer par quelques ports accessibles; sans soutenir la comparaison avec Tarente, Barletta et surtout Bari font et faisaient du commerce extérieur; or, Ruvo est située à mi-chemin des deux, et Ceglie touche à Bari. Vers la fin du v^e siècle, la

1. Jatta, *Ausonia*, 1908, p. 57 et suiv.; Mayer, *Not. d. Scavi*, 1900, p. 506 et suiv.; Philipp rt, *Collect. d'antiq. class. aux Ét.-Un.*, Bruxelles, 1928, p. 19; Furtwängler, *op. cit.*, 3239-44; 3256-8; 3263-4; 3290-1; Buschor, *op. cit.*, III, p. 175, pl. 149. Ce dernier ramène encore vers Tarente les spécimens du iv^e siècle (cf. aussi *ibid.*, p. 164, pl. 148); il a pu y avoir influence, mais le nombre des vases découverts à Ceglie exclut l'hypothèse d'une exportation globale.

2. Tillyard, *op. cit.*

région était encore très morcelée; victorieuse dans le Sud, Tarente n'avait pu étendre sa domination vers le Nord, et les indigènes, qui s'étaient tournés contre elle vers Athènes¹, devaient faire meilleur accueil qu'elle aux artistes émigrés de l'Attique. Ceux-ci trouvaient un pays neuf, qui, s'ouvrant à la civilisation, suscitait la concurrence. Nous en établirions volontiers quelques-uns à Ceglie, qui nous semble avoir connu par eux le développement progressif d'une céramique digne de compter parmi les principales de la Grande-Grèce.

P. WUILLEUMIER.

1. Cf. Thuc., IV, 99. Ἀνανευσόμενοί τινα παλαίαν φίλιαν.

LEUCAS

La certitude que la basilique de la Porte Majeure à Rome était d'inspiration pythagoricienne fut acquise le jour où M. Carcopino démontra que pythagoricienne en était la principale représentation, celle du stuc qui décore l'abside et où l'on avait reconnu le saut de Sappho à Leucade¹. Pline l'Ancien, en effet, mentionnait incidemment les récits, saugrenus à son gré, que les adeptes de la secte faisaient sur les amours de la poétesse et de Phaon : *Portentosum est quod de ea traditur, radicem ejus alterutrius sexus similitudinem referre, raro inventu, sed si viris contigit mas, amabiles fieri. Ob hoc et Phaonem Lesbium dilectum a Sappho, multa circa hoc non Magorum solum vanitate, sed etiam Pythagoricorum*².

Il était assuré que dans leurs spéculations chimériques sur cette passion célèbre, les Pythagoriciens devaient faire place à l'épisode final, au saut de Sappho à Leucade.

Cependant, malgré la vraisemblance de l'interprétation, M. Hubaux s'était demandé s'il était légitime de tirer de la notice de l'*Histoire naturelle* ce que M. Carcopino y montrait³. Il n'y voyait qu'un récit sur les propriétés érotiques d'une plante, et les botanistes de la secte ne s'étaient même pas occupés des amours de Sappho, dans le texte en question, *circa hoc* renvoyant comme le *ob hoc* qui précède à la première phrase. Leucade était donc absente. A quoi M. Carcopino répondit que cette apparence n'était qu'appar-

1. *Revue archéologique*, 1923, p. 1-22; *La Basilique de la Porte Majeure*, 1926, p. 380.

2. *Hist. nat.*, 27, 20.

3. *Musée belge*, 1926, p. 197 et suiv. Cf. id., 1928, *L'herbe aux cent têtes*, où l'auteur s'est efforcé de distinguer érynge et « leucas ».

rente. Quelle était, en effet, la plante dont parlait Pline? En latin « candida », c'est-à-dire en grec Leucade. Aucun doute n'était plus permis ¹.

Malgré tout, il faut avouer que quelques obscurités demeurent : entre les deux Leucades, la plante et le promontoire, quels rapports étaient-ils établis? Les vertus de la plante étaient-elles seulement celles d'une herbe érotique?

Nous avons d'autres témoignages sur les contes fantastiques qu'on faisait à ce sujet. D'après l'interpolateur de Dioscoride ², l'on appelait aussi *gorgoneion* l'érynge dont il est question chez Pline. Or, de ce *gorgoneion*, Psellus ³ nous apprend, d'après un certain Africanus, qu'elle est souterraine pour la plus grande partie, mais que si une jeune fille connaît dans son voisinage les étreintes de l'amour, cette plante, doublement curieuse, sort de terre pour regarder. Selon Damascius, la racine de cette *gorgoneias* — ainsi l'appelle-t-il — est comme une figure de Gorgone ⁴. Ces textes nous montrent à l'évidence que les légendes étaient nombreuses et variées à ce sujet. Pline ne dit-il pas : « *multa circa hoc?* »

Mais l'interpolateur de Dioscoride nous apprend bien d'autres choses et nous aide à pressentir que la merveilleuse plante avait des propriétés bien autrement intéressantes. Il nous dit que l'on identifiait l'érynge à une multitude d'autres herbes. Nous retrouvons d'abord le nom de *centum capita* qui est chez Pline, ce qui nous confirme dans la direc-

1. *Revue des études latines*, 1927.

2. *Dioscoride*, 3, 21 (éd. Wellmann, tome 2, p. 27). ἡρύγγιον· οἱ δὲ ἐρύγγιον, οἱ δὲ ἡρύγγην, οἱ δὲ Γοργόνειον, οἱ δὲ ἐρυγηρίς, οἱ δὲ κάρυον· οἱ δὲ ὄργανον χλούνιον, οἱ δὲ ἔρμαον, οἱ δὲ μυράκανθαν, οἱ δὲ μῶλυ, Αἰγύπτιοι· κρόβισος, προφῆται ἡμερτὸς, οἱ δὲ τραυλίζων, Ῥωμαῖοι καπίτουλουμ κάρδομς, οἱ δὲ κάρδους τέροαι, οἱ δὲ Μούσάρουμ κάρδους, οἱ δὲ ἱρουνδινίνα κάρδους, οἱ δὲ κάρδους ἀλβους, Δάκοι· σικουπνούξ, Σπάνοι· κεντουμ κάπιτα, οἱ δὲ ἰσκαρία, οἱ δὲ Τλεθεννάιά, Ἄφροι Χέρδαν, οἱ δὲ χίδα.

3. Psellus, *Ms. Admir. lect. medicophys. Lambec. Bibl. caes.*, l. 7 (vol. 7, p. 478, éd. Koll). Λέγει δὲ (Africanus) περὶ τοῦ Γοργονίου· πόα δέ ἐστι τοῦτο ὑπόγειος τὰ πολλὰ· λέγει γοῦν ὡς εἴ τις κόρη πλησίον αὐτῆς, ὡς Ἀφροδίτης, νόμος συμπλακείη, ἀνεισιν ἐπὶ τὴν θεάν ἢ πόα καὶ τὸ γινόμενον περιεργῶς ὀρᾷ.

4. *Damasc. Phot. cod.* 243, p. 310, 10. Ὅτι ἔλεγεν ὁ Σεβήρος τεθεῖσθαι γοργονιάδα βοτάνην, ἥς εἶναι τὴν ῥίζαν ἄντικρυς ὁμοίαν παρθένῳ τὴν κεφαλὴν ἔχουσα κατηρεφῇ δρακοντείοις πλοκάμοις.

tion adoptée. Nous lisons aussi celui de *μόλυ*. On connaît sous cette appellation deux plantes, l'une à fleurs jaunes dont il est parlé chez Théophraste et chez Dioscoride, l'autre à fleurs blanches, dont il est question chez Homère ¹. C'est cette dernière qui doit retenir notre attention : c'est, en effet, une plante magique et son nom est un nom divin.

Mais citons le poète : « Ayant ainsi parlé, le meurtrier d'Argus me tendit un talisman, l'ayant arraché à la terre, et m'en dévoila la nature. *Sa racine est noire, sa fleur semblable au lait, les Dieux l'appellent molu*, et elle est difficile à arracher, du moins pour les hommes, car, aux Dieux, tout est possible ². » C'est Hermès qui remet à Ulysse cette plante pour lui permettre d'échapper aux pièges de Circé : « Allons ! Je te délivrerai et je te sauverai des maux, prends, et avec ce talisman puissant dirige-toi vers les demeures de Circé : sa force écartera de toi un jour funeste ³. » Et c'est bien grâce à ce présent qu'Ulysse évitera la triste métamorphose.

On sait que pour les Pythagoriciens les textes homériques étaient comme des textes sacrés ⁴. On sait aussi comment ils les interprétaient, comment ils y cherchaient leur propre doctrine sur l'immortalité de l'âme et sur la métempsycose ⁵. L'épisode de Circé se prêtait trop bien à l'application de leur méthode pour être négligé. Circé devint le symbole de la métempsycose, du grand cercle redoutable des réincarnations ⁶. Comment auraient-ils négligé l'épisode du *molu*? Qu'on songe d'abord que le *molu* est donné à Ulysse dont les aventures symbolisent celles de l'âme, que le présent vient du dieu psychopompe par excellence; qu'on relise les paroles du dieu qui se prêtent si bien à ceux qui cherchent des allu-

1. Dioscoride, 3, 54. Théophraste, *H. P.*, 9, 15, 7. Homère, *Od.*, 10, 305.

2. V. 302 et suiv.

3. V. 286 et suiv.

4. Jamblique, *V. P.*, 164; Porphyre, *V. P.*, 32.

5. Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, p. 109-136.

6. Porphyre ap. Stobée. *Ecl.*, 1, 49, 60, p. 445 Wachsmuth. Cf. aussi Ps. Plut., *Vita Homeri*, 126; F. Cumont, *After Life*, p. 180; R. Eisler, *Orphisch-Dionysische Mysteriengedanke*, p. 171.

sions à la délivrance et au salut ¹. Le *molu* est évidemment pour les Pythagoriciens une plante d'immortalité. C'est l'idée qu'ils n'ont pu manquer de concevoir, en lisant, avec leurs préoccupations habituelles, le texte sacré ².

L'interpolateur de Dioscoride nous apprend aussi que cette même herbe était appelée par d'autres *ἡμερόεις*. Ce nom n'est pas connu par ailleurs, mais n'y aurait-il pas lieu de songer à un vers des tablettes orphiques qui a été souvent étudié, sans qu'on soit encore tombé d'accord à son sujet?

« ἡμεροῦ δ' ἐπέθαν στεφάνου ποτὶ καρπαλίμοιτι ³. »

On traduit d'ordinaire *ἡμεροῦ* par désirable, et c'est peut-être bien, en effet, le sens, mais des fidèles ne savaient-ils pas que cette couronne, comme il est assez naturel, était formée de fleurs merveilleuses et n'étaient-ils pas tentés d'imaginer une fleur dite *ἡμερόεις* par excellence? Et, en effet, à qui notre texte attribue-t-il cette appellation? Aux *προφῆται*. Or, c'est un titre donné aux auteurs des écrits orphiques, et déjà par Platon ⁴. N'y a-t-il pas là, à tout le moins, une rencontre bien curieuse et presque saisissante?

Toutes ces identifications de plantes proposées par notre interpolateur semblent donc reposer sur leurs qualités sacrées, beaucoup plus que sur leurs caractéristiques botaniques. Mais sur la Leucas elle-même nous avons peut-être un texte décisif.

Le grammairien Martianus Capella nous a conté comment la Philologie fut promue au rang d'épouse divine de Mercure.

1. Ajoutons que la formule : « Aux Dieux tout est possible » était un des axiomes de la religion pythagoricienne. Jamblique, *V. P.* 138.

2. Eustathe, *Comm. ad. Od.*, selon sa méthode plus morale qu'eschatologique, plus conforme à celle des Stoïciens ou du Juif Philon, fait du *μῶλυ* le symbole de la *παῖδεία*, qui nous défend contre les passions animales. Il nous dit aussi, ce à quoi on peut s'attendre, que la plante d'Homère était inconnue. L'importance du *μῶλυ* nous est encore attestée par ce fait, mentionné par Eustathe, qu'Alexandre de Paphos avait composé à son sujet tout un poème.

3. Kern, *Orph. Frag.* 32 c., vers 7.

4. Platon, *Rép.* 2, p. 336 B.

On aurait grand tort de considérer son récit mythique comme une sèche allégorie sans portée. En réalité, nous avons une apothéose et, à propos de cette apothéose, une foule de détails qui viennent des mystères ou des écrits de caractère théologique. Contentons-nous de signaler seulement ici en passant le rôle joué par la musique cosmique et purificatrice des Muses selon la théologie pythagoricienne ¹, et deux allusions que nous étudierons ailleurs à l'œuf des mystères orphiques ².

Or, voici ce qui se passe, après que la déesse Apothéosis a fait boire à la candidate à l'immortalité un breuvage magique : « Quand la déesse vit qu'elle avait bu la coupe d'immortalité, afin de lui enseigner en quelque sorte par le symbole d'une bandelette qu'elle quittait la terre pour le ciel et qu'elle était devenue immortelle, *elle couronna la vierge d'une herbe des champs qui porte le nom d'...*, en lui prescrivant de rejeter tout ce que, mortelle encore, elle s'était attaché pour se défendre contre la force d'en haut, car, disait-elle, c'était là les marques inférieures d'une essence caduque et mortelle³. » Nous avons à dessein laissé de côté le nom de l'herbe qui nous est présentée avec tant de netteté comme un symbole d'immortalité. Les deux éditeurs modernes ⁴ s'accordent à nous parler, dans ce passage, d'ἀειζῶον. Mais l'appendice critique du dernier d'entre eux, Dick, nous révèle que ce n'est là qu'une correction de l'édition princeps.

Les manuscrits ont trois leçons différentes ; deux sont inintelligibles : L, R, B 1 donnent ΑΕΙΖΩΟ, les autres donnent ΑΕΥΖΩΟ. Mais une troisième leçon est parfaitement lisible, c'est celle de A qui donne ΑΕΥΚΩΟ, et cette leçon est confirmée par la glose suivante : « Herba *albula*, ut quidam liliū. »

1. *Nuptiae Mercurii Philologiae*, p. 1, 2 et suiv. ; 2, 117.

2. *Ibid.*, 1, 68 ; 2, 140.

3. Verum diva cum immortalitatis eam poculum cerneret ebibisse, quoe terris illam caelum pergere immortalemque factam velut (a)enigmate redimiculi perdoceret, ex herba quadam rurēstri, cui ἀειζῶον vocabulum est, virginem coronavit praeciens omnia, quae adhuc mortalis adversum vim superam in praesidium coaptarat, expelleret, quippe caducae mortalisque substantiae istaec esse minima memorabat. *Ibid.*, 2, 141.

4. Eyssenhardt et Dick.

A est un des meilleurs manuscrits : c'est le Leidensis 36 qui date du ^x^e siècle, et Dick en fait d'ordinaire son guide, de préférence même au Bernensis 566 (3). On voit donc que la leçon *λευκως* est tout à fait autorisée, et que la correction *αειζων* n'est aucunement nécessaire. Paléographiquement les deux autres leçons inintelligibles en elles-mêmes ont du moins cet avantage de se rapprocher l'une et l'autre, chacune à sa manière, de la bonne leçon. Le seul argument à faire valoir pour une correction serait que *λευκως* ne présente pas un sens satisfaisant ici. Or, il est clair pour nous que c'est tout le contraire.

Voici donc attestés directement les pouvoirs, la signification de la Leucas (il ne faut sans doute pas attacher d'importance à la petite différence *λευκως* et *λευκας*). Et, d'autre part, le même texte nous suggère qu'il existait un rite de couronnement à l'aide de la Leucas, rite qui concourait à la transformation de l'être humain en un être de rang divin ¹. Si nous notons que, dans ce qui précède immédiatement, il est question de l'œuf orphique, nous serons tentés de rattacher notre rite à l'orphisme. Nous le serons d'autant plus que nous savons qu'une couronne était, en effet, comme nous l'avons vu plus haut, liée à l'initiation. Et si maintenant nous nous souvenons de la glose de Dioscoride où le *centum capita* était identifié à l'ιμερτος des προφηται, ne faut-il pas avouer que nous avons presque une certitude?

Si nous regardons à nouveau la basilique de la Porte Majeure, nous sommes frappés du rôle que joue au fond de l'abside, immédiatement au-dessous du stuc de Sappho, la Victoire qui tend une couronne et une palme ². D'elle nous pouvons dire ce que Martianus Capella dit de la déesse Apothéosis : « Afin de lui enseigner en quelque sorte par le symbole d'une bandelette qu'elle quittait la terre pour le ciel et qu'elle était devenue immortelle, elle la couronna... » Le rapproche-

1. Θεις γεγονος εἰς ἀνθρώπου, disent les tablettes orphiques. Or, Apothéosis prescrit de « rejeter tout ce que, mortelle encore, elle s'était attaché pour se défendre contre la force d'en haut... ».

2. Carcopino, *op. laud.*, p. 293;

ment à cette place d'honneur du saut de Sappho à Leucade et de la déesse à la couronne — Victoire ou Apothesis — ne serait donc pas fortuit; pour les initiés, il était riche de sens : Leucas était le mot qu'ils redisaient l'un et l'autre.

Ajoutons qu'ailleurs dans la Basilique on pourrait être tenté de voir d'autres allusions. Regardons, par exemple, la figure 52, dans la magnifique publication de M. Bendinelli : une Orante ailée tient dans chaque main une fleur à forme de fleur de chardon; le sens profondément religieux de cette figure saute aux yeux du plus prévenu; dès lors, ne serait-il pas satisfaisant qu'on pût voir dans cette fleur la mystique Leucas ¹?

D'après Pline l'Ancien, ce n'était pas seulement les Pythagoriciens, mais avant eux les Mages qui parlaient volontiers des pouvoirs étonnants de la Leucas. Évidemment, Pline songe ici à l'opinion dont il se fait ailleurs l'écho et qui voulait que Pythagore eût reçu les enseignements des Mages. Il est curieux, dans ces conditions, de constater que les oracles chaldéens pensaient que des plantes faisaient partie des moyens de purifier l'âme et permettaient à son char de rouler plus facilement vers les hauteurs du ciel ².

Il reste à essayer de préciser le rôle de la Leucas dans la légende de Sappho. Ici encore nous serions tentés de croire, comme plus haut pour un texte de l'*Odyssee*, que les Pythagoriciens ont appliqué à une tradition préexistante leur méthode bien connue d'exégèse symbolique. Ils avaient emprunté aux mystères orphiques le rite de la couronne de fleurs en attachant à ce rite la portée que nous avons dite.

1. Cf. aussi les figures 4, 53, 54 et surtout la planche XIV qui nous montre deux orantes humaines, occupant dans les nefs latérales une place correspondante à celle de la Victoire dans la nef centrale. Bendinelli, *Il Monumento sotterraneo di Porti Maggiore in Roma*, in *Mon. Ant.*, XXXI (1927), p. 38 sq.

2. Psellus, *Expos. orac. chaldaic.*, p. 1133 A : « ὁ δὲ Χαλδαῖος οὐκ ἄλλως φησὶν ἡμᾶς ἀναγεσθαι πρὸς θεόν. εἰ μὴ δυνάμεσμεν τοῦ τῆς ψυχῆς ὅχημα διὰ τῶν ὀλισκῶν τελεσθόν. Ὅθεν γὰρ κηρύσσεται τὴν ψυχὴν ἰεροῖς καὶ πόαις καὶ ἐπωδαῖς καὶ εὐτροχόν εἶναι πρὸς τὴν ἀνάβασιν. On sait que cette image du char de l'âme est aussi pythagoricienne : Delatte, *op. laud.*, p. 73. Cf. Kroll, *Or. Chald.*, p. 52.

Or, voici qu'une légende attestait à propos de Sappho les vertus prodigieuses d'une plante. C'est elle, disait-on, qui avait rendu Phaon si désirable aux yeux de Sappho, c'est elle qui avait éveillé cet amour qui devait finir si tristement dans les eaux de Leucade. Ainsi parlait la foule, ignorante du sens caché des légendes, cette même foule qui prenait Homère pour un simple conteur. En réalité, il suffisait de considérer un moment le récit merveilleux pour y découvrir un sens caché. Aimer Phaon, aimer le « lumineux », c'était pour Sappho s'être éprise non d'un mortel, mais de Dieu lui-même, et cette passion l'avait conduite, non à la mort, mais à la régénération. En effet, à Leucade, des légendes locales voulaient qu'Apollon sauvât de la mort les amoureux qui se jetaient du haut du promontoire¹. Apollon avait donc sauvé Sappho. Il est probable même, comme l'a montré M. Carcopino², qu'à cause de son nom prédestiné Phaon, source de tout le drame, était considéré comme une première incarnation d'Apollon et que le dieu cher aux Pythagoriciens leur paraissait intervenir dès l'origine dans le récit sacré. Un seul point pouvait demeurer obscur : la plante magique s'appelait-elle à l'origine Leucas ? En ce cas, pour des Pythagoriciens avides de rencontres singulières, cette coïncidence extraordinaire devait être une raison bien puissante pour eux de croire à la signification symbolique de toute l'aventure. Ou, de ce que l'épisode final se passait à Leucade, concluaient-ils que la plante devait avoir été la Leucas connue par les mystères ? En ce cas encore, c'était une rencontre de mots qui, pour eux, décidait du sens caché de la fable.

Il ne faut point oublier, en effet, que pour les Pythagoriciens le langage était la création d'un être très sage qui avait mis dans les mots des trésors de révélation. C'était là un des articles du fameux catéchisme des acousmatiques³. On peut voir, dans le discours adressé par Pythagore aux femmes

1. Sur ces légendes, voir l'article *Leucas* dans le Roschers *Lexikon*.

2. *Op. laud.*, p. 381-382.

3. Jamblique, *V. P.* 82, τί τὸ σοφώτατον ; ἀριθμός, δεύτερον δὲ ὁ τοῖς πράγμασι τὰ ὀνόματα θέμενος.

de Crotone ¹, comment, de ce principe qui ne nous semble qu'une théorie abstraite sur les origines du langage, la théologie faisait en réalité une des clés de son exégèse de la religion. Pythagore se fonde sur l'origine divine des noms pour signaler que les divers âges de la femme ont reçu des noms appartenant à des divinités, ce qui prouve que leur sexe est particulièrement cher aux dieux. La jeune fille s'appelle κόρη, la jeune femme νύμφη, la mère, μήτηρ, la vieille μαῖα.

C'est à cette méthode que les Pythagoriciens nous semblent avoir dû de faire dans la légende de Sappho les découvertes dont témoignent la fameuse Basilique, et d'avoir pris le saut de Leucade pour un symbole de l'Apothéose.

Pierre BOYANCÉ.

1. Timée d'après Jamblique, *V. P.*, 56. C'est là un exemple, choisi entre plusieurs autres, sur lesquels nous nous proposons de revenir. Car la doctrine est d'une importance capitale pour les études de symbolique des monuments figurés.

LES ORIGINES ET L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE BYZANTINE

Les nombreuses découvertes qui, depuis un demi-siècle, ont enrichi notre connaissance de la peinture byzantine, nous en ont montré toute la complexité, toute la variété, en dépit de principes immuables qui régissaient surtout les compositions iconographiques, religieuses ou même profanes (iconographie impériale). Que de contrastes, par exemple, entre une fresque cappadocienne, enluminure sommaire et parfois barbare, mais pleine de vie, entre telle mosaïque de Daphni, dont les personnages calmes et majestueux conservent dans l'harmonie de leurs draperies, dans la régularité de leurs visages, comme un reflet de la beauté antique, et d'autre part une peinture de Mistra, la Divine Liturgie de la Peribleptos par exemple, avec l'impressionnisme raffiné de son coloris et l'élan si expressif de ses anges-diacres qui semblent se hâter pour aider à l'accomplissement du sacrifice éternel!

Que de problèmes se posent, dont la solution, malgré les études excellentes auxquelles ils ont donné lieu, demeure encore incertaine, dès qu'on essaye de rendre compte des rapports qui unissent trois œuvres aussi différentes : sources antiques, helléniques, syriennes, anatoliennes, influence occidentale, part d'invention, comment rendre compte de la place qu'il faut faire à tous ces éléments? Bien que certains faits soient acquis, l'accord est loin d'être décisif entre les historiens de l'art. Aussi doit-on se féliciter de voir le sujet repris à l'aide de nouvelles découvertes qui comblent des lacunes de nos connaissances. Deux publications récentes surtout me paraissent apporter des faits vraiment nouveaux. Un archéologue américain, C.-R. Morey, s'est efforcé, à l'aide

des seules miniatures qui ornent les manuscrits, du iv^e au x^e siècle, de retrouver l'origine du style byzantin¹. Dans une thèse de doctorat présentée en Sorbonne, un professeur russe, A. Grabar, a suivi, en se référant aux découvertes qu'il a faites dans des églises bulgares ignorées ou peu connues, les moments de l'évolution historique de ce style². Bien que très différentes, ces deux œuvres importantes s'éclairent mutuellement par les conclusions qu'elles comportent.

I

Des analyses minutieuses de M. Morey, rendues claires pour le lecteur par une splendide illustration, il résulte que deux styles très différents règnent dans l'art byzantin à ses origines : d'un côté, les épisodes des Écritures se présentent au milieu de paysages, dont les détails, architectures, arbres, montagnes, obéissent aux lois de la perspective; des traits pittoresques évoquent les cadres de la peinture pompéienne; les personnages disposés avec vraisemblance ont des gestes mesurés, des attitudes pleines de dignité et de noblesse; des figures allégoriques drapées dans des costumes antiques aux plis harmonieux se mêlent aux acteurs de la scène; grâce à une perspective savante, les compositions se présentent avec une unité parfaite, un épisode central formant l'axe, avec des lignes fuyantes de part et d'autre. Tous ces traits sont ceux de l'art hellénistique d'Alexandrie, tel qu'il nous apparaît à Pompéi et dont la tradition est restée vivante dans l'Empire romain. Cet art « illusionniste » était celui de la Bible Cotton, que nous ne connaissons plus que par les dessins de Peiresc, mais qui revit dans certains détails de l'Évangélaire arménien d'Estchmiadzin (type juvénile

1. R.-C. Morey, *Notes on East Christian Miniatures* (*The Art Bulletin*, XI, mars 1929, p. 5-103).

2. André Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*. Préface de G. Millet (*Orient et Byzance*, t. I). Un volume in-4^o, p. γ'-396 et un album de 64 planches. Paris, Geuthner, 1928.

du Christ imberbe aux cheveux bouclés, qui s'est conservé dans l'art copte de Baouit), miniatures de la Genèse de Vienne, Genèse du narthex de Saint-Marc de Venise, qui reproduisent les miniatures d'une bible analogue à celle de Cotton, peintures du Cosmas Indicopleustés. La Genèse de Vienne en particulier, où l'on distingue le travail de six peintres différents, semble être l'adaptation à un *codex* d'un *rotulus* original, analogue à celui de Josué. Son origine alexandrine est attestée par le développement donné à l'histoire de Joseph, avec des détails (plis d'étoffes, mobiliers) qui reparaissent sur la chaire d'ivoire de Maximien à Ravenne, par les fonds de paysage, par le grand nombre des figures allégoriques (la Source de la Rencontre de Rébecca et d'Éliézer, Le Repentir accompagnant Adam et Ève).

Il n'est peut-être pas inutile d'insister sur l'emploi de ces figures allégoriques, qui constitue un trait caractéristique et permanent de l'art d'Alexandrie, que l'on trouve aussi bien dans les fresques d'El-Baghout et de Chaqqara que dans celles des catacombes romaines (Banquet du cimetière des saints Pierre et Marcellin avec les figures d'*Irène* et d'*Agapé*, fin du III^e siècle). On ne peut s'empêcher d'établir un rapprochement entre l'emploi courant de ces figures abstraites et l'influence profonde exercée par les doctrines platoniciennes sur les milieux juifs et judéo-chrétiens d'Alexandrie. La théorie des idées, seules réalités auxquelles participent les choses qui en sont l'image fugitive, a été adaptée par Philon d'Alexandrie, contemporain de l'ère chrétienne, à sa doctrine du salut. Entre l'homme déchu et Dieu se trouvent des intermédiaires, dont le premier est le Logos, fils de Dieu, uni à la Sagesse Divine (Sophia), mais dont procèdent les « Puissances » groupées suivant un ordre hiérarchique, placées entre le Logos et le monde intelligible et qui aident l'homme à redevenir un pur esprit. Les anciens patriarches ont été soutenus par l'Ascétisme (Jacob), par l'Enseignement (Abraham), par la Grâce (Isaac). Philon conçoit ainsi comme une mythologie abstraite avec des anges incorporels, réalités fuyantes et à moitié symboliques qui

représentent les qualités d'un Dieu *myrionyme*¹. Cette doctrine abandonnée au III^e siècle par Plotin était au contraire courante chez des adeptes des doctrines néoplatoniciennes comme Apulée ou Albinus. Il n'est pas étonnant qu'elles aient inspiré l'art religieux, et l'on peut admettre avec M. Morey que leur présence dans une composition de la fin de l'antiquité est comme la marque d'une origine alexandrine.

Ces figures n'existent nullement, en effet, dans les monuments qui représentent pour M. Morey un second style tout à fait différent de l'art alexandrin et dont il attribue l'origine à l'Asie Mineure et d'une manière plus précise à la Cappadoce. Les Évangélistes de Sinope et de Rossano, celui du moine Rabula copié au monastère de Zagba (Haute Mésopotamie) en 586 lui paraissent représenter cette manière caractérisée par deux traits : d'une part le style monumental, les arcades richement ornées de végétation et d'animaux qui encadrent les canons d'Eusèbe et sous lesquelles le peintre de l'Évangéliste d'Estchmiadzin a placé des figures de style alexandrin; d'autre part, l'absence des fonds de paysage remplacée par la teinte neutre des fonds d'or sur lesquels s'enlèvent les silhouettes de personnages en général peu nombreux, aux gestes solennels et compassés, aux attitudes cérémonieuses qui s'allient cependant à une recherche de réalisme (figure orientale du Christ à longue barbe reproduite sur une mosaïque de Saint-Apollinaire le Neuf à Ravenne) et d'émotion dramatique (crucifixion de l'Évangile de Rabula), inconnues à l'art hellénistique. Le caractère franchement narratif des compositions sans l'intervention d'aucune figure symbolique, l'absence de perspective qui réduit l'espace à deux dimensions, distinguent profondément cet art de celui d'Alexandrie. Pour M. Morey, ce style originaire d'Asie Mineure a été transporté à Constantinople et constitue le style byzantin par excellence. Son caractère monumental

1. Émile Bréhier, *les Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, 1^{re} édition, 1908, p. 113-131. Cf. les figures allégoriques du *Tableau de Cébès* (II^e s. av. J.-C.), description d'une peinture réelle.

dérive de l'art des sarcophages à portiques ornés, sous lesquels se détachent des personnages (*city-gate sarcophagi*), originaire d'Asie Mineure comme l'a montré Mme Marion Lawrence dans une étude très remarquable¹. Nous aurons à vérifier le bien-fondé de cette théorie.

Après avoir ainsi établi la distinction entre les deux styles de l'art byzantin, M. Morey en suit l'histoire. Le magnifique Psautier (mss. gr. 139) de la Bibliothèque Nationale de Paris, le Rouleau de Josué du Vatican, certaines fresques de Sainte-Marie Antiqua lui paraissent représenter le style hellénistique d'Alexandrie dans sa pureté. Se fondant sur les travaux de Bordier et d'Omont, il établit que les tableaux du Psautier 139, peints au verso de feuillets blancs, sont indépendants du texte copié au ^xe siècle et lui sont antérieurs. Cinq peintres dont on distingue la manière ont collaboré à cette œuvre. Un seul (A) auteur des plus belles miniatures (David gardant ses troupeaux. David luttant contre le lion. Passage de la mer Rouge. Moïse sur le Sinaï. Prière d'Isaïe et allégorie de la Nuit. Prière d'Ézéchias) a conservé la maîtrise des peintres antiques par l'harmonie de ses compositions, la beauté de ses figures, le charme pittoresque de ses paysages. Trois autres (B, C, E) ont essayé avec plus ou moins de bonheur de s'assimiler ces qualités. Un cinquième (D), auteur de l'histoire de Jonas et de la Prière d'Hannah, représente au contraire le style asiatique avec ses paysages et ses personnages hors d'échelle (Jonas représenté cinq fois, tantôt minuscule, tantôt colossal) et sa répugnance du nu (Jonas jeté dans la baleine tout habillé et en sortant de même).

Si dissemblables que soient ces miniatures, elles n'en sont pas moins contemporaines dans leur état actuel : sans parler du même parchemin et du même format, elles se présentent dans les mêmes cadres ornés de rinceaux ou de thèmes géométriques qu'on trouve aussi dans d'autres manuscrits de Constantinople, comme celui des Homélies de Grégoire de

¹ Marion Lawrence, *City-gate Sarcophagi*. *The Art Bulletin*. New-York, septembre 1927.

Nazianze (Paris, gr. 510). On a, en outre, la preuve qu'elles proviennent de Constantinople, car elles ont été copiées avec une certaine fidélité dans la Bible de Léon (Vatic. Reg. gr. I), ornée dans la première moitié du ^x^e siècle pour un digne du Palais impérial, dont on voit le portrait.

Mais, en outre, M. Morey paraît avoir bien établi deux points importants : cette rédaction constantinopolitaine des miniatures est antérieure à celle du texte et d'autre part, dans leur état actuel, elles reproduisent dans des tableaux séparés les miniatures d'un archétype qui était un *rouleau* analogue à celui de Josué. Un examen attentif laisse transparaître cette composition continue d'un *rotulus*. Les deux registres du Passage de la mer Rouge se prolongent exactement : si Moïse placé au registre supérieur détourne la tête, c'est pour considérer le Pharaon et son armée qui se noient au registre inférieur. Ézéchiass, les mains voilées, le regard tourné vers le ciel, laisse supposer la *main divine* qui devait figurer dans l'original et que l'on trouve sur le Rouleau de Josué, où l'on voit Josué dans la même posture qu'Ézéchiass. Les traits de ce genre sont nombreux et la ressemblance entre le style du Psautier 139 et celui du Rouleau de Josué a été déjà constatée : mêmes paysages, mêmes silhouettes, même armement, même décor, mêmes allégories, même motif pompéien de la colonne nouée d'une bandelette. Les deux œuvres sont contemporaines, et l'on peut les rapprocher des fresques de Sainte-Marie Antique dont certaines têtes d'anges rappellent celles du Psautier.

Pour M. Morey, et nous aurons à discuter sa conclusion, les deux manuscrits et les fresques datent du ^{vii}^e siècle. Il conjecture qu'après la prise d'Alexandrie par les Arabes (641), des peintres égyptiens se sont réfugiés, les uns à Constantinople, les autres à Rome et y ont introduit le style hellénistique dont ils avaient conservé la tradition.

En face de ce style, au contraire, un autre manuscrit que M. Morey regarde comme de la même époque, le *Petropolitanus graec. XXI* est au contraire un spécimen du style asiatico-byzantin. C'est un Évangélaire, dont le texte, écrit

au x^e siècle en onciales des vii^e-viii^e siècles, est accompagné de miniatures qui constituent l'illustration de péripécies adaptées aux fêtes liturgiques, mobiles et fixes, avec des portraits d'évangélistes. Les fonds neutres y remplacent les paysages en perspective, et c'est tout au plus si quelques détails architecturaux, en général assez mal compris, situent la scène. Le peintre ne connaît plus que deux dimensions et transforme en peintures plates les corps en relief. Les traits archaïques sont nombreux et rappellent soit les évangélistes du vi^e siècle (de Sinope, ou de Rossano), soit les peintures les plus anciennes des églises rupestres de Cappadoce. C'est ainsi que dans la *Mission donnée aux Apôtres*, le Christ, placé sur une estrade gemmée, bénit les Apôtres groupés en deux files de chaque côté, et cette disposition étrange se retrouve sur la voûte de Qeledjar et dans d'autres églises cappadociennes. Ce qui domine dans ces miniatures, c'est le caractère narratif des scènes, par exemple les deux moments du miracle de Cana, Jésus assis à la table du festin, averti par sa mère du manque de vin, et au registre inférieur accomplissant le miracle. Ces deux scènes avec quelques détails nouveaux figurent aussi à Toqale (Cappadoce). Le *Petropolitanus XXI* paraît représenter une époque intermédiaire entre les évangélistes du vi^e et les fresques cappadociennes du x^e siècle. La miniature montre la Cène archaïque de Saint-Apollinaire de Ravenne avec les personnages couchés sur des lits autour de la table en sigma : la même table figure à Toqale et à Qeledjar et la disposition des convives avec Jésus à la place d'honneur est identique, mais ils sont assis au lieu d'être couchés. Le *Petropolitanus XXI* montrerait donc une première évolution du style byzantin qui s'oppose à la tradition alexandrine du Psautier 139.

L'histoire ultérieure de la peinture byzantine serait d'après M. Morey celle d'une contamination entre ces deux styles. Elle apparaît déjà sur le Psautier 139, dont deux tableaux s'éloignent franchement de la tradition alexandrine. Elle est encore plus marquée sur le Grégoire de Nazianze (Paris, gr. 510), dont certains tableaux (Moïse recevant la Loi, passage de la mer

Rouge, etc.) rappellent le Psautier 139, tandis que d'autres (figures de saints sous des arcades) dérivent de la tradition monumentale asiatique ou s'inspirent de manuscrits comme l'Évangile de Rabula (crucifixion) ou le *Petropolitanus* XXI (mission des Apôtres, mise au tombeau).

Mais tandis que dans ce beau manuscrit les deux styles sont juxtaposés sans se confondre, dans le Ménologe de Basile II (fin du x^e siècle) ils ne sont plus distincts et se combinent étroitement. On y trouve sur le même tableau le paysage hellénistique et des traditions asiatiques comme la grotte de la Nativité à l'entrée de laquelle la Vierge est assise au moment de l'Adoration des Mages. Le paysage y a d'ailleurs un aspect conventionnel; aucun des huit peintres qui ont collaboré à cette œuvre n'a réussi à donner la vision d'un espace illimité, et l'esprit asiatique revit dans le fond d'or qui remplace le ciel et sur lequel s'enlèvent les architectures et les personnages, méconnaissance complète de l'esprit de la peinture alexandrine. Enfin au xi^e siècle une fusion se produisit entre ces éléments contradictoires, et ce fut l'épanouissement du véritable style byzantin qui conserve sans doute des éléments hellénistiques, mais les traite dans un esprit tout oriental, réduisant les détails du paysage à quelques accessoires et donnant de l'ampleur au fond d'or sur lequel se détachent des figures, éloignées par leur expression du monde sensible. L'art religieux a acquis une valeur spirituelle qui est la négation même de la tradition païenne des tableaux hellénistiques.

II

Tout en reconnaissant la grande valeur des observations de M. Morey et l'intérêt de ses conclusions en grande partie nouvelles, tout en rendant justice à la délicatesse avec laquelle il est parvenu à analyser les éléments des plus belles miniatures byzantines, on ne saurait admettre sa doctrine sans de sérieuses réserves. D'après lui, la conquête de l'Égypte

par les Arabes aurait eu pour conséquence l'émigration des peintres d'Alexandrie et l'expansion simultanée du style hellénistique à Rome et à Constantinople. Le fait même de l'émigration, bien qu'aucun témoignage ne l'appuie, n'est pas en soi invraisemblable, mais M. Morey, qui combat la théorie soutenue par Kondakof d'une renaissance antique à Byzance au ^x^e siècle, a-t-il raison de placer un mouvement analogue au ^{vii}^e siècle?

Comment admettre que l'art hellénistique d'Alexandrie, qui avait eu une telle vogue en Italie ou dans la péninsule des Balkans pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, ait subi une éclipse d'un siècle pour reparaitre après la conquête de l'Égypte par les Arabes? Comment supposer que les rapports artistiques entre Constantinople et Alexandrie datent seulement de cette catastrophe? Des œuvres comme les fûts de colonnes couverts de feuillages au milieu desquels apparaît le Baptême du Christ, conservés au Musée de Constantinople et datés du ^v^e siècle, suffisent à montrer l'importance de ces rapports. En Italie, on constate depuis les peintures de Pompéi un courant continu d'art alexandrin que n'arrêtent même pas les invasions barbares et qui s'épanouit à Rome (mausolée de Sainte-Constance, mosaïques de Sainte-Marie Majeure) et à Ravenne (mausolée de Galla Placidia et baptistères). En Orient les architectures toutes pompéiennes des mosaïques de Saint-Georges de Salonique devant lesquelles apparaissent des figures de saints, les tympans d'Eski-djouma dont la fantaisie est semblable à celle qui règne à Ravenne, montrent la puissance qu'avait gardée l'art hellénistique au ^v^e siècle. C'est au même moment que l'art égyptien du portrait réaliste, origine de l'icone, se répand dans tout le monde romain et, bien qu'Alexandrie ait pu servir d'intermédiaire dans sa diffusion, on ne peut y voir un art purement hellénistique, mais bien plutôt la transcription faite par des Grecs d'un art indigène, remontant aux traditions millénaires de l'Égypte.

On voit par là combien est complexe la question des apports d'Alexandrie dans l'art byzantin. M. Morey a eu le mérite

de mettre en lumière, grâce à des analyses excellentes, deux aspects entièrement opposés de cet art: d'une part, le naturalisme pittoresque de l'art alexandrin, rehaussé par un idéal de noblesse et de hauteur morale qu'expriment les allégories platoniciennes; d'autre part, le style monumental solennel comportant le décor architectural, la frontalité des personnages, les fonds neutres, l'absence de perspective: il semble que la suppression ou la réduction du paysage naturaliste place hors du temps et du monde sensible les personnages de l'histoire sacrée en augmentant le sens spirituel de leur figure.

Cette dernière conception est bien orientale et contraire à la tradition hellénique. Elle apparaît déjà sur les curieuses peintures de Doura-Europos sur l'Euphrate (III^e siècle), dont on a pu dire qu'elles étaient comme un prototype d'art byzantin. Mais on la trouve aussi en Égypte sur les portraits funéraires et sur les plus anciennes icônes religieuses qui en sont dérivées. Celles du Musée de Kiew en particulier, provenant du Sinaï, l'icône des saints Sergius et Bacchus, celle de saint Jean-Baptiste présentent ce fond neutre, cette expression religieuse, cette absence de perspective qui caractérisent le premier style byzantin¹. Ce n'est pas d'Asie Mineure, mais d'Égypte, de Perse, de Mésopotamie que relève cet art. L'élément fourni par l'Asie Mineure au style byzantin, le décor monumental, tel qu'il apparaît sur les sarcophages, est, au même titre que le paysage pittoresque, une conception hellénistique dont le célèbre sarcophage des Pleureuses de Sidon offre un premier exemple au IV^e siècle avant l'ère chrétienne. La contamination entre les deux styles que M. Morey constate au X^e siècle est bien plus ancienne. Parmi les plats d'argent du trésor de Kérynia (île de Chypre, VI^e siècle) sur lesquels se déroulent, traités au repoussé, les épisodes de l'histoire de David, quelques-uns, comme celui de David luttant contre le lion, ont toute la liberté d'allure du style alexandrin, tandis que les autres (David devant

1. Wulff et Alpatoff, *Denkmaeler der Ikonenmalerei*. Dresden, 1925, p. 3-35.

Saül, sacre de David), avec leur portique de fond, relèvent du décor monumental.

Les résultats des analyses de M. Morey sont donc exacts, mais les conclusions historiques qu'il en tire sont des plus discutables. Sa principale erreur est d'attribuer la même origine anatolienne à l'art monumental et à l'esprit purement narratif qui règne dans ses œuvres comme les Évangélistes du ^{vi}^e siècle (Sinopensis, Rossanensis). Il y a là en réalité deux conceptions différentes et la doctrine de M. Morey est impuissante à expliquer la naissance et le développement de cet art narratif et réaliste, originaire de Palestine et de Syrie, qui a profondément transformé l'iconographie chrétienne au ^v^e siècle. C'est l'art des ampoules de Monza, des peintures de Saint-Serge de Gaza, des évangélistes de Sinope, de Rossano, de Rabula, c'est l'art des peintures cappadociennes. C'est ce que G. Millet appelle la *version d'Antioche* de l'Évangile, qui a inspiré toute l'iconographie médiévale de l'Occident. Cet art monastique et populaire, qui a pris à l'art hellénistique ses architectures et ses fonds de paysage, mais les a interprétés suivant son esprit, ne saurait être confondu avec l'art solennel et monumental qui constitue le style byzantin proprement dit. Au moment même où sous les empereurs macédoniens ce style byzantin atteignait son plein épanouissement, l'art d'origine syrienne se conservait dans les monastères et inspirait des œuvres comme les psautiers studites, les fresques des églises rupestres de Cappadoce, d'Italie méridionale, du Latmos et de certaines églises russes comme celles de Néréditsi. L'iconographie narrative dont il conservait la tradition a reparu au grand jour à l'époque des Paléologues, mais traitée avec des procédés techniques tout différents qui en ont fait un art absolument nouveau.

III

Cette enquête sur la question des origines de l'art byzantin va nous permettre de mieux apprécier la valeur des docu-

ments nouveaux que M. Grabar apporte à l'histoire du développement de cet art. Son livre est consacré exclusivement aux peintres des églises de Bulgarie, en général peu connues et dont plusieurs sont étudiées pour la première fois. M. Grabar s'est proposé de déterminer les éléments que ces peintures bulgares apportent à notre connaissance des diverses périodes de l'histoire artistique de Byzance. Il ne faut pas d'ailleurs s'y tromper : l'élément proprement bulgare n'intervient dans ces peintures que par la commande et la destination. Elles ont été exécutées en général aux frais des tsars, des princes, des évêques, mais elles ne constituent pas un art national. Comme le fait remarquer M. Grabar, « il serait vain de chercher à établir dans la peinture balkanique autant d'écoles qu'il y a de nations chrétiennes dans la péninsule ». La communauté des conceptions religieuses et sociales, la facilité avec laquelle les peintres se déplaçaient « ont profondément unifié l'art balkanique ». Dans ces provinces séparées de l'empire, puis réannexées momentanément, l'influence de Constantinople a toujours été prépondérante. Ce sont donc bien des renseignements sur l'histoire de la peinture byzantine que nous apportent les églises bulgares.

Par ses travaux antérieurs¹, M. Grabar était admirablement préparé à la tâche immense qu'il a accomplie. Les figures qui accompagnent son livre et le magnifique album qui lui fait suite nous donnent pour la première fois des matériaux d'une valeur incomparable dont la réunion a dû être entourée de difficultés sur lesquelles l'auteur passe modestement. Et surtout sa connaissance remarquable des monuments d'art byzantin et d'art russe, son érudition en matière d'iconographie chrétienne lui ont permis de préciser la valeur et la place historique des œuvres qu'il a étudiées. Nous ne le chicanerons pas sur certaines négligences, erreurs typographiques, généralisations parfois un peu hâtives et même quel-

1. A. Grabar, *L'église de Boïana*. Sofia, 1924 (*Monuments de l'art ancien en Bulgarie*, I).

ques contradictions ¹. Nous insisterons surtout sur les découvertes nouvelles qu'il apporte et nous discuterons la doctrine qu'il propose pour les expliquer.

Il faut d'abord attacher une grande valeur au témoignage des fresques, malheureusement très endommagées, de l'église en ruines de Perustica (haute vallée de la Maritza) qui nous ont conservé un ensemble, antérieur à la querelle des Images et que M. Grabar date du VII^e siècle, de tableaux iconographiques disposés en frise continue comme les miniatures des *rotuli* ou les peintures des églises rupestres de Cappadoce. Il s'agit d'un art purement narratif et l'on distingue les fragments d'un cycle de l'Enfance, des scènes de l'Ancien Testament et la légende d'un martyr. A la voûte, des anges supportent la gloire de l'Agneau, composition archaïque analogue à celle du chœur de Saint-Vital de Ravenne.

Dans cet art qui offre de grands rapports avec celui des fresques de Baouit et des églises capadociennes, on distingue une contamination certaine entre la tradition alexandrine et les procédés des peintres syriens. M. Grabar signale les grandes proportions des figures et des architectures, le souci de ne pas laisser d'espace libre, bref les éléments du paysage alexandrin, mais la méconnaissance complète de son esprit. De même les draperies antiques tombent en plis longs et parallèles qui cachent les formes du corps. D'Alexandrie proviennent aussi les figures allégoriques aux visages imberbes

1. P. 22 et suivantes. Les décrets du concile de 692 ont pu n'être pas appliqués partout immédiatement, et l'on peut trouver encore la représentation de l'agneau après cette date. — P. 63. L'assimilation de l'ordonnance de Bachkovo à celle du deuxième style de Pompéi est arbitraire. — P. 81. Confusion entre Paris. gr. 150 et Paris. gr. 139. Sur le gr. 139, Isaïe n'est représenté qu'une fois. La description de Grabar est celle du tableau du gr. 510. — P. 82. L'origine byzantine des Jugements derniers occidentaux me paraît contestable. — P. 181. Après avoir dit qu'au XIV^e siècle l'individualité d'une peinture est déterminée beaucoup plus par son modèle que par la contribution du peintre, l'auteur parle quelques lignes plus bas d'« une interprétation toujours personnelle des données de la tradition ». Il y a là une contradiction. — Plusieurs confusions dans les renvois aux planches : p. 280 (pl. XV au lieu de XLV); p. 288 (pl. II au lieu de I); p. 338 (confusions entre les planches LVII et LIX).

entourés du nimbe, des ailes attachées aux épaules, qui garnissent des arcades et font songer aux Vertus des peintures de Baouit. Ces peintures nous montrent des thèmes alexandrins traités par des Orientaux qui n'en ont pas compris le charme, tout en retenant la technique alexandrine du coloris avec ses gammes de couleurs claires et transparentes combinées en accords harmonieux. Cet exemple achève de montrer tout ce que la théorie de M. Morey avait de trop absolu et d'incomplet : dès le ^{vii}^e siècle les Syriens interprètent à leur manière des thèmes d'origine hellénistique.

Les peintures de la chapelle funéraire de Bachkovo (à 30 kilomètres au sud de Philippopoli) nous transportent à la période d'épanouissement de l'art byzantin. Elle faisait partie du monastère de Petritzos, fondé en 1083 par le Géorgien Grégoire Pakourianos, grand domestique d'Occident. La décoration de cette chapelle date du milieu du ^{xiii}^e siècle; elle se divise en trois zones qui rappellent l'ordonnance des grandes églises : des imitations de revêtements de marbre à la base, de grandes figures frontales de saints dans la zone médiane, des tableaux iconographiques dans la zone supérieure. Chacune des scènes est encadrée d'un arc trilobé, et nous avons là un exemple caractérisé de décor monumental. Dans l'abside, des bustes de saints dans des cadres ronds et carrés reproduisent des tableaux de chevalet, comme le prouvent les anneaux de suspension et les clous destinés à les accrocher reproduits fidèlement par les peintres.

Cette église, qui comporte deux étages, offre cet immense intérêt de nous montrer, exécuté à l'aide de la fresque, le décor byzantin connu jusqu'ici surtout par la mosaïque murale. L'ordonnance iconographique comporte, comme dans les édifices contemporains, l'illustration du sacrifice liturgique, exprimé dans l'abside par la Madone et la Communion des Apôtres, sur les murs de la nef par la série des grandes fêtes (on en distingue sept). Des sujets funéraires comme la Deisis, la Vision des ossements par Ézéchiël, le Paradis, le Jugement dernier décorent la crypte. Le style révèle l'inspiration de

modèles helléniques, visibles dans les têtes des anges, des femmes, des adolescents, dans les draperies plaquées au corps et retombant en plis multiples, dans le sens des proportions et dans l'équilibre de la composition. Ce sont toutes les qualités que l'on remarque dans les mosaïques de Daphni, de Palerme, de Kiew. Malgré les modèles antiques, le corps humain n'en est pas moins déformé. Les têtes sont trop étroites, les nez trop longs et trop minces, les corps trop allongés. Le coloris est surtout décoratif sans égard à la couleur réelle des objets. Les couleurs claires sont rares et le modelé est indiqué par des taches de couleur sur lesquelles se dessine un réseau blanc. La tendance monastique s'exprime par de curieuses figures d'anachorètes, vêtus de peaux de bêtes ou d'un bizarre costume en paille tressée.

IV

Deux ensembles du ^{xiii}e siècle, les peintures de l'église des Quarante-Martyrs à Tirnovo, élevée par le tsar Ivan-Assen II pour commémorer la victoire de Klokotnica, remportée sur les Grecs en 1230, et celles de l'église de Boïana (au sud de Sofia), datées par une inscription de l'an 6767 (1259), viennent combler une grosse lacune de nos connaissances en nous révélant l'aspect que présentait l'art byzantin à la veille de la Renaissance du ^{xiv}e siècle. L'étude de ces deux monuments est un des grands services que M. Grabar aura rendus à l'histoire de l'art.

Cette période est celle de l'occupation de Constantinople par les Latins. Des églises françaises s'élèvent en Grèce : ce n'est plus à Constantinople, mais dans les pays restés attachés à l'orthodoxie religieuse que les maîtres byzantins trouvent du travail. Il n'est donc pas étonnant d'apercevoir leurs traces dans la Bulgarie des Assénides. Les fresques de Tirnovo et de Boïana sont l'œuvre de peintres de Constantinople, bien que des inscriptions en langue bulgare et les

effigies des saints nationaux supposent l'existence d'ateliers indigènes, mais formés à l'école de Byzance, comme l'indiquent leur technique et leur iconographie.

Ces peintures ne montrent pas à vrai dire une évolution de l'art byzantin. On retrouve à Boïana l'iconographie des grandes fêtes et l'on constate dans ces tableaux de nombreuses ressemblances avec l'art du ^{xii}^e siècle. Mais à côté de cet art solennel et monumental apparaissent des tendances inconnues jusqu'ici. Les figures expressives des personnages ont une douceur et une suavité qui font songer à la grâce siennoise du siècle suivant. Ce ne sont pas des modèles antiques qui ont pu fournir les types si pleins de naturel des fresques de Boïana, comme ceux de Jésus parmi les docteurs, du Christ Évergète dont tous les traits annoncent une miséricorde infinie, du saint militaire anonyme, à la barbe hirsute blanchie sous le harnois, la lance à la main, le lourd camail de fer sur les épaules, de saint Nestor, éphèbe imberbe aux cheveux abondants et coupés courts encadrant une figure juvénile d'aspect giottesque.

La chronologie s'oppose ici à toute intervention de maîtres italiens, et l'on est bien obligé d'admettre que c'est l'observation de modèles vivants qui a permis aux peintres de Boïana et de Tirnovo d'arriver à une justesse d'expression que l'école italienne devait atteindre un siècle plus tard. Cet art triomphe dans le portrait, et rien n'est plus vivant que les figures des donateurs, le sévastocrator Kaloïan et sa femme Dessislava, ainsi que celles du tsar Constantin Assen et de la tsarine Irène. Quelques détails ingénieusement observés par M. Grabar, le geste gracieux de Dessislava relevant d'un doigt la cordelière qui retient les bords de son manteau, les boucliers accrochés aux bastingages d'un navire dans un épisode des miracles de saint Nicolas, indiquent des modes et des habitudes occidentales qui ont été notées directement par le peintre de Boïana. Il semble donc qu'au ^{xiii}^e siècle, à l'art monumental décoratif et liturgique s'oppose une conception très différente propre à la peinture de chevalet (tableaux, icônes, portraits, etc.), art que nous ignorions com-

plètement jusqu'ici et dont les peintures de Boïana sont une révélation inattendue.

Que cet art soit bien originaire de Constantinople, c'est ce que montre l'iconographie et en particulier la reproduction d'icônes byzantines célèbres comme celles du Christ Évergète et du Christ de Chalcé. Il faut insister aussi plus que ne l'a fait M. Grabar, dont ce n'était pas le sujet, sur les rapports de cet art de Boïana avec celui des mosaïques de Kahriédjami, dont les figures offrent bien souvent la même grâce et la même suavité. L'art byzantin a donc eu aussi ses « primitifs » qui ont précédé sa renaissance.

V

A partir du ^{xiv}^e siècle, le témoignage des églises bulgares, si net jusque-là, devient plus difficile à interpréter. La variété des styles est très grande et il n'y a pas deux monuments qui se ressemblent : des thèmes archaïques se mêlent à ceux de l'art byzantin contemporain, et l'on constate bientôt l'intrusion des thèmes occidentaux et l'influence de la peinture italienne. Alors que dans certaines églises rupestres de la Bulgarie du Nord, comme la caverne de Gospodev Dol, M. Grabar a retrouvé la survivance du style de Boïana, le modelé délicat des visages, les ombres brunes et vertes, les proportions un peu allongées, une expression d'élégance et de finesse, tout un autre groupe d'églises présente un art très différent qui frappe par son aspect d'archaïsme retardataire. Les peintures de Zemen (sur la haute Strouma), datées de 1354, celles de Ljutibrod (églises en ruines sur l'Isker entre Sofia et Plevna), celles de Berende (vallée de la Nichava, fin du ^{xiv}^e siècle) présentent par la diversité de leurs sources des problèmes difficiles à élucider.

A Zemen, par exemple, le cycle des grandes fêtes occupe les voûtes de la nef, tandis qu'un cycle de la Passion disposée en frises très développées couvre les murs. Il ne compte pas

moins de dix-neuf épisodes, dont quelques-uns, fort rares dans l'iconographie chrétienne, n'ont d'équivalents que dans l'art occidental : Jésus annonce sa Passion. Judas chez les prêtres. Christ emmené par les soldats. Préparation de la croix. Préparation des clous, etc. Même dans les églises de Mistra, où le récit de la Passion tient une grande place, on est loin de trouver un aussi grand nombre d'épisodes. M. Grabar s'efforce de montrer que ces thèmes inconnus à l'art byzantin du ^{xiii}^e siècle dérivent de sources archaïques, et il en retrouve des exemples sur des œuvres du ^{vi}^e siècle comme les colonnes sculptées du ciborium de Saint-Marc de Venise, l'Évangélaire de Rossano ou même certains sarcophages sculptés (Christ emmené par les soldats). La préparation des clous de la croix par trois forgerons ne se rencontre que dans des miniatures françaises de la fin du ^{xiii}^e siècle, mais avec un luxe de détails que l'on ne trouve pas à Zemen. Ici, aucun exemple archaïque, aucun texte apocryphe ne peut être invoqué et l'on peut se demander si l'on n'est pas en présence de quelque mise en scène d'un mystère liturgique.

Les rangées de bustes de saints qui se suivent sans interruption sous la frise centrale paraissent à M. Grabar un autre trait d'archaïsme. Le style est d'ailleurs médiocre. Ces peintures sont l'œuvre d'artisans maladroits. La composition en frise nuit à la netteté et à l'harmonie. Cependant un détail relevé par l'auteur et visible sur les reproductions me paraît d'une grande importance : les peintres de Zemen ont retrouvé la troisième dimension et montrent leurs personnages sur des plans différents. M. Grabar y voit la copie d'anciens modèles, mais il pousse sa thèse trop loin, et si on admettait ses conclusions, il faudrait les étendre aux peintures de Mistra et à tout l'art des Paléologues.

A Ljutibrod, la figure du Pantocrator, au lieu de planer sous la coupole, se détachait dans la conque de l'abside. Il en est ainsi à la Chapelle Palatine de Palerme, à la basilique de Monreale et dans certaines églises cappadociennes. Il y a bien là une réviviscence d'une tradition archaïque. On peut

en dire autant de la présence du Soleil et de la Lune dans le thème de l'Hétimasia. M. Grabar y voit comme une escorte d'honneur. J'y verrais plutôt le souvenir de la Crucifixion, les instruments du supplice étant placés sur le trône et les deux astres faisant partie de ces accessoires symboliques, du moins en Occident.

A Berende, M. Grabar relève de nouveaux archaïsmes : les bustes des saints dans des médaillons dont les bords sont entrelacés, le cycle de la Passion séparé des Fêtes comme à Zemen, les fonds bicolores bleus et bruns, souvenir mal compris de la division ancienne du tableau entre le ciel et la terre, certains détails de la Passion comme la table carrée placée devant Pilate que l'on trouve sur l'Évangélaire de Rossano et qui figure même parmi les *insignia* du manuscrit de la *Notitia Dignitatum*. En est-il de même de la position de Jésus au milieu des Apôtres dans la Cène ? On sait qu'il en est ainsi en Occident dès le VII^e siècle, mais la tradition serait venue de Jérusalem où l'on montrait aux pèlerins le lit « ubi Dominus cum apostolis ipse medius occubuit ». M. Grabar invoque un ancien type byzantin, mais il n'en peut citer aucun exemple. En revanche, l'image du Christ Emmanuel, un enfant couché dans un jardin paradisiaque, est une nouveauté au XIV^e siècle. Cette image, qui désigne le Messie futur, a été conçue, comme le montre M. Grabar, dans un milieu de théologiens familiers avec les textes bibliques. Elle porte bien la marque de cette époque qui vit à la fois une renaissance des études classiques et un courant de mysticisme.

Comment expliquer ces contradictions ? M. Grabar conclut des archaïsmes qu'il a relevés à une survivance en pays bulgare d'un art préiconoclaste qui aurait pu y être introduit à l'époque de la conversion des Slaves au christianisme, mais ses arguments, si ingénieux qu'ils soient, n'entraînent pas la conviction. S'il note, par exemple, qu'à Zemen Pilate porte une dalmatique blanche semée de rosaces bleues et jaunes, qu'on retrouve sur les costumes des princes-dona-teurs serbes ou bulgares, plutôt que d'admettre que le peintre a pu copier quelque étoffe contemporaine, comme l'un de

ces tissus orientaux alors à la mode dans tous les pays méditerranéens et que l'art italien a souvent reproduits, il préfère remonter aux archers d'Artaxerxès de la frise de Suse et supposer qu'un modèle persan introduit dans l'art chrétien primitif s'est conservé en Bulgarie jusqu'au ^{xv}^e siècle.

A cette doctrine, impossible à défendre, nous avouons préférer celle de M. G. Millet, d'après qui l'art byzantin du ^{xiv}^e siècle remonte à ses sources hellénistiques ou syriennes, mais en les interprétant à l'aide d'une technique plus raffinée et vraiment nouvelle, dont M. Grabar a d'ailleurs signalé l'apparition dans les églises bulgares du ^{xiii}^e siècle. On s'explique ainsi les nombreux archaïsmes que l'on trouve dans les peintures de Mistra aussi bien qu'en Bulgarie, par exemple la gloire qui enveloppe le Christ de l'Anastasis, de règle dans les peintures cappadociennes, supprimée dans l'art byzantin de l'époque macédonienne, rétablie dans l'iconographie du ^{xiv}^e siècle. C'est ainsi que les peintures de Zemen, de Ljutibrod, de Berende ne sont pas précisément une survivance locale d'un art périmé qui se serait conservé intact depuis le ^{viii}^e siècle comme à l'abri d'une muraille de Chine, mais bien plutôt une interprétation provinciale due à des peintres de second ordre de l'art qui régnait au même moment à Constantinople et à Mistra.

VI

Au ^{xv}^e siècle enfin la complexité de cette ornementation picturale augmente encore. On a l'impression que les peintres, tout en gardant leur technique traditionnelle et leurs procédés de composition, aspirent à trouver sans cesse de nouveaux sujets et s'adressent à toutes les sources. C'est l'époque de l'intrusion des thèmes occidentaux dans l'art byzantin, qui perd de plus en plus son unité d'inspiration. M. Grabar, fidèle à sa doctrine des survivances archaïques, parle de monuments intermédiaires entre la tradition préiconoclaste et l'art byzantin des Paléologues. La vérité est un peu diffé-

rente : les peintres continuent à reproduire des modèles archaïques, mais ils y mêlent des sujets nouveaux empruntés souvent à l'art occidental.

C'est ainsi qu'à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Tirnovo, dont les peintures ont été malheureusement détruites en grande partie par le tremblement de terre de 1913, on constate des archaïsmes, par exemple le retour aux sujets de l'Ancien Testament, présentés ainsi qu'à Saint-Vital de Ravenne comme les figures symboliques des épisodes de l'Évangile. On voyait déjà, à Ljutibrod, Moïse et le buisson ardent sur les murs du diaconicon et à Dragalevci, petite église à nef unique datée de 1474, ce sont les sujets mêmes de Ravenne, hospitalité d'Abraham, sacrifice d'Isaac, qui sont peints à l'intérieur, tandis que l'histoire de Daniel et les Hébreux dans la fournaise ornent le mur extérieur.

Dans les mêmes églises, à côté du paysage oriental avec sa perspective en hauteur, on voit réapparaître des thèmes antiques oubliés par l'art byzantin, comme les apparitions sur des nuages (apôtres rassemblés miraculeusement autour du lit mortuaire de la Vierge à Tirnovo) ou les figures mythologiques des Vents ailés soufflant dans des buccins (Jugement dernier de Dragalevci). Il n'est pas jusqu'au décor monumental du ^{xiii}^e siècle qui ne soit repris à Tirnovo, où l'on voit des figures de saints sous des arcades. De même les images des conciles œcuméniques, fréquentes dans la décoration préiconoclaste, dont le Parisin. gr. 510 nous a conservé des exemples, oubliées dans l'art du ^{xiii}^e siècle, reparaissent à Tirnovo comme dans toutes les églises de la même époque. C'est enfin à des modèles archaïques dérivant de l'art copte que l'on doit les saints cavaliers de la façade de Dragalevci, assez rares dans l'art byzantin où ces saints militaires sont représentés en pied. L'un d'eux, saint Démétrius, foule aux pieds un ennemi vaincu et, comme le fait remarquer M. Grabar, c'est un retour bien net au thème antique de l'empereur victorieux, qui s'est propagé dans l'art chrétien primitif (ivoire Barberini).

Ce n'est pas d'ailleurs sans un certain étonnement que l'on

constate que l'ennemi vaincu par « le grand Démétrios le stratège » n'est autre que le tsar bulgare Kalojan dont l'échec devant Thessalonique, en 1207, fut attribué à un miracle de saint Démétrios. Rien ne montre mieux dans cet art bulgare l'absence de tout nationalisme et l'intervention évidente des peintres grecs.

Mais à côté de cette résurrection de thèmes archaïques, de véritables innovations apparaissent. Les visions apocalyptiques, très rares dans l'art byzantin avant le xiv^e siècle et qu'on ne trouve guère que dans les absides coptes ou cappadociennes, sont fréquentes¹. Celle de la voûte de Dragalevci montre dans deux médaillons le Christ entre les quatre symboles, la Vierge entre les Trônes célestes, entourés de onze prophètes. A la coupole de Saint-Georges de Sofia (fin du xiv^e siècle) les symboles des Évangélistes apparaissent derrière l'auréole du Pantocrator porté par deux anges. Il y a là une rupture de la tradition et même une contamination entre deux thèmes iconographiques tout à fait différents.

C'est aussi à cette époque que l'art byzantin adopte le thème de l'Arbre de Jessé, répandu au Mont Athos et dont on voit un exemple à Tirnovo. Malgré tous les efforts que fait M. Grabar pour prouver l'origine hellénistique de l'encadrement de branches et de feuillages, on ne peut que reconnaître dans cette représentation une création de l'art occidental, conforme aux idées féodales dont il est l'expression. Les peintres byzantins apportèrent d'ailleurs des modifications à ce thème en le compliquant à plaisir, en multipliant le nombre des prophètes et en intercalant parmi eux les sages païens qui, d'après des textes apocryphes, avaient eu la vision prophétique de l'avènement du Messie. Aux voûtes de Boboschevo, dont les peintures sont datées de 1488, la Sibylle, autre création occidentale, et le prophète païen Balaam figurent parmi les prophètes d'Israël qui entourent le médaillon de l'Ancien des Jours. On sait quel développement ce thème

1. Nous avons présenté au Congrès des Études byzantines de Belgrade, en 1927, une étude sur cette question, que doit publier la revue roumaine de Jassy, *Arta Si Arheologia*, dirigée par M. Tafrali.

a pris dans toutes les églises du monde orthodoxe à partir du xvi^e siècle.

La place prépondérante prise par le monachisme dans l'Église s'affirme par des compositions nouvelles qui reflètent les préoccupations habituelles et l'esprit ascétique des moines. Une décoration picturale comme celle du monastère de Pogonovo (environs de Tsaribrod), exécutée en 1500 d'après une inscription, est l'expression même de l'idéal monastique. Parmi les figures de saints représentés sur les murailles, les moines et les anachorètes sont nombreux et les inscriptions qu'on lit sur les livres ouverts qu'ils tiennent à la main se rapportent à la vie monastique. L'influence de la puissante république monastique du Mont Athos se fait d'ailleurs sentir dans cette iconographie. M. Grabar constate de nombreuses ressemblances entre les compositions de Pogonovo et les peintures contemporaines du Mont Athos. A Dragalevci on trouve l'illustration d'une sorte de fabliau populaire qui montre un moine tenté par le diable, abandonnant son monastère. Dans le fond du tableau on aperçoit une montagne avec une église et deux chapelles disposées sur ses pentes. L'inscription en slavon : « La Sainte Montagne » semble bien montrer que cette aventure a pour théâtre un monastère de l'Athos.

C'est au même ordre de préoccupations monastiques que répond l'illustration de certaines parties de l'office divin. A la partie inférieure de la voûte de Dragalevci (1476), le rapprochement du Christ dans un sarcophage veillé par les anges, de la Trinité, sous la forme de l'Ancien des Jours, du Christ et de la colombe, du Bon Larron au Paradis avec Jésus, des Saintes Femmes au tombeau, est dû, comme le montrent les inscriptions, au désir d'illustrer une prière liturgique de la Semaine Sainte, où ces thèmes sont célébrés. De même l'illustration de l'hymne de Noël, qui rappelle les présents apportés au Christ par les bergers et par les mages apparaît à Kremikovci avec la même ordonnance que dans les églises serbes de Zitcha, d'Ochrida et au Mont Athos.

Enfin l'invasion des thèmes occidentaux, les nombreux emprunts faits à la peinture italienne sont de plus en plus

marqués. A Boboschevo (1488), ce sont les deux larrons portant leur croix sur le chemin du Calvaire, thème inconnu à l'art byzantin, mais qu'on trouve dans les apocryphes et qui a été recueilli par les *Méditations sur la Vie de Jésus-Christ* du pseudo-Bonaventure. Dans l'église inférieure d'Assise, Pierre Lorenzetti suit cette tradition, et le motif est devenu courant en Occident.

De même l'art italien paraît intervenir dans la Mise en croix réaliste de la même église de Boboschevo, avec les six bourreaux s'empressant autour du Christ, dans la Nativité de la Vierge de Kremikovci (femme coiffée d'un mouchoir drapé autour d'un haut bonnet, femme présentant à l'accouchée une tasse avec une cuiller) et dans celle de Poganovo où l'on retrouve les mêmes détails. C'est d'ailleurs dans les peintures de cette église exécutées en 1500 que l'influence italienne devient de plus en plus visible. M. Grabar note les mêmes traits iconographiques, les mêmes plis larges des vêtements, le même profil des figures en perspective, le même sens de l'espace dont des objets placés obliquement, comme le lit de sainte Anne dans la Nativité de Marie, suggèrent la profondeur, les mêmes paysages simplifiés et différents des complications romantiques du paysage hellénistique. M. Grabar note d'ailleurs que cet effort des peintres de Poganovo pour se détacher de l'esthétique médiévale n'eut pas de lendemain. Les emprunts faits à l'Occident par l'art des églises orthodoxes devaient être encore très nombreux, mais l'imitation s'est bornée à des détails et n'a pu vivifier un art sur lequel pesait une trop longue tradition.

Nous avons essayé de donner quelque idée des richesses nouvelles que le magnifique ouvrage de M. Grabar apporte à l'histoire de l'art byzantin et des lacunes de nos connaissances qu'il a réussi à combler. En dépit des réserves que nous avons dû faire sur certaines interprétations, nous serons d'accord avec tous les critiques pour remercier l'auteur et le féliciter sincèrement des découvertes qu'il a faites et de l'érudition avec laquelle il les a présentées.

Louis BRÉHIER.

L'AGE DES SÉPULTURES

DE SAINT-JEAN-DE-BELLEVILLE (SAVOIE)

Vers le milieu du siècle dernier, on découvrit, sur le territoire de Saint-Jean-de-Belleville (Savoie), une vaste nécropole à inhumation en tombes plates, peut-être formée, disent ses inventeurs, « de cimetières différents peu distants les uns des autres ».

Signalée d'abord par un paysan, cette nécropole fut ensuite reconnue par M. Borrel, architecte à Moutiers. Aidé par ce dernier, en 1864 et 1866, M. Josselin Costa de Beauregard y explora méthodiquement dix tombes et rendit compte de ses fouilles dans une magnifique publication ¹.

S'appuyant sur les seules données archéologiques dont il pouvait disposer à cette époque, M. J. Costa de Beauregard assignait à ces sépultures une ancienneté excessive et les faisait remonter au minimum au ^x^e siècle avant notre ère.

Peut-être par réaction, mais aussi pour les raisons que nous allons voir, on les attribua dans la suite au second âge du fer, sans d'ailleurs préciser s'il s'agissait de la Tène I ou de la Tène II.

La première raison découlait d'une idée préconçue, généralement admise il n'y a pas longtemps encore. « Dans nos provinces (françaises) orientales, centrales et méridionales, comme dans l'Allemagne du Sud, écrivait J. Déchelette, le tumulus constitue bien la sépulture-type hallstattienne. Les

1. *Les Sépultures de Saint-Jean-de-Belleville*, Grenoble, 1867: 16 pages et 8 planches in-f°. Voir aussi : E. C. Borrel, *Notes sur les sépultures antiques découvertes en Tarentaise*, in *Pec. et Doc. de l'Acad. du Val d'Isère*, t. II, 1868-1870, p. 229-364.

tombes plates sont alors exceptionnelles, sauf sur certains points des régions alpestres avoisinant l'Italie du Nord, où, comme à Hallstatt, les sépultures ne sont pas surmontées d'un tertre », ce qui parfois, remarquait-on, « provient simplement de ce que les travaux de culture l'ont détruit ¹ ».

Par suite de cet *a priori*, toute sépulture en tombe plate postérieure à l'âge du bronze et antérieure à l'époque gallo-romaine ne pouvait appartenir qu'au second âge du fer.

Une autre raison était que, faute de documents bien catalogués, certaines fibules que nous devons aujourd'hui attribuer au Hallstatt final, au Hallstatt II *b*, étaient classées, récemment encore, au Marnien (Tène I), ou données comme des types intermédiaires. Or, précisément, en dehors même des exemplaires reconnus comme nettement hallstattiens, la majorité des fibules de Saint-Jean-de-Belleville, 10 au moins sur 18 — 5 au moins sur 10 si on ne tient compte que de celles recueillies dans des sépultures explorées méthodiquement — appartiennent à ce type pseudo-marnien. Aussi, parlant de l'ouvrage de J. Costa de Beauregard, J. Déchelette écrivait : « Les fibules de la Tène I y sont abondamment représentées ² », alors que seule, comme nous le verrons, la sépulture n° 8 paraît avoir fourni deux fibules appartenant sans conteste à cette époque.

La première de ces raisons ne compte plus aujourd'hui, d'autant moins qu'à Saint-Jean-de-Belleville nous sommes justement dans « les régions alpestres avoisinant l'Italie du Nord ». Il peut d'ailleurs paraître bizarre de prendre pour sépulture-type hallstattienne un type d'inhumation qui ne se rencontre pas à Hallstatt même ³.

La seconde raison ne peut davantage être alléguée. L'étude

1. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie*, t. II³, p. 630.

2. *Ibid.*, t. II³, p. 1059, n. 2.

3. La même remarque peut se faire à propos de la station de la Tène qui a donné son nom au premier âge du fer, alors que la première période, et la plus riche, de cet âge n'y est pas représentée et qu'elle trouve tous ses prototypes dans le mobilier des tombes de la Marne, d'où le nom de *Marnien* primitivement et plus justement employé par G. de Mortillet pour caractériser cette période.

du mobilier que nous a livré la nécropole purement hallstattienne des Jogasses, commune de Chouilly (Marne) ¹, nous oblige désormais à placer au premier âge du fer certains types de fibules que l'on attribuait ordinairement au second ou à une époque de transition, types qui forment la grande majorité de celles recueillies à Saint-Jean-de-Belleville.

Si donc, à la lumière de ces documents que nous a fournis en particulier cette nécropole de Chouilly, nous étudions le résultat des fouilles de J. Costa de Beauregard, nous devons conclure que les sépultures explorées par lui appartiennent au premier âge du fer, à l'exception d'une seule (n° 8), qu'il faut attribuer à une Tène I primitive, et de la 5^e laissée hors de discussion du fait qu'elle n'a donné aucun mobilier.

*
* *

En y joignant celui qu'il représente comme de même origine, en particulier les différents objets de la collection Borrel reproduits planche VIII ², le mobilier découvert par J. Costa de Beauregard est surtout composé de fibules, de bracelets et de colliers de grains d'ambre. Nous allons examiner chacun de ces groupes d'objets.

Le mobilier découvert par J. Costa de Beauregard est devenu la propriété de M. le baron Blanc et est conservé à Chambéry, bien que cet archéologue de grande valeur réside le plus souvent à Rome.

*
* *

Fibules. — Dix-huit fibules, plus ou moins complètes, ont été trouvées à Saint-Jean-de-Belleville, dont treize pour les dix sépultures explorées par J. Costa de Beauregard.

1. *La Nécropole hallstattienne des Jogasses à Chouilly (Marne)*, in *Rev. arch.*, 1927, t. I, p. 326 et s. et II, p. 81 et s.

2. Nous renvoyons dans cette étude aux planches publiées par J. Costa de Beauregard, en conservant la numérotation des tombes donnée par cet auteur et en désignant par le n° 1a la sépulture explorée en 1864.

Une qui doit se trouver au Musée d'Annecy et qui ne semble pas provenir de fouilles méthodiques, est sans contredit de la Tène II (pl. VIII, fig. 15). Sans état civil très net, elle a probablement été trouvée dans une partie de la nécropole autre que celle explorée par J. Costa de Beauregard. Deux semblent bien appartenir à une Tène I primitive (pl. VII, fig. 1 et 2). Elles proviennent de la sépulture n° 8 dont elles constituaient tout le mobilier. Étaient-elles *in situ*? Voici ce qu'en dit leur inventeur : « La huitième sépulture renfermait un squelette complet, si j'en excepte les os du crâne... Deux fibules se trouvaient dans la région du cou; la plus petite était placée au-dessous du menton; la seconde placée sous l'épaule droite. Le poids de ce bijou l'avait entraîné dans une cavité située au-dessous de crâne; nous la retrouvâmes plus tard en creusant pour continuer nos recherches... »

Acceptés tels quels, ces renseignements prouvent que parmi les dix sépultures explorées par J. Costa de Beauregard, une appartenait probablement à la Tène I primitive.

Les deux fibules de la tombe n° 7 (pl. VI, fig. 2 et 3) ont perdu leur ressort. Sans doute leur pied semble bien revenir vers l'arc (sans cependant s'appuyer sur lui), et cela les rapprocherait des fibules de la Tène I; mais on retrouve leur arc plat, large, fuselé, diversement gravé de motifs ornementaux, dans les tumulus de la Bourgogne; la collection Brulard, au Musée de Dijon, en compte plusieurs exemplaires.

La fibule de la collection Borrel (pl. VIII, fig. 5) possède un ressort anormal de gros diamètre comme les fibules marniennes, mais ne comportant qu'une seule spire bilatérale, alors qu'au second âge cette spire est double; il faut, de plus, remarquer que son ornementation en filigrane l'apparente de très près à la fibule 14 de la même planche, celle-ci nettement hallstattienne et recueillie dans la sépulture n° 1a.

Il y a peu de discussion possible pour l'attribution au premier âge de la fibule type de la Golasecca de la sépulture n° 2 (pl. III, fig. 2), ni de celle à disque d'arrêt transversal de la sépulture n° 1 a (pl. VIII, fig. 12).

Il ne peut non plus y en avoir pour les dix autres fibules

(sépulture n° 1, pl. II, fig. 1 et 4; sép. 3, pl. IV, fig. 3; sép. 9, pl. VII, fig. 5; sép. 6, pl. VII, fig. 8; sép. 1a, pl. VIII, fig. 13 et 14; collection Borrel, pl. VIII, fig. 6 et 8; Musée d'Annecy, pl. VIII, fig. 2).

Nous nous trouvons bien là en présence de fibules hallstattiennes indiscutables, telles que nous en a livré la nécropole de Chouilly, appartenant à un type caractérisé par son ressort assez long, à nombreuses spires bilatérales de faible diamètre, et dont un axe métallique assure la rigidité; le pied qui se recourbe vers l'arc, parfois jusqu'à le toucher, mais sans s'y appuyer, est formé soit d'une petite timbale, soit d'un bouton de formes variées, et il est diversement orné.

Il faut noter la fibule de la sépulture n° 1a (pl. VIII, fig. 14): un filigrane de bronze est accolé au ressort qu'il agrémente; mais ce n'est qu'un agrément et non une transformation de type.

La fibule de la sépulture n° 3 (pl. IV, fig. 3) possède, accolé lui aussi au ressort, un appendice ornemental formé d'une lamelle rectangulaire de bronze portant un motif gravé bien hallstattien: sur sa face, petits cercles concentriques et, sur son pourtour, petits traits.

Ce motif se retrouve fréquemment au premier âge du fer — et même antérieurement — en particulier sur des agrafes de ceinture, et sur une pièce classique, le bracelet de Fribourg-en-Brisgau¹, et cela nous oblige, avec J. Costa de Beauregard d'ailleurs, et pour les mêmes raisons données par lui, à restituer au Hallstatt la bague de la même sépulture (pl. IV, fig. 8), que J. Déchelette attribue à la Tène, et que, dans une note, il ferait volontiers descendre jusqu'à la Tène II². Cette bague forme bien avec la fibule une parure de même style hallstattien uniforme. Elle est d'ailleurs identique à celle qu'à signalée F. Thioly³ dans le milieu hallstattien de Loèche-les-Bains (Valais) et ainsi décrite: « On remarque

1. J. Déchelette, *op. cit.*, t. II³, p. 834, fig. 337³.

2. *Ibid.*, t. II³, p. 1267, fig. 545⁴.

3. F. Thioly, *Les sépultures de la première époque du fer dans la Vallée du Rhône*. Genève, 1870.

encore une bague formée également d'une simple lame de bronze... ornée de disques pointillés et se fermant par l'élasticité du bronze. »

Sauf, donc, les trois premières fibules signalées qui se rattachent à la Tène I et II, et les deux de la sépulture n° 7 que l'on doit encore considérer, faute de pièces de comparaison suffisantes, comme indéterminées ¹, les bijoux de cette catégorie recueillis ou reproduits par J. Costa de Beauregard sont bien hallstattiens, et il nous faut classer à la fin du dernier âge du fer l'ensemble des sépultures explorées par cet archéologue à Saint-Jean-de-Belleville.

* * *

Bracelets. — Les bracelets de Saint-Jean-de-Belleville peuvent se répartir en trois séries ² :

Une première, peu caractéristique, comprend des anneaux formés d'une assez mince tige de bronze, plus ou moins cylindrique; ils sont quelquefois ornés à leurs extrémités de quelques traits gravés. Ces anneaux, *atypiques*, sont difficiles à dater et peuvent appartenir à tous les âges.

Une deuxième catégorie renferme des bracelets à tige de bronze massive, *lisse à l'intérieur*, dentée sur son pourtour extérieur, les dents alternant avec des dépressions ornées de traits gravés parallèles. On ne saurait mieux les comparer à première vue, pour les exemplaires fermés, qu'à des pignons d'engrenage fortement usés. Sans tenir compte de celui de la collection Borrel, les sépultures de Saint-Jean-de-Belleville, en particulier les n°s 1, 3 et 7, en ont livré 16 exemplaires tous identiques comme travail, mais les uns fermés, les autres ouverts, et parmi ceux-ci, quelques-uns ayant leurs

1. Nous verrons plus loin que les autres pièces du mobilier de la sépulture n° 7 la placent au Hallstatt.

2. Nous ne distinguons pas entre les anneaux d'humérus et ceux d'avant-bras, tout en tenant à noter qu'au Marnien les premiers sont très rares alors qu'à Saint-Jean-de-Belleville, J. Costa de Beauregard en a trouvé trois paires pour dix sépultures, soit six anneaux sur vingt-trois.

extrémités chevauchant l'une sur l'autre; mais ce ne sont là que des différences très secondaires.

F. Thioly¹ établit un rapprochement entre ces anneaux et ceux de Loèche-les-Bains : « On remarque plus particulièrement de puissants anneaux de bronze coulés d'une seule pièce avec des reliefs qui donnent à l'ensemble l'apparence d'une roue à engrenage. M. le comte Costa de Beauregard en a reproduit plusieurs de ce genre dans son splendide Album sur les sépultures de Saint-Jean-de-Belleville. »

Les prototypes de ces bracelets, comme le note J. Déchelette lui-même, apparaissent au premier âge du fer et même à la fin de l'âge du bronze, et il semble bien difficile de les assimiler à certains anneaux du second âge, beaucoup plus complexes; ceux qui s'en rapprochent le plus, s'en différencient d'une manière très nette par ce fait que les dents ne sont plus précisément des dents, mais des nodosités globulaires occupant toute la section du bracelet ou des motifs ornementaux variés.

La troisième catégorie de bracelets est représentée par les armilles, séries d'anneaux filiformes ou à tige quadrangulaire très mince, unis ou striés, *tous d'un même diamètre*, réunis en nombre au même bras. Ce sont là bijoux essentiellement hallstattiens. Saint-Jean-de-Belleville en a fourni deux paires, dont une des plus magnifiques qui existent (sép. 2, pl. III, fig. 4 et 5; sép. 4, pl. V, fig. 1 et 2).

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit dans notre étude sur le cimetière de Chouilly.

J. Déchelette place plusieurs découvertes d'armilles à la Tène, mais en reconnaissant que ces objets de la Tène sont identiques à ceux du premier âge. Dans son *Appendice VI*, sur 880 sépultures inventoriées, il en signale 24, en dehors de celles de Saint-Jean-de-Belleville, qui ont livré des armilles. Mais, à notre avis, la grande majorité de ces 24 sépultures doivent être restituées au premier âge. Cela est sûr pour

1. F. Thioly, *op. cit.*, p. 13, et pl. V, fig. 1 et 2.

14 d'entre elles: Chamouilley (1), Heiltz-l'Évêque (7), Warmeriville (6); cela est probable pour Witry-lès-Reims (2), Marson (2), Courtisols (1)..., et peut-être bien qu'une étude plus approfondie des sépultures alpestres qui ont livré des armilles conduirait à une semblable conclusion.

Si, par ailleurs, on examine la parure de la femme de Peyre-Haute (Guillestre, Hautes-Alpes), telle que la représente Chantre dans son ouvrage de *l'Âge du fer*, il faut bien constater que l'on ne se trouve pas là en présence d'armilles du type classique, très légères, *toutes du même diamètre*, et qui, grâce à ce diamètre uniforme, se maintiennent d'elles-mêmes en place. Dans cette parure de Peyre-Haute, il s'agit d'une série de *bracelets* assez légers, *de diamètres différents*, variant du simple au double, ce qui devait exiger pour les maintenir chacun respectivement à sa place et les empêcher de descendre tous en bloc sur le poignet, en s'emboîtant les uns dans les autres, soit une armature les rendant solidaires les uns des autres, soit une épaisseur notable s'opposant à l'emboîtement, épaisseur qui est d'ailleurs visible même sur la réduction de la planche de Chantre telle que la donne Déchelette (*Manuel*, t. II³, p. 1057). Cela paraît constituer une différence essentielle.

Si donc des sépultures de la Tène, nettement datées par ailleurs, ont fourni des armilles, ce doit être un fait absolument exceptionnel. Dans toutes les fouilles marniennes que nous connaissons personnellement, sauf une exception qui est à examiner de près¹, ce genre de bijoux fait totalement défaut, et il est probable que les comptes rendus qui le signalent au second âge du fer sont sujets à révision. A Chouilly en particulier — et la constatation est d'importance — dans aucune des 50 tombes de la nécropole marnienne, contiguë dans le temps aussi bien que dans l'espace à la nécropole hallstattienne, nous n'en avons trouvé trace, alors que parmi les 185 sépultures voisines du premier âge du fer, 23 en ont livré.

1. Fouilles de A. Thiérot, dans le cimetière d'Écurey-sur-Coole (Marne), cimetière qui a donné plusieurs objets qui semblent se rattacher au Hallstatt.

Il est à remarquer que la belle parure d'armilles de la tombe n° 2 de Saint-Jean-de-Belleville (pl. III, fig. 4 et 6) était accompagnée des fragments d'une fibule à tête de pavot, type Golasecca (*ibid.*, fig. 2).

De cette étude des bracelets, nous devons encore conclure que les sépultures n^{cs} 1, 2, 3, 4, 7, explorées par J. Costa de Beauregard, sont bien, même sans tenir compte de leurs autres éléments, du premier âge du fer.

*
* * *

Ambre. — Cette conclusion est encore renforcée par l'examen des trouvailles d'ambre qui ont été faites à Saint-Jean-de-Belleville.

Ici non plus nous ne partageons pas l'opinion de J. Déchelette quand il écrit : « Déjà très apprécié en Gaule aux temps néolithiques pour la confection des colliers, l'ambre y est importé plus abondamment à partir de la Tène I. Les parures trouvées en Champagne en contiennent souvent plusieurs grains associés à des perles de verre et aux diverses amulettes que nous avons passées en revue (notons cette constatation de J. Déchelette); dans une des plus anciennes nécropoles de cette période, celle de Charvais, commune de Heiltz-l'Évêque, un squelette portait au bras gauche un bracelet filiforme en bronze avec neuf grains d'ambre disposés par ordre de grandeur ¹. »

Le même auteur avait pourtant déjà écrit : « Au premier âge du fer, le commerce de l'ambre de la Baltique atteint un développement considérable ². » Sans doute, il fait une réserve pour la Gaule, mais précisément à cause des documents insuffisamment ou inexactement datés dont il dispose et sur lesquels il s'appuie, en classant, par exemple, Charvais au début du second âge, alors qu'il faut, comme le faisait déjà remarquer son inventeur, le docteur Mougin, le placer

1. J. Déchelette, *op. cit.*, t. II³, p. 1327.

2. *Ibid.*, t. II², p. 872.

au premier âge, à l'extrême fin sans doute, mais tout de même au Hallstatt.

Tout cela, en effet, tient à cette erreur de principe que tout ce qui était trouvé jadis dans le département de la Marne ou aux environs était marnien.

C'est à une conclusion différente qu'il faut, ce nous semble, aboutir pour admettre que, dans une nécropole de l'âge du fer, l'abondance de l'ambre, la présence dans une sépulture de perles d'ambre *en nombre*, forme présomption en faveur de l'ancienneté de cette nécropole ou de cette sépulture, tout en reconnaissant une recrudescence à la Tène II de l'emploi de cette matière, mais alors plus travaillée¹. Ainsi, Charvais est hallstattien, comme est hallstattien Saint-Jean-sur-Tourbe avec ses sépultures aux nombreuses perles d'ambre, avec, en particulier, son bracelet de neuf perles d'ambre associées à d'autres pendeloques qui faisait déjà dire à son inventeur M. J. de Baye : « L'abondance des grains d'ambre et leur grosseur insolite constituent un fait nouveau. Les perles et les autres objets en ambre sont rares dans les sépultures gauloises — lire marniennes — où ils se trouvent à l'état d'unités² ». Hallstattienne aussi était la nécropole de Chouilly avec ses 23 perles d'ambre dont 11 pour un superbe bracelet-pendeloque, semblable à ceux de Charvais et de Saint-Jean-sur-Tourbe. Ce qui demeure vrai, c'est la première affirmation de J. Déchelette : « Au premier âge du fer, le commerce de l'ambre de la Baltique atteint un développement considérable », et aussi le fait qu'après un ralentissement sensible à la Tène I, ce commerce prend un nouvel essor à la Tène II³.

1. Il est d'ailleurs compréhensible que dans les incinérations l'ambre ait disparu.

2. *Sépulture gauloise de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne)*, Paris, Leroux, 1891.

3. Bosteaux-Paris faisait déjà remarquer, dans une communication au Congrès de l'Afas à Bordeaux (1895), que « l'ambre se rencontre souvent en grosses perles mal arrondies; simplement percées d'un trou : telles sont celles recueillies à Warmeriville. Dans les cimetières gaulois, on en rencontre toujours quelques grains, surtout dans les cimetières hallstattiens ». Le même fouilleur, à propos du verre si souvent associé à l'ambre, remarquait aussi, d'après les nombreuses observations qu'il avait pu faire, que « le verre est

Peut-être pourrait-on voir dans cet hiatus relatif un contre-coup des variations des voies commerciales de l'ambre. Vers la fin du premier âge du fer, la Prusse orientale, la Baltique enlèvent au Jutland le marché de cette matière précieuse; mais le nouveau courant ne tarit pas subitement l'ancien qui se survit quelque temps, plus spécialement dans nos régions occidentales.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, la richesse de leurs parures d'ambre rapprochent les cinq sépultures de Saint-Jean-de-Belleville (sép. 1 a, pl. I, fig. 1; sép. 2, pl. III, fig. 1; sép. 3, pl. IV, fig. 2; sép. 7, pl. VI, fig. 1; sép. 9, pl. VII, fig. 3) de celles de Charvais, de Saint-Jean-sur-Tourbe et de Chouilly, et les remplace ainsi, comme leurs fibules, leurs bracelets et leurs armilles, au premier âge du fer.

A propos des colliers d'ambre, nous tenons à faire une remarque, qui aurait d'ailleurs besoin d'être contrôlée d'une manière plus précise, mais qui concorde parfaitement avec les constatations que nous avons notées de MM. J. de Baye, Bosteaux-Paris et J. Déchelette lui-même, et aussi avec celles que nous-même avons pu faire.

Il paraît bien que l'usage des pendeloques fût une mode plus générale au Hallstatt qu'à la Tène, et l'on est frappé, en étudiant l'*Appendice VI* de J. Déchelette, de constater que ses références *Pendeloques et Perles* correspondent souvent à des nécropoles ou à des sépultures susceptibles d'être reclassées à une époque plus ancienne¹.

A cause de leur richesse, de leur importance, de leur an-

d'autant plus commun que le cimetière est plus ancien. Ainsi, dans la Marne, on a trouvé le verre plus souvent dans les sépultures de l'époque de Hallstatt que dans les sépultures gauloises marniennes proprement dites ».

Cette raréfaction de l'ambre à la Tène I coïncide avec l'apparition peut-être, mais sûrement avec le développement de l'usage du corail.

1. J. Costa de Beauregard indique comme sépultures masculines les tombes nos 1, 2 et 3. Il serait intéressant de savoir sur quelles données s'appuyait cet archéologue pour déterminer le sexe des inhumés. S'il n'y a pas d'erreur dans ces attributions, il faut constater que les rites funéraires de Saint-Jean-de-Belleville diffèrent assez sensiblement de ceux des autres nécropoles de même date, où, à l'exception du bracelet, les hommes semblent n'avoir porté aucun bijou.

tériorité et aussi de la mise en valeur de leur découverte, les sépultures de Saint-Jean-de-Belleville ont souvent servi de chronomètre pour d'autres trouvailles, dans les régions alpestres en particulier. Il y aurait peut-être à revenir sur l'étude de ces dernières pour constater que, dans les Alpes comme ailleurs, le premier âge du fer, tout au moins dans ses dernières manifestations, est bien représenté.

L'étude de F. Thioly que nous avons citée confirme cette conclusion. En dehors du centre important de Loèche-les-Bains, cet auteur signale encore dans le Valais, comme appartenant à cette même civilisation, les tombes de Salquen, de Grône, de Sierre, de Vernamiège, avec cependant dans cette dernière une fibule de la Tène I.

Abbé FAVRET.

Épernay.

UN INVENTAIRE INÉDIT

DES ANTIQUES DE LA VILLA MÉDICIS (1598)

Les historiens de la collection d'antiques, autrefois réunie par le cardinal Ferdinand de Médicis dans sa villa de Rome, n'ont disposé jusqu'à ce jour que de deux textes précis, mais qui ne disaient pas tout. Le premier se rapporte à ce que Michaelis appelle la « préhistoire » des antiques Médicis; c'est la liste des statues de la collection Della Valle-Capranica, vendue en 1584 au cardinal Ferdinand; elle compte environ 170 numéros. Le deuxième document nous transporte deux cents ans plus tard; il s'agit de l'inventaire des sculptures dont le transfert de Rome à Florence fut autorisé par F.-A. Visconti, commissaire pontifical aux antiquités, soit 164 numéros. Entre ces deux énumérations, séparées par deux siècles, rien ne se plaçait que des indications fragmentaires ¹.

Nous avons pensé que le fonds Médicis des Archives d'État à Florence devait renfermer des inventaires précieux, dressés entre 1576, date de l'achat de la villa par le cardinal Ferdinand, et 1801, année de la cession à la France; nous aurions ainsi connu l'ensemble de la collection, et ses gains ou ses pertes au cours des xvii^e et xviii^e siècles. Avouons tout de suite notre déception; malgré le nombre des dossiers remués et la bonne volonté des archivistes toscans, nous n'avons retrouvé qu'un inventaire, celui du 22 juin 1598².

1. Gotti a publié l'inventaire Della Valle-Capranica dans *Le Gallerie e i Musei di Firenze*, 1875. Fiorelli en a donné une édition meilleure dans les *Documenti inediti per la storia dei Musei d'Italia*, t. IV, 1880; il a reproduit dans le même volume la liste des antiques transférés de Rome à Florence en 1780 et 1788, avec les avis de F.-A. Visconti.

2. Cf. Florence. Archivio di Stato, Fondo Mediceo, Miscellanea 587, non

Pour être le seul découvert, ce document n'en est pas moins important. Grâce à lui nous savons enfin tout ce que contient la villa Médicis; nous en publions ici ce qui se rapporte à la sculpture, plus de 450 œuvres où la statuaire de la Renaissance n'est représentée que par quelques bronzes (par exemple les nos 90 et 117). Il y avait environ 180 statues dont 50 atteignaient ou dépassaient la grandeur naturelle; les têtes, les bustes, les torses et les hermès étaient 180 à peu près; il faut y ajouter des colonnes, des sarcophages, des vases, des vasques, des bas-reliefs. Un doute peut s'élever : le cardinal de Médicis, étant devenu grand-duc en 1587, quitta définitivement Rome pour Florence; n'aurait-il pas transféré, avant que fût fait l'inventaire de 1598, une partie de ses trésors d'art dans sa capitale? Nous ne le pensons pas, car si Ferdinand avait voulu emporter des statues, il eût sans nul doute choisi les plus belles; or le *Rémouleur* (no 26), les *Lutteurs* (no 22), le *Groupe de Niobé* (nos 346-359) sont inventoriés à la villa en 1598 et Jean L'Heureux, dit Macarius, copia à Rome en 1590 la fausse attribution à Cléomène sur la base de la *Vénus de Médicis*. Le nouveau grand-duc se contenta des moulages du groupe de Niobé et du cheval; les creux restèrent à la villa dans un grenier (no 438). D'ailleurs Müntz a publié quelques extraits des registres d'entrée tenus par les comptables de la garde-robe grand-ducale; ils prouvent que ce qui a été envoyé de Rome de 1588 à 1593 fut peu de chose : une tête de porphyre et dix têtes de marbre en 1588; une Vénus de marbre blanc antique et deux Amours jouant avec un dauphin, marbre moderne, en 1589; des colonnes et des sarcophages dans les années suivantes. Rien ne dit qu'il s'agissait d'objets pris à la villa : ainsi le registre note l'entrée en 1593 de colonnes

folioté. — La série *Guardaroba Medicea* compte près de 1.500 numéros avec de nombreux inventaires de palais et de villas, mais le Jardin de la Trinité des Monts n'est pas cité une seule fois. Nous avons cependant dépouillé avec fruit les registres qui, d'après leur date ou leur titre, pouvaient renfermer quelques détails utiles, mais nous n'avons pas trouvé de documents comparables à l'inventaire de 1598.

de marbre jaune dont Flaminio Vacca écrit qu'elles furent exhumées la même année à la Césarina; si les autres marbres venaient de la villa, ils n'étaient pas irremplaçables.

Nous pouvons donc admettre que le texte de 1598 nous fournit l'inventaire de la collection encore à peu près intacte. Il a sans doute les défauts communs à cette catégorie de documents dans les siècles passés. Bien des dénominations ne nous semblent pas justifiées; ainsi *Ariane endormie* est appelée *Cléopâtre* (n° 326), les *Lutteurs* sont rattachés au groupe des *Niobides*... La description des statues et des bas-reliefs est faite sans aucune précision : la façade du palais sur le jardin était ornée de « quadri di marmo di diverse storie di mezzo rilievo »; si le hasard ne les avait fait demeurer en place, le texte de l'inventaire n'aurait pas beaucoup aidé à une identification. Quant aux dimensions, elles ont été bien souvent oubliées... Avec toutes ces insuffisances, l'inventaire de 1598 est cependant le document central indispensable pour faire l'histoire des antiques Médicis avant leur transfert à Florence. Nous avons seulement voulu, pour le moment, le rendre plus utilisable en le numérotant et l'éclairer de quelques textes inédits en note, mais nous espérons que de nouvelles recherches dans les archives florentines nous permettront d'écrire un jour la genèse et l'odyssée de la collection du cardinal Ferdinand de Médicis ¹.

Ferdinand BOYER.

1. Cf. notre communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (15 mars 1929) sur *les Antiques de la villa Médicis du XVI^e au XVIII^e siècle* et notre article sur *les Antiques du cardinal Ferdinand de Médicis* dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (mai 1929).

INVENTARIO DELLE MASSERITIE ET ALTRE ROBBE CHE SI
TROVANO NEL PALAZO ET GIARDINO DEL S^{mo} GRAN DUCA
DI TOSCANA ALLA TERNITA DE MONTI CHE RESTANO SOTTO
LA CURA DI MARENZIO MARENZI CUSTODE E GUARDAROBBA
DI DETTO LOCO. — A DI 22 DI GIUGNO 1598 IN ROMA.

In sala grande.

1., — 16 Colonne di mischio verde, alabastre cotognino, breccia
roscia e bianca ¹.

1. L'inventaire indique à plusieurs reprises des colonnes entières ou mutilées, des fragments de marbres qui furent sans doute souvent retirés des fouilles payées par le cardinal de Médicis. Il avait obtenu de la Chambre Apostolique une autorisation très libérale, dont voici le texte (Florence, Archivio di Stato, Fondo Mediceo, Misc. 533, non folioté) :

Aloysius Cam^s — Ill^{mo} et B^{mo} c. meo c. Ferdinando H. S. Mariae in D^mca S^tae Rom. Ecc. diacono cardinali de Medicis nuncupato, Sal^m in D^{no} et optatam felicitatem. Petitionibus dominat^s tuae Ill^{mae} nobis porrectis amantes volentes eidem dⁿationi tuae Ill^{mae} ut tenemur spalem gratiam facere de mand^{to} avēte dⁿationi tuae Ill^{mae} et in alma urbe et in quibusvis locis pub^{lis} p^r quoscumque operi hu^mni ab eadem dⁿatione tua Ill^{ma} adhibendos operarios subterranea loca et latebras penetrare et perquirere et quoscumque lapides marmoreos porphireticos tiburtinos et piperinos vel alterius cuiuscumq^{ue} spetrei figuratos et non figuratos ac quascumq^{ue} statuas marmoreas aeneas vel alias quantumcumq^{ue} pretiosas dummodo foveae in griptae modum non fiant et ab antiquitatibus si quae extabunt viginti annorum spatio distetur et vicinis damⁿū non inferatur ac cum interventus et scientia dⁿⁱ Petri Tedellini ad id p^r nos deputati effodi et excavare facere harum serie quas ad beneplacitum n^rum durare volumus gratiose concedimus et indulgemus. Stricte propterea inhibentes mag^{is} dⁿⁱs almae urbis p^{te} viar magist^{us} ac antiquitatum commissariis ceterisq^{ue} ad quos spectat sub penis... ne dⁿa tionem tuam Ill^{mam} et operarios tuos impedian^t Datum Romae in Cam^a Aplica die XVI mensis martii 1576.

Aloysius Car^s Car^{lis} Cam^s.

Nous avons retrouvé la trace d'un paiement fait en 1583 à des ouvriers (Florence, Archivio di Stato, Fondo Mediceo, Depositeria 1502, f^o 31) : Spese di cave per trovare anticagle et altro in diversi luoghi l'anno 1583 cominciato a di primo di aprile 1583 et fornire a tutto marzo 1584 deono dare a di 2 di aprile 1583 s. quaranta sei di m^{ta} pagati a Do^mco di Bene detto della

- 2. — 1 Testa di marmo di Marco Marcello con gola.
- 3-4. — 2 Teste con li petti di marmo di Giulia di Tito.
- 5. — 1 Testa di marmo con gola di Seneca.
- 6. — 1 Testa d'huomo con collo.
- 7. — 1 Testa con collo e morione di marmo d^{ta} Pantasilea.
- 8. — 1 Testa con busto di marmo di Ant^{to}.
- 9. — 1 Testa di una Sabina con or^{to} vedovile.
- 10-11. — 2 Teste di metallo antiche di Nettunno e di Plutonè.
- 12-15. — 4 Statue di marmo di Bacchi di p. 6 1/4 l'uno.
- 16. — *1 Statua di marmo d'un Ganimede con l'Aquita di p.6.
- 17. — 1 Statua di marmo d'un Apollo di p. 5 3/4.
- 18. — 1 Statua di marmo con il manto simile a quelle di Niobe di p. 6 1/4.
- 19. — 1 Statua di marmo simile a quelle di Niobe che stagno chine di p. 5 1/4.
- 20. — 1 Navicella di mistio verde con 4 colli di cignio di metallo.
- 21. — 2 Delfini di marmo bigio serve per fonte sul mignale.

Camera prima verso il Popolo.

- 22. — 2 Statue di marmo di Lottatori del historie di Niobe.
- 23. — 1 Hercole di marmo alto palmi 6 con piedistallo del med^o dentrovi una testa di cigniale di mezzo rilievo.
- 24. — 1 Fauno di marmo di palmi 3 1/3.
- 25. — 1 Satiro di marmo di p. 3.

Camera seconda di detto appartamento.

- 26. — 1 Statua di marmo di un villano al naturale che arota un cortello¹.
- 27. — 2 Figuretti di metallo di una Venere che dorme e un Satiro che la sta guardando.

Rocca et a Giovanni di Tognino da Montefiorino cavatori per valuta della loro parte di una cava nel Giardino di San Pietro in Vincola venduta al Card^l Ill^{mo} che si dice esser per ciascuno di loro l'ottava parte e per noi dal Cevoli al q^{uo} 115 av^e a 21 s. 46.

1. On ignorait la date et les circonstances de l'achat du *Rémouleur*. Les voici d'après une lettre de Pietro Usimbardi à Serguidi, écrite de Rome le 8 août 1578 (Florence, Archivio di Stato, Fondo Mediceo 1181, inserto 2, f^o 40): « Il Card^{le} ha comprato quel villano del Mignanelli che già il Granduca fe : me : volse pagare più di mille scudi et ci è andato una gran manifattura perchè da un canto tirava la bellezza della statua che veram^{te} e singolare, dall'altro il prezzo ingordo con molti altri intrighi; sarà cosa per Pratolino et io per ciò dico a V. S. »

Camera terza di detto appartamento.

- 28-30. — 3 Statuette di metallo di palmi uno $1/2$ in c^a che dua di Venere fuor del bagno e una di Marte.
31. — 1 Tavolino di marmo con le sue pietre fine e alabastro trasparente con carte stampate con cornice di marmo rosso.

Stanzino di detto appartamento.

32. — 1 Statua di Venere in nuda al naturale.

Prima stanza del Apartam^{to} verso la Ternita.

33. — 1 Tavolino d'alabastro cotognino con cornici di marmo nero.
34. — 1 Venerina di marmo col Cupido sopra un nicchio di mare alta p. 2.
35. — 1 Statua d'un Moro con la veste d'Alabastro cotognino alto p. $3 \frac{1}{2}$ colla base.
36. — 1 Statua di Schiavetto alta p. $3 \frac{1}{6}$ colla basa.
37. — 1 Statua d'una Musa vestita alta p. $3 \frac{1}{4}$.
38. — 1 Statua d'un Pastore con capra e arbero alta p. $3 \frac{1}{2}$ con basa.
39. — 1 Ganimede di marmo con aquila e fulgore alta p. $3 \frac{3}{6}$.
- 40-41. — 2 Putti di marmo che tengono 2 cagnoli in braccio alti p. $2 \frac{2}{3}$.
42. — 1 Apollo di marmo con istrumento alto p. $4 \frac{1}{2}$.
43. — 1 Hercole di marmo con pelle di leone alto p. $4 \frac{1}{4}$.
44. — 1 Statua di marmo di un genio o Amore con cignio e serpe alto p. $3 \frac{1}{3}$.
45. — 1 Venere di marmo che si sta lavando a un fiume con un amorino alta p. $3 \frac{2}{3}$.
46. — 1 Statua di Comodo che amazza un putto alta p. $3 \frac{1}{6}$.

Seconda camera di detto appartamento.

47. — 1 Statua d'un Cupido ¹ che tira l'arco alto p. 5.

1. Nous croyons que cette statue fut achetée en 1584 (Florence, Archivio di Stato, Fondo Mediceo, Depositeria 1502, f^o 85) : E deono dare a di 15 di maggio 1584 s. quattro cento di m^{ta} pagati a di 24 di marzo pross^{mo} passato

Stanzino di detto appartamento.

48. — 1 Statua di Venere di marmo al naturale col pomo et manto nelle mane.

P^a stanza di sopra dell'apart^{to} verso la Ternita.

49. — 1 Ovato di marmo nero con or^{to} di marmo bianco con un Cupido dentro di più che mezzo riglievo che tiene un vaso su le spalle alto p. 3.

Secondo Stanzino per calare abasso nella lumacha nova:

- 50-61. — 12 Teste di marmo di 12 Imperatori.

Sesta Stanza in detta guardarobba.

- 62-65. — 4 Teste di donne al naturale che 3 di marmo et una di travertino ch'una moderna di Venere.
66-69. — 4 Teste d'huomo di marmo ch'uno Apollo grande, un Esculapio, un Cupido et una d'un Vecchio.

Settima stanza.

70. — 1 Statuetta di una Venere a sedere sopra una lumacha marina che si lava, alta p. 3 1/2 in c^a.
71. — 1 Capra di marmo minor del naturale.
72. — 1 Cane di marmo.
73. — 1 Puttino di marmo che sta a sedere con un cagnuolo in braccio alto p. 1 3/4.

Stanza della stufa.

74. — 1 Pilo di marmo venato di pavonazzo lun. p. 13 lar. p. 6 1/4.

per mandato di detto Giorno sottoscritto di mano di S. S. I. a Giovan Lionardo da Parma nepote che fu del Padre del Piombo per valuta di cinque statue di marmo compere da lui da S. S. I. cioè :

2 gladiatori più che il naturale che uno con la testa e l'altro senza. — 2 Apolli più che il naturale che uno con la testa e l'altro senza et un Cupido di p^m 5 con la testa come si dice per una nota in filza a n^o 295 et per noi dal Cevoli come al quaderno a 149 av^e a 300 s. 400. On sait que les dimensions sont évaluées en palmi, qui valaient 0 m. 22 à Rome.

Loggia.

- 75-80. — 6 Statue di marmo magior del naturale vestite dette Sabine.
 81-82. — 2 Leoni di marmo magior del naturale con una Palla p. uno.
 83. — 1 Montone di Barbaria di marmo bianco con testa di marmo nero.
 84. — 1 Lupa di marmo venato.
 85. — 1 Testa di marmo con il petto d'un Giove magior del naturale.
 86-89. — 4 Palle di pietra mistia sui balaustri della scala della loggia.
 90. — 1 Mercurio di bronzo sopra a una testa d'un vento che sta sopra a una pila di breccia di più colori che fa fonte con 2 maniche di bronzo ¹.

Galleria.

- 91-92. — 2 Fauni simili in marmo
 93-94. — 2 Venere in marmo.
 95-96. — 2 Bacchi al nat^{le}.
 97-98. — 2 Apollo al nat^{le}.
 99-100. — 2 Lottatori al nat^{le}.
 101. — 1 Antinoo di marmo al nat^{le}.
 102. — 1 Adone di marmo al nat^{le}.
 103. — 1 Mercurio di marmo al nat^{le}.
 104. — 1 Apollo di marmo al nat^{le}.
 105. — 1 Costanzo di marmo armato Imper^{re}.
 106. — 1 Marco Aurelio di marmo Imper^{re}.
 107. — 1 Bacco di marmo.
 108. — 1 Hercole di marmo.
 109. — 1 Ottaviano di marmo armato Imper^{re}.
 110. — 1 Traiano di marmo armato Imper^{re}.
 111. — 1 Venere di marmo.
 112. — 1 Fauno di marmo.
 113-114. — 2 Apollo di marmo.
 115. — 1 Marsia apicchato al tronco di marmo.

1. Il s'agit du Mercure de Jean Bologne, envoyé à la villa en 1580. Le n° 116 est un bronze fondu à la fin du xvi^e siècle d'après un marbre de la collection Borghèse. Le n° 117 était une œuvre de Bartolomeo Ammanati, maintenant aux Offices.

116. — 1 Sileno di bronzo più del nat^{le}.
 117. — 1 Marte di bronzo al nat^{le}.
 118-142. — 25 Teste di marmo.

Scoperto fuori della Galleria.

143. — 1 Pilo di marmo storiato di mezzo rilievo d'un sacrificio di gentile coperto di rame serve per l'acqua della stufa.
 144-149. — 6 Tigre di marmo.

Facciata del Palazzo-Quadro di mezzo ¹.

150. — 1 Fregio di marmo di mezzo rilievo che tiene da una banda a l'altra.
 151-162. — 12 Quadri di marmo di diverse storie di mezzo rilievo che 2 un po minori.
 163-166. — 2 Maschere di marmo intere e 2 mezze maschere simili.
 167-170. — 2 Teste di marmo intere di liono e 2 mezze simili.
 171-172. — 2 Medaglie di marmo con due teste dentro.
 173. — 1 Testa di marmo da donna nel seraglio del arco.
 174. — 1 Arme grande di travertino di S. A.

Quadro verso il Pòpolo.

175. — 1 Fregio di marmo di mezzo rilievo che tiene da un cantone a l'altro.
 176-183. — 8 Statue di marmo che 6 di donne vestite e dua d'hōi nudi che uno Marchurio e altro Ottaviano giovine.
 184-185. — 2 Statue di dua Prigioni ch'un di Porfido e un di marmo su loro piedistalli che puosano in terra.
 186-187. — 2 Teste di marmo grandi.
 188-190. — 3 Quadri di marmo che dua di storie di mezzo rilievo e uno di festoni.
 191. — 1 Statua di marmo d'una musa a sedere in mezzo a dua sedili.

1. La façade de la villa sur le jardin est divisée en trois secteurs ou quadri, en tenant compte du léger retrait que fait le centre par rapport aux deux extrémités du bâtiment.

Quadro verso la Ternita.

192. — 1 Fregio di marmo di mezzo rilievo che tiene da un cantone a l'altro.
- 193-200. — 8 Statue di marmo che 6 donne vestite una nuda e una d'Apollo.
- 201-202. — 2 Statue di due Prigioni di Porfido su lor piedistalli che puosano in terra.
- 203-204. — 2 Teste di marmo.
- 205-207. — 3 Quadri di marmo di 1/2 rilievo, che 2 d'histoire e un di festoni.
208. — 1 Statua di marmo di una Musa a sedere in mezzo a 2 sedili.

Su le 2 torrette.

- 209-216. — 8 Statue di marmo che 6 di Maschi nudi e 2 di donne vestite.
- 217-218. — 2 Teste grandi di marmo di colossi che una di un Giove et altra d'un Comodo.
- 219-222. — 4 Statue di marmo che dua di donne vestite e una d'un Hercole e una d'un Baccho in cima alle torrette.

Facciata di fuori alla Gallaria.

- 223-230. — 8 Statue di marmo che 4 di donne che v'e 3 Giunoni e una Minerva e quattro d'hōi che un Druso Germanico, un Giove, un Apollo e un Hercole su lor piedistalli.
231. — 1 Testa di marmo grande d'un colosso di Traiano
232. — 1 Statua di marmo d'un Baccho a sedere che li manca un braccio.
233. — 1 Statua di marmo d'una Baccante senza braccia.
234. — 1 Statua di marmo d'una donna vestita manca mezzi bracci.
235. — 1 Statua di Pastore a sedere che suona la siringa.
236. — 1 Statua di marmo Donna vestita senza testa e senza braccia.
- 237-238. — 2 Torsi di marmo di due statue senza braccia, ne testa, ne piedi.
- 239-241. — 3 Pezzi di mez'i rilievi di marmo rotti che un v'è un Putto con un candelliere.

- 242-243. — 2 Torsi di Donne vestite di marmo.
 244. — Testa d'un Leon di marmo.

Nella Piazza.

- 245-246. — 2 Pili di granito grandi a navicelle che uno con maschare di leone.
 247. — 1 Leone di marmo che li manca la coda.
 248-249. — 2 Pili ordinari di marmo storiati di 1/2 rilievo che uno è il ratto delle Sabine e nel' altro la storia d'Iona.
 250-264. — 15 Piedistalli di marmo piu parte con lre.
 265. — 1 Piedistallo di marmo bigio.
 266-267. — 2 Torsi di marmo di 2 giovani.
 268-269. — 2 Figurine di marmo di donne vestite senza teste ne braccia.
 270-271. — 2 Pezzi di marmo che un Pezzo di sepultura con figure e l'altro un pezzo di festone.
 272. — 1 Statua di granito a sedere senza testa la Dea de Hierogrifici.
 273. — 1 Pezzo di festone di marmo di 1/2 rilievo lun. p. 8 e lar. p. 5.
 274. — 1 Torso di marmo di un Imp^{re} armato.
 275. — 2 Colonne di granito ch'una rossa e una bianca lun. da 20 à 22 p.
 276. — Piu pezzi di marmi bianchi, porte sante e altre pietre rozze.

Facciata della Grotta al Pie del Boscho.

- 277-282. — 6 Statue di marmo nelle nicchie che 2 Imp^{ri}, 1 Nettuno, 1 Hercole e 2 consuli ch'un di porfido su lor piedistalli.
 283. — 1 Griffone di marmo con una rotta sotto al Piede.
 284. — 1 Statua di marmo a colosso di una Roma antica manca le braccia.
 285. — 1 Cane cerbero di marmo rotto.
 286. — 1 Statua di marmo di una Pallade senza braccia.
 287-288. — 2 Montoni di marmo nero antichi.
 289-294. — 6 Quadri di marmo di varie historie di 1/2 rilievo murati nel muro.
 295. — 1 Torso di un huomo di selce gentile.
 296. — 1 Torso di breccia di piu colori d'un Prigione.
 297. — 1 Pilo di marmo con 3 festoni e dua maschere.
 298. — 1 Testa di una Sabbina di marmo.

299. — 1 Guglia di granito su 4 tartaruche di metallo tutta con 17^e hieroglifiche su il piedistallo di marmo saligno e palla di rame dorato in cima.
 300. — 1 Piedistallo piccolo con 6 faccie.

Schala che va nel bosco.

301. — 1 Galatea di marmo sopra un cavallo marino.
 302. — 1 Piedistallo Piccholo di marmo.
 303. — 1 Statua di marmo a sedere di una Giulia Mamea.
 304. — 1 Pilo di marmo nel boscho.
 305. — 1 Tazza di granito sopra un pie di marmo per fonte sul monte.

Loggia in capo alle nicche dove si restaura.

- 306-307. — 2 Statue di marmo sopra una basa a sedere d'un pastor con la zampogna e un satiro al naturale.
 308. — 1 Venere nuda di marmo al naturale.
 309. — 1 Pallade di porfido più del naturale con testa braccia piedi e rotella di marmo biancho.
 310. — 1 Statua Minerva marmo rotta senza braccia ne piedi.
 311. — 1 Statua Consolo a sedere marmo bigio e la testa e braccia e piedi sono di marmo biancho.
 312. — 1 Statua di marmo nuda al naturale senza testa ne braccia e una gamba.
 313. — 1 Statua di marmo più del naturale nuda Netunno sopra un caval marino.
 314. — 1 Apollo di marmo al nat^{le}.
 315. — 1 Mercurio di marmo al nat^{le} manca una mano.
 316. — 1 Statua di marmo al nat^{le} femmina inchinata simile a una di quelle della Niobe.
 317. — 2 Colonne e 4 Tavole.
 318. — 1 Statuina di marmo picchola vestita senza testa ne braccia.
 319-323. — 5 Piletti piccholi con inscriptione che servivano per sepulture antiche di marmo.

Sopra le mura dinanzi al palazzo.

324. — 4 Vettine di terra antiche ¹.
 325. — Più colonne e basi.

1. Ce sont des urnes, encore en place.

Loggia lungo le mura.

326. — 1 Cleopatra di marmo a giacere morta più che il nat^{le}.

Loggetta sopra le mura.

327. — 1 Testa di marmo.
 328. — 1 Venerina di marmo senza braccia.
 329. — 1 Pezzo di marmo dentrovi un Tempietto di 1/2 rilievo che fa prospettiva.
 330-335. — Vari Pezzi di marmo, due figure di 1/2 rilievo, due figure et un Toro di 1/2 rilievo, tre puttini.

Nella stanza dove si rimette vasi.

336. — 1 Pilo di marmo bianco storiato delle historie d'Ifigenia.
 337. — 1 Pilo di alabastro.

Stanza sopra le mura.

338. — 1 Venere di marmo a sedere al nat^{le} che si lava.
 339. — 1 Venerina che dorme di 1/2 rilievo di marmo p. 2 1/4.
 340. — 1 Cupido che dorme di 1/2 rilievo di marmo p. 2.
 341. — 1 Testa di marmo di Cleopatra.

Stanzino da basso.

342. — Vari pezzi di marmi e di colonne.
 343. — 1 Testa di tigre di breccia gialla, rossa e bigia.
 344-345. — 2 Testoline di 2 Terminetti, uno di marmo giallo e l'altro di marmo bianco.

Testa del viale Longo.

- 346-359. — 14 Statue di marmo delle historie della Niobe che la Niobe con la figlia atachata messa per una, Anfione marito di Niobe, 6 figli maschi e 6 femmine senza quella atachata alla m^{re}.
 360. — 1 Cavallo di marmo maggior del nat^{le}.
 361. — 1 Animale a modo di barbagianni¹ con naturale in testo d^o priapo.

1. Hibou.

362. — 1 *Tavola* di marmo con iscrizione.
 363. — 1 *Pilo* di marmo scanellato a ese in capo al viale della
 cerchiata.
 364-435. — 72 *Termini* di marmo per tutto il giardino.
 436. — 1 *Pilo* di marmo con figure di basso rilievo in capo al
 viale in verso Roma.

Nel cortile del Giardiniero.

437. — 1 *Pilo* di marmo simile al sopra detto.

Soffitte sopra le stanze della loggia.

438. — 15 *Forme* di gesso delle statue e del cavallo della niobe.

Stanza dove si ristaura le statue.

439. — 1 *Mezza testa* d'un colosso d'un Oceano dal occhi in
 giu con un palmo di petto di marmo bianco.
 440. — *Altra testa* simile dalle ciglia in giù.
 441. — 1 *Torso* d'un cavallo del nilo di selcie gentile d^o Ipo-
 patos.
 442. — 1 *Torso* Minerva o Flora piccola a sedere con corno
 di divitia senza testa.
 443. — 1 *Navicella* di marmo rotta nel mezzo.
 444. — 1 *Griffone* di marmo senza becco.
 445. — 1 *Corazza* di marmo.
 446. — 1 *Testa* di marmo grande Minerva con il cimiero.
 447. — 1 *Statua* d'un Giovane di marmo che fuggie, della
 historia di Niobe.
 448. — 1 *Statua* di marmo Marte nudo.
 449. — 1 *Torsetto* Venere marmo.
 450. — 1 *Torso* di marmo bigio con la testa Fauno.
 451. — 1 *Testa* di marmo montone.
 452. — 1 *Delfino* di marmo di p. 3 restaurato.
 453. — 1 *Faunetto* moderno a sedere di marmo non finito.
 454. — 1 *Faunetto* di marmo che sta asentato sopra un otro.
 455. — 1 *Cupidino* di marmo a giacere l. p. 2.
 456. — 1 *Testa* di marmo Faustina.
 457-458. — 2 *Teste* di marmo Donne antiche.
 459-460. — 2 *Candelieri* di marmo antichi rotti con il sacrificio
 de Priapo e l'altro di 3 virtu.
 461-462. — 2 *Torsi* di marmo di 2 Bacchetti.

- 463-470. — 8 Teste di marmo Tiberio, Cupido, Comodo giovine e Lutio Vero.

Dentro la porta principale del palazzo.

471. — 64 Palmi in circa di tavole di marmo lavorate a fogliami di basso rilievo in pezzi 14 che 3 fatti moderni.
472. — 1 Statue di marmo d'un Apollo più del nat^{le} col troncho con la serpe sopra la base.
473. — 1 Vettina di marmo nel Giardino nuovo.
474. — 1 Torso di una Minerva a capo al viale di d^o giardino.
475. — 1 Tavola di marmo con iscrizione.
-

STATUES ET STATUETTES

NON FIGURÉES OU MAL FIGURÉES

DANS LES CINQ VOLUMES DU RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE

(Suite et fin)¹

HOMMES NUS



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Rome, Barberini. Arndt 2886. — 2. B. étrusque. *Coll. Alph. Kann*, 1927, n.^o 83. — 3. B. Oslo. Phot. comm. par Eitrem. — 4. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 93. — 5. B. Dresde. *Anz.*, 1921, p. 234. — 6, 7. Statue de l'ex-voto de Dauchos. *Bull. corr. hell.*, 1924, p. 477 et phot. — 8. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 91.

1. Voir *Rev. archéol.*, 1929, I, p. 1, 317; II, p. 70. On publiera un supplément.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Oslo. Eitrem, *Antiq. d'Oslo*, p. 4. — 2. *Vente Sivadjian*, 1^{er} juin 1927, n. 96. — 3. Boston. *Catal.*, p. 167. — 4. Rome, Borghèse. Arndt 2708. — 5. Rome, Barberini. *Ibid.*, 2892. — 6. Rome, Borghèse. Arndt 2880 (mal, *Rép.*, IV, 362, 3). — 7. Comme le n. 1. *Ibid.*, p. 3. — 8. Baniyas; Beyrouth, *Syria*, 1924, pl. 33. — 9. Mus. de Chambéry. Beau travail. Mon dessin.



10

1. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, 14. — 2. *Ibid.*, 15.
 — 3. Etampes. Espérandieu 7058. — 4. Boston.
Catal., p. 27. — 5. Eutresis. *Anz.*, 1927, p. 361. —
 6. *Coll. Alph. Kann*, 1927, n. 64. — 7. Venafro.
Bull. d'arte, 1922, p. 73. — 8. Ostie. *Not. Sc.*, 1922,
 p. 93. — 9. Rome, Borghèse. Arndt 2702. — 10.
Coll. Alph. Kann, 1927, n. 61.



1



2



3



4



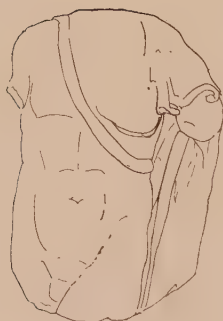
5



6



7

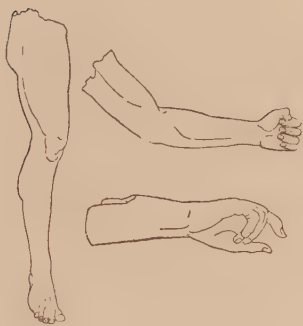


8

1. Gerar (sud de Gaza). Fl. Petrie, *Gerar*, 1928, pl. 68. — 2. Vienne en France (1926). Espérandieu 7624. Apollon. — 3. Aix-les-Bains. *Ibid.*, 7461. — 4. Trèves. Enfant. *Ibid.*, 7604 c. — 5. Francfort. *Jahrb. des Inst.*, 1926, p. 272. — 6. Mayence. Espérandieu 7361. — 7. Florence. *Not. Sc.*, 1927, p. 201. — 8. Thouvenay. Espér. 7496. Apollon.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Tegel. Arndt 2982. Enfant. — 2. B. plus grand que nature. Martigny. Stähelin, *Röm. Schweiz*, p. 143-4. — 3. Orvieto. *Not. Sc.*, 1925, pl. 6, p. 644. — 4, 5. Rome, Thermes. L. M. Wilson, *Roman Toga*, 1924, fig. 9, 10. — 6. Rome, Coll. privée. *Ibid.*, fig. 11. — 7. Rome, Barberini. Arndt 2929. — 8. Apollonie d'Epire. *Albania*, 1928, p. 21. — 9. Cyrène. *Africa ital.*, 1928, p. 22. Asklépios ?



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Mayence. Esperandieu 7381. — 2. B. étrusque. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1928, p. 79. — 3. Rieli. *Not. Sc.*, 1927, p. 284. — 4. Trèves. Esp. 7603. Silvain ? — 5. Cyrène. *Afric. ill.*, 1928, p. 21. Asklépios ? — 6. Canope. Breccia. *Égypte rom.*, I, pl. 29, 4. — 7. Comme le n° 5, p. 23. — 8. Athènes. Style archaïque. *Ark. Mitth.*, 1921, pl. 1.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B. Michrifé. Hittite ou cananéen vers 1800. *Syria*, 1926, pl. 70. — 2. Rome, Barberini. Arndt 2928. — 3, 4. Rome, Borghèse. Arndt 2835, 2838. — 5. Eknassje el Madine. *Anz.*, 1923, p. 327. — 6. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 74. — 7. Rome, Borghèse. Arndt 2785. — 8. Soueida. *Syria*, t. VII, pl. 66.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. Vaison. Espérandieu 6759. — 2. Munich. Arndt 2950. — 3. Sidon. *Syria*, 1924, pl. 38. — 4. Rome. Thermes. L. M. Wilson, *Roman Toga*, fig. 14. — 5. Bourges. Espér. 7614. — 6. Genève. *Genava*, IV, 1926, p. 259. — 7. Malte. *Antiq. Journ.*, 1923, p. 224. — 8. Lussan. Esp. 6896. — 9. Bourges. *Ibid.*, 6966.



1



2



3



4



5



6



7

1. Corinthe. Art byzantin. *Amer. Journ.*, 1924, p. 255. — 2. Tivoli. Homme assis *Not. Sc.*, 1925, p. 251. — 3. Comme le n° 1; *ibid.*, p. 253. — 4. Abdère. *Anz.*, 1918, p. 39. — 5. Cyrène. *Afric. ital.*, 1928, p. 21. — 6. Kertch, puis à l'Ermitage. *Colossal. Journ. Hell. St.*, 1924, p. 50. — 7. Naix. Espérandieu 7258.



1



2



3



4



5



6



7

1. Apollonie. *Albania*, 1927, p. 21. — 2. Bourges. Espérandieu 1015. — 3. Narbonne. *Ibid.*, 6907. — 4. Delphes. Fig. d'une métope. Demangel, *Sanci. d'Athènes*, p. 126. — 5. B. Dodone. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 75. — 6. Corinthe. Art byzantin. *Amer. Journ.*, 1924, p. 254. — 7. Canope. Breccia, *Égypte rom.*, I, pl. 30, 1. D'un sarcophage.



1



2



3



4



5



1,2. Pierre, Vulci. Centaure. *Boll. d'arte*, 1923-4, p. 67, 68. — 3. Leptis. Lion ailé. *Afric. ital*, I, p. 73. — 4. B. Augst. L'animal à gauche est au Louvre, le reste à Bâle. Stähelin *Röm. Schweiz*, p. 397. — 5. Argent. Duvanli. Anse de vase. *Bull. Inst. bulgare*, 1925, p. 117.



1



2



3



4



5

1. Argent. Duvanli. *Bull. Inst. bulgare*, 1924-7, pl. 3. Chef-d'œuvre. Voir le précédent. — 2. B. Coll. Alph. Kann, 1927, n. 88. Griffon. — 3. B. Berlin. *Anz.*, 1922, p. 103. Sphinx. — 4. B. Berlin. *Führer*, pl. 71. Griffon. — 5. Rome, Borghèse. Arndt 2804. D'une statue d'Apollon.



1



2



3



1. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1926, p. 129. —
 2. Bourges. Espérandieu 6938. — 3. Rome. Acrotère de
 tombe. *Not. Sc.*, 1924, p. 48. — 4. Coll. Kelekian. *Burl.*
Mag., fév. 1928, p. 5. — 5. Or ajouré. Filow, *Art ant. de*
Bulgarie, p. 15.



1



2



3



4



5



6

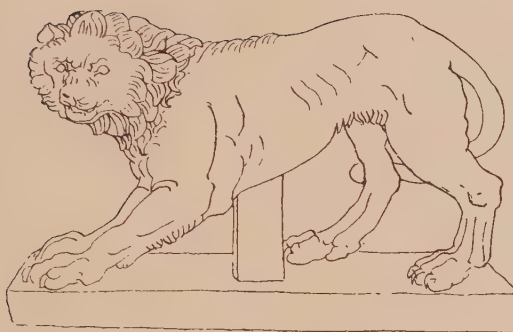


7



8

1. B. Sparte. *Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 259. Sirène. — 2. B. Madrid. Thouvenot, pl. 6. Sirène. — 3. B. Poulsen, *Etruskerstadt*, fig. 71. Sirène. — 456 Plomb. Velestino. Princeton. *Art and archaeol.*, 1925, p. 130 et 120. Objets suspectés. — 7. Mayence, Espérandieu 7369. — 8. Russie mérid., puis Wurzburg. *Athen. Mitth.*, 1916, pl. 2.



1



2



3



4



5



6

1. Athènes, Paris, puis Minneapolis. *Bull. Minneap. Mus.*, 6 fév. 1926, p. 27. — 2. Messadi. *Syria*, t. VII, pl. 65. — 3-5. Iconium. *Journ. Rom. Stud*, 1924, pl. 3, 4. — 6. Plomb. Sparte. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 167.



1



2



3



4



5

1. Mayence. Espérandieu 7408. — 2. Cologne. *Ibid.*, 7423. — 3. Cyrène. *Aric. ital.*, 1928, p. 307. — 4. Théadelphie. Breccia, *Égypte*, I, pl. 52, 2. — 5. Ionie (?) Berlin. *Berl. Mus. Berichte*, 1927, p. 61.



1



2



3



4



5

1. B. Madrid. Thouvenot, pl. 19. — 2. Rhodes. *Bull. d'arte*, 1923-4, p. 238: — 3. Xanten. Espérandieu 6617: — 4. Baalbeck. *Syria*, 1924, p. 114. — 5. Soueida. *Syria* 1926, p. 64.



1



2



3



4



5



6

1. B. *Vente Lehmann*, pl. 15, n. 129. Panthère.
 — 2. Angora, sur tombe. *Journ. Hell. Stud.*, 1924,
 p. 28. — 3. B. Sofia. Décor de vase. Filow, *Trebe-
 nische*, p. 61. — 4. Comme le n° 1; pl. 5, n. 127. — 5. B.
 Sofia. *Bull. Inst. bulgare*, 1925, p. 263. — 6. Hache de schiste. Mallia en Crète.
Comptes rendus Acad. Inscr. 1924, p. 25 ; *Gazette*, 1928, II, p. 215. Panthère apprivoisée ?



1



2



3



4



5

1. B. Traprain Lawn. Anse de vase. *Proc. Soc. Antiq. Scotland*, 1919, p. 117. Panthère. — 2. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1924, p. 72. — 3. B. Ammendola. Anse de vase. *Dedalo*, 1920, pl. 1. — 4. B. Env. de Cosne (Nièvre). Dessin. — 5. B. Cortone. Florence. Neppi Modona, *Cortona*, pl. 24 b. Loup avec inscr. étrusque.



1



2



3



4



5



6



7

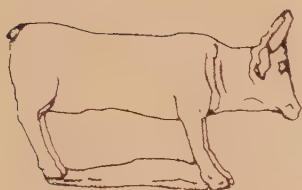
1. Aix-la-Chapelle. Aubert, *Art religieux en Rhénanie*, p. 412. Ours. — 2. B. Sardaigne. *Nol. Sc.*, 1922, p. 315. Renard ? — 3. *Bull. Inst. bulgare*, 1921-2, p. 246. Ours. — 4. B. Azaila. Madrid. *Archivo español de arte*, n° 3, pl. 19. — 5-7. B. Sparte. *Journ. Hell. Stud.*, 1924, p. 259.



1



3



2



4



5

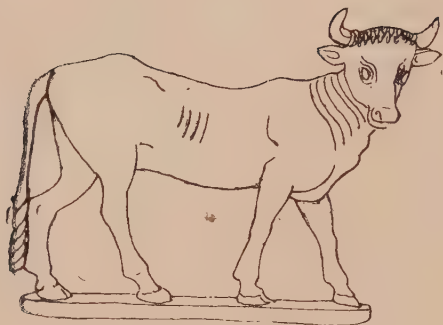


6



7

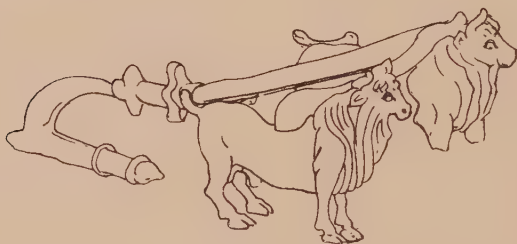
1, 2. B. Sardaigne. *Nol. Sc.*, 1924, p. 531. Le premier a des cornes bouletées. — 3. B. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, n. 32. — 4. B. Ammendola. Anse de vase. *Dedalo*, 1920, p. 15. — 5. B. Philippopoli. Filow, *Art ant. en Bulgarie*, p. 53. — 6. B. Trebenitsche. Vache ornant un cratère. Filow, *Trebenitsche*, p. 41. — 7. Tyras. *Ephem. dacorum.*, II, p. 385.



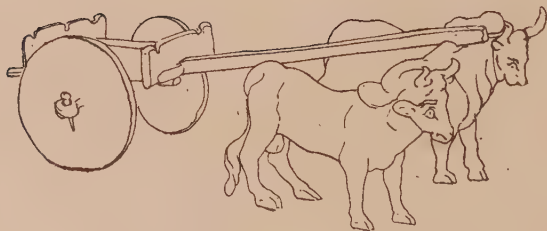
1



2



3



4

1. B. Comme le n° 6 de la p. précéd. ; p. 39. — 2. B. Castelo Branco. *Archeol. portug.*, 1920, p. 277. — 3. 4. Cività Castellana, puis metrop. Mus. à New-York. Rostovtzeff, *Roman Empire*, pl. 3. Attelages de bœufs.



1



2



3



4

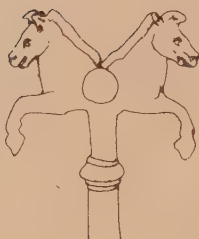


5

1. B. Comme le n. 6 de la p. pénultième: *Ibid.*, p. 40. — 2. B. Madrid. Thouvenot, pl. 19. — 3. B. Populonia. *Not. Sc.*, 1925, p. 346. — 4. Semond, puis? Espérandieu 7100. Chaînette de fer. — 5. B. Anc. coll. Denon (t. I de la public. d'Amaury-Duval). Ane brayant.



1



2



3



4



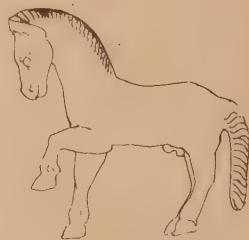
5



6



7



8



9

1. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1923, p. 89. — 2. B. Coinachio. *Not. Sc.*, 1927, p. 165. — 3. Plomb. Sparte. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157. — 4. B. *Antiq. Journ.*, 1924, p. 420. — 5. B. *Bull. Inst. bulgare*, 1927, p. 319. — 6. B. Guerchy. Auxerre. *Rev. des Musées*, 1925, p. 7. — 7. Argent. Filow, *Trebenilche*, p. 54. — 8. B. Catanzaro. *Not. Sc.*, 1927, p. 346. — 9. B. Pêché en mer près de l'Eubée. Athènes. *Illustration*, 22 déc. 1928, p. 758.



1



2



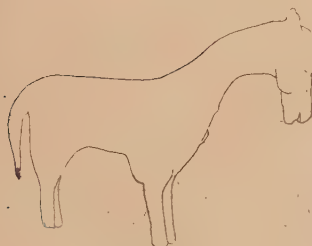
3



4



6



7

1. B. Cività Castellana, puis New-York. Rostovtzeff, *Roman Empire*, pl. 3. — 2. B. Lisbonne. *Arch. portug.*, 1920, p. 273. — 3. B. *Not. Sc.*, 1922, p. 304. Sanglier. — 4. B. Agrigente. *Ibid.*, 1925, p. 443. — 5. Plomb. Sparte. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157. — 6. B. Catanzaro. *Nat. Sc.*, 1927, p. 346. — 7. B. Lisbonne. *Arch. portug.*, 1920, p. 273.



1



2



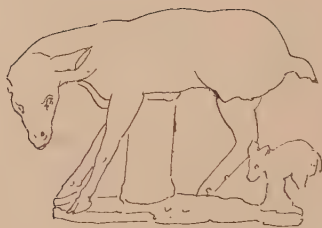
3



4

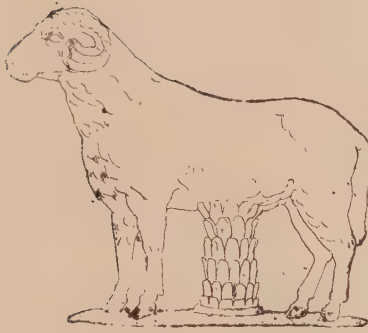


5



6

1. Arles. Espérandieu 6709. Bouc. — 2. B. Ornement de cratère, Filow, *Trebenitsche*, p. 54. — 3. Plomb. Velestino. Princeton. *Art and archaeol.*, 1925, p. 120. Suspecté. — 4. Gergeli. Sofia. Filow, *Trebenitsche*, p. 55. — 5. B. Madrid. Thouvenot, pl. 19. — 6. Pompei. *Not. Scav.*, 1927, p. 72. Biche allaitant.



1



2



3



4



5



6

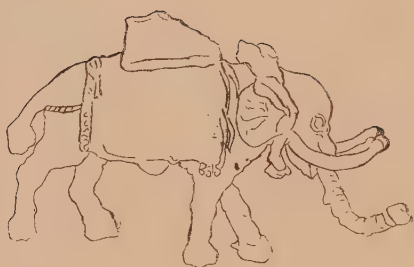
1. Deepdene (coll. Hope), puis musée de Toledo (Etats-Unis). *Gazette*, 1927, II, p. 301. — 2. B. Brolio. Florence. *Dedalo*, 1920, p. 491. — 3. Roccagiovine. *Monum. antichi*, 1926, p. 581. Lapins mangeant des raisins. — 4. Comme le n° 2. — 5. Brolio. Florence. *Dedalo*, 1920, p. 490. Lièvres. — 6. Athènes. *Deltion*, 1924-5, p. 3. Funéraire. Chien.



1



2

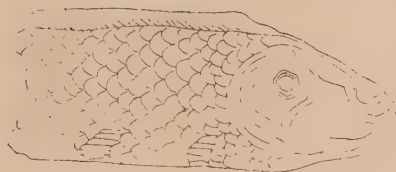


4



5

1. B. Madrid. Thouvenot, pl. 19. Chien. — 2. B. Cortone. Leyde. Neppi Modona, *Cortona*, pl. 24. — 3. Plaque de plomb. Brit. Mus. Éléphant de guerre. Bienkowski, *Celtes*, II, p. 145. — 4. B. Syrie. Oxford. Rostovtzeff, *Roman Empire*, pl. 38. — 5. Rome, Borghèse. Haut-relief. Arndt 2809.



1



2



3



4



5



6

1. Bulgarie (Koukoura Moghila). Poisson taillé dans une lamelle d'or. *Bull. de l'Institut bulgare*, 1925, p. 113. — 2. B. Syrie. Berlin. Aigle sur cerf. Hittite? Contenau, *Manuel d'arch. or.*, I, fig. 121. — 3. Syrie. Rochester. Aigle. *Amer. Journ.*, 1925, p. 173. — 4. B. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 119. — 5. Soueïda. Aigle semblant protéger deux enfants. *Syria*, 1923, p. 64. — 6. B. Louvre ; autrefois

chez le docteur Pozzi. Dauphin. *Beaux-Arts*, 1926, p. 326. — (Supplément dans un prochain cahier).

VARIÉTÉS

Ulysse navigateur (1).

Τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μὴνυτάς.

(STRABON, III, 2, 14.)

Depuis trente-cinq ans, M. Victor Bérard se fait l'avocat des Phéniciens; ses premiers travaux sur ce sujet datent de 1894. Alors que la plupart des historiens modernes ont peu à peu tourné le dos à la tradition venue du XVIII^e siècle qui attribuait à la Phénicie le rôle éminent d'éducatrice de la Grèce en lui faisant connaître l'emploi de l'alphabet, l'usage des métiers, l'industrie des métaux, les arts plastiques, alors qu'ils ont réduit son hégémonie maritime à une courte période, postérieure à l'an mille, et battu en brèche l'origine sémitique de nombreux mythes helléniques, l'auteur des *Navigations d'Ulysse* a résolument tenu tête à tous ces adversaires. Fort de sa science approfondie des textes homériques, il n'a cessé d'accumuler les arguments en faveur d'une thèse à laquelle le livre sur l'*Épopée homérique* (1884) et plusieurs mémoires d'Helbig avaient déjà apporté, croyait-on, une définitive consécration. De 1894 à 1929 il a multiplié les volumes et les articles sans se lasser, avec une abondance qui n'étonne pas de la part d'un esprit si alerte et si robuste, mais que l'on n'attendait pas d'un homme tout occupé d'histoire contemporaine et journellement absorbé par de hautes fonctions politiques.

En 1902-1903 avait paru un gros ouvrage en deux tomes sur les *Phéniciens et l'Odyssée* qui fut une sorte de déclaration de guerre aux « phénicophobes ». Les archéologues, en général, et leurs méthodes y subirent aussi, disons-le, maintes railleries cinglantes; on les retrouve encore au bas de quelques pages des *Navigations d'Ulysse*. M. Bérard pose en principe qu'il n'est pas archéologue, mais historien et géographe. Son cours de l'École navale l'avait orienté vers l'étude détaillée de la Méditerranée et il y trouvait, chemin faisant, l'occasion de recommencer, en long et en large, les « errements » que le vieil Homère avait prêtés à l'artificieux Ulysse. L'helléniste fut frappé des ressemblances que chacune de ces aventures offrait avec la réalité des courses, des débarquements, des relâches, des rencontres imprévues, des naufrages décrits par les voyageurs et par les marins qui, depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours, ont caboté dans les mêmes parages, vu les mêmes horizons et couru les mêmes dangers. Ainsi s'implanta dans son esprit l'idée qu'Homère (ou tous autres poètes qui se cachent sous ce nom légendaire) n'avait pas fait dans l'*Odyssée* une œuvre de pure imagination, mais qu'il avait dû connaître, soit par des narrations de témoins oculaires, soit par des relations écrites et par des des

(1) Victor Bérard, *Les Navigations d'Ulysse*, 3 volumes, Armand Colin, 1927-1929.

criptions de « périple », les voies de terre et de mer, les sites, l'aspect et les mœurs des habitants des terres lointaines, le tout paré et agrémenté de ces aventures et de ces visions surprenantes que tout explorateur ajoute volontiers aux souvenirs des pays qu'il a découverts. Mais quelle pouvait être la source de ces récits à la fois véridiques et merveilleux? N'est-ce pas Strabon, solide, et sérieux historien grec, qui nous le dit explicitement dans une phrase que M. Bérard a bien souvent citée et que je rappelle en tête de ce compte rendu. Il faut la citer en entier :

Τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μνηστὰς· καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην εὖτοι κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὀμήρου... Ὁ τοίνυν ποιητὴς τὰς τοσαύτας στρατείας ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς Ἰβηρίας ἱστορηκώς, πυνθανόμενος δὲ καὶ πλοῦτον καὶ τὰς ἄλλας ἀρετὰς· οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο.

Traduit de M. Bérard : « Les Phéniciens fournirent des renseignements au poète; car, avant les temps homériques, ils occupaient déjà la meilleure part de l'Ibérie et de la Libye... Le poète connut leurs multiples expéditions jusqu'aux extrémités de l'Espagne, dont il sut par eux les richesses et les autres supériorités : ce sont les Phéniciens qui l'en avaient instruit. » La déclaration est, on le voit, très nette. Et pourquoi douterait-on de Strabon? Son opinion vaut bien celle d'un moderne et, d'ailleurs, n'est-elle pas d'accord avec tout ce que nous savons, avec ce que nous dit Homère lui-même sur le rôle de ces hardis marchands et pirates dont les barques sillonnaient en tous sens les eaux du grand lac méditerranéen et dont les comptoirs, au dire de nombreux auteurs anciens, ont essaimé sur toutes les côtes de Grèce, d'Italie, de Sicile, d'Afrique et enfin d'Espagne?

La thèse ainsi posée dans un style incisif et mordant, menée avec un entrain qui ne laissait pas fléchir une seule fois l'intérêt au cours de plus de 1200 pages serrées, fit grand bruit. Les uns étaient ébranlés, d'autres scandalisés. Approbations et critiques ne manquèrent pas. On discuta, on disputa. Cette chaude affaire dure encore. Pour montrer sur quelles bases solides il établissait son opinion, M. Victor Bérard se devait à lui-même et à ses lecteurs de faire la critique des textes de l'*Odyssée* dont il se servait, de tenir compte des interpolations nombreuses, de corriger les mots douteux, de remettre en place les passages transposés; bref, c'était une révision complète du poème qu'il s'agissait d'entreprendre, tâche redoutable et très longue, mais bien tentante pour un directeur à l'École des Hautes Études, d'autant plus que la fondation récente de l'Association Guillaume Budé appelait à l'œuvre pour ses éditions nouvelles de classiques grecs et latins l'élite des philologues français. On connut une fois de plus la capacité de travail de notre « homériste », qui en deux années mit sur pied six volumes : *Introduction à l'Odyssée* (1924-25, 3 volumes); *l'Odyssée « poésie homérique »* (1924, texte grec et traduction, 3 volumes). De plus, en 1927, paraissait une édition nouvelle, refondue et complétée, du livre de 1902, les *Phéniciens et l'Odyssée*.

Cependant cette réédition, aux yeux de l'auteur, n'épuisait pas le sujet. Les Phéniciens et leurs navigations ne sont pas le centre actif du poème; ils l'expliquent et le placent dans son cadre, mais les Achéens eux-mêmes, les héros de l'épopée, la Grèce naissante, le préhellénisme de 1300 à 800 avant J.-C., qui fournit leurs sujets aux aèdes homériques, tout cela restait dans

l'ombre. De là sont nés les volumes dont nous nous occupons aujourd'hui, les *Navigations d'Ulysse* (1927 à 1929), trois autres volumes qui s'ajoutent aux sept précédents et qui doivent servir de conclusion aux études odysseennes; mais déjà l'auteur nous avertit que de nouveaux problèmes et de nouvelles discussions l'obligeront à compléter les *Navigations* par un quatrième tome (III, Préface p. 7 et 8).

Nous ne nous en plairons pas et nous louerons, au contraire, la consciencieuse ténacité de l'explorateur qui, pour résoudre toutes les difficultés, ne se contente pas de consulter ses souvenirs et ses notes et n'hésite pas à reprendre la mer à chaque instant pour se contrôler lui-même. De 1906 à 1941 il voyage à plusieurs reprises sur les côtes grecques, siciliennes, algériennes et marocaines; en 1912 il fait une révision complète de tous les sites « odysseens », en compagnie de son ami M. F. Boissonnas, dont les précieux clichés, pris par centaines, servent de bases à ses deductions, et c'est seulement après deux expéditions au détroit de Gibraltar (1908 et 1912) qu'il se dit sûr d'avoir retrouvé le domaine de Calypso. Ceux mêmes qui contesteraient ces découvertes doivent reconnaître que l'enquête a été poussée à fond, sans ménager ni les peines ni les dépenses.

Telle est l'œuvre dense et touffue, à la fois érudite et militante, de M. Victor Bérard et elle n'est point encore achevée. Il me serait impossible de la considérer sous tous ses aspects dans un bref compte rendu de Revue. Je chercherai seulement, laissant de côté la philologie et même l'archéologie, à montrer ce qu'elle a d'important dans son essence propre, je veux dire dans l'application d'une méthode particulière à l'étude de l'antiquité.

* * *

Le lien qui court à travers tous ces livres et qui en assure l'unité, c'est l'union intime de la vie antique avec la vie moderne. Pour beaucoup de gens, c'est un paradoxe que de parler de l'antiquité comme d'une réalité vivante. Le grec fait partie des « langues mortes »; la Grèce antique est morte. Morts sont Périclès et Pisistrate, aussi bien qu'Ulysse et Homère lui-même, qui sans doute n'ont jamais existé; morts comme le pharaon Ramsès ou le roi chaldéen Our-Nina. Il y a intérêt scientifique à étudier des fossiles et à reconstituer l'histoire des peuples disparus; mais ce qui leur manque essentiellement, c'est d'être vivants et c'est pourquoi tant de vivants se sentent trop loin d'eux pour s'intéresser à ce qu'ils furent jadis. Dans la pédagogie moderne cette opinion, avouée ou non, règne en maîtresse et la crise des « humanités » n'a pas d'autre cause fondamentale. Le passé, le présent; deux domaines séparés par une cloison étanche. Il faut bien dire que les savants y ont aidé, les uns en ne dissimulant pas leur indifférence ou leur dédain pour les temps présents, d'autres par scrupule scientifique en distinguant soigneusement les époques et en insistant sur les différences et les contrastes. M. Victor Bérard écrit ses ouvrages dans un esprit tout différent. Il aurait pu, comme tant d'autres, montrer tout ce qui séparait la société homérique de la nôtre et de toutes les autres. Il a préféré faire voir que, placé dans des conditions matérielles analogues, le marin du temps de Pénélope est tout pareil aux hardis flibustiers du corsaire Anson ou aux heureux matelots de Bougainville qui rencontrent les nymphes hospitalières de Tahiti.

Géographe et tenant en main les *Instructions nautiques* d'aujourd'hui, dont il a tiré un très grand parti, il se fait fort de démontrer que pas un rocher, pas une crique, pas une plage de débarquement, pas une source d'eau douce n'a changé depuis trois mille ans sur le pourtour des rivages méditerranéens et que les mêmes pitons de montagnes, les mêmes découpures de la côte servent de points de repère aux navigateurs. Historien, il nous fait lire les récits d'embuscades, de pillages et de tueries qui remplissent les relations de voyages du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle. Les ruses, les trahisures, l'appétit de l'or et du sang, la férocité y sont les mêmes que dans l'*Odyssée* : on dirait même avec plus de sauvagerie, si l'on ne pensait que le poète grec a peut-être voilé des détails qu'étaient naïvement les descriptions modernes. Ulysse lui-même, le séduisant discoureur, le préféré de la déesse Athéna, est digne de ses petits-fils les filibustiers quand, au sortir de la baie d'Ilion, il met à la voile droit sur le pays des Kikones pour y piller la ville, tuer les hommes et partager les femmes avec les richesses, en s'y prenant si bien, ajoute-t-il, et si équitablement que « personne n'eut pour lui de reproches » (*les Navigations*, II, p. 342). Je recommande aussi aux amateurs d'émotions la conduite d'un corsaire que le paisible Thévenot (1658) vit tuer un enfant de quatre mois en le prenant par un pied et en le faisant tournoyer pour le jeter loin de lui, disant à celui qui le lui apportait pour en faire un esclave : Que veux-tu que je fasse de cela ? On ne peut s'empêcher d'évoquer l'image du généreux Néoptolème, fils d'Achille, qui prend le petit Astyanax par un pied et le fait tournoyer aussi comme une massue pour assommer l'aïeul Priam : encore l'Achéen est-il moins cruel, puisqu'il agit dans la fureur du combat et qu'il détruit le rejeton d'une race abhorrée. Tout au long des volumes de M. Bérard s'égrènent des épisodes du genre violent ou souriant, où l'on voit alterner la vie brutale et aventureuse du marin homérique avec celle des pirates et des corsaires qui ont vécu tout près de nous. Les horreurs du Naufrage de la Méduse (1816) sont encore là pour nous rappeler de quoi sont capables les hommes, quand, livrés aux flots et au soleil dévorant, ils retournent à leurs instincts primitifs.

Avec beaucoup d'art M. Bérard a mis en œuvre cette thèse fondamentale : l'identité de l'homme à travers les âges. C'est une idée d'historien et aussi une idée de philosophe. La nature impose à ses œuvres, dont l'homme fait partie, une certaine immutabilité. C'est ce qui fait que la vie circule dans ces gros volumes dont chacun a plus de 400 pages, non pas la vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui, mais la vie de toujours, la vie tout court. C'est ce qui fait qu'on les lit d'un trait, je ne dirai pas comme un roman puisque ce serait diminuer la valeur historique du fond, mais comme la biographie d'un homme qui a vécu, bataillé et souffert, et dont le type se répète à longue distance dans les générations suivantes. Ulysse n'est pas moins vivant que Robinson Cruséé et il a en lui plus d'intelligence et plus de poésie.

La méthode de M. Victor Bérard a porté ses fruits ; elle a eu des répercussions chez les historiens qui l'ont lu attentivement. Un des plus notables ouvrages de la science archéologique moderne, *Virgile et les Origines d'Ostie* (1919), s'inspire d'une conception analogue. M. J. Carcopino y montre, en particulier dans la deuxième partie de son livre, que le texte de l'*Énéide* s'accorde avec les détails et les particularités de la côte italienne à l'embouchure du Tibre et que Virgile, en menant son héros depuis Troie jusque sur

l'emplacement de la Rome future, a, plus exactement qu'on ne croit, retracé la topographie ancienne des lieux et dépeint avec vraisemblance la physiologie des contemporains d'Évandre. Le poète latin a, comme le poète grec, cherché la réalité vraie. Il convient d'ajouter que nous connaissons beaucoup mieux la personnalité de Virgile et son dessein, et que nous savons pertinemment comment un homme de son temps pouvait se renseigner sur les âges passés. M. Carcopino avait donc l'avantage de marcher sur un terrain plus solide, mais sa façon d'opérer est la même et il n'oublie pas de rendre hommage à l'heureuse initiative de son devancier. A tous deux nous devons une instructive démonstration sur les aspects permanents de la nature et de l'homme et sur la part de vérité historique qui réside au fond des deux grandes épopées antiques.

M. Bérard a eu d'autres satisfactions encore. Il a vu les découvertes de Syrie, les fouilles de Byblos qui ont fourni des preuves irrécusables du contact de l'Égypte avec la côte d'Asie dès le temps de Mykérinos et de Pépi, ce qui suppose le développement d'une civilisation avancée dans la région syro-phénicienne à une date fort reculée; conclusion confirmée ensuite par la trouvaille du sarcophage d'Ahiram qui a fait remonter de trois à quatre siècles l'emploi de l'alphabet créé par les Phéniciens et montre la force productive de l'art plastique entre leurs mains dès le ^{xiii}^e siècle avant notre ère (*Navigations*, I, p. 34). Il paraît de plus en plus vraisemblable que, contrairement aux théories des « phénicophobes », la thalassocratie phénicienne battait son plein dès le second millénaire ¹.

Ces deux postulats dominent toute l'œuvre de M. Victor Bérard : 1^o sans la Phénicie et les Phéniciens on ne peut rien comprendre à l'épopée homérique; 2^o dans cette épopée il y a tout le tableau de la vie méditerranéenne depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours. En dehors de cette double conclusion dont l'importance n'échappera à personne, nous signalerons encore dans les *Navigations* quelques autres idées utiles à recueillir.

*
* *

Avec la Préface de sa traduction de l'*Odyssée*, écrite en « vers blancs » destinés à conserver le rythme et l'allure récitée du texte d'Homère, l'auteur avait résumé à l'usage du grand public et sans appareil d'érudition l'histoire de ces poèmes, telle qu'il la conçoit. L'essentiel est répété ici (*Navigations*, I, p. 11 et suiv.). L'épos des aèdes fut essentiellement une œuvre de théâtre, composée pour des auditeurs, non pour des lecteurs, consistant en une déclaration renforcée par les gestes du récitant. L'*Odyssée* actuelle, éditée par les grammairiens d'Alexandrie, qui arrangèrent et soudèrent bout à bout des œuvres très anciennes, mais différentes les unes des autres, englobe trois poèmes : le *Voyage de Télémaque*, les *Récits chez Alkinoos*, la *Vengeance d'Ulysse*. Ces trois poèmes ne sont pas d'un seul et même auteur et chacun porte la marque d'un aède particulier : le *Voyage* est d'un bon écrivain, alerte et élégant, qui connaît toutes les recettes de son métier; la *Vengeance* est d'un habile versificateur, plus artisan qu'artiste, qui cheville parfois

1. Cf. Dussaud, dans *Syria*, 1929, p. 277.

avec peine des vers lents à venir. L'auteur des *Récits* est un des plus grands poètes qu'ait connus l'humanité; c'est le véritable Homère que la Grèce classique adora et ne surpassa jamais. M. Bérard choisit trois noms dans le théâtre français pour faire sentir les nuances de son jugement sur ces trois « homérides » : Regnard, Voltaire, Racine.

Ces trois aèdes sont des grecs ioniens, établis dans quelque une des cités maritimes d'Asie Mineure qui conservait les traditions d'un régime monarchique et se réclamait d'une parenté avec la Grèce continentale. Tous trois ont vécu vers le ix^e ou le viii^e siècle avant notre ère, en s'en tenant au calcul d'Hérodote qu'il n'y a pas lieu de contester : Homère, dit-il, vivait quatre siècles avant moi (*Navigations*, I, p. 12). Ces poètes n'ont sans doute pas vu tous les lieux dont ils parlent, mais ils ont lu ou entendu des descriptions détaillées de marins et de voyageurs, soit dans des poèmes antérieurs, soit dans des manuels ou des « routiers de mer » et des « portulans » faits à l'usage des navigateurs, car il est remarquable que les descriptions odysseïennes ont une façon de dépeindre les sites et de les grouper qui est familière aux gens de mer : ceux-ci voient le paysage de leur bateau et, autant ils sont exacts pour l'aspect des côtes et leurs accidents, autant ils restent vagues ou muets sur l'intérieur des terres (*Navigations*, I, p. 309; III, p. 416).

Mais où sont ces portulans, ces cartes marines, dont on pouvait user dans une antiquité si reculée? L'auteur en cite plusieurs, dont le plus ancien est la série de reliefs et d'inscriptions que la reine d'Égypte Hatshopsitou avait fait graver sur les parois du temple de Deir-el-Bahari au xv^e siècle avant notre ère (*Navigat.*, II, p. 456). Un second, dont la date n'est pas fixée avec précision, mais qui paraît remonter aux premiers temps de la puissance carthaginoise (vers le viii^e siècle av. J.-C.), est le périple d'Hannon dont le récit était exposé dans le temple de Kronos à Carthage et qui probablement — c'est une hypothèse de Maspero — ressemblait au texte de la reine Hats-hopsitou (*Navigat.*, II, p. 462). Le troisième est le périple des Phéniciens autour de l'Afrique exécuté sur l'ordre du pharaon Néchao (vii^e siècle av. J.-C.); partis de la mer Rouge, les explorateurs rentrèrent au bout de trois ans par le détroit des Colonnes d'Hercule (*Navigat.*, III, p. 177). Le quatrième est le périple d'Himilcon, traduit en grec, puis versifié beaucoup plus tard en latin par le poète Avienus (iv^e siècle ap. J.-C.); la traduction grecque pourrait remonter au vi^e siècle avant notre ère (*Navigat.*, III, p. 238, 267, 288). Enfin les anecdotes ne manquent pas dans les historiens grecs sur les aventures des navigateurs qui, entraînés par la tempête au delà des limites des mers connues, échouent en quelque terre lointaine d'où ils reviennent riches de butin et de souvenirs. De son côté Hérodote raconte comment s'opérait régulièrement le trafic entre les marchands carthaginois et les Indigènes des côtes d'Afrique (*Navigat.*, III, p. 25, 35 et note 3, 128)¹. Assurément plusieurs de ces documents concernent une période postérieure à la composition des poèmes odysseïens, mais ils attestent par leur nombre l'existence et l'emploi courant de narrations qui dès le temps des « homérides » pouvaient être utilisées. Ajoutons que les découvertes crétoises ont depuis trente ans modifié profondément nos idées sur l'usage de l'écriture

1. Cf. S. Gsell, *Les connaissances géographiques des Grecs sur les côtes africaines de l'Océan*, 1928.

dans le bassin méditerranéen; des archives et des « bibliothèques » préhelléniques ne sont plus une hypothèse invraisemblable.

Sur l'Atlantide et sur la résurrection toute récente des discussions relatives à cette énigme (*Navigat.*, III, p. 216 à 218, 262 à 286), l'opinion de M. Bérard est très nette : c'est une pure légende¹. Son explication sur le sens de cette fable est à retenir. En plaçant dans une grande île aux confins de l'Occident les ancêtres lointains des Athéniens (environ neuf mille ans avant Solon!) et en leur faisant soutenir une longue lutte contre des ennemis venus de l'Atlantique pour réduire toute l'Europe et l'Asie en esclavage, Platon dans le *Timée* n'a pas eu d'autre intention que d'exalter, sous le couvert d'un mythe poétique, d'une part la grandeur d'Athènes repoussant l'assaut des Perses de Darius et de Xerxès, d'autre part les exploits parallèles des Hellènes de Sicile mettant en échec l'empire maritime des Carthaginois (*Navigat.*, III, p. 266). Durant ses nombreux séjours en Sicile, le philosophe avait pu mesurer le danger que Carthage faisait courir à l'hellénisme; il avait recueilli des récits sur leurs hardies et mystérieuses navigations au delà des Colonnes d'Hercule; peut-être eut-il connaissance du périple d'Himilcon. Avec tous ces éléments il bâtit un roman où sa patrie Athènes devenait la mère et la protectrice de toutes les nations civilisées, et c'est à dessein qu'il plaça cette histoire dans un profond recul qui lui permettait un dénouement commode : comme dans une féerie, un cataclysme se produit et l'île enchantée, qui représente l'âge d'or de l'humanité, s'effondre sous les flots. Un fait matériel, signalé par d'autres textes d'auteurs, donnait un air de vraisemblance à ces inventions : on parlait de hauts écueils et de fonds de boues qui obstruaient la passe au sortir du détroit des Colonnes d'Hercule, restes de l'Atlantide recouverte par la mer. Qu'on se rappelle la légende analogue de la Ville d'Ys. La description même de la capitale avec ses temples et ses palais, son canal rejoignant l'Océan, ses enceintes et ses fossés circulaires, pouvait être empruntée à la topographie de Gadès, la porte et l'entrepôt du monde atlantique (*Navigat.*, III, p. 286).

* * *

Cette revue rapide ne donne pas le bilan complet de toutes les idées originales répandues dans les trois volumes de M. Bérard. J'ai laissé de côté la discussion sur Ithaque, ayant déjà analysé ici même (*Revue arch.*, 1928, I, p. 364) l'*Alt-Ithaka* de M. Dœrfeld auquel répondent trois chapitres entiers des *Navigations* (I, p. 205 à 374). J'aurais voulu signaler aussi sa façon d'envisager les invasions primitives de la Grèce, les descentes des Achéens et des Doriens, si importantes pour l'histoire du préhellénisme (I, p. 73 et suiv.). Mais il fallait se borner et je tenais à insister sur ce qui me paraît être le résultat capital de ces laborieuses enquêtes : l'accord intime de l'antiquité avec les temps modernes. Je sympathise grandement avec l'auteur sur ce principe que je considère comme le point vital de l'enseignement du grec et que, de mon côté, j'ai tâché de mettre en lumière pendant quarante années

1. Voir l'opinion conforme de M. P. Couissin et de M. S. Reinach dans la *Rev. arch.* 1927, I, p. 396; 1929, II, p. 133.

de leçons. Je voudrais que tous les professeurs de lycée aient lu les livres de M. Victor Bérard et que les instituteurs connussent au moins sa traduction de l'*Odyssée* avec la Préface où il résume sa pensée. Il y a quelques mois, un sous-secrétaire d'État, ancien Normalien, s'exprimait ainsi dans un discours de distribution de prix : « L'enseignement classique a donc encore un rôle à jouer... C'est à la condition qu'opérant sur des langues mortes et sur des civilisations disparues, il sache leur restituer la vie, il sache les montrer vivantes en leur temps et vivantes encore dans le nôtre, il attache moins de prix aux mots qu'aux idées, il souligne les liens qui nous rattachent à ce passé, les analogies qui nous en rapprochent et cette parenté qui fait que nous ordonnons nos raisonnements, nous présentons nos discours, nous conduisons nos recherches, nous provoquons et ressentons l'émotion, nous aspirons à un idéal moral, civique, patriotique, selon des modes qui étaient à peu près ceux des anciens. » N'est-ce pas exactement le programme si bien rempli par M. Bérard? Réjouissons-nous donc de voir de telles conceptions en faveur dans les hautes sphères politiques. Mais si les études grecques en France continuent leur mouvement de chute accélérée, aurons-nous assez de l'appui d'un ministre et du savant sénateur du Jura pour l'enrayer? *Caveant consules*. Si le grec disparaît de l'enseignement public — et c'est déjà un fait accompli dans quelques lycées de province — on aura coupé le câble qui rattache le plus solidement à l'antiquité notre civilisation, notre intellectualisme et notre organisation sociale. On aura assuré le triomphe des masses ignorantes qui dans leur naïf orgueil proclament, à chaque génération, que le monde moderne commence avec elles.

Edmond POTTIER.

Le IV^e Congrès international d'archéologie.

Le Congrès, tenu à Barcelone du 23 au 29 septembre 1929, marque la reprise des assises archéologiques internationales interrompues depuis 1912. Coïncidant avec l'Exposition internationale, cette réunion a profité du groupement temporaire d'un ensemble extraordinaire d'œuvres d'art appartenant aux Musées et aux trésors des églises de l'Espagne entière.

A l'appel du Comité organisateur ayant à sa tête le marquis de Foronda, directeur de l'Exposition, et le duc d'Albe, président de l'Académie royale d'Histoire, assistés de MM. Melida, Gome -Moreno, Obermaier, Alvarez-Osorio, Taracena, Ferrandis, Montaner et Bosch Gimpera, secrétaire général, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, la Hollande, l'Italie, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie et la Suède avaient répondu en envoyant des délégations officielles. La France était représentée par MM. Durrbach, Bonin, Graillot, Lantier et Pzyluski, auxquels s'étaient joints MM. Albertini, représentant le Gouvernement général de l'Algérie, et Bégouen, délégué du Sous-Secrétariat d'État des Beaux-Arts.

Le programme, très soigneusement établi, comportait, en plus des séances de travail, des visites aux Musées et au Palais National de l'Exposition, des excursions au Montserrat et aux ruines d'Emporion.

Parmi les nombreuses communications présentées aux deux sections d'ar-

chéologie classique et de préhistoire, il faut signaler celles de M. Péricot sur les fouilles de la grotte du Parpallo, de MM. Ugo Rellini et A. Taramelli sur les rapports des civilisations de l'Italie et de l'Espagne au néolithique et à l'âge du bronze, de M. Scharf sur la place de l'Égypte dans le plus ancien monde méditerranéen, de M. Crawford sur l'utilisation de la photographie aérienne pour la recherche des ruines antiques. Il y eut des communications en allemand et en italien, mais les langues dominantes du congrès furent l'espagnol et le français.

Deux après-midi ont été consacrées à la visite, sous la conduite de M. P. Bosch Gimpera, du Musée de la Ciutadella et de la section archéologique du Palais National. Le Musée de Barcelone renferme de très importantes séries dont le classement définitif reste malheureusement inachevé. Il serait à souhaiter que la Députation de la province, qui a déjà tant fait pour l'archéologie en Catalogne, trouvât les fonds nécessaires pour mener à bien l'achèvement de cette tâche.

Depuis 1915, date de sa création, le Service des Recherches archéologiques de Barcelone a fait entrer au Musée un nombre fort considérable d'objets provenant des fouilles entreprises par lui dans les grottes funéraires du sud-ouest de la Catalogne et du littoral méditerranéen qui appartiennent à l'énéolithique; dans les sépultures à inhumation de type pyrénéen qui sont contemporaines; à Majorque, dans les talayots de l'âge du bronze et dans les ruines des villages ibériques de Latène en Bas-Aragon. A côté de ces découvertes, le sanctuaire de Castellar de Santisteban (Jaen) dresse son petit peuple d'orants et de guerriers; les nécropoles et les établissements de Puig Castellar et de Cabrera de Mataro ont fourni des témoignages de l'établissement des Celtes dans le pays. Une salle tout entière est réservée au produit des fouilles d'Emporion, la plus importante des colonies grecques établies sur la côte orientale de l'Espagne. Au Palais National ont été groupés, pour la durée de l'Exposition, les plus beaux exemplaires de l'art espagnol depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin de l'époque romaine : têtes du Cerro de los Santos, statuettes de bronze des sanctuaires ibériques de Despeñaperros et de la Luz, vases peints d'Azaila et de Numance, trésors de Javea et d'Aliseda, négrillon de bronze de Tarragone, etc. Des plans en relief de Numance, d'Azaila, d'Emporion et des monuments des Baléares permettent de se rendre compte des découvertes réalisées au cours de ces vingt dernières années. Dans les salles de préhistoire, à côté de reproductions en couleurs du célèbre plafond d'Altamira et des principales peintures rupestres de la région du Levant, sont exposés les mobiliers les plus caractéristiques des diverses civilisations du paléolithique et du néolithique. Dans la vitrine renfermant le produit des fouilles de la *Cova Negra*, une belle gravure de biche et un harpon magdalénien de type français fournissent la preuve directe de la descente jusque dans l'ancien royaume de Valence des influences et de l'art magdaléniens. Ce groupement d'œuvres d'art, dispersées à travers les musées de la péninsule, est riche en enseignements de toute nature et permet d'embrasser d'une seule fois les actions et réactions des diverses civilisations qui se succédèrent dans le temps et l'espace.

Au cours de la séance de clôture, un certain nombre de résolutions et de vœux furent exprimés, et il a été décidé que le V^e Congrès international d'archéologie se tiendrait, au mois d'avril 1930, à Alger. Un comité inter-

national est chargé de la préparation et de l'organisation de ces réunions qui, à partir de 1930, auront lieu tous les trois ans.

A la suite du congrès, pendant la première semaine d'octobre, des excursions avaient été organisées aux Baléares, aux villages ibériques du Bas-Aragon, à Numance et à la caverne d'Altamira. Tous ceux qui prirent part à ce pèlerinage aux berceaux de la civilisation espagnole garderont le meilleur souvenir de l'hospitalité qui leur fut offerte et des attentions dont ils furent comblés par les Universités et les Conseils provinciaux. Une large part de leur gratitude ira à M. P. Bosch Gimpera qui fut l'animateur de ce voyage archéologique. A l'occasion de ces excursions, des guides, rédigés en espagnol, en français et en allemand, ont été publiés; on y trouvera une excellente mise au point des découvertes réalisées sur les principaux chantiers de fouilles, de nombreux plans de ruines et la reproduction des objets les plus intéressants recueillis au cours des travaux¹.

Raymond LANTIER.

Le bréviaire de Philippe le Bon.

Parmi les sciences historiques, l'étude de la liturgie est une des plus captivantes, une de celles qui nous permettent d'évoquer le plus sûrement le passé, de faire revivre pour un instant les ruines elles-mêmes, et l'on regrette parfois de la voir négligée par ceux mêmes qui font profession de connaître les choses et les hommes d'autrefois.

Nous avons, sur la liturgie parisienne, des études de détail, parfois remarquables, mais il nous manque encore un ouvrage d'ensemble où l'on nous ferait connaître l'histoire des offices, des processions, des représentations et mystères, des cérémonies diverses, qui se déroulaient sous les voûtes de Notre-Dame, dont le grand vaisseau et les doubles collatéraux se prêtaient admirablement au développement de la liturgie. Cependant, le sujet est magnifique : la liturgie parisienne est une des plus riches de la chrétienté et elle a eu, pendant tout le Moyen Age, une influence considérable. Les nombreux légendaires, missels, bréviaires parisiens permettent de suivre son évolution à travers les siècles. Les sources d'archives, les registres capitulaires, presque entièrement conservés, sont pleins de détails précieux sur ce sujet. L'histoire du monument est aujourd'hui connue, mais l'étude de la liturgie permettrait de préciser bien des détails de la décoration intérieure et du mobilier. Souhaitons qu'un si beau volume tente un jour quelque élève de l'École des Chartes.

Voici déjà une importante contribution à l'histoire de la liturgie parisienne

1. H. Obermaier, *Altamira*; J. de C. Serra Rafols, *Las Islas Baleares*; P. Bosch Gimpera, *Bajo Aragon*; J. Cabre Aguiló, *Azaila*; M. Gonzalez Simancas, *Sagunto*; B. Taracena Aguire, *Numancia*; P. Bosch Gimpera et J. de C. Serra Rafols, *Emporion*; J. M. de Navascues, *Tarragona*; J. Ramon Mélida, *Merida*; Conde de Aguiar, *Sevilla (guía arqueologica de la ciudad y de Itálica)*; F. Alvarez-Osorio, *Museo arqueológico de Madrid*; P. Bosch Gimpera, J. de C. Serra Rafols, *El museo arqueológico de Barcelona*; J. Ferrandis Torres, *La moneda hispanica*. Toutes ces brochures sont au Musée de Saint-Germain.

au ^{xv}^e siècle que nous apporte M. l'abbé Leroquais, en publiant un des plus beaux bréviaires parisiens, le *Bréviaire de Philippe le Bon*¹.

M. l'abbé Leroquais ne chôme guère. A peine a-t-il fini son grand ouvrage sur les livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale, dont nous avons annoncé ici même l'apparition, qu'il se rend à Bruxelles, appelé par le Comité de l'œuvre nationale pour la reproduction de manuscrits à miniatures de Belgique, dont on connaît la féconde activité, pour diriger la publication du *Bréviaire de Philippe le Bon*.

Ce beau manuscrit en deux volumes, de la Bibliothèque royale de Belgique, est intéressant à un double point de vue : son texte est celui de l'ancien bréviaire de Paris; sa décoration appartient à cette époque où la miniature des Flandres se détache peu à peu des influences françaises pour se développer librement suivant son génie propre.

Neuf peintures à pleines pages, un grand nombre de miniatures, des lettres ornées, des bordures décorent le manuscrit. Toutes ont été reproduites, à grandeur d'original et en couleurs, avec un soin et une précision qui ne laissent rien à désirer au plus délicat des bibliophiles. Depuis 1849, où le comte Léon de Laborde attirait, pour la première fois, l'attention sur ce manuscrit, ces miniatures ont été étudiées à maintes reprises, notamment par le P. Van den Gheyn, Léopold Delisle, le comte Durrieu et, plus récemment, par MM. Vitzthum, Friedrich Winkler et Lyna, qui étaient tombés à peu près d'accord pour les attribuer à Jean Tavernier, qui travailla pour Philippe le Bon à Tournai, puis à Audenarde, et à Guillaume Vrelant, le maître de Bruges. M. l'abbé Leroquais a repris cette étude et, s'appuyant sur un grand nombre d'autres manuscrits, dont il publie les miniatures en appendice, il établit d'une manière à peu près certaine que l'ensemble de la décoration est l'œuvre de Guillaume Vrelant, sauf deux grandes peintures, représentant l'Arbre de Jessé et la Nativité, qui peuvent être attribuées à Jean Tavernier. Quant à la date de l'exécution, l'étude serrée et ingénieuse du contexte permet de la placer après 1445 et, sans doute, en 1455 ou 1456.

Le texte même du manuscrit a fourni à M. l'abbé Leroquais l'occasion de donner une étude minutieuse et richement documentée sur les bréviaires manuscrits de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne et sur la liturgie parisienne au ^{xv}^e siècle. Ce dernier chapitre nous a paru particulièrement digne d'être noté.

Le *Bréviaire de Philippe le Bon* est un bréviaire parisien, les noms des saints propres au diocèse de Paris inscrits sur le calendrier le prouvent surabondamment. Mais ce n'est pas, comme on l'a pensé parfois, le bréviaire de la Sainte-Chapelle : c'est celui de Notre-Dame. Nous y lisons des détails qui ne peuvent se rapporter qu'à Notre-Dame, dont on sait que le chœur était fermé par un jubé surmonté d'une crucifixion et que le maître-autel était dominé par la chaise de saint Marcel et placé un peu en avant de l'autel de la Trinité ou des Ardents, sous lequel étaient abritées les chasses de saint Séverin, saint Germain, saint Gendulpe, saint Lucien, sainte Ursule.

1. Le *Bréviaire de Philippe le Bon*, bréviaire parisien du quinzième siècle, étude du texte et des miniatures par M. l'abbé U. Leroquais. A Bruxelles, Œuvre nationale pour la reproduction de manuscrits à miniatures de Belgique, 1929, 2 vol. in-fol., dont 1 de pl., en partie en couleurs.

L'étude comparative du bréviaire romain actuel et du bréviaire parisien d'alors nous montre bien des disparitions dans les fêtes, bien des modifications dans le cérémonial. La liturgie de Notre-Dame de Paris, lourde de tout ce que les siècles y avaient accumulé, était pleine de détails savoureux et pittoresques, et il faut suivre, avec l'abbé Leroquais, pour sentir tout le charme de ces anciennes liturgies, la célébration de l'office de la nuit de Noël, où l'on évoquait, suivant les termes d'un sermon attribué à saint Augustin, les témoignages des prophètes et de la Sibylle, et qui se terminait par le beau chant de la généalogie de saint Mathieu, prélude de la Nativité, office sculpté dans la pierre à la façade de Notre-Dame la Grande à Poitiers, comme l'a montré M. Mâle, ou encore cet office du matin de Pâques, véritable mystère joué par les clercs dans le chœur de Notre-Dame, avec l'arrivée des saintes femmes au Tombeau, le dialogue avec l'Ange, puis leur retour auprès des apôtres, figurés par les chantres, et les récits succédant aux interrogations pressées :

*Dic nobis, Maria,
Quid vidisti in via ?*

Les fêtes des saints étaient pleines de détails tragiques ou aimables : sur le vieux fond grégorien étaient venues s'ajouter, du ix^e au xvi^e siècle, les histoires des saints dont le culte était florissant en Gaule avant la fin du viii^e siècle, et aussi celles des saints propres au diocèse de Paris. Les « légendes », c'est-à-dire les vies de saints « destinées à être lues » dans les églises, dans les cloîtres et pendant l'office, étaient conservées dans les passionnaires, dont certains remontaient à l'époque mérovingienne. Du vi^e au xii^e siècle, on lisait directement dans ces passionnaires les passages relatifs à la vie du saint, à son martyre, à ses miracles, aux translations de ses reliques. Puis des extraits furent faits de ces passionnaires et réunis dans le lectionnaire de l'office qui, au xiii^e siècle, fut intercalé au bréviaire. C'est là qu'il faut chercher l'explication des scènes sculptées à la façade de nos cathédrales et sur les chapiteaux de nos cloîtres, peintes sur les murs ou sur les verrières de nos églises.

Je voudrais pouvoir dire plus longuement tout l'intérêt de cette belle publication ; qu'il me suffise de rappeler les félicitations que vient de décerner à son auteur l'Académie des Beaux-Arts, en lui attribuant une de ses plus hautes récompenses.

Marcel AUBERT.

(Débats, 4 août 1929.)

Découvertes archéologiques en U. R. S. S.

Les découvertes et les publications archéologiques en U. R. S. S. se sont multipliées au cours de ces dernières années. Des fouilles nombreuses et très bien conduites ont apporté un ensemble de documents nouveaux et d'un haut intérêt pour l'étude des relations entre l'Europe orientale et occidentale. En Ukraine, le Musée archéologique de Kharkoff a entrepris l'exploration méthodique des villages et des cimetières appartenant à la civilisation dite de Tripolié. Grâce à l'obligeance de M. Fedorovski et de l'Association ukrainienne pour les relations intellectuelles entre l'U. R. S. S. et l'étranger, nous avons

pu reprendre des relations scientifiques, trop longtemps interrompues, et des échanges de publications ont pu être rétablis avec divers centres intellectuels.

Il nous a paru intéressant de tenir les lecteurs de la *Revue* au courant de ces découvertes. M. Georges Sandrock, ancien élève de l'École du Louvre, a bien voulu se charger de la rédaction de ces bulletins.

R. L.

I. — LA STATUETTE DE KOSTENKI.

Dans les *Matériaux d'Ethnographie*, t. III, p. 139-142 (Leningrad, 1926), M. Efimenko reprend l'étude de la statuette de femme en ivoire (fig. 1) découverte, en 1923, à Kostenki (gouvernement de Voronège¹), dans une cachette



Fig. 1.

rectangulaire, profonde de cinq centimètres, pratiquée dans un foyer où avaient été enfouis avec elle des fragments d'ivoire de mammoth, des pointes de même nature et des côtes de cheval travaillées en forme de petites pelles. L'étude du mobilier recueilli dans cette station permet de la rattacher au grand groupe d'établissements qui s'échelonnent à travers l'Europe entière depuis le golfe de Gascogne jusqu'à la Russie méridionale, en passant par la Bavière et la Basse Autriche.

L'industrie du silex aussi bien que l'art des statuettes militent en faveur de ce rapprochement, et la présence dans les foyers de pointes à cran, découvertes récemment par M. Efimenko, confirme la parenté existant entre Kostenki et les stations occidentales.

Quelles sont les origines de cette civilisation? Vient-elle d'Orient, d'Asie, ou bien la Russie méridionale n'est-elle qu'une province de la grande civilisation méditerranéenne? Il semble que cette seconde hypothèse soit préférable, d'autant plus que notre statuette, la plus parfaite de celles que l'on possède, ne peut être considérée, comme le pensait M. S. Reinach, comme le prototype de ces œuvres d'art, puisque son origine doit être assez récente, contemporaine de l'apparition du solutréen.

Il y a lieu de rapprocher de la figurine de Kostenki une image féminine sur défense de mammoth découverte à Predmost qui appartient au solutréen avancé et rappelle de près notre figurine : mêmes seins allongés et pendants,

1. Cette statuette a été publiée par M. S. Reinach dans l'*Anthropologie*, 1924, p. 346-350.

même bassin très développé, mêmes hanches étroites et mêmes bras à peine indiqués. La tête est ornée de traits parallèles réunis par des hachures qui ne sont sans doute que la représentation d'une coiffure, et non de tatouages comme le pensait M. H. Obermaier. De semblables traits se retrouvent sur la poitrine de la statuette de Kostenki.

L'homme de Kostenki a également utilisé pour la fabrication de ces images la pierre calcaire. Le Musée Russe conserve une statuette qui provient très probablement de ce même gisement : c'est une figurine de femme, taillée dans le calcaire et dont la partie supérieure est brisée. M. Efimenko a recueilli également dans ses fouilles une petite statuette d'animal, assez maladroitement exécutée, mais qui peut cependant être comparée au mammoth d'ivoire de Predmost.

En résumé, la station de Kostenki I doit être classée dans le grand groupe des stations du paléolithique supérieur de l'Europe orientale que caractérisent les gisements de Willendorf, Predmost et Kostenki. Ces établissements où s'est développée une civilisation assez particulière appartiennent à l'aurignacien tardif et au solutréen. Alors que Predmost est contemporain du solutréen évolué, Willendorf d'un aurignacien final, Kostenki, avec ses pointes à crans, occupe une situation intermédiaire que l'on peut placer au début du solutréen.

II. — LA CIVILISATION DE TRIPOLIÉ EN UKRAINE.

La république soviétique d'Ukraine, l'ancienne Petite Russie, est le pays des steppes que le Dnièper sépare, à l'est et à l'ouest, en deux grandes régions naturelles. La fertilité du sol et la douceur du climat ont contribué à faire de ces plaines un pays agricole. Dès le néolithique, on trouve, installés sur les terres-noires (*tchernosiom*), les laboureurs de la civilisation de Tripolié; mais cette richesse est aussi la cause des malheurs qui se sont de tous temps abattus sur ces régions et à la fin de cette même période des envahisseurs, le peuple des tombes à squelettes accroupis, supplantent les agriculteurs de Tripolié. Cette civilisation intéresse donc tout particulièrement les archéologues ukrainiens qui viennent de fonder un recueil périodique consacré à son étude, *la Culture de Tripolié en Ukraine*, dont le premier fascicule, publié sous la direction de MM. V. Kozlovska et P. Kourinny, a paru à Kharkoff en 1926.

Les premières découvertes remontent à environ vingt-cinq ans et sont dues aux recherches de V. Kvoïka. On avait alors tendance à reconnaître deux grandes phases, l'une caractérisée par la présence d'une céramique à décor curviligne ou spiraliforme incisé, l'autre par l'abondance de la poterie peinte qui n'apparaissait que rarement à la première époque. De nouvelles découvertes sont venues qui ont modifié ce premier essai de classification. M^{lle} Valérie Kozlovska a étudié particulièrement *la Céramique de la civilisation A* (p. 140-163). Elle montre que le nom de *civilisation de la céramique peinte* que l'on avait appliqué aux diverses manifestations de cette culture est inexacte, car dans la phase A comme dans la nouvelle phase C (fouilles du village Boryssivka), la poterie peinte est rare.

Parmi les nombreux problèmes que posent les nouvelles découvertes, l'un des plus complexes est celui de la destination des *totchki*, en russe *plochadki*,

aires d'argile plus ou moins étendues, brûlées intentionnellement, dans lesquelles on a voulu reconnaître tantôt des emplacements de sépultures à incinération, tantôt des restes d'habitations. P. Kourinny (*Les Monuments de la civilisation trypillienne*, p. 67-96) ne pense pas que la diversité de formes de ces ruines permette de les classer dans une seule catégorie et de leur attribuer toujours une même signification. Les populations de la civilisation de Tripolié ont été des constructeurs assez habiles. Ils ont utilisé des cavernes, telle la grotte de Biltcha-Zlota en Galicie, creusé des fonds de cabanes elliptiques ou rectangulaires de 2 m. \times 3 m., dont la profondeur maximum ne dépasse pas 1 m. 50. Les fosses étaient recouvertes de branchages revêtus d'une couche de terre ou d'argile calcinée. A l'intérieur, on retrouve un foyer en argile brûlée, ou bien une sorte de four creusé dans l'une des parois. Le Musée de Kiev possède un petit monument en terre cuite (fig. 2)



Fig. 2.

qui justement reproduit l'un de ces fours. Il y a encore d'autres constructions que M. Kourinny désigne sous le nom d'habitations souterraines. Elles sont caractérisées non seulement par des planchers en argile, des fosses et des fours, mais aussi par des restes de poutres, de murailles percées de portes et de fenêtres. Certaines de ces demeures étaient revêtues intérieurement de peintures de couleur jaune, blanche et rouge et dans le fond même

de la maison, à travers les couches d'argile calcinée, avaient été pratiqués des silos à provisions et des fosses pour les poteries. Il y a lieu de signaler que certaines de ces excavations contenaient des ossements brûlés et saupoudrés d'ocre jaune. Dans la station de Souchkivka, M^{me} V. Kozlovska (*Emplacements de la vie préhistorique de la civilisation trypillienne près du village de Souchkivka à la Houmantchina*, p. 43-66) a recueilli de petits modèles en argile figurant des maisons dont l'une est creusée dans le sol, les autres semblables à celles précédemment découvertes en Pologne (fig. 3).

La « maison des morts » rappelle la demeure des vivants; elle est essentiellement constituée par une fosse de 12 à 14 m², profonde de 2 mètres, dont le fond aussi bien que le parois sont revêtus d'une couche d'argile calcinée. Il n'est pas impossible que des murs aient été élevés au-dessus du sol, faits d'une carcasse de poutres et de branchages recouverte d'argile. Sur une des faces s'ouvre la porte qui pouvait être obstruée par une dalle et du côté opposé une fenêtre était pratiquée pour laisser s'échapper la fumée des incinérations. A l'intérieur sont disposés les urnes cinéraires et le mobilier qui parfois portent les traces très nettes d'un feu allumé à l'intérieur de la maison. Le type le plus caractéristique de ces maisons des morts a été recueilli dans les fouilles de Petreny.

Enfin, parmi les *totchki*, on trouve un certain nombre de constructions dont l'usage n'est pas toujours facile à établir. L'un des plus curieux, dans lequel

M. Kourinny propose de reconnaître les restes d'un four de potier, ne se distinguant guère par le procédé employé pour son édification des autres fours découverts dans certaines maisons.

Il n'est pas douteux que certains de ces *totchki*, principalement ceux de très grandes dimensions (18 m. \times 30 m.), ne soient autre chose que des aires utilisées pour des incinérations. Celles-ci ont été étudiées par M. V. Chtérbakivsky (*les Totchki à incinération et la céramique peinte* p. 119-138).

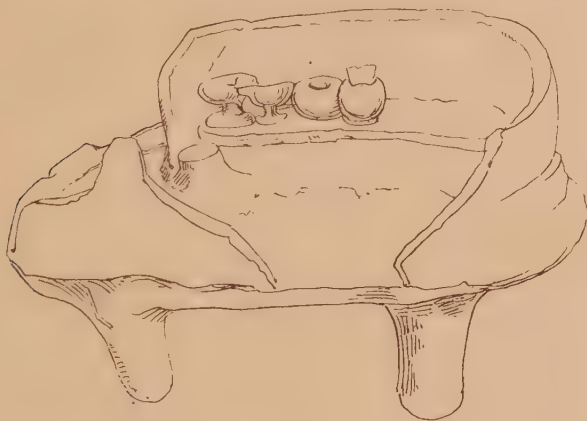


Fig. 3.

Il est, en effet, impossible de supposer l'existence d'une hutte de pareilles dimensions dont le toit n'aurait pas été supporté par des poutres, et jamais on n'a retrouvé la trace de poutres sur ces emplacements. D'autre part, si des maisons avaient existé, comment expliquer la présence des amoncellements de cendres qui recouvrent toute la superficie de ces *totchki* ? Aucune construction n'aurait pu résister à une telle succession d'incendies allumés volontairement.

M. Chtérbakivsky compare ces emplacements aux nécropoles de Surghul et d'El-Hibba en Mésopotamie, fouillées par Koldewey ¹, où était pratiqué le rite de l'incinération complète ou incomplète. Le corps était brûlé sur une plate-forme d'argile; les ossements et les cendres, recueillis dans des urnes, étaient disposés ensuite sur l'aire, ou bien encore le cadavre était enveloppé dans une couche d'argile à l'intérieur de laquelle il était comme cuit. Lorsque la plate-forme était complètement occupée par ces incinérations, une couche d'argile recouvrait l'ensemble de sépultures et ainsi de suite sur plusieurs étages. De semblables tombes ont été découvertes à Moussian ², près de Suse, et peut-être à Chamiramante, près du lac de Van, en Thrace et

1. *Die altbabylonischer Gräber in Surghul und El-Hibba*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, II, 1887, p. 403-430.

2. *Mém. de la Délég. en Perse*, VIII, p. 76, fig. 102-105.

dans les Balkans ¹. Or, il n'est pas sans intérêt de remarquer que les nécropoles de la région du Dniester ont sensiblement le même caractère. On y retrouve les mêmes *totchki* funéraires superposés, recouverts de couches d'argile calcinée, avec les mêmes emplacements pour la poterie funéraire. Ce groupe est tout à fait identique à ceux de la civilisation de Tripolié en Ukraine : mêmes couches d'argiles brûlées et superposées, même genre de mobilier funéraire, mêmes squelettes repliés incomplètement brûlés. Aussi M. Chtérbakivsky est-il disposé à rechercher en Mésopotamie les origines de ce type de sépulture, mais il est bien difficile de déterminer par quelle route l'incinéra-

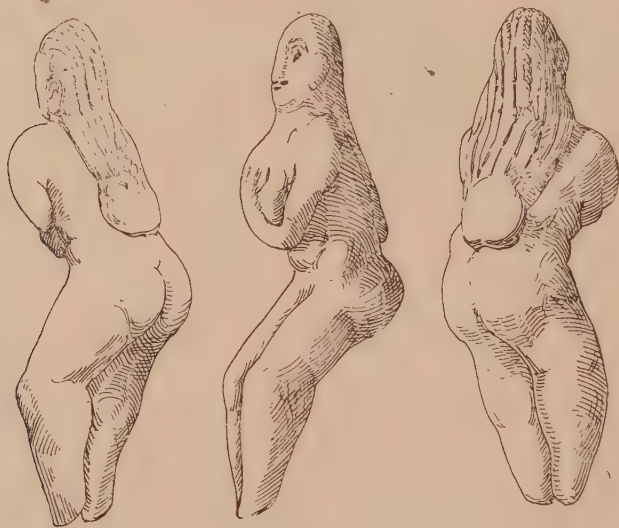


Fig. 4.

tion a pénétré en Ukraine. Déjà Kvoika avait remarqué que la poterie peinte, quand elle apparaît en Ukraine, est parfaitement cuite, sonore, d'une pâte fine et cuite dans des fours spéciaux. Un de ces fours vient d'être découvert. Une pareille technique se retrouve dans les Balkans, à Issarlik II et à Suse. En Ukraine, les fouilles de Tomachivka ont donné des poteries qui appartiennent à la période la plus ancienne du Bronze hongrois (xvii^e-xv^e siècle av. J. -C.). On a trouvé, aussi bien en Ukraine qu'en Bessarabie, Thrace et Asie Mineure, la poterie à fond m melonné qui se rencontre dans la civilisation du campaniforme de l'Europe occidentale et centrale, antérieurement à la période d'Aunjetitz. Tout cela nous conduit à admettre que les stations et nécropoles ne sont pas antérieures à 2000 avant notre ère.

Si les potiers de la civilisation de Tripolié ont été d'habiles artisans, il ne semble pas que les coroplastes aient été en possession d'une technique aussi

1. Seare et Degrand, dans *Bull. de corr. hell.*, 1906, p. 359 sq.

avancée. Les statuettes d'argile, à l'exception de quelques idoles, sont assez rares et les deux découvertes de figurines que signale M. N. Makarenko (*Études sur la civilisation trypillienne*, p. 165-186) sont particulièrement intéressantes.

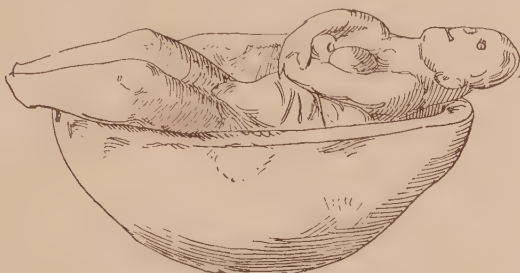


Fig. 5.

La première de ces trouvailles est due à M. Antonovitch qui a recueilli dans le village de Krinitchka, en Podolie, une statuette de femme serrant sur sa poitrine un petit enfant (fig. 4 et 5) qui, au moment de la découverte, reposait, semble-t-il, dans une petite coupe d'argile sans pied, ce qui explique l'attitude du personnage représenté comme couché sur le dos, les jambes relevées. La femme est nue, une abondante chevelure retombe sur les épaules et dans le dos, les traits du visage sont indiqués par des incisions; la tête, cependant, déformée avant cuisson, reste conventionnelle.

La seconde figurine, dont la tête manque, représente un homme assis dans un fauteuil à quatre pieds (fig. 6), pourvu d'un dossier.



Fig. 6.

À la lumière de ces découvertes, la civilisation de Tripolié apparaît en Ukraine comme particulièrement riche. En plus de la céramique qui jusqu'à ces dernières années en était la marque distinctive, elle est caractérisée par un mode de construction qui paraît lui avoir été particulier. Nous voulons parler des *totchki* dont seule une exploration minutieuse permettra de déterminer exactement la destination. Toutefois il est déjà possible de constater que la présence d'aires d'argile calcinée n'indique pas forcément l'existence d'incinérations. Il y a là un procédé technique employé dans des constructions fort diverses, de caractère rituel ou utilitaire.

Georges SANDROCK.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

HENRI GOELZER.

Président de l'Académie des Inscriptions depuis le mois de janvier dernier, Henri Goelzer, né dans l'Eure en 1853, est mort subitement à Esprels (Haute-Saône), le 3 août 1929. Il avait soixante-dix-sept ans.

Quand il sortit de l'École normale, agrégé de grammaire, Goelzer, qui avait été formé par le grammairien philosophe Charles Thurot, se fit bientôt connaître par l'ouvrage souvent réédité qu'il publia en collaboration avec Riemann et dont l'enseignement de Thurot forme la base : *Grammaire comparée du grec et du latin*, 1897-1901. Une excellente thèse latine sur la latinité de saint Jérôme, travail original (1884), l'avait recommandé de bonne heure aux érudits; son étude sur la latinité de saint Avit ne fut pas moins appréciée (1889). Ses grands dictionnaires (notamment un français-latin, 1904, qui ne doit rien à celui de Quicherat et lui est supérieur), puis ses remarquables éditions et traductions de Virgile et de Tacite, le mirent peu à peu au premier rang des latinistes français. Sa carrière universitaire fut une rapide ascension : professeur au Prytanée de la Flèche, puis au lycée de Poitiers et au lycée Condorcet à Paris, il fut ensuite maître de conférences à l'École normale et finalement professeur à la Sorbonne. L'Académie des Inscriptions l'avait élu en 1923; il rendit alors de notables services à la commission de l'Union académique qui s'occupe de préparer un nouveau dictionnaire du latin médiéval et en fut nommé président. Bon et solide érudit, faisant bien tout ce qu'il croyait pouvoir entreprendre, Goelzer, aussi bienveillant que laborieux, sera regretté et difficilement remplacé.

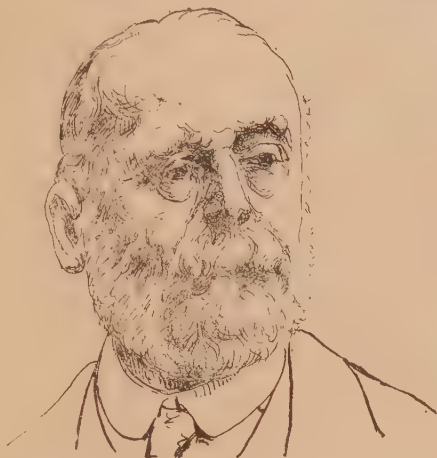
S. R.

JACQUES DOUCET.

A la fin d'octobre 1929 est mort à Paris, âgé de soixante-dix-sept ans, un bienfaiteur éminent de la science qui a pour objet l'archéologie et l'histoire de l'art. Il est vraiment affligeant que la disparition d'un Mécène aussi exceptionnel ait à peine été notée dans la grande presse; elle doit l'être ici.

Entré jeune dans les affaires de son père, affaires de chemiserie d'abord, puis de couture féminine, Doucet employa ses bénéfices, qui furent très considérables, à l'acquisition d'une grande collection d'œuvres du XVIII^e siècle, dont la vente, en 1912, fut un événement dans le commerce des belles choses et produisit plus de 12 millions. Mais, antérieurement à cette date, il avait dépensé 4-5 millions pour créer, rue Spontini, la bibliothèque d'art et d'archéologie qui ne cessera jamais de porter son nom. Ce fut le résultat d'une constatation fâcheuse : ayant entrepris un travail sur son époque favorite, le

xviii^e siècle, il s'aperçut qu'aucune bibliothèque publique de Paris ne lui fournissait les livres nécessaires. Bien vite, son plan s'élargit ; pendant quelques années, il acheta sans compter, avec passion, des livres sur l'art et l'archéologie de toutes les époques, même des gravures, des dessins originaux et des manuscrits. Vers la fin de la guerre, effrayé de la tournure que prenaient les événements, il donna tous ces trésors à l'Université de Paris (1^{er} janvier 1918). Celle-ci, grâce au legs fait à l'État d'un magnifique immeuble par Mme^l Salomon de Rothschild, a pu l'installer de façon très satisfaisante et l'ouvrir assez largement aux travailleurs. Les projets mis en avant pour la transférer près de l'Observatoire n'ont heureusement, jusqu'à ce jour, pas abouti¹.



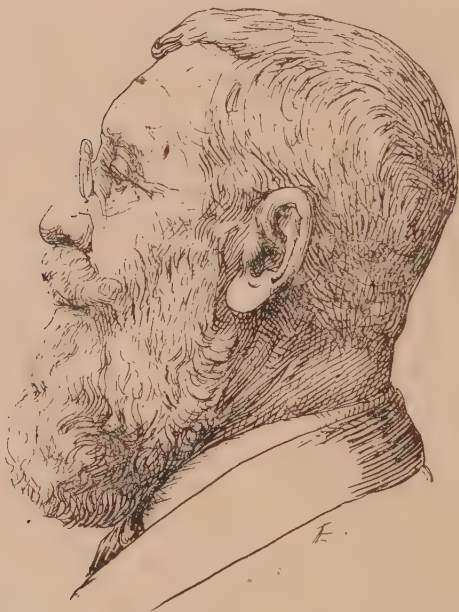
S. R.

LE DOCTEUR CAPITAN.

Né à Paris en 1854, mort dans cette ville le 27 août 1929, Louis Capitan était médecin de profession ; il fut chef de clinique de Germain Sée et acquit rapidement une réputation fondée sur la sûreté de son diagnostic. Mais il s'était tourné jeune encore, sous l'influence de Gabriel de Mortillet, vers les études préhistoriques (1869) et explora d'abord les stations de l'Indre et de la Vienne, qui fournirent matière à ses premières publications (1874). Celles-ci, tant dans le domaine du préhistorique français que dans celui de l'américanisme, sont au nombre de plusieurs centaines ; Capitan en a publié lui-même la liste, facile à compléter, où l'on relève ses recherches à Font-de-Gaume, aux Combarelles, à Limeuil, à la Madeleine, généralement en collaboration avec MM. Breuil, Peyrony Bouyssonie, etc. Rien qu'à la bibliothèque du Musée de Saint-Germain, il y a près de 70 ouvrages et tirages à part de Capitan, sans compter les nombreux articles non publiés séparément. Capitan voyagea beaucoup, même dans l'Amérique centrale ; jusqu'à la fin de sa vie, il se rendait volontiers sur le terrain dès qu'une découverte y était annoncée et ne manquait pas de fréquenter tous les Congrès. Membre libre de l'Académie de Médecine, professeur à l'École d'anthropologie, directeur de la *Revue d'anthropologie*, il appartenait aussi au Comité des travaux historiques, à la Commission des monuments historiques, à l'Institut international d'an-

1. Doucet a fait beaucoup de libéralités au Louvre et à la Sorbonne. On n'en a pas encore donné le détail.

thropologie, à l'Institut de paléontologie humaine, à la Commission du Vieux-Paris (qu'il connaissait à merveille), à la Société d'anthropologie, au Collège de France, où il occupa la chaire d'américanisme fondée par Loubat (1908), etc. Pendant la guerre, il montra beaucoup de dévouement comme médecin en chef de l'hôpital Bégin. Les belles collections préhistoriques et ethnographiques qu'il avait formées seront conservées, suivant ses



volontés, les unes au Musée national de Saint-Germain (salle Capitan, inaugurée de son vivant)¹, les autres au Musée du Trocadéro.

L'hommage rendu à l'activité vraiment surprenante de Capitan et à la variété de ses connaissances implique nécessairement, comme toute activité exubérante, certaines réserves. Il travaillait trop vite et manquait un peu d'esprit critique. Certaines communications sur des questions américaines qu'il fit à l'Académie des Inscriptions (1910) n'y servirent point sa candidature, bien qu'il ait réuni à plusieurs reprises de nombreux suffrages (1912, 1917, 1919)². Son goût excessif pour la collaboration avait fini par éveiller de justes méfiances et l'histoire dira que ce fut la cause principale du scandale de Glozel. Ayant vi-

sité, pendant l'été de 1925, le lieu des découvertes (*Bull. du Comité*, 1926, p. xx), il offrit sa collaboration au docteur Morlet pour une publication qui serait signée « Capitan et Morlet ». Sur le refus formel de celui-ci, qui refusa de lui permettre d'assister aux fouilles, Capitan engagea, sans rien imprimer d'ailleurs, une guerre sans relâche, poursuivie jusque dans sa chaire du Collège de France, contre l'authenticité du gisement. Il avait écrit à un archéologue de Vichy, M. Mosnier : « Le docteur Morlet a tort de se montrer aussi dédaigneux des vrais savants. *Jamais Glozel ne sera reconnu authentique.* » (*Matin*, 28 déc. 1927.) Capitan n'a pas démenti cette lettre. A tort ou à raison, on y vit une tentative de main mise sur Glozel, avec menaces sous-entendues. Et pourtant Capitan n'était pas seulement un savant

1. Cf. *Catal. illustré*, t. II, p. 106.

2. C'est à tort qu'on lui fit un crime d'avoir signalé des silex égyptiens dans l'îlot de Riou près de Marseille (1907), car c'étaient bien des silex égyptiens et il eut le mérite de le reconnaître ; seulement, ils avaient été apportés d'Égypte et semés là par un farceur dont on sait le nom.

très informé, mais un homme excellent et serviable! L'amour-propre offensé est un poison de l'âme; on en eut là une nouvelle et triste preuve.

S. R.

JEAN PSICHARI.

Bien qu'il appartienne surtout, par la nature de ses travaux, à l'histoire de la philologie néo-grecque, où il laisse la réputation d'un maître et d'un novateur, le nom de Jean Psichari est familier à tous les humanistes; personne n'ignore qu'il fut le gendre de Renan et le père de deux jeunes gens très doués, tombés l'un et l'autre au cours de la guerre. Né à Odessa, d'une famille grecque, Français d'adoption, Psichari fut professeur à l'École des langues orientales et à l'École des Hautes Études. Il est mort à Paris, le 29 septembre 1929, à l'âge de soixante-quinze ans. Sa magnifique bibliothèque hellénique, quelque temps déposée au palais du Luxembourg, a été acquise par un Grec, M. Benaki, pour le Sénat athénien.

S. R.

KARL JULIUS BELOCH.

Né en 1854 dans la Silésie prussienne, mort à Rome en février 1929, Julius Beloch a longtemps enseigné à l'Université de Rome et, pendant un an seulement (1912), à celle de Leipzig. Dans sa chaire d'histoire ancienne il fut un maître très influent et forma plusieurs savants disciples, notamment M. G. de Sanctis. Des raisons de santé l'avaient conduit tout jeune en Italie, où il étudia à l'Université de Palerme, puis à celle de Rome, sous R. Bonghi. Bien qu'ayant conservé sa nationalité d'origine, qui le fit interner à Sienne après l'invasion de l'Italie, il parlait et écrivait l'italien avec une parfaite aisance; mais ses grands ouvrages sont tous en allemand. Le plus important est sa *Griechische Geschichte*, 1893-1894, plusieurs fois rééditée, où l'on trouve quelques paradoxes et beaucoup de découvertes durables. On lui doit encore : *Campanien*, 1879; *Der italische Bund unter Roms Hegemonie*, 1880; *Die attische Politik seit Perikles*, 1884; *Bevölkerung der griech. röm. Welt*, 1886; *Röm. Gesch. bis zum Beginn der punischen Kriege*, 1926, etc. Le caractère de Beloch ne plaisait pas à tout le monde; il se montra parfois intolérant et même brutal. Mais le public savant, en Italie et ailleurs, rendait hommage tant à son vaste savoir qu'à son esprit et à ses talents d'écrivain ¹.

S. R.

L'ARCHEVÊQUE CLÉOPAS.

Le métropolitain de Nazareth, mort dans cette ville en 1929, était né à Chios, mais avait passé presque toute sa vie en Palestine. On lui doit la conservation de l'importante mosaïque de Madeba, carte de la Palestine au vi^e siècle découverte dans une église abandonnée de Transjordanie; il avait formé une collection très riche de monnaies palestiniennes ².

X

1. Voir la biographie de Beloch par G. de Sanctis dans la *Rivista di Filologia*, 1929, p. 141-151.

2. *Times*, 14 oct. 1929.

JOSEPH BRUNSCHMID.

Ce bon archéologue, à qui l'on doit nombre de publications illustrées, est mort à Zagreb (Agram) le 29 octobre 1929, à l'âge de soixante-douze ans. Il était président honoraire de la Société croate d'archéologie, professeur honoraire d'archéologie classique à l'Université de Zagreb, directeur du Musée national d'archéologie et d'histoire ainsi que de la Galerie Strossmayer.

X.

SIR LIONEL CUST.

Ancien conservateur de la *National Portrait Gallery* et des peintures appartenant à la famille royale d'Angleterre, Sir Lionel Cust (1859-1929) est surtout connu par ses études approfondies sur l'icnographie anglaise; il a publié deux grands ouvrages illustrés sur les peintures de Buckingham Palace et de Windsor (1905-1911), et a dirigé, de 1909 à 1919, le *Burlington Magazine*.

X.

HANS DELBRÜCK.

Membre d'une famille qui a donné à l'Allemagne nombre d'hommes politiques et d'hommes de lettres, Hans Delbrück, né à Rügen en 1848, est mort au mois de juillet 1929, à l'âge de quatre-vingt-un ans (*Times*, 16 juillet 1929). Il fut élève de Sybel et de Ranke et professeur d'histoire à l'Université de Berlin (1896). Son ouvrage capital, *Geschichte der Kriegskunst* (1900-1920, en 4 vol.), a justement mis en lumière, dans toute l'histoire militaire, l'importance des services d'intendance et de ravitaillement. En 1923, déjà fort âgé, il avait commencé une Histoire universelle (*Weltgeschichte*), dont 4 volumes ont paru. Delbrück, qui avait des tendances libérales, n'en dirigea pas moins, pendant de longues années, la Revue chère aux hobereaux, *Preussische Jahrbücher*; comme il me l'expliqua un jour en Écosse, dans une journée passée sur le bord de la mer, c'était pour y faire pénétrer un peu de l'esprit moderne. Il y aurait fort à dire, mais ce n'est pas ici le lieu, sur les derniers écrits de Delbrück, peu en rapport avec son attitude, hostile à Ludendorff et à Tirpitz, pendant les années de guerre¹.

S. R.

SIR EDWARD MAUNDE THOMPSON.

Né à la Jamaïque en 1840, entré au Musée britannique en 1861, Maunde Thompson, qu'on a souvent comparé à son contemporain et ami Léopold Delisle, succéda à Edward Bond en 1878 comme directeur de la Section des manuscrits; il s'était révélé dès l'abord comme paléographe de premier ordre et éditeur aussi clairvoyant qu'érudit de textes du Moyen Âge. En 1873 il fut un des fondateurs et resta l'âme, pendant sa durée de vingt et un ans, de

1. Ouvrages relatifs à l'antiquité classique et au moyen âge : *Perserkriege und Burgundenkriege*, 1886; *Strategie des Perikles* (comparée à celle de Frédéric II), 1890; *Schlacht im Teutoburger Wald*, 1909; *Geist und Masse in der Geschichte*, 1912. Il y a des recueils de ses discours et petits écrits (1905, 1926).

la *Palaeographical Society*. Son catalogue des manuscrits anciens du British Museum (1881-1884) et son *Handbook of Greek and Latin Palaeography* (1893; nouv. éd. 1912) sont ses ouvrages les plus généralement connus. Bibliothécaire en chef après la retraite de Bond (1888), puis directeur du Musée (1898), il se retira en 1909; il est mort au mois de septembre 1929, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Ce fut un des plus grands travailleurs et un des organisateurs les plus habiles de son temps. L'Académie des Inscriptions le comptait depuis longtemps au nombre de ses correspondants; il fut un des fondateurs (1902) et devint président de la *British Academy* (1907)¹.

S. R.

SIR RAY LANKESTER.

Zoologiste éminent, professeur à Oxford et à Londres, directeur du Musée britannique d'histoire naturelle, sir Ray Lankester, mort à quatre-vingt-deux ans au mois d'août 1929, appartient à notre domaine par ses fréquentes incursions dans l'archéologie préhistorique (silex dits *rostricarénés*, silex pliocènes du *crag rouge* de Suffolk) et même dans l'archéologie classique comparée (allures vraies des animaux). Ses volumes d'essais écrits pour le grand public (*From an easy chair*, 1908, 1910; *Great things and small*, 1923) témoignent de la variété de ses connaissances comme de son talent littéraire. Il était membre de l'Académie des sciences et des principales sociétés savantes de l'Europe. Si son amour de la vérité sans fard lui fit beaucoup d'ennemis en Angleterre, l'honnêteté de sa nature combative lui concilia, là comme ailleurs, des amitiés dévouées; la mienne fut du nombre, et je regrette profondément cet homme de science et de bien.

S. R.

RHYS ROBERTS.

Né en 1858, mort en octobre 1929, Rhys Roberts enseigna à Bangore et à Leeds. Il s'est surtout fait connaître par son édition du *Traité du Sublime*, sa traduction de la *Rhétorique* d'Aristote et d'autres études sur la critique chez les Grecs.

X.

SIR BALDWIN SPENCER.

Le nom de cet illustre ethnographe et archéologue (1860-1929), *Sir* depuis 1916 et ex-professeur à l'Université de Melbourne, restera toujours associé à celui de son feu collaborateur F.-G. Gillen, employé des postes à Alice Springs, qu'il rencontra en 1894. Voyageant ensemble, pendant une vingtaine d'années, ces deux hommes de cœur nous ont fait connaître, dans plusieurs ouvrages célèbres (1912-1927), les tribus du centre et du nord de l'Australie, aux mystères desquelles Spencer se fit initier. Tant pour l'histoire générale des religions que pour les débuts de la civilisation humaine, les révé-

1. Cf. *Times*, 16 septembre 1929, notice qui entre dans beaucoup de détails sur les nombreuses publications de Thompson.

lations que nous devons à Spencer et Gillen comptent parmi les plus fécondes de notre temps et ont été universellement appréciées ¹.

S. R.

FRANZ STUDNICZKA.

L'archéologie allemande a fait une très grande perte — la plus grande, peut-être, depuis la mort de Furtwaengler — en la personne du professeur Franz Studniczka, décédé à Leipzig le 4 décembre 1929. Né en 1860, à Jaslo en Galicie, il étudia aux Universités de Prague et de Vienne, devint membre de l'École allemande d'Athènes, puis (1887) conservateur adjoint du Cabinet numismatique de Vienne et privat-docent à l'Université (1889). En 1891, il fut nommé professeur à Fribourg; en 1896, à Leipzig. Après la guerre, il réorganisa et dirigea pendant quelque temps l'Institut archéologique allemand d'Athènes. De nombreux voyages avaient sans cesse accru sa familiarité avec les monuments et les œuvres d'art du monde gréco-romain; l'histoire de l'art lui est très redevable et tient grand compte de ses opinions. Son œuvre, fort considérable, devait comprendre un grand ouvrage sur l'iconographie antique, dont il n'a publié que des fragments. Voici les titres de ses principaux écrits : *Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte*, 1884 (la Diane de Gabies considérée comme une copie de l'Artémis Brauronia de Praxitèle); *Beitr. zur Gesch. der altgriech. Tracht*, 1886 (fibules, krobylos); *Funde des Perserschutts auf der Akropolis* (dans les *Ath. Mitth.*, 1886-1891); *Kyrene*, 1890; *Sarc. de Sidon* (dans la *Rev. arch.*, 1905); *Siegesgöttin*, 1898; *Farnesischer Stier* (in *Zft. f. bild. Kunst*, 1903); *Tropaeum Trajani*, 1904 (publication qui le brouilla avec Furtwaengler); *Kalamis*, 1907 (il admit deux homonymes); *Ara Pacis*, 1909; *Ludovisische Thronlehne* (in *Jbch.*, 1911; interprétation du relief de Boston); *Symposion Ptolom. II*, 1913; *Bildniss des Aristoteles*, 1908; *Bildniss Menanders*, 1918; *Fries des Ilissostempels*, 1916; *Frauenkopf vom Südabhang der Akropolis*, 1920 (serait une Ariane); *Artemis und Iphigenie*, 1926 (restitution du groupe de Ny-Carlsberg), etc. Son dernier mémoire (*Jbch. des Inst.*, 1928) concerne un grand relief de style archaïque dont il soutint l'authenticité contre Dossena qui s'en disait l'auteur. On lui doit encore plusieurs articles importants (*Kyrene*, *Nike*) du *Lexikon* de Roscher, du *Jahrbuch des Inst.*, du *Journal of Hellenic Studies* et une collection de *Winckelmannsprog.*, très brefs, publiés comme feuilles volantes, relatifs surtout à l'iconographie.

Studniczka était un bel homme, courtois et complaisant, dont l'aménité contrastait avec la brusquerie de Furtwaengler. Depuis 1914, il fut, dans le haut enseignement allemand, un des représentants impénitents du nationalisme. Il avait signé la déclaration des 93 et, en 1919, quand il fut question de la remplacer par une autre, plus conforme à la vérité et à l'évidence, il déclara qu'il signerait plutôt deux fois la première. Allemand de fraîche date, puisqu'il était d'origine slave et d'éducation autrichienne, il crut peut-être devoir affirmer indiscrètement sa solidarité avec la classe dirigeante de sa nouvelle patrie où il avait obtenu le titre si envié de *Geheimrat*. Mais il conserva, envers les étrangers, ses habitudes d'obligeance et de politesse;

1. Cf. *The Times*, 20 juillet 1929.

quand il apprit, peu de temps après la guerre, que le commandant Espérandieu travaillait au Musée de Leipzig, il insista pour lui servir de guide et lui donner toutes facilités en son pouvoir. Avant 1914, il avait tenu à publier un article en allemand dans la *Revue archéologique*, ne comprenant pas, m'écrivait-il, pourquoi ce recueil insérait des articles en anglais et en italien, non dans sa langue. Mais les jours de l'internationalisme scientifique étaient comptés.

S. R.

THOMAS FRÉDÉRIC TOUT.

Né à Londres en septembre 1855, ce grand médiéviste, professeur à l'Université de Manchester, est mort à la fin d'octobre 1929. Il avait été l'élève et l'ami de Stubbs. On lui doit, entre autres ouvrages : *Edward I; The Empire and the Papacy; Political history of England, 1216-1377; The place of the reign of Edward II in English history; Administrative history of medieval England*, son œuvre principale (4 vol., 1920-1928). Il avait quitté sa chaire en 1925, après trente années d'enseignement. Th. Fr. Tout était membre de beaucoup de sociétés savantes et sa réputation n'était pas moindre aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne (voir *Times*, 24 oct. 1929).

S. R.

JEAN-PIERRE WALTZING.

Né à Frassem (près d'Arlon), le 30 mai 1857, mort le 31 août 1929, Waltzing, d'abord professeur dans l'enseignement moyen, fut appelé à l'Université de Liège en 1892, où il fut chargé des cours d'épigraphie latine, d'exercices de philologie, puis des cours d'histoire de la littérature latine, d'explication approfondie d'auteurs latins, de paléographie latine. En 1907, il introduisit le premier en Belgique les études de papyrologie.

Il était membre de l'Académie royale de Belgique, de l'*Istituto lombardo di Scienze e Lettere* de Milan, docteur *honoris causa* de l'Université de Padoue. Il a fondé et dirigé jusqu'à sa mort le *Musée belge*. Waltzing a publié beaucoup d'articles philologiques et archéologiques relatifs à l'antiquité romaine; l'étude de la Belgique romaine lui doit beaucoup. Ses éditions de Tertullien (*Apologétique*), de Minucius Felix sont devenues classiques (collections Teubner et Budé). Son plus remarquable ouvrage est l'*Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains* (1895-1900), travail qui dépasse le cadre des études d'histoire et qui est encore utilisé aujourd'hui par les économistes et les sociologues.

A. D.

A. B. WARBURG.

Mort le 26 octobre 1929 à Hambourg, à l'âge de soixante-quatre ans, ce Mécène allemand s'était d'abord adonné à l'histoire de l'art et avait passé plusieurs années à Florence, occupé surtout de la renaissance de l'art antique au xv^e siècle. Puis il se prit d'un grand intérêt pour l'histoire des religions, en particulier pour les survivances de l'antiquité dans le christianisme. Revenu à Hambourg en 1901, il y fonda une très riche bibliothèque qu'il

ouvrit aux travailleurs et qui publia, toujours à ses frais, une série de savantes monographies et recueils de conférences dont plusieurs ont été annoncés dans notre Revue (cf. 1929, II, p. 153). D'une santé toujours chancelante, il travaillait lui-même, depuis de longues années, à un atlas en plusieurs tomes où le legs de l'antiquité à l'art moderne devait être rendu sensible aux yeux; cette vaste entreprise sera achevée par ses amis, qui sont nombreux, car il était la générosité même et, avec l'aide de son frère, grand banquier de New-York, ne cessa jamais de prêter son concours au labeur d'autrui.

S. R.

Hommage à J. B. BURY.

Nous avons aujourd'hui, grâce à M. Norman H. Baynes, une bibliographie et une biographie scientifiques de ce grand savant (Cambridge University Press, 1929; cf. *Times Lit. Suppl.*, 24 octobre, p. 836). Tous ceux qui ont lu ses livres et articles, d'une érudition que peu d'hommes de son temps ont égalée, verront là un acte de justice et presque une réparation, Bury, qui manquait des dons physiques du professeur, n'ayant pas eu de son temps tout le renom que son savoir méritait.

S. R.

Hommage à JEAN SIX.

Une biographie détaillée, suivie d'une longue bibliographie, de notre éminent collaborateur (1857-1926), a été publiée par M. Ph. Boissevain dans le *Jaarboek* de l'Académie des Sciences d'Amsterdam (1928-1929) et à part (68 pages). Bien peu de savants de notre temps ont embrassé un horizon ainsi vaste et touché, pour les renouveler par des découvertes ou surtout d'ingénieuses hypothèses, à tant de sujets.

S. R.

Une définition de la préhistoire.

Parlant, le 1^{er} août, de la préhistoire de l'Afrique du Sud à la réunion de l'Association britannique à Johannesburg (*Times*, 2 août 1929), M. Henry Balfour, conservateur du Musée Pitt Rivers à Oxford, a proposé de la préhistoire une définition bonne à retenir : *the study of culture fossils*, l'étude des fossiles de la civilisation. Comme l'étude des ossements actuels est indispensable à celle des ossements fossiles, la préhistoire doit tenir grand compte des survivances et appeler l'ethnographie à son secours; malheureusement, parmi les peuples restés à un stade primitif, tels que Tasmaniens et Boschimans, les uns sont éteints, les autres en voie d'assimilation aux envahisseurs. La civilisation, dont la science est un produit, raréfie à plaisir les matériaux humains dont celle-ci voudrait tirer des enseignements.

X.

La Préhistoire en Palestine.

Une mission anglo-américaine a continué d'explorer les grottes de Ouadi-el-Mughara près d'Atlit. La plus grande contenait six niveaux bien distincts, à savoir, de haut en bas : 1^o âge du bronze; 2^o mésolithique; 3^o-5^o trois

niveaux du paléolithique supérieur; 6^e moustérien C'est la première fois qu'on relève une coupe aussi complète en Palestine. Au niveau mésolithique on a recueilli une petite tête taillée en pierre, conjointement avec un groupe de dix squelettes d'enfants et d'adolescents. Le niveau 5 (aurignacien) a donné deux mâchoires humaines et un fragment de frontal (*Times*, 10 juillet 1929).

S. R.

A Mitylène.

Des fouilles entreprises à Thermos ont révélé deux niveaux protohistoriques, correspondant à Hissarlik I et II. C'est la première fois qu'on constate dans l'île des couches d'une si haute antiquité.

X.

Les silex dits rostro-carénés.

On désigne ainsi des silex, crus pliocènes et taillés de main d'homme, qui ont donné lieu, depuis vingt ans, à de vives controverses. Leur caractère essentiel est de présenter, à une extrémité, l'aspect d'un bec. M. J. Reid Moir annonce (*Times* du 13 août) qu'il a découvert, sur la côte du Norfolk, un objet de ce genre pourvu d'un bec à chaque extrémité, qu'il compare à la hache à double tranchant des débuts du Minoen.

Les premiers *rostro-carénés* ont été signalés par M. J. Reid Moir sous le crag rouge de Suffolk en 1909 et décrits par Sir Ray Lankester, qui maintint leur haute antiquité et leur taille intentionnelle contre MM. Breuil, Boule et autres préhistoriens. Peu à peu les découvertes se sont multipliées; des exemplaires en quartzite ont été signalés par E.-J. Wayland en Ouganda; d'autres ont été rapportés de Palestine par Sir Flinders Petrie, de Rhodesia par Neville Jones, etc.

S. R.

Le gisement mésolithique de l'île Téviéc.

Une note de M. Gaillard signalait, en 1884, au nord-ouest de l'île Téviéc (Morbihan), à proximité de la presqu'île de Quiberon, « une zone de 15 mètres de long où des débris de cuisine et des ossements d'animaux étaient très apparents ». Mme et M. Saint-Just-Péquart, désireux d'un supplément de documentation, se sont rendus à l'île Téviéc pour y entreprendre la fouille méthodique du gisement.

Après avoir procédé à un décapage de la couche stérile superficielle, puis à des enlèvements successifs et horizontaux de la couche archéologique, ils ont trouvé un outillage lithique très abondant : lames de silex, burins en biseau, perçoirs, lames à encoches, trapèzes, racloirs, rabots, grattoirs, ainsi que des pièces en os, des bois de cerf taillés, une dent de sanglier. Enfin, après une vingtaine de jours de fouilles, ils mirent à découvert un os de cétacé de 1 m. 20 de long, délimitant l'emplacement d'un foyer circulaire. En dégagant l'intérieur de ce foyer, plusieurs mâchoires de cerf apparurent. En creusant plus profondément, les archéologues mirent au jour des ramures de cerfs couronnant littéralement le crâne d'un squelette couché dans une fosse. Le squelette portait sur la poitrine un stylet en os et, pendant sur les clavicules, un collier formé de coquillages perforés.

Un deuxième squelette, paré d'un collier semblable, se trouvait aux côtés du premier. A quelque distance de là apparut un foyer rempli de cendre et de débris de cuisine calcinés. La partie supérieure de ce foyer était recouverte de petites pierres, dont l'usage est encore inconnu. Non loin de là, une nouvelle sépulture fut mise au jour. Le squelette avait les jambes repliées; près de lui se trouvait celui d'un enfant. Plus loin encore, sous une grande dalle, apparurent les restes d'un adulte et d'un enfant. L'adulte était assis, adossé à la paroi d'un grand foyer circulaire. Sur le crâne du défunt étaient posés trois massacres de cerfs dont les bois retombaient en réseau sur la partie supérieure du corps.

Au moment de clore cet envoi, j'apprends que Mme et M. Saint-Just-Péquart viennent d'avoir la bonne fortune de découvrir à Téviec deux nouvelles sépultures mésolithiques. L'une contient une femme inhumée avec son enfant. (*Petit Parisien*, 12 août 1929.)

Fouilles archéologiques en Ukraine.

Les fouilles poursuivies cette année à Olbie, près du village de Paroutino, ont mis à découvert des antiquités d'une grande valeur. On a retrouvé une ancienne forge avec son soufflet, pour le travail des métaux; elle contenait encore un grand nombre d'objets de fer. On a également dégagé les ruines d'une rue et les vestiges intéressants d'anciens édifices.

Une mission archéologique a découvert dans les îles du Dnieper, voisines de l'île de Khortytsia, de nombreux outils en os datant de 3 000 ans avant notre ère; elle a retrouvé les traces de deux colonies romaines bâties chacune sur une rive du fleuve; au cours des travaux, les débris d'un grand bâtiment de pierre sont apparus dans l'île de Tavaljany. Au village de Pryvilne, des « champs des morts » ont été déblayés qui contenaient des fragments importants. Certaines tombes renfermaient beaucoup de vaisselle d'argent, de bronze et de fer et des amphores de bronze.

Près de Krynytychy, sur la rive gauche du Dnieper, on signale huit tombeaux, monuments remarquables de la culture turcomane. (*Le Temps*, 4 sept. 1929.)

Ethnographie de l'Afrique orientale.

D'après le professeur H.-J. Fleure, de l'Université galloise, il est aujourd'hui certain que le Kenya offre une succession de civilisations presque complètement parallèles à celles de l'Europe pendant l'âge de la pierre. Il est de plus en plus probable que l'Europe occidentale, d'une part, Kenya et l'Afrique du Sud de l'autre, ont reçu ces civilisations successives de quelque région de l'Afrique du Nord, peut-être du Sahara septentrional, avant que ce pays fût devenu un désert. (*Times*, 3 sept. 1929.)

X.

Les ruines de Zimbabwe.

Mlle Gertrude Caton-Thompson, ayant creusé un tunnel sous une tour conique, trouva, à une profondeur de sept pieds, des objets en or, cuivre et

bronze. A douze pieds sous la surface elle rencontra un pavé en granit, parfaitement travaillé (*Times*, 27 juillet 1829).

X.

Sumérien et Océanien.

Suivant M. P. Rivet, qui a publié une brochure sous ce titre (Paris, Champion, 1929; in-8, 62 pages), il y aurait de nombreuses concordances de lexique entre le sumérien et le groupe des langues océaniques « Je suis maintenant convaincu, dit M. Rivet, que le sumérien doit être classé dans le groupe océanien... Je crois d'ailleurs que l'influence des Océaniens ne s'est pas limitée à cette action locale, soit en Inde, soit en Mésopotamie, et qu'elle s'est exercée bien plus loin vers l'ouest... sur le monde méditerranéen pré-indo-européen et présémitte et sur le monde africain... Il y eut, dans tout le bassin de la Méditerranée, un substrat océanien. » On voit que notre époque est celle des synthèses hardies.

S. R.

Une thèse nouvelle sur l'architecture.

Prenant pour champ d'observation la région de Périgueux, où il étudie successivement la caverne habitée, le Romain, le Roman, le Gothique, la Renaissance et l'époque moderne, un architecte américain, M. X. Youtz, énonce une thèse en apparence paradoxale, mais qui prête à réflexion (*Sounding stones in architecture*, New-York, Norton, 1929; cf. *Times Lit. Suppl.*, 19 sept., p. 719). « Le caractère distinctif de l'architecture parmi les beaux-arts tient à sa fonction unique de représenter non des figures humaines, non des objets naturels, ni de pures abstractions formelles, mais des institutions sociales. Elle est la sculpture de la vie collective de l'humanité. Elle exprime l'existence organisée en pierre. Elle est l'art représentatif de la communauté, de l'activité du groupe. Elle est la forme artistique de la politique, de l'économie, de la sociologie. En tant que sciences, ce sont là des abstractions systématiques; en tant qu'arts, ce sont les œuvres de l'architecture. »

S. R.

Dons au Musée britannique.

M. John M. Manly, de l'Université de Chicago, a donné au Musée un « cabinet fluorescent ultra-violet », appareil encore très coûteux et rare qui, dit-on, rend lisibles les palimpsestes et les manuscrits rendus indéchiffrables par la fumée, des taches ou des frottements.

Mme Henry Yates Thompson, en mémoire de son mari, a donné le tome II d'une Bible française du XIII^e siècle dont le tome I est depuis longtemps au Musée (*Harl. mss.* 616).

Elle a donné aussi une plaque mexicaine de jadéite ornée d'une figure humaine en haut-relief et d'hiéroglyphes mayas (*Times*, 15 juillet 1929).

X.

La collection Ludovic Mc L. Mann.

Cette collection de 40.000 objets préhistoriques, la plupart recueillis par son possesseur lui-même, a été exposée à Glasgow en septembre 1929 (voir le *Times* du 17). On a essayé, autant que possible, de montrer des « ensembles », tels que les ont révélés, entre autres, les fouilles de Mount Vernon (cists de pierre, squelettes accroupis, vases avec débris de nourriture, silex) et celles de Wigtounshire (le plus ancien gisement néolithique d'Écosse avec poteries). Au-dessous des huttes, sur une profondeur de 2 à 3 pieds, des fagots serrés avaient pour but d'absorber l'humidité. Une autre reconstitution est celle d'une petite nécropole trouvée dans le sable à coquilles de l'île de Tiree (Hébrides). Dans une sépulture d'enfant, un couteau en silex était en contact avec les os des doigts de la main droite. L'objet le plus intéressant est une pièce d'os cylindrique, perforée obliquement de 60 trous, chacun assez large pour recevoir et retenir une plume d'aigle; il servait peut-être à décorer une coiffure.

X

Gratuité des Musées italiens.

Emu des réclamations des sociétés de tourisme, qui ont constaté une diminution dans le nombre des voyageurs étrangers, le Gouvernement italien au mois d'août 1929, a supprimé les droits d'entrée dans les Musées de l'État. Cela coûtera 10 millions de lires par an au trésor, mais rapportera, indirectement, bien davantage (*Times*, 9 août 1929.)

X.

Le Musée archéologique de Cortone.

Grâce au zèle de l'Académie étrusque de cette ville, le petit, mais précieux Musée archéologique a été enfin installé de façon convenable. La notice que lui consacre M. Aldo Neppi Modona (*La nuova sistemazione del Museo... di Cortona*, 1929) m'apprend que les objets publiés autrefois (en 1750) dans le *Museum Cortonense* ont en grande partie disparu.

S. R.

Le Pan-Sumérisme.

A en croire le colonel L.-A. Waddell (*The Makers of civilization*, Londres, Luzac 1929), les anciennes civilisations de la Mésopotamie, d'Égypte, de l'Inde, de la Chine peut-être ont rayonné d'un centre commun qui est Sumer. Il est même possible que la branche maritime des Sumériens, que nous appelons les Phéniciens, ait atteint l'Amérique et y ait élevé les grands monuments précolombiens. Qui est l'Adam biblique, sinon le second roi sumérien Adar ou Adamu (3378)? Les listes de rois indous ne sont-elles pas brillamment confirmées par les rapprochements avec les listes de rois sumériens, une fois que l'origine sumérienne de la civilisation de l'Inde est aujourd'hui démontrée? D'ailleurs, ces Sumériens n'étaient ni des Sémites ni des Touraniens, mais des Proto-Aryens. Un compte rendu indulgent, bien que négatif,

de ces billevées¹ a paru dans le *Times Literary Supplement* du 1^{er} août 1929 (p. 606).

X.

L'exposition de l'Egypt exploration Society.

Cette exposition annuelle a eu lieu à Londres, au mois de juillet 1929 (*Times* du 19). Les deux sites représentés étaient ceux d'Armant près de Louxor et d'El-Amarnah, dans l'Égypte moyenne. A Armant, en 1927, MM. R. Mond et W. B. Emery ont découvert le nécropole des mères du taureau sacré d'Hermontis. Plus tard, on trouva la nécropole des taureaux eux-mêmes, hypogée analogue au Serapeum de Saqqarah. Il y avait là des sarcophages en calcaire, mesurant jusqu'à 3 mètres, où l'on recueillit, avec des restes de cercueils en bois et des ornements, les carcasses momifiées de 18 taureaux. En dehors du caveau étaient des stèles, portant le nom du roi, l'histoire de l'animal, des tables d'offrandes, des encensoirs, de la poterie, etc. Les stèles datent de — 350 à + 350 et mentionnent Nekhtorheb, Darius I, Alexandre le Grand, les Ptolémées II, IV, VI, IX, Auguste, Antonin le Pieux et Dioclétien. — Les objets rapportés d'El-Amarnah éclairent la vie des habitants vers 1300. L'architecte de l'expédition, M. Seton Lloyd, a pu dresser le plan très complet d'une maison de ce temps-là. Le site a livré nombre d'outils et d'objets divers, entre autres un rasoir, une balance, un hochet, des pions de jeu en terre cuite et en albâtre, beaucoup de perles vitrifiées et de colliers.

S. R.

Survivances en Égypte.

Vivant au milieu des fellahs et parlant leur langue, Miss Blackman s'est assurée que la magie et la thérapeutique de l'ancienne Égypte ont survécu en une large mesure dans ce milieu et se sont répandues de là dans le monde arabe. La plus grande partie de ses observations à ce sujet ont trouvé place dans un volume : *The Fellah of Upper Egypt* (voir *The Times*, 13 août 1929).

X.

L'Égypte byzantine.

La *Revue* a annoncé (1923, II, p. 355) le solide travail de Mlle Germaine Rouillard sur l'administration civile de l'Égypte byzantine. C'était sa thèse de doctorat. En voici une seconde édition, corrigée, augmentée et illustrée (en partie de monuments inédits), avec une préface de M. Diehl (Paris, Geuthner, 1928; gr. in-8, xv-268 pages). Il est agréable de rendre hommage, une fois de plus, et en compagnie de M. Diehl, à la « minutieuse et impeccable précision » de l'autrice et à la sûreté des idées générales qu'elle expose sur les tares incurables d'un régime d'exploitation brutale, auquel l'invasion arabe devait mettre fin, sans le remplacer par un régime meilleur.

S. R.

1. Par ex. l'anglais *Sir* ne vient pas de *Seniorem*, *Sire*, comme le croient stupidement les linguistes : c'est le sumérien *Sir*. Il y en a beaucoup de cette force-là.

L'établissement des Grecs en Grèce.

Grâce aux recherches de Wace et de Blegen, nos connaissances de l'époque dite préhistorique en Grèce se sont beaucoup accrues. Nous distinguons maintenant les trois périodes *helladiques* qui ont succédé sur le continent à l'époque *néolithique*. Les établissements de la population helladique ancienne, qui avait beaucoup d'affinités avec la population des Cyclades et de la Crète, ont été brûlés et détruits par la population de l'Helladique moyen. Tout récemment, Blegen a attiré l'attention sur le fait que l'aire géographique des lieux dits préhelléniques correspond à celle des restes de la civilisation de l'Helladique ancien. L'explorateur américain en a conclu que ce sont les Grecs qui ont inauguré en Grèce, vers l'an 2000 avant notre ère, l'époque de l'Helladique moyen. Or, l'Helladique moyen est caractérisé par un genre de poterie nettement déterminé dont on a notamment trouvé des quantités considérables à Argos, sur l'Aspis et sur la Larissa. Il n'est pas impossible qu'en se guidant sur ces découvertes on réussisse un jour à repérer, dans la péninsule balkanique, les demeures des Indo-Européens qui furent les ancêtres des Hellènes. Pour l'instant, on se contentera de tâcher de préciser davantage, à l'aide de synchronismes, la date de la première apparition de ces derniers dans le pays qui était appelé à devenir le berceau de la civilisation européenne.

C. W. VOLLGRAFF¹.

Sir A. Evans à Cnossos.

Refaisant en sens inverse, par la voie des airs, une partie de la route de Dédale, Sir Arthur a consacré une nouvelle campagne à l'étude architectonique et aux restaurations indispensables des palais. Parmi les nouveautés annoncées (*Times* du 5 août 1929), il y a la découverte de poteries en contact avec des objets égyptiens importés des environs de 1900 avant J.-C. Dès cette époque lointaine, on peignait sur les murs; mais les motifs floraux dont des spécimens ont été rendus au jour paraissent avoir été très simples et répétés « comme des roses sur du papier peint du temps de la reine Victoria ».

S. R.

Le palais de Cadmus à Thèbes.

M. Keramopoulos a communiqué à la Société archéologique d'Athènes (1928) les résultats des dernières fouilles, avec un plan général et des figures. La trouvaille la plus intéressante est celle d'un petit cerf d'or avec décoration granulée (fig. 6); l'auteur n'a pas remarqué, semble-t-il, que le style en est identique à celui du cerf d'or d'Amyclées que j'ai étudié en 1896 (*Bull. Corr hellén.*, 1897, p. 1-15), en le qualifiant avec raison de mycénien.

S. R.

1. Résumé, par l'auteur, d'un article en hollandais (*Bull. van de Vereeniging*, etc.).

L'Hermès de Praxitèle.

Dans une étude technique sur la sculpture grecque (*Griechische Bildhauerarbeit*, Berlin, De Gruyter, 1927), M. Karl Blümel, renouvelant et aggravant l'erreur passagère de Gust. Hirschfeld, a soutenu que l'Hermès de Praxitèle était une copie romaine, hérésie qui a trouvé un écho chez nous. Mlle Gisela Richter s'est donné la peine de réfuter ce paradoxe, en montrant par le menu que les arguments allégués par le « technicien » sont sans valeur¹. Qu'il s'agisse de préhistoire, d'art antique ou de peintures de la Renaissance, les « techniciens » ont assez montré, en ces derniers temps, ce qu'ils peuvent et ce qu'ils ne peuvent pas, pour que les archéologues et connaisseurs accueillent avec réserve leurs affirmations, toujours énoncées avec la plus sereine assurance, pour ne pas employer un mot plus fort. Le sentiment des gens qui ont appris à se servir de leurs yeux, et non pas seulement de leurs outils, reste encore le meilleur critérium pour juger les œuvres d'art.

S. R.

Le Médaillon de Brescia.

L'admirable médaillon de verre peint de Brescia (*Rép. peint.*, p. 333, 18) porte, en lettres grecques, l'inscription *Bounneri Kerami*, restée longtemps inexploitée. M. W. A. Oldfather (*Journ. of the Amer. Ceramic Society*, IX, sept. 1926) considère que c'est la signature du céramiste copte Bounneri (*Bouni*, dans Wessely, *Studien*, X, p. 156, n. 296). *Kerami* serait la forme dialectale gréco-égyptienne pour *kerameus*, et l'on aurait là un exemple de plus de l'extension du mot *céramique* à l'industrie du verre. Le doute est encore permis, non moins que sur la date de ce précieux objet, placé par les uns au III^e siècle, par d'autres au V^e (cf. *Aréthuse*, 1926, art. de F. de Mély).

S. R.

L'Institut oriental de Chicago.

Sous la direction du savant orientaliste J. H. Breasted, l'Université de Chicago a commencé la publication d'une série de brochures relatant des expéditions archéologiques, chacune avec de nombreuses illustrations. Il doit suffire ici d'indiquer des titres, alors que des analyses détaillées ne seraient pas inutiles : Harold H. Nelson et Uvo Hoelscher, *Medinet Habu* (1924-1928)²; H. H. von der Osten, *Explorations in Hittite Asia Minor*; K. S. Sandford and W. J. Arkell, *First report of the prehistoric survey Expedition* (avec carte de l'Égypte préhistorique); Clarence S. Fisher, *The excavation of Armageddon (Megiddo)*. A la fin de ce fascicule est annoncée la publication d'un *corpus* de la poterie de Palestine, encore mal connue et imparfaitement classée.

S. R.

1. *Amer. Journal of archaeol.*, 1929, p. 334-337.

2. « A l'aide de toutes les ressources modernes (photographies et dessins au trait), l'Institut oriental désire que les documents de Medinet Habu soient rendus accessibles sous forme de reproductions aussi exactes que possible, publiées aussi promptement que le souci de l'exactitude le permettra. » Les spécimens reproduits dans cette brochure sont du plus grand intérêt et montrent ce qui restait à faire.

Une copie du vase de Portland.

L'*Écho de Paris* (26 août), le *Matin* (27 août), etc., ont annoncé qu'un fonctionnaire retraité habitant Foix possédait un vase d'argile intact, provenant de la maison de Narbonne-Lara, qui serait la « maquette originale » du vase de Portland. Il ne peut s'agir que d'un moulage de la copie bien connue de ce vase qui a été exécutée par Wedgwood.

S. R.

A propos de poteries incisées.

Miss D. M. Liddell ayant découvert, près d'Avebury, en contact avec des tessons de poteries incisées, un petit os d'oiseau, a émis l'opinion que la décoration de l'argile était due à des instruments de ce genre (fémur de moineau, tibia de merle, etc.) et non à des bâtonnets. Cette hypothèse semble digne d'attention. (*Times*, 5 sept. 1929.)

S. R.

Fouilles de Birdoswald.

Des fouilles récentes faites à Birdoswald (Cumberland), sur le mur d'Hadrien, ont donné deux inscriptions de 205 et 305 environ qui, jointes à l'étude du terrain, autorisent les conclusions que voici (*Times*, 30 août 1929) : le fort, occupé par la première cohorte dacique, fut construit par Hadrien vers 125, restauré par Sévère après une invasion des Pictes, détruit de nouveau vers 300, restauré par Constance, qui mourut à York en 306, enfin détruit une fois de plus par les Pictes en 368, reconstruit une dernière fois en 369 et abandonné définitivement en 383 par Magnus Maximus. C'est la première fois que des recherches de ce genre (celles-ci dues à l'Université de Durham) permettent d'arriver à des résultats aussi précis.

S. R.

Le théâtre gallo-romain de Noviomagus.

Il est évident que beaucoup de Lexoviens ont pensé n'avoir jamais vu nulle part cette arène, ces gradins circulaires, ces murs majestueux. Et cependant, cela existe encore, partiellement du moins, presque totalement caché par les broussailles et le gazon, à 2 kilomètres environ de Lisieux, presque au bord de cette route du Pré-d'Auge qui serpente au milieu de tant de débris gallo-romains. Lorsque, partant de Saint-Désir, on a dépassé le manoir des Tourettes, on aperçoit bientôt du même côté, à moitié cachée par la verdure, la maison de la ferme des Belles-Croix, appartenant à M. Fontaine. C'est là, à quelques pas de cette maison, que sommeille sous les décombres, depuis des siècles, le monument qui vit jadis tant de foules joyeuses et bruyantes.

Un glacis de gazon dissimule, sous quelques centimètres de terre, les antiques gradins. Il forme un hémicycle bien caractéristique. Une entrée factice, nécessitée par les besoins de l'exploitation de la ferme, en a malheureusement brisé les lignes. L'hémicycle entoure partiellement une arène ovale. Un petit cours d'eau, le Merderet, traverse l'ellipse dans le sens de la longueur,

la partageant en deux parties, bien inégales toutefois. Passons à gué ce ruisseau, et nous nous trouvons sur le lieu où s'élevait la scène avec ses dépendances. Celle-ci, composée d'une sorte de façade plus ou moins ornée de colonnes, devant laquelle jouaient les acteurs, était toujours, comme le fait remarquer Vitruve, aussi élevée que les plus hauts gradins. La chose est visible à Lisieux. A l'époque romaine, le petit ruisseau était couvert. Chose curieuse, son cours correspond à deux entrées de côté, celles sans doute par où la foule pouvait gagner les gradins et par où aussi les bêtes et les lutteurs faisaient leur entrée dans l'arène. Ces entrées communiquaient avec le dehors par deux couloirs voûtés assez longs. En effet, voici, à droite et à gauche de ce qui devait être l'avant-scène, là où aboutissent les extrémités de l'hémicycle, des pans de murs parallèles, entre lesquels l'eau coule en murmurant. C'est ce qui reste des couloirs. On devine, à la maçonnerie, que le ruisseau était voûté à une faible hauteur. C'est sur cette première voûte que s'allongeaient les couloirs. Les murailles, que l'on voit toujours, composées de rangs de pierre en petit appareil, séparées de trois rangs de briques superposées à la mode romaine, en constituaient les parois. A gauche, le mur se termine encore par des assises entièrement construites en briques. Il en était sans doute de même à droite. Peut-être ces assises étaient-elles celles des portiques donnant accès du dehors dans les galeries. En 1770, lors des recherches d'un ingénieur du nom de Hubert, des débris de voûtes couvraient encore ces couloirs.

Mais tout en ménageant des galeries, ces murs avaient aussi l'avantage de soutenir les terres rapportées que l'on avait dû entasser aux deux extrémités de l'ovale, pour combler le creux du vallon.

Le théâtre de Noviomagus avait été identifié, il y a maintenant plus d'un siècle, par l'historien Louis du Bois, car Hubert, bon architecte et mauvais archéologue, n'avait pu deviner à quel genre de construction il avait affaire. Depuis lors, bien des érudits l'ont étudié et en ont écrit; citons, parmi les plus connus, MM. de Caumont, Guilmeth, Vasseur, et plus récemment, le capitaine Enghelhart et R. Lantier, membres, pour la plupart, de la vieille Société historique de Lisieux. Nous nous trouvons ici en face d'un genre de construction scénique particulier. Tous les théâtres romains, quoi qu'on en ait dit, ne se ressemblaient pas en effet, surtout dans la Gaule du Nord. Le théâtre de Lisieux est un édifice mixte, que l'on pourrait à juste titre désigner sous le nom de théâtre-amphithéâtre. Au XVIII^e siècle, un précurseur de nos archéologues modernes, Anne-Claude de Caylus, avait peut-être été le premier à remarquer, dans son *Recueil d'Antiquités* (t. VI, p. 394), que certaines constructions scéniques de la Gaule servaient également pour les spectacles du théâtre et pour ceux de l'amphithéâtre. Nos aïeux, aussi bien à Noviomagus qu'à Arigenus, c'est-à-dire à Vieux, dont le théâtre rappelle étonnamment le nôtre, ne goûtaient que médiocrement les pièces latines. Ils préféraient de beaucoup les combats d'animaux ou de gladiateurs. Ne pouvant s'offrir le luxe, comme dans les centres importants d'Arles, de Vienne ou de Bourges, d'un amphithéâtre et d'un théâtre, ils construisaient un édifice qui, bien qu'il se prêtât de préférence au premier usage, pouvait néanmoins servir au second.

Abbé G.-A. SIMON.

(*Le pays d'Auge*, 30 sept. 1925.)

Les mines d'or du Limousin.

La richesse de la Gaule celtique en or est attestée à la fois par les textes et par la toponymie (localités dites *Aurière* et *Laurière*, une de ces dernières dans le Limousin). Des recherches récentes dans la même région, à Beaune près Limoges, ont fait constater l'existence d'un filon très riche; un autre a été découvert à Nouzilleras. La substitution de procédés meilleurs à ceux des Gaulois et des Romains permet quelquefois de reprendre avec fruit l'exploitation des anciennes mines.

X.

Celticè aut gallicè.

On connaît le fameux passage de Sulpice-Sévère (*Dial.*, I, 23), où Postumianus, revenant d'Orient, demande à Gallus de parler de saint Martin. Comme Gallus s'excuse sur son *sermo rusticior*, l'autre lui répond : « Parle celtique ou gaulois, pourvu que tu parles de saint Martin. »

S'agit-il de deux langues encore vivantes? S'agit-il de deux dialectes du latin rustique? Reprenant toutes les pièces du procès, M. Wilmotte¹ a allégué un texte qui ne l'avait pas encore été et ne doit plus être perdu de vue. Dans la *Translatio S. Dionysii*, ouvrage du xiii^e siècle compilé d'après des sources plus anciennes, Paris, en 885, est menacé par les Normands et le comte Eudes organise la défense : « *Demum celtice, ne hostibus consilium pateret*. (il s'agit d'éclaireurs surpris par lui), *votum suum innuit, palam gallice edicens...* » D'une survivance du celtique au ix^e siècle, il ne saurait être question; mais de quels parlers s'agit-il? M. Willmotte laisse la question ouverte; on attend Édipe.

S. R.

Découvertes à Alzey.

Alzey, en Hesse rhénane, à 30 kilomètres au sud de Mayence, a été protégée, au iii^e siècle, par un important *castellum* dont l'exploration a été autrefois fructueuse. Au nord-est se trouvait un cimetière abandonné, sous le vocable de saint Georges, où, cherchant des traces de l'église de ce nom, qui a disparu, on trouva récemment une accumulation considérable de restes romains en pierre, sans doute amenés là en temps de crise pour édifier un rempart (iv^e siècle). On compte, entre autres, 35 colonnes ou fragments de colonnes (simples ou jumelles), un chapiteau, six autels à quatre dieux, six sculptures, etc. Une grande inscription apprend qu'un certain Martius Senopatius Novellus a élevé, en 175, un temple à Apollon Grannus. Associé à Sirona, il présidait à la source bienfaisante d'Alzey. Le chapiteau corinthien est orné de quatre têtes en relief figurant les Saisons. Un fragment de statue représente Jupiter sur un trône, l'aigle à droite, une roue à gauche. Sur deux des autels à quatre divinités on trouve trois figurations d'Hercule sur trois

1. Dans les *Mélanges publiés en l'honneur du prof. Vaclav Tille*, Prague, 1927, p. 222-230. Ce volume polyglotte est un défi vraiment insensé porté à toute conception méthodique de la bibliographie. Dans le même volume : G. Dumézil, *Amiran et son chien*; Van Gennep, *l'Incantation du sifflet en Savoie*; J. Polivka, *S. Georges et les loups*; Saintyves, *Des morts qui poursuivent leur vie*, etc.

côtés, ce qui est sans précédent; trois fois Hercule est accompagné de Cerbère. Parmi les noms révélés par les inscriptions, il y a un *Demionco Primius Poprillus*, un *Misionius Victor Carmanisius*, barbares romanisés. L'exploration complète du vieux cimetière est bien désirable¹.

S. R.

Les monuments du Portugal.

Sous le patronage de l'*Association des archéologues portugais* paraît une série de monographies, richement illustrées, avec texte portugais, français et anglais, dont les suivantes sont déjà en vente: Virgilio Correia, *Monastère de Batalha*; Vieira Guimarães, *Thomar*; Carlos de Passos, *Porto*. Cinq autres fascicules sont sous presse. Bien que destinés surtout aux touristes, ils s'adressent aussi aux archéologues et entrent dans tous les détails historiques et bibliographiques qu'on peut attendre du meilleur *Guide*. Les illustrations, en partie dans le texte (bons dessins), en partie hors texte (photographies), répondent à tous les besoins.

S. R.

Un nouveau signe numéral.

Dans une inscription trouvée à Olynthe, au cours des fouilles américaines, une maison est vendue 88XXX. Les trois derniers signes indiquent des statères d'or, mais les deux 8 sont nouveaux en grec, bien qu'on les trouve en lydien, en étrusque et en osque. Peut-être signifient-ils ici des dizaines de statères, ce qui mettrait à 23 statères, chiffre vraisemblable, le prix de la maison (David Moore Robinson, *A deed of sale at Olynthus*, extr. des *Transactions of the American Philological Association*, vol. LIX, 1928).

S. R.

Baubô japonaise.

M. Couchoud trouve, dans une légende japonaise, un parallèle au geste fertilisant et magique de la Baubô éleusienne et part de là pour reprendre, après M. Picard, l'ensemble de cette question scabreuse (*Mercure de France*, 15 juillet 1929). Ce qu'il dit (p. 346) du texte de Psellos, qui lui est connu par Jane Harrison, est bien invraisemblable; il ignore l'article *Baubô à Byzance* (*Rev. des Études grecques*, 1919, p. 433-442; *Cultes*, t. V, p. 103-113), où j'ai réduit ce témoignage à sa juste valeur, qui est mince.

S. R.

Les mosaïques de la grande mosquée de Damas.

Nous savons, par tous les voyageurs arabes, et par Ibn Saïd en particulier, que le calife Ommeyyade Walid I^{er} (705-715), voulant décorer avec la plus grande somptuosité la grande mosquée de Damas, en laquelle venait d'être transformée l'église byzantine de Saint-Jean, fit appel à l'empereur de Byzance pour qu'on lui envoyât des artistes mosaïstes byzantins.

1. D'après une notice du prof. Fr. Behn, accompagnée de trois photographies (Hercule, Jupiter à la roue) qu'a bien voulu m'envoyer le C^e Espérandieu (*Frankfurter Nachrichtenblatt*, 4 août 1929; dépôt à Saint-Germain).

Ibn Batouta et Moukadasgi (ce dernier à la fin du x^e siècle), qui visitèrent Damas, disent que « les mosaïques y étaient d'une extraordinaire beauté, et qu'au-dessus des lambris de marbre jusqu'au plafond, brillaient des mosaïques d'or et de couleur, où étaient représentés des enceintes des villes et des arbres mêlés d'inscriptions ». Les trois terribles incendies de 1069, de 1400 (après la prise de Damas par Tamerlan), et celui de 1893, avaient ravagé le magnifique édifice au point qu'on pouvait se demander si les restaurations successives avaient pu respecter encore quelques parties de ces mosaïques. Ce ne pouvait guère être qu'aux murs du portique nord, qui seul avait pu être à peu près épargné, et qu'avait pu voir encore, en 1879, l'architecte français Saladin. Si elles existaient encore, ce devait être sous un épais lait de chaux, et c'est bien ce qu'avait pressenti M. Eustache de Lorey, directeur de l'Institut français à Damas. Nous ne passâmes jamais ensemble sous la voûte du porche sans prendre à témoin les quelques vestiges qui y resplendissaient encore, et pour nous dire qu'il valait bien la peine de faire un sondage prudent des murs du portique nord.

Il put enfin obtenir en 1928, de l'administration des Wakfs, l'autorisation d'entreprendre les travaux de recherche et de restauration nécessaires et, avec le concours de son architecte et des élèves de l'École d'arts décoratifs qu'il a créée au palais Azem, il a pu faire relever à l'aquarelle, grandeur nature, le développement des revêtements en mosaïque, qu'il a mis au jour sur plus de 500 mètres carrés (vin^e siècle).

Tout cela fut exposé sur les murs du Musée des arts décoratifs à Paris. On y admira un panneau de 35 mètres de longueur, sur 7 m. 50 de hauteur, ensemble unique qui représente, avec la plus surprenante fantaisie, des parcs et des vergers, bordés au premier plan d'eaux vives, le Barada, la rivière tumultueuse de Damas; une grande variété d'édifices, kiosques de repos avec terrasses et loggias, qui s'étagent au second plan, rappelant le goût byzantin dans les harmonies colorées, bleues et vertes, sur un fond d'or pur éclatant, et le goût alexandrin dans cette forme de maisons cubiques à smalts très nettement tranchés dans leurs colorations mauves et violettes. Le dessin des grands arbres en groupes est d'un style qui aurait porté Cézanne à l'enthousiasme. (*Débats*, 19 sept. 1929.)¹

Gaston. MIGEON.

Au Musée des Arts décoratifs.

Ce Musée a exposé (oct. 1929) les résultats d'une campagne de fouilles (avril-mai 1929) entreprise par MM. de Dorey et Georges Salles, conservateur adjoint au Musée du Louvre, sous le patronage de l'Académie des inscriptions et de M. Edmond de Rothschild, qui en avait assumé tous les frais, dans la région du Moyen-Euphrate, en territoire syrien, sur le site de Meskench.

Il y restait des ruines byzantines — fortifications, trois portes monumentales, restes d'un palais — ouvrages du vi^e siècle, relevés sous Justinien, après que Bâlis (c'était alors son nom) eut été saccagée et anéantie par l'empereur sassanide Chosroès, en 540. Bâlis était tombée ensuite au pouvoir des Arabes et y resta (sauf sous la très courte occupation des Francs de la première croisade, avec Tancrède d'Antioche, en 1111). Le grand minaret qui s'y dres-

1. Voir, sur la mosaïque de Damas et les fouilles de Meskench, Contenau, dans le *Mercur de France*, 1^{er} octobre 1929, p. 182-7. — S. R.

saît encore l'attestait; une inscription d'un de ses cartouches indiquait que Saïf-ed-Din, fils de Saladin, l'avait réédifié vers 1200. Meskeneh, géographiquement importante, était sur la grande route reliant l'Asie Mineure et la Syrie du Nord à la Perse et alors, au bord de l'Euphrate, était le grand port d'embarquement où, venant d'Alep, on pouvait embarquer pour Bagdad.

Sur 8 hectares que compte Meskeneh à l'intérieur de ses murs, un demi-hectare a été déblayé et fouillé en ces deux mois, par MM. de Lorey et Salles. Une mosquée d'une quarantaine de mètres de côté a été mise au jour, à l'est du minaret de 21 mètres de haut, en petites briques cuites, épaisses et jaunes, ainsi que trois rues bordées de maisons dont les citernes et les fosses ont été profondément fouillées et ont restitué des fragments de céramique et des terres émaillées d'une grande beauté, apparentés à l'art de Rakka et de Reï. Quelques-unes des plus riches maisons avaient encore, bien conservés, des lambris de stuc sculpté d'ornements et même d'un superbeoiseau dans des rinceaux, au moins aussi beau qu'à Samarra. (*Débats*, 20 sept. 1929.)

Gaston MIGEON.

Les fouilles de Cluny.

Charolles, le 24 août. — Le professeur américain Conant, qui procède depuis deux mois, à Cluny, à des fouilles ayant pour but de délimiter l'emplacement exact de la célèbre abbaye, avait exhumé récemment des fûts de colonnes, des chapiteaux, des dalles et divers fragments de sculpture qui ont été déposés au Musée lapidaire de la ville de Cluny, où des moulages en sont pris par un spécialiste du Musée du Trocadéro à Paris. Ces moulages seront respectivement déposés au Musée de l'Université de Harvard, à Cambridge (Massachusetts) et au Musée national du Trocadéro.

Le professeur Conant vient de mettre au jour, dans la cour de l'établissement national des haras de Cluny, édifié après la Révolution sur les ruines de l'ancien monastère, les fondations de deux chapelles. Dans l'une de ces chapelles, les ouvriers ont déblayé un caveau et un cercueil portant une inscription datée de 1633, aux termes de laquelle le Père Claude de Marcheseuil, alors âgé de soixante-six ans, religieux de l'abbaye de Cluny, a fait construire ce caveau dans la chapelle Saint-Martin.

Les travaux vont être pourvuivis jusqu'à la chapelle où devait être construit le monument du cardinal de Bouillon. Les fouilles prendront fin cette année, le 31 août, et recommenceront l'année prochaine, au mois de juin.

(*Débats*, 24 août 1929.)

Deux manuscrits à miniatures.

A une vente chez Sotheby (29 juillet 1929), deux manuscrits à miniatures, l'un le Psautier anglais de Louterell (1340), l'autre les Heures franco-flamandes du duc de Bedford (1414), ont été poussés jusqu'à 3.750.000 et 4.125.000 francs et exposés par l'acquéreur, M. Pierpont Morgan, au British Museum, dans l'espoir que ce Musée, avec l'aide du public, trouvera d'ici un an les ressources nécessaires pour acheter ces deux chefs-d'œuvre à prix coûtant. Ces prix sont ridiculement exagérés, surtout pour les Heures de Bedford; mais ce sont certainement des objets dignes d'un grand Musée.

S. R.

Americana.

Une *Bibliographie américaniste* très complète a été dressée par MM. P. Rivet et H. Vosity-Bourbon (Paris, 1928; in-8, p. 437-589, extr. du *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*). Quelques mots d'introduction auraient été utiles. On ne nous dit même pas sur combien d'années, toutes récentes d'ailleurs, s'étend cette longue liste de livres et d'articles en bien des langues; le titre du tirage à part est muet sur ce point essentiel.

S. R.

BIBLIOGRAPHIE

W. Deonna. *La vie millénaire de quelques motifs décoratifs* (extr. de *Genava*, 1929). In-8, p. 167-212, avec 38 figures. — Précieuse étude, témoignant — comme toujours — d'une information extrêmement ample et portant à la fois sur les motifs décoratifs de l'antiquité, ceux de l'art chrétien primitif et de l'art populaire. « Certes, nous ne devons pas oublier les coïncidences possibles : ne trouve-t-on pas l'entrelac en Nouvelle-Zélande et au Mexique ? Mais, pour ce qui concerne notre mobilier populaire, suffisamment d'arguments permettent de situer les prototypes de leurs formes et de leur décor, non seulement dans l'art religieux du christianisme primitif, mais, par l'intermédiaire de celui-ci, dans celui de l'Orient syrien et dans l'antiquité classique. »

S. R.

G. Oprescu. *Peasant art in Roumania*. Londres, 1929 (numéro spécial du *Studio*) ; in-4°, 182 pages, avec très nombreuses illustrations. — Il est grand temps qu'on s'occupe d'« art populaire » comme de folklore, car les photographies, les imprimés illustrés et toutes les variétés de la « camelote », tendent à remplacer l'art populaire par l'art à bon marché. La Roumanie, où la population paysanne, comme en témoignent les deux volumes de la princesse Bibesco, conserve encore tant d'originalité, se prêtait particulièrement à une enquête dont les résultats, consignés dans le beau volume qui est dédié à M. Henri Focillon, ne manqueront pas d'éveiller l'intérêt des historiens de l'art. Planches en couleurs et clichés sont d'une exécution parfaite et d'une abondance qui ne laisse rien à désirer.

S. R.

Hilaire Hiler. *From nudity to raiment. An introduction to the Study of costume*. Paris, Librairie de France, et Weyhe, à New-York, 1929 ; in-4°, 203 pages, avec nombreuses planches et figures. — L'intérêt de cet ouvrage sur le costume préhistorique et protohistorique ne tient pas seulement à l'abondance de l'illustration, quelquefois polychrome, mais aux détails où l'auteur est entré sur le costume au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou. Il y a là matière à des rapprochements très suggestifs avec l'histoire du costume dans le vieux monde et, grâce surtout à la poterie et aux manuscrits illustrés, les documents de bonne qualité ne font pas défaut. M. Hiler, qui écrit et pense avec indépendance, a disposé d'une information considérable, *Sed de minimis non curat* ; il y a beaucoup de fautes d'inadvertance et de noms estropiés. On annonce une édition française qui, si elle est corrigée avec soin, rendra service.

S. R.

A. van Gennep. *Le Folklore*. Paris, Stock, 1929; in-16, 125 pages, avec 11 gravures. 2 francs. — Utile petit livre, où se montre, sous des apparences modestes, du savoir original, et où l'archéologie a sa part avec l'étude des arts populaires, des danses, des jeux, des cérémonies où subsistent des traces de paganisme, *vestigia ruris*. Il serait grand temps que cette science, honorée ailleurs, très bien servie chez nous par quelques chercheurs indépendants, trouvât sa place dans l'enseignement public. La facilité actuelle des déplacements ajoute un charme qu'on peut dire accessible à ce que les enquêtes de ce genre ont de tentant pour les esprits curieux.

S. R.

Paul Fossing. *The Thorvaldsen Museum. Catalogue of the antique engraved gems and cameos*. Copenhagen, Gad, et Oxford, Milford, 1929; in-4°, 301 pages, avec 24 planches. — Le sculpteur Thorvaldsen, qui possédait plus de 2.000 médailles, camées ou pâtes de verre, les légua au Musée de Copenhague qui porte son nom (1844). Presque toutes avaient été acquises à Rome, avec le reste de la collection, surtout de 1820-1838, époque de recherches mal surveillées en Étrurie et d'incessantes trouvailles dans les « vignes » des environs de la ville. Un premier catalogue, en danois et en français, fut publié par Ludwig Müller (1847); il comprend 1.695 intailles et 133 camées. L'auteur du présent catalogue illustré, beaucoup plus détaillé que le précédent, a omis quelques pièces sûrement modernes et déclare n'avoir pu en retrouver quelques autres. L'ensemble forme un cabinet très riche et d'une exceptionnelle qualité, où les pièces fausses ou douteuses sont singulièrement rares et où ce que Chabouillet appelait la « pierreaille » des deux derniers siècles de l'Empire occupe une place assez restreinte. En revanche, il y a un nombre de petits chefs-d'œuvre, dont la plupart n'étaient encore connus que par les empreintes de Cades. L'auteur du nouveau catalogue a suivi l'ordre adopté par Furtwaengler et a écrit une préface très instructive. Il y a un index très complet des sujets représentés et une concordance avec le catalogue de Müller. Les planches sont belles; mais la publication aurait été plus commode si l'on en avait fait deux volumes *in octavo*.

S. R.

The Philip Lehmann Collection (New-York), **Paintings**. Text by **Rob. Lehmann**. Paris. Calmann-Lévy, 1928; in-fol. de 106 planches, dont une en couleur, avec texte non paginé. — Cette admirable collection a débuté modestement en 1911 par l'acquisition d'un portrait de Hoppner; la série la plus considérable, celle des primitifs italiens, a été achetée entre 1916 et 1920. On promet un second volume consacré aux bronzes, tapisseries et meubles. Laissant de côté les peintures postérieures au xvi^e siècle, parmi lesquelles il y a aussi des chefs-d'œuvre, je signale ici, comme désormais indispensables à l'étude, celles des écoles florentine, siennoise et ombrienne; une des plus belles Vierges de Bellini représente dignement les Vénitiens. Parmi les primitifs franco-flamands, il y a l'œuvre capitale de P. Cristus (anc. coll. Oppenheim), deux merveilles de Memling (coll. Radziwill et Wemyss), des panneaux attribués à Gérard David, Ysenbrant (coll. du comte de Chambord), le Maître de Moulins, Marmion, Corneille de Lyon. Les planches, dues à la maison Braun, de Dornach, sont d'une exécution parfaite; le

texte est d'une précision irréprochable, avec bibliographie très complète. En somme, il n'y aurait qu'à louer cette magnifique publication s'il n'y avait lieu à deux réserves : le volume est trop lourd et aurait dû être divisé en deux tomes ; un pareil recueil de peintures de premier ordre aurait dû être mis dans le commerce, et non réservé à quelques bibliothèques et amateurs. Peut-être le savant auteur du texte se décidera-t-il à en donner une édition in-4° avec simili-gravures, dont les exemplaires seront accessibles aux *procul ab urbe laborantes*.

S. R.

V. Scheil. *Inscriptions des Achéménides à Suse* (*Mém. de la Miss. archéol. de Perse*, t. XXI). Paris, Leroux, 1929 ; in-4°, 101 pages, avec 13 planches et nombreuses figures. — Le document capital, bien que fragmenté, que le P. Scheil reproduit, traduit et commente, est la « charte de fondation » par Darius I^{er} du palais de Suse, en persan, en anzanite et en babylonien. Il nous apporte quelques nouveautés très intéressantes. Les colonnes de marbre employées à Suse sont venues, par l'entremise des Ioniens et de ceux de Sardes, d'Aphrodisias (en Carie). L'or a été tiré de Sardes (sur le Pactole) et de Bactres. — Voilà une preuve de plus que l'or d'Our, comme je l'ai déjà dit, venait de l'ouest de l'Asie Mineure, de même sans doute que les conquérants sanguinaires dont on a trouvé là les tombeaux. — Nous apprenons aussi, ce que nous ignorions tout à fait, que Darius I^{er} est monté sur le trône du vivant de son père Hystaspe et de son grand-père Arsames.

S. R.

Kazimierz Bulas. *Les Illustrations antiques de l'Iliade*. In-8°, 144 pages, 68 figures. Lwow, 1929 (*Eos Supplementa*, vol. III). Prix : 12 francs. — M. K. Bulas, élève du regretté savant P. Bienkowski, a présenté à l'Université de Cracovie, pour obtenir le grade de docteur, ce travail fort bien fait qui remet au point un sujet déjà traité par plusieurs archéologues (Inghirami, Raoul Rochette, Overbeck, Welcker, Engelmann, Luckenbach, Schneider) dont les ouvrages déjà anciens sont aujourd'hui périmés. Il s'agit des monuments relatifs à l'*Iliade* seulement ; l'*Odyssée*, qui a, de son côté, été l'objet de recherches similaires (F. Müller, J. Bolte) reste hors de cause. L'étude de M. Bulas ne se borne pas à une énumération des sujets de l'*Iliade* qu'on retrouve dans le répertoire de la plastique ; il a cherché à découvrir l'origine des types de composition, d'en suivre les transformations, de distinguer ce qui appartient à la tradition et ce qui a été inventé par l'artiste, de tenter aussi une explication générale sur les divergences qui l'on remarque entre le texte poétique et la traduction artistique. L'auteur a divisé son sujet en trois périodes : archaïque (jusqu'après les guerres médiques, 480 à 470), classique (jusqu'aux successeurs d'Alexandre, début du III^e siècle), hellénistico-romaine (jusqu'à l'Empire et même les abords du Moyen Age). Ce cheminement à travers les âges permet de voir quels épisodes furent spécialement en faveur à telle époque déterminée et d'en discerner les raisons, de comprendre pourquoi les artistes choisissaient tel récit plutôt qu'un autre, comment ils en modifiaient les détails, quel souci ils ont eu de rester fidèles aux vers d'Homère ou de s'en éloigner, etc. C'est une enquête délicate qui

exige beaucoup de goût et de finesse. En somme, c'est toute la question des rapports entre la littérature et l'art qui se pose; c'est aussi la question de la liberté de l'artiste grec à l'égard de ses modèles. On suit avec sympathie les considérations de M. Bulas sur ce double sujet et, sans être d'accord sur tous les points avec lui, on trouve qu'il a réussi dans sa tâche difficile.

Il a très bien vu que l'artiste grec ne s'attache pas, comme le ferait un illustrateur moderne, à suivre aussi exactement que possible le texte du poète. Ce texte, il ne l'a pas, le plus souvent, sous les yeux dans la période archaïque. Il s'inspire des récits qu'on lui a faits, des récitation qu'il a entendues. Je crois que M. Bulas aurait pu introduire ici l'idée que la vue des grands monuments de sculpture et de peinture, eux-mêmes inspirés d'Homère, a dû agir très fortement aussi sur les œuvres d'art industriel.

Il a bien vu que l'artiste, en particulier le peintre de vases, songe avant tout à s'adapter à l'espace qui lui est attribué, à la forme même de l'objet qu'il décore; il se sert beaucoup du répertoire d'images et de sujets qui lui est déjà familier (combats, courses de chars, etc.). De là, des divergences, des omissions de personnages, des interventions, des contaminations qui surprennent au premier abord; de là, même, des changements si complets qu'on se demande si vraiment c'est un passage d'Homère qui a servi de point de départ. Je crois que là aussi M. Bulas aurait pu insister davantage et rappeler qu'à côté de l'*Iliade* il y avait des poésies lyriques ou dramatiques qui traitaient des mêmes sujets qu'Homère sous une autre forme. Il parle avec raison de la « tradition artistique » qui exerce son empire; mais cette tradition artistique est faite de beaucoup de souvenirs de l'épopée troyenne qui ne viennent pas tous de l'*Iliade*.

Dans la seconde période, certains sujets qui avaient produit des œuvres émouvantes (le corps d'Hector traîné par Achille, la rançon apportée par Priam) disparaissent. Au contraire, des épisodes qui ne font pas partie du cadre même de l'*Iliade* (comme Thétis et les Néréides apportant à travers la mer les armes d'Achille) trouvent une faveur soudaine. Le sens du pittoresque plus développé y contribua sans doute. Ailleurs, c'est le style familier qui transforme les épisodes héroïques en scènes bourgeoises. C'est plutôt dans la catégorie des vastes italiotes que le drame garde sa grandeur (le bûcher de Patrocle, Achille immolant les captifs troyens); l'influence de la tragédie y a sa part.

La période hellénistique et romaine est de beaucoup la plus féconde en sujets homériques; mais ici nous perdons le contact avec les habitudes du pur art grec. La lecture du texte est devenue accessible à tous les artistes. L'illustration proprement dite, parfois même accompagnée de la citation des vers du poète, devint la règle. Sur les bols grecs dits homériques, dans les fresques du temple d'Apollon à Pompéi, dans la *casa di Laocoonte* et la *casa del poeta tragico*, sur les belles pièces d'orfèvrerie des trésors romains, les sarcophages funéraires et les reliefs dits Tables iliaques, sur les cistes et les mosaïques, abondent les scènes où la réputation de l'*Iliade* s'affirme et se consacre à jamais. Aussi voit-on encore au *vi^e* siècle de notre ère, dans les miniatures du *Codex Ambrosianus*, se dérouler le plus riche ensemble d'illustrations relatives au célèbre poème.

Ne le dissimulons pas. C'est surtout d'après ce fonds romain que nous, modernes, nous imaginons les héros fameux de la guerre de Troie, et beaucoup

moins d'après les images plus librement créées et plus expressives des artistes grecs. Un Achille barbu (fig. 9, 13), un gigantesque Hector jeté sous une table (fig. 14 à 17), une Briséis chargée de voiles comme une femme orientale (fig. 1 et 2) déconcerteraient beaucoup de nos contemporains; ils goûteraient mieux la solennelle ordonnance du bouclier de Scipion (fig. 38) que M. Bulas est d'ailleurs tenté d'attribuer à la Renaissance (p. 84).

E. POTTIER.

Émile Pourguet. *Fouilles de Delphes*. Tome III Épigraphie. Fasc. 1. Inscriptions de l'entrée du sanctuaire au Trésor des Athéniens. In-4°, p. 200-434, comprenant les index, 2 planches et de nombreuses figures. Paris, E. de Boccard, 1929. — Saluons la fin heureuse de ce volume, dont les pages initiales ont paru en juillet 1910. On sait assez ce qui a retardé la publication du reste et les pillages dont cet amas de textes inédits a été l'objet (cf. *Rev. arch.*, 1918, I, p. 209) : la préface de M. Bourguet revient sur cette affaire, qui restera célèbre dans l'histoire de la piraterie; elle rend aussi justice à des collaborations loyales, grecques et françaises, qui n'ont jamais fait défaut. Il faudrait un long article pour signaler, même brièvement, toutes les nouveautés qu'apportent ces textes reproduits et commentés avec le soin le plus scrupuleux et un savoir aiguisé par des années d'études; contentons-nous ici, en annonçant la fin de ce premier fascicule, de féliciter M. Bourguet d'avoir attaché son nom à une publication qui honore la science.

S. R.

Hans Möbius. *Die Ornamente der griechischen Grabstelen klassischer und nachklassischer Zeit*. Berlin, H. Keller, 1929; in-4°, 97 pages, avec 72 planches. — L'ouvrage de Brückner (*Ornament und Formen der att. Grabstelen*) est antérieur au recueil général de Conze qui, aujourd'hui terminé, offre d'amples matériaux à pied d'œuvre. La question de la décoration des stèles attiques — sommairement, mais intelligemment traitée par M. Percy Gardner, *Sculptured tombs of Hellas*, 1896, p. 119 — méritait d'être reprise avec détail. Elle l'a été ici par un élève de M. Jacobsthal, l'auteur d'un bon livre sur la décoration des vases grecs; mais comme l'ornement varie avec la matière qui le porte, il y a là deux sujets bien distincts. L'évolution qu'on constate en Attique et, par imitation, dans une partie du monde grec (sauf le Péloponèse), à partir du milieu du v^e siècle, et dont les débuts sont attestés par les stèles à palmettes des lécythes blancs, ne pouvait être rendue sensible que par une très riche illustration, la plus évidente, mais non la seule qualité, du présent volume. Il serait difficile et d'ailleurs peu utile d'essayer d'en donner une idée sans figures. Les éléments naturalistes, empruntés au monde végétal et non stylisés, ne font que de timides apparitions avant l'époque romaine; l'art décoratif grec se complait dans l'abstraction et y fait preuve de qualités de sobriété en contraste avec l'exubérance des arts orientaux. On trouve pour la première fois des rinceaux inspirés directement de la nature sur les petits sarcophages de Sidon. — Après la loi somptuaire de Démétrius de Phalère (316), le luxe des stèles attiques disparut; mais, en dehors de l'Attique, l'époque hellénistique continua la tradition et en Attique même, au II^e siècle avant notre ère, les stèles ornées reparurent. Leur influence

sur les autres régions du monde grec ou hellénisé, entre autres le Bosphore cimmérien, prête à des observations intéressantes; ce qu'on ne s'explique guère, c'est que l'Égypte post-alexandrine se soit montrée tout à fait inhospitalière à cette forme charmante de l'art

S. R.

A. S. Arvanitopoulos *Graptai stélai Démétriadou-Pagason*. Athènes, Sakellarios, 1928; in-fol., 179 pages, avec 17 planches et 203 figures. — On connaissait déjà, par des publications assez nombreuses, les belles découvertes de stèles peintes dues à l'éphore Arvanitopoulos; en voici maintenant l'édition définitive, avec topographie, vues, plans, relation détaillée des fouilles, histoire de la ville de Pagasae, et surtout avec des planches en couleurs expliquées et commentées en détail. Ces peintures délicates étant appelées à disparaître, on ne peut trop applaudir à la réalisation du projet déjà ancien d'en fixer à jamais le souvenir. Certes, ce ne sont pas des chefs-d'œuvre; mais, tant au point de vue technique qu'à celui de la connaissance des motifs funéraires, elles offrent un très grand intérêt. Le commentaire de M. Arvanitopoulos lui fait autant d'honneur que la trouvaille qui conservera son nom. Il faut féliciter aussi la Société archéologique d'Athènes, dont le concours a rendu possible cette publication.

S. R.

Grace Hadley Beardsley. *The Negro in Greek and Roman civilization*. Baltimore, Londres (H. Milford) et Oxford (t. IV des *John's Hopkins University Studies in archaeology*). In-8, 145 pages, avec 24 figures. — Après avoir passé en revue les textes concernant les Éthiopiens dans la littérature grecque et l'introduction des Éthiopiens en Grèce, l'auteur étudie d'abord le type éthiopien dans les vases du ^v^e siècle, puis au ^{iv}^e siècle et à l'époque hellénistique, pour aborder ensuite la série des marbres, des terres cuites, des bronzes, etc. Une seconde partie concerne les Éthiopiens dans la littérature et l'art de Rome. J'aurais quelques chicanes à faire sur les citations latines relatives à des hommes de couleur. Lucain n'a pas écrit (IV, 678) *Concolor Indo Mauro*, ce qui n'aurait pas de sens, mais *Maurus* (p. 118) ¹. Dans Juvénal (II, 23), il n'y a nulle trace de *racial feeling*, mais la constatation d'un contraste qui fait rire (p. 120). *Decolor*, dans un autre passage (VI, 600), désigne un mulâtre, non un noir, puisque la mère est blanche. Le commentaire de Juvénal par Mayor a été négligé à tort : c'était le cas de réunir tous les textes. Le catalogue raisonné des œuvres d'art, qui décrit aussi nombre de spécimens inédits, rendra service; il y a une très bonne reproduction de l'admirable négrrillon du Cabinet des Médailles (pl. 20).

S. R.

J. D. Beazley. *Attic black-figure. A Sketch* (extr. du t. XIV des *Proceedings of the British Academy*); gr. in-8, 50 pages, avec 15 planches. Londres, Milford, 1929. — Coup d'œil instructif et d'un ton très personnel sur les vases attiques à figures noires, avec des spécimens inédits empruntés notam-

1. Épreuves mal corrigées; p. 118, l. 9, lire *illa*; p. 119, l. 3, lire *retorto*.

ment à la collection de lord Northampton. « Le dernier groupe important de vases à figures noires est apparenté à celui des grands peintres de vases à figures rouges, Euphronios, Euthymidès, etc.; on pourrait l'appeler le *groupe de Leagros*, nom d'un éromène qui paraît aussi sur les vases à figures rouges. Dans les deux ou trois dernières décades du *vi^e* siècle, les peintres de figures noires sont plus ou moins influencés par la nouvelle école. Même s'ils ne s'intéressent pas à l'étude détaillée et systématique du corps athlétique, on a l'exploration de la troisième dimension qui trouve son expression dans les raccourcis, un traitement plus complexe de la draperie, plus ample et plus libre du corps, une touche même de brutalité, sont des signes du temps... De bons vases à figures noires ont été peints jusque vers 480; mais le style libre du *v^e* siècle à son apogée est incompatible avec la figure noire, et rien de plus médiocre ne nous est resté de l'art antique que les amphores panathénaïques du *iv^e* siècle. »

S. R.

Adolf Graefenhagen. *Eine attische schwarzfigurige Vasengattung und die Darstellung des Komos im VI Jahrhundert.* Königsberg, Gräfe, 1929; in-8, 104 pages et 4 planches. — M. Orsi a le premier reconnu les caractères communs de certaines coupes attiques à figures noires, qu'on a depuis qualifiées à tort de corinthiennes ou d'attico-corinthiennes. Les sujets figurés sont des danses de *kômastes*, intéressantes pour la préhistoire du *kômos* de la comédie attique. M. Graefenhagen en a dressé une liste assez longue et a établi que la fabrication est bien attique, quoique influencée par les types corinthiens des danseurs stéatopyges et quelques éléments du décor; elle a pu durer de 570 à 550 environ. Suit une dissertation sur la signification du mot *kômos* et la diffusion des représentations de ce genre dans la peinture céramique, Faut-il croire, avec Körte, que les *kômastes* soient des démons dionysiaques, l'espèce *bonne-à-rien* des Satyres dont parle Hésiode? L'auteur n'y voit que des pochards d'espèce humaine. Un appendice concerne la *vue de face* des personnages sur les vases attiques à figures noires.

S. R.

C.T. Seltsmann *The Cambridge ancient history.* Vol. of plates II, Cambridge, University Press, 1928; 120 planches, avec texte. — Il me semble que les spécimens ont été bien choisis; l'auteur est au courant des découvertes récentes et s'en est procuré de bonnes reproductions. Pour une fois, je trouve le texte trop court; il reste beaucoup de vide dans les pages qui accompagnent les planches. Une ligne de bibliographie n'aurait pas été inutile pour l'enfant de Rhamnus, l'éphèbe en bronze de Marathon, etc. Mais il y a des renvois opportuns au texte de l'*Ancient history* toutes les fois que celui-ci mentionne une œuvre d'art.

S. R.

Ettore Pais et Jean Bayet. *Histoire romaine.* Tome I, jusqu'en 133 avant J.-C. Adapté d'après le manuscrit italien (*Hist. générale* dirigée par G. Glotz). Paris, Presses universitaires, 1926-1929; gr. in-8, 663 pages, avec cartes. — Essayer de donner brièvement une idée de cet ouvrage considérable,

est naturellement impossible; il suffit ici d'en signaler l'importance et la bonne exécution. C'est, désormais, pour les lecteurs de langue française, le guide indispensable. Le nom de l'auteur fait d'abord songer à la phase la plus récente du débat sur la crédibilité de l'histoire primitive de Rome; on l'y trouvera fort bien exposé. « Les belles légendes romaines, nées à la lumière des cérémonies sacrées, furent mises en œuvre par des poètes érudits et des annalistes, prêtres ou hommes d'État... Mommsen et plusieurs de ses successeurs ont abusé de l'idée de « falsifications ». Sans aucun doute, il y en eut; mais il faut en bien des cas parler de fausses interprétations, dues à un préjugé, à l'étroitesse de l'horizon historique, à une dénaturation plus ou moins consciente des faits anciens par les conceptions sociales et juridiques, du temps où vivaient les auteurs... La découverte éventuelle d'un nouveau monument pourrait renverser d'un coup les hypothèses les plus solides d'apparence. » Comparé au volume parallèle de la *Cambridge ancient History*, celui-ci soutient la comparaison avec avantage.

S. R.

Eug. Albertini. *L'Empire romain*. Paris, Alcan, 1929 (dans l'*Histoire générale* p. p. L. Halphen et Ph. Sagnac); in-8, 462 pages, avec carte. — Le nom de l'auteur est une garantie suffisante de la haute qualité de ce volume; mais il n'est pas superflu de dire qu'il est à la fois très érudit — d'une érudition discrète et qui sait choisir, ce qui est essentiel — et écrit avec beaucoup d'agrément. Bien entendu, sur quelques points délicats, tel ou tel lecteur informé fera des réserves; d'autre part, j'ai lu avec satisfaction cette phrase de la page 166 : « Il faut peut-être reconnaître la plus ancienne allusion à la religion chrétienne dans une lettre que Claude, au début de son règne, adressait aux Juifs d'Alexandrie et où il annonçait l'intention de châtier durement une propagande subversive. » Au lieu de « religion », mettons « agitation », pour éviter tout anachronisme. Ici comme ailleurs, malgré les dénégations des néophobes, la vérité est en marche.

S. R.

Samuel Ball Platner et Thomas Ashby. *A topographical dictionary of ancient Rome*. Oxford, University Press, et Londres, H. Milford, 1929; gr. in-8, xxiii-608 pages, avec 63 gravures et un plan. — Élève, comme on sait, de Huelsen et de Lanciani, singulièrement versé, depuis plus d'un quart de siècle, dans la topographie de Rome et de la *Campagna*, M. Ashby avait projeté, avant la guerre, de publier le présent ouvrage en collaboration avec le professeur Platner, Américain. Celui-ci, physiquement impropre au service militaire, s'appliqua, de 1914 à 1920, à la rédaction de l'œuvre commune et en avait achevé la plus grande partie lorsqu'il mourut en 1921, à peine de retour en Italie. Sa veuve plaça le manuscrit aux mains de M. Ashby qui, de son côté, s'était réservé nombre d'articles longs et difficiles; il entreprit de revoir le tout et estime à 20 ou 25 p. 100 sa part dans l'œuvre. Les épreuves ont été obligeamment relues par MM. Huelsen, Bagnani, Lugli, A. W. van Buren et Mme Strong; ainsi ce dictionnaire se présente avec de rares garanties d'exactitude et d'information non seulement adéquate, mais en avancé sur l'état actuel des publications. Il a d'ailleurs été conçu sur un plan très large et fait une part importante à l'illustration;

pendant longtemps il restera le *Standard work* auquel les érudits auront recours comme les débutants. — P. 552, faut-il admettre que la dédicace d'une statue de Vénus à *Venus Felix* implique l'existence d'un temple de ce nom distinct de celui de *Felicitas*, orné de statues enlevées de Grèce par Mummius? J'ai quelque lieu d'en douter.

S. R.

Luigi Mauceri. *Il castello Eurialo nella storia e nell'arte.* Rome, Bittner, 1928; in-4°, 61 pages, avec 5 planches et 26 figures. — Depuis 1907, l'auteur étudie la forteresse d'Eurialos, construite par Denys, entre 402 et 397, pour protéger Syracuse et l'Epipole, juste avant l'effort désespéré qu'il inspira aux Grecs de Sicile pour se délivrer des Carthaginois. M. Mauceri a publié à ce sujet plusieurs notices, que celle-ci complète et doit remplacer. Des planches annexées à son mémoire donnent le plan général des ruines et des essais de restitution qui semblent vraisemblables. Nombre de vues photographiques insérées dans le texte permettent de juger de l'importance de ces travaux de défense, objets, depuis le xvi^e siècle, des recherches des érudits siciliens et autres, en particulier de Cavallari (1893; p. 29 et suiv.). Les fouilles, jusqu'à présent, n'ont porté que sur une petite partie du terrain et les superstructures ont naturellement toutes disparu. Comme œuvres d'art, on n'a guère trouvé, dans le voisinage d'un bastion défendu par des tours, que des têtes colossales de lion, d'un très beau style, ayant servi de gar-gouilles (fig. 10).

S. R.

Preliminary Report upon the excavations in the Hippodrome at Constantinople in 1927. London, H. Milford, 1928; gr. in-8, 54 pages, avec plans et figures. — Il a déjà été question ici (*Rev. arch.*, 1928, I, p. 208; II, p. 138; 1929, I, p. 381) des fouilles entreprises sous le patronage de la British Academy et la direction de M. Casson sur l'emplacement de l'hippodrome de Constantinople. Le rapport préliminaire, amplement illustré, entre dans tous les détails nécessaires sur les premières découvertes. On lira, je crois, avec un intérêt particulier l'essai de classement de la poterie byzantine (p. 29-42).

S. R.

Otto Cunitz. *Itineraria romana. I. Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense.* Leipzig, Teubner, 1929; gr. in-8, 139 pages, avec une carte. 12 mk. — Premier volume d'une très importante publication; le second donnera la Table de Peutinger, le Ravennate et d'autres itinéraires moins importants¹. Le classement des manuscrits de l'*Itin. Anton.* a été fait par MM. Cunitz et Kubitschek dès 1891-1893; il a été suivi ici. Pour l'*Itin. Burdig.*, les travaux préparatoires de P. Geyer (1898) ont servi de base, mais l'éditeur y a beau-

1. Je signale à ce propos : Jan Rinse Wartena, *Inleiding op een Uitgave der Tab. Peutingeriana*, Amsterdam, 1927, sachant trop peu de hollandais pour en dire davantage. C'est une thèse de doctorat; parmi les positions imprimées à la fin, il y a celle-ci : « La construction de l'arc d'Orange, commencée sous César, fut achevée sous Tibère. »

coup ajouté. La carte est fondée sur celle de Richard Kiepert. Les notes critiques et exégétiques témoignent d'un grand soin et apportent du nouveau. Il reste encore bien des noms obscurs et corrompus. Index très complet.

S. R.

M. N. Rostovtseff. *Skythika*. Seminarium Kondakovianum, Prague, 1929. In-4°, 48 pages, avec 11 planches. — Nous avons ici une nouvelle étude sur le « style animal centro-asiatique », illustré notamment par des photographies d'objets métalliques de la collection du marchand chinois Lou. Le texte français, rédigé par M. S. Murat, est le bienvenu. L'auteur insiste sur le fait, à son avis démontré, que le style animal du midi de la Russie, rattaché par de solides liens à l'Orient, mais radicalement étranger à l'Occident, constitue la particularité principale de l'art original et raffiné, bien que primitif, des steppes et des régions montagneuses du cœur de l'Asie, entre la Russie et la Chine. Ce style animal, à l'époque des Han, a poussé de profondes racines en Chine. Cela est-il donc si nouveau? Assurément, il y a grand intérêt à en alléguer des preuves complémentaires, à distinguer entre les différents styles animaux, dont l'évolution fut longue; mais, comme dit l'autre, « il y a la manière » et celle qui consiste à taire ce qui a été écrit de plus ancien et peut-être de plus net à ce sujet (1900) ne me paraît pas recommandable. D'ailleurs, il y a trente ans, je n'ai pas dit, ce dont je suis aujourd'hui convaincu, qu'à l'origine lointaine de l'art zoomorphique des steppes, il y a l'art quaternaire, beaucoup moins éloigné de nous que n'ont voulu le faire croire les préhistoriens. Cet art, dont les monuments sont aujourd'hui si nombreux, dément l'assertion de M. Rostovtseff que le style animal est « radicalement étranger à l'Occident ».

S. R.

Harriet Dale Johnson. *The Roman tribunal*. Baltimore, 1927; in-8, 67 pages. — Consciencieuse étude sur le mot (depuis l'époque des Gracques, avec le sens primitif de *suggestus* et de siège d'un tribun) et sur les diverses choses signifiées, avec citation de tous les textes. Cette enquête est complétée par deux *excursus* topographiques concernant l'emplacement du tribunal prétorien et du tribunal aurélien sur le forum romain. Le premier a été localisé aux environs de la colonne de Phocas, l'autre à l'est du forum, près du temple de Divus Julius. — P. 13, note 23, il eût fallu, je crois, mentionner les *tribunalia* improvisés tels qu'ils figurent sur les reliefs de l'Arc de Constantin et de la Colonne Trajane.

S. R.

V. Martin. *La fiscalité romaine en Égypte*. Genève, Georg, 1926; in-8, 31 pages. — Les Romains ont traité l'Égypte comme une vache à lait; mais ils se sont souciés du lait plus que de la vache. Ce que les papyrus ont révélé de la fiscalité romaine en Égypte, considérée comme une propriété de rapport, est tout à fait édifiant à cet égard. « Cette énorme machine administrative, dont les commandes sont à Alexandrie entre les mains du préfet et qui va se ramifiant toujours plus dans les trois épistratégies, les quelque trente-six nomes, les innombrables villages et toparchies, a pour tâche fondamentale

de drainer au profit de l'État la fortune des contribuables (p. 17). » Les agents du fisc terrorisaient les habitants et étaient eux-mêmes terrorisés par leurs supérieurs hiérarchiques, dont les responsabilités étaient lourdes aussi. Résultats : la misère et l'exode des habitants, entraînant la détresse des notables. « L'administration romaine a signé sa propre condamnation. » Bonne synthèse, où tous les détails nécessaires sont indiqués.

S. R.

Émile Espérandieu. *Inscriptions latines de Gaule (Narbonnaise)*. Fasc. I. Paris, Leroux, 1929; gr. in-8, 128 pages. — 419 textes, dont un certain nombre inédits, copiés pour la première fois par l'éditeur, servent de supplément au tome XII du *Corpus*. Quelques-uns, manifestement corrompus par les lapicides, posent de petits problèmes qui attendent une solution. Par exemple, que signifie le début d'une inscription métrique d'Arles : *Vivit in aeternum ou inventi aera primum* ? Faut-il corriger *qui devenit* ? Les trois distiques de Vienne, tous faux sauf le dernier, laissent du moins entrevoir un joli vers. La pierre porte : *Hic tenera insontis quiescunt membra sancti* (il s'agit d'un enfant de trois mois). Le lapicide a dû avoir en mains un cahier où il lisait :

Hic tenera insontis quiescunt membra puellae.

Je crois qu'il y aurait lieu de tirer ainsi quelques perles du fumier des *Carmina epigraphica*.

S. R.

Maurice Dayet. *Une divinité gallo-romaine à oreille d'animal. Survivances préhistoriques à l'époque barbare*. Deux brochures de 5 et 6 pages avec figures. Besançon, Imprimerie de l'Est, 1929. — Ces deux intéressantes brochures concernent : 1° un petit bronze de Besançon analogue à celui d'Amiens (*Rép. stat.*, II, p. 25), mais le personnage est assis, sans croiser les jambes; l'oreille serait celle d'un loup; 2° des figurations du cygne scandinave de l'âge du bronze sur des agrafes et rouelles burgondes au même Musée de Besançon. Il est regrettable que ces notices soient un peu perdues sous l'aspect que leur a donné l'auteur.

S. R.

Fernand Benoit. *Les Baux*. Paris, Laurens, 1928; in-8, 110 pages, avec 43 gravures et 1 plan (Coll. des *Petites Monographies*). — Si toutes les périodes de la préhistoire et de l'histoire sont représentées aux Baux, c'est surtout du x^e au xvi^e siècle que datent les restes dont s'enorgueillit cette ville morte, quelque peu ressuscitée de nos jours par le tourisme. Pompéi provençale, elle a déjà fait l'objet de nombreuses publications (énumérées p. 104-106), mais la description très bien illustrée de M. F. Benoit, ancien membre de l'École de Rome, en tiendra lieu avec avantage pour les visiteurs. « Comme types des villes fortifiées des temps féodaux, écrivait Théodore Cook, il n'y a pas de plus beaux exemples au monde et aussi rapprochés que Les Baux, Carcassonne et Aigues-Mortes. » Suit une description illustrée en 45 pages (*Old Provence*, Londres, 1905, t. II, p. 114-160), qui aurait dû, je pense,

trouver place dans la bibliographie exclusivement française du savant auteur.

S. R.

Julio Cejador y Franca. *Alphabet et inscriptions ibériques. II. L'alphabet ibérique et les inscriptions néolithiques.* Trad. **J. Brouta.** Paris, Catin, 1929; in-8, 141 pages, avec nombreuses figures. — L'auteur n'avait pas tort d'attacher de l'importance au courant méditerranéen occidental, mais cela n'est plus nouveau. Ce qui est nouveau, *mais insensé*, ce sont ses traductions d'inscriptions inintelligibles de Crète et d'ailleurs, toujours par le ridicule abus du basque¹, par exemple p. 27, Phaestos : « Ahi! avec la langue de la bouche la piqure de ruche vide, nid malheureusement terrible, toi le facile à comprendre nom de l'humaine parole avec épouvante en aiguillon et langue. » On dirait une parodie de Mallarmé. Il y en a comme cela plusieurs douzaines. Alors que tant de manuscrits estimables restent en souffrance, il est scandaleux que ces billevesées trouvent un traducteur et un éditeur.

S. R.

Materialien zur römisch-germanischen Keramik herausgegeben von der römisch-germanischen Kommission des deutschen archäolog. Instituts. IV. Untersuchungen zur Keramik römischer Zeit aus den Griechenstädten an der Nordküste des Schwarzen Meeres. I. T. Knipowitsch Die Keramik römischer Zeit aus Olbia in der Sammlung der Eremitage. Gr. in-4° de 55 pages avec 9 planches et 13 figures. Francfort-sur-le-Mein, J. Baer et Cie, 1929. — Ce mémoire apporte une importante contribution à l'histoire de l'industrie et du commerce de la céramique dans le monde romain. L'étude attentive des poteries recueillies dans les ruines d'Olbia montre que le littoral septentrional de la mer Noire, à l'exception d'une courte période contemporaine du début du 1^{er} siècle après J.-C. est resté, au moins pour cette industrie, en dehors du grand courant économique qui répand au dehors les produits des manufactures arrétines, puis gauloises. Cependant, à l'époque d'Auguste, on trouve les traces d'une puissante exportation due aux potiers d'Arezzo et de Pouzzoles; mais presque en même temps on assiste à une renaissance de l'industrie céramique d'Asie Mineure et, à partir du règne de Tibère jusqu'au 4^e siècle, c'est la vaisselle du type de Pergame qui domine. Pour ce qui est de la poterie fabriquée sur place, vases d'usage courant, on ne saurait parler d'une fabrication originale; ce ne sont que des imitations plus ou moins grossières des modèles d'Asie Mineure.

R. L.

P. Goessler. *Der Silberring von Trichtingen.* Berlin, W. de Gruyter, 1929; in-4°, 36 pages, avec 4 planches et 28 figures. — Il s'agit d'une sorte de torques en argent avec âme de fer, large de 0 m. 30, pesant 6 kgr. 75, qui a

1. P. 136 : « Le basque n'a pas passé d'une race à l'autre et étant parlé de façon identique dans les trois péninsules méditerranéennes, la race qui le parla fut la même race. » (Note du traducteur).

été découvert en 1928 près de Trichtingen (Wurtemberg). Les deux extrémités sont des protomés de taureaux sans style défini. Le seul objet quelque peu analogue est un anneau d'or de Hongrie (p. 12), dont l'époque est incertaine. Avec la plaque d'argent de Ruremonde, qui n'est pas non plus datée, la seule ressemblance porte sur le motif de l'encadrement. En somme, on a beau jeu pour parler de style danubien, celto-scythique, irano-sarmate, etc.; en l'absence de pièces de comparaison vraiment analogues, il faut s'abstenir de toute conclusion. Parmi les nombreuses figures publiées par l'auteur, il en est bien peu qui éclairent le sujet. M. Goessler est érudit et a fait de son mieux pour résoudre un petit problème encore insoluble¹.

S. R.

Princesse Marthe Bibesco. *Jour d'Égypte*. Paris, Flammarion, 1929; in-8, 213 pages. — Simples notes prises en courant par une femme d'esprit et que ne doivent pas dédaigner les archéologues, non seulement parce qu'il y a de l'esprit, mais parce qu'il y a des idées justes sous une forme souvent exquise. « Que leurs tombeaux témoignent d'attachement à la vie!... L'homme d'Égypte a préféré ce qui est à ce qui n'est pas... Il faut être jeune pour être égyptien. Le dieu des Juifs est un vieillard... Pas une figure divine qui ne soit toute jeune et souriante... Le dieu-père est aussi jeune que le dieu-fils... Les gens détestent qu'on leur ôte leurs différences religieuses : ils les chérissent comme des supériorités... Devant une statue d'Aménophis IV, j'ai pensé ce matin : « C'est un jeune évêque. » A Saqqarah, j'ai trouvé l'art grec au nid. Des colonnes doriques sont sorties du sable... La préséance est à l'Égypte... Pourquoi m'être fâchée contre le ciment qui imite la pierre puisque les plus fameuses architectures du monde ne sont que l'imitation, en marbre ou en pierre, des architectures de bois ou de boue séchée?... Visite du Musée Copte. J'ai trouvé l'église orthodoxe au nid. Rien n'y manque : au commencement était le Copte... Faux sentiment de la dignité de l'art, qui empêche d'admirer les modèles des statues et de voir le Musée en plein air des visages. » Je m'arrête; il y aurait trop à copier.

S. R.

David Moore Robinson. *Greek and Latin inscriptions from Asia Minor*. In-8, 42 pages, avec 43 planches (extr. des *Trans. of the American Philological Association*, vol. LVII, 1926). — On trouvera ici quelques textes importants : n° 2, la diaconesse des Encratites, Elaphia, élève une stèle au prêtre Pierre; n° 48, un archiâtre de Marc-Aurèle, L. Gellius Maximus; n° 60, dédicace à la *Mèter Potamène* (inconnue); n° 62, l'équivalent grec de *trib. mil. laticlavus* est *χιλίαρχος πλατύσιμος*. — Les fac-similés photographiques sont utiles et les commentaires bien informés.

S. R.

1. Les analogies qu'il signale avec des œuvres celtiques et gallo-romaines sont, à mon avis, inexistantes ou très vagues; mais le torques de Trichtingen peut bien avoir orné une idole (p. 34). Époque et origine restent indéterminées jusqu'à nouvel ordre.

S. W. Grose. *Catalogue of the Mc Lean collection of Greek coins.* Vol. III. Cambridge, University Press, 1929; gr. in-8, vi-507 pages, avec 131 planches. — Ce troisième volume d'un magnifique catalogue comprend la description des monnaies de la collection Mac Lean, aujourd'hui au Fitzwilliam Museum de Cambridge, qui ont été frappées en Asie, en Egypte et en Afrique. Les pièces figurées sur les nombreuses planches, et dont plusieurs paraissent inédites, ont été très bien choisies; l'étude des revers, si importante pour celle de l'art antique, peut être poursuivie là mieux qu'ailleurs. Le texte a été rédigé avec le plus grand soin et donne les références bibliographiques indispensables, notamment au *Traité* de Babelon et aux catalogues du British Museum; il y a d'excellents index. En somme, malgré l'élévation du prix (environ 600 francs), ce volume est nécessaire, comme les deux précédents, à toute bibliothèque numismatique et même, *luto sensu*, archéologique.

S. R.

Karl Künstle. *Ikongraphie der christlichen Kunst.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1926, 1928. 2 volumes gr. in-8, 603 + 669 pages, avec 672 illustrations. — Bien qu'effroyablement cher (500 francs), cet ouvrage est à peu près indispensable aux bibliothèques et laisse assez loin derrière lui ceux de Cahier, de M^{me} Jameson, de Detzel (dont il est une réédition très augmentée), etc. Les références sont généralement données avec précision et témoignent de dépouillements faits avec soin. J'ai pourtant noté en feuilletant bien des lacunes (saints locaux omis) qu'il aurait été aisé de remplir, et aussi des erreurs¹; mais il faut remercier l'auteur de ce qu'il nous apporte, sans trop lui reprocher de n'avoir pas donné davantage.

S. R.

P. Deschamps. *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle.* Paris, Société générale d'imprimerie, 1929; in-8, 86 pages, avec 33 planches. — Les lecteurs de notre *Revue* n'ont pas oublié les intéressants articles consacrés par Ed. Le Blant, en 1896 et 1897, à la paléographie des inscriptions latines du III^e à la fin du VII^e siècle. Il fallait continuer ce travail pour les siècles suivants, jusque vers 1300, et cela n'était pas aisé, vu le manque de bonnes copies ou d'estampages. Robert de Lasteyrie avait été couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1877, pour un mémoire intitulé : *Recueil des inscriptions de la France de Pépin le Bref à la mort de Philippe I^{er}*, mais il ne l'a jamais publié et on a vainement recherché son manuscrit. Le recueil des inscriptions du Midi de la France, publié par Castellane (1836-1841), étant notoirement peu exact, M. Deschamps a eu fort à faire pour réunir, déchiffrer et classer ses matériaux. Sa laborieuse enquête lui a permis de

1. Il y en a qui fleurent la compilation rapide, la spéculation de librairie, par ex. II, 108 où il est dit faussement que S. Augustin raconte une histoire dont il n'y a trace dans aucun de ses ouvrages. Cela est copié sur un des copistes de M^{me} Jameson, mais n'en est pas moins fâcheux sous la plume d'un professeur d'Université.

dresser un tableau des formes paléographiques, accompagné de références, qui constitue une œuvre originale et de la plus grande utilité. L'exécution matérielle était difficile; elle est tout à fait satisfaisante.

S. R.

F. de Mély. *La sainte couronne d'épines à Notre-Dame de Paris.* Paris, Leroux, 1927; in-8, 54 pages, avec 83 gravures — La couronne d'épines, représentée au ¹¹e siècle sur une fresque de la catacombe de Prétextat, n'est signalée comme relique que depuis le ⁷e siècle. Transférée de Jérusalem à Byzance vers l'an 1000, elle fut vendue fort cher à saint Louis par l'empereur Baudouin en 1238 et déposée par le roi dans la chapelle de Saint-Nicolas du Palais, sur l'emplacement de laquelle s'éleva la Sainte-Chapelle. Beaucoup d'épines tirées de la couronne furent distribuées par des rois de France à différentes églises et à de grands personnages. M. de Mély a suivi les migrations de ces reliques et figuré les reliquaires où elles ont été conservées ou le sont encore¹.

S. R.

G. Swarzenski et Rosy Schilling. *Die illuminierten Handschriften und Einzelminiaturen in Frankfurter Besitz.* Francfort, Baer, 1929; in-4°, 307 pages, avec 85 planches, dont 5 en couleurs. — Ce somptueux volume, consacré aux miniatures que conservent les collections publiques et privées de Francfort — veuves de leur trésor principal, les 40 Fouquet de Brentano — n'est sans doute pas destiné à figurer dans beaucoup de bibliothèques; j'indique ici brièvement les planches qui m'ont le plus frappé, en rendant hommage à la richesse et à l'érudition du texte explicatif, vrai modèle du genre. — I. Missel allemand du ¹³e siècle; le Songe de Jacob. — XIV. Antiphonaire allemand du ¹³e siècle: Vierge et Enfant entre les saints Nicolas et Blaise. — XVIII. Psautier allemand du ¹³e siècle: deux scènes de martyre (Leodegar et Apolline). — XIX. Feuillet d'un commentaire de l'Apocalypse ayant appartenu au *Parisinus* 2290. — XXIV. D'une Bible française du ¹³e siècle. — XLVIII. Antiphonaire siennois du ¹⁴e siècle; baiser de Judas. — LI. Heures à l'usage de Paris vers 1400, style de J. Coene: messe des morts. — LV. Heures à l'usage de Paris, style de François Fouquet: Vierge et Enfant avec donatrice; ensevelissement — LVI. Bourdichon ou Jean Colombe: 4 sujets. — LXVI. H. Wynrich de Wesel (?): Christ en croix. — LXVIII. Chef-d'œuvre tyrolien du ¹⁵e siècle: Vierge et Enfant avec deux anges. — LXXXV. Giulio' Glovio. Triomphe de David. — Il y a beaucoup de miniatures décrites avec détail, mais non figurées. L'exécution des planches est de premier ordre.

S. R.

C. R. Morey. *Notes on East Christian miniatures.* In-4°, 103 pages, avec 118 figures (extr. de l'*Art Bulletin*, t. XI, n° 1, New-York University, 1929).

1. « Il est bien probable, écrit l'auteur (p. 6) que, comme le Suaire, elle fut emportée et cachée par un des disciples du Divin Maître. » Comme on ne peut pas sérieusement croire cela, c'est le cas de rappeler le précepte de Léon XIII sur les devoirs qu'ont les historiens, même laïcs, envers la vérité.

— La « Renaissance byzantine » du x^e siècle, hypothèse accréditée par Kon-dakoff, n'est guère que l'imitation d'ouvrages de style alexandrin tels que les miniatures du *Psautier* de Paris et du *rotulus* de Josué, qui, conservés dans les bibliothèques de Constantinople, servirent de modèles aux enlumineurs de la capitale. L'influence alexandrine, dominante dans les manuscrits, se révèle aussi dans les ivoires. De même, dans l'art celtique traditionnel de la Grande-Bretagne, la réforme bénédictine du x^e siècle et l'importation de livres liturgiques du continent, avec leur style formé à Reims et à Saint-Denis, produisirent une profonde révolution. L'imitation et la copie du psautier d'Utrecht (ix^e siècle), dans des ouvrages anglais du xi^e au xiii^e siècle, offre un parallèle à l'imitation et à la copie de modèles alexandrins qui fut pratiquée, du ix^e au xiii^e siècle, à Constantinople. De plus en plus, l'influence d'Alexandrie paraît dominante dans la formation de l'art chrétien. Ce mémoire, très richement illustré, témoigne d'une science solide et ne devra pas être négligé (cf. plus haut, p. 221 sq.).

S. R.

L. Lefrançois-Pillion. *Les sculpteurs de Reims*. Paris, Rieder, 1929; in-8, 64 pages, 60 planches. — La belle illustration n'est que la moindre qualité de ce petit livre original, où l'on trouve, à côté d'interprétations nouvelles, une tentative de classer et de caractériser les différents ateliers de sculpture qui travaillèrent à décorer la cathédrale de Reims. « Le domaine tout entier de la plastique est parcouru dans la statuaire de Reims, depuis l'expression de la pensée religieuse la plus définie jusqu'à ces recherches de beauté pure après lesquelles il semble qu'il n'y ait plus rien à imaginer dans le monde des formes... La cathédrale reste, malgré ses mutilations, le plus vivant exemple de la diversité dont fût capable la sculpture du xiii^e siècle. Nous la voyons... s'assimiler tantôt la grandeur religieuse et la « tranquille objectivité » de Chartres : ailleurs, le sens du réel, l'humanité, la candeur d'Amiens, ou le raffinement, la fleur d'urbanité de Paris. Enfin un art, parvenu déjà à un tel point de maîtrise, se dépasse lui-même et dépasse tout ce qu'on attendait de la plastique du moyen âge. » Il ne suffit pas que cela soit écrit *con amore* ; une connaissance approfondie de la sculpture du moyen âge, comme on pouvait l'attendre de l'éminente disciple d'André Michel, se fait jour à chaque page, avec des qualités de style qui en rehaussent le prix.

S. R.

G. M. Rushforth. *The Kirkham Monument in Paignton Church, Devon*. Exeter, Pollard, 1927; in-8, 37 pages, avec 9 planches. — Deux tombes jumelles, séparées par une porte, dans l'église de Paignton (Devon), se distinguent par la richesse de la décoration sculpturale, datant de la fin du xv^e siècle. Il n'y a ni écusson, ni armoiries ; mais la tradition locale attribue ces tombes à la famille Kirkham de Blagdon et le travail peut avoir été exécuté dans l'école d'Exeter. Les sujets représentés sont très variés ; les plus importants sont la *Sainte Parenté* et la *Messe de saint Grégoire*, offrant l'un et l'autre des affinités avec les sculptures allemandes de même sujet. L'auteur, familier avec les travaux de M. Mâle et bien d'autres, est entré dans des

détails intéressants sur la genèse iconographique de la Messe de saint Grégoire, au sujet de laquelle le dernier mot n'est pas dit.

S. R.

Al. Busuioceanu. *Pictura italiana inainte de Cimabue*. Extr. de *Roma*, VIII, n° 3. Bucarest, 1929; in-8, 23 pages. — La renaissance de la peinture ne commence pas avec Cimabue, qui donna seulement une dernière expression à l'art officiel des basiliques romaines, lequel se mourait lentement. Mais deux siècles avant lui naissait un art populaire réaliste, par exemple l'*Ascension* à Saint-Clément de Rome (ix^e siècle). A partir du xi^e siècle, les témoignages de cet art se multiplient (*Vies de saint Clément, saint Alexis et saint Cyrille* à Saint-Clément, etc.) et atteignent leur apogée avec l'œuvre de Conxolus (*Vie de saint Benoît* à Subiaco), vrai précurseur de Giotto dans la deuxième moitié du xiii^e siècle. L'auteur écarte les hypothèses sur l'influence des miniatures orientales ou celle de l'art allemand du temps des Othon; il y eut en Toscane, suivant lui, l'effet de « cette piété angoissée qui caractérise l'an 1000 » et qui survécut à cette époque de crise. « Une fois cette psychose religieuse calmée, le goût et l'observation de la réalité subsistent et donnent naissance aux œuvres de Giotto. »

G.

Josèphe Chartrou. *Les entrées solennelles et triomphales à la Renaissance*, Paris, Presses universitaires, 1928; in-8, 158 pages, avec gravures (thèse de doctorat). — On connaît, par Grégoire de Tours, l'entrée magnifique de Clovis à Reims et celle de Gontran à Orléans. Ces cérémonies de bienvenue solennelle n'ont jamais passé de mode en France; on en célèbre encore de loin en loin. Mais, jusqu'au dernier quart du xv^e siècle, l'entrée royale resta relativement simple; il appartenait à la Renaissance de s'inspirer du souvenir des triomphes romains pour organiser des entrées pompeuses, où l'art de l'architecte, du décorateur, du costumier revendiquait sa part, en même temps que le peuple en liesse jouissait de spectacles et de distributions. Mlle Chartrou a étudié spécialement les entrées royales depuis celle de Charles VIII à Paris (1482) jusqu'à celle d'Henri II à Orléans (1551). On observe, entre ces deux dates, un changement considérable : de médiévale et traditionnelle, l'entrée devient, surtout depuis 1530, *antiquisante*, toute dominée, dans ce qu'elle a de nouveau, par les influences païennes de l'Italie. Seul l'élément religieux, d'ailleurs restreint, continue la tradition. A partir de 1485 (entrée de Charles VIII à Rouen), le souvenir de ces cérémonies est conservé dans des livrets souvent illustrés, dont quelques-uns sont de précieux chefs-d'œuvre. Il existe déjà, à ce sujet, une « littérature » considérable; Mlle Chartrou, qui la connaît parfaitement, y a beaucoup ajouté par ses recherches personnelles et a produit un ouvrage bien composé, bien écrit, orné de quelques excellentes gravures, qui constitue un chapitre très digne d'attention dans l'histoire de l'art français de la Renaissance.

S. R.

Colonel Langlois. *L'Amérique précolombienne et la conquête européenne* (t. IX de l'*Histoire du Monde*). Paris, E. de Boccard, 1928; in-8, liv-522 pages, avec 14 gravures. — Ancien attaché militaire à l'ambassade de France aux États-Unis, M. le colonel Langlois était un des rares américanistes français auquel on pût confier un travail de synthèse. Celui dont il s'est très honorablement acquitté ne fait double emploi ni avec le livre, toujours utile, de Nadaillac, ni avec le manuel de Beuchat : l'ethnographie et l'histoire y occupent la première place. Voici les divisions de l'ouvrage : I. Les documents; l'homme américain; les migrations et leur chronologie supposée. — II. Pueblos pré-Aztecs, Mayas, Aztecs, Kitchuas, Incas; civilisations précolombiennes. — III. Les Européens en Amérique, la découverte, la conquête, la colonisation. — Il y a une riche bibliographie (160 numéros) et une table des matières détaillée, à défaut d'index¹.

S. R.

Speculum religionis. *Essays in religion and literature*. Oxford, Clarendon Press, 1929; gr. in-8, 216 pages. — Des essais contenus dans ce volume, publié en l'honneur du soixante-dixième anniversaire de M. Claude Montefiore, celui qui nous intéresse le plus est l'exposé de la religion des Gallo-Romains par M. H. W. Lawton (p. 71-98). Il y a là de bonnes choses élégamment dites, mais aussi des erreurs. — P. 75 : « Est-ce que les *plurima simulacra* de César sont les *caesi trunci* de Lucain, ou des images plus soignées dues à l'infiltration lente des idées méditerranéennes par la Provence? » Ni l'un ni l'autre; ce sont des pierres debout. — P. 77, il est question de Mercure-Toutatès, qui n'est attesté par aucun texte (il fallait le dire). — P. 79 : « Le nom de famille des Bourbons était supposé justifier la prétention du Roi-Soleil de descendre du dieu Soleil. » Aucune référence; je ne sais rien de cela. — P. 80, Vulcain ne peut avoir rien de commun avec Esus, figurant sur le même autel de Paris; *Belisama* peut-il désigner une guerrière? — P. 83, ce qu'on attribue à Lefèvre est de Gaidoz, qui n'est pas nommé. — P. 89, il est absolument faux qu'Epona ait été « adoptée dans le Panthéon romain ». — P. 90, il n'est pas vrai que « *little fana were everywhere to be found* ». En somme, l'auteur a beaucoup lu, mais sans trop de discernement, et il n'a pas lu ou a peu compris les travaux essentiels sur la question difficile qu'il a traitée.

S. R.

Genava. *Bulletin du Musée d'art et d'histoire de Genève*. Tome VII, 1929, Genève, Kundig; gr. in-8, 323 pages, avec nombreuses planches et illustrations. — La haute valeur de ce recueil n'a plus besoin d'être signalée; le tome VII ne le cède en rien aux précédents. Voici l'indication des articles principaux : L. Blondel, *Découvertes dans le canton de Genève en 1928*; Pittard et Reverdin, *Les stations magdal. de Veyrier* (très bien illustré); D. Viollier, *Les bracelets valaisans* (important); W. Deonna, *Monum. antiques de Genève et des environs*; L. Blondel, *L'enceinte romaine, la villa et le cas-*

1. La table des croquis, à laquelle on est renvoyé p. 522, n'existe pas.

trum de Montagny-Chancy; W. Deonna, *La vie des motifs décoratifs* (cf. *Revue*, 1929, II, p. 341); *Marbres antiques du Musée*; *étoffes coptes*; *art russe valaisan*; P.-E. Martin et L. Gielly, *Le portrait de Laurent de Normandie*; Aug. Bouvier, *Reliures anciennes de la Bibliothèque de Genève*; W. Deonna, *Catal. des collections lapidaires*. Les autres mémoires sortent de notre cadre, mais présentent tous de l'intérêt pour l'histoire des arts.

S. R.

S. Reinach. *Amalthée*. Tome I, Paris, Leroux, 1930; in-8, 449 pages, avec 76 gravures. — Sous ce titre, inspiré de l'*Amaltheia* de Boettiger, je commence à réimprimer, avec additions et corrections, ceux de mes petits mémoires qui ne l'ont pas été dans les *Esquisses archéologiques* ni dans *Cultes, mythes et religions*. On trouvera notamment, dans ce volume, les études que j'ai consacrées à la *Vénus de Milo*. Il y a une table analytique détaillée et un index.

S. R.

Gino Loria. *Histoire des sciences mathématiques dans l'antiquité hellénique*. Paris, Gauthier-Villars, 1929; in-8, 215 pages, avec figures. — Que personne n'entre ici s'il n'est un peu géomètre; mais s'il est cela et prend en mains ce petit livre, il ne le lâchera point. L'auteur n'est pas seulement très compétent, étant professeur de géométrie supérieure à l'Université de Gênes, mais expose généralement des choses difficiles avec clarté. Je dis « généralement », car étant donnée, par exemple, l'importance de la « méthode d'exhaustion », ce qui en est dit à propos d'Eudoxe et d'Archimède est vraiment trop bref. La même critique pourrait être souvent formulée; M. Loria présume trop de ses lecteurs. Je note une observation spirituelle sur la restitution, tentée par Chasles, des *Porismes* d'Euclide commentés par Pappus : « Le travail qui en est résulté, quoique admirable, est sans doute de Chasles, mais non d'Euclide. » Le style n'a peut-être pas toujours été suffisamment revu et épuré (p. 63, 65, 68, 70, etc.). Très bonne bibliographie, d'où les vieilleries sont exclues.

S. R.

Argus de la Presse. *Nomenclature des Journaux et Revues en langue française paraissant dans le monde entier*. Paris, L'Argus, 1926-1927; in-8, 787 pages. — Plus de dix mille titres! La seule lecture de l'article *Revue*, à l'index, est bien faite pour convaincre le plus indifférent du péril de la surproduction. Il faudra, tôt ou tard, imaginer un système pour accélérer « la chute des feuilles ».

S. R.

V. Coulon et H. van Daele. *Aristophane*. Tome III. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé); in-8, 177 pages doubles. — Ce troisième volume de l'Aristophane Budé contient les *Oiseaux* (414) et *Lysistrata* (411), c'est-à-dire

deux des meilleures comédies du poète dont la licence même, dans la seconde, est mise au service d'une bonne cause, celle du salut de l'Hellade par le rétablissement de la paix. Pourquoi la première ne fait-elle pas allusion à l'expédition de Sicile et n'attaque-t-elle que par allusion les hommes politiques? C'est que, nous dit M. van Daele, la cause de la paix était pour l'instant perdue et que l'enthousiasme pour l'aventure sicilienne était à son paroxysme. Aristophane donne une leçon de sagesse, en attendant qu'ait fini de souffler le vent de folie.

S. R.

A. Rivaud. Platon, *Timée et Critias*. Paris, Les Belles-Lettres, 1925; in-8, 123 + 21 pages, avec 120 pages de double texte (Collection Budé). — Le *Critias*, resté inachevé, continue le *Timée*. Sur l'un et l'autre de ces célèbres écrits pèse une obscurité qui, humiliant les uns, a de tout temps fasciné les autres; il semble que le *Timée* surtout doive une partie de sa renommée aux contre-sens dont il n'a cessé d'être l'objet. Pourtant, Platon s'est certainement entendu lui-même; ce qui nous manque aujourd'hui, du moins en une grande mesure, c'est l'intelligence ou la connaissance de ses sources. « On dirait un cours... destiné à des hommes déjà versés dans les diverses sciences et préparés à comprendre, même à demi-mot, des allusions à de savantes théories. » Les deux longues notices, œuvres originales autant qu'érudites, instruiront ceux que l'excellente traduction aidera. Je regrette de n'en pouvoir parler ici plus amplement, car c'est un ouvrage capital¹.

S. R.

V. Martin et Guy de Budé. *Eschine. Discours*, t. II, et *Lettres*. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé); in-8, 159 pages doubles. — Ce volume contient le *Contre Ctésiphon* et les douze Lettres (dont Photius ne connaissait que neuf). « Aujourd'hui, disent les éditeurs, il n'est plus personne qui croie à l'authenticité des *Lettres*. » Elles sont, paraît-il, l'œuvre de trois faussaires, auxquels les éditeurs, à la suite de K. Schwegler (1913), font leur procès dans les notes, les accusant d'ignorer l'histoire. Singuliers faussaires qui, « dans l'école même de Rhodes », auraient été plus mal renseignés que nous, ignorant, par exemple, (p. 141), la destruction de Thèbes par Alexandre! Mais la lettre parle des Thébains, non de Thèbes. Les faussaires n'auraient même pas su qu'Alexandre avait détrôné le Grand Roi (p. 137), alors que le passage incriminé (XI, 3) doit être entendu *cum grano salis*. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

S. R.

P. Waltz. *Anthologie grecque*, livres I-V. 2 volumes in-8 de 146 + 310 doubles pages, texte et traduction. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé). — Les traductions de l'*Anthologie grecque* par Dehèque et Paton (avec

1. P. 82, les dodécaèdres sont surtout en bronze et se retrouvent, comme je l'ai montré (*Rép. peint.*, t. VI, p. 7), aux mains des astrologues du Moyen âge. Voir aussi *Rev. arch.*, 1911, I, p. 463.

le texte) ne faisaient que rendre plus nécessaire une édition vraiment nouvelle, avec notes critiques, commentaires et traduction originale. M. Waltz a été assisté dans sa lourde tâche par l'helléniste Desrousseaux, qui lui a communiqué nombre de conjectures inédites, par MM. Lebègue et L. Bréhier, l'un paléographe expert, l'autre bon byzantiniste. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'*Introduction* ou les *Notices* pour se convaincre qu'il s'agit ici d'un travail de haute valeur, dont on ne peut que désirer le prompt achèvement. Les notes de Dübner, excellentes mais un peu vieilles, sont remplacées avec avantage par celles des présents volumes auxquels ne manqueront pas les lecteurs ¹.

S. R.

Fr. Cumont. *Catalogus codicum astrologorum graecorum. Codicum Parisinorum pars prima* (t. VIII, 1). Bruxelles, Lamartin, 1929; gr. in-8, vi-292 pages, avec une planche. — Ce volume est d'une extraordinaire richesse, car la Bibliothèque Nationale est mieux pourvue que toute autre de manuscrits grecs astrologiques; avec lui, la grande publication entreprise il y a trente ans par l'auteur touche à sa fin. De ses associés de la première heure, il survit seul. Nous avions déjà, dans la même série, le recensement d'une partie des manuscrits parisiens par Ruelle (1911) et Boudreaux (1912, 1922); ceux des manuscrits anglais, hollandais et espagnols étant rédigés ou sous-presse, il ne reste plus que peu de chose à publier, avec les index de tout le recueil. Ces textes astrologiques de basse époque paraissent en général, au premier abord, bien dénués d'intérêt; mais leur importance tient aux fragments d'ouvrages beaucoup plus anciens qu'ils ont conservés et dont on trouvera ici plusieurs exemples, sobrement mais doctement annotés. On devine assez, sans que j'y insiste, tout ce que comporte de savoir et de travail la correction et la publication de textes inédits, sur une matière singulièrement ingrate et abstruse. Une fois de plus, M. Cumont a bien mérité de la philologie.

S. R.

Emile Renauld. *Michel Psellos. Chronographie*. Texte et traduction Paris, Les Belles-Lettres, 1926, 1928; 2 volumes in-8 de LXXXVIII-154 + 199 doubles pages. Préface de **Charles Diehl**. — Tressons une belle couronne à M. Émile Renauld. Après avoir, dans un ouvrage plus qu'estimable (1920), étudié la langue de Psellos, il nous donne en deux volumes — les premiers de la *Bibliothèque byzantine* publiée sous le vocable de Budé — une édition et une traduction de la *Chronographie*. Restée longtemps inédite dans l'unique manuscrit de Paris, cette œuvre importante, qui effraya B. Hase et Emm. Miller, fut publiée d'abord par Sathas (1874), puis, un peu plus correctement, par Bury (1899); mais personne n'osa la traduire, la version latine faite autrefois par Combéfis s'étant perdue. Ce qu'il faut de courage et d'abnégation pour publier la traduction *princeps* d'un long texte grec, écrit dans une

1. Les hellénistes chercheront querelle à quelques traductions, mais rendront hommage à la bonne venue de la plupart.

langue affectée et difficile, ceux-là seuls le savent qui s'y sont essayés, même sans aboutir. M. Renauld n'a pas seulement servi l'hellénisme, auquel Psellos appartient comme la figure la plus considérable de la Renaissance byzantine (1018-1078), mais l'histoire générale qui, dans la *Chronographie*, embrassant la période de 976 à 1077, trouve à la fois des faits nouveaux et, ce qui est plus précieux et plus rare, le témoignage direct d'un bon observateur, intimement mêlé aux grandes affaires de son temps. Parler, à ce propos, de Tacite ou de Saint-Simon, c'est aller bien loin; mais quand on a lu avec ennui beaucoup de chroniqueurs byzantins, d'une désespérante sécheresse malgré leur enflure, une bonne partie de la *Chronographie* est comme une oasis bien arrosée dans un désert. L'essentiel était déjà connu par Zonaras, qui a suivi Psellos de près, si la suite chronologique des événements est l'essentiel; mais Psellos, malgré ses défauts évidents, a de la couleur et donne la vie à ce qu'il raconte, comme Rambaud, Bury et M. Diehl l'ont plus d'une fois montré. — On pourra souvent différer sur les détails de la traduction, mais on rendra hommage au traducteur; on saluera son œuvre, comme faisant honneur à la science française, comme le digne frontispice d'une grande entreprise qui nous promet, entre autres bienfaits, le *Myriobiblion* de Photius.

S. R.

G. Lafaye (†). *Ovide. Métamorphoses*, VI-X (Coll. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1928; in-8, 146 pages doubles. — On relit Ovide avec plaisir, instruit sans cesse par l'apparat critique et, au besoin, par l'élégante et fidèle traduction. Même quand on n'est pas de l'avis de l'éditeur, on trouve mieux, ou ce qui paraît tel, en bas de la page. Ainsi IX, 490 :

Pomaque ab insomni concustodita dracone.

Un pareil composé n'est pas dans le goût d'Ovide; d'autres manuscrits, donnent *non custodita* ou *male custodita*, qu'il est permis de préférer, en attribuant *concustodita* à un éditeur de la basse époque où les composés de ce genre étaient fréquents.

S. R.

A. H. Salonijs. *Die Griechen und das Griechische in Petrons Cena*. Helsingfors et Leipzig (Harrasowitz), 1927; in-8, 38 pages. — L'objet de cette étude originale, c'est la psychologie et le langage plus ou moins incorrect des Grecs mal latinisés, fiers à la fois de leur éducation hellénique et de leur admission dans la cité romaine, que Pétrone met en scène autour du parvenu Trimalchion, sur un point mal déterminé de l'Italie méridionale. Leur langage n'est pas uniforme et Pétrone en a varié les défauts suivant la nature de ses personnages; à cet égard, il y a presque contraste entre Enkolpius, le narrateur, et les convives, gens d'éducation très inférieure, et surtout le riche parvenu Trimalchion. La donnée principale de la *Cena* et les caractères prêtés aux individus conviennent très bien à l'époque de Néron; Juvénal, quand il médit des *Graeculi*, fournit des traits analogues, et le mot du poète : *In Tiberim defluxit Orontes* est inspiré du même esprit critique. Cette bro-

chure d'un philologue finlandais restera indispensable aux historiens de la *Graecia capta*¹.

S. R.

A.-Marie Guillemin. *Pline le Jeune. Lettres.* Livres VII-IX. Paris, Les Belles-Lettres (Coll. Budé), 1928; in-8, 193 doubles pages. — Il y a toujours profit à relire ces lettres élégantes. Voici un passage qui devrait intéresser les historiens de la sculpture (VIII, 18, 11). Feu Tullus était si riche qu'il ornait des jardins très vastes, le jour même où il les avait achetés, d'innombrables statues très anciennes, tant il possédait dans ses réserves de magnifiques œuvres négligées. — *Credat Apella.* Ce devaient être des copies de statues antiques, bonnes à orner les jardins. Si Tullus en avait beaucoup, c'est que cet article abondait sur le marché romain et qu'on le fabriquait en série — *Euphranoris et Polycleti*, comme dit Juvénal (III, 217). Nous ne manquons pas de copies de Polyclète; celles d'Euphranor sont encore à reconnaître, mais il y en a.

S. R.

Agostino da Silva. *Breve ensaio sobre Persio.* Lisbonne, 1929; in-8, 52 pages. — L'auteur est bien au courant et juge équitablement le poète obscur, plagiaire d'Horace, disciple intempérant de Cornutus. A la bibliographie, fort complète, on pourrait ajouter un éloge excessif de Perse dans le *Juvénal et Perse* de la coll. Garnier, signé de A. Perreau².

S. R.

Fréd. Whyte. *William Heinemann.* Londres, Jonathan Cape, 1928; in-8, 327 pages, avec portraits. — Éditeur de la *Loeb Classical Library*, d'*Apollo*, d'*Ars Una* et de nombreux livres d'art, W. Heinemann (1863-1919) a occupé une part importante dans la librairie anglaise. Bien que la prospérité de la maison fondée par lui soit due surtout au choix heureux d'ouvrages de littérature, on ne peut oublier qu'il a servi avec intelligence la cause des études classiques. La biographie de M. Whyte, complétant l'article du *Dict. of Nat. Biography*, ne manque pas d'intérêt; l'histoire de l'origine de la *Loeb Classical Library* y est racontée par M. Loeb lui-même (p. 241-245)³.

S. R.

1. Du même auteur: *Die griechischen Handschriftenfragm. des N. T. zu Berlin: Ein Thukydidespapyrus* (d'Hermoupolis, à Berlin); *Zur Sprache der griechischen Papyrusbriefe*. On retiendra ce nom-là.

2. Dans le même volume (p. 342-352), voir le jugement pondéré de Dussaulx, toujours bon à lire.

3. On m'avait demandé, sur le même sujet, une note dont les épreuves ne m'ont pas été soumises et qui a paru avec de grosses fautes. Il faut lire, p. 241: *Following a suggestion of the late W. R. Paton... he got me to select illustrations for Book XVI, containing the epigrams relating to ancient statuary.* » Le texte imprimé n'a aucun sens.

Erratum à REVUE ARCH., 1929, II, p. 42.

A la note 4, supprimer les guillemets après *un nouveau mot*. Fermer les guillemets après *trop incolore* et avant *il faut couper*. Trois lignes plus loin, lire : ἄρωμα et non ἀρωμασι.

L. R.

Erratum à REVUE ARCH., 1929, II, p. 182.

Dans le compte rendu du livre de M. E. Souriau, *l'Avenir de l'esthétique*, vers la fin de la page 182, au lieu de *sténopoétique*, lire : *skeupoétique*. Ce terme a été formé par M. Souriau (cependant *σκευοποιεῖν* et des mots dérivés existent, avec un sens assez différent) pour traduire le caractère, qu'il tient comme caractère spécifique de l'art, « de tendre essentiellement à créer des choses ». Pour explication plus ample et justification, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage, notamment pages 156-157.

P. C.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1929

1° PÉRIODIQUES.

ACADÉMIE ROUMAINE. BULLETIN
DE LA SECTION HISTORIQUE,
XV, 1929.

P. 79 et pl. VII. Em. Panai-
tescu. Trouvée à Cașei, dans un
castrum du *limes* dacique.

- 1) IVLIAE AVGVS
TÆ MATRI·SAN
CTISSIMI·PIISSI
MIQUE ANTO
5 NINI AVGVSTI·
ET CASTRORVM

SENATVSQVE
AC PATRIAE
COH·I·BRITTA
10 NICA ∞ ANT
ONINIANA

AFRICA ITALIANA, vol. II, nos 1
et 2 (1928, 1929).

P. 48 et suiv. Bartoccini, ins-
criptions du forum de *Leptis*
magna.

P. 48, b)

2)

HERACLII

BENIGNISSIMO VIRO PRINCI
PALI PRVDENTISSIMO ET INTEGERR
T·FL·FRONTINO HERACLIO V P AV
GVRI SACERDOTI LAVREN·LABINAT
II VIRO OB DIVERSARVM VOLVP
TATVM EXHIBITIONES ADQVE
ADMIRABILEM LVDORVM
EDITIONEM AMOREM QVE
INCOMPARABILEM IN PA
TRIAM ET CIVES SVOS SVFRA
GIO QVIETISSIMI POPVLI
ET DECRETO SPLENDIDIS
SIMI ORDINIS

Id., c)

3)

VNO EODEMQVE ANNO
DVM VIRO LEPTIMAGN
ET SACERDOTI PROV TRIPL
INNOCENTISSIMO VIRO
PRINCIPALI INTEGERRIMO
AMATORI PATRIAE AC CI
VIVM SVORVM T FLAVIO
VIBIANO V.P.FL.PP.ET PONT
CVR REIPVB LEPCIMAGN
SAC LAVR LAB ET SAC M D
PRAEF OMNIVM SACR
OB DIVERSARVM VOLVP
TATVM EXHIBITIONEM
ET LIBYCARVM FERARVM X
EX POPVLI SVFFRAG ET ORDIN

L. 10 : *sac(erdoti) Laur(en-
tium) Lab(inatium) et sac(er-
doti) M(atris) D(eum)*.

Id., d)

4)

OBSEQVII
G·VALERIO VIBIANO V P
PRAESIDI PROVINCIAE
TRIPOLITANAE SINGVLA
RIS AEQVITATIS ET BENEBO
LI VIGORIS M OMNIVM VIR
TVTVM VIRO OB TVNC INCIPI
ENTEM DEINCEPS IVGEM ER
GA SE DIGNATIONEM
ORDO SPLENDIDISSIMVS LEPCI
MAGNENSIVM ET POPVLVS
PATRONO EX D.S.O.P

L. 6 : *m(agistrato)*, propose
M.Bartoccini; l. 12 : *ex d(ecreto)*
*s(plendidissimi) o(rdinis) p(o-
suerunt)*.

Id., e).

5)

IVSTITIA PARITER AC
PIETATE CAELESTIBVS ADQ
ROMANAE FELICITATIS PERPE
TVIS FVNDATORIBVS DD·NN
VALENTINIANO ET VALENTI
VICTORIOSISSIMIS PRINCIPI
BVS AC TOTIVS ORBIS AVG
ANTONIVS DRACONTIVS V·C
AG·VIC PRAEF·PRAETORIO PER
AFRICANAS PROVINCIAS NV
MINI ET MAIESTATI EORVM
SEMPER DICATISSIMVS

P. 49, f). Dédicace au même
personnage.

Id., g)

6)

d O M I N O n
GRATIANO IMp
VICTORI AC TRIUM
FATORI SEMPER Aug
LEPTITANI DEuoti
NVMINI MAIesta
TIQVE EIVS

P. 50 et 53. Bartoccini. Ins-
criptions de la forteresse de
Bondjem déjà publiées au *Cor-
pus* (VIII, 6 et 10992). Cor-
rections de détail. Fac-similés.

P. 54 et 55. A côté de ce qui
semble être le *praetorium* du
camp. Deux morceaux du même
monument.

7)

a) CENTVRIO
LEG III AVG
FACIENDVM
CVRAVIT

Le nom du centurion, non inscrit ici, figure en acrostiche sur le texte *b*) : Q. Avidius Quintianus.

b)

QVAESII MVLTVM QVOT
MEMORIAE TRADERE
AGENS PRAE CVNCTOS IN
HAC CASTRA MILITES
VOTVM COMMVNEM PRO
QVE REDITV EXERCITVS
INTER PRIORES ET FV
TVROS REDDERE
DVM QVAERO MECVM DIG
NA DIVVM NOMINA
INVENI TANDEM NOMEN
ET NVMEN DEAE
VOTIS PERENNEM QVEM
DICARE IN HOC LOCO
SALVTIS IGITVR QVAN

DIVM CVLTORES SIENT
QVA POTVI SANXI NOMEN
ET CVNCTIS DEDI
VERAS SALVTIS LYMPHAS.
TANTIS IGNIBVS
INISTIS SEMPER HA
RENACIS COLLIBVS
NVTANTIS AVSR SOLIS
FLAMMAS FERVIDAS
TRANQVILLV VT NANDO
DELENIRENT CORPORA
ITA TV QVI SENTIS MA
GNAM FACTI GRATIAM
AESTVANTIS ANIMAE
FVCILARI SPIRITVM
NOLI FIGERE LAVDEM
VOCE REDDERE
VERAM QVI VOLVIT
ESSE TE SANVM TIBI
SET PROTESTARE VEL
SALVTIS GRATIA

P. 111 et suiv. G. Oliverio. A Cyrène dans le temple d'Hécate.

P. 113 (fig. 3).

- 8) ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΚΑΙ ΑΡταμιτι υπερ τα
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΝΕΡΒΑ ΤΡαιανω καισχος σεβ.γερμανικω δικι
ΚΩ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ ΔΙΑΜονας και τω συμπαντος αυτω οικω
ΚΑΙ ΤΑΣ ΣΤΟΑΣ ΕΚΤΟΣ ΤΩ
ΤΩ ΟΙΙΑΡΕΣ ΕΚ ΤΑΝ ΤΩ ΑΠολλωνος προσοδων ε
ΠΕΣΚΕΥΑΣΑΝ ΔΙΑ Γ ΠΟΣΤΟμω οπτατω ιαρευς απολλωνος
ΕΦΩ ΚΑΙ ΟΚΥΡΙΟΣ ΝΕΡΒΑΣΤραιανος σεβαστος
ΧΟΝ ΔΕΚΙΒΑΛΛΟΝ ΕΛΑΒΕ

P. 118 (fig. 8).

- 9) R E N E N S I
R V T V M E T E
P K A I Σ
ΟΥ·ΥΙΟΣ·ΘΕ
ΟΣ·ΣΕΒΑΣΤ
ΚΙΚΗΣ ΕΞΟ
ΥΡΗΝΑΙΩΝ
ΟΥΔΑΙΚΩΙΚΕ
Ν·ΑΠΟΚΑΤΑΣ

Ce que M. Oliverio propose de lire à peu près de la façon suivante :

*Imp. Caesar Diui Traiani
Parthici fil. || Diui Neruae ne-
pos Traianus Hadrianus || Aug.
pontif. max. trib. pot. III cos III
templum || restitui iussit Cyre-
nensium ciuitati quod || tu-*

multu iudaico dirutum et exustum erat.

- Αυτοκρατωρ Καισαρ||Θεου Τραιανου Παρθικου υιος Θεου Νερβα υι||ωνος Τραιανος Αδριανος Σεβαστος αρχιερε|| υς μεγαistos δημαρχικης εξουσιας το

γ||υπατος το γ τη Κυρηναϊων πολει του||ναου εν ται παραγωι Ιουδαικωι κεκαυμενου|| και πεπορθημενου την αποκαταστασιν προσεταξε.

P. 139. Entre l'autel d'Apol-
lon et les Propylées (fig. 31).

- 10) ΑΠ]ΟΛΛΩΝΙ ΚΤΙΣΤΗ ΚΑΙ σωτηρι
Υ ΠΕΡ ΤΗΣ νερωρος κλαυδίου
ΔΡΟΥΣΟΥ ΓΕΡΜΑΝικου καισαρος
ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΑΥΤΟΚρατορος νικης
ΚΑΙ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ Του συνπαντος
ΑΥΤΟΥ ΟΙΚΟΥ ΤΗΝ ΚΡΗΝΗΝ ΑΙ ιερειαι α
Ν Ε Θ Η * Α Ν Τ Η.....

P. 141. Près de l'autel d'Apollon.

- 11) ΓΝΑΙΟΝ ΚΟΡΝΗΛΙΟΝ ΛΕΝΤΟΛΟΝ
ΠΟΠΛΙΩ ΥΙΟΝ ΜΑΡΚΕΛΛΙΝΟΝ ΠΡΕΣ
ΒΕΥΤΑΝ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΤΟΝ
ΠΑΤΡΩΝΑ ΚΑΙ ΣΩΤΗΡΑ ΚΥΡΑΝΑΙΟΙ

Cn. Cornelius Lentulus Mar-
cellinus fut légat propréteur de
Pompée dans la guerre contre
les pirates de Cyrénaïque, en
67 av. J.-C.

AMERICAN JOURNAL
OF ARCHAEOLOGY, 1928.

P. 88. D'après les *Illustrated*

London News du 31 décembre
1927, inscription d'Almendigen,
sur le lac de Thun, en Suisse.

12)

ALPIBVS EX STIPE REG LIND

Lire: *Reg(ionis) Lind(ensis)*.

P. 314. H. A. Sanders. A Ka-
ramis du Fayoum. Diptyque.

a) *Partie intérieure.*

- 13) *Sempronia Gemella t. a. C. Iulio Satir-
nino testata est eos qui signaturi
erant se enixam esse ex in-
certo patre XII Kal April q. p. f.
5 natos masculinos geminos eosque
uocetari M. M. Sempronios Sp. filios
Sarapionem et Socratonem*

*ideoque se has testationes in
terposuisse dixit quia lex*

- 10 *Aelia Sentia et Papia Poppaea
spurius spuriasue in albo profiteri
uetat. d. e. r. c. e. b. t. s. s.
actum Alex ad Aeg III K. Maias Imp.
Caesare T. Aelio Hadriano Antonino*
- 15 *Aug. Pio IIII M. Aurelio Caesare II cos.
Anno VIII imp. Caesaris T Aeli Hadriani
Antonini Aug. Pii mense Pachon.
die IIII.*

a) L. 1 : *t(utore) a(ctore)* ; l. 4 : *q(uae) p(roximae) f(uerunt)* ;
l. 12 : explication incertaine.

b) *Partie extérieure.*

Σεμπρονία Γεμελλα μετα κυριου
Γαιου Ιουλιου Σατορνιλου εμαρτυρο
ποιησαμην υιους δυο θυδυμους γε
γεννησθαι εξ αδιλου πατρος τουτους
δ τε επικεκλησθαι Μαρκους Σεμπρω
νιους Σουριου υιους Σαραπιωνα κ
Σωκρατιωνα καθως προκειται. Γαιος
Ιουλιος Σατορνιλος επεγραψεν αυτης
κυριος κ εγραψα περι αυτης μη ιδιαις γρα
μματαις

b) L. 6 : Σ(π)ουριου
Date : 145 ap. J.-C.

Id., 1929.

P. 10 et suiv. M. Alison Frantz.
Étude sur le ρ ouvert dans les
chrismes. Son emploi dans les
différentes provinces du monde
romain.

ANNUAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE A PLOVDIV, 1927.

P. 183 et suiv. A Plovdiv (Phi-
lippopolis)

14) ΚΑΤΑ ΘΕΙΑΝ
ΑΠΟΦΑΣΙΝ ΤΕ
ΘΕΝΕΣ ΥΠΟ Κ
ΑΤΡΙΟΥ ΚΛΟΝΙ
ΟΥ ΠΡΕΣΒ ΞΕΒ
ΑΝΤΙΣΤΡ ΔΙΑ
ΜΟΥΚΙΟΥ ΟΥΗ
ΡΟΥ ΟΡΟΙ
ΑΓΡΟΥ ΒΕΝΔΙ
ΠΑΡΩΝ

C. Atrius Clonius fut légat de
Thrace sous Sévère Alexandre.

Borne limite du territoire du
village de Vendipara.

ANNUAL OF THE BRITISH SCHOOL
AT ATHENS, XXVI, 1923-1925.

P. 159-239. A. M. Woodward.
Inscriptions de Sparte (fouilles
de l'École anglaise d'Athènes).
Nombreux textes d'époque ro-
maine, trouvés notamment au
théâtre et mentionnant des ma-
gistrats locaux (γέροντες, ἑφφοροι,
νομοφύλακες, βίδυοι, γυναικονόμοι)
En outre :

P. 206.

15) Α ΠΟΛΙΣ
ΛΕΥΚΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ
ΣΕΡΑΣΤΟΥ ΥΙΟΝ (sic)
ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΕΝ
ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΑΣ
ΕΧΩΝ ΔΙΑΤΕΤΕ
ΛΕΚΕΝ ΕΙΣ ΑΥΤΑΝ

L. 3 : Σε(6)αστοῦ. Une ins-

P. 212.

18) Η ΠΟΛΙΣ
ΠΟ. ΑΙΛ ΑΛΚΑΝΔΡΙΔΑ
ΔΑΜΟΚΡΑΤΙΔΑ ΑΡΧΙΕ
ΡΕΑ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡΑ ΚΑΙ ΦΙΛΟ
ΠΑΤΡΙΝ Β'ΠΕΡΙΟΔΟΝΕΙ
ΧΗΝ ΚΑΙ ΑΡΙΣΤΟΝ ΕΛΛΗ
ΝΩΝ ΤΟΝ Πατρονομον?

19) ΚΑΤΑ ΠΡΟΣΤΑΓΜΑ

ΤΟΥ ΛΑΜ ΑΝΘ ΠΟΥΒΛ ΑΜΠΕΛΙΟΥ
ΔΙΕΤΥΠΩΘΗΣΑΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙCΘ
..ΩΝ ΠΑΝΘΑΛΗC.....ΟC ΑΡΧΙΑΔΑΣ
..ΘΕΑΓΕΝΗC ΛΑΜΒΑΝΟΝΤΕC ΠΡΟC ΒΟΗΘΕΙΑΝ
σφων ΑΥΤΩΝ ΖΗΜΙΟΥΜΕΝΩΝ ΝΕΙΚΩΝΑ
.....Ο.....ΕΥΦΡΟΝΙΟΝ ΕΥΤΥΧΟΝ ΕΙC
.....ΟΝ ΤΟΥ ΘΕΑΤΡΟΥ ΛΑΜΒΑΝΟΝ
ΤΕC ΧΑΘ'ΕΧΑΣΤΟΝ ΕΤΟC ΑΠΟ ΤΩΝ ΠΟΛΕΙ
10 ΤΙΧΩΝ ΠΡΟCΘΩΝ ΔΙΑ ΤΟΥ ΛΟΓΙCΤΟΥ

cription dédiée à Caius Caesar,
dont il ne reste que les dernières
lignes, faisait pendant à celle-ci
P. 207.

16) α ΠΟΛΙΣ
ΓΑΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ ΕΥΡΥ
ΚΛΕΑ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ
ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΥΙΟΝ

P. 209.

17) Α ΠΟΛΙΣ
ΠΟΜΠΩΝΙΟΝ ΑΥ
ΓΟΥΡΕΙΝΟΝ ΠΡΕΙ
ΨΕΡΝΙΟΝ ΠΑΙΤΟΝ
ΕΠΙ ΤΡΟΠΟΝ ΣΕ
ΒΑΣΤΟΥ ΔΙΧΑΙΟ
ΣΥΝΗΣΧΑΙ ΕΥ
ΝΟΙΑC ΧΑΡΙΝ ΤΑC
ΕΙC ΑΥΤΑΝ

P. 226. Sur une colonne très
abîmée portant trois inscriptions.
Début de la plus importante,
complétée d'après un texte ana-
logue de Chalcis (I. G., XII, 9,
n° 907).

P. Ampelius, proconsul d'Afrique en 364 p. C., préfet de Rome en 370, était proconsul d'Achaïe en 359.

Id., XXVII, 1925-1926.

P. 210-254. A. M. Woodward. Suite des inscriptions de Sparte.

P. 228. 1^{re} colonne :

- 20) Γα. Ιουλιος Θεοφραστος Θεοκλυμενου,
βουαγος, διαβετης, ιερεις Διος Ολυμπιου, εν
ω καιρω ανεθηκα ανδριαντας β', ενα μεν του εν θε-
οις Αδριανου, τον δε ετερον του Δημου τον Λακεδαιμο-
νιων, αγορανομος οτε ο εν θεοις Αδριανος πρωτως
επεδημησεν εις την πολιν ημων, πρεσβυς νομοφυλα-
κων, σειτωνης εν σπανει οτε ο μεδιμνος εγετενο Ξ μ', και
εδωκα διανομην πασιν ημιεκτον Ξ α', εφορος οτε ο εν θε-
οις Αδριανος το β' επεδημησεν, γυμνασιαρχος επι Αφθο-
νιτου, αγορασας την υδριαν Ξ λ' και θεις το ελαιον εν

2^e colonne :

- γυμνασιω. εν ταις θερμαις ελκυστον, εν τοις Μαχανι-
δαις, και παρεσχον ολον τον ενιαυτον πασιν λεντια ξυστρα,
πατρονομος, ιππαρχος, Κυθηροδικας υπερ Αττικου, γυμνασιαρ-
χος εν τοις ι β', βιδεος δ', γραμματευσ Βουλης, πρεσβευτη; εις Ρωμην β'
15. προικα και επι της Ελλαδος πολλாகις, και παραπρασεις ποιησαμε-
νος πολλாகις εν τοις επειγουσιν καιροις, αρξας την των γερον-
των αρχην δ', και δις'γενομενος πρεσβυς συναρχιας, θεοις ευχαρι-
στηριον

L. 5-6 : allusions aux voyages d'Hadrien en Grèce et à ses visites à Sparte en 125 et en 128 ou 129 p. C. — L. 7-8 : indications sur les prix des blés, à rapprocher de l'inscription de

L. Antistius Rusticus (*Ann. épigr.*, 1925, n° 126). — L'inscription a dû être gravée aux environs de l'an 160.

P. 234.

- 21) Γαιος Ιουλιος Αριων, αριστινδης. συνδικος
επι τα εθνη, πρεσβευτης ις Ρωμην
προς τον επι τη καθεδρα του Αυτο-
κρατορος και Γαιον Μαξιμιν προικα,
δ. συνθυτης ις Νεαν πολιν υπερχρονι-
αν μη λαβων, Πανελλην, γερουσι-
ας, εφορος επι των νεωτερισμων, γερου-
σιας το β', ταμιας επι Σωκρατους.

L. 4 : il s'agit peut-être de C. Tattius Maximus, préfet du prétoire à la fin du règne d'Antonin le Pieux; l. 7 : allusion à une révolte en Achaïe sous ce règne (*Hist. Aug., Vita Pii*, 5, 4-5, et Lucien, *De morte Peregrini*, 19).

P. 242.

- 23) Αντολ[ι]η πολυολθε, | σεθεν καλον ουνορα | εδεχτο |
 5. ανθυπατόν Ρωμης || ανθος ευκτιμενης. |
 Ως αγαθος γαρ εων παν|των απο κηρας ερυκει |
 Σπαρτην τ' ευανδρον τευ|ζεν ερειπομενην, ||
 10. η οι δωκεν αγαλμ(α) κατα| πολλιν αγγι Λυκουργου, |
 οφρα πελοιτο βροτοις | αιεν κοιδοτατος.

L. 1 : ce proconsul Anatolius est nommé dans une inscription d'Athènes (*I. G.*, III, n° 639); date : entre 368 et 375 p. C.

ANNUARIO DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA ITALIANA DI ATENE, VI-VII (1923-1924), 1926.

P. 342-452. B. Pace. Recher-

22) Α ΠΟΛΙΣ
 ΓΑ. ΠΟΜΠΩΝΙΟΝ ΑΛΧΑ
 ΣΤΟΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ
 ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΔΙΑ ΒΙΟΥ, ΦΙ-
 ΛΟΚΑΙΣΔΡΑ ΦΙΛΟΠΑΤΡΙ-
 ΟΝ ΠΟΛΕΩΣ ΕΙΛΗΦΟ-
 ΤΑ ΤΑΣ ΤΗΣ ΑΡΙΣΤΟΠΟΛ-
 ΙΤΕΙΔΕΣ ΤΙΜΑΣ ΚΑΤΑ ΤΟΝ
 ΝΟΜΟΝ

P. 245. Épigramme élégiaque.

ches dans la région de Konia, d'Adalia et de Scalanova.

P. 351. A Konia.

24) IVNIAE·L·F·PROCVLAE
 QVAE EGNVAR AELI
 VS MANIVS AVG LIB
 CARISSIMAE VXORI
 MEMORIAE CAVSA

L. 2 : *Egnuar*, sobriquet.

P. 416. A Adalia.

- 25) Ο ΔΗΜΟΣ ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
 ΤΕΡΕΝΤΙΑΝ ΜΑΡΚΟΥ ΘΥΓΑ
 ΤΕΡΑ ΠΩΛΛΑΝ ΓΥΝΑΙΚΑ ΓΕ
 ΝΟΜΕΝΗΝ ΓΑΙΟΥ ΚΑΡΑΝΙ (sic)
 5. ΟΥ ΑΚΥΛΟΥ ΑΓΑΘΗΝ ΚΑΙ Ω
 ΦΡΟΝΑ ΙΕΡΑΚΑΜΕΝΗΝ
 ΑΝΤΩΝΙΑΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ
 ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΥΔΙΟΥ ΚΑΙ ΚΑ
 ΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ (sic)
 10. ΧΑΡΙΚΑΜΕΝΗΝ ΤΗ ΠΟΛΕΙ
 ΔΗΝΑΡΙΑ ΤΕΤΡΑΧΕΙΛΙΑ
 ΕΙΣ ΘΥΣΙΑΣ ΕΤΗΣΙΟΥΣ ΑΘΗΝΑ
 ΠΟΛΙΑΔΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΘΕΟΝ
 ΕΥΣΕΒΕΙΑΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΗΝ
 15. ΠΑΤΡΙΔΑ ΕΥΝΟΙΑΣ ΕΝΕΚΑ

L. 4 : Κα(π)ρνίου, C. Capra-
nius Aquila; l. 8 : Κ(λ)αυδίου; il
s'agit de Claudia Antonia, fille
de l'empereur Claude et de sa
troisième femme Aelia Paetina.

P. 417. Même provenance.

26) πατρι
ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΟΛΥΜ
ΠΙΩ ΣΩΤΗΡ ΤΟΥ
ΚΟΣΜΟΥ ΥΠΕΡ

27) Μ Ο
. ΜΑΙ ΚΙ
. Ε ΠΑΤΡΙΚΙ
. Ο ΣΕΒΑΣΤΟΥ
. ΚΑΙΣΑΡΟΣ σεβαστ
. ΤΗΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟ
. επαρχείας ΠΑΜΦΥΛΙΑΣ

L. 1 : [δῆ]μος ἐτ[ε]ίμησεν];
l. 3 L. Lucceius... (*cognomen* illi-
sible), *leg. Aug. pr. pr.*, était

28)

ΜΙΔΟΥ ΝΕΙΚΗΣΑΣ ΘΕΜΙδος
ΠΑΙΔΩΝ ΠΑΛΗΝ ΤΗΝ ΑΧΘΕΙ
ΕΑΝ ΤΟ ΠΡΟΤΟΝ ΕΞ ΥΠΟΣχε
ΣΕΩΣ ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΛΑΥΔιου
ΑΓΡΕΠΠΕΙΝου

Midas, vainqueur de la lutte
des enfants dans des jeux cé-
lébrés grâce à la libéralité d'un
certain Ti. Claudius Agrippinus

5. ΤΗΣ ΕΠΙΒΑΣΕΩΣ
ΑΥΤΟΥ ΦΑΣΗΛΕΙ
ΤΩΝ Η ΒΟΥΛΗ και
Ο δῆμος.

L. 3 : σωτήρι); fragment
d'une dédicace à Hadrien, qui
fut surnommé *Olympius* en 129,
après avoir fait la dédicace de
l'Olympieion d'Athènes.

P. 418. Même provenance.

Σ Ε Τ.
ΙΟΥΛΙΑΝ ΣΕΒΗΡΕΙΑΝ ΓΥΝΑΙ ΛΟ
ΚΑ ΛΟΥΚΙΟΥ ΛΟΥΚΚΙΟΥ ΟΚ
ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗ ΡΙΑ
ΓΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΟΥΕΣ Α
ΠΑΣΙΑΝΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ Σ
ΣΕΒΑΣΤΟΥ

peut-être le Lucceius Torquatus
du C. I. G., n° 2977.

P. 419. Même provenance.

P. 434. A Arycanda.

29) αυτοκρατωρ καισαρ πουβλιος λικινιος
ΟΥΑλεριανος ΕΥΣΕβης σεβαστος
ΑΡΧιερευς μεγαΙΣΤΟΣ.

ΔΗμαρχικης ΕΞΟΥΣΙΑΣ Το. πα

5. ΤΗΡ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΑΝΘΥΠ ΚΑΙ και

ΣΑΡ ΠΟΥΒ ΛΙΚ ΓΑΛΛΙΗΝΟΣ ΕΥΣΕβης

ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΜΕΓ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ δεμαρχικης εξου-

ΣΙΑΣ ΤΟ Γ ΥΠΑΤΟΣ ΤΟ Γ Π Π ΑΝθυπατος

ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑτος

10. ΑΡΥΚΑΝΔΕΩΝ ΤΟΙΣ ΑΡΧΟΥΣΙ και τη βουλη

ΚΑΙ ΤΩ ΔΗΜΩ χαίρειν.

Date : 256-259 p. C.

P. 446. A Cavagelar Mezarlyk.

- 30) υπερ της του κυρι
ου αυτοκρατορος
μαρχου αυρηλιου αν
τωνεινου ουηρου [σε
5. βαστου * . . . η και νει
κ]ης αιωνου δια
.
. ατταλ.
τρεις αρισταίου και αρ
10. τεμεις φιλωτου γυ
νη αυτου τον βωμον
και το χαλκουργημα
.

Ibid. Même provenance.

- 31) αυτοκρατορι και
σαρι [τι]τω αιλιω αδ[ρι]
ανω αντωνεινω
ευσεβη σεβαστω
5. σωτηρι της οικουμε
νης η βουλη και
ο δημος

P. 447. A Mumatlar.

- 32) εξ υποσχεσος καλ
πουρνιου λικινιου το α
γαλμα της αφροδιτης
ανεστησαν οι κληρονο
μοι λουκιος και βασσος
καλπουρνιοι λουκιου υι
οι λικινιανου γαιος και
καλπουρνιος

P. 448. A Gaa Mezarlyk.

- 33) η βουλη και
ο δημος ετειμ[η]σεν
αυρ. μοδεστια[ν]
σαβειναν την αξ[ιο]
5. λογωτατην γυναικα
του αξιολογωτάτου
αυρ. καλλιστρατου
ουετρανου απο κορ
νουκουλαριν

L. 8 et 9 :

κορνικουλαρι(ω)ν.

Ibid. A Ghus Buba Mezarlyk.

- 34) αυτοκρα
τορα καισα
ρα μ.] αυ
ρηλιον σευηρ
5. ον αντωνει
νον σεβαστον
η βουλη και
ο δημος

Dédicace à Elagabal.

THE ANTIQUARIES JOURNAL,
1928.

P. 528. M. R. Hull. A Col-
chester (cf. pl. LXXXIV). C'est le
n° 156 de l'*Année épigr.*, 1928.

ANZEIGER DER AKADEMIE DER
WISSENSCHAFTEN IN WIEN,
1927.

P. 4-20. Rud. Egger. Le sanc-
tuaire de Latobius, au sud de
Saint-Paul, dans la vallée de
Lavant de Carinthie, du type

des *fana* de Gaule et Grande-Bretagne et de Germanie.

P. 9 :

35)

L A T O B I O · S A C R
C · S P E R A T I V S · V I B I V S · E T
V A L E R I A · A V I T A · P R O · I N C
O L V M I T A T E · F I L I O R · S V O R ·
V O T O · S V S C E P T O · N A V A L E V E
T V S T A T E · C O N L A P S V M · R E S T I T V
E R
V S L M

L. 1 : *Latobius*, dieu celtique (C. I. L., III, n^{os} 5097, 5098, 5320 et 5321), qui a donné son nom à la peuplade des *Latobici* en Norique. — L. 5 : le mot *navale* désigne soit le temple lui-même, soit un ex-voto qu'il renfermait. — L. 8 : *v(otum) s(olventes) l(ibentes) m(erito)*.

P. 10.

36) I O m
P R O S a l v t e
S A B I N i i c e n
S O R I N I E T L I C i
5 N I A E A T T I C A E P A T
R O N I S O P T I I A N V
A R I V S E T S E R E N A
L I B e R V S l M

Ibid.

37) I O M
p R O S A L V T E
p · A E F I N I T I
b F C O S E T T V
5 L L I A E F E L I C I
T A T I P A T R O
N I S M E R E N T
I B V S P A E S V
R V S V S l M

L. 3 : *Ae(lii)*; l. 4 : [*b(ene-)*]
f(iciarii) co(n)s(ularis).

Ibid.

38) L A T O B I O A V g s a
C R V M
.....

P. 21-31. W. Kubitschek. Nouvelles lectures des inscriptions déjà connues d'Altenburg (*Flexum*) et de Raab (*Arrabona*).

Id., 1928.

P. 69-82. L. Radermacher. Les cinq édits d'Auguste trouvés en Cyrénaïque (*Ann. épigr.*, 1927, n^o 166) : texte, traduction allemande, observations sur la langue et le style.

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE
ALTERTUMSKUNDE, 1928.

P. 146-154 et 203-216. W. Deonna. Estampilles céramiques de Genève, en partie déjà au C. I. L.; historique des découvertes, étude des formes de vases, nouvelle lecture des signatures.

Id., 1929.

P. 18-33. W. Deonna. Fin de son étude sur la céramique romaine de Genève.

ARCHAEOLOGIA, LXXVIII, 1928.

P. 73-110. T. Davies Pryce et F. Oswald. Relevé des estam-

pilles céramiques (poteries d'Arezzo et vases des fabriques de la Gaule méridionale) découvertes à Londres.

P. 155-159, pl. XXX et fig. 12. R. G. Collingwood. Inscriptions trouvées dans les fouilles de l'amphithéâtre de Caerleon.

P. 156, n° 1. Graffite :

39) COHO · VIII

Ibid., n° 2 :

40) COH X > FL L I V N

Ibid., n° 3.

41) C O H X I I I
RVFIN PRIMI

Ibid., n° 4 :

42) > FVL MA

(*centuria*) *Ful(vii) Mac(eri)*.

Ibid., n° 5 :

43) > LICINI NERV

Ibid., n° 6 :

44) > SADI TIR

(*centuria*) *Sadi Tir(onis)*.

P. 158, n° 9, en cursive :

45) D VINV
LIII
SVPIIR

(*centuria*) *Vinulei Super(i)*.

P. 158, n° 10 : *tabella defixionis* de plomb, en cursive :

46) D O M N A N I I
M I I S I S D O T I
B I P A L I I V M
I I T G A L L I C V L A S
Q V I T V L I T N O N
R E D I M A T N
. . . . S A N G V I N I I
S V A

P. 159-161 et pl. XXXI. S. N. Miller. Nombreuses tuiles légionnaires trouvées au même endroit; deux types :

47) a) L E G I I A V G

b) L E G I I A V G N T O

Leg(io) II Aug(usta) Anto(niniana).

P. 188-191. Estampilles céramiques de même provenance.

ARCHAEOLOGIA HUNGARICA,
II, 1927.

St. Paulovics. Monographie de Dunapentale (*Intercisa*); historique des fouilles; découvertes de 1926 (130 pages).

P. 97. Sarcophage.

48) M · A V R E L · S I L V A N V S
B F · C O S · L E G · I · A D I V T
E T · A V R E L · F I R M I N A
C O N I V X · E I V S · V · S I B I
P O S V E R V N T

P. 101. De même.

49)

D . M

· M · AVR · PRIMIANVS · VET · EX
 DEC · CHO X HEMENORW · ANN L
 E · SEPT · GRATÆ VXORI · PIENTISSI
 MAE · ANN · XXXVI · E · AR · IANVARIAE
 FILIAE · ANN · XX · M · VR · PRIMIANVS ·
 SIBI
 ET · SVIS · VIVOS · FACIENDVM · CVRAVIT

P. 113.

50)

AVRELIAE · NARDANOSAE
 CIVIS · AR · EN · VIX · ANN ·
 XLIII · AR · MANAIA · VE · M · R · ET ·
 AREL · TATA · PVSINTVLVS
 FIL · MEM · P O SV

L. 2 : *civ[i]s Arnen(sis)*; l. 3 :
Aur(elius) Manāia ve(teranus)
mar(itus).

P. 126.

51)

I O M

AVREL DAMAS
 V E T E R
 HEMESEN

ARCHIV FÜR PAPYRUSFOR-
 SCHUNG, IX, 1928.

P. 5-13. J. Zingerle. Obser-
 vations sur deux inscriptions
 intéressant les institutions mi-
 litaires de l'Égypte (*Insc. graeco-*
rom., I, n^{os} 1152 et 1299).

P. 15-23. U. Wilcken. Sur la
propositio libellorum, à propos
 de l'inscription de Skaptopara
 (*C. I. L.*, III, n^o 12336); discus-
 sions des conclusions de H. Des-
 sau dans l'*Hermes*, 1927, p. 205-
 224.

P. 119-156. K. Preisendanz.
 Les *tabellae defixionum* grecques

et latines; index bibliographique,
 suite au travail analogue sur
 les papyrus magiques grecs,
 par le même, dans la même
 revue, VIII, 1926, p. 104-167.

ARCHIV FÜR RELIGIONSWIS-
 SENSCHAFT, 1927.

P. 1-4. A. von Domaszewski.
 Sur l'inscription d'Éphèse rela-
 tive à L. Vibius Lentulus, *pro-*
curator a loricata (*Ann. épigr.*,
 1924, n^o 81).

ARTA SI ARCHEOLOGIA
 II, 1929.

P. 13. G. Anitescu. Inscrip-
 tion de *Troesmis*, au Musée de
 Jassy.

52)

INuicto MI
 THrae SAC
 L · VALERIVS
 FVSCVS >
 LEG · V · MAC
 VO · S ·

P. 41. O. Tafrali. Nouvelles observations sur l'inscription de *Callatis* reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 193.

ATTI DELLA PONTIFICIA ACCADEMIA ROMANA, vol. V, 1928.

P. 229 et suiv. Marucchi, Acquisitions du Musée de Latran.

P. 230.

53) *s i l v a n o*
 s i g n v m
 T · L
 D I · R N (*sic*)
 P R O
 S A L V · S V A

54) *aedituo?*
templi · divi · vespa-
iani · vl pia · hedonia
cvm · filis · conivgi
carissimo · beneme-
renti · fecit · q · vixit
an · l · m · viii · d · xii

BONNER JAHRBÜCHER
CXXXIII, 1928.

P. 48-50. E. Ritterling. Sur le séjour de Sex. Julius Frontinus en Germanie inférieure, d'après le *C. I. L.*, XIII, n° 8624.

P. 273. Lehner. A Weilerwist, près de Bonn.

55) D E A N E
 V E G E T V S
 S A L T A R · V S
 V · S · L · M

P. 282. Près de Krufft.

56) M I N E R V A E E T
 H E R C V L I V E X
 I L L A T I O L E G
 X X X V · V ·

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE I U
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. COMPTES RENDUS DES
SÉANCES, 1928.


Novembre.

P. vi. Janicaud. La Pierre du Marteau à Donzeil (Creuse), milliaire (*C. I. L.*, XIII, 8911^a) donné au *Corpus* comme anépigraphe :

 I M F P
57) *c · u a l e r i a n o*
 e t G A L L I E N O
 A V G G
 C L L X X X I

L. 5 : *c(ivitas) L(emovicum) l(eugae) XXXI*.

P. vii. Id., au hameau du Secq à Donzeil (*C. I. L.*, XIII, 8912).

58) I M P P
 c u a l e r i a n o
 E T G A L L I E N O
 A V G g
 C L L X 

P. xx. Delattre-Merlin. Trouvé à Carthage.

Disque de bronze ou de cuivre, très mince, de 0 m. 037 de diamètre. Sur la face, est gravé au trait un hibou, les ailes ouvertes, entouré de six étoiles distribuées dans le champ, une à gauche de

la tête, une sous l'aile droite, trois sous l'aile gauche, une sous la queue de l'oiseau nocturne. Près de la tête à l'opposé de l'étoile, petit trou de suspension.

« Au revers on lit :

- 59) 1 +INBIZIA
2 INBIZIOSAI
3 NBIZIAPATIAT
4 VABISCVISENO
5 CTVCELVMECE
6 RITNICILTIBIAD
7 ANIMAPVRAETM
8 VNDQ VBOCA
9 TVRISTEF
10 ANIA†

Lire : + [I]nvidia invidiosa
*Invidia(m) patiatu[r] avis qui se
-noctu caelum fecerit. Nihil tibi
ad animam puram et mundam
quae vocatur Istefania. +*

Étude de M. Merlin sur les monuments semblables déjà connus.

Décembre.

P. XIII. Nouvelles observations de M. Merlin sur le numéro précédent.

P. XVI. Saumagne. A Bou-Rebia.

- 60)
DN IMP FLIVL CONSTANTIO
PF SEMPER AVGVSTO
AVRELIVS CELSINVS
VC PROCOS P A VICE
SACRA COGNOSCENS
DEVOTVS NVMINI
MAIESTATIQVE EIVS

P. XVIII. Id. A Sidi-Amara (Aïn-Fouar).

61)

- †TIS
MVSCVRA
IOPERAMDA
QVIVSVBVEXIL
SCOSFERENTAVT 5
IASDVCENTHOSPI
DARE HIS LOCIS QVIBVS
†IS VICI COPIAS QVEEO DEFEREN
IDEM QVANTI VENIERINT DE
proximis diebus cvrent 10
NVM .>. SI QVIS ADVERSVS HO
c edictvm mevm fecerit in evm pro
†IT ANNO QVOQVE AFRICAE PR
animadvertet severe
et alia MANV PROPONI VOLO. 15

M. Saumagne propose la lecture suivante :

[Jubeo uti provinciales, ne vacationem habeant quominus] ope-

ram da/[re debeant ad sustinendos milites] qui sub vexil/[lo praeteribunt, eosve qui...] . scos ferent aut/[.....]ias ducent, hospi/[tium cogantur] dare (e)is locis quibus/[inducuntur a magistri]s vici, copiasque eo defer(r)e; n/[unciare que in] idem quanti venierint de/[latae in... pr]oximis diebus curent...

P. xxv. Id. A Tlelsa.

62) A ✠ ω
IVLIVS M
AXIMIA
NVS EXCE
PTOR VIX
AN XL P M

P. xxvii. Delattre et Merlin.
A Djalta.

63) † I C ABENTVR
RELIGVIE
SCS MAR
TIRIS ESI
ΔORI POSI
TS $\overline{\text{SB}}\overline{\Delta}\overline{\text{X}}\overline{\zeta}\overline{\text{K}}$
NΩBRS $\overline{\text{I}}\overline{\Delta}\overline{\text{X}}\overline{\text{IX}}$

L. 3 : *s(an)cl(u)s*; l. 6 : *posit(u)s. s(u)b d(ie) XVI k(alendas) no(vem)br(e)s i(n)d(ictione). XIX.*

P. xxix. Toutain-L^t Devaux.
Borne cadastrale, plaine du Ségui, au pied du Djebel-Oum-Ali.

68) GEN ♁ THAC ♁ FEL ♁ C ♁ IVLIVS FAVSTVS FECIT

M. Willeumier complète :
Thac(aratensium).

P. xxiii. Delattre. A Car-

64) D D LXXXX
V K CCXXXV

D(extra) d(ecumanum)
LXXXX; u(ltra) k(ardinem)
CCXXXV.

Id., 1929.

Janvier.

P. xiii. L^t. Devaux. A Henchir-Krebta.

65) ♁ D M S
L • DOMITIO TELLVLI
ET MIHA VASARI C
OIVGI INSTANTIA
FILIORVM QVINQVE

P. xvi. Id. A Henchir-Oum-el-Abbès.

66) ♁ D M S
L • DOMITIVS • ΔVMVRA
VICSIT • ANNOS • LXXXIII
ET CONIVX ARELIA TAM
MASSA VICXIT AN LNXXIII
FACTVS AB EREDIVS SVIS
 X CCL

P. xvii. Même ruine.

67) SSESNNXN
FACTVS AB FRATRIBVS
SVIS
 X CL

Février.

P. xvii. Willeumier. Inscription sur mosaïque de MacMahon. Nouvelle lecture.

thage. Fragment de poterie commune.

69) NVMM • TVS
CI • ET • ALBIN
I • C • C • V • V

L. 3 : *c(larissimorum) v(īro-
rūm)*.

Mars.

P. x et suiv. Wuilleumier et
Gsell. Nouvelle lecture du
n° 18019 du *C. I. L.*, VIII.
A Ain-Rich.

70)
AEQ • AL • FL • SEVER
VC GORCIANVS • CLV V •
TVS MODIVS RVSTICVS
HVS LVCIVS • GEMINIVS • AV
ANVS • AVREL • IANVARIVS •
albino ET MAXIMO • COS ☿

L. 1 : *aeq(uites) al(ae)
Fl(aviae) Sever(ianae)*.

Date : 227 p. C.

Mai.

P. XII et suiv. Contencin.
A Thala. Inscriptions funé-
raires.

P. XVIII et suiv. Id. De même.

Juin.

P. IX. Saumagne. A 6.100 m.
au sud d'Henchir-Abd-er-Rebou.

71) *ex auctoritate
et sententia IMP
caes ANTONINI AVG
PII DETERMINA
TIO facta PVBLI
CA MUSTITANORVM*

Réplique d'un texte déjà
connu (*C. I. L.*, VIII, 27459).

P. x. Milliaires XCV et
LXXXXI de la voie de *The-
veste* à Carthage.

P. XXIV. Delattre-Merlin. A
Oued-Meliz.

72)
P A P I A E Q F N O
VELLAE C IVLI COM
MODI ORFITIANI
LEG AVG PRO PRAETORE
PATRONI COLONIAE
D D • P P

Personnage connu du milieu
du II^e siècle.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE
HELLÉNIQUE, 1927.

P. 245-328. P. Graindor. Ins-
criptions attiques d'époque ro-
maine; 91 numéros, en partie
déjà connus (nouvelles lectures) :
décrets, dédicaces à Apollon,
à des empereurs, à des Romains,
à des Athéniens, listes de pry-
tanes et d'éphores, épitaphes.

P. 253, n° 16. Nouveaux frag-
ments de la dédicace à la reine
Glaphyra, fille d'Archelaos, roi
de Cappadoce (*I. G.*, III, n° 549),
confirmant les restitutions pro-
posées par Mommsen, *Ephem.
epigr.*, I, p. 278.

P. 256, n° 20.

73)
[θεων Αιολων Σεβ[αστην
.]ν Ασκληπιου[δαρο
θυγα[τηρ, την εατ[ης ευεργετιν.]

P. 257. Nouvelle lecture de la
dédicace d'une des statues de
Sempronia Atratena restituées
par Claude aux Athéniens
(*Hermes*, 1895, p. 630).

P. 258, n° 22.

74)

[Τιβεριον Κλαυδιον Καισαρα Σεβ]αστον Γερμανικον αρχιεραα δη[μαρ-
χινης εξουσιας, υπατον το δε]υτερον, αυτοκρατορα το τριτο[ν,
πατερα πατρ:δος, η βουλη η ε]ξ Αρειου παγου και η βουλη τ[ων εξα-
κοσιων και ο δημοσ... τον σωτηρα και ευεργετην, επιμεληθεν[τος]
5 του εργου Τιβεριου Κλαυδιου Νουιου ε[ξ Οιου κηρυκος τη]ς ε]ξ Αρειου παγ[ου]
βουλης και π[ρο]νοητου και ιερ[ως] Δηλ[ιου] Απολλων]ος.

Date : 42 p. C.; le chiffre de la puissance tribunicienne a été omis. Ti. Claudius Novius est connu par une série de textes d'Athènes et de Délos.

P. 260. Nouvelle lecture d'une dédicace à Claude publiée dans

l'Annuario della Scuola arch. di Atene, IV-V, p. 62, n° 108.

P. 260, n° 23.

75) Αυτοκρατορι [Νερω]-
νι Καισαρι Σεβαστω
νεω Απολλωνι.

P. 261, n° 24.

76)

[Στατειλιαν Μ]εσσαλιναν... [Νε]ρωνος
[γυναικα], Π. Οκκιος Κρισπ[ος] την
ιδι[α]ν σωτειραν και ευερ[γετιν] ανεθη-
κεν.

Cette dédicace a peut-être été faite à l'occasion du voyage de Néron en Achaïe.

P. 265, n° 28.

77)

[Ο δημοσ]
[Παυλλον Φαβι]ον Μαξιμον
[αρετ]ης ενεκα.

Cf. *I. G.*, III, nos 587 et 588; il s'agit du consul de l'an 11 a. C.

P. 265, n° 29.

78)

[Ο δημοσ]
Λουκιον Ν[ουμιον] Λουκιου υιον
Ασπρη[ναν] αρετης ενεκα[?].

Il s'agit sans doute du consul de l'an 6 p. C.

P. 266, n° 31.

79) [Η βουλη και] ο δημοσ...υν
.....Κοιντον Μαριον...
Νεπωτα.

Q. Marius Nepos, contemporain de Tibère (Sénèque, *Benef.*, II, 7; Tacite, *Ann.*, II, 48).

P. 267, n° 33.

80)

[Ο δημοσ?]
[Μαρκον Λο]λλιον
[αρετης ενεκε]ν και ευ-
[νοιας].

Il s'agit sans doute du consul de 21 a. C.

P. 268, n° 34.

- 81) [Η βουλη, ο δη]μος
 Μετ]ειλιον
 [Μετειλίου Ρ]ουφου
 [ανθυπατου] πατερα.

Il s'agit du père de Metilius Rufus, proconsul d'Achaïe avant 15 ou après 44 p. C., et plus vraisemblablement avant 15.

P. 268, n° 35.

- 83) [Ο δημος Γαιον] Μεμμιον Ρηγλ[ον.
 Ποπλιου Μεμ]μιου Ρηγλου του π[ρεσβευτου
 Αχαιας? τω]ν Σεβαστων και αντισ[τρατηγου]

υιον

Il s'agit du fils d'un légat pro-préteur d'Achaïe entre 35 et 44 p. C.

P. 271, n° 37.

- 84) Ο δημο[ς] Ρ
 ου Αυφιδιον Αε[υχίου
 Φροντω]να αρετης ε[νεκεν
 κα]ι ευνοιας.

Il s'agit sans doute d'un as-

- 85) Ει τοσσον | βιοτον Φορτου | νατω παρε Μοι | ρα
 οσσον καλος | ηην αγαθος τε | ιδεσθαι,
 ου νε | ος ων θνησκων | εν ξεινη λειπε | Ηου | δεντα,
 εξ | οχα τε | μηθεις, ανθυπατον | Λυκιης.

Le proconsul de Lycie-Pamphylie Pudens, auteur sans doute de cette épitaphe du jeune Fortunatus, paraît être L. Arrius Pudens, consul en 165 p. C.

P. 374-400. A Salac. Inscriptions d'Asie Mineure; 28 numéros.

P. 383, n° 4. A Kymé d'Éolide.

82) Ο δημος

- Γαιον Σολπικιον [Σερβιου υιον]
 α[ν]θυπατον καθ
 ε[υ]νοιας ενεχ[εν και ευεργεσιας της]
 εις εατον.

Sulpicius, consul en 22 p. C., dut être proconsul d'Achaïe avant 15.

P. 269, n° 36.

cendant du consul de 199 p. C.

P. 271, n° 39. Nouvelle restitution des nos 629 et 630 des *I. G.*, III, qui font partie de la même dédicace.

P. 279, n° 49. Nouvelle lecture du n° 675 des *I. G.*, III, concernant Hérode Atticus.

P. 322, n° 88. Épitaphe métrique.

- 86) Αντωνια Γαλατιλλα υπερ
 της του υιου σωτηριας
 Βασσου Κουσωνιου
 Αριαραθου Εισει ευχην.

P. 388, n° 9. A Phocée.

- 87) Αυτοκρατορ Και- (sic)
 σαρ Τρριανος Αδ-
 δριανος Σεβασ(τος).

P. 388, n° 10. Même provenance.

- 88) Αὐτοκρα-
τορι Ἀδρι-
ανῷ Δει Ολυμ-
πιῷ Σωτηρι
καὶ κτιστῇ.

P. 393, n° 16. A Tralles.

- 89) P. Cornelio P. f. Gentio
accenso
ex testamento.

Ποπλιῷ Κορνηλίου
Ποπλίου Γεντίῳ ἀκκησῶ (sic)
ἐκ τῆς διαθήκης.

Id., 1928.

P. 45-65. G. Daux. Inscriptions de Thasos, en partie déjà connues; 18 numéros.

P. 61, n° 14.

- 90) Αὐτοκράτορ[ι]
Καίσαρι Τραι-
ανῷ Ἀδριανῷ
Σεβαστῷ Ο-
λυμπιῷ Θεῷ
Σωτηρι καὶ Σα-
βεϊνῇ Σεβαστῇ.

Date : entre 128, où Sabine reçut le titre d'Augusta, et 137, année de sa mort.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES
ANTIQUAIRES DE FRANCE,
1928.

P. 121-124. J. Carcopino. Reconstitution de l'építaphe sur mosaïque de l'évêque Renatus,

trouvée en 1913 à Tipasa sous le bēma de l'église de l'évêque Alexandre :



- 91) memoria Re
nati episcopi
m[usu]o lacu
[nari- nites]cil

Date : fin du iv^e siècle ap. J.-C. ou début du v^e.

P. 174-177. J. Zeiller. Sur l'inscription fausse du C. I. L., V, n° 12*, attribuant à l'empereur Justin, au vi^e siècle, le titre de *pontifex maximus*.

P. 192-197. Martroye. Les empereurs chrétiens du iv^e siècle et le titre de *pontifex maximus* (C. I. L., VI, n° 1175, inscription du pont Cestius à Rome, sous Valentinien, Valens et Gracien, et inscriptions d'Espagne).

BULLETIN DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE BULGARE, 1928-1929.

P. 77 et suiv. Kazarow. Monuments antiques de Bulgarie.

P. 80, n° 5. A Koparan.

- 92) ΜΟΥΚΑΤΡΑΛΙΣ
ΚΥΡΙΩ ΑΠΟ
λλωνι

Id., n° 6. A l'est d'Aïtos.

- 93) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ ΘΕΩ
ΑΣΚΛΗΠΙΩ ΚΑΙ ΥΓΙ
Α ΓΛΥΚΩΝ ΧΡΥΣΙΠ
ΠΟΥ ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ

P. 379. Welkow. A Hissar.

94)

DD NN MAXIMIANI ET LICINI AVGG ET MAXIMINI ET CONSTANTINI FILIOS ~~///~~ aedificatvm

Id. Id. A Haydomouche.

95)

ΑΝΘΙΗΝΩ

ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΜΟΥΚΑΤΡΑΛΙΣ ^{ευχτην}

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, 1927.

P. 119. Guéraud. Sur une tablette de bois du musée du Caire.

96)

Face intérieure.

P. Mario L. Afinio Gallo cos.

X K Augustas

anno VIII Neronis Claudii Caesaris

Augusti Germanici Imp. mense

5 *Ephip die XXIX.*

Alex. ad Aeg.

Descriptum et r[ecog]nitum ex tabu

la professionum quibus liberi

nati sunt quae tabula proposita

10 *erat in [A]trio magno in qua sc[ri]*

ptum erat id quod infra script. est.

L. Iulius Vestinus praef. Aeg.

Face extérieure.

liberi nati sunt quae tabula

proposita erat in Atrio magno

15 *in qua scriptum erat id quod in*

fra scriptum est.

L. Iulius Venustus praef. A[eg].

.....nomina eorum qui.....

.....liberos.....

20 *natos sibi professi sunt propos*

P. Mario L. Apronio Gallo cos.

.....

...Valerius....iscus.

...filium natum.....

25 *.....*

.....

.....K Iunias q. p. f.

[c. r. e ad k]

Date : 62 ap. J.-C.

L. 27 : *q(uae) p(roximae) f(uerunt)*; le reste incertain comme lecture.

BULLETIN DU MUSÉE DE GÉORGIE (en russe), 1928.

P. 189-202. A. Amiranachvili. Inscriptions grecques du Musée de Tiflis.

P. 193. Nouvelle lecture de l'inscription qui porte dans les *Inscr. graecae ad res rom. pert.*, III, 1 (1902), le n° 133 (trouvée à Harmorica, aujourd'hui Mtzchetha, près de Tiflis, et reproduite au *C. I. L.*, III, p. 974, à la suite du n° 6052).

BYZANTION, III, 1926.

P. 321-411. A. Abel. Étude

sur l'inscription d'Abercius (avec une bibliographie de 142 numéros).

CLASSICAL PHILOLOGY, 1928.

P. 175-176. K. Scott. Sur le chapitre XVIII des *Res gestae divi Augusti*, d'après le *Monumentum Antiochenum*.

P. 179-181. Clinton W. Keyes. Sur le *cursum honorum* de P. Flavonius Paulinus (*Ann. épigr.* 1927, n° 173).

P. 388-393. D. Mc. Fayden. Sur l'inscription de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166) et l'*imperium majus proconsulare*.

THE CLASSICAL REVIEW, 1928.

P. 11-14. D. Atkinson. Au Forum de Wroxeter, fragments d'un diplôme militaire.

97)

1) *Face interne.*

imp. caes. diui traiani f. diui NERV NEPOS TRAIANVS
hadrianus. aug. pont. max. trib. pot. XVIII COS III PP
equitib. et peditib. qui militauer in alis vi et cohort. XXXI QVAE APP AVG GAL
proculeiana et..... et..... ET PETR ∞ ET IAST ET TVN
5 *et..... et..... et i cuger ET I VARD ∞ ET I ET II*
et..... et..... et..... et itung ∞ ET I HAMET I ET II DAC
et..... et..... et..... et..... N NAVT ET I BET ET I BAT
et..... et..... et..... et..... ET III ET IIII ET VI NERV
et..... et..... et..... ET V GAL ET VII THR ET
10 *sunt in brit. sub. p. mummio SISENNA QVIN ET VIC*
plur. ue stip. emer. dim. hon. missione quor NOM SVBSCR SVNT IPS
liberis posterisq. eor. ciuit. dedit et CON CVM VX QVAS TVNC
habuissent cum est ciuit. iis dat AVT SI Q CAEL ESS CVM
iis quas postea duxissent dumtax SIN SING

- L. 3 : *quae app(ell)antur Aug(usta) Gal(lorum)*; l. 4 : *et Petr(iana) milliaria et I As(t(urum) et Tun(grorum)*; l. 5 : *[et I Cuge]r(norum?) et I Vard(u-lorum) milliaria*; l. 6 : *[et I Tu]n-g(rorum) milliaria (?) et I Ham(iorum) et I et II Dal(matarum)*; l. 7 : *naut(arum?) et I B(a)et(asiorum) et I Ba(tavorum)*; l. 8 : *Nerv(iorum)*; l. 9 : *et V Gal(lorum) et VII Thr(acum)*; l. 10 : *quin(is) et vic(enis)*; l. 11 : P. Mummius Sisenna fut consul *ordinarius* en 133 p. C.; on ignorait qu'il eût été ensuite gouverneur de Bretagne.
- La présence en Bretagne des cohortes *IIII Nerviorum* et *VII Thracum* est signalée ici pour la première fois; on ne sait quel était le nom complet de la cohorte ... *n naut(arum)*, inconnue par ailleurs.

2) Face externe.

quinis et VICEN PLV

- rib. ue stip. emerit. dimissis HONEST MISSIONE quor. nomina subscript SVNT IPSIS LIBERIS POS TERISQ EOR CIVIT DEDIT ET CONV B CVM VXORIBVS*
- 5 *QVAS IVNC HABVISSENT CVM EST CIVIT IIS DATA AVT SI QVI CAELIBES ESSENT CVM IIS QVAS POSTIT DV XISSENT DVMTAXAT SINGVLI SINGVLAS*
- A D XVIII K MAI
- L TVTILIO PONTIANO P CALPVRNIO ATILIANO COS
- 10 COH II DALMATARVM CVI PRAEST ... iVLIVS MAXIMVS ROMA
- EX PEDITE
- ma NSVETO LVCI F TREVER
- DESCRIPT ET RECOGNIT EX TABVLA AENEA QVAE FIXA EST
- 15 ROMAE IN MVRO POST TEMPL DIVI AVG AD MINERVAM

- L. 6 : *post<t> (ea)*; l. 8-9 : *tunae penati diisque, penas* étant
14 avril 135 p. C.; l. 10 : une épithète de *Fortuna*.
prae(e)st.

P. 171. H. J. Rose. Sur l'inscription d'Isola Farnese reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 122; propose de lire : *For-*

COMPTE RENDU DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1929.

P. 89. Cumont et Haussoulier. A Didymes.

- 98) Γάιον Αντίον Αυλόν Ιουλίον Αυλού υιόν Ουολτίνια
Κουαδρατόν υπάτον, επτά ανδρών επούλον (sic), φρατρεῖμ ἀρβά-
λεμ, πρεσβευτήν αντιστρατηγόν Ασίας β', πρεσβευτήν Σεβασ-
τού επαρχείας Ποντού και Βειθυνίας, Καππαδοκίας, Γαλατίας,
Φρυγίας, Λυκαονίας, Παφλαγονίας, Αρμενίας μικράς, ανθυπάτον
Κρήτης και Κυρήνης, πρεσβευτήν αυτοκρατορος και αντιστρατηγόν
επαρχείας Λυκίας, Παμφυλίας, πρεσβευτήν και αντιστρατηγόν
αυτοκρατορος Νερουα Τραιανου Καισαρος Σεβαστού Γερμανικου επαρ-
χείας Συρίας Φοινεικής Κομμαγενής η βουλή και ο δημος Τυριων της
ιερας και ασυλου και αυτονομου μητροπολεως Φοινεικής και των κατὰ
Κοιλὴν Συρίαν και αλλων πολεων και ναυαρχιδος δια πρεσβευτων
Μαριων Μαριωνος και Ζωιλον Βωδα πανηγυριαρχησάντα.

Le personnage est déjà connu | géas. Fouilles du *Caesareum* de
par de nombreuses inscriptions. | Gythion en Laconie; inscriptions
d'époque romaine.

Ἑλληνικά, I, 1928.

P. 7-44 et 152-157. S. B. Kou-

P. 16.

99)

... .. ἐπιτίθετω
επι μεν την πρωτην θεου σεβαστου Καισα]ρος του πατρος, επι δε την εκ
δευτεραν Ιουλιαν σεβ[στης ἐπι] δε της τριτην Αυτοκρατορος Τιβεριου Κα[ισα
ρος. .]ου Σεβαστου [τας] εικονας παρεχουσης αυτω της πολεως. Προτιθε[σθω
δε χ[αι] τραπεζα υπ' αυτου εν μεσω τω θεατρω και θυμιατηρίον επικεισθω χ[αι
μη] θυετωσαν πριν εισιεναι τα ακροαματα υπερ της των ηγεμωνων σωτηρια[ς
ρι τε συνεδροι και αι συναρχiai πασαι. Αγετω δε την μεν πρωτην ημεραν θεου
Καισ[α
ρος θεου υιου Σεβαστου Σωτηρος Ελευθεριου, την δε δευτεραν Αυτοκρατορος [Τι
βεριου Καισαρος Σεβαστου και πατρος της πατριδος, την δε τριτην Ιουλιαν
Σεβαστη]ς
της του εθνους και πολεως ημων Τυχης, την δε τεταρτην Γερμανικου Καισαρος
της Ν[ι
χης, την δε πεμπτην Δρουσου Καισαρος της Αφροδειτης, την δε εκτην Τιτου
Κοινκτιο[υ
Φλαμενινου και επιμελεισθω της των αγωνιζομενων ευκοσμίας. Φε<< ρε >> ρετω
δε και πα
σης της μισθωσης της ακροαματων < και > της διοικησεως των ιερων χρημα-
των τον λογον τη πολ[ει

μετα τον αγωνα τη πρώτη εκκλησία· καν ευρεθη νενοσφισμενος η ψευδως λογο-
γραφων εξελε[γ
χθεις, μηκετι μηδεμιαν αρχην αρξάτω και η ουσια αυτου δημευσθω. Ων δ' αν
ποτε δημευθη τα οντα,
ταυτα χρηματα ιερα εστω και εξ αυτων προσκοσμηματα υπο των κατ' ετος
αρχοντων κατασκε[υ
αζεσθω. Εξεστω δε τω βουλομενω Γυθεατων παντι περι των ιερων εκδικειν
χρηματων αθωω [ον
τι. Επεισαγέτω δε ο αγορανομος μετα το τας των θεων και ηγεμονων ημερας
τελεσαι των θυ
μελικων αγωνων αλλα[ς δυ]ο ημερας τα ακροαματα, μιαν μεν εις μνημην
Γαιου Ιουλιου Ευρυκλεους]ς
ευεργετου του εθνους και της πολεως εν πολλοις γενομενου, δευτεραν δε εις
τειμεν Γα
ιου Ιουλιου Λακωνος κηδεμονος της του εθνους και της πολεως ημων φυλακης
και σωτηρια[ς
οντος. Αγέτω δε τους αγωνας απο της θεου εν αις αν η δυνατον ημεραις αυται·
οταν δε της αρχης
εξιη παραδιδωτω τω αντιτυνχανοντι αγορανομω· δια γραφης δημοσιας τα εις
τους αγωνας χρη[στη
ρια παντα και λαμβανεται· χειρογραφον παρα του παραλαβοντος η πολις. Οταν
σ αγορανομος του]ς
αγω]νας αγη τους θυμελικους, πομπην στελλετω εκ του ιερου του Ασκληπιου
και της Υγεια]ς
πομπευοντων των τε εφηβων και των νεων και των αλλων πολειτων εσπεμμε
νων δαφν[ης
στεφανοις και λευκα αμπεχομενων. Συμπομπευετωσαν δε και αι ιεραι κοραι
και αι γυναικες εν
τ]αις ιεραις εσθησιν. Οταν δε επι το Καισαρηον η πομπη παραγενηται, θητω-
σαν οι εφοροι ταυ
ρο]ν υπερ της των ηγεμονων και θεων σωτηριας και αιδιου της ηγεμονιας
αυτων διαμονης κα[ι
θ]υσαντες επανανκασατωσαν τα τε φιδειτια καὶ τας συναρχιας εν αγορα θυσια
σαι. Ει δε η μη τε
λ]εσουσιν την πομπην η μη θυσουσιν, η θυσαντες μη επανανκασουσι θυσιαζειν
εν αγορα τα
φ]ιδειτια και τας συναρχιας, εκτεισατωσαν ιερας τοις θεοις δραχμας δισχιλιας.
Εξεστω δε τωι
βουλομενω Γυθεατων κατηγορειν αυτων. Οι εφοροι οι επι Χαιρωνος στρατηγου
και ιερεως θε
ου Σεβαστου Καισαρος οι περι Τερεντιδων Βιαδαν εγδοτωσαν τρεις γραπτας
εικονας του θε
ου Σεβαστου και Ιουλιας της Σεβαστης και Τιβεριου Καισαρος του Σεβαστου
και τα δια θεατρον

ικρια τῷ χορῷ καὶ θυρὰς μιμικὰς τεσσέρας καὶ τῇ συμφωνίᾳ υποποδία. Στησα-
 τωσαν δὲ καὶ στη
 λῇ γ' λιθινῇ χαραῖζαντες εἰς αὐτὴν τὸν ἱερὸν νόμον καὶ εἰς τὰ δημοσία δε γραμμα-
 τοφυλακία θετω
 σαν ἀντίγραφον τοῦ ἱεροῦ νόμου ἵνα καὶ ἐν δημοσίῳ καὶ ἐν υπαίθρῳ καὶ πασὶν
 ἐν φανερῷ κείμενος ὁ νό-
 μος [ἐνφαν]ῇ τὴν τοῦ δήμου τῶν Γυθειτῶν εὐχαριστιὰν εἰς <<σ>> τοὺς ἡγεμο-
 νας παρεχί πασὶν ἀνθρώ-
 ποις. Εἰ δὲ ἡμὴ ἐνχαρίζουσι τοῦτον τὸν νόμον ἢ μὴ ἀναθήσουσιν τὴν στηλὴν
 πρὸ τοῦ ναοῦ ἢ μὴ γρά-
 [ψουσι] τὸ ἀντίγραφον . . .

Décret instituant à Gythion un concours musical et scénique en l'honneur d'Auguste et de sa maison (*Caesarea*); le texte est postérieur à la mort d'Auguste, appelé *divus*, et antérieur à celle de Germanicus; il doit être des derniers mois de l'an 14 ap. J.-C. ou des premiers mois de l'an 15.

L. 1-24 : organisation du concours; mention de trois statues impériales (Auguste, Livie, Tibère) et de six jours de fête consacrés à Auguste, Livie, Tibère, la Victoire de Germanicus, l'Aphrodite de Drusus, fils de Tibère, et Flamininus, le libéra-

teur de la Grèce en 195; deux journées supplémentaires étaient consacrées à des fêtes en l'honneur des princes de Sparte C. Julius Eurycylès et Julius Laco son fils (*Eurycleia*). — L. 24-33 : détails sur le cortège, qui se rendait du temple d'Asclépios et d'Hygie au *Caesareum*, et sur le sacrifice. — L. 33-40 : obligations des éphores en charge; ils devront fournir divers accessoires pour le concours et faire graver le décret.

P. 38. Après une dizaine de lignes très mutilées.

100)

Τιβέριος Καίσαρ Σεβ[ά]στου υἱο[ς] Σε[β]άστος, ἀρχιερεὺς, δημαρχικῆς ἐξουσίας το] Γυθειτῶν ἐφόροις καὶ τῇ πόλει χαιρεῖν. Ὁ πεμφθεὶς ὑφ' ὑμῶν πρὸς] ἡμᾶς καὶ τὴν ἑμὴν μητέρα πρεσβευτὴς Δεκίμος Τυρρανίος Νεικανῶρ ἐπεδ[έ]χκεν μοι τὴν ὑμετέραν ἐπιστολὴν ἢ προσεγεγράφτο τὰ νομοθετηθέντα ὑφ' ὑμῶν εἰς εὐσεβίαν μὲν τοῦ ἐμοῦ πατρὸς τιμὴν δὲ ὑμετέραν. Εἰ[ς] οἷς ὑμᾶς ἐπαινῶν προσήκειν ὑπολαμβάνω καὶ κοινῇ πάντας ἀνθρώπους καὶ ἰδίᾳ τὴν ὑμετέραν πόλιν ἐξαιρετοὺς φυλάσσειν τῶν μεγάλων τοῦ ἐμοῦ πατρὸς εἰς ἀπαντὰ τὸν κόσμον εὐεργεσιῶν τὰς θεοὺς πρεπούσας τιμὰς, αὐτὸς δὲ ἀρχοῦμαι ταῖς μετριωτέραις τε καὶ ἀνθρωπείαις* ἢ μὲντοι ἐμὴ μὴ τῆρ' τοῦ ὑμῖν ἀποκρίνεται· ὅταν αἰσθηταὶ παρ' ὑμῶν ἢν εἴχετε περὶ τῶν αἰς αὐτὴν τιμῶν
 κρίσιν.

Lettre de Tibère remerciant la ville de Gythion des décrets qu'elle a rendus pour honorer Auguste divinisé, Livie et lui-même; quant à lui, il refuse les honneurs divins et ne veut que ceux qui conviennent à des mortels; cf. Tacite, *Annales*, IV, 38. Le texte doit être de très peu postérieur à la mort d'Auguste et contemporain du précédent.

Éos, 1928.

P. 219-235. H. Markowski. Nouvelles lectures des *Res gestae divi Augusti* d'après le *Monumentum Antiochenum*.

ERANOS, XXIV, 1926.

P. 1-20. A. Gagner. Observations sur un certain nombre d'épithaphes latines dans lesquelles la durée de la vie est indiquée.

P. 56-70 et 123-128. H. Armini. *Symbolae epigraphicae* : observations sur un certain nombre d'inscriptions latines déjà connues, nos 1-18.

P. 81-99. Edw. Flinck. Sur

les Fastes municipaux d'Ostie (*C. I. L.*, XIV, nos 244 et 245; *Ann. épigr.*, 1917-1918, n° 122; 1922, n° 94; 1924, n° 111).

Id., XXV, 1927.

P. 79-88. G. Tingdal. Inscriptions sur les vases d'Arezzo de la collection Lundström à Goteborg, avec renvois au *C. I. L.*

P. 89-90. H. Armini. Sur deux inscriptions funéraires achetées à Rome et maintenant au Musée de Goteborg.

P. 105-122. H. Armini. L'épithaphe d'Allia Potestas (*Ann. épigr.*, 1913, n° 88).

P. 179-184 et 286-288. V. Lundström. Sur les chapitres 1 et 2 des *Res gestae divi Augusti*.

Id., XXVI, 1928.

P. 253-260. H. Armini. *Symbolae epigraphicae* (suite), nos 19-26.

GERMANIA, XI, 1927.

P. 126-127. C. Klein. A Bierbach, dans les ruines d'un sanctuaire (fac-similé) :

101)OREM DEO MERCVRIO SOLINVS SATVRNINI EX VOTO

P. 127-132. C. Oxé. Contre O. Bohn (même revue, 1927, p. 3-6), conclut d'un examen des estampilles et des formes des vases d'Arezzo trouvés à Windisch que le camp de cette ville

a été établi au début du règne de Tibère et non sous Auguste.

Id., XII, 1928.

P. 46-56. L. Schleiermacher. Le second Mithraeum de Stock-

stadt et ses inscriptions (C. I. L., XIII, nos 11788 a et 1179 a et b).

P. 70. A. Stieren. A Haltern, inscription circulaire sur le couvercle en plomb d'une boîte à remèdes :

102) EX RADICE BRITANNICA

P. 104-107. J. B. Keune. Le *Deus Mercurius peregrinorum* mentionné dans une inscription d'Altbach près de Trèves (Ann. épigr., 1928, n° 181) est un dieu protecteur des *mercatores* et *negotiatores*.

P. 109-111. C. Behrens. Sur le n° 10001, 113 k du C. I. L., XIII (inscription sur une lampe, au Musée de Mayence).

P. 168-171. O. Fiebiger. Sur une inscription d'Edfou (Lefebvre, *Recueil des inscr. grecques chrétiennes d'Égypte*, n° 559) au nom de Rigimer.

P. 172-173. Fr. Drexel. Sur la *radix Britannica* mentionnée dans l'inscription de Haltern, ci-dessus, n° 102.

P. 180. Wahle. A Heidelberg-Neuenheim, fragment :

103) I O M
ET I V N O N I
R E G I

P. 191. Mayer. A Rimburg, près d'Aix-la-Chapelle. Inscriptions funéraires d'un *vicus* gallo-romain.

Id., XIII, 1929.

P. 58. F. Fremersdorf. A Cologne; dans les ruines d'un *mithraeum*.

104) D . I . M .
L . P E R V I N C I V S .
S E Q V E N S
V . S . L . M .

L. 1 : *D(eo) i(nvicto) M(i-thae)*.

P. 62 et fac-similé. G. Hock. A Obernburg.

105) D I S . M A N I B
A T E I V S G E N
A L I S . C I V . T R E V
H . F I L . P .

L. 3 : *civ(is) Trev(er)*.

P. 64 et fac-simile. Même provenance.

106) D . M
D I A D V M E N O
A L V M N O V E R
N A E D E L I C A T O
5 S V O A N N X V I
F E L I C I O N I S L I B
S V I F I L I O
M V L P I V S V A N
N I V S > L E G V I I I
10 A V G P A T R O N V S F E C
H M H N S

L. 4 : *delicatus*, dans le sens de *dilectus* (cf. Bücheler, *Carm. epigr.*, n° 826); l. 11 : *h(oc) m(onumentum) h(eredem) n(on) s(equetur)*.

P. 132-138. Fr. Fremersdorf.
Inscriptions de Cologne.

P. 133.

107)

LIBERO PAŦI Ē IERCVLI
M VANNVS ADIVTOR
DEC VSLM

Ibid.

108)

I . O . M
ET GENO
LOCI TRI

P. 134.

109)

....MI.FILIAE
....DOMITIVS
coh. II . VARC
f ACIVNDVM

L. 3 : [*coh(ortis)*] *ii Varc(ianorum)*.

P. 135.

110)

HAVE
CIMBER . ES . ET
PIETAS . EXSODIO
ESSED . SODA LI
5 *ben* EMERENTI
p o s v i t v a l

L. 2 et 4 : *es(sedarius)*, *essed(ario)*; L. 6 : *Val(e)*. Épitaphe d'un conducteur de chars.

P. 137. Sur des pointes de lances trouvées dans le camp des soldats de la flotte du Rhin. En pointillé :

111) > APVLEI PI

lire : (*centuria*) *Apulei pi(li)*, pour *primipili*.

112) ROBIN PII CMS

lire : (*centuria*) *Robin(i) pil(i)*
C... M... S... initiales des trois noms du possesseur.

P. 164. D'après K. Woelcke, *Festschrift* du Musée historique de Francfort, 1928. A Heddernheim, sur le socle d'une colonne de Jupiter.

113)

I O M
ET
IVNONI REGI
NAE IANVCONIVS
5 VINCO ET V
ET AVITA APRA
ET VINCONIA
EREPTA
V S L L M

L. 5 : *etu* pour *vel(eranus)*.

Sur la colonne :

114)

I O M
C O S S V S
ET IVNONI
REGI VLLM
C . IVLIVS (*sic*)

HERMES, 1928.

P. 368. G. Klaffenbach. Sur le quatrième des édits d'Auguste trouvés à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166); nouvelle lecture des lignes 65-66, d'après Denys d'Halicarnasse, VIII, 68.

Id., 1929.

P. 63-68. F. Hiller von Gaer-

tringen. Sur deux inscriptions d'Argolide déjà connues mentionnant une dédicace faite à Épidaure par un sénateur appelé *Antoninus*. (Fraenkel, *Corpus* d'Argolide, nos 948 et 1534); identification du personnage d'après une inscription de Nysa; c'est un descendant de Pythodoros, l'ami de Pompée.

HESPERIS, 1927.

P. 167 et pl. hors texte.
R. Cagnat. L'inscription du Capitole de Volubilis (*Ann. épigr.*, 1925, n° 30); nouvelle restitution.

Id., 1928.

P. 136. J. Carcopino. A Volubilis.

Chrismes.

115)

MM IVLI VICE PREPOS
CVI PARENTES DEPOS
ITI FECER' E ΔOMVM ETERNALE
VIXIT ANIS XVIII ΔESCESSIT
Δ KL NOVEMBRES ANO PRO
DCXVI

L. 1 : *M(e)m(oria)*; l. 3 : *deposi(i)onem) feceru(nt) et*; l. 5 : *d(ie) K(a)lendas.*

L'année 616 de la province correspond à l'an 655 de l'ère chrétienne.

L'ILLUSTRATION.

18 août 1928.

P. 172. Siwa (Oasis d'Hammon).

116)

θεου τρα
ΑΝΘΥ Παρθίου υιον θεου
ΝΕΡΟΥΑ ΥΙΩνον Τραι
ΑΝΘΝΑΔΡΙΑνον σεβαστον
ΑΡΧΙΕΡΕΑ μεγιστον δη
ΜΑΡΧΙΚ ΕΞΟυσιας το...

JAHRBUCH DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS. ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER, 1927.

P. 317-345. G. I. Kazarow.

Monuments antiques de la Bulgarie.

P. 318. A Kovanlik. Bas-relief représentant un héros cavalier.

Au-dessus :

117) SANCTO PIRMERulae

Au-dessous :

AVRELIVS PIRVRVS
MIL ALARIX

Le héros Πυρμηρούλας est connu par des inscriptions grecques de Thrace; *Pirurus*, nom thrace; *alarix* pour *alaris*, cf. *C. I. L.*, III, nos 7465 (*milex*) et 14349⁵ (*interpretex*).

P. 337. A Sgaluvetz, près de Pleven.

118)

LIBERO
SAC
MRVBRVS
VS P

P. 341 (cf. même revue, 1928, p. 268). A Lometz (Sostra), près de Lovetsch.

119) D M
CIVLIVS
BARBARI
ANVS >
5 LEG III FL
VIXIT ANN LI
AVRELIA THE
ONIS VXOR
B M P

P. 343. A Steklen (Novae), sous un bas-relief représentant un dieu et une déesse :

120)
L OPIIVS MAXIMVS SACER
DOS M D DENDROFORIS ET DV
MOPIRETIS D D

L. 2 : *M(atris) D(eum)*; l. 2

121) Αρτεμιδι Εφεσι[αι και αυτοχρ[α]τορι Κα]ισαρι
Τιτωι Αιλιω[ι Αδριανωι Αντωνεινωι Ευσεβ]ε[ι Σεβαστωι
και παντι τωι]οικωι αυτ[ου και τη] πρω[τ]ηι και
μεγιστηι [μητροπολει της Ασιας και δις νεωκορωι
των Σεβαστων Εφεσιων πολει] τηι γλυκυτατηι
. πατριδι [. ανεθηκεν] πρυτανευοντος
Πο. Ο.

A la fin : Πο(πλιου) Ο...

P. 32. Sur les deux faces d'une colonne trouvée dans le même édifice.

122)
a) αγαθηι τυχηι
Μαρκος Φουλ-

et 3 : les *Dumopiretae*, jusqu'alors inconnus, formaient une corporation associée à celle des dendrophores; comme les *Cannophori* d'Italie (*dumetum*, buisson d'épines; *cannetum*, touffe de roseaux); le deuxième élément de leur nom, *piretae*, rappelle l'*emporium Piretensium* de Mésie (C. I. L., III, n^{os} 12415 et 12417).

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, XXIV, 1, 1928. BEIBLATT.

P. 5-68. J. Keil. Fouilles d'Éphèse.

P. 27-28. Inscription mutilée de l'architrave d'un grand édifice, thermes ou gymnase

βιος Πουπλι-
κιανος Νεικη-

5. φορο; φιλοσε-
βαστος ασιαρχης
και πρυτανις εχαρα-
σχο κανναβαριοις
τοις εν τη Σερβει-

10. (λ)ειου στοα διαστυ
λα δυο

123)

- b) αγχθι τυγχη
 Μαρχ. Φουλβιος
 Πουπλικιανος
 Νεικηφορος
 5. φιλοσεβαστος
 και ασιαρχης
 και πρυτανις
 εχαρασματο συν-
 εργασις ασκο-
 10. μισθων διαστυλ_β

D'autres inscriptions de la même série ont été déjà publiées dans les *Forschungen in Ephesos*, II, 76-82, et III, 63.

P. 62-65. Nouveaux fragments du décret des Démétristes. Ensemble du texte :

124)

- [πασης ηξιωθι ?
 μικρ]τυρις παρχ [τ]ε [ημειν και τω ?
 δη]μω, τα δε νυν αμεινω_ς χρω[μει-
 νος τη ιδια καλο <καλο> καγαθια μεγα-
 5. λοφυχως <ως> κα[τ'] εκαστον ενι αυ-
 τον μετα των παιδων μονος κα[ι
 πρωτος υπεμεινεν επ' ενιαυτω
 τα δαπανηματα κοσμητην τε
 και γυμνασιαρχιαν, και β' νυκτερινη-
 10. αν και υδροπαροχιαν, δι' α αι Δημητρι-
 ασται θαυμασα_ν υ)τες αυτου το προς
 αυτους ευνου_ν εκρειναν χμοιδ_α-
 σασθαι αυτο ταις πρεπουσαις τει-
 μαις οπως ουν υπαρχουσιν ιερεις
 15. δ]ια βισυ επι διμοιρια και αλειτουρ-
 γ]ησια αυτος μεν Βασσος της Αρ-
 τεμιδος, Σεβιλια δε Σεκουνδα
 της Σεβαστης Δημητρος Καρπο-
 φορου, Προκλος δε νεων Διοσκορων
 20. Δρουσου Καισαρος υιω_γ, κατασκευ-
 ασθηναι δε αυτων εικονας γραπτ-
 ας, τεθησονται δε εν τω ευθετω το-
 πω εν τω δημοσιω εχουσαι επιγρα-
 φην την καθηκουσαν, τεθησονται
 25. δε γενομενου ψηφισματος υπο τε
 της βομλης και του δημου. Δεδοχθαι
 τοις προ πολεως Δημητριασταις γε-
 νεσθαι καθοτι προγεγραπται. . . .

Date : entre 19 et 23 p. C., | d'après les lignes 19 et 20 men-

tionnant les fils de Drusus le jeune, nés en 19 ou 20, dont l'un mourut en 23.

P. 95-106. Fr. Schehl. Inscription trouvée à Termessos de Pisidie en 1899.

125)

ἡ βΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
 ΤΟΝ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ΔΙΟΣ ΣΟΛΥΜΕΩΣ
 ΤΙΒΕΡΕΑ ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΑΓΡΙΠΠΑΝ
 ΕΠΑΡΧΟΝ ΣΠΕΙΡΗΣ Α ΠΑΝΝΩΝΙ
 5. ΩΝ ΕΠΙΚΗΣ ΠΑΛΑΙΑΣ ΧΕΙΛΙΑΡΚΟΝ
 ΛΕΓΕΩΝΟΣ ΚΛΑΥΔΙΑΣ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΠΙΣΤΗΣ
 ΕΠΑΡΧΟΝ ΕΙΛΕ ΑΘΡΑΚΩΝ ΠΑΚΛΙΩΤΙΚΗΣ ΓΕΝΟ
 ΜΕΝΟΝ ΑΡΧΙΣΤΡΑΤΩΡΑ ΕΠΙ ΟΥΑΛΕΡΙΟΥ ΕΥΔΑΙΜΟΝΟΣ
 ΕΠΑΡΧΟΥ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

L. 4-5 : cette *cohors I Pannoniorum equitata veterana* ne paraît pas être la même que la *cohors I Ulpia Pannoniorum miliaria equitata* déjà connue; l. 6 : lire sans doute [α], *legio XI Claudia Pia Fidelis*, car aucune *legio I^a* n'a reçu ces titres; l. 7 : Θρακῶν Ἡρακλιωτικῆς, il s'agit de l'*ala I Thracum Herculiana*; l. 8 : la charge d'*ἀρχιστράτωρ* est nouvelle; d'après les dates de la préfecture d'Égypte de Valerius Eudæmon, Ti. Claudius Agrippa l'occupait entre 140 et 145 p. C.

P. 107-124. J. Zingerle. Nouvelles lectures d'inscriptions grecques d'Asie Mineure (*Journ. of Hell. Stud.*, VIII, p. 385, n. 15; 383, n. 14; 387, n. 16).

P. 125-128. Du même. Nouvelle lecture du n° 1109 de Dittenberger, *Sylloge*; à la ligne 152 lire θέρμωλον au lieu de θερμόλον.

Id., XXIV, 2, 1929.

P. 162-197. Ad. Wilhelm. Observations sur différentes inscriptions grecques, dont plusieurs sont de l'époque romaine (*Bull. de Corr. hell.*, IX, 124; *Insc. graec. ad res rom. pert.*, I, n° 421; *I. G.*, XIV, n° 2090).

Id., BEIBLATT.

P. 141-144. R. Pittioni. A Hartberg en Styrie, brique légionnaire :

126) LEG I ADI

P. 145-180. Fr. Miltner. Les lampes antiques du Musée de Eisenstadt; plusieurs, de provenance locale, portent des estampilles (*Cresces, Ursinus, Fortis, Januari, Lucius f., Vibiani*).

JOURNAL DES SAVANTS, 1929.

P. 74. R. Cagnat. Deux nou-

veaux extraits de naissance sur tablettes trouvées en Égypte (plus haut, nos 13 et 96).

THE JOURNAL OF ROMAN STUDIES, 1927.

P. 162-164. F. Oswald. L'écriture cursive sur les poteries gauloises (signatures de potiers au stylet sur les vases). Quatre planches de fac-similés (pl. VI à IX).

P. 165-183. Mary L. Gordon. L'ordo de Pompeii.

P. 184-219. Miss M. V. Taylor et G. Collingwood. Découvertes faites en Angleterre en 1927; inscriptions, p. 212 et suiv.

P. 212. A. Hexham.

127)

DEO
BELATV
CAVRO
IIA

Id. A. Chesterholm.

128)

DEO
SILVANO
AVRE
LIVS MO
DESTVS
EOSPI
VPERO
LEG II AVG

P. 213. A. York.
129)

D M
T·FL·FLAVINI > LEG VI C
CLASSICIUS APRILIS HERES
PRIVSQVAM OBIRET
FIERI IVSSIT

P. 215. Wroxeter. Fragment de diplôme militaire (plus haut, n° 97).

P. 216. A. Caerleon. Tablette de plomb, trouvée dans l'amphithéâtre (ci-dessus, n° 46).

KLIO, N. F., IV, 1928.

P. 162-164. A. von Premers-
tein. Les cinq édits d'Auguste
et le sénatus-consulte trouvés
à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927,
n° 166).

P. 169-173. D. M. Robinson
et sir W. Ramsay. Suite et fin
de la polémique relative à la pu-
blication du *Monumentum An-
tiochenum*.

P. 261-283. H. Dessau. Mom-
msen et le *Monumentum Ancy-
ranum*; caractère essentielle-
ment funéraire du document; il
était fait pour orner le tombeau
d'Auguste à Rome; de là son
contenu et sa composition; il a
été rédigé en une seule fois,
contrairement à la théorie de
M. Kornemann.

LISTY FILOLOGICKÉ, LV, 1928.

P. 190-199. J. Dobias. Ha-
drien et Palmyre. Observations

sur l'inscription publiée par Waddington, III, 1, n° 2585 : on a tort d'en conclure qu'Hadrien aurait séjourné à Palmyre en 130-131 (il a pu y venir dès son premier passage en Syrie, 123-124) et que cette année serait le point de départ d'une ère nouvelle de la ville.

P. 200-205. V. Groh. Observations sur les édits d'Auguste trouvés à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166).

Id., LVI, 1929.

P. 6-14. J. Dobias. Corrections à la lecture, proposée par M. Paribeni, de l'inscription des *Notizie degli Scavi*, 1928, p. 343 (ci-dessous n° 158). Il faut rétablir à la ligne 1 le nom complet du personnage honoré : [Ruti]lio Pu[denti] C[rispino], dont on connaît maintenant tout le *cur-sus*.

MAINZER ZEITSCHRIFT, 1928.

P. 85. A Mayence.

130) F R O N T O
D R E G E N I
F · N A T I O N E
V B I V S · E Q V E S
ALA · I N D I A N A

P. 85. Même provenance.

131) D · I · M
P R O S A L V T E
.....R E Q V I t u m
c o h. i i I T V r a e o r u m
.....
V · S · L · M

P. 86. Même provenance.

132)
I N H O N O R e m d o m u s d i v i n a e
A E D E M · O m n i u m d e o r u m e t d e
A R V M · V I C a n i
E A T R E N S I
L A V T A · E · P L A
R V F I N A
E X V O T O · S V
D E S V O · P O S

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRAN-
ÇAISE DE ROME, XLV, 1928.

P. 150-183. W. Seston. Le secteur de *Rapidum* (Sour-Djouab), sur le *limes* de Maurétanie Césarienne. Utilise, pour l'histoire du camp et de la ville, les inscriptions déjà connues (nouvelles lectures, en particulier pour le n° 108 de l'*Ann. épigr.*, 1911, où il faut lire *T. Fl. Priscus* et non [i]ul : le texte ne concerne donc pas Marcius Turbo, le procurateur de Maurétanie sous Hadrien, mais un de ses parents). Textes nouveaux :

P. 165. Dans les thermes du Nord. Inscription entièrement martelée.

133)

IMP·CAES M AVREL COMMODVS
 ANTONINVS AVG GERMANICVS
 SARMATICVS·MAXIMVS BRIT
 TANIC·COH II·SARDOR·BALINE
 VM·VETVSTATE·DILAPSV·RES
 TITVIT CVRANTE
 CL·PERPETWS·PROC·SWS

Date : 184-190 p. C. Le procureur Cl. Perpetuus était déjà connu (*C. I. L.*, VIII, n° 20816).

P. 166. *Ibid.*

134)

FORTV
 NAE
 TI·CL·
 PERPE
 TWS
 PROC
 AVG

Il était d'usage de commémorer par une statue de la Fortune

les constructions ou restaurations de thermes militaires (*C. I. L.*, VII, n°s 273 et 984; XIII, n° 6592; III, n°s 1006 et 1393).
 P. 169. *Ibid.*

135)

DEO
 PATRIO
 SALVTARI
 AEMILIVS
 POMPEIANVS
 DEC
 ALAE THRAC
 PRAEPOSITVS
 V F

Contrairement à M. Lugand (*Mél. de Rome*, 1927, p. 119-127; cf. *Ann. épigr.*, 1927, n° 106), M. Seston estime que l'expression *deus patrius* désigne toujours le dieu du pays d'origine du dédicant.

P. 178. A Souagui, à 15 kilomètres à l'ouest de *Rapidum*.
 Milliaire.

136)

*imp. caes. m. aurelius seuerus antoninus
 pius felix aug. parthicus maximus britannicus
 MAXVS GERANCVS MAXVS pontifex
 MAXVS R P XIII IMP IIII COS IIII
 5 PROCOS P P M DAPSARESTITV ER NTO
 NVM SAB MP PRO C SWM RAPDV*

M P

X

L. 5-6 : *mil(liaria) dilapsa restituit per Antonium Sab... proc(uratorem) suum ; a Rapidu.*

Autre milliaire, très effacé, au nom d'Alexandre-Sévère.

P. 179. Même provenance.

P. 180. Même provenance.
 Milliaire.

137) IMP CAES
L DOMITIO
A V R E L I A
N O I N V I C T
V S P I V S F E
L I X A G †
M P X

L. 6 : *A(u)g(ustus)*. Le texte a été gravé très irrégulièrement par-dessus une inscription plus ancienne, à laquelle appartenait l'indication des milles, beaucoup mieux tracée.

MUSÉE BELGE, 1928.

P. 157-160. R. Cagnat. Ins-

cription de Beyrouth relative à la reine Bérénice (*Ann. épigr.*, 1928, n° 82).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHTÀ, 1928.

P. 133 et suiv. Calza. Découverte d'une nécropole à Ostie dans l'Isola sacra. Un certain nombre d'inscriptions funéraires. Dans l'une des tombes, restes de peintures où le nom des personnages représentés figure au-dessus de chacun d'eux.

P. 153.

138)

LAVDAMIA HERCVLES PLVTON PROTESILAVS

P. 155.

MINERVA HOMINES DEVCALION
NATI

P. 156.

*d*ANAIDES oCNVS aSINVS

Id.

HERCVLES SILENVS SACRA AEGYPAS

P. 158.

LIBER NYSIS OROS ANTIOPE SATVR
PATER

Nysis oros est le *Nysius mons* où naquit Dionysos; *Satur* = Satyrus.

P. 161.

SILENVS LIBER SATVR
PATER
CONSACRATVS

P. 169.

139)

D . M . S

Q . G A R C I L I V S . Q . F . I V l i
 a N V S . Q V I . E T . S E M E L I V S
 M I L E S . V I X I T A N N X X I I I
 M E N S . I I I . D . X I I I
 h V N C . K A R T H A G O L V B E N S P V E R u m
 E T S V O N O M I N E P A R C A E
 c A E L E S T I . M O N S T R A N T E . D E A . P E R
 C A E R V L A . P O N T I
 T Y R R H E N V M . P E R . I T E R . P L A C I D A
 L A B A N T E . K A R I N A
 i T A L I A M . M I S E R E . H V I C . S V O
 N V M I N E . L A E T O
 k t T R O R V M D E C V S A C V I R T V
 T V M N O B I L E M V N V S
 R O M A . A E T E R N A . P O T E N S
 T R I B V I T P O S T T A L I A D O N A

P. 170.

140)

D M

M . M A R I V S
 N E P O S M I L
 C L . P R . R A V
 N C O R A N . V
 X X V I . M I L A .
 V I I I F C
 T . M O N I C R I S P
 S . H

L. 3 : *cl(assis) pr(aetoriae)*.
Rav(ennatis) n(atione) Cor(sus)
an(nis) v(ixit); l. 9 : *s(ub)*
h(eres).

P. 174.

141)

H E R C V L I I N V I C
 T O . S A C R V M
 D C A E C I L I V S . A P R I L I S
 I V S S V . E I V S . S T A T V A M
 C V M B A S I
 I N P E N S A p S V A
 P O S V I T

P. 194 et suiv. Mingazzini.

A Misène. Épitaphes.

P. 194.

142)

M . V E T V R I O . F R O N T O N I
 F I L . D V L C . V I X . M E N S . V I
m. antonivs . F R O N T O
mil du? P L A . I I I . P R O V I D E N T
 P A T E R

L. 4 : *du]pla(rius) triere Pro-*
vident(ia).

P. 195.

143)

vixit an . X L I I I

M I L I T . A N . X X I I I

L . A E M I L I V S . A E M I L I A N V S

T R . H E R E S .

B M F

I I A V R O W H V W

L. 4 : *tr(ierachus)*; l. 6 : ap-
 partient à une inscription anté-
 rieur.

Id.

144) D M
 S E C V N D I N V S
 V I X . A N N . X V I I I . A N
 T O N I V S . P R O C L E I A
 N V S . C L . P R . M . E T
 I V L I A . P R I V
 B . m f

L. 5 : *c(enturio) cl(assis)*
Pr(aetoriae) M(isenatium).

P. 196.

145) L . F L A V I O . S I L I O
 V E T E R . E X . S C R I B I
 C L . P R . M I S . N A T I O
 B E S S V S . V I X . A N N . L X I I
 F L A V I A . P O T A M I L L A . E T
 F L A V I . B I T H V S . P A T R I . F

Les lettres pointillées sont
 incertaines.

Id.

146) I I I . V E S T A
 S E R A P I O N
 S E R A P I O N I S
 N A T I O A E G V I X
 A N N X X X V M I L
 X I I I I I V L I V S
 A R C H E L A V S
 M A N I P I I I V E S
 H E R B M
 F E C I T

L. 1 : *Triere Vesta* ; l. 8 : *manip(ularis).*

P. 197.

147) D M

h E R E N N I V A L E N T I
 m A N I P . I I I . T A V R . N A T .
 a L E X A N D R R I N V S .
 u i x . A N N . X X X V I
 V A L E N S
 b . m . F

Id.

148)

D M C I V L I D E C O
 R A T I M A N C L P R
 M I S N A T R E T M I L
 A N X I I V I X A X X X
 C A N N I V S S A B I N I
 A N V S M T R E B I V S
 S O S S I A N V S H B M
 E X T E S

P. 198.

149) δεξ ΜΑΝΙΒΟΥC
 του λΙΟΥ·ΔΗΜΗ
 τριου στPAT·CΛΟΛΟΥ (sic)
 πραιτωPIOY·MICH
 C·CIM

P. 263. Mingazzini. A Pouz-
 zoles. Fragment de calendrier.

150)

X I I
 D E L P H I N U S
 O C C I D I T U E S
 P E R I T E M P E S
 T A S

P. 207. Mingazzini. A Sor-
 rente.

151)

P L O C A M V S
 A V G . A E D I T .
 V I X . A . X X X

L. 2 : *Aug(usti servus), aedi-
l(uus).*

Id.

152) CIDA AVG·VERNA
A·MEMORIA
VIX·ANN·XXX

Id.

153) FLORVS·AVG·
A POSSESSIO·
VIX·AN·XXXXV

P. 208.

154) BLASTVS·AVG
STRVCT·FECIT
MARCIAE·VER
SVAE·V·A·VI

Id.

155) A T H I C T V S
A V G · V I L I C ·
V I X · A N N X X X I

P. 254. Tarāmelli. A Sarrok
(Sardaigne). Provient de l'an-
tique Nora.

156)
D I S · D E A B V S Q V E
S E C V N D V M · I N P E R P R E T A
T I O N E M · O R A C V L I · C L A R I
A P O L L I N I S ·

Cf. *C. I. L.*, III, 28880; VII,
633; VIII, 8331.

P. 256. Du même. A Porto
Torres.

157) † Νηκα η τυχη του βασιλεως και των
Ρωμεων† | Σε τον μονον τροπεουχον της
ολης οικουμενης δεσποτην και εχθρω(ν)
ολετηρα Λαγγοβαρδων κ λοιπων βαρβ(αρων)
| Αμφηβιου χημωνος καταπλητ(τ)οντος
πολητιαν σκαφη κ οπλα βαρβαρων
αντιτατ(τ)ετε τοις Ρωμαίοις | τη δε κυβερνου
σου ευβουλια ανθοπλασιμενο(ς), Κωνσταντινε,
τον θειον λογον γαλινηοντα πον | κοσμων
αναδηζεις τοις υπηχοις οθεν τα της
νηκis συμβωλα προς φερη το τις ολης
υκουμενης | δεσποτη Κωνσταντινος ο
πανευφημος υπατο(ς) κ δουξ τας Λαγγουβαρδων
πτωσεις τυραννων | κ λοιπων βαρβαρων
ενοπλουμενων κακ' αυτης της δουληκης
σου της Σαρδων νισσου †

P. 343. Paribeni. A Rome, | placement de la caserne de
dans les fouilles faites à l'em- | S. Catarina a Magnanapoli.

158)

LIO PV ~~II~~ IL

leg avgvsti PR PR AD *censvs acceptandos*
 PROV LVGDVNENS *et aquitaniae?*
 CVRATORI TEANENSIVM *atinativm*
 VENA FRANORVM IMIVM
 LEG AVG PR PR PROV *hipaniae citerioris*
 ET GALLAECIAE *electo ducti* EX SC
 BELLO AQVILEIENSI *cos procos*
 PROV ACHAIAE leg AVG *pr pr* PROV
 SYRIAE PHOENICIAE leg AVG *pr pr* PROV
 THRACIAE leg AVG *pr pr* PROV LVSITAN
 LEG LEG XV APOLLINARIS SODALI *hadrianali*
 ANTONINIANO *commodiano* SODALI
 SEVERIANO ANTONINIANO *iuridico*
 AEMILIAE ET *Liguriae* ~~II~~
 CVRATORI VIARVM *clodiae cassiae et ciminiae*
 CVRATORI FANESTRENS *pisavrens*
 PRAETORI AEDILI CERALI *quaestori*
 VRBANO QVATTVORVIRO *u. c. praef* VRBI FER
 LATINORVM *praef* COH I LVSITANORVM
 EQ Q

L. 7: il s'agit de la guerre entre
 le sénat et l'usurpateur Maxi-
 min, tué sous les murs d'Aquilée
 en 238; l. 21: *eq(uitatae) q(uin-*
genariae).

Le personnage honoré est
 Rutilius Pudens (cf. ci-dessus,
Listy Filologiske, 1929, p. 6-14).

P. 355. Paribeni. A gauche
 de la voie Tiburtine actuelle.

160)

P. MARCIO. *p.* F. GAL. GALLO. G
 TR. MIL. *leg.* X. G. P. F. ET. LEG. I. MI

P. 385. A Passo Corese.
 Tuyau de plomb

D'un côté :

155)

SEX. BAI. PVDENTIS. PP

De l'autre :

BELE ~~II~~ ERVS FEC

Sex Baius Pudens est connu
 (C. I. L., VIII, 20834, 20961,
 21007; IX, 4964). Lire, sans

doute, *p(raefectus) p(raetorio)*.

P. 387. A Monteleone Sabino.
 Inscriptions relatives à un sanc-
 tuaire en plein air de Silvain, qui
 étaient groupées de la manière
 suivante (pl. V).

4	1
3	2

2) SILVANO CONSACRAVIT ET FAMILIAE . M . ualerivs . M . F . DEXTER . IMPENSA S u a

M . VALERIVS . PHOEBVS . QVAESTOR

C . FLAVENVS . C . QVI . FIRMVS

C . FLAVENVS . FAVSTVS

P . AQVILIVS . CHIVS

L . AELIVS . SP . COL . NIGER

L . FLAVENVS . C . QVI . RVFVS

C . FLAVENVS . NATALIS

T . MESSIVS . CLEMENS

Q . SALENVS . Q . QVI . FORTVNA

5 P . PETRONIVS . SP . COL . SABINVS

L . POMPONIVS . CERTVS

T . ZONIVS . MERCATOR

P . TIRIENVS . P . QVI . RESTITVT

T . MESCINIVS . SP . COL . EROS

C . APPVLEIVS . FAVSTIO

Q . VILLIVS . VALENS

L . FOLIVS . L . QVI . CLEMENS

M . PILIVS . SP . COL . PRISCVS

P . ALFIVS . SVRVS

M . MAMIVS . FELICIO

Q . SALENVS . Q . QVI . PVLCHER

M . VALERIVS . SP . COL . IANVARIVS

P . GAVIVS . CRESCENS

T . COSIDIVS . ANGELVS

C . OSENNIVS . CLEM . SECVNIVS

M . VALERIVS . SP . COL . MARTIALIS

Q . SALENVS . ASTICVS

C . MARIVS . HORVS

L . TITIIVS . PRIMVS

10 TI . CLAVDIVS . SP . COL . FELICIO

SEX . AVONIVS . NYMPHODOTVS

C . NONIVS . HERMA

L . SEMPRONIVS . PRISCVS

C . LVDIVS . SP . COL . CELER

L . SEMPRONIVS . OCHLVS

C . NONIVS . AMPELVS

T . SEXTIVS . CYNTHIVS

M . PATVLEIVS . SP . COL . SABINVS

Q . VETTEDIVS . DIACONVS

L . SEMPRONIVS . CLEMENS

SEX . VIIVSIVS . FAVENTINVS

Q . HERENNIVS . SP . COL . VIRGVLA

M . MAMIVS . MODESTVS

P . PLAVTIVS . FORTIOR

L . AELIVS . NILVS

L . MATVTINVS . SP . COL . CRESCENS

C . FLAVENVS . GEMELLVS

MOPSVS

CN . POMPEIVS . AMABILIS

15 PVSSIENVS . SP . COL . TERTIVS

C . NONIVS . CASTVS

P . PAPVRIVS . FAVSTIO

L . MARCIIVS . POLVBIVS

M . VALERIVS . M . QVI . BVRRVS

P . TARENTIVS . ALBANVS

Q . ARTICVLEIVS . FORTVNAT

M . VALERIVS . M . QVI . FIRMVS

P . MECIONIVS . OPTATIVS

M . LIVIVS . CRESCENS

SEX . CAESENIVS . NYMPHODOTVS

M . PATVLEIVS . SP . COL . ATIMETVS

C . NONIVS . MNESTER

M . VALERIVS . MARTIALIS

C . SERMVTIVS . CRESCENS

T . SEXTIVS . SP . COL . CLEMENS

C . ANNIVS . COMES

C . FLAVENVS . SPENDO

L . MAECIVS . CRESCENS

20 L . ALBIVS . SP . COL . PROCVLVS

Q . ALLIVS . FEROX

A . TARENTIVS . ALBANVS

L . TARVILLIVS . PRISCVS

P . DECIVS . P . QVI . SALINVS

C . IVLIVS . ABAS

M . PATVLEIVS . CRESCENS

161)

- 1) M • MANILIO • VOPISCO • C • VELLEIO • PATERCVLO • COS
IDIBVS • IVLIS • DEDICAVIT
FAMILIAE • SILVANI • CRVSTVLVM • MVLSVM • AB • SE • DEDIT
DECREVIT • FAMILIA • SILVANI • M • VALERIO • DEXTRO • IMMVNITATEM

- 3) M • VALERIVS • FIRMVS
TITVLVM
ADIECIT AP SE
D • F

L. 4 *d(onum) f(amiliae)*.

- 4) LEX • FAMILIAE • SILVAN
B • F • QVI • EX • FAMILIA • MAGISTRI • FACTI • ERVNT
AD • SACRVM • FACIENDVM • DEO • ACCIPIENT
EX • ARCA • HS • CCXL • SVO • QVIQVE • DIE • ET • NE
5 MINVS • ADICERE • DEBEAT • AP • SE • HS • CCV
SI • ITA • NON • FECERIT • D • D • HS • CCC • CVM • AD
SACRVM • VENTVM • ERIT • NEQVIS • LITIGET
NEVE • RIXAM • FACIAT • NEVE • EXTRANE
VM • INVITET • EA • DIE • SI • ITA • FECERIT • D • D • HS • XX
10 QVI • EX • EA • FAMILIA • DECESSERIT • VT • EI • CONFE
RANT • SINGVLI • HS • VIII • NEQVIS • DECVMANIS
MORAM • FACIAT • PLVS • TRIDVO • QVI • ITA • FECE
RIT • AVT • EXEQVIAS • NON • FVERIT • NISI • CERTA
CAVSA • D • D • HS • XX • EX • CVIVS • DECVRIA • DELIQVERIT
15 EORVM • CVRA • ERIT • TOLLERE • SI • ITA • NON • FECERIT D • D • HS • X
ITEM • QVI • EX • EO • CORPORE • DECESSERIT • SEQVI • EVM
DEBEAT • AVT • HEREDEM • EIVS • HS • DLX • ET • LOCVS • EIVS
HS • C • SI • TAMEN • TESTAMENTO • SVO • NOMINARIT
SI • MINVS • CADVCVM • ERIT HOC • AMPLIVS
20 DARE • LEGARE • DEBEAT • FAMILIAE • HS • L • N
DECVMANI • QVISQVIS • DECVRIAE • SVAE • NON
DENVNTHARIT • D • D • HS • V • IN • SINGVLOS • HOM •

1. L. 1 : fixe les noms de
M. Manilius Vopiscus. Velleius
Paterculus est appelé *L.* et non *C.*
par un diplôme militaire (*C. I.*
L., III, p. 845). Date: 60 ap. J.-C.

2. Col. 1. M. Paribeni hésite
à reconnaître dans les sigles QVI
et COL la mention des tribus
Qui(rina) et *Col(lina)*. En tout
cas on notera partout l'omission.

voulue de la lettre indiquant la filiation : C. Qui et non C. f. Qui.

4. L. 2 : B(onum) f(actum ou B(onae) f(ortunae); l. 13 : M. Paribeni considère qu'il y a omission dans le texte : non fuerit [secutus]; l. 17 : com-

prendre *locus eius* (son siège dans le collège) *sestertiis centum veniat, si tamen testamento suo nominarit, si minus caducum erit.*

P. 396. Autres fragments trouvés au même endroit.

162) a) SIGNVN • POSVIT • M • VALERIVS

b) NEP ~~XXXXXXXXXX~~ O • CAESARE • M

Ibid. Petit cippe.

163) SILVANO
CONSACRAR •
FAMILIA
HVNC • LOCVM

P. 397.

164) SILVANO
SACRVM
C • IVLIVS
STRICTVS
V • S • L • M

P. 406. B. Tamaro. A. Pola

165) P • ATHENIO P L EROTI ~~XXXXXXXXXX~~ viro
P • ATHENIO P F VEL BASSO AIDILI
VIRTIA SP F TERTIA VIRO ET FILIO
V F

Id., 1929.

P. 31 : Am. Maiuri. A. Calvi Risorta (*Cales*).

166) M • VINICIIVS P • F • M • N
L • PRON • COS II VII VIR
e p u L O N V M S O D A L I S
AVGVSTALIS THRIVMPHALIBVS (sic)
ORNAMENTIS QVINQ •
VIAM AB ANGIPORTO AEDIS
IVNONIS LVCINAE VSQVE *ad*
AEDEM MATVTAE ET *cliuom*
AB IANV AD GISIARIOS *portae*
STELLATINAE *et uiam patulam*
AD PORTAM *laeuam et ab foro*
AD PORTAM *domesticam*
sua pecunia strauit

Restitué d'après une inscription semblable (*C. I. L.*, X, 4660).

M. Vinicius est le consul de 735 de Rome, envoyé en Germanie en 734 pour pacifier le pays.

P. 103. Taramelli. A Cagliari.

167)

BETTIVS · CRESCENS

DOMO · ROMA

VIX · ANN ·

EXPEDITIONB · INTERFVĬ

DACIAE · ARMENIÆ

PARTHIAE · IVDAEÆ

SE · VIVO · FEC

Texte contemporain de Trajan et d'Hadrien.

PALESTINE EXPLORATION FUND,
QUARTERLY STATEMENT,
1928.

P. 186-197. A. H. M. Jones. Inscriptions grecques de Gérasa, presque toutes déjà publiées dans la *Revue biblique*, 1895, 1899, 1927; nouvelles lectures.

PHILOLOGISCHE WOCHENSCHRIFT, 1927.

P. 1502-1504. R. Holland. Sur deux inscriptions étudiées par H. Lamer dans l'*Humanistische Gymnasium*, 1927, p. 19, et dans la *Philol. Woch.*, 1927, p. 542. Texte de la première, trouvée à Assaria en Dalmatie

et gravée sur deux blocs de pierre qui se font suite :

168) SALVIS GYMNASIIS

FELIX NIGRINIANVS

H. Lamer a tort de considérer *felix* comme un adjectif et de voir dans ce document une allusion à la restauration momentanée d'édifices païens en 394 p. C.; *Felix* est un nom propre.

La deuxième inscription est reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1927, n° 10. R. Holland conteste les compléments proposés.

Id., 1928.

P. 910-912. A. Gotsmich. Sur le sens du mot *basis* dans les inscriptions dédicatoires latines; il n'est pas nécessairement synonyme d'*ara*.

PHILOLOGUS, 1927.

P. 443-448. W. Bannier. Sur la *lex Acilia repetundarum* (*C. I. L.*, I², 2, n° 583); nouveaux compléments.

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY
OF ANTIQUARIES OF SCOTLAND,
LXII, 1928.

P. 162. Alex. O. Curle. Facsimilé de l'inscription en pointillé du trésor de Traprain (*C. r. de l'Acad. des Inscr.*, 1921, p. 424). L'auteur maintient les lectures *Frymiaco* et *fiçt*.

PRO NERVIA, V, 1929, 1^{re} livraison.

Un certain nombre de marques sur poteries.

RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE (année. 1927), 1928.

P. 70 et suiv. Pergola. A Mila.

169) OPTATVS
SADECIS
F · DECVRIO
CORTI LVSITA
NAVALV
SARDVS

Sardus, sobriquet du personnage.

P. 206. Bosco. A Constantine (lieu dit Bkiva), sur un rocher.

170) L·F·S

L(imes) f(undi) S(allustiani).

P. 209. Bosco et Alquier. Plomb avec inscription (*Ann. épigr.*, 1928, n° 81).

RENDICONTI DELLA PONTIFICIA ACCADEMIA ROMANA DI ARCHEOLOGIA, V, 1928.

P. 79 et suiv. J. Carcopino, nouvelle explication d'une inscription de Timgad (*Ann. ép.*, 1921, n° 56). Il fait d'*amare* non un adverbe mais une seconde personne d'un verbe passif : *amare* = sois aimé. — Voir ci-dessous, *Revue africaine*.

P. 230. Marucchi. Nouvelles inscriptions entrées au Musée de Latran (ci-dessus, n°s 53 et 54).

REVUE AFRICAINE, 1928, n° 334.

P. 20. Nouvelle lecture d'une inscription de Timgad (*Ann. épigr.*, 1928, n° 140). M. Gsell explique ainsi les dernières lignes : *tu solus medicus sanctis et penitentibus amare, manibus [e]t pedibus Dei*. Un texte de saint Augustin assimile déjà les mains de Dieu aux saints et ses pieds à ceux qui font amère pénitence.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1928, II.

P. 185-208. Y. Béquignon. Les « Pyrgoi » de Téos, blocs de pierre taillés en escalier et portant des inscriptions en langue latine (dates consulaires, indications relatives à l'exploitation de la carrière), publiées au *C. I. L.*, III, n° 419; nouvelle lecture des textes subsistants, d'après la révision des originaux.

P. 209-219. J. Zeiller. Sur les cultes de Cybèle et de Mithra, à propos d'inscriptions de Dalmatie (*Ann. épigr.*, 1925, n° 61; *C. I. L.*, III, n°s 8675, 8676 et 8687) : le mot *cognatio* désigne un groupe de parents naturels. A ce propos, observations sur les inscriptions de Guigariche

(*Ann. épigr.*, 1904, n^{os} 18 et 19).

Id., 1929, I.

P. 84-106. H. Seyrig. Texte, traduction et commentaire des inscriptions de Gythion reproduites ci-dessus, n^{os} 99 et 100.

P. 137-153. J. Gagé. *Membra Christi* et la déposition des reliques sous l'autel à propos de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1928, n^o 105.

REVUE BIBLIQUE, 1928.

P. 579-580. W. H. P. Hatch. Nouvelle lecture d'une inscription de 'Ammon, publiée dans l'*Annual of the American School of Oriental research*, VI, p. 100.

171) νυμφις
και μουσαις.
Καπιτωλι[νος]
μ' ανε[θηκεν]

170) [Α]υτοκρατορι Τιτωι Καισαρι Σεβαστωι Αυτοκρατο-
ρος Ουεσπασιανου υιωι αρχιερει μεγαιστωι δη-
μαρχικης ε[ξ]ουσιας Πρακλεων [Δ]ιονυσιου αρ[χ]ι-
ερευς εκ των ιδιων τον ανδρι[ν]τ[α] πρωτον ανε-
στησεν δους και νομην πολειταις [και] Ρωμαιοις και ξενοις.

A droite :

Αυτοκρατορι Τιτωι Φλασ[υιωι Ουεσπασιανωι]
θεωι Αυγουστωι Ηρακλε[ων Διονυσιου αρχιερευς]
εκ των ιδιων ανδρι[αντα πρωτον ανεστησεν]
δους και νομην πολειτ[αις και Ρωμαιοις και ξενοις].

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
1928.

P. 63-67, 107-114, 205-210,

Il s'agit de Claudius Capito-
linus, gouverneur d'Arabie.

REVUE DE PHILOGIE, 1929.

P. 97-121. G. Seure. Inscrip-
tions ignorées du littoral balka-
nique de l'Euxin; plusieurs sont
de l'époque romaine.

P. 122-158. L. Robert. Obser-
vations sur un certain nombre
d'inscriptions grecques déjà con-
nues (d'Adalia, de Pergé, de
Panamara, de Callatis, etc.),
dont beaucoup sont de l'époque
romaine.

P. 150-152. A Varna : texte
publié par A. Salač et H. Skor-
pil dans les *Mémoires* de l'Aca-
démie de Prague, 1928, rap-
proché d'un fragment retrouvé
antérieurement à 60 kilomètres
de distance.

A gauche :

302-306. C. Jullian. Suite de
ses observations sur les inscrip-
tions des briques de Glozel.

Id., 1929.

P. 13-20. L. Robert. L'expression ἀριστος Ἕλληνας, qu'on rencontre dans un certain nombre d'inscriptions honorifiques de l'époque impériale à Sparte, est un titre agonistique.

P. 28-32. E. Michon. Sur un fragment de table de patronat, *C. I. L.*, V, n° 5815, maintenant au Musée du Louvre; on y lit l'expression *tabula aerea patrocinalis*, qui ne se retrouve que sur une inscription de Corfinium (*C. I. L.*, IX, n° 3160).

P. 37-41, 151-160, 230-236. C. Jullian. Observations sur la paléographie des inscriptions authentiques de Glözel; fac-similé de toutes les lettres, qui se ramènent à la cursive romaine.

P. 139-150. A. Piganiol. Notes épigraphiques : l'inscription d'HisPELLUM (*C. I. L.*, XI, n° 5265) et l'inscription d'Aïn-Tébornok (*Ann. épigr.*, 1925, n° 72); nouvelles interprétations.

RHEINISCHES MUSEUM, 1928.

P. 106-108. W. Ensslin. Nouvelles lectures des inscriptions d'Ostie sur mosaïques, relatives aux corporations de *negotiatores frumentarii* (*Bullettino comunale di Roma*, 1915, p. 178-206).

Id., 1929.

P. 180-181. Ad: Wilhelm.

Nouvelle lecture d'une inscription grecque d'Éphèse (Dessau, *Inscr. lat. sel.*, n° 8830).

RIVISTA DI FILOLOGIA, 1928.

P. 321-364. V. Arangio-Ruiz. Texte et commentaire des inscriptions de Cyrène reproduites dans l'*Ann. épigr.*, 1927, n° 166.

P. 416-422. B. Lavagnini. Inscription de l'oasis de Bondjem (ci-dessus, n° 7).

P. 516-522. A. Degrassi. Observations sur l'inscription de Flavius Junius Quartus Palladius, publiée dans le *Bullettino comunale* de 1927, p. 35.

RIVISTA INDO-GRECO-ITALIANA DI FILOLOGIA, LINGUA, ANTICITÀ, XI, 1927.

P. 152-157. M. Della Corte. Observations sur différentes inscriptions de Pompéi (*C. I. L.*, IV, n°s 3421, 575, 1782, 1783, 2887).

TRIERER ZEITSCHRIFT, 1926.

P. 157-161. J.-B. Keuner et P. Steinert. A Trèves.

173)

SAC · PRISCO

f L AMINI ·

SACERDOT · ROM · ET ·

a VG · MAG · Q · C · T ·

prAEF · COH · I · ARESAC

L. 1 : Se]c(undio ?) ; l. 3 : mag(istro), q(uaestori) c(ivi-

talis) *T(reverorum)* ; l. 4 : *Are-sac(um)*.

Id., 1927.

P. 12-21. J.-B. Keuner. A Stumpfn-Turm (*Belginum*).

174) IN HONOR DOM·DIVIN.

DEO CRETONI et

GENIO·PAGI AC·...

P·CAPITONIVS·...

AD·EXCOLendam

MEMORIAM

GAPITONII?...

PATRONI

PROSCENIUM d.d.

WIENER BLAETTER, 1928.

P. 77-80. Max. Riba. *Tessera hospitalis* (*Ann. épigr.*, 1895, n° 152).

Id., 1929.

P. 177-179. Gaheis. Nouvelles observations sur le même texte.

WIENER STUDIEN, 1928.

P. 102-105. Edm. Hauler. Sur les nouveaux fragments des fastes d'Ostie (*Ann. épigr.*, 1924, n° 111).

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIFTUNG FÜR RECHTSGESCHICHTE, ROMANISTISCHE ABTEILUNG, XLIX, 1929.

P. 260-273. Egon Weiss. Sur la condition juridique des enfants illégitimes à l'époque impériale, à propos de la tablette de Karamis (déclaration de naissance), reproduite ci-dessus, n° 120.

P. 308-344. L. Wenger. Inscriptions grecques concernant le culte impérial (trouvées à Gythion, ci-dessus nos 99 et 100) et le droit sépulcral (inscription découverte à Éphèse par J. Keil en 1928, reproduite ci-dessous).

P. 329. A Éphèse.

- 175) 1. Αἰμιλίῳ Ἀριστείδῃ τῷ κρατιστῷ Κλ. Ἀντωνία
Τατιανῇ χαιρεῖν. Σὺνχωρῶ σοι, κυρίε μου ἀδελφε,
ἐν ἡρώῳ τῷ ὄντι μοι ἐν Ἐφέσῳ πρὸ τῆς π[ύλης
τῆς Μαγνητικῆς τὴν ἐν δεξιά σορον, ἐφ' ᾧ κη-]
2. δεῦσαι σὲ τὴν γυναῖκα σου. Ἐγραψά τὴν ἐπιστολὴν διὰ
δουλοῦ μου Διονυσίου ἡ καὶ αὐτῇ υπεγράψα ἐπὶ
υπατῶν Φαβίου Κεῖλωνος το β' καὶ Ἀν[νίου
Λιβωνος ἐχόντος σου ἐξουσίαν κρατεῖν]
3. ἡ ἀποθεσθαι εἰς ὅπαια ἀν βουληθῆς ἀρχεῖα καὶ μὴ
παρουσῆς ἐμοῦ. Κλ. Ἀντωνία Τατιανῇ ἐχούσα τεχνῶν
δικαίων ἐκελ[ευσα. γενεσθαι. καθοττι]
4. πρᾶγεγραπτα καὶ ἐρρωσθαι σὲ, κυρίε μου, εὐχομαι.
Καὶ ἀπετεθῇ εἰς τὰ ἀρχεῖα πρὸ ἰ' καλ. Δεκεμβρίων
Φαβίῳ Κιλ[ῶνι Ἀννίῳ Λιβῶνι υπατοῖς].

Date : 204 p. C. — L. 1 : τῷ κρατίστῳ, *egregio viro* ; l. 3 : τέκνων δίκαιον, *jus liberorum* ; l. 4 : le texte original de la donation a été déposé dans les archives le 22 novembre.

P. 396-403. E. Schönbauer. "A propos du principe de la personnalité des lois dans l'antiquité, observations sur les édits de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166) et sur la politique d'Auguste à l'égard des différentes nationalités de l'Empire.

ZEITSCHRIFT DES DEUTSCHEN PALÄSTINA-VEREINS, 1928.

P. 253-264. A. Abt. Sur les milliaires de la route d'Antioche à Ptolémaïs.

ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOLOGIE, XVI, 1927.

P. 285-304. Thurneysen. Observations linguistiques sur les graffites de la Graufesenque (*Ann. épigr.*, 1904, n°s 133 à 138; 1923, n°s 104 et 105).

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

BIDLŮV SBORNÍK (MÉLANGES BIDLO, en tchèque). Prague, 1928.

P. 15-46 (avec résumé en français, p. 454-356). Jos. Dobias. Étude sur les influences orientales dans le bassin du Danube à l'époque romaine, d'après les inscriptions.

P. 36. A *Brigetio*.

176)

M. D. M. Val[eria] Marina [pro sa]lute [Ma]rini.

Lire : M(agnae) D(eum) M(atri).

P. 43. Même provenance.

176 bis)

Cautopati Iul. Karodius nat(ione) Gallus c(u)m Iul. Iuliano fil. v. ss.

Cautopates, épithète de Mithra.

P. C. J. A. BOELES. FRIESLAND TOT DE ELFDE EUW. La Haye, 1927.

Étude sur l'histoire et les monuments de la Frise antique. Les principales inscriptions, en particulier la tablette d'achat de Tolsum (*Ann. épigr.*, 1919, n° 51, et 1920, n° 42) sont reproduites en planches hors texte.

J. CARCOPINO. AUTOUR DES GRACQUES, Paris, 1928.

P. 160-169 et 235-238. Observations sur quelques passages de la loi agraire de 111 et sur le mode de rédaction des cippes de bornage relatifs aux assignations des Gracques en Italie et en Afrique. Sur ces pierres, les

noms des trois membres du collège agraire ne sont pas mis au hasard; on suit l'ordre des préséances et comme les triumvirs alternent entre eux pour l'exercice de leur fonction, on inscrit chaque année en première ligne celui qui est alors en charge.

P. 205-235. Sur la date de la loi latine de Bantia et de la *lex repetundarum* gravée au dos de la loi agraire de 111.

DIZIONARIO EPIGRAFICO DI ANTICHITÀ ROMANE, vol. IV, fasc. 5, Rome, 1929.

Suite de l'article *Judaea*, qui remplit presque tout le fascicule, par M. Corradi. Début de l'article *Judex*.

D^r R. DORANLO. ÉPIGRAPHIE ANTIQUE DE LA CIVITAS DES LEXOVII (extr. des ÉTUDES LEXOVIENNES), Lisieux, 1928.

Recueil de tous les textes épigraphiques (inscriptions monumentales, marques de potiers, cachets d'oculistes, dédicaces des vases d'argent de Berthouville, etc.) découverts sur l'ancien territoire de cette *civitas*, avec des bibliographies détaillées. Particulièrement important pour les marques de potiers : très nombreuses additions et corrections au *C. I. L.*

EM. ESPÉRANDIEU. INSCRIPTIONS LATINES DE GAULE NARBONNAISE, Paris, 1929,

Supplément au tome XII du *Corpus*. Inscriptions de la Narbonnaise.

THE EXCAVATIONS AT DURA-EUROPOS, New-Haven, 1929.

P. 30 et suiv. Rostovtzeff. Inscriptions grecques et latines.

P. 32. Inscription peinte.

177) ΕΡΜΙΑCΒΕΝΕ
ΦΙΚΙΑΡΙC
ΤΡΙΒΟΥΝΙ

P. 33. Graffite.

178)
N
Μ ΕΤΟΥC
ΑΥΡΗΛΙC ΑΝΤΩΝΕΙ
ΝΟC ΒΕΝΕΦΙΚΙΑΡΙΟC
ΤΡΙΒΟΥΝΟΥ

L. 1 : μν(ησθη)· έτους...

P. 37. Id.

179) N
Μ ΗΛΙΩΔΟΡΟC
CΤΑΤΩΡ
ΕΤΟΥC ΚΦ
ΡΑΒΒΟΥΛΑ
CΤΑΤΩΡ

P. 38.

180)
N
Μ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC
ΗΛΙΟΔΩΡΙ CΤΑΤΩΡ
ΤΡΙΒΟΥΝΙ ΚΑΙ ΕΥΦΡΑ
ΤΑC ΒΕΝΕΦΙΚΙΑΡΙC

P. 42. Cf. *Année épigr.*, 1928, n° 86 (avec des corrections de détail).

P. 49.

181) C·IVL·RVFINO
Q > LEG III SCY

182) ΘΕΑ ΝΕΜΕCΙ ΙΟΥΛΙΟC ΑΥΡΗΛΙΟC ΜΑΛΩΧΑC
CΟΥΔΑΙΟΥ ΠΑΛΜΥΡΗΝΟC ΕΥΞΑΜΕΝΟC ΑΝΘΗ

Texte palmyrénien.

PH. FABIA. LA TABLE CLAUDIENNE DE LYON, Lyon, 1929.

Nouvelle édition du discours de Claude : fac-similé photographique, transcription du texte, traduction, commentaire très développé.

H. FINKE, NEUE INSCRIFTEN (tirage à part du XXVII^e Bericht de la Commission Romano-germanique).

Recueil d'inscriptions déjà publiées ou même inédites provenant des régions rhénanes (373 numéros).

L. JALABERT ET R. MOUTERDE.

INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. I. COM-MAGÈNE ET CYRRHESTIQUE (Haut Commissariat de la République française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités, Bibliothèque archéologique et historique, XII), Paris, 1929.

Recueil général destiné à rem-

CAES·DOMITI
AVSAMICOOPF.

L. 2 : q(uondam) c(enturioni);
l. 4 : a[mi]co opt(imo) f(ecit).

P. 62. Ch. Torrey. Inscription bilingue.

Texte grec :

placer celui de Waddington, vieux de soixante ans; il comprendra six volumes; le premier contient 256 numéros; les textes sont donnés en minuscules, avec bibliographie et commentaire; les plus remarquables au point de vue paléographique seront reproduites en fac-similé dans un atlas complétant l'ouvrage.

MÉLANGES PAUL FOURNIER.
Paris, 1929.

P. 9. Ch. Appleton. A propos de l'affranchissement *vindicta*, observations sur les n°s 8054, 8057 et 8058 du C. I. L., X.

P. 119-133. Ed. Cuq. Les lois d'Auguste sur les déclarations de naissance, à propos du diptyque de Karamis (ci-dessus, n° 12).

MÉMORIAL HENRI BASSET, Paris, 1928.

P. 00. Albertini. A Messad (Algérie).

183)

per vexillationem
 LEG III Aug p. u
alexandrianae MO
 RAT · CASTEL · DIMM · SVB
 CVRA · M · AR · MITIAN
 > · LEG · EIVSD

L. 3-4: *m[ol]rant(em) castel(lo)*
Dimm... Les vestiges romains les plus importants se trouvent non pas à Messad même, mais au village voisin de Demmed; on doit sans doute compléter à la ligne 4 *Dimm(idensi)*.

S. N. MILLER. THE ROMAN FORT AT OLD KILPATRICK ON THE ANTONINE WALL, Glasgow, 1928.

P. 40 et suiv. Marques de fabrique sur des plats et vases.

M. MOREL. LE SEPULCHRUM, ÉTUDE DE DROIT ROMAIN (ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE, LETTRES-DROIT, V, 1, 1928).

D'après les inscriptions en même temps que d'après les textes périodiques. Étude des prescriptions relatives aux tombeaux, en particulier fragment de Todi (C. I. L., XI, n° 679) et sénatus-consulte de Pago Montano (C. I. L., I, 2², n° 5913).

L. PERRET. LA TITULATURE IMPÉRIALE D'HADRIEN, Paris, 1929.

D'après les inscriptions, les

monnaies, les papyrus. Classement des divers éléments de la titulature d'Hadrien par catégories et par ordre de date.

DER ROEMISCHE LIMES IN OESTERREICH, XIV, 1924.

P. 158. M. von Groller. Dans le camp de Lauriacum.

184)

AVR · DOCIMVS · MIL
 LEG · II · ITAL · P · F · ET
 AVRELIA · MATVRA
 VIVI · SIBI · FEC · ET · AVR
 CLAVDIO · FILIO · OBIT
 ANNO · XIII

Id., XVI, 1926.

P. 1-52. J. Bortlik. Inscriptions de *Carnuntum*, dans la nécropole située à l'ouest du camp; 44 numéros.

P. 8.

185) M · CAREIVS
 M · VOL · CA
 RVS · REIS ·
 M · L · X · G ·
 5 > SPEDI · AN
 XX · AE · IV ·

L. 2 : *M(arci filius) Vol(tinia tribu)*; l. 3 : il s'agit de *Reii*, Riez en Narbonnaise; l. 4 : *m(iles) l(egionis) X G(eminiae)*; l. 5-6 : *an(norum) XX, ae(rum)*, IV.

P. 8.

186) T · D E V N A
T I V S · T · V O L
F R E Q V E S
A P T A · M · L ·
5 X · G · > F V F I
A N · XXV · A E · IV
H · S · E · C · V A E
R I V S · R V F V S
> E A D E M
H · F · C

L. 2 : *T(iti filius)* ; l. 3 : *Fre-
que(n)s* ; l. 5 : (*centuria*) *Fufici* ;
l. 6 : *an(norum XXV)* ; l. 10 :
h(eres) f(aciendum) c(uravit).

P. 9.

187) T · I V L I V S · T
P A · V E G E T V
S · A V G V · M

L. 2 : *Pa(piria tribu)* ; l. 3 :
originaire d'*Augusta Emerita* en
Espagne.

P. 10.

188) C I V L I V S
G · V O L · V E R E
C V N D V S
T O L · A N · XXV
5 A E R · V · M I L ·
L · X · G · > C A M P
A N I · H · S · E ·
S · T · T · L
I V L I V S *ma*
R I N V S *et*
L · A E M I L I U S .

L. 4 : *Tol(osa)*.

Ibid.

189)

L · M A R C I V S · L ·
S E R · M A R C I A N
V S · T V C C · M I L · L E G · X · G E
> I V S T I · A N N · XXXV · A E R
5 X I · H I C · S · E · S · T · T · L ·
F R A T E R · E X V O L V N
T A T E S V A · F · C ·

L. 2 : *Sergia* ; l. 3. *Tucc(i)*.

P. 11.

190) D · M A R I V · D
V L · V E G E T V S
A B · M · L · X · G ·
> T A C I T I · A · XXV ·
A · I V · H · S · E ·

L. 2 : *V(o)l(tinia)* ; l. 3 : il
s'agit d'*Alb(a) Helviorum* en
Narbonnaise.

P. 12.

191) L · P O M P E I V S
L · V L · P A C A V S
A Q V I S · M · L ·
X · G · > C I M A
5 A · XXII · A · IV ·
H · S · E · H · E X
T · P ·

L. 3 : il s'agit d'*Aquae Sex-
tiae* ; l. 4 : (*centuria*) *Cinna(e)*.
Ibid.

192) Q · P O M P E I
V S · Q · F · V O
R E S T I T V T V S
A Q V I S · M · L ·
X · G · > S V E D I
A N · XXV · A E R
I I I · H · S · E · H ·
E · X · T · F · C ·

L. 5 : Tacite, *Hist.*, I, 87; II, 12, mentionne un Suedius Clemens, primipile, qui combattit en 69 aux côtés d'Othon sur les côtes méditerranéennes de la Gaule.

P. 14.

193) DIADV
MENVS
T·ALFI·MA
CRINI·J·
LEG·X·GE
SER·AN·IIX
H·S·E

P. 15.

194) M·MOGETIVS
M·F·PVDENS
DOM·DINACE
ANN·XXXV·
5 MIL·LEG·XIII
GEM·STIP·XI
H·S·E·T·F·I
C·IVLIVS·
PRIMVS·H·P·

L. 3 : *Dinax* ou *Dinace*, localité inconnue d'un pays celtique, étant donné la forme celtique du nom *Mogetius*; l. 7 : *h(ic) s(itus) e(st) t(estamento) f(ieri) j(ussit)*.

P. 16.

195) M·VALERIVS
M·VOLTINIA
SECVNDVS·VIENN
MILES·LEG·XIII·
GEMI > BELlici·
CTIPENDIORV (sic)
M·XVI AN XXX
H S E H
POSVIT

Ibid.

196) T·ATTIVS·T·F·
VOL·VECTVS
LVC·O·MIL·
LEG·XIII·G·
5 M·V·AN·L·
STIP·XXI·HS·
E·T·F·I·H·F·C

L. 2 : *Vegetus*; l. 3 : il s'agit de *Lucus Vocontiorum* en Narbonnaise; l. 4-5 : *leg(ionis) XIII G(eminae) M(artiae) V(icticis)*.

P. 18.

197) L·LVCCEIVS·L·F·
SABA·BLAESVS·FIR
M·MIL·LEG·XIII·GE
MAR·VIC·AN·XXXV
5 STIPENDIORVM
XVIII·H·F·C·

L. 2-3 : il s'agit de *Firmum*, dans le Picenum; l. 4 : *Vic(tricis)*.

P. 19.

198) C·LVCRETIVS·C·F·
VOL·SVADVLLVS
ALBA·MIL·LEG·XIII
G·M·V·AN·XL·STIP
5 XIX·H·S·E·T·F·I·H·F·C

L. 3 : il s'agit de *Alba Helviorum* en Narbonnaise.

P. 20.

199) C·ARESTIVS
C·F·CLA·FIR
MVS·VET
LEG·XV·APOL
5 AN·XL·H·S·E·
VETIA SABINA
CONIVX·ET
FILIP·P

L. 1 : *Arestius*, gentilice nouveau; l. 2 : la patrie n'est pas indiquée, mais il est possible, d'après la tribu, que ce fût *Sa-
varia*; l. 8 : *p(ro) p(ietate)*.

P. 21.

200) L · A R M E N
T I A C V S · L · F
C L A · V E T R ·
L E G · X V · A P O L
5 A N · L V · D O M O
V E R O N A · H · S · E ·
T · F · I · A R B ·
C · P L O T I · P R I M I ·
E T · A P T A E · L · E T
10 C O N I V G I S ·
S u a e

L. 3 : *vet(e)r(anus)*; l. 7 :
t(estamento) f(ieri) j(ussit)
arb(itratu); l. 9 : *l(ibertae)*.

P. 22.

201)
L · V A L E R I V S · T R
T I · F · P V P · M I L · L E G
X V · A P O L · A N N · X X X I I I I
S T I P · X I I I I · S I B I · E T · N I
5 g r o · V A L E R I O · T E R
T I · F · P V P · M I L · L E G ·
E I V S D E M · Q V I F V I T
A N N · X X X V I · S T I P
X I I I I · T E S T A M E N
10 T O · F I E R I · I V S S I T ·

C · M V N A T I V S · C · F · A N I E S
H E R E S · E T · N I G E L L A E
M A T R I · E O R V M · P

L. 1-2 : *Terti f(ilius)Pu p(i-
nia tribu)*; l. 11 : *Anie(n)si*
(tribu); l. 12 : c'est à sa mère,

Nigella, que l'aîné des deux
frères doit son prénom *Niger* :
l'emploi de *cognomina* comme
praenomina est particulièrement
fréquent dans la Haute Italie.
— Le père des deux jeunes gens
paraît être le *Ter. Valerius C. f.*
Aniensis Cremona dont l'épi-
tapha a été trouvée également
à Carnuntum (*C. I. L.*, III,
n° 13485); la différence des
tribus s'explique peut-être par
un changement de domicile de
la mère, demeurée dans sa pa-
trie; *Laus Pompeia*, voisine de
Cremona, appartenait à la tribu
Pupinia.

P. 25.

202) T · F L A V I V S
T · F · G A L E · L V G I
A I I A N V S
M I L · L E G · X V · A P
S T I P · X X · A N · L ·
H · F · C ·

L. 2 : *Gale(ria tribu) Lugi-
(duno)*, il s'agit de *Lugdunum*,
Lyon; l. 3 : *Ailianus*, nom cel-
tique; cf. *C. I. L.*, III, n° 11481;
XIII, n° 7516^a.

P. 26.

203) C · L V C R E T I V S
C · F · P A P · I V S T V S
O P I T E R G I
M I L · L E G · X V · A P O
S T P · X · A N · X X X
H · D · P ·

L. 3 : *Opitergium*, Oderzo dans
le Frioul; l. 7 : *h(eres) d(e)*
p(roprio).

P. 27.

- 204) L·VALERIVS·L·
CLA·CLADENS
DOM·FAVENT·
VET·LEG·XV·APO
5 AN·L·
ALLIA·L·F·
HESPERIS·A·XXX
H·S·S·
FILI·POSVE

L. 2 : *Cladens*, cognomen nouveau; L. 3 : *Favent(ia)*, Faenza.

P. 28.

- 205) M·ANTONI
VS·M·F·COL·
LENTINVS
ANTIOCH·A
5 MIL·LEG·XV·A
STP·III·ANN·
XXV·H·S·E·

P. 29.

- 206) M·ANTONIVS
M·F·COL·RV
FVS·CYRO
MIL·LEG·XV·
APOL·STP·XIX
AN·XXXX·
h·S·E·

L. 3 : il s'agit de *Cyrrhus*, dans la Syrie du Nord.

P. 30.

- 207) M·IVLIVS·M·CO
LI·CLEMENS·CA
LCIDE·MIL·LEG
XV·APOLLIN·ARM
ORVM·CVSTOS
> CASSIANI
STIPENDIORVM·X
H·S·E·
ANTONIVS·FIRM
10 VS·SIGNIFER
H·F·

L. 1-2 : *Col(l)i(na tribu)*;
l. 2-3 : il s'agit d'une ville de
Syrie, Chalcis du Liban ou Chal-
cis *ad Belum*.

P. 31.

- 208) L·SALLVDVS
L·FAB·SALVIVS
BERYT·M·E·X·AP
SP·XXII·AN·L·
H·F·C·

L. 1 : *Salludius*; l. 3 : *Beryt(o)*.

P. 32.

- 209) P·SESTIVS·P
COL·VALE·CYR
VET·LEG·XV·APOL
AN·L·H·S·E·CO
MINIVS·AVITVS
MIL·LEG·EIVSD
H·F·C·

P. 33.

- 210) L·CALPVRNIVS·
PVDES·CIA·ARA
VEIORVM·MIL
LEG·XV·APOL·
5 > FENI·BALBI
VIXIT·AN·XXV·
STIP·V·H·POSIT
C·MARIVS·SECV
NDVS·HERES·POSV
> EADEM

L. 2-3 : *Pude(n)s C[l]a(udia tribu) Ara U[b]iorum*, Cologne (cf. Tacite, *Ann.*, I, 39 et 57).

P. 34.

211) C · I V L I V S · C
 F · C L A V D I A
 D O L E S · D O M
 A P R I S · M I · X V
 5 A P · A N · X X V I I I
 S T I · X V I I · H · S · E
 E T · F O R T V
 N A T A L I B E R
 T A E I P O S E R

L. 4 : il s'agit d'*Apri*, ville de
 Thrace; *mi(les legionis)*; l. 9 :
pos(u)er(unt).

P. 35.

212) Q · I V L I V S · Q
 C L A · P R O C V
 L V S S A V M I L
 L E G X V A P O L
 S T I P · X I I I · H · S · E
 C · L I C I N I V S
 A R A B V S · M I L
 L E G E I V S D E M
 H · P ·

L. 3 : *Sav(aria)*.

P. 36.

213) Q · V A L E R I V S
 S E I V S · M I L · L · X V
 A P · A R C I · V I E N
 A N · X L · S T I · I X
 H · S · E · H · P ·

L. 3 : *arci(tectus) Vien(na)*.

P. 40.

214) C O R N E L I A
 A T T I C I · L ·
 C A N D I D A
 D O M O A Q V I
 A N · X · H · S · E ·
i u s t u s
p u b l i c u s

L. 4 : *Aqui(nco)* ou *Aqui(s)*
 ou *Aqui(leia)*.

P. 41.

215)

E V C R A T V S · M E D
 I C V S · L · I V C I · E V T H E ^{MI}
 M E D I C I · S E R · A N · X X V
 H · S · E · L · I V L I V S · E V T H E
 5 M V S · D O M I N V S · O B
 M E R I T I S E I V S P O S V I T

P. 43.

216)

D · M

O C T A V · C E
 L E R I N Æ · D O
 C L · S A V A · A ^V L
 C O M · C I V E S
 H · F · C ·

L. 2 : *Octav(iae)*; l. 3-4 :
do(mo) Cl(audia) Sava(ria);
 l. 4-5 : *Aul(us) Com(inius)*.

P. 44.

217) P E R E G R I N V S Q A S I
 N I S E R S V T O R C A L I
 G A R I V S N A T I O N E
 D A C V S A N N X X
 H · S · E ·

P. 53-68. A. Barb. Tablettes
 d'or et d'argent trouvées à *Car-*
nuntum et contenant des for-
 mules grecques magiques.

P. 117-156. R. Egger. Ins-
 criptions trouvées dans les
 fouilles du second amphithéâtre
 de *Carnuntum* et en différents
 autres points; 25 numéros.

P. 117.

218)

I . O . M . L . LAMP . SEVE
RVS . T . L . LAMP . CANDIDIA
*n*VS . DEC . COL . SEPT . K .
q V Æ ST . FAC . CVRA
V *e* R V NT . P O M P E
*I*ano . ET . AVITO . COS .

L. 1 et 2 : *Lamp(oni)us* ; l. 3 :
*dec(uriones) col(oniae) Sept(i-
miae) K(arnunti)* ; l. 5 et 6 :
209 p. C.

P. 118. Bloc servant de siège :

218 *bis*)

locus? T. F. NIGRI

P. 119.

219) M · A N T O N I
V S · C A P I T O
V E T · L E G · X V · A P O L
V A L E R I A · B V T T O
V X O R · C · A N T O
N I V S · L O N G V S
V E T · H · F · C ·

P. 120.

220)

C · B A E B I V S ·
C · F B A S S V S
D O M O · I E R O
P O L I · A N · X X X X V
5 M I L · L E G · X V · A P
> R E B V R R I A N A
P · C · H · L C A S S I · C R A S S I

L. 3-4 : *Hieropolis*, ville de la Syrie du Nord; l. 7 : *p(ositum) c(ura) h(eredis)*.

P. 121.

221)

PETILLIENA
INGENVA · AN · VII
H S E
C · PETILIENVS
L · F · LEM VET · EQ · ET
CASSIA · MODESTA
FILIAE · SVAE P

L. 5 : *Lem(onia tribu)*, qui indique une origine italique.

P. 122.

222)

C · V A L E R · C · F
S E C V N D V S
D O M O C L · V I R · V E T
L E G · X V · A P O L · H · S · E
5 S V A D V L L A · C ^(N)
I V L I V S · T E R T I V S
S E C V N D I N A · F
E T · L · V I R I · V E R E C
H · F · E X · T · F · C

L. 3 : *domo Cl(audia) Vi-*
r(un)o; l. 5 : *con(jux)*; l. 7 :
f(ili)i; l. 9 : *h(eredes) f(acti) ex*
t(estamento).

Ibid.

223)

L · VALERIVS
PAP · VERINVS
TRA · VET · L · X · G · P · F

L. 3 : il s'agit de la *Colonia Ulpia Trajana* en Germanie, à côté du camp de *Vetera*.

P. 123.

224) I
C . F
VS . AQ *u* i
C O R N I C
V L A R I V S
P R A E F . C L .
P R . R A V E N
N A T I S

L. 3 : *Aqui(s)* ou *Aqui(leia)*
ou *Aqui(nco)*.

P. 125.


225) N E M E S I
A V G . S A
V L P . S E
C V N D V S
E T V L P
S E C V N D I
N A F I L I A
V . S . L . M

Ibid.

226) F O R T . K A R N
C . I V L . F L O
R E N T . A N
T I S T D E A E
V . S . L . L

L. 1 : date possible, 153 p. C.;
l. 2 : *Fort(unae) Karn(untinae)*;
l. 4-5 : *antist(es)*.

P. 126.

227) N . F . I 
M V N . K
L . M .

*N(emesi) F(ortunae) [K(ar-
nuntinae)] mun(icipes) K(ar-
nuntini) l(ibentes) m(erito)*.

P. 130. Liste de 19 noms,
d'hommes et de femmes, dis-
posés sur deux colonnes.

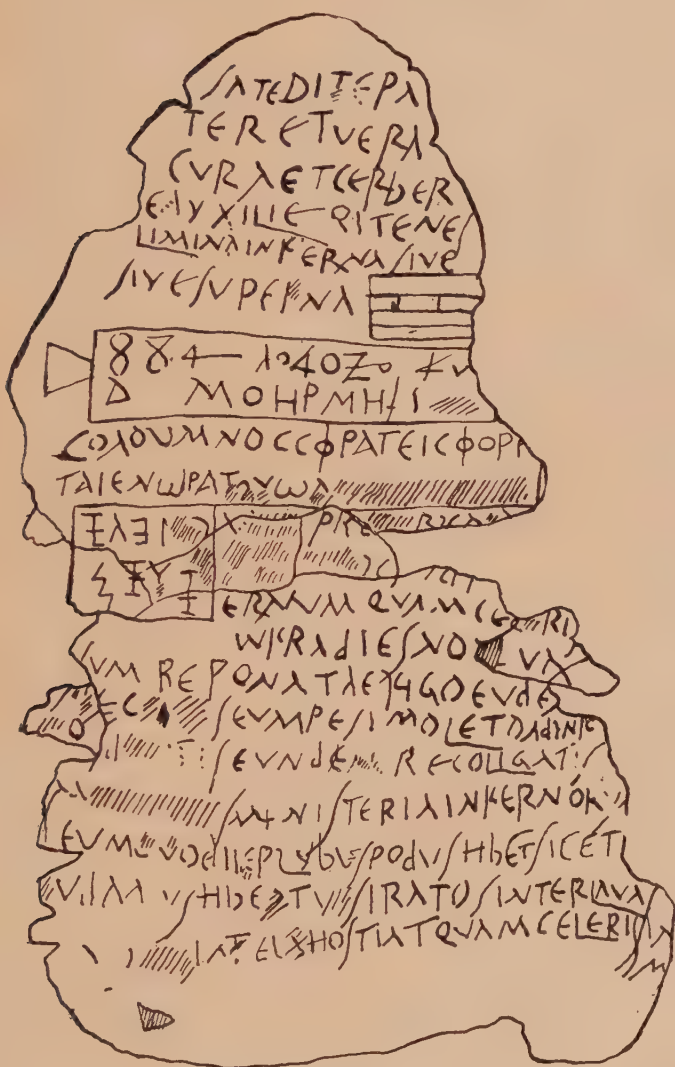
P. 134. Marques de lampes et
de tuiles.

P. 136 et pl. II. Tablette ma-
gique en plomb; écriture cursive.
Hauteur : 0 m. 25; largeur
maxima : 0 m. 145; épaisseur :
0 m. 005 (fac-similé ci-contre,
d'après la figure des p. 135-136).

226)

*Sa(nc)te Dite pater et Vera-
cura et Cerbere auxilie, q(u)i
tenes limina inferna sive < sive >
superna* (signes magiques)
Δ ΜΟΗΡΜΗ Σολουμ(ῶ)νος σφραγῖς
φορῖται ἐν ὄρᾳ τοῦ ὠ. v[o]s
*pre[co]r fa[ci]a[tis] Eudemum...
a]d r[egnum inf]ernum quam
cel[e]risi[me]. Infra dies nove(m)
vasum reponat. Defigo Eude-
m[um]. Nec[et i]s eum pesimo
leto. Ad inf[er]os d[ucat]is eun-
dem recoligatis m[anibu]s, mi-
nisteria infernorum [d]eu[m].
Quod i[l]l e plubus podus h(a)-
bet, sic et [E]ud(e)mus h[a]beat
v[os] iratos. Inter la(r)vas....
ate ia(m) hostiat quam celeri-
sim(e).*

P. 138-156 et 160-161. Com-
mentaire de ce texte, par com-
paraison avec les autres *tabellae*
defixionum déjà connues.



Tablette magique de Carnuntum.

ROYAL COMMISSION OF HISTORICAL MONUMENTS. AN INVENTORY OF THE HISTORICAL MONUMENTS IN LONDON, III, ROMAN LONDON. Londres, 1928.

En appendice, inventaire des inscriptions latines découvertes à Londres, par R. G. Collingwood.

ERNST SCHÖNBAUER. BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DES BERGBAURECHTS (MÜNCHENER BEITRÄGE ZUR PAPYRUSFORSCHUNG UND RECHTSGESCHICHTE, XII, 1929).

Étude sur la législation minière en Grèce et à Rome. Pour l'époque romaine, étude approfondie des tables d'Aljustrel (*C. I. L.*, II, n° 5281, et *Ann. épigr.*, 1906, n° 151).

J. SERRA VILARO. EXCAVACIONES EN LA NECROPOLIS ROMANO-CRISTIANA DE TARRAGONA (MEMORIA N° 93 DE LA JUNTA SUPERIOR DE EXCAVACIONES Y ANTIGUEDADES, 1928).

Lectures revues par M. R. Lan-
tier d'après les planches.
P. 10 et pl. XL, 1.

229) M · F A B I O
M · F I L · G A L
P A V L I N O
E Q V O P V B L I C O
D O N A T O A B

IMP CAES TRAIANO
HADRIANO AVG
M · FABIVS · ASIATICVS
TARRACONENS
AMANTISSIMO
P A T E R N A R V M
A M I C I T I A R V M
S · P · F

P. 11 et pl. XL, 2.

230) L · C A E C I N A E
C F G A L S E V E R O
I I V I R · Q
P R A H F A B R
P R A E F · C O H O R T · I
E T · O R A E M A R I T I M
L · B E N N I V S · H E R M E S
O B P L V R I M A E I V S
I N S E M E R I T A

L. 4 : *pra[ef(ecto)]*.

P. 13 et pl. XLIII, 1.

231)

m · r AECINAE · M · F ·
LICINIANAE
M · RAECIVS · PRIVATVS
VI V I R · M A G · L A R · A V G
P A T E R · T E S T · F · I ·
H E R E D · E X · T ·

P. 17 et pl. XLII, 2.

232) BAEBIAE · T · F
GALLAE
SILVANI GRA
N I A N I
5 FLAMINICAE
P · H · C
C · T E R E N T I V S
P H I L E T V S
D O M O R O M A

L. 6 : *p(rovincia) H(ispania) c(ite-
rioris)*.

P. 27 et pl. XLIV.

- 283) SANCTISSIMI·AETERNIQUE·IMPERATORēs. *caes.*
CAIVS √ VALERIVS √ DIOCLETIANUS *p. f.*
MARCVS √ AVRELIVS √ VALERIVS MAXIMIANUS *p. f.*
INVICTI √ AVGVSTI √
5 PORTICVM √ IOVIAE √
FIERI √ IVSSERVNT
IVLIVS √ VALENS √ P·P·H·C·DEVOTISS. *numi*
NI √ EORVM √ CVRAVIT √ ET DEDICAVIT.

L. 7 : *v(ir) p(erfectissimus)
p(raeses) H(ispania) c(ite-
rioris)*.

P. 30 et pl. XLII, 1.

284)

- L · CAECINAE
C·F·GAL·SEVERO
II VRO Q FLAM PRAE
FABR PRAEF CHOR
5 I ET ORAE MARIT
DECVRIONES
LARVM

L. 4 et 5 : *prae(ecto) c(o)-
hor(tis) I.*

P. 49 et pl. XLV, 2.

235)

- IMP·CAES·M·*aurelio*
ANTONINO *pio. felici*
INVICTO ET *max. aug.*
PARTI MAX *Britann. max.*
5 GERM MAX *Pont. max.*
TRIB·POT XX IMP *iii cos. iu*
PROCOS PATRI *patriae*
(sic) COL IVL VRB·S *Triumphalis*
TARR DEVOTISSIMA *num.eius*

L. 8 : *Col(onia) Jul(ia) urbs?
Triumphalis Tarr(aco).*

JOH. STROUX ET L. WENGER.

DIE AUGUSTUS-INSCHRIFT AUF
DEM MARKTPLATZ VON KY-
RENE (ABHANDLUNGEN DER
BAYERISCHEN AKADEMIE DER
WISSENSCHAFTEN, PHILOL.-
PHILOS. UND HISTOR. KLASSE,
XXXIV, 2, 1928).

Texte et traduction allemande
du document (*Ann. épigr.*, 1927,
n° 166); commentaire très dé-
veloppé : observations sur la
langue, la province de Cyrénaï-
que et les éléments de sa popu-
lation, le régime administratif
romain, le droit grec à Cyrène,
l'organisation des jurys et les
pouvoirs judiciaires du gou-
verneur, la nouvelle procédure
de repetundis.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1^{re} Table des périodiques et ouvrages cités.

A. — PÉRIODIQUES.

- Académie roumaine, Bulletin de la section historique*, XV, 1929, p. 1 à 82.
- Africa italiana*, II, 1 et 2, 1928-1929.
- American Journal of archaeology*, 1928.
- Annuaire de la Bibliothèque nationale à Plovdiv*, 1927.
- Annual of the British School at Athens*, XXVI, 1923-1925; XXVII, 1925-1926.
- Annuario della Scuola archeologica italiana di Atene*, VI-VII, 1923-1924 (1926).
- The Antiquaries Journal*, 1928.
- Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Wien*, 1927; 1928.
- Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*, 1928; 1929, p. 1 à 80.
- Archaeologia*, LXXVIII, 1928.
- Archaeologia Hungarica*, II, 1927.
- Arc für Papyrusforschung*, IX, 1928.
- Archiv für Religionswissenschaft*, 1927.
- Arta si archeologia*, II, 1929, p. 1 à 58.
- Atti della Pontificia Accademia romana*, V, 1928.
- Bonner Jahrbücher*, CXXXIII, 1928.
- Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, Comptes rendus des séances*, 1928, novembre et décembre; 1929, janvier à juin.
- Bulletin de Correspondance hellénique*, 1927, depuis la p. 245; 1928, p. 1 à 224.
- Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1928, p. 1 à 224.
- Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, 1928-1929.
- Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1929.
- Bulletin du Musée de Géorgie*, 1928.
- Byzantion*, III, 1926.
- Classical Philology*, 1928.
- The Classical Review*, 1928.
- Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1928, depuis la p. 241; 1929, p. 1 à 160.
- Ελληνικά*, I, 1928.
- Eos*, 1928.
- Eranos*, XXIV, 1926; XXV, 1927; XXVI, 1928.
- Germania*, XI, 1927, depuis la p. 97; XII, 1928; XIII, 1929, p. 1 à 172.
- Hermes*, 1928; 1929, p. 1 à 166.
- Hesperis*, 1928, p. 1 à 262.
- L'Illustration*, 18 août 1928.
- Jahrbuch des archaeologischen Instituts, Archaeologischer Anzeiger*, 1927.
- Jahreshefte des österreichischen archaeologischen Instituts*, XXIV, 1928-1929, et *Beiblatt*.
- Journal des Savants*, 1929, p. 1 à 384.

- Journal of Roman Studies*, 1927, depuis la p. 141.
Klio, N. F., IV, 1928, p. 1 à 404.
Listy Filologické, LV, 1928; LVI, 1929, p. 1 à 14.
Mainzer Zeitschrift, 1928.
Mélanges de l'École française de Rome, XLV, 1928.
Musée belge, 1928.
Notizie degli Scavi di Antichità, 1928; 1929, p. 1 à 108.
Palestine Exploration Fund, Quarterly statement, 1928, depuis la p. 57.
Philologische Wochenschrift, 1927; 1928.
Philologus, 1927.
Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland, LXII, 1928.
Pro Nerva, V, 1929, n° 1.
Recueil de la Société archéologique de Constantine, 1927 (1928).
Rendiconti della Pontificia Accademia romana di archeologia, V, 1928.
Revue africaine, 1928, n° 334.
Revue archéologique, 1928, II; 1929, I.
Revue biblique, 1928.
Revue de Philologie, 1928, depuis la p. 185; 1929.
Revue des Études anciennes, 1928; 1929, p. 1 à 296.
Rheinisches Museum, 1928; 1929, p. 1 à 224.
Rivista di filologia, 1928.
Rivista indo-greco-italiana di filologia, lingua, antichità, 1927.
Trierer Zeitschrift, 1926; 1927.
Wiener Blätter, 1928; 1929, p. 1 à 180.
Wiener Studien, 1928.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abteilung, XLIX, 1929.
Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins, 1928.
Zeitschrift für celtische Philologie, XVI, 1927.

B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

- Bidlug Sbornik (Mélanges Bidlo)*.
P. C. J. A. Boeles, *Friesland tot de Eljde Eeuw*.
J. Carcopino, *Autour des Gracques*.
Dizionario epigrafico di antichità romana, IV, 5.
Dr R. Doranlo, *Épigraphie antique de la civitas des Lexovii*.
Em. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, X.
— *Inscriptions latines de Gaule (Narbonnaise)*.
The Excavations at Dura-Europos.
Ph. Fabia, *La Table claudienne de Lyon*.
H. Fincke, *Neue Inschriften (XXVII^e Bericht de la Commission romano-germanique)*.
L. Jalabert et R. Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, I.
Mélanges Paul Fournier
Mémorial Henri Basset.
S. N. Miller, *The Roman fort at Old Kilpatrick*.
M. Morel, *Le Sepulchrum*.
L. Perret, *La Titulature impériale d'Hadrien*.
Der Römische Limes in Oesterreich, XIV, 1924; XV, 1925; XVI, 1926.
Royal Commission of Historical Monuments, Roman London.
E. Schönbauer, *Beiträge zur Geschichte des Bergbaurechts*.
J. Serra Vilari, *Excavaciones en la necropolis romano-cristiana de Tarragona*.
J. Stroux et L. Wenger, *Die Augustus-Inschrift auf den Marktplatz von Kyrene*.

2^e Table des provenances.

N.-B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome.

Santa Catarina a Magnanapoli, 158.
Voie Tiburtine, 159.
Provenance incertaine, 53, 54.

II. Italie.

Cagliari (Sardaigne), 167.
Calvi Risorta (*Cales*), 166.
Misène, 142-149.
Monteleone Sabino, 161-164.
Ostie, 138-141.
Passo Corese, 160.
Pola (Istrie), 165.
Porto Torres (Sardaigne), 159.
Pouzzoles, 150.
Sarrok (Sardaigne), 156.
Sorrente, 151-155.

III. Péninsule ibérique.

Tarragone, 229-235.

IV. Gaule.

Donzeil (Creuse), 57, 58.

V. Grande-Bretagne.

Caerleon, 39-47.
Chesterholm, 128.
Hexham, 127.
Wroxeter, 97.
York, 129.

VI. Helvétie.

Almendingen (lac de Thun), 12.

VII. Germanie.

Bierbach, 101.
Cologne, 104, 107-112.
Haltern, 102.

Heddernheim, 113, 114.
Heidelberg-Neuenheim, 103.
Kruft (près de), 56.
Mayence, 130-132.
Obernburg, 105, 106.
Stumpfen-Turm, 174.
Trèves, 173.
Weilerwist (près de Bonn), 55.

VIII. Provinces danubiennes.

1) Dalmatie.

Assaria, 168.

2) Norique.

Lauriacum, 184.
Saint-Paul (vallée de Lavant), 35-38.

3) Pannonie.

Brigetio, 176, 17b bis.
Carnuntum, 185-228.
Dunapentele (*Intercisa*), 48-51.
Hartberg (Styrie), 126.

4) Dacie.

Cașei, 1.

5) Mésie et Thrace.

Aitos (près d'), 93.
Haydomouche, 95.
Hissar, 94.
Koparan, 92.
Kovanlik, 117.
Lometz (*Sostra*), 119.
Plovdiv (Philippopoli), 14.
Sgalavetz (près de Pléven), 118.
Steklen (*Novae*), 120.
Troesmis, 52.
Varna (*Odessus*), 172.

IX. Grèce et îles.

Athènes, 73, 85.

Gythion, 99, 100.
Sparte, 15-23.
Thasos, 90.

X. Asie.

1) *Éolide*.
Kyme, 86.
2) *Ionie*.
Didymes, 98.
Éphèse, 121-124, 175.
Phocée, 87, 88.
3) *Carie*.
Tralles, 89.
4) *Lycie*.
Arycanda, 29.
Cavagelar Mezarlik, 30, 31.
Gaa Mezarlik, 33.
Ghus Buba Mezarlik, 34.
Numatlar, 32.
5) *Pamphylie*.
Adalia, 25-28.
6) *Pisidie*.
Termessos, 125.
7) *Lycaonie*.
Konia, 24.
8) *Syrie*.
Dura-Europos, 177-182.

9) *Palestine*.

'Ammon, 171.

XI. Afrique.

1) *Égypte*.

Karamis (Fayoum), 13.
Le Caire (au Musée), 96.
Siwa (oasis d'Hammon), 116.

2) *Tripolitaine*.*Leptis magna*, 2-11.3) *Tunisie*.

Bou-Rebia, 60.
Carthage, 59, 69.
Djalta, 63.
Henchir-Abd-er-Rebou (près d'), 71.
Henchir-Krebta, 65.
Henchir-Oum-el-Abbès, 66-67.
Oued-Meliz, 72.
Ségui (plaine de), 64.
Sidi-Amara (Aïn-Fouar), 61.
Tielsa, 62.

4) *Algérie*.

Aïn-Rich, 70.
Constantine, 170.
Mac-Mahon, 68.
Messad, 183.
Mila, 169.
Souagui (près de Rapidum), 136, 137.
Sour-Djouab (Rapidum), 133-135.
Tipasa, 91.

5) *Maroc*.*Volubilis*, 1153^o Table des Matières.

I

NOMS ET SURNOMS

P. Ael. Alcandris Damocratis, 18.
P. Aelius Finitus, 37.

Aelius Manius Aug lib, 24.
P. Aelius Surus, 37.

- L. Aemilius Aemilianus, 143.
 Aemilius Aristides, 175.
 Aemilius Pompeianus, 135.
 Albinus v. c., 69.
 Allia L. f. Hesperis, 204.
 P. Ampelius, 19.
 Anatolius, 23.
 C. Annius Sabinianus, 148.
 C. Antius Aulus Julius Auli f. Volt.
 Quadratus, 98.
 Antonia Galatilla, 86.
 M. Antonius Capito, 219.
 Antonius Dracontius v. c., 5.
 Antonius Firmus, 207.
 M. Antonius Fronto, 142.
 M. Antonius M. f. Col. Lentinus, 205.
 C. Antonius Longus, 219.
 Antonius Procleianus, 144.
 M. Antonius M. f. Col. Rufus, 206.
 Antonius Sabinus, 136.
 M. Apollonius Heliodori f., 180.
 Apuleius, 111.
 C. Arestius C. f. Cla. Firmus, 199.
 L. Armentiacus L. f. Cla..., 200.
 Ateius Genialis, 105.
 P. Athenius P. f. Vel. Bassus, 165.
 P. Athenius P. l. Eros, 165.
 Athictus Aug. (s.), 155.
 C. Atrius Solonius, 14.
 T. Attius, T. f. Volt. Vegetus, 196.
 ... Aufidius L. f. Fronto, 84.
 Aurelia, 119.
 Aurelia Firmina, 48.
 Aurelia Januaria, 49.
 Aurelia Matura, 184.
 Aurelia Modestia Sabina, 33.
 Aurelia Nardanosa Arnens. civis, 50.
 Aurelia Tammassa, 66.
 Aurelius Antoninus, 178.
 M. Aurelius Avitianus, 183.
 Aur. Callistrates, 33.
 Aurelius Celsinus v. c., 60.
 Aur. Claudius, 184.
 Aurelius Damas, 51.
 Aur. Docimus, 184.
 Aurelius Manaia, 50.
 Aurelius Modestus, 128.
 Aurelius Pirurus, 117.
 M. Aurelius Primianus, 49.
 M. Aurelius Silvanus, 48.
 Aurelius Tata Pusintulus, 50.
 Q. Avidius Quintianus, 7.
 Avita Apra, 113.
 Baebia T. f. Galla, 232.
 C. Baebius C. f. Bassus, 220.
 Sex. Baius Pudens, 160.
 Bassus, 124.
 Bassus Aug. (s.), 154.
 Bellicius, 195.
 M. Bennis Hermes, 230.
 Bettius Crescens, 167.
 D. Caecilius Aprilis, 141.
 L. Caecina C. f. Gal. Severus, 230,
 234.
 L. et Bassus Calpurnii L. f., 32.
 Calpurnius Licinius, 32.
 L. Calpurnius Pudens Claudia, 210.
 Campanius, 133.
 Capitolinus, 171.
 P. Capitonius, 174.
 C. Caprarius Aquila, 25.
 M. Careius M. f. Vol. Carus, 185.
 Cassia Modesta, 221.
 Cassianus, 207.
 L. Cassius Crassus, 220.
 Cida Aug. verna, 152.
 Cimber, 110.
 Cinna, 191.
 C. Classicus Aprilis, 129.
 Cl. Antonia Tatiana, 175.
 Ti. Claudius Agrippa, 128.
 Ti. Claudius Agrippinus, 28.
 Ti. Claudius Novius, 74.
 Ti. Claudius Perpetuus, 133, 134.
 Aulus Cominius, 216.
 Cominius Avitus, 209.
 Cornelia Attici l. Candida, 214.
 P. Cornelius P. f. Gentius, 83.
 Cn. Cornelius Lentulus P. f. Marcel-
 linus, 11.
 Delphinus, 150.
 T. Deunatius T. f. Vol. Frequens, 186.
 Diadumenus, 106.
 Diadumenus T. Alfi Macrini ser., 193.
 Domitius, 109.
 L. Domitius Aumura, 66.
 L. Domitius Tellulis, 65.
 Ecidorus (Isidorus), 63.

- Eucrates L. Lucii Euthemi ser., 215.
 Eudemon, 228.
 Exsodius, 110.
 M. Fabius Asiaticus, 229.
 M. Fabius M. f. Gal. Paulinus, 229.
 Felicio lib., 106.
 Felix Nigrinianus, 168.
 Fenius Balbus, 210.
 Flavia Potamilla, 145.
 T. Flavius T. f. Gab. Ailianus, 202.
 Flavius Bithus, 145.
 T. Fl. Flavinius, 129.
 Ti. Fl. Frontinus Heraclius v. p., 2
 Fl. Julianus, 40.
 L. Flavius Silius, 145.
 T. Flavius Vibianus v. p., 3.
 Florus Aug. (s.), 153.
 Fortunata, 211.
 Fortunatus, 85.
 Fronto Dregeni f., 130.
 Fuficus, 185.
 Fulvius Macer, 42.
 M. Fulvius Publicianus Nicephorus,
 122, 123.
 Q. Gargilius Q. f. Julianus qui et Se-
 melius, 139.
 Glykon Chryssippi, 93.
 Grata, 49.
 M. Heliodorus, 179, 180.
 Heracleon Dionysii f., 172.
 Herennius Valens, 147.
 Hermius, 177.
 Istefania, 59.
 Januarius, 36.
 Januconius Vinco, 113.
 Julia Severina, 27.
 Julius, 115.
 Julius Archelaus, 146.
 C. Julius Arion, 21.
 Julius Aurelius Malochas Sudaeci,
 182.
 C. Julius Barbarianus, 119.
 M. Julius M. f. Coll. Clemens, 207.
 C. Julius Commodus Orfitianus, 72.
 C. Julius Cossus, 114.
 C. Julius Decoratus, 148.
 Julius Demetrius, 149.
 C. Julius C. f. Claud. Doles, 211.
 C. Julius Eurycles, 16.
 L. Julius Euthemus, 215.
 C. Julius Eurycles, 99.
 C. Julius Faustus, 68.
 C. Julius Florentinus, 226
 Jul. Julianus, 176 *bis*.
 Jul. Karodius, 176 *bis*.
 Julius Laco, 99.
 Julius Marinus, 188.
 Julius Maximianus, 62.
 ... Julius Maximus, 97.
 Q. Julius Q. f. Cla. Proculus, 212.
 C. Julius Primus, 194.
 C. Julius Rufinus, 181.
 C. Julius Saturninus, 13.
 C. Julius Strictus, 164.
 Julius Tertius, 222.
 C. Julius Theoclymeni f. Theophras-
 tus 20.
 Julius Valens v. p., 232.
 T. Julius Vegetus, 187.
 L. Julius C. f. Vol. Verecundus, 188.
 L. Julius Vestinus, 96.
 Junia L. f. Procula quae Egnuar,
 24.
 Justus, 189, 214.
 L. Lamponius Candidianus, 218.
 L. Lamponius Severus, 218.
 Licinia Attica, 36.
 C. Licinius Arabus, 212.
 Licinius Nerva, 43.
 M. Lollius, 80.
 L. Lucceius, 27.
 L. Lucceius L. f. Sab. Blaesus, 197.
 C. Lucceius C. f. Pop. Justus, 203.
 C. Lucretius C. f. Volt. Suadullus,
 198.
 Lycurgus, 23.
 Mansuetus L. f., 97.
 P. Marcius P. f. Gal. Gallus, 159.
 L. Marcius L. f. Ser. Marcianus, 189.
 Marinus, 176.
 M. Marius Nepos, 140.
 Q. Marius Nepos, 79.
 C. Marius Secundus, 210.
 D. Marius D. f. Volt. Vegetus, 190.
 C. Maximus, 21.
 C. Memmius Regulus P. Memmi
 Reguli leg. Augg. pro pr. f., 83.
 Metilius Metilii Rufi pater, 81.

- Midas, 28.
 Miha Vasaris, 65.
 M. Mogetius M. f. Pudens, 194.
 T. Moni(us) Crisp(us), 140.
 Mucatralis, 92, 95.
 Mucius Verus, 14.
 P. Mummius Sisenna, 97.
 C. Munatius C. f. Aniens., 201.
 Nigella, 201.
 L. Novius L. f. Asprenas, 78.
 P. Occius Crispus, 76.
 Octavia Celerina, 216.
 L. Oppius Maximus, 120.
 Optatus Sadecis f., 169.
 Papia Q. f. Novella, 72.
 Paullus Fabius Maximus, 77.
 Peregrinus Q. Asini ser., 217.
 L. Pervincius Sequens, 104.
 Petilliena Ingenua, 221.
 C. Petilienus L. f. Lem., 221.
 Pietas, 110.
 Plocamus Aug. (s.), 151.
 C. Plotius Primus, 200.
 L. Pompeius L. f. Volt. Pacatus, 191.
 Q. Pompeius Q. f. Volt. Restitutus, 192.
 C. Pomponius Alcastus, 22.
 Pomponius Augurinus Privernius Paetus, 17.
 Sec. Priscus, 173.
 Proclus, 124.
 Pudens, 85.
 T. Quinctius Flamininus, 99.
 Rabboula, 179.
 M. Raecina M. f. Liciniana, 231.
 M. Raecius Privatus, 231.
 Renatus, 91.
 Robinus, 112.
 M. Rubrius ...us, 118.
 Rufina, 132.
 Rufinus Primus, 41.
 Rutilius Pudens Crispus, 158.
 Sabinius Censorinus, 36.
 Sadius Tiro, 44.
 L. Salludius L. f. Fab. Salvius, 208.
 Secundina, 222.
 Secundinus, 144.
 Sempronia Gemella, 13.
 M. Sempronius Sp. f. Sarapio, 13.
 M. Sempronius Sp. f. Socratio, 13.
 Serapion Serapionis, 146.
 Serena, 36.
 Servilia Secunda, 124.
 P. Sestius P. f. Coll. Valerius, 209.
 Solinus Saturnini, 101.
 Spedius, 185.
 C. Speratius Vibius, 35.
 Suadulla, 222.
 Suedius, 192.
 C. Sulpicius, 82.
 Tacitus, 190.
 Terentia M. f. Polla, 25.
 C. Terentius Philetus, 232.
 M. Trebius Sossianus, 148.
 Tullia Felicitas, 37.
 Tuscus v. c., 69.
 Decmus Tyrannius Nicanor, 100.
 Ulpia Herdonia, 54.
 Ulpia Secundina, 225.
 Ulpius Secundinus, 225.
 M. Ulpius Vannius, 106.
 Valeria Avita, 35.
 Valeria Butto, 219.
 Valeria Marina, 176.
 M. Valerius, 162.
 L. Valerius Tertii f. Pup., 201.
 Niger Valerius Tertii f. Pup., 201.
 L. Valerius L. f. Cl. Cladens, 204.
 M. Valerius M. f. Dexter, 161.
 Valerius Eudaemon, 125.
 M. Valerius Firmus, 161.
 L. Valerius Fuscus, 52.
 M. Valerius Phœbus, 161.
 C. Valerius Rufus, 186.
 C. Valerius C. f. Secundus, 222.
 M. Valerius M. f. Volt. Secundus, 125.
 Q. Valerius Seius, 213.
 L. Valerius Pop. Verinus, 223.
 G. Valerius Vibianus v. p., 4.
 M. Vannius, 107.
 Vegetus, 55.
 Vettia Sabina, 199.
 M. Veturius Fronto, 142.
 Vinconia Erepta, 113.
 M. Vinicius P. f. M. n. L. pron., 166.
 Vinuleius Super, 45.
 L. Virius Verecundus, 222.
 Virtia Sp. f. Tertia, 165.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- | | |
|--|---|
| <p>Aegypas, 138.
 Antiopé, 138.
 Aphrodite Drusi Caesaris, 99.
 Apollo, 10, 92, 95.
 Apollo et Artemis, 8.
 Artemis, 124.
 Artemis Ephesia, 121.
 Asclepios et Hygia, 93.
 Belatucaurus deus, 127.
 Caelestis dea, 139.
 Cautopates, 176 <i>bis</i>.
 Cerberus, 228.
 Creto deus et Genius pagi, 174.
 Danaïdes, 138.
 Demeter Karpophoros, 124.
 Deucalion, 138.
 Deus Invictus Mithra, 104, 130.
 Deus patrius salutaris, 135.
 Diana, 55.
 Dis pater, 228.
 Fortuna, 134.
 Fortuna Karnuntina, 226.
 Genius Thac(aratensium), 68.
 Hercules, 138.
 Hercules invictus, 141.
 Invidia, 59.
 Janus (à Cales), 166.
 Jupiter Optimus Maximus, 36, 37,
 51, 218.</p> | <p>Jupiter Optimus Maximus et Genius
 loci, 108.
 Jupiter Optimus Maximus et Juno
 Regina, 103, 123, 114.
 Latobius, 35.
 Latobius Augustus, 38.
 Laudamia, 138.
 Liber, 118.
 Liber pater, 138.
 Liber pater et Hercules, 107
 Magna deum mater, 176.
 Mercurius deus, 101.
 Minerva, 138.
 Minerva et Hercules, 56.
 Invictus Mithra, 52.
 Nemesis, 46, 225.
 Nemesis dea, 182.
 Nemesis Fortuna Karnuntina, 227.
 Nymphae et Musae, 171.
 Ocnus, 138.
 Parcae, 139.
 Pirmerulas, 117.
 Pluton, 138.
 Protesilaus, 138.
 Satyrus, 138.
 Silenus, 138.
 Silvanus, 53, 161, 163, 164
 Silvanus deus, 128.
 Veracura, 228.
 Victoria Germanici Caesaris, 99.</p> |
|--|---|

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

- | | |
|---|--|
| <p>1^o <i>Sacerdotes païens.</i>
 Aedituus, 151.
 Antistes, 226.
 Ἀρχιερεὺς, 172.
 Ἀρχιερεὺς τῶν Σεβαστῶν, 16, 18,
 22.</p> | <p>Augur, 2.
 Decuriones Larum, 234.
 Flamen, 173, 234.
 Flamen perpetuus, 3.
 Flaminia provinciae Hispaniae cite-
 rioris, 232.</p> |
|---|--|

Frater Arvalis, 98.
 Ἰερεὺς Δηλ[ίου Ἀπόλλων]ος, 74.
 Ἰερεὺς Διὸς Ὀλυμπίου, 20.
 Ἰερεὺς διὰ βίου Διὸς Σολυμέως, 125.
 Magister, 173.
 Magister Larum Aug., 231.
 Pontifex, 3.
 Praefectus omnium sacrorum, 3.
 Sacerdos Laurentium Labinatium, 2, 3.
 Sacerdos Matris Deum, 3, 120.
 Sacerdos provinciae Tripolitanae (à *Leptis magna*), 3.
 Sacerdos Romae et Augusti, 173.
 Septemvir epulonum, 98, 166.
 Sevir Augustalis, 231.
 Sodalis Augustalis, 166.
 Sodalis Hadrianalis Antoninianus Commodianus, 158.
 Sodalis Severianus Antoninianus, 158.

2° Particularités du culte païen.

Ἀγάλμα Ἀφροδίτης, 32.

Aedes, 432.
 Aedes Junonis Lucinae, 166.
 Aedes Matutae, 166.
 Caesareum (à *Gythion*), 99.
 Décret instituant à *Gythion* des Caesarea et des Eurycleia, 99.
 Ἰερὸν Ἀσκληπιοῦ καὶ Ὑγείας (à *Gythion*), 99.
 Ludi, 2.
 Oraculum Clari Apollinis, 156.
 Navale, 35.
 Παιδεία, 28.
 Signum Silvani, 53, 162...
 Statua. Herculis, 141.
 Templum Divi Vespasiani, 54.

3° Antiquités chrétiennes.

Episcopus, 91.
 Martyr, 63.
 Memoria, 115.
 Reliquiae, 63.
 Inscriptions chrétiennes, 62, 63, 91, 115.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aegyptius, 146.
 Alba (Helviorum), 190, 198.
 Alexandria ad Aegyptum, 13, 96.
 Alexandrinus, 147.
 Alpes, 12.
 Antiochia, 205.
 Apri, 211.
 Apta, 186, 200.
 Aquae (Sextiae), 191, 192.
 Aqui..., 214, 224.
 Ara Ubiorum, 210.
 Ἀρυκανδεῖς, 29.
 Augusta Emerita, 187.
 Berytus, 208.
 Bessus, 145.
 Carnuntum (col. Septimia, *decuriones, quaestores*), 218.

Chalcis, 207.
 Claudia Savaria, 216.
 Claudia Virunum, 222.
 Corsus, 140.
 Cyrenenses, 9, 11.
 Κύρρhus, 206.
 Dacus, 217.
 Dimin(idense) castellum, 183.
 Dinax, 194.
 Ἐφεσίων πόλις, 121.
 Ephesus (*porta Magnetica*), 175.
 Faventia, 204.
 Firmum, 197.
 Gallus, 176 *bis*.
 Gythion (ἔφοροι, πόλις), 100.
 Hellas, 20.
 Hemesenus, 51.

Hieropolis, 220.	Romani, 157, 172.
Italia, 139.	Sallustianus fundus, 170.
Karnuntini municipes, 227.	Sardes, 157.
Karthago, 139.	Savaria, 212, 216.
Lacedaemoniorum populus, 20.	Sparta, 23.
Langobardi, 157.	Stellatina porta (à <i>Cales</i>), 166.
Lepticimagnenses, 4.	Tarraco (col. Julia Urbs Trium- phalis), 235.
Leptimagnensis duumvir, 3.	Tarraconensis, 229.
Leptimagnensis respublica (<i>curator</i>), 3.	Thac (aratenses), 68.
Leptitani, 6.	Tolosa, 188.
Lind(ensis) reg(io), 12.	Trever, 97, 105.
Lucus (Vocontiorum), 196.	Treverorum civitas (<i>quaestor</i>), 173.
Lugidunum, 202.	Tucci, 189.
Mustitani, 71.	Τυρίων δῆμος (ἐπερὰ καὶ ἄστυλος καὶ αὐτόνομος μητροπόλις Φοινείκης καὶ τῶν κατὰ Κοίλην Συρίαν καὶ ἄλλων πόλεων καὶ ναυαρχίδος), 98.
Nysis Oros (<i>Nysius mons</i>), 138.	Ubius, 130.
Opitergium, 203.	Ulpia Trajana, 223.
Palmyrenus, 182.	Tyrrhenum iter, 139.
Phaselitum senatus populusque, 26.	Vendipara, 14.
Rapidum, 136.	Verona, 200.
Reii, 185.	Vienna, 195, 213.
Retus, 148.	
Roma, 139, 167, 232.	
Roma (<i>templum Divi Augusti, ad Minervam</i>), 97.	

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1 ^o <i>Empereurs romains.</i>	Imp. T. Flavius Vespasianus Divus Augustus, 172.
Divus Augustus Caesar, 99.	Imp. T. Cæsar Augustus Imp. Ves- pasiani f. pont. max. trib. pot., 172.
Imp. Ti. Caesar Augustus p. p., 99.	Imp. Nerva Trajanus, 8.
Ti. Caesar Aug. f. Augustus p. m. trib. pot., 100.	Imp. Nerva Trajanus Caesar Augus- tus Germanicus, 98.
[Ti. Claudius Caesar Aug.] Germa- nicus p. m. trib. pot. cos. II imp. III p. p., 74.	Imp. Hadrianus Olympius, 88.
Nero Claudius Drusus Germanicus Caesar Augustus imp., 10.	[Hadrianus] pater patriæ Olympius, 26.
Nero Claudius Caesar Augustus Ger- manicus imp., 96.	Imp. Caes. Trajanus Hadrianus Aug., 229.
Imp. Nero Caesar Aug. novus Apollo, 75.	...Divi Trajani Parthici f. Divi Nervæ n. Trajanus Hadrianus Aug. p. m. trib. pot., 116.
Imp. Vespasianus Caesar Aug., 27.	[Imp. Caes. Divi Trajani f. Divi
Divus Vespasianus, 54.	

- Nervae] nepos Traianus [Hadrianus. Aug. pont. max. trib. pot.] XVIII cos. III p. p., 97.
- Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Augustus Olympius et Sabina Augusta, 90.
- Divus Hadrianus, 20.
- Antoninus Augustus Pius, 71.
- Imp. Caesar T. Aelius Hadrianus Antoninus Pius Augustus, 13, 31, 121.
- Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius Felix Invictus et max. Augustus Parth. max. Britann. max. Germ. max. pont. max. trib. pot. XX imp. III cos. IV procos. pp., 235.
- Imp. M. Aurelius Antoninus Verus, 30.
- Imp. Caesar M. Aurel. Commodus Antoninus Aug. Germanicus Sarmaticus maximus Britannicus, 133.
- Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Aug., 34.
- [Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Pius Felix Aug. Parthicus maximus Britannicus] maximus Germanicus maximus pont. max. trib. pot. XIII imp. IIII cos IIII procos. p. p., 136.
- [Imp. Caesar P. Licinius] Valerianus Pius Aug. pont. max. trib. pot... p. p. procos. et Caesar P. Licinius Gallienus Pius pont. max. Germanicus trib. pot. III cos. III p. p. procos., 29.
- Imp. C. Valerianus et Gallienus Augg., 57, 58.
- Imp. Caesar L. Domitius Aurelianus Invictus Pius Felix Aug., 137.
- Sanctissimi aeternique imperatores Caes. C. Valerius Diocletianus P. F. M. Aurelius Valerius Maximianus P. F. Invicti Augusti, 233.
- Dd. nn. Maximianus et Licinius Augg. et Maximinus et Constantinus, 94.
- Constantinus, 157.
- D. n. Imp. Fl. Jul. Constantius Pius Felix semper Augustus, 60.
- Dd. nn. Valentinianus et Valens victoriosissimi principes ac totius orbis Augusti, 5.
- D. n. Gratianus imp. victor ac triumphator semper Augustus, 6.
- 2° Personnages de la famille impériale.
- Julia Augusta, 99.
- Diva Livia Augusta, 73.
- Lucius Caesar Aug. f., 15.
- Drusi Caesaris filii, 124.
- Antonia Ti. Claudii Caesaris Aug. Germanici f., 25.
- Statilia Messalina... Neronis, 76.
- Julia Augusta mater sanctissimi piissimique Antonini Augusti et castrorum senatusque ac patriae, 1.
- 3° Rois étrangers.
- Deceballus, 8.

VI

POUVOIRS PUBLICS

- 1° Consuls.
- M. Manilio Vopisco C. Velleio Patriculo cos. (60 p. C.), 161.
- P. Mario L. Afinio Gallo cos. (62 p. C.), 96.
- L. Tullio Pontiano P. Calpurnio Atiliano cos. (135 p. C.), 97.
- Imp. Caesare T. Aelio Hadriano Antonino Aug. Pio IIII M. Aurelio Caesare II cos. (145 p. C.), 13.

TABLES DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES 439

Fabio Cilone II et Annio Libone cos.
(204 p. C.), 175.
Pompeiano et Avito cos. (209 p. C.),
218.
Albino et Maximo cos. (227 p. C.), 70.

2^o Fonctions supérieures.

Aedilis cerialis, 158.
Agens vices praefecti praetorio per
Africanas provincias, 5.
Ἀσισάρχης, 122, 123.
Consul, 98, 157, 158, 166.
Curator viarum Clodiae Cassiae et
Ciminiae, 158.
Dux, 157.
Equo publico, 229.
Juridicus Aemiliae et Liguriae, 158.
Leg. Aug. Ponti et Bithyniae, Cappa-
dociae, Galatae, Phrygiae, Lycao-
niae, Paphlagoniae, Armeniae Mi-
noris, 98.
Leg. Aug. pro praetore, 14, 27, 72.
Leg. Aug. pr. pr. ad census acceptan-
dos provinciae Lugdunensis, 158.
Leg. Aug. pr. pr. provinciae Hispan-
iae citerioris et Gallaeciae, 158.
Leg. Aug. pr. pr. provinciae Lusita-
niae, 148.
Leg. Aug. pr. pr. provinciae Thra-
ciae, 158.

Leg. Aug. pr. pr. Syriae Phoenices
Commagenes, 98.
Leg. pro praetore, 11.
Leg. pr. pr. Asiae, 98.
Praefectus Aegypti, 96, 125.
Praefectus fabrum, 230, 234.
P(r)aeffectus p(r)aetorio, 160.
Praef. Urbi feriarum latinarum, 158.
Praeses provinciae Hispaniae cite-
rioris, 233.
Praeses provinciae Tripolitanae, 4.
Praetor, 158.
Proconsul, 19, 82.
— (en Achaïe), 23.
— Cretae et Cyrenaicae, 98.
— Lyciae, 85.
— provinciae Achaiae, 158.
— p(rovinciae) A(fr)icae, 60.
Quaestor urbanus, 158.
Quattuervir u. e., 158.

3^o Fonctions inférieures.

Accensus, 89.
A memoria, 152.
A possessionibus, 153.
Augusti libertus, 24.
— servus, 151, 153-155.
— verna, 152.
Procurator, 136.
Procurator Augusti, 17, 133, 134.

VII

CORPS DE TROUPES

1^o Légions.

Leg. I Adjutrix (brique légionnaire),
126.
Leg. I Adjutrix (*beneficiarius consu-
laris*), 48.
Leg. I Minervia (*tribunus militum*),
159.
Leg. II Augusta, 128.
— coh. III, 41.
— coh. VIII, 39.

— coh. X (*centuria*), 40.
— (tuiles), 47.
Leg. II Augusta Antoniniana (tuiles),
47.
Leg. II Italica Pia Fidelis (*miles*),
184.
Leg. III Augusta (*centuriones*), 7, 183.
Leg. IV Flavia (*centurio*), 119.
Leg. IV Scythica (*quondam centurio*),
181.

- Leg. V Macedonica (*centurio*), 52.
 Leg. VI (*centurio*), 129.
 Leg. VIII Augusta (*centurio*), 106.
 Leg. X Gemina (*centurio*), 193.
 — (*milites, centuriae*), 185, 186, 188-192.
 — Pia Felix (*tribunus militum*), 159.
 — — (*veteranus*), 223.
 Leg. XI Claudia Pia Fidelis (*tribunus*), 125.
 Leg. XIII Gem. (*miles*), 194.
 — (*miles, centuria*), 195.
 — Mart. (*milites*), 196, 197.
 Leg. XIII Gem. Mart. (*miles*), 198.
 Leg. X Apollinaris (*armorum custos, signifer, centuria*), 207.
 — (*legatus*), 158.
 — (*miles architectus*), 213.
 — (*milites*), 201-203, 205-209, 211, 212.
 — (*miles, centuria*), 210.
 — (*miles, Reburriana centuria*), 220.
 — (*veterani*), 199, 200, 204, 209, 219, 222.
 — (*veteranus eques*), 221.
 Leg. XXX Ulpia Victrix (*vexillatio*), 56.
 2° Ailes.
 Ala I Asturum, 97.
 Ala Flavia Severiana (*equites*), 70.
 Ala Aug. Gallorum [Proculiana], 97.
 Ala Indiana (*eques*), 130.
 Ala Petriana milliaria, 97.
 Ala Thracum (*decurio*), 135.
 Ala I Thracum Herculiana, 125.
 Ala I Tungrorum, 97.
 3° Cohortes.
 Coh. I (*praefectus*), 230, 234.
 Coh. I Aresacum (*praefectus*), 173.
 Coh. I Baetasiorum, 97.
 Coh. I Batavorum, 97.
 Coh. I Brittanica milliaria Antoniniana, 1.
 Coh. I Cugernorum, 97.
 Coh. I Dalmatarum, 97.
 Coh. II Dalmatarum (*ex pedite*), 97.

- Coh. V Gallorum, 97.
 Coh. I Hamiorum, 97.
 Coh. X Hemesenorum (*veteranus ex decurione*), 49.
 Coh. II Ituraeorum (*equites*), 131.
 Coh. Lusitana (*decurio*), 169.
 Coh. I Lusitanorum equitata quingenaria (*praefectus*), 158.
 Coh... Nautarum, 97.
 Coh. III Nerviorum, 97.
 Coh. IV Nerviorum, 97.
 Coh. VI Nerviorum, 97.
 Coh. I Pannoniorum equitata veteranæ (*praefectus*), 125.
 Coh. II Sardorum, 133.
 Coh. VII Thracum, 97.
 Coh. I Tungrorum milliaria, 97.
 Coh. II Vareianorum, 109.
 Coh. I Vardulorum, 97.

4° Flotte.

- Classis praetoria Misenatium (*centuria*), 144.
 — (*manipularis*), 148.
 — (*strator*), 149.
 — (*veteranus ex scriba*), 145.
 Classis praetoria Ravennatium, 140.
 — (*cornicularius praefecti*), 140.
 Trieris Providentia (*miles duplicarius*), 142.
 Trieris Taurus (*manipularis*), 147.
 Trieris Vesta (*manipularis*), 146.

5° Grades et emplois.

- "Ἀρχιστράτωρ, 125.
 Beneficiarius, 180.
 Beneficiarius consularis, 37.
 Beneficiarius tribuni, 177, 178.
 Dux electus ex s. c. bello Aquileiensi, 158.
 Exceptor, 62.
 Miles, 139.
 Miles alaris, 117.
 Pilus, 111, 112.
 Praefectus orae maritimae, 230, 234.
 Praepositus, 135.
 Stator, 179.
 Stator tribuni, 180.
 Tri(ierarchus), 143.

Ve(teranus), 50, 113.	Centuria, 42-45, 111, 112.
Veter(anus), 51.	Diplôme militaire, 97.
Veteranus ex corniculario, 33.	Expediitio Daciae, Armeniae, Par-
Vice praepositus, 115.	thiae, Judaeae, 167.
6 ^o <i>Particularités.</i>	Judaicus tumultus, 9.
Brique légionnaire, 126.	Tuiles légionnaires, 47.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Annus provinciae, 115.	Curator Teanensium Atinatum Ve-
Ἡ βουλὴ ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου καὶ ἡ βουλὴ τῶν ἐξακοσίων καὶ ὁ δῆμος	nafranorum, 158.
(à Athènes), 74.	Decemviri, 230, 234.
Curator Fanestrensium Pisaurensium,	Legatus, 100.
158.	Legatus ad Romam, 20, 21.
Curator reipublicae (à <i>Leptis magna</i>),	Ordo (à <i>Leptis magna</i>), 2, 4.
3.	Patronus, 4, 11.
	Patronus coloniae, 72.
	Quaestor, 230, 234.

IX

COLLÈGES

Dendrophori, 120.	<i>cumani, decuriae, quaestor, arca,</i>
Demetriastae (à Éphèse; décret), 124.	liste des membres), 161.
Dismopiretae, 120.	Κανναθαρίοι οἱ ἐν τῇ Σεβείλιου στοᾷ
Familia (Silvani), 163.	(à Éphèse), 122.
Familia Silvani (<i>lex, magistri, de-</i>	

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Acrostiche, 7.	Constitution impériale sur le ravi-
Angiportus, 166.	taillement et le logement des
Balineum, 133.	troupes, 61.
Bornes cadastrales, 64, 71, 170.	Épigramme élégiaque, 23.
Bornes milliaires, 57, 58, 136, 137.	Épitaphes métriques, 7, 85, 139.
Britannica radix, 102.	Essedarius, 110.
Calendrier (fragment de), 150.	Fines, 14.

- | | |
|---|--|
| <p>Fratres, 67.
 Galliculae, 46.
 Gymnasia, 168.
 Inscriptions accompagnant des peintures, 138.
 Inscriptions en cursive, 45, 46, 228.
 Inscriptions graffites, 39-46.
 Inscription sur le couvercle en plomb d'une boîte à remède, 102.
 Inscription sur mosaïque, 68.
 Inscriptions sur pointes de lances, 111, 112.
 Inscriptions sur tuyau de plomb, 160.
 Inscription sur un bloc servant de siège à l'amphithéâtre, 218 <i>bis</i>.
 Inscription sur un fragment de poterie, 69.
 Invocation magique, 59.
 Lettre de Tibère à Gythion, 100.
 Lex Aelia Sentia et Papia Poppaea, 13.</p> | <p>Libycae ferae, 3.
 Medici, 215.
 Mil(liaria), 136.
 Musivum lacunar, 91.
 Ornamenta triumphalia, 166.
 Patroni, 36, 106.
 Porticus, 122.
 Porticus Jovia (à Tarragone), 233.
 Pallium, 46.
 Saltuarius, 55.
 Spurii, 13.
 Structor, 154.
 Sutor caligarius, 217.
 Tabellae defixionum, 46, 228.
 Tabellae professionum quibus liberi nati sunt, 13, 96.
 Theatrum (à Gythion), 99.
 Verna, 106.
 Via (à Cales), 166.
 Vilicus, 155.</p> |
|---|--|
-

TABLES

DU TOME XXX DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
Le paysage de la Vierge au Donateur, de van Eyck, au musée du Louvre (n° 1986), par le lieut.-colonel ANDRIEU	1
Nantosvelta (?) chez les Lingons, par G. DRIoux	14
Un épisode inédit de la guerre civile de 69 ap. J.-C., par S. REINACH	19
Ποικιλία, par L. ROBERT	24
Inscriptions d'Arménie en caractères inconnus, par A. KALANTAR	43
Le Palladium de Rome, par A. AUDIN	46
Notes sur l'église de Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne), par ROBLot-De-LONDRE	58
Un camée commémoratif de la bataille d'Actium, par M. MAXIMOWA	64
Statues et statuettes (suite), par S. REINACH	70
<i>Variétés</i> : Les Romains au Maroc. — Autour du Panthéon. — Les monuments des Croisés en Syrie et en Palestine. — La bibliothèque sur film.	11
<i>Nouvelles archéologiques et correspondances</i> : Isabella Errera. — Ridolfo Amedeo Lanciani. — Charles Depéret. — Ch.-V. Langlois. — Alfredo Trombetti. — R. H. Benson. — Lady Herringham. — Mme Théodore Bent. — Le Cardinal Gasquet. — A. Darousse. — Hommage à Barracco. — Le centenaire de l'Institut de correspondance archéologique. — L'Hellenic Society. — L'Alchimie. — Une histoire du costume. — L'hypothèse des Atlantes et les arts primitifs des deux Amériques et de l'Égypte. — Au Mas d'Azil. — Chronologie préhistorique. — Le mirage des invasions. — Les stations lacustres. — Anciens outils agricoles. — La collection Bernays. — Eurasia septentrionalis antiqua. — Découvertes dans un îlot irlandais. — Peintures rupestres en Rhodésie. — A propos d'Hermann Wirth. — Les fouilles d'Ur. — Du nouveau sur le Déluge. — Égypte ou Chaldée ? — Les statues de la reine Hatshepsut. — Amon aniconique. — Les rois pasteurs en Égypte. — Le sort de Philae. — Anciennes églises de Jérash. — La synagogue de Beth Alfa. — Les Juifs dans l'Empire d'Orient. — Un dictionnaire copte. — La résurrection de Pamphrepios. — La statuette crétoise du Fitzwilliam Museum. — Une nouvelle théorie sur l'Odyssée. — Le Démosthène de Knowle. — L'Aphrodite crétoise de Spratt. — Réplique d'un groupe de Niobides. — Le vase de Portland. — La civilisation étrusque. — La religion étrusque. — La découverte du temple de Bellone. — Découvertes à Herculaneum. — En Albanie. — Le limes dacique. — Faux monnayeurs en Pannonie. — Un éperon de coq. — La vision de Constantin. — Antiquités romaines de la Creuse. — Noviodunum Biturigum. — Les portefeuilles de Clérisseau. — Les	

monuments anciens de la Grande-Bretagne. — Londres romain. — Découverte d'antiquités romaines à Caistor. — Jésus historique. — La diptyque de Wilton (Coll. Pembroke). — Les Heures de sainte Hedwige, duchesse de Silésie. — La vente Spiridon. — Peintures de Piero della Francesca et de Filippo Lippi. — Nouvelle vente d'œuvre d'art de Russie. — Une Léda crue de Léonard. — A propos d'un « Léonard ». — Les rayons X et les repeints. — Fondation Bernat Metge. — L'histoire ecclésiastique de l'Irlande. — Hommages aux donateurs du Louvre. — L'archéologie et la Société des Nations. — Faussaires et mystificateurs. — Un prétendu profil américain. — Opinion téméraire	127
<i>Bibliographie</i> : Sir Fr. KENYON. — Bibliothek Warburg. — B. WIPPER. — Agostino DA SILVA. — J. PENOTRE. — American Academy in Rome. — Mededeelingen. — Académie des sciences d'Amsterdam. — Bibliothèque Nationale. — A. MENTZ. — P. CONSTANTINESCU. — G. POISSON. — E. RAHIR. — Th. ISCHER. — A.-E. REMOUCHAMPS. — Vladimir DIMITRESCU. — BIRGER NERMAN. — M. BESSON. — Raoul MONTANDON. — Du MESNIL DU BUISSON. — R. CAMPBELL THOMPSON et R. W. HUTCHINSON. — W. L. HOROWITZ. — H. J. D. ASTLEY. — BRUNETTO QUILICI. — Flavius JOSÈPHE. — A. GRABAR. — René Grousset. — Harald INGHOLT. — Arménag Bey SAKISIAN. — Arthur EVANS. — Jean BABELON. — The Cambridge Ancient History. — Pierre ROUSSEL, Paul CLOCHET et René Grousset. — D. S. ROBERTSON. — Gisela RICHTER. — A. W. LAWRENCE. — Ecole française d'Athènes. — H. BULLE, Eduard NEUFFER. — R. J. WALKER. — E. LOEWY. — J. CARCOPINO. — H. DE GERIN-RICARD. — Emile ESPÉRANDIEU. — Fritz FREMERSDORF. — Raymond LANTIER. — Steph GSELL. — T. R. S. BROUGHTON. — JOSÉ RAMON MÉLIDA. — JULIO CEJADOR Y FRANCA. — Marcel CLOUET. — Georgina BUCKLER. — H. WAGENVORST. — Prosper ALFARIC. — R. REITZENSTEIN. — A. DUFOURQ. — Mario MEUNIER. — Dom Henri LECLERCQ. — Otto WEINREICH. — G. ROUCHÈS. — F. CHAPOUTHIER et Jean CHARBONNEAUX. — Louis CARRÉ. — DESHOULIÈRES. — Marcel AUBERT. — W. SUIDA. — Emile GAVELLE. — LADISLAS GAL. — J. GUIFFREY. — S. ROCHEBLAVE. — Etienne SOURIAU	153
Question de céramique italote, par P. WUILLEUMIER	185
Leucas, par Pierre BOTANCÉ.	211
Les origines et l'évolution de la peinture Byzantine, par Louis BRÉNIER. .	220
L'Age des sépultures de S.-Jean-de-Belleville, par Abbé FAVRET	244
Un inventaire inédit, par Ferdinand BOYER	256
Statues et statuettes (<i>suite et fin</i>)	271
<i>Variétés</i> : Les navigations d'Ulysse. — Le IV ^e Congrès international d'archéologie. — Le bréviaire de Philippe le Bon. — Découvertes archéologiques en U. R. S. S.	300
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Henri Goelzer. — Jacques Doucet. — Le docteur Capitan. — Jean Psichari. — Karl Julius Beloch. — L'archevêque Cléopas. — Joseph Brunschmid. — Sir Lionel Cust. — Hans Delbrück. — Sur Edward Maunde Thompson. — Sir Ray Lankester. — Rhys Roberts. — Sir Baldwin Spencer. — Franz Studniczka. — Thomas Frédéric Tout. — Jean-Pierre Waltzing. — A. B. Warburg. — Hommage à J. B. Bury. — Hommage à Jean Six. — Une définition de la préhistoire. — La Préhistoire en Palestine. — A Mitylène. — Les silex dits rostro-ca-	

rénés. — Le gisement mésolithique de l'île Téviec. — Fouilles archéologiques en Ukraine. — Ethnographie de l'Afrique orientale. — Les ruines de Zimbabwe. — Sumérien et Océanien. — Une thèse nouvelle sur l'architecture. — Dons au Musée britannique. — La collection Ludovic Mc L. Mann. — Gratuité des Musées italiens. — Le Musée archéologique de Cortone. — Le Pan-Sumérisme. — L'exposition de l'Egypt exploration Society. — Survivances en Égypte. — L'Égypte byzantine. — L'établissement des Grecs en Grèce. — Sir A. Evans à Cnossos. — Le palais de Cadmus à Thèbes. — L'Hermès de Praxitèle. — Le médaillon de Brescia. — L'Institut oriental de Chicago. — Une copie du vase de Portland. — A propos de poteries incisées. — Fouilles de Birdoswald. — Le théâtre gallo-romain de Noviomagus. — Les mines d'or du Limousin. — Celticé aut gallicé. — Découvertes à Alzey. — Les monuments du Portugal. — Un nouveau signe numéral. — Baubô japonaise. — Les mosaïques de la grande mosquée de Damas. — Au Musée des Arts décoratifs. — Les fouilles de Cluny. — Deux manuscrits à miniatures. — Americana	318
<i>Bibliographie</i> : W. DEONNA. — G. OPRESCU. — HILAIRE HILER. — A. VAN GENNEP. — Paul FOSSING. — THE PHILIP LEHMAN COLLECTION, PAINTINGS, R. LEHMAN. — V. SCHEIL. — Kazimierz BULAS. — Émile BOURGUET. — Hans MÖBIUS. — A. S. ARVANITOPOULOS. — Grace HADLEY BEARDSLEY. — J. D. BEAZLEY. — Adolf GRAEFENHAGEN. — C. T. SELTMANN. — Ettore PAIS et Jean BAYET. — Eug. ALBERTINI. — Samuel BALL PLATNER et Thomas ASHBY. — Luigi MAUCERI. — Preliminary REPORT. — Otto CUNITZ. — M. N. ROSTOVTSSEFF. — Harriet DALE JOHNSON. — V. MARTIN. — Émile ESPÉRANDIEU. — Maurice DAYET. — Fernand BENOIT. — Julio CEJADOR y FRANCA. — T. KNIPOWITSCH. — P. GOESSLER. — Princesse Marthe BIBESCO. — David MOORE ROBINSON. — S. W. GROSE. — Karl KÜNSTLE. — P. DESCHAMPS. — F. DE MÉLY. — G. SWARZENSKI et Rosy SCHILLING. — C. R. MOREY. — L. LEFRANÇOIS-PILLION. — G. M. RUSHFORTH. — Al. BUSUIOCEANU. — Josèphe CHARTROU. — C. LANGLOIS. — Speculum religionis. — GENEVA. — S. REINACH. — Gino LORIA. — Argus de la Presse. — V. COULON et VAN DAELE. — A. RIVAUD. — V. MARTIN et Guy DE BUDÉ. — P. WALTZ. — F. CUMONT. — E. RENAULT. — G. LAFAYE. — A. H. SALONIUS. — A. M. GUILLEMIN. — A. DA SILVA. — Et. WHYTE. — <i>Errata</i>	341
<i>Revue des publications épigraphiques</i> , par M. CAGNAT et M. BESNIER.	365

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
ANDRIEU (lieut.-colonel). — Le paysage de la Vierge au Donateur, de J. van Eyck, au Musée du Louvre (n° 1986).	1
AUDIN (A.). — Le Palladium de Rome.	46
BESNIER (M.). — Revue des publications épigraphiques	352
BOYER (F.). — Un inventaire inédit des antiques de la Villa Médicis	256
BOYANCÉ (P.). — Leucas	211
BRÉHIER (L.). — Les origines et l'évolution de la peinture byzantine. . . .	220
CAGNAT (R.). — Revue des publications épigraphiques.	352
DRIOUX (G.). — Nantosvelta (?) chez les Lingons	14
FAVRET (Abbé). — L'Age des sépultures de St-Jean-de-Belleville (Savoie) . .	244
KALANTAR (A.). — Inscriptions d'Arménie en caractères inconnus	43
MAXIMOWA. — Un camée commémoratif de la bataille d'Actium.	64
REINACH (S.). — Un épisode inédit de la guerre civile de 69 ap. J.-C. . .	19
REINACH (S.). — Statues et statuettes	70, 271
ROBERT (L.). — Uxtešev.	24
ROBLOT-DELONDRE. — Notes sur l'église de Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne).	58
WUILLEUMIER (P.). — Questions de céramique italote	185

Le Gérant : NAILLARD.

502.014

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXX

JUILLET-SEPTEMBRE 1929

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1929

Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Le paysage de la Vierge au Donateur, de van Eyck, au musée du Louvre (n° 1986), par le lieutenant-colonel ANDRIEU	1
Nantosvelta (?), chez les Lingons, par G. DRIOUX	14
Un épisode inédit de la guerre civile de 69 ap. J.-C., par S. I. EINACH	19
Προτάειν, par L. ROBERT	24
Inscriptions d'Arménie en caractères inconnus, par A. KALANTAR	43
Le Palladium de Rome, par A. AUDIN	46
Notes sur l'église de Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne), par ROBLOT-DELONDRE	58
Un camée commémoratif de la bataille d'Actium, par M. MAXIMOWA	64
Statues et Statuettes (suite), par S. REINACH	70
Variétés : Les Romains au Maroc. — Autour du Panthéon. — Les monuments des Croisés en Syrie et en Palestine. — La bibliothèque sur film	11
Nouvelles archéologiques et correspondance : Isabella Errera. — Ridolfo Amedeo Lanciani. — Charles Depéret. — Ch. V. Langlois. — Alfredo Trombetti. — R. H. Benson. — Lady Herringham. — Mme Théodore Bent. — Le Cardinal Gasquet. — A. Darousse. — Hommage à Bairocco. — Le Centenaire de l'Institut de correspondance archéologique. — L'Hellenic Society. — L'Alchimie. — Une histoire du costume. — L'hypothèse des Atlantes et les arts primitifs des deux Amériques et de l'Égypte. — Au Mas d'Azil. — Chronologie préhistorique. — Le mirage des invasions. — Les stations lacustres. — Anciens outils agricoles. — La collection Bernays. — Eurasia septentrionalis antiqua. — Découvertes dans un flot irlandais. — Peintures rupestres en Rhodésie. — A propos d'Hermann Wirth. — Les fouilles d'Ur. — Du nouveau sur le Déluge. — Égypte ou Chaldée? — Les statues de la reine Hatshepsut. — Amon aniconique. — Les rois pasteurs en Égypte. — Le sort de Philae. — Anciennes églises à Jerash. — La synagogue de Beth Alfa. — Les Juifs dans l'Empire d'Orient. — Un dictionnaire copte. — La résurrection de Pamphile. — La statuette crétoise du Fitzwilliam Museum. — Une nouvelle théorie sur l'Odyssée. — Le Démosthène de Knowle. — L'Apollon crétoise de Spratt. — Réplique d'un groupe de Niobides. — Le vase de Portland. — La civilisation étrusque. — La religion étrusque. — La découverte du temple de Bellone. — Découvertes à Herculaneum. — En Albanie. — Le limes dacique. — Faux monnayeurs en Pannonie. — Un éperon de coq. — La vision de Constantin. — Antiquités romaines de la Creuse. — Noviodunum Biturigum. — Les portefeuilles de Clérissieu. — Les monuments anciens de la Grande-Bretagne. — Londres romain. — Découverte d'antiquités romaines à Caistor. — Jésus historique. — Le diptyque de Wilton (Coll. Pembroke). — Les Heures de sainte Hedwige, duchesse de Silésie. — La vente Spiridon. — Peintures de Piero della Francesca et de Filippo Lippi. — Nouvelle vente d'œuvres d'art de Russie. — Une Léda crue de Léonard. — A propos d'un « Léonard ». — Les rayons X et les repeints. — Fondation Bernat Meige. — L'histoire ecclésiastique de l'Irlande. — Hommages aux donateurs du Louvre. — L'archéologie et la Société des Nations. — Faussaires et mystificateurs. — Un prétendu profil américain. — Opinion téméraire.	127
Bibliographie : Sir FR. KENYON. — Bibliothek Warburg. — B. WIPPER. — Agostino DA SILVA. — J. PENOTRE. — American Academy in Rome. — Mededeelingen. — Académie des sciences d'Amsterdam. — Bibliothèque Nationale. — A. MENTZ. — P. CONSTANTINESCU. — G. POISSON. — E. RAHIR. — Th. ISCHER. — A.-E. REMOUCHAMPS. — Vladimir DIMITRESCU. — Birger NERMAN. — M. BESSON. — Raul MONTANDON. — DU MESNIL DU BUISSON. — R. CAMPBELL THOMPSON et R. W. HUTCHINSON. — W. L. HOROWITZ. — H. J. D. ASTLEY. — BRUNETTO QUILICI. — Flavius JOSEPH. — A. GRABAR. — René GROSSET. — Harald INGHOIT. — Arménag Bey SAKISIAN. — Arthur EVANS. — JEAN BABELON. — The Cambridge Ancient History. — Pierre ROUSSEL, Paul CLOCHÉ et René GROSSET. — D. S. ROBERTSON. — Gisela RICHTER. — A. W. LAWRENCE. — Ecole française d'Athènes. — H. BULLE. — Eduard NEUFFER. — R. J. WALKER. — E. LOEWY. — J. CARCOPINO. — H. DE GERIN-RICARD. — Emile ESPÉRANDIEU. — Fritz FREMERSDORF. — Raymond LANTIER. — Steph. GSELL. — T. R. S. BROUGHTON. — JOSÉ RAMON MELIDA. — JULIO CEJADOR Y FRANCA. — Marcel CLOUET. — Georgina BUCKLER. — H. WAGENVORST. — Prosper ALFARIC. — R. REITZENSTEIN. — A. DUFOURCQ. — Mario MEUNIER. — Dom Henri LECLERCQ. — Otto WEINREICH. — G. ROUCHÉS. — F. CHAPOUTHIER et Jean CHARBONNEAUX. — Louis CARRÉ. — DESHOULIÈRES. — Marcel AUBERT. — W. SUIDA. — Emile GAVELLE. — LADISLAS GAL. — J. GUIFFREY. — S. ROCHEBLAVE. — Etienne SOURIAU.	153

Conditions de l'abonnement pour l'année 1929

Pour Paris, Un an.....	80 fr. »	Pour les départements, Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger, Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXX

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1929

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1929

Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Questions de céramique italote, par P. WUILLEUMIER	185
Leucas, par Pierre BOYANCÉ	211
Les origines et l'évolution de la Peinture byzantine, par Louis BRÉHIER	220
L'Age des sépultures de S. Jean-de-Belleville, par l'Abbé FAVRET	244
Antiques de la Villa Médicis, par Ferdinand BOYER	256
Statues et Statuettes (<i>suite et fin</i>)	271
Variétés : Les navigations d'Ulysse. — Le IV ^e Congrès international d'archéologie. — Le bréviaire de Philippe le Bon. — Découvertes archéologiques en U. R. S. S.	300
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : H. Goelzer. — J. Doucet. — Le docteur Capitan. — J. Pschiri. — K. J. Beloch. — L'archevêque Cléopas. — J. Brunschmid. — Sir L. Cust. — H. Delbrück. — Sir E. Maunde Thompson. — Sir Ray Lankester. — Rhys Roberts. — Sir Baldwin Spencer. — Fr. Studniczka. — Th.-Fr. Tout. — J.-P. Waltzing. — A. B. Warburg. — Hommage à J. B. Bury. — Hommage à J. Six. — Une définition de la préhistoire. — La préhistoire en Palestine. — A. Mitylene. — Les silex dits rostro-carénés. — Le gisement de l'île Tévéc. — Fouilles archéologiques en Ukraine. — Ethnographie de l'Afrique orientale. — Les ruines de Zimbabwe. — Sumérien et Océanien. — Une thèse nouvelle sur l'architecture. — Dons au Musée britannique. — La collection Ludovic Mc L. Mann. — Gratuité des Musées italiens. — Le Musée archéologique de Cortone. — Le Pan-Sumérisme. — L'exposition de l'Egypt exploration Society. — Survivances en Egypte. — L'Egypte byzantine. — L'établissement des Grecs en Grèce. — Sir A. Evans à Cnossos. — Le palais de Cadmus à Thèbes. — L'Hermès de Praxitèle. — Le Médaillon de Brescia. — L'Institut oriental de Chicago. — Une copie du vase de Portland. — A propos de poteries incisées. — Fouilles de Birdswald. — Le théâtre gallo-romain de Noviomagus. — Les mines d'or du Limousin. — Celtice aut gallicé. — Découvertes à Alzey. — Les monuments du Portugal. — Un nouveau signe numéral. — Baub japonaise. — Les mosaïques de la grande mosquée de Damas. — Au Musée des Arts décoratifs. — Les fouilles de Cluny. — Deux manuscrits à miniatures. — Americana.	318
<i>Bibliographie</i> : W. DEONNA. — G. OPRESCU. — H. HILER. — A. VAN GENNEP. — P. FOSSING. — THE PHILIP LEHMANN COLLECTION, PAINTINGS, R. LEHMANN. — V. SCHEIL. — K. BULAS. — E. BOURGUET. — H. MÖBIUS. — A. S. ARVANITOPOULOS. — G. HADDEY BEARDSLEY. — J. D. BEAZLEY. — A. GRAEFENHAGEN. — C. T. SELTMANN. — E. PAIS et J. BAYET. — E. ALBERTINI. — S. BALL PLATNER et Th. ASHBY. — L. MAUCERI. — Preliminary Report. — O. CUNITZ. — M. N. ROSTOVTSSEFF. — H. DALE JOHNSON. — V. MARTIN. — E. ESPÉRANDIEU. — M. DAYET. — F. BENOIT. — J. CEJADOR Y FRANCA. — T. KNIPOWITSCH. — P. GOESSLER. — Princess M. BISCO. — D. MOORE ROBINSON. — S. W. GROSE. — K. KÜNSTLE. — P. DESCHAMPS. — F. DE MÉLY. — G. SWARZENSKI et R. SCHILLING. — C. R. MOREY. — L. LEFRANÇOIS-PILLION. — G. M. RUSHFORTH. — Al. BUSUIOCEANU. — J. CHARTRON. — C. LANGLOIS. — Speculum religionis. — GENAVA. — S. REINACH. — G. LORIA. — Argus de la Presse. — V. COULON et van DAELE. — A. RIVAUD. — V. MARTIN et G. DE BUDÉ. — P. WALTZ. — Fr. CUMONT. — E. RENAULT. — G. LAFAYE. — A. H. SALONIUS. — A.-M. GUILLEMIN. — A. DA SILVA. — Fr. WHYTE. — Errata.	341
Revue des publications épigraphiques, par R. CAGNAT et M. BESNIER.	365

Conditions de l'abonnement pour l'année 1929

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque de Vulgarisation

TOME VINGT-QUATRIÈME

LES RELIGIONS ORIENTALES
DANS LE PAGANISME ROMAIN

Conférences faites au Collège de France

PAR

FRANZ CUMONT

Troisième édition revue et corrigée

TABLE DES MATIÈRES. — *Préface*. CHAPITRE I: Rome et l'Orient. Les sources. — CHAPITRE II: Pourquoi les cultes orientaux se sont propagés. — CHAPITRE III: L'Asie Mineure. — CHAPITRE IV: L'Égypte. — CHAPITRE V: La Syrie. — CHAPITRE VI: La Perse. — CHAPITRE VII: L'Astrologie et la magie. — CHAPITRE VIII: La transformation du paganisme romain. — APPENDICE: Les mystères de Bacchus à Rome.

Un volume 12×19 cm., xxiv-354 pages. 25 fr

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE

Publiée sous la Direction de M. F. MACLER

LES DEW ARMÉNIENS
PARSIFAL
ICONOGRAPHIE DANIÉLIQUE

PAR

FRÉDÉRIC MACLER

Un volume 12×17 cm., 132 pages, 28 planches hors texte 30 fr.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur vélin à la forme Montgolfier frères, en vente au prix de 60 fr.

ÉMILE ESPÉRANDIEU

Membre de l'Institut.

INSCRIPTIONS LATINES DE GAULE
(NARBONNAISE)

Ouvrage publié sous les auspices de l'Institut de France
(Fondations DEBROUSSE, FORESTIER et GAS)

Un volume (20×28), n-224 pages (1929) 70 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE, PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE HENRI FOCHLON

JURGIS BALTRUSAITIS

ÉTUDE
SUR

L'ART MÉDIÉVAL EN GÉORGIE ET EN ARMÉNIE

Un volume (25×33), xv-105 pages, 101 planches hors texte, une carte, et de nombreux dessins dans le texte. 300 fr.

Dans la même collection :

GEORGES FONTAINE

MONASTÈRES CISTERCIENS PONTIGNY

Un volume 20×25 cm., in-4°, xii-170 pages,
126 illustrations dans le texte, 4 cartes
hors texte. Prix 70 fr.

LADISLAS GAL
Docteur de l'Université de Paris

L'Architecture Religieuse en Hongrie DU XI^e AU XIII^e SIÈCLE

Un volume 20×26 cm., in-4°, xv-300 pages
161 illustrations dans le texte. 100 fr.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

ŒUVRES COMPLÈTES DE FLAVIUS JOSÈPHE

Traduites en français sous la direction de
THÉODORE REINACH

TOME CINQUIÈME

GUERRE DES JUIFS, Livres I-III

Traduction de René HARMAND

Revisée et annotée par Th. REINACH
(Réimpression)

Un volume (17×25), 316 p., une carte hors texte 40 fr.

Déjà paru :

TOME I. Antiquités judaïques, Livres I-V, par J. WEILL	épuisé.
TOME II. Antiquités judaïques, Livres VI-X, par J. WEILL	40 fr.
TOME III. Antiquités judaïques, Livres XI-XV, par J. CHAMONARD	40 fr.
TOME IV. Antiquités judaïques, Livres XVI-XX, par G. MATHIEU et L. HERMANN	40 fr.
TOME VII. 1 ^{re} fascicule. Contre Apion, par Léon BLUM	20 fr.

JEAN-BAPTISTE ET JÉSUS SUIVANT JOSÈPHE

Compte rendu critique du *Jésus Basileus* de R. EISLER

Par S. REINACH, membre de l'Institut

Une brochure 11×25, 24 pages 6 fr.

6775-30. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C^{ie}.